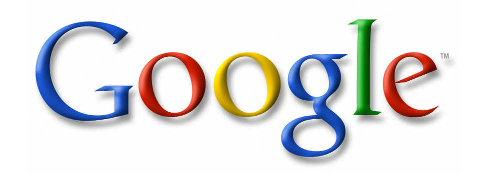
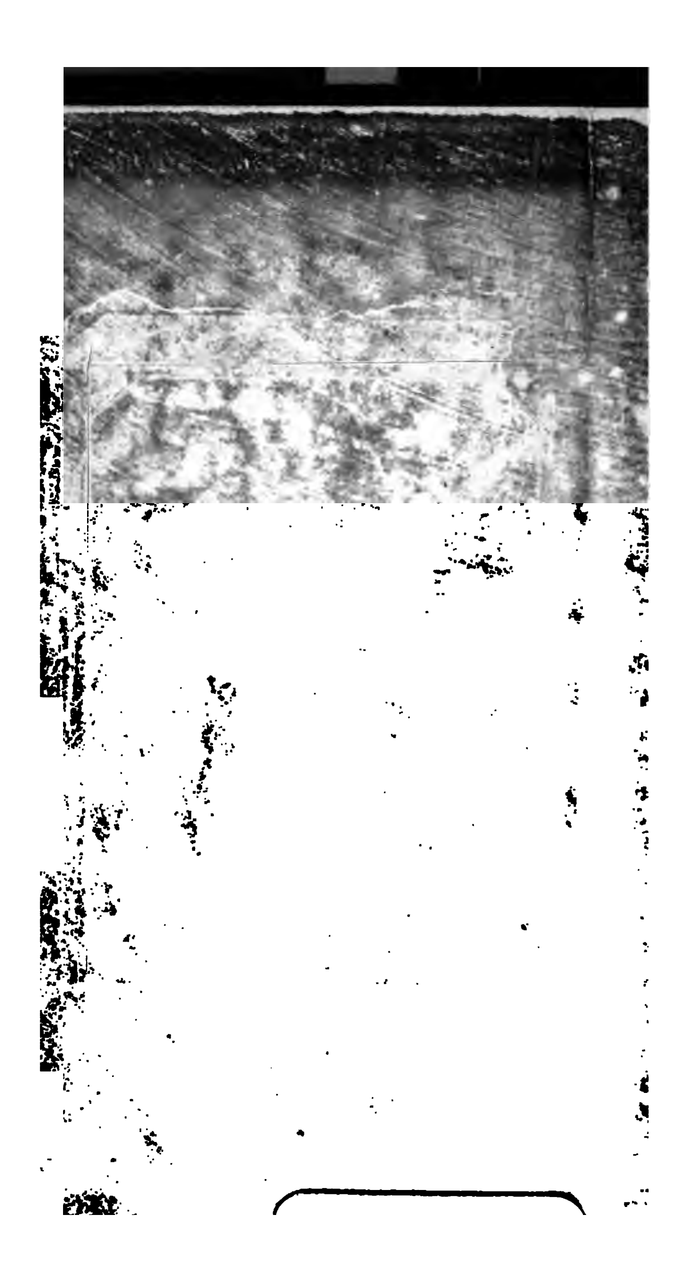

Google







TYP LACRAMPE ET COMP., RUE DAMIETTE 2

ŒUVRES

DRAMATIQUES

DE J. RACINE

AVEC LES NOTES

DE TOUS LES COMMENTATEURS;

PUBLIÉES

PAR M. AIMÉ-MARTIN.

SIXIÈME ÉDITION.

TOME SECOND.



A PARIS,

CHEZ LEFÈVRE, ÉDITEUR,

RUE DE L'ÉPERON, 6.

LEDENTU FILS, 31, QUAI DES AUGUSTINS.

1844.

D.

PREMIÈRE PRÉFACE[1].

Quoique le sujet de cette tragédie ne soit encore dans aucune histoire imprimée, il est pourtant très véritable. C'est une aventure arrivée dans le sérail, il y a plus de trente ans. M. le comte de Cézy étoit alors ambassadeur à Constantinople. Il fut instruit de toutes les particularités de la mort de Bajazet; et il y a quantité de personnes à la cour qui se souviennent de les lui avoir entendu conter lorsqu'il fut de retour en France. M. le chevalier de Nantouillet est du nombre de ces personnes, et c'est à lui que je suis redevable de cette histoire, et même du dessein que j'ai pris d'en former une tragédie. J'ai été obligé pour cela de changer quelques circonstances; mais comme ce changement n'est pas fort considérable, je ne pense pas aussi qu'il soit nécessaire de le marquer au lecteur. La principale chose à quoi je me suis attaché, c'a été de ne rien changer ni aux mœurs ni aux coutumes de la nation; et j'ai pris soin de ne rien avancer qui ne fût conforme à l'histoire des Turcs et à la nouvelle Relation de l'empire ottoman, que l'on a traduite de l'anglois. Surtout je dois beaucoup aux avis de M. de La Haye, qui a eu la bonté de m'éclaircir sur toutes les difficultés que je lui ai proposées.

1 Cette préface est celle que Racine mit en tête de la première édition de la tragédie de *Bajazet*, imprimée séparément, et publiée le *20 février 1672, six semaines* après la première représentation.

SECONDE PRÉFACE.

Sultan Amurat, ou sultan Morat[1], empereur des Turcs, celui qui prit Babylone en 1638, a eu quatre frères. Le premier, c'est à savoir Osman, fut empereur avant lui, et régna environ trois ans, au bout desquels les janissaires lui ôtèrent l'empire et la vie. Le second se nommoit Orcan. Amurat, dès les premiers jours de son règne, le fit étrangler. Le troisième étoit Bajazet, prince de grande espérance : et c'est lui qui est le héros de ma tragédie. Amurat, ou par politique, ou par amitié, l'avoit épargné jusqu'au siége de Babylone. Après la prise de cette ville, le sultan victorieux envoya un ordre à Constantinople pour le faire mourir : ce qui fut conduit et exécuté à peu près de la manière que je le représente. Amurat avoit encore un frère, qui fut depuis le sultan Ibrahim, et que ce même Amurat négligea comme un prince stupide, qui ne lui donnoit point d'ombrage. Sultan Mahomet, qui règne aujourd'hui, est fils de cet Ibrahim, et par conséquent neveu de Bajazet.

Les particularités de la mort de Bajazet ne sont encore dans aucune histoire imprimée. M. le comte de Cézy étoit ambassadeur à Constantinople lorsque cette aventure tragique arriva dans le sérail. Il fut instruit des amours de Bajazet, et des jalousies de la

1 Amurat IV, *surnommé l'Intrépide,* fils d'Achmet Ier, salué empereur *au mois de septembre* 1623, à l'âge de quinze ans. Il mourut à *quarante-deux, des suites de ses* débauches, le 8 février 1640. (G.)

sultane; il vit même plusieurs fois Bajazet, à qui on permettoit de se promener quelquefois à la pointe du sérail, sur le canal de la mer Noire. M. le comte de Cézy disoit que c'étoit un prince de bonne mine. Il a écrit depuis les circonstances de sa mort : il y a encore plusieurs personnes de qualité qui se souviennent de lui en avoir entendu faire le récit lorsqu'il fut de retour en France.

Quelques lecteurs pourront s'étonner qu'on ait osé mettre sur la scène une histoire aussi récente; mais je n'ai rien vu dans les règles du poëme dramatique qui dût me détourner de mon entreprise. A la vérité, je ne conseillerois pas à un auteur de prendre pour sujet d'une tragédie une action aussi moderne que celle-ci, si elle s'étoit passée dans le pays où il veut faire représenter sa tragédie; ni de mettre des héros sur le théâtre qui auroient été connus de la plupart des spectateurs. Les personnages tragiques doivent être regardés d'un autre œil que nous ne regardons d'ordinaire les personnages que nous avons vus de si près. On peut dire que le respect que l'on a pour les héros augmente à mesure qu'ils s'éloignent de nous : *major e longinquo reverentia*. L'éloignement des pays répare en quelque sorte la trop grande proximité des temps : car le peuple ne met guère de différence entre ce qui est, si j'ose ainsi parler, à mille ans de lui, et ce qui en est à mille lieues. C'est ce qui fait, par exemple, que les personnages turcs, quelque modernes qu'ils soient, ont de la dignité sur notre théâtre : on les regarde de bonne heure comme anciens. Ce sont des mœurs et des coutumes toutes différentes. Nous

avons si peu de commerce avec les princes, et les autres personnes qui vivent dans le sérail, que nous les considérons, pour ainsi dire, comme des gens qui vivent dans un autre siècle que le nôtre.

C'étoit à peu près de cette manière que les Persans étoient anciennement considérés des Athéniens. Aussi le poëte Eschyle ne fit point de difficulté d'introduire dans une tragédie la mère de Xerxès, qui étoit peut-être encore vivante, et de faire représenter sur le théâtre d'Athènes la désolation de la cour de Perse, après la déroute de ce prince. Cependant ce même Eschyle s'étoit trouvé en personne à la bataille de Salamine, où Xerxès avoit été vaincu; et il s'étoit trouvé encore à la défaite des lieutenants de Darius, père de Xerxès, dans la plaine de Marathon : car Eschyle étoit homme de guerre, et il étoit frère de ce fameux Cynégire dont il est tant parlé dans l'antiquité, et qui mourut si glorieusement en attaquant un des vaisseaux du roi de Perse[1].

1 Dans toutes les éditions antérieures à celle de 1697, le paragraphe suivant terminoit cette préface :

« Je me suis attaché à bien exprimer dans ma tragédie ce que nous « savons des mœurs et des maximes des Turcs. Quelques gens ont dit « que mes héroïnes étoient trop savantes en amour et trop délicates « pour des femmes nées parmi des peuples qui passent ici pour bar- « bares. Mais, sans parler de tout ce qu'on lit dans les relations des « voyageurs, il me semble qu'il suffit de dire que la scène est dans le « sérail. En effet, y a-t-il une cour au monde où la jalousie et l'amour « doivent être si bien connus que dans un lieu où tant de rivales sont « enfermées ensemble, et où toutes ces femmes n'ont point d'autre « étude, dans une éternelle oisiveté, que d'apprendre à plaire et à se « faire aimer? Les hommes vraisemblablement n'y aiment pas avec la « même délicatesse. Aussi ai-je pris soin de mettre une grande diffé- « rence entre la passion de Bajazet et les tendresses de ses amantes. « Il garde au milieu de son amour la férocité de sa nation. Et si l'on

« trouve étrange qu'il consente plutôt de mourir que d'abandonner ce « qu'il aime, et d'épouser ce qu'il n'aime pas, il ne faut que lire l'his- « toire des Turcs : on verra partout le mépris qu'ils font de la vie ; on « verra en plusieurs endroits à quels excès ils portent les passions ; et « ce que la simple amitié est capable de leur faire faire : témoin un « des fils de Soliman, qui se tua lui-même sur le corps de son frère « aîné, qu'il aimoit tendrement, et que l'on avoit fait mourir pour lui « assurer l'empire *. »

* J'ignore pourquoi Racine a supprimé ces réflexions : c'est une excellente réponse aux objections faites contre les caractères de la tragédie de *Bajazet*. (G.)

PERSONNAGES.

BAJAZET, frère du sultan Amurat.
ROXANE, sultane favorite du sultan Amurat.
ATALIDE, fille du sang ottoman.
ACOMAT, grand-vizir.
OSMIN, confident du grand-vizir.
ZATIME, esclave de la sultane.
ZAÏRE, esclave d'Atalide.
GARDES.

Acteurs qui ont joué d'original dans *Bajazet* :

ACOMAT.	LA FLEUR.
BAJAZET.	BRÉCOURT.
ROXANE.	Mademoiselle CHAMPMESLÉ.
ATALIDE.	Mademoiselle D'ENNEBAUT.

La scène est à Constantinople, autrement dite Byzance, dans le sérail du Grand-Seigneur.

BAJAZET.

ACTE PREMIER.

SCÈNE I.

ACOMAT, OSMIN.

ACOMAT.

Viens, suis-moi. La sultane en ce lieu se doit rendre[1].
Je pourrai cependant te parler et t'entendre.

OSMIN.

Et depuis quand, seigneur, entre-t-on dans ces lieux
Dont l'accès étoit même interdit à nos yeux?
Jadis une mort prompte eût suivi cette audace.

ACOMAT.

Quand tu seras instruit de tout ce qui se passe,
Mon entrée en ces lieux ne te surprendra plus.
Mais laissons, cher Osmin, les discours superflus.
Que ton retour tardoit à mon impatience!

1 Cette première scène a toujours été regardée comme le plus parfait modèle de l'exposition d'un sujet. Comme le spectateur doit d'abord être très étonné de voir des hommes dans le sérail, Osmin témoigne sa surprise en y entrant :

Et depuis quand, seigneur, entre-t-on dans ces lieux?

Le vizir lui répond qu'il va bientôt lui en dire la raison, et qu'il doit auparavant l'entretenir de choses plus pressantes. Cette réponse suffit pour laisser en suspens la surprise d'Osmin et celle des spectateurs. Les derniers vers de la première scène répondent à sa question. (L. R.) — Voltaire a rendu justice à la beauté de cette exposition. « Quelle netteté ! dit-il dans une note de *Rodogune*; comme tous les caractères *sont annoncés ! avec quelle* heureuse facilité tout est développé! quel *art admirable dans cette* exposition de *Bajazet !* »

Et que d'un œil content je te vois dans Byzance !
Instruis-moi des secrets que peut t'avoir appris
Un voyage si long, pour moi seul entrepris.
De ce qu'ont vu tes yeux parle en témoin sincère ;
Songe que du récit, Osmin, que tu vas faire,
Dépendent les destins de l'empire ottoman.
Qu'as-tu vu dans l'armée, et que fait le sultan ?

OSMIN.

Babylone, seigneur, à son prince fidèle,
Voyoit sans s'étonner notre armée autour d'elle ;
Les Persans rassemblés marchoient à son secours,
Et du camp d'Amurat s'approchoient tous les jours.
Lui-même, fatigué d'un long siége inutile,
Sembloit vouloir laisser Babylone tranquille[1] ;
Et, sans renouveler ses assauts impuissants,
Résolu de combattre, attendoit les Persans.
Mais, comme vous savez, malgré ma diligence,
Un long chemin sépare et le camp et Byzance[2] ;
Mille obstacles divers m'ont même traversé,

1 C'est Schah-Abbas, roi de Perse, qui s'empara, au commencement du règne d'Amurat, de la province et de la ville de Bagdad. Racine appelle cette ville Babylone, quoiqu'elle n'en ait jamais porté le nom, et qu'elle ait toujours eu celui de Bagdad, ou du jardin de Dad, moine dont la cellule échappa seule avec son jardin à la ruine totale de Séleucie. Racine a cru que la ville fondée par Séleucus Nicanor ayant été appelée dans la suite Babylone, parcequ'elle s'accrut des débris de cette grande ville, comme son fondateur se l'étoit proposé (PLINE, liv. VI, chap. XXVI), la ville de Bagdad pouvoit également être désignée sous le nom de Babylone, puisqu'elle reçut dans son enceinte les habitants de Séleucie, et qu'elle fut, depuis la destruction de cette seconde Babylone, la ville la plus importante de toute la contrée. (L. B.)

2 Il est bien sûr que la *diligence* d'Osmin ne fait rien à la distance qui est entre Byzance et le camp d'Amurat, et que par conséquent ce mot *malgré*, qui marque l'opposition, n'est pas grammaticalement exact, comme l'a observé l'abbé d'Olivet. Mais le sens est si clair, et la phrase si naturellement abrégée par cette forme d'ellipse, que, bien loin de la reprocher à l'auteur, il faut lui savoir gré d'avoir dit en si peu de mots ce qu'il falloit dire. (L.) — La difficulté qu'auroit trouvée *Racine à faire entrer* avec élégance dans un vers le nom de *Constantinople, qui à lui seul formeroit* presque un hémistiche, lui a fait préférer *l'ancien nom* de Byzance. (L. B.)

Et je puis ignorer tout ce qui s'est passé.

ACOMAT.

Que faisoient cependant nos braves janissaires ?
Rendent-ils au sultan des hommages sincères ?
Dans le secret des cœurs, Osmin, n'as-tu rien lu ?
Amurat jouit-il d'un pouvoir absolu ?

OSMIN.

Amurat est content, si nous le voulons croire,
Et sembloit se promettre une heureuse victoire[1].
Mais en vain par ce calme il croit nous éblouir :
Il affecte un repos dont il ne peut jouir.
C'est en vain que, forçant ses soupçons ordinaires,
Il se rend accessible à tous les janissaires :
Il se souvient toujours que son inimitié
Voulut de ce grand corps retrancher la moitié,
Lorsque, pour affermir sa puissance nouvelle,
Il vouloit, disoit-il, sortir de leur tutelle[2].
Moi-même j'ai souvent entendu leurs discours ;
Comme il les craint sans cesse, ils le craignent toujours.
Ses caresses n'ont point effacé cette injure.
Votre absence est pour eux un sujet de murmure :
Ils regrettent le temps à leur grand cœur si doux,
Lorsque assurés de vaincre ils combattoient sous vous.

ACOMAT.

Quoi ! tu crois, cher Osmin, que ma gloire passée
Flatte encor leur valeur, et vit dans leur pensée ?
Crois-tu qu'ils me suivroient encor avec plaisir,

[1] D'Olivet n'approuve pas cet imparfait *sembloit*, qui lui paroît trop proche du présent *est content*. Louis Racine regarde *sembloit* comme une erreur typographique, et croit qu'il faut lire :

Et semble se promettre une heureuse victoire. (G.)

Quoi qu'il en soit, il est certain que le changement de temps demandoit que le temps fût rappelé par un pronom.

[2] *Son inimitié voulut lorsqu'il vouloit :* cette phrase n'est ni correcte ni élégante. On remarque, quelques vers plus haut, cette expression, *forçant ses soupçons*. Louis Racine observe que son père pouvoit mettre aisément *malgré ses soupçons*, au lieu de *forçant ses soupçons :* il a trouvé, ajoute-t-il, dans ce mot *forçant*, une élégance que d'autres *que moi y trouveront peut-être.*

L'imbécile Ibrahim, sans craindre sa naissance[1],
Traîne, exempt de péril, une éternelle enfance :
Indigne également de vivre et de mourir,
On l'abandonne aux mains qui daignent le nourrir.
L'autre, trop redoutable, et trop digne d'envie,
Voit sans cesse Amurat armé contre sa vie.
Car enfin Bajazet dédaigna de tout temps
La molle oisiveté des enfants des sultans.
Il vint chercher la guerre au sortir de l'enfance,
Et même en fit sous moi la noble expérience.
Toi-même tu l'as vu courir dans les combats
Emportant après lui tous les cœurs des soldats,
Et goûter, tout sanglant, le plaisir et la gloire
Que donne aux jeunes cœurs la première victoire.
Mais, malgré ses soupçons, le cruel Amurat,
Avant qu'un fils naissant eût rassuré l'État,
N'osoit sacrifier ce frère à sa vengeance,
Ni du sang ottoman proscrire l'espérance.
Ainsi donc pour un temps Amurat désarmé
Laissa dans le sérail Bajazet enfermé.
Il partit, et voulut que, fidèle à sa haine,
Et des jours de son frère arbitre souveraine,
Roxane, au moindre bruit, et sans autres raisons,
Le fît sacrifier à ses moindres soupçons.
Pour moi, demeuré seul, une juste colère
Tourna bientôt mes vœux du côté de son frère.
J'entretins la sultane, et, cachant mon dessein,
Lui montrai d'Amurat le retour incertain,
Les murmures du camp, la fortune des armes ;
Je plaignis Bajazet, je lui vantai ses charmes[2],

1 Lorsque Boileau disoit que son ami avoit encore plus que lui le génie satirique, il citoit pour preuve ces quatre vers si admirables. (L. R.)

2 *Ses charmes*. Cette expression est remarquable. Partout ailleurs que dans cette pièce, Racine ne s'en seroit pas servi, et je n'en connois même aucun autre exemple, si ce n'est dans la fable. On dit bien d'un homme qu'il est charmant, mais on ne parle guère de *ses charmes ;* c'est une expression que notre langue a réservée pour les femmes, tant les nuances du langage tiennent aux mœurs. Celles du sérail autori-*soient cette expression* de Racine. On sentira aisément, sans que j'en

Qui, par un soin jaloux dans l'ombre retenus,
Si voisins de ses yeux, leur étoient inconnus.
Que te dirai-je enfin? la sultane, éperdue,
N'eut plus d'autre desir que celui de sa vue.

OSMIN.

Mais pouvoient-ils tromper tant de jaloux regards
Qui semblent mettre entre eux d'invincibles remparts?

ACOMAT.

Peut-être il te souvient qu'un récit peu fidèle
De la mort d'Amurat fit courir la nouvelle.
La sultane, à ce bruit feignant de s'effrayer,
Par des cris douloureux eut soin de l'appuyer.
Sur la foi de ses pleurs ses esclaves tremblèrent;
De l'heureux Bajazet les gardes se troublèrent;
Et les dons achevant d'ébranler leur devoir,
Leurs captifs dans ce trouble osèrent s'entrevoir.
Roxane vit le prince; elle ne put lui taire
L'ordre dont elle seule étoit dépositaire.
Bajazet est aimable; il vit que son salut
Dépendoit de lui plaire, et bientôt il lui plut.
Tout conspiroit pour lui: ses soins, sa complaisance,
Ce secret découvert, et cette intelligence,
Soupirs d'autant plus doux qu'il les falloit celer.
L'embarras irritant de ne s'oser parler [1],
Même témérité, périls, craintes communes,
Lièrent pour jamais leurs cœurs et leurs fortunes.
Ceux mêmes dont les yeux les devoient éclairer,

dise les raisons, qu'on peut parler des *charmes* d'un homme dans un pays où les femmes sont esclaves et renfermées. (L.)

1 Ce morceau est un de ceux que Voltaire répétoit avec le plus de plaisir, et qu'il nous faisoit admirer le plus dans cette scène, où tout lui paroissoit admirable. Il n'y a point d'homme de goût qui n'y ait remarqué, comme lui, cet art de la narration, plus difficile ici qu'ailleurs, puisqu'il s'agissoit de rendre vraisemblable, par le choix des circonstances, une liaison aussi singulière que celle de la sultane avec Bajazet, dans la situation où ils sont l'un et l'autre, et au milieu de tant d'obstacles et de périls. Cette fiction de la mort d'Amurat, qui est de l'invention du poëte, est un coup de maître. Le poëte s'est occupé de fonder *son avant-scène,* comme on fonde l'action même quand on *veut prévenir toute objection.* (L.)

Sortis de leur devoir, n'osèrent y rentrer.

OSMIN.

Quoi! Roxane, d'abord leur découvrant son ame,
Osa-t-elle à leurs yeux faire éclater sa flamme?

ACOMAT.

Ils l'ignorent encore; et, jusques à ce jour,
Atalide a prêté son nom à cet amour.
Du père d'Amurat Atalide est la nièce;
Et même avec ses fils partageant sa tendresse,
Elle a vu son enfance élevée avec eux.
Du prince, en apparence, elle reçoit les vœux;
Mais elle les reçoit pour les rendre à Roxane,
Et veut bien, sous son nom, qu'il aime la sultane.
Cependant, cher Osmin, pour s'appuyer de moi,
L'un et l'autre ont promis Atalide à ma foi [1].

OSMIN.

Quoi! vous l'aimez, seigneur?

ACOMAT.

Voudrois-tu qu'à mon âge
Je fisse de l'amour le vil apprentissage [2]?
Qu'un cœur qu'ont endurci la fatigue et les ans
Suivît d'un vain plaisir les conseils imprudents?
C'est par d'autres attraits qu'elle plaît à ma vue:
J'aime en elle le sang dont elle est descendue.
Par elle Bajazet, en m'approchant de lui,
Me va contre lui-même assurer un appui.
Un vizir aux sultans fait toujours quelque ombrage;
A peine ils l'ont choisi, qu'ils craignent leur ouvrage.
Sa dépouille est un bien qu'ils veulent recueillir,
Et jamais leurs chagrins ne nous laissent vieillir.

1 *L'un et l'autre,* c'est-à-dire Roxane et Bajazet. Luneau Boisjermain demande comment Bajazet, qui aime et est aimé d'Atalide, a pu promettre cette princesse à Acomat : c'est que Bajazet ne se fait aucun scrupule de tromper Acomat, et qu'il s'en fait beaucoup trop de tromper Roxane. Nous verrons que cette contradiction est un des défauts de son rôle. (L.)

2 Comme ces deux vers élèvent tout d'un coup le vizir à sa juste hauteur, et lui donnent une place à part dans une révolution politique *où l'amour doit jouer* un si grand rôle, ainsi que cela doit être dans le *sérail, et dans le sérail* où commande Roxane! (L.)

Bajazet aujourd'hui m'honore et me caresse;
Ses périls tous les jours réveillent sa tendresse :
Ce même Bajazet, sur le trône affermi,
Méconnoîtra peut-être un inutile ami.
Et moi, si mon devoir, si ma foi ne l'arrête,
S'il ose quelque jour me demander ma tête...
Je ne m'explique point, Osmin; mais je prétends
Que du moins il faudra la demander longtemps.
Je sais rendre aux sultans de fidèles services,
Mais je laisse au vulgaire adorer leurs caprices,
Et ne me pique point du scrupule insensé
De bénir mon trépas quand ils l'ont prononcé [1].
Voilà donc de ces lieux ce qui m'ouvre l'entrée,
Et comme enfin Roxane à mes yeux s'est montrée.
Invisible d'abord, elle entendoit ma voix,
Et craignoit du sérail les rigoureuses lois;
Mais enfin, bannissant cette importune crainte
Qui dans nos entretiens jetoit trop de contrainte,
Elle-même a choisi cet endroit écarté,
Où nos cœurs à nos yeux parlent en liberté.
Par un chemin obscur une esclave me guide,
Et... Mais on vient : c'est elle et sa chère Atalide.
Demeure; et, s'il le faut, sois prêt à confirmer
Le récit important dont je vais l'informer [2].

1 Les vers précédents peignent les Turcs, et ces deux-ci peignent Acomat. On sent que ce vieux guerrier est bien capable de s'élever au-dessus des préjugés religieux de sa nation, et il le fait sentir en deux mots. Cette scène excède la mesure ordinaire : elle a plus de deux cents vers. Pourquoi ne paroît-elle pas trop longue? C'est qu'il n'y a rien d'inutile; c'est que partout on y admire la fidélité dans les mœurs, et l'élégance dans l'expression. (L.) — On a fait à Racine quelques chicanes grammaticales sur cette façon de parler, *prononcer le trépas ;* elle est très juste, très belle, et très heureuse. *Prononcé* vaut mieux qu'*ordonné,* et, dans cette occasion, a tout à fait le même sens. (G.)

2 Acomat me paraît l'effort de l'esprit humain. Je ne vois rien dans l'antiquité, ni chez les modernes, qui soit dans ce caractère; et la beauté de la diction le relève encore : pas un seul vers ou dur ou faible ; pas un mot qui ne soit le mot propre ; jamais de sublime hors d'œuvre, qui cesse alors d'être sublime ; jamais de dissertation étrangère au sujet, toutes les convenances parfaitement observées. Enfin, ce

SCÈNE II.

ROXANE, ATALIDE, ACOMAT, OSMIN,
ZATIME, ZAIRE.

ACOMAT.

La vérité s'accorde avec la renommée,
Madame. Osmin a vu le sultan et l'armée.
Le superbe Amurat est toujours inquiet;
Et toujours tous les cœurs penchent vers Bajazet :
D'une commune voix ils l'appellent au trône.
Cependant les Persans marchoient vers Babylone,
Et bientôt les deux camps au pied de son rempart
Devoient de la bataille éprouver le hasard.
Ce combat doit, dit-on, fixer nos destinées;
Et même, si d'Osmin je compte les journées,
Le ciel en a déja réglé l'événement,
Et le sultan triomphe ou fuit en ce moment.
Déclarons-nous, madame, et rompons le silence :
Fermons-lui dès ce jour les portes de Byzance;
Et sans nous informer s'il triomphe ou s'il fuit,
Croyez-moi, hâtons-nous d'en prévenir le bruit.
S'il fuit, que craignez-vous? s'il triomphe au contraire,
Le conseil le plus prompt est le plus salutaire.
Vous voudrez, mais trop tard, soustraire à son pouvoir
Un peuple dans ses murs prêt à le recevoir.
Pour moi, j'ai su déja par mes brigues secrètes
Gagner de notre loi les sacrés interprètes :
Je sais combien, crédule en sa dévotion,
Le peuple suit le frein de la religion.
Souffrez que Bajazet voie enfin la lumière :
Des murs de ce palais ouvrez-lui la barrière [1];

rôle me paraît d'autant plus admirable, qu'il se trouve dans la seule tragédie où l'on pouvait l'introduire, et qu'il aurait été déplacé partout ailleurs. (VOLT.)

[1] *Partout ailleurs* cette expression, *la barrière de murs,* seroit im*propre; mais ici elle est* juste, parcequ'il s'agit des murs d'un sérail.

Déployez en son nom cet étendard fatal [1],
Des extrêmes périls l'ordinaire signal.
Les peuples, prévenus de ce nom favorable,
Savent que sa vertu le rend seule coupable.
D'ailleurs, un bruit confus, par mes soins confirmé,
Fait croire heureusement à ce peuple alarmé
Qu'Amurat le dédaigne, et veut loin de Byzance
Transporter désormais son trône et sa présence.
Déclarons le péril dont son frère est pressé;
Montrons l'ordre cruel qui vous fut adressé;
Surtout qu'il se déclare et se montre lui-même,
Et fasse voir ce front digne du diadème.

ROXANE.

Il suffit. Je tiendrai tout ce que j'ai promis.
Allez, brave Acomat, assembler vos amis :
De tous leurs sentiments venez me rendre compte;
Je vous rendrai moi-même une réponse prompte.
Je verrai Bajazet. Je ne puis dire rien,
Sans savoir si son cœur s'accorde avec le mien.
Allez, et revenez.

SCÈNE III.

ROXANE, ATALIDE, ZATIME, ZAIRE.

ROXANE.

Enfin, belle Atalide,
Il faut de nos destins que Bajazet décide.
Pour la dernière fois je le vais consulter :
Je vais savoir s'il m'aime.

ATALIDE.

Est-il temps d'en douter,
Madame? Hâtez-vous d'achever votre ouvrage.
Vous avez du vizir entendu le langage;

[1] Cet étendard fatal est la bannière de Mahomet, gardée religieusement *dans le trésor du prince.* Lorsqu'elle est arborée, tous les sujets, *depuis l'âge de sept ans,* sont obligés de prendre les armes et de se *ranger sous ce drapeau.* (L. B.)

J'abandonne l'ingrat, et le laisse rentrer
Dans l'état malheureux d'où je l'ai su tirer.
Voilà sur quoi je veux que Bajazet prononce :
Sa perte ou son salut dépend de sa réponse.
Je ne vous presse point de vouloir aujourd'hui
Me prêter votre voix pour m'expliquer à lui [1] :
Je veux que, devant moi, sa bouche et son visage
Me découvrent son cœur sans me laisser d'ombrage ;
Que lui-même en secret amené dans ces lieux,
Sans être préparé se présente à mes yeux.
Adieu. Vous saurez tout après cette entrevue.

SCÈNE IV.

ATALIDE, ZAIRE.

ATALIDE.

Zaïre, c'en est fait, Atalide est perdue !

ZAÏRE.

Vous ?

ATALIDE.

Je prévois déja tout ce qu'il faut prévoir.
Mon unique espérance est dans mon désespoir [2].

ZAÏRE.

Mais, madame, pourquoi ?

ATALIDE.

Si tu venois d'entendre

[1] *M'expliquer à lui*, pour *lui expliquer sa volonté :* expression énergique qui n'auroit pas besoin d'être justifiée, si tous les commentateurs n'avoient essayé de l'expliquer. On dit communément : *s'expliquer avec quelqu'un*, pour *avoir une explication*, mais *s'expliquer à quelqu'un* c'est lui faire connoitre ses sentiments, c'est lui ouvrir son cœur, et, dans la bouche de Roxane, c'est lui donner le choix de l'épouser ou de mourir. C'est ainsi que Racine a eu l'art de faire un trait de caractère d'une simple expression.

[2] Heureuse imitation du vers de Virgile :

« Una salus victis nullam sperare salutem. »

Mot à mot : « L'unique salut des vaincus est de ne point espérer de salut. » (Æneid., lib. II, v. 354.) (G.)

Quel funeste dessein Roxane vient de prendre,
Quelles conditions elle veut imposer!
Bajazet doit périr, dit-elle, ou l'épouser.
S'il se rend, que deviens-je en ce malheur extrême?
Et, s'il ne se rend pas, que devient-il lui-même?

ZAÏRE.

Je conçois ce malheur. Mais, à ne point mentir,
Votre amour, dès longtemps. a dû le pressentir.

ATALIDE..

Ah, Zaïre! l'amour a-t-il tant de prudence?
Tout sembloit avec nous être d'intelligence :
Roxane, se livrant tout entière à ma foi,
Du cœur de Bajazet se reposoit sur moi,
M'abandonnoit le soin de tout ce qui le touche,
Le voyoit par mes yeux, lui parloit par ma bouche;
Et je croyois toucher au bienheureux moment
Où j'allois par ses mains couronner mon amant.
Le ciel s'est déclaré contre mon artifice.
Et que falloit-il donc, Zaïre, que je fisse?
A l'erreur de Roxane ai-je dû m'opposer,
Et perdre mon amant pour la désabuser?
Avant que dans son cœur cette amour fût formée,
J'aimois, et je pouvois m'assurer d'être aimée.
Dès nos plus jeunes ans, tu t'en souviens assez,
L'amour serra les nœuds par le sang commencés.
Élevée avec lui dans le sein de sa mère,
J'appris à distinguer Bajazet de son frère,
Elle-même avec joie unit nos volontés :
Et, quoique après sa mort l'un de l'autre écartés,
Conservant, sans nous voir, le desir de nous plaire,
Nous avons su toujours nous aimer et nous taire.
Roxane, qui depuis, loin de s'en défier,
A ses desseins secrets voulut m'associer,
Ne put voir sans amour ce héros trop aimable :
Elle courut lui tendre une main favorable.
Bajazet, étonné, rendit grace à ses soins,
Lui rendit des respects : pouvoit-il faire moins[1]?

1 *Cette tirade offre plusieurs négligences* : au commencement les *mots touche et toucher,* qui ne sont séparés que par un vers ; ici, la

Mais qu'aisément l'amour croit tout ce qu'il souhaite!
De ses moindres respects Roxane satisfaite
Nous engagea tous deux, par sa facilité,
A la laisser jouir de sa crédulité.
Zaïre, il faut pourtant avouer ma foiblesse :
D'un mouvement jaloux je ne fus pas maîtresse.
Ma rivale, accablant mon amant de bienfaits,
Opposoit un empire à mes foibles attraits;
Mille soins la rendoient présente à sa mémoire;
Elle l'entretenoit de sa prochaine gloire :
Et moi, je ne puis rien. Mon cœur, pour tout discours,
N'avoit que des soupirs qu'il répétoit toujours.
Le ciel seul sait combien j'en ai versé de larmes.
Mais enfin Bajazet dissipa mes alarmes :
Je condamnai mes pleurs, et jusques aujourd'hui
Je l'ai pressé de feindre, et j'ai parlé pour lui.
Hélas! tout est fini : Roxane méprisée
Bientôt de son erreur sera désabusée.
Car enfin Bajazet ne sait point se cacher;
Je connais sa vertu prompte à s'effaroucher [1].
Il faut qu'à tous moments, tremblante et secourable,
Je donne à ses discours un sens plus favorable.
Bajazet va se perdre. Ah! si, comme autrefois,
Ma rivale eût voulu lui parler par ma voix!
Au moins, si j'avois pu préparer son visage [2]!
Mais, Zaïre, je puis l'attendre à son passage;
D'un mot ou d'un regard je puis le secourir.
Qu'il l'épouse, en un mot, plutôt que de périr [3].
Si Roxane le veut, sans doute il faut qu'il meure.

répétition du mot *rendit*; et, plus bas, cet hémistiche, *le ciel seul sait*, dont la consonnance nuit à l'harmonie.

[1] *La vertu qui s'effarouche* : Racine est le premier qui se soit servi de cette expression, devenue aujourd'hui d'un usage habituel.

[2] *Préparer un visage*, expression hardie et heureuse, pour dire : *préparer Bajazet à ne pas laisser paroître sur son visage l'éloignement que Roxane lui inspire.* Les vers de Racine offrent un si grand nombre de ces locutions neuves, qu'il est impossible de les relever toutes.

[3] *C'est ce qu'elle* pense quand elle n'écoute que la raison, et c'est ce *qu'elle ne pense plus* quand elle n'écoute que l'amour. (L. R.)

Il se perdra, te dis-je. Atalide, demeure;
Laisse, sans t'alarmer, ton amant sur sa foi.
Penses-tu mériter qu'on se perde pour toi[1]?
Peut-être Bajazet, secondant ton envie,
Plus que tu ne voudras aura soin de sa vie.

ZAÏRE.

Ah! dans quels soins, madame, allez-vous vous plonger[2]?
Toujours avant le temps faut-il vous affliger?
Vous n'en pouvez douter, Bajazet vous adore.
Suspendez ou cachez l'ennui qui vous dévore:
N'allez point par vos pleurs déclarer vos amours.
La main qui l'a sauvé le sauvera toujours,
Pourvu qu'entretenue en son erreur fatale,
Roxane jusqu'au bout ignore sa rivale[3].
Venez en d'autres lieux enfermer vos regrets,
Et de leur entrevue attendre le succès.

ATALIDE.

Hé bien, Zaïre, allons. Et toi, si ta justice
De deux jeunes amants veut punir l'artifice,
O ciel! si notre amour est condamné de toi,
Je suis la plus coupable, épuise tout sur moi!

1 Ce vers, et ce qui précède, et ce qui suit, tout est plein de délicatesse et de grace. La situation ne paroît pas encore s'y opposer; mais, à mesure que le péril croîtra, on va voir qu'en faisant son Atalide, Racine étoit encore trop près de sa Bérénice, et ne s'aperçut pas combien ce qui étoit charmant dans l'une alloit devenir petit dans l'autre, et contraire à l'esprit du sujet et à celui de la tragédie. (L.)

2 On est *plongé dans le chagrin*: Racine a cru pouvoir dire par analogie *se plonger dans les soins*, expression qui n'auroit rien de répréhensible, si le mot *soins* n'étoit pas un peu foible pour exprimer l'état dans lequel se trouve Atalide.

3 Voilà le nœud de toute l'intrigue clairement indiqué: le succès de la conspiration, la vie de Bajazet, celle d'Atalide, sont attachés à l'erreur de Roxane. Cet acte, excellent dans toutes ses parties, est un modèle de la manière dont il faut expliquer un sujet, faire connoître les personnages et fonder l'intérêt; il laisse l'ame du spectateur entre la crainte et l'espérance. (G.)

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

SCÈNE I[1].

BAJAZET, ROXANE.

ROXANE.

Prince, l'heure fatale est enfin arrivée
Qu'à votre liberté le ciel a réservée.
Rien ne me retient plus; et je puis, dès ce jour,
Accomplir le dessein qu'a formé mon amour.
Non que, vous assurant d'un triomphe facile,
Je mette entre vos mains un empire tranquille;
Je fais ce que je puis, je vous l'avois promis:
J'arme votre valeur contre vos ennemis,
J'écarte de vos jours un péril manifeste;
Votre vertu, seigneur, achèvera le reste.
Osmin a vu l'armée; elle penche pour vous;
Les chefs de notre loi conspirent avec nous;
Le vizir Acomat vous répond de Byzance;
Et moi, vous le savez, je tiens sous ma puissance
Cette foule de chefs, d'esclaves, de muets,
Peuple que dans ces murs renferme ce palais,
Et dont à ma faveur les ames asservies
M'ont vendu dès longtemps leur silence et leurs vies.
Commencez maintenant: c'est à vous de courir
Dans le champ glorieux que j'ai su vous ouvrir.
Vous n'entreprendrez point une injuste carrière[2],
Vous repoussez, seigneur, une main meurtrière:

[1] Cette scène, si bien amenée, si bien préparée, est exécutée avec tout l'art dont Racine étoit capable; elle est forte de choses : la sultane y développe sa politique ambitieuse, Bajazet sa noblesse et sa fierté. (G.)

[2] *La Harpe et Geoffroy* blâment cette expression. Cependant Boileau *a dit tenter une carrière,* dans l'épître sur le passage du Rhin, *c'est-à-dire tenter de parcourir une carrière.* Il en est de même du vers

L'exemple en est commun; et, parmi les sultans,
Ce chemin à l'empire a conduit de tous temps.
Mais, pour mieux commencer, hâtons-nous l'un et l'autre
D'assurer à la fois mon bonheur et le vôtre.
Montrez à l'univers, en m'attachant à vous,
Que, quand je vous servois, je servois mon époux[1];
Et, par le nœud sacré d'un heureux hyménée,
Justifiez la foi que je vous ai donnée.

BAJAZET.

Ah! que proposez-vous, madame?

ROXANE.

Hé quoi! seigneur!
Quel obstacle secret trouble notre bonheur?

BAJAZET.

Madame, ignorez-vous que l'orgueil de l'empire. .
Que ne m'épargnez-vous la douleur de le dire?

ROXANE.

Oui, je sais que depuis qu'un de vos empereurs,
Bajazet, d'un barbare éprouvant les fureurs,
Vit au char du vainqueur son épouse enchaînée,
Et par toute l'Asie à sa suite traînée,
De l'honneur ottoman ses successeurs jaloux,
Ont daigné rarement prendre le nom d'époux.
Mais l'amour ne suit point ces lois imaginaires;
Et sans vous rapporter des exemples vulgaires,
Soliman (vous savez qu'entre tous vos aïeux
Dont l'univers a craint le bras victorieux,

de Racine. *Entreprendre une carrière*, c'est entreprendre de la parcourir. Mais une *carrière* ne peut être ni *juste* ni *injuste*, et c'est l'emploi de cette épithète qui rend le vers de Racine répréhensible.

1 La proposition est amenée et motivée aussi adroitement qu'elle peut l'être. Mais ce qu'il y a ici de plus remarquable, c'est que ce rôle de Roxane est le seul où l'ambition ne refroidisse pas l'amour, qu'ordinairement tout autre mélange refroidit; c'est qu'ici l'intérêt de ces deux passions est le même, et qu'elles sont inséparables dans leur objet. Roxane ne peut épouser son amant qu'en le mettant sur le trône et en y montant avec lui. Le danger commun la justifie: c'est une des plus heureuses combinaisons dont Racine ait été redevable à la nature du sujet, et qui rendent la conception de ce rôle si tragique. *(L.)*

Nul n'éleva si haut la grandeur ottomane),
Ce Soliman jeta les yeux sur Roxelane.
Malgré tout son orgueil, ce monarque si fier,
A son trône, à son lit daigna l'associer,
Sans qu'elle eût d'autres droits au rang d'impératrice,
Qu'un peu d'attraits peut-être, et beaucoup d'artifice [1].

BAJAZET.

Il est vrai. Mais aussi voyez ce que je puis,
Ce qu'étoit Soliman, et le peu que je suis.
Soliman jouissoit d'une pleine puissance :
L'Égypte ramenée à son obéissance ;
Rhodes, des Ottomans ce redoutable écueil,
De tous ses défenseurs devenu le cercueil ;
Du Danube asservi les rives désolées ;
De l'empire persan les bornes reculées ;
Dans leurs climats brûlants les Africains domptés,
Faisoient taire les loïs devant ses volontés.
Que suis-je? J'attends tout du peuple et de l'armée :
Mes malheurs font encor toute ma renommée.
Infortuné, proscrit, incertain de régner,
Dois-je irriter les cœurs au lieu de les gagner?
Témoins de nos plaisirs, plaindront-ils nos misères?
Croiront-ils mes périls et vos larmes sincères [2]?
Songez, sans me flatter du sort de Soliman,
Au meurtre tout récent du malheureux Osman [3] :

1 M. de Thou écrit que Roxelane se servit d'un prétexte de religion pour engager Soliman à l'épouser. On disoit aussi qu'elle l'avoit captivé par des philtres qu'une juive lui avoit donnés. « Roxelana... « ut majorem dignitatis gradum adipisceretur, a simulata religione « occasionem sumpsit.... philtris ab hebræa saga.... subministratis. » (*Histor.*, lib. IX.) (L. B.)

2 Ce vers a donné lieu à beaucoup de critiques. Sans doute des périls ne peuvent pas être *sincères ;* mais c'est un artifice de style, dont Racine offre le premier exemple, de réunir deux mots par la même épithète, quand il se trouve dans le dernier un rapport exact, et dans l'autre une analogie d'idées suffisante : c'est ici le cas. Les périls sont *réels* quand les larmes sont *sincères :* ainsi l'une fait ici supposer l'autre, et la *sincérité* des larmes fait sous-entendre la réalité des *dangers. (L.)*

3 *Osman II,* étranglé par les janissaires en 1622, et successeur de

Dans leur rébellion, les chefs des janissaires,
Cherchant à colorer leurs desseins sanguinaires,
Se crurent à sa perte assez autorisés
Par le fatal hymen que vous me proposez.
Que vous dirai-je, enfin? Maître de leur suffrage,
Peut-être avec le temps j'oserai davantage.
Ne précipitons rien; et daignez commencer
A me mettre en état de vous récompenser.

ROXANE.

Je vous entends, seigneur. Je vois mon imprudence;
Je vois que rien n'échappe à votre prévoyance:
Vous avez pressenti jusqu'au moindre danger
Où mon amour trop prompt vous alloit engager.
Pour vous, pour votre honneur, vous en craignez les suites;
Et je le crois, seigneur, puisque vous me le dites.
Mais avez-vous prévu, si vous ne m'épousez,
Les périls plus certains où vous vous exposez?
Songez-vous que, sans moi, tout vous devient contraire?
Que c'est à moi surtout qu'il importe de plaire?
Songez-vous que je tiens les portes du palais [1],
Que je puis vous l'ouvrir ou fermer pour jamais;
Que j'ai sur votre vie un empire suprême;
Que vous ne respirez qu'autant que je vous aime?
Et, sans ce même amour qu'offensent vos refus,
Songez-vous, en un mot, que vous ne seriez plus?

BAJAZET.

Oui, je tiens tout de vous; et j'avois lieu de croire
Que c'étoit pour vous-même une assez grande gloire,
En voyant devant moi tout l'empire à genoux,
De m'entendre avouer que je tiens tout de vous.
Je ne m'en défends point; ma bouche le confesse,
Et mon respect saura le confirmer sans cesse:
Je vous dois tout mon sang; ma vie est votre bien.
Mais enfin voulez-vous...

Mustapha II, frère d'Achmet Ier, père d'Osman, et mort en 1617. (L. B.)

1 *Je tiens les portes,* pour dire *je suis maîtresse des portes* est une façon de parler *énergique et précise*; Roxane exprime ainsi qu'elle est *maîtresse de la liberté de Bajazet.*

ROXANE.

Non, je ne veux plus rien.
Ne m'importune plus de tes raisons forcées :
Je vois combien tes vœux sont loin de mes pensées.
Je ne te presse plus, ingrat, d'y consentir :
Rentre dans le néant dont je t'ai fait sortir.
Car enfin qui m'arrête? et quelle autre assurance
Demanderois-je encor de son indifférence?
L'ingrat est-il touché de mes empressements?
L'amour même entre-t-il dans ses raisonnements?
Ah! je vois tes desseins. Tu crois, quoi que je fasse,
Que mes propres périls t'assurent de ta grace;
Qu'engagée avec toi par de si forts liens,
Je ne puis séparer tes intérêts des miens.
Mais je m'assure encore aux bontés de ton frère[1];
Il m'aime, tu le sais; et, malgré sa colère,
Dans ton perfide sang je puis tout expier,
Et ta mort suffira pour me justifier.
N'en doute point, j'y cours; et, dès ce moment même...
Bajazet, écoutez; je sens que je vous aime:
Vous vous perdez. Gardez de me laisser sortir:
Le chemin est encore ouvert au repentir.
Ne désespérez point une amante en furie.
S'il m'échappoit un mot, c'est fait de votre vie[2].

[1] On dit *je m'assure dans vos bontés*, et *je me fie à vos bontés*. Suivant l'Académie, *s'assurer dans* ou *en* est la seule locution correcte. L'autre locution est purement latine, et Racine a tenté de la faire passer dans notre langue, pour donner, dans certains cas, plus de rapidité à la pensée. On peut en juger en comparant les cas où il s'est servi de l'une et de l'autre préposition. Il dit ici :

Mais je m'assure encore aux bontés de ton frère.

Et dans *Athalie*, acte III, sc. VII :

Ils ne m'assurent point en leur propre mérite.

Il est malheureux que l'usage n'ait pas adopté ce latinisme.

[2] Suivant la grammaire, ces deux verbes devroient être au même temps, puisque l'action que chacun exprime doit se passer au même moment; l'une dépend de l'autre : dès que le mot échappe à Roxane, *Bajazet expire*. Sans doute il eût été facile à Racine de mettre :

S'il m'échappe un seul mot, c'est fait de votre vie;

BAJAZET.

Vous pouvez me l'ôter, elle est entre vos mains :
Peut-être que ma mort, utile à vos desseins,
De l'heureux Amurat obtenant votre grace,
Vous rendra dans son cœur votre première place.

ROXANE.

Dans son cœur? Ah! crois-tu, quand il le voudroit bien [1],
Que si je perds l'espoir de régner dans le tien,
D'une si douce erreur si longtemps possédée,
Je puisse désormais souffrir une autre idée,
Ni que je vive enfin, si je ne vis pour toi?
Je te donne, cruel, des armes contre moi,

mais toute l'énergie de sa phrase disparoissoit. Cet imparfait et ce présent n'ont donc point été mis là sans raison. La longueur de l'un augmente la vivacité de l'autre. Il semble que Roxane veuille marquer par le premier verbe qu'elle est bien éloignée de vouloir prononcer ce mot fatal, et que par le second elle fasse sentir cependant avec quelle rapidité elle seroit obéie si le mot lui échappoit. Cette nuance dans la pensée et dans l'expression se fait sentir surtout lorsqu'on essaie de construire la phrase d'une autre manière; car alors l'effet est entièrement perdu. C'est ainsi que d'une faute Racine sait faire sortir une beauté qui le fait pardonner, et que souvent une critique grammaticale est terminée par un éloge du style.

1 Tout ce morceau, pris bien avant dans le cœur humain, n'est que le développement de ce vers si frappant de passion et de vérité :

Bajazet, écoutez; je sens que je vous aime;

vers qui est du nombre de ceux qui valent une belle scène, parcequ'ils la renferment tout entière. Observons dans un art infiniment moins difficile sans doute que la tragédie, puisqu'il n'en est que la copie, dans l'art de la déclamation, un degré de perfection qui n'est guère moins rare que celui de la tragédie elle-même, et dont le mérite ressemble ici à celui de Racine. Quand la célèbre Clairon prononçoit ce vers :

Dans son cœur? Ah! crois-tu, etc.,

son accent prononcé et varié, son geste, ses yeux, toute son action dans cette seule exclamation *ah!* exprimoient le couplet tout entier, au point qu'avec un peu d'intelligence on auroit deviné tout ce qu'elle alloit dire. Ce prodige de déclamation et de pantomime, et un autre du même genre dans le rôle d'Œdipe, joué par Le Kain, sont les deux choses qui m'ont paru les plus étonnantes dans ce genre de talent, qui aujourd'hui semble perdu. *(L.)*

Sans doute ; et je devrois retenir ma foiblesse :
Tu vas en triompher. Oui, je te le confesse,
J'affectois à tes yeux une fausse fierté :
De toi dépend ma joie et ma félicité :
De ma sanglante mort ta mort sera suivie.
Quel fruit de tant de soins que j'ai pris pour ta vie !
Tu soupires enfin, et sembles te troubler ;
Achève, parle.

BAJAZET.

Ô ciel ! que ne puis-je parler !

ROXANE.

Quoi donc ? que dites-vous ? et que viens-je d'entendre ?
Vous avez des secrets que je ne puis apprendre !
Quoi ! de vos sentiments je ne puis m'éclaircir ?

BAJAZET.

Madame, encore un coup, c'est à vous de choisir :
Daignez m'ouvrir au trône un chemin légitime ;
Ou bien, me voilà prêt, prenez votre victime.

ROXANE.

Ah ! c'en est trop enfin, tu seras satisfait.
Holà ! gardes, qu'on vienne.

SCÈNE II.

BAJAZET, ROXANE, ACOMAT.

ROXANE.

Acomat, c'en est fait.
Vous pouvez retourner, je n'ai rien à vous dire.
Du sultan Amurat je reconnois l'empire :
Sortez. Que le sérail soit désormais fermé ;
Et que tout rentre ici dans l'ordre accoutumé [1].

1 Voilà de la terreur tragique, et une de ces révolutions qui tiennent au caractère et à la passion d'un personnage, et semblent annoncer une catastrophe prochaine. Mais les écrivains capables de ces grands coups de théâtre savent reculer ce qu'ils ont l'air de précipiter. (L.) — Il est *remarquable que Voltaire* s'est emparé de cette situation dans la *septième scène du troisième* acte de *Zaïre*. (G.)

SCÈNE III.

BAJAZET, ACOMAT.

ACOMAT.

Seigneur, qu'ai-je entendu? Quelle surprise extrême!
Qu'allez-vous devenir? Que deviens-je moi-même?
D'où naît ce changement? Qui dois-je en accuser?
O ciel!

BAJAZET.

Il ne faut point ici vous abuser.
Roxane est offensée, et court à la vengeance:
Un obstacle éternel rompt notre intelligence.
Vizir, songez à vous, je vous en averti;
Et, sans compter sur moi, prenez votre parti.

ACOMAT.

Quoi?

BAJAZET.

Vous et vos amis, cherchez quelque retraite.
Je sais dans quels périls mon amitié vous jette;
Et j'espérois un jour vous mieux récompenser.
Mais c'en est fait, vous dis-je; il n'y faut plus penser.

ACOMAT.

Et quel est donc, seigneur, cet obstacle invincible?
Tantôt dans le sérail j'ai laissé tout paisible.
Quelle fureur saisit votre esprit et le sien?

BAJAZET.

Elle veut, Acomat, que je l'épouse[1]!

ACOMAT.

Hé bien?
L'usage des sultans à ses vœux est contraire;

[1] Voltaire citoit souvent ce vers en dérision, et je crois qu'il n'avoit pas tort. Cela est petit, même pour le fond des choses, et encore plus par l'expression. C'est ici que le rôle de Bajazet commence à être au-dessous du sujet. Ce malheureux vers annonce toute la misère du personnage qu'il va jouer dans cette scène et dans le reste de la pièce: il ne sera plus qu'un amoureux de roman, et quelquefois de comédie. *(L.)*

Mais cet usage, enfin, est-ce une loi sévère,
Qu'aux dépens de vos jours vous deviez observer?
La plus sainte des lois, ah! c'est de vous sauver,
Et d'arracher, seigneur, d'une mort manifeste
Le sang des Ottomans, dont vous faites le reste [1]!

BAJAZET.

Ce reste malheureux seroit trop acheté,
S'il faut le conserver par une lâcheté.

ACOMAT.

Et pourquoi vous en faire une image si noire [2]?
L'hymen de Soliman ternit-il sa mémoire?
Cependant Soliman n'étoit point menacé
Des périls évidents dont vous êtes pressé.

BAJAZET.

Et ce sont ces périls et ce soin de ma vie
Qui d'un servile hymen feroient l'ignominie.
Soliman n'avoit point ce prétexte odieux :
Son esclave trouva grace devant ses yeux;
Et, sans subir le joug d'un hymen nécessaire,
Il lui fit de son cœur un présent volontaire.

ACOMAT.

Mais vous aimez Roxane.

BAJAZET.

Acomat, c'est assez.
Je me plains de mon sort moins que vous ne pensez.
La mort n'est point pour moi le comble des disgraces;
J'osai, tout jeune encor, la chercher sur vos traces;
Et l'indigne prison où je suis renfermé
A la voir de plus près m'a même accoutumé;
Amurat à mes yeux l'a vingt fois présentée :
Elle finit le cours d'une vie agitée.
Hélas! si je la quitte avec quelque regret [3]...

1 *Arracher d'une mort manifeste le sang dont vous faites le reste :* cette phrase manque à la fois d'élégance et de correction. On ne dit pas *faire le reste d'un sang,* mais *être le reste.*

2 A quoi se rapporte *en?* Il faut deviner que c'est au mariage de Bajazet avec Roxane : le sens l'indique; mais le poëte auroit dû marquer plus exactement ce rapport. (G.)

3 *Le pronom la* semble ici se rapporter à *la mort,* comme s'y rapportent *tous les pronoms* qui précèdent; et cependant, en ne consul-

Pardonnez, Acomat, je plains avec sujet [1]
Des cœurs dont les bontés trop mal récompensées
M'avoient pris pour objet de toutes leurs pensées.

ACOMAT.

Ah! si nous périssons, n'en accusez que vous,
Seigneur : dites un mot, et vous nous sauvez tous.
Tout ce qui reste ici de braves janissaires,
De la religion les saints dépositaires,
Du peuple byzantin ceux qui plus respectés
Par leur exemple seul règlent ses volontés,
Sont prêts de vous conduire à la porte sacrée
D'où les nouveaux sultans font leur première entrée.

BAJAZET.

Hé bien, brave Acomat, si je leur suis si cher,
Que des mains de Roxane ils viennent m'arracher;
Du sérail, s'il le faut, venez forcer la porte;
Entrez accompagné de leur vaillante escorte.
J'aime mieux en sortir sanglant, couvert de coups,
Que chargé malgré moi du nom de son époux.
Peut-être je saurai, dans ce désordre extrême,
Par un beau désespoir me secourir moi-même [2];
Attendre, en combattant, l'effet de votre foi,
Et vous donner le temps de venir jusqu'à moi.

ACOMAT.

Hé! pourrai-je empêcher, malgré ma diligence,
Que Roxane d'un coup n'assure sa vengeance?
Alors qu'aura servi ce zèle impétueux,
Qu'à charger vos amis d'un crime infructueux?
Promettez : affranchi du péril qui vous presse,
Vous verrez de quel poids sera votre promesse.

tant que le sens de la phrase, on voit que ce pronom désigne *la vie agitée* de Bajazet Cette négligence est assez commune dans Racine. Nous la remarquons ici pour n'y plus revenir.

1 Le mot propre étoit *avec raison*. On dit bien *j'ai sujet de me plaindre de vous;* mais *je me plains avec sujet* est une phrase qui ne peut être supportée que dans le style familier. (L.)

2 *Racine s'est emparé* du vers de Corneille :

Ou qu'un beau désespoir alors le secourût. (G.)

BAJAZET.

Moi !

ACOMAT.

Ne rougissez point : le sang des Ottomans
Ne doit point en esclave obéir aux serments.
Consultez ces héros que le droit de la guerre
Mena victorieux jusqu'au bout de la terre :
Libres dans leur victoire, et maîtres de leur foi,
L'intérêt de l'État fut leur unique loi ;
Et d'un trône si saint la moitié n'est fondée
Que sur la foi promise et rarement gardée.
Je m'emporte, seigneur [1].

BAJAZET.

Oui, je sais, Acomat,
Jusqu'où les a portés l'intérêt de l'État [2].
Mais ces mêmes héros, prodigues de leur vie,
Ne la rachetoient point par une perfidie.

[1] Tous les mérites sont réunis dans le discours ferme et mesuré d'Acomat. La politique ottomane y est, quoique en passant, caractérisée comme dans l'histoire, et burinée comme en poésie. Mais plus j'admire Acomat, plus je suis révolté contre Bajazet. Passons que le vizir ne le presse pas davantage, par une discrétion respectueuse, sur son étrange obstination ; mais, quand le prince parle de perfidie, que répondroit-il si Acomat lui disoit : « Vous n'y pensez pas ! Ah ! depuis longtemps vous êtes *perfide* envers Roxane, puisque très certainement elle se persuade que vous l'épouserez, et qu'à coup sûr vous le lui avez laissé croire. Où est donc le grand crime et le grand malheur de la tromper un peu plus longtemps quand il s'agit de la sauver, et de sauver vous, moi, tous vos amis ; en un mot, quand il s'agit de vivre et de régner ! » Voilà ce que l'auteur n'a pas voulu faire dire au vizir, de peur de trop écraser Bajazet, et pour lui épargner le ridicule de la seule réponse plausible : J'en aime une autre. Qu'on imagine l'effet qu'une pareille réponse feroit sur un homme tel qu'Acomat, et le profond mépris qu'elle lui inspireroit pour le prince qu'il veut servir. Aussi Racine s'est-il cru obligé, pour relever un peu ce pauvre prince aux yeux des spectateurs, de faire dire au vizir qu'il admire ce *courage* et *cette foi*, ce qu'assurément Acomat n'a jamais pu dire. C'est le seul endroit faux de ce superbe rôle, et c'est le rôle de Bajazet qui en est cause. (L.)

[2] Le pronom *les* est trop éloigné de *héros*, auquel il se rapporte, qui se trouve placé neuf vers plus haut. (G.)

ACOMAT.

O courage inflexible! ô trop constante foi,
Que, même en périssant, j'admire malgré moi!
Faut-il qu'en un moment un scrupule timide
Perde .. Mais quel bonheur nous envoie Atalide?

SCÈNE IV.

BAJAZET, ATALIDE, ACOMAT.

ACOMAT.

Ah, madame! venez avec moi vous unir.
Il se perd.

ATALIDE.

C'est de quoi je viens l'entretenir.
Mais laissez-nous : Roxane, à sa perte animée,
Veut que de ce palais la porte soit fermée.
Toutefois, Acomat, ne vous éloignez pas :
Peut-être on vous fera revenir sur vos pas [1].

SCÈNE V.

BAJAZET, ATALIDE.

BAJAZET.

Hé bien! c'est maintenant qu'il faut que je vous laisse.
Le ciel punit ma feinte, et confond votre adresse;
Rien ne m'a pu parer contre ses derniers coups :
Il falloit ou mourir, ou n'être plus à vous.
De quoi nous a servi cette indigne contrainte?
Je meurs plus tard : voilà tout le fruit de ma feinte.
Je vous l'avois prédit : mais vous l'avez voulu;
J'ai reculé vos pleurs autant que je l'ai pu [2].

1 Vers admirablement placé pour faire renaître un rayon d'espérance. (G.)

2 On ne peut ni reculer ni avancer des pleurs. On sent bien que l'idée de l'auteur est *J'ai reculé le moment de vos pleurs;* mais ce

Belle Atalide, au nom de cette complaisance,
Daignez de la sultane éviter la présence :
Vos pleurs vous trahiroient; cachez-les à ses yeux,
Et ne prolongez point de dangereux adieux.

ATALIDE.

Non, seigneur. Vos bontés pour une infortunée
Ont assez disputé contre la destinée.
Il vous en coûte trop pour vouloir m'épargner :
Il faut vous rendre; il faut me quitter, et régner.

BAJAZET.

Vous quitter?

ATALIDE.

Je le veux. Je me suis consultée.
De mille soins jaloux jusqu'alors agitée,
Il est vrai, je n'ai pu concevoir sans effroi
Que Bajazet pût vivre et n'être plus à moi;
Et, lorsque quelquefois de ma rivale heureuse
Je me représentois l'image douloureuse,
Votre mort (pardonnez aux fureurs des amants)
Ne me paraissoit pas le plus grand des tourments [1].
Mais à mes tristes yeux votre mort préparée
Dans toute son horreur ne s'étoit pas montrée :
Je ne vous voyois pas, ainsi que je vous vois,
Prêt à me dire adieu pour la dernière fois.
Seigneur, je sais trop bien avec quelle constance
Vous allez de la mort affronter la présence,
Je sais que votre cœur se fait quelques plaisirs [2]

n'est pas là le cas de l'ellipse, parcequ'il n'y a aucun rapport entre le propre et le figuré. (L.)

1 Ces vers non-seulement ont le mérite de la vérité et de l'élégance, mais sont encore parfaitement adaptés à la situation. Le charme de ce style est encore ici d'autant plus senti qu'Atalide fait ce qu'elle doit faire, et dit ce qu'elle doit dire. Mais, quoique l'auteur se soutienne dans la fin de cet acte à force de talent, voyez cependant comme tout languit, depuis cette première scène, terminée d'une manière si tragique, et comme le ton général a baissé, parceque Bajazet n'a pas eu celui qu'il devoit avoir. (L.)

2 *Quelques plaisirs* au pluriel n'est ni exact ni élégant. Il ne s'agit ici que d'un seul plaisir, de celui de prouver sa foi. Il falloit donc absolument le singulier.

De me prouver sa foi dans ses derniers soupirs :
Mais, hélas! épargnez une ame plus timide;
Mesurez vos malheurs aux forces d'Atalide;
Et ne m'exposez point aux plus vives douleurs
Qui jamais d'une amante épuisèrent les pleurs!

BAJAZET.

Et que deviendrez-vous, si, dès cette journée,
Je célèbre à vos yeux ce funeste hyménée?

ATALIDE.

Ne vous informez point ce que je deviendrai [1].
Peut-être à mon destin, seigneur, j'obéirai.
Que sais-je? A ma douleur je chercherai des charmes [2].
Je songerai peut-être, au milieu de mes larmes,
Qu'à vous perdre pour moi vous étiez résolu;
Que vous vivez; qu'enfin c'est moi qui l'ai voulu.

BAJAZET.

Non, vous ne verrez point cette fête cruelle.
Plus vous me commandez de vous être infidèle,
Madame, plus je vois combien vous méritez
De ne point obtenir ce que vous souhaitez.
Quoi! cet amour si tendre, et né dans notre enfance,
Dont les feux avec nous ont crû dans le silence;
Vos larmes, que ma main pouvoit seule arrêter;
Mes serments redoublés de ne vous point quitter :
Tout cela finiroit par une perfidie?
J'épouserois, et qui? (s'il faut que je le die)
Une esclave attachée à ses seuls intérêts,
Qui présente à mes yeux des supplices tout prêts,
Qui m'offre, ou son hymen, ou la mort infaillible [3];

1 Il faudroit *ne vous informez point de ce que je deviendrai*; et pourquoi le faudroit-il? parceque aucun verbe ne peut avoir deux régimes simples, ou deux accusatifs, comme on parleroit en latin : Ne vous informez point *ce*, c'est-à-dire la chose que je deviendrai. Alors *vous* et *ce* sont deux régimes simples, ce qui est contraire au principe. Il eût été facile de mettre *ne me demandez point*, etc. (D'O.)

2 La Harpe observe qu'en prose on diroit chercher des *soulagements*, des *consolations*; mais, en poésie, chercher *des charmes* est bien plus heureux. D'ailleurs, il y a analogie avec cette expression élégante et reçue, *charmer les douleurs*.

3 On ne peut point dire *elle m'offre la mort infaillible*, parceque la

Tandis qu'à mes périls Atalide sensible,
Et trop digne du sang qui lui donna le jour,
Veut me sacrifier jusques à son amour.
Ah! qu'au jaloux sultan ma tête soit portée,
Puisqu'il faut à ce prix qu'elle soit rachetée!

ATALIDE.

Seigneur, vous pourriez vivre, et ne me point trahir.

BAJAZET.

Parlez : si je le puis, je suis prêt d'obéir.

ATALIDE.

La sultane vous aime; et, malgré sa colère,
Si vous preniez, seigneur, plus de soin de lui plaire;
Si vos soupirs daignoient lui faire pressentir
Qu'un jour...

BAJAZET.

Je vous entends : je n'y puis consentir.
Ne vous figurez point que dans cette journée,
D'un lâche désespoir ma vertu consternée [1]
Craigne les soins d'un trône où je pourrois monter,
Et par un prompt trépas cherche à les éviter.
J'écoute trop peut-être une imprudente audace;
Mais, sans cesse occupé des grands noms de ma race,
J'espérois que, fuyant un indigne repos,
Je prendrois quelque place entre tant de héros.
Mais, quelque ambition, quelque amour qui me brûle,
Je ne puis plus tromper une amante crédule.
En vain, pour me sauver, je vous l'aurois promis :
Et ma bouche et mes yeux, du mensonge ennemis,
Peut-être, dans le temps que je voudrois lui plaire,

mort, prise dans un sens absolu, est toujours infaillible; mais la phrase eût été correcte si Racine eût dit : *elle m'offre une mort infaillible,* c'est-à-dire un genre de mort auquel on ne peut échapper. L'article indéfini *une* donne un sens vague au mot *mort*, ce qui permet de le modifier par une épithète. Il y a donc ici une incorrection de langage.

1 Racine le fils condamne cette expression, *consternée d'un lâche désespoir.* M. de La Harpe observe que l'on peut être *consterné du désespoir de quelqu'un,* et non pas de son propre désespoir. Il est certain que l'usage n'admet point cette façon de parler. Je n'oserois assurer qu'elle doive être exclue de la poésie. (G.)

Feroient par leur désordre un effet tout contraire[1];
Et de mes froids soupirs ses regards offensés
Verroient trop que mon cœur ne les a point poussés.
O ciel! combien de fois je l'aurois éclaircie,
Si je n'eusse à sa haine exposé que ma vie;
Si je n'avois pas craint que ses soupçons jaloux
N'eussent trop aisément remonté jusqu'à vous!
Et j'irois l'abuser d'une fausse promesse?
Je me parjurerois? et, par cette bassesse...
Ah! loin de m'ordonner cet indigne détour,
Si votre cœur étoit moins plein de son amour,
Je vous verrois sans doute en rougir la première.
Mais, pour vous épargner une injuste prière,
Adieu; je vais trouver Roxane de ce pas,
Et je vous quitte.

ATALIDE.

Et moi, je ne vous quitte pas.
Venez, cruel, venez, je vais vous y conduire;
Et de tous nos secrets c'est moi qui veux l'instruire.
Puisque, malgré mes pleurs, mon amant furieux
Se fait tant de plaisir d'expirer à mes yeux,
Roxane, malgré vous, nous joindra l'un et l'autre :
Elle aura plus de soif de mon sang que du vôtre;
Et je pourrai donner à vos yeux effrayés
Le spectacle sanglant que vous me prépariez.

BAJAZET.

O ciel! que faites-vous?

ATALIDE.

Cruel! pouvez-vous croire
Que je sois moins que vous jalouse de ma gloire[2]?
Pensez-vous que cent fois, en vous faisant parler,
Ma rougeur ne fût pas prête à me déceler?
Mais on me présentoit votre perte prochaine.

1 *Le désordre de la bouche et des yeux* n'est pas une phrase françoise, et ne rend pas l'idée de l'auteur. (L.)

2 Il est certain que l'auteur n'a point rendu sa pensée. Atalide vouloit dire : *Pouvez-vous croire que je sois moins jalouse de ma gloire que vous n'êtes jaloux de la vôtre?* (L. B.) — Au contraire, elle semble dire : *Pouvez-vous croire que ma gloire me touche moins qu'elle ne vous touche?* (D'O.)

Pourquoi faut-il, ingrat! quand la mienne est certaine,
Que vous n'osiez pour moi ce que j'osois pour vous?
Peut-être il suffira d'un mot un peu plus doux;
Roxane dans son cœur peut-être vous pardonne.
Vous-même, vous voyez le temps qu'elle vous donne :
A-t-elle, en vous quittant, fait sortir le vizir?
Des gardes à mes yeux viennent-ils vous saisir?
Enfin, dans sa fureur implorant mon adresse,
Ses pleurs ne m'ont-ils pas découvert sa tendresse?
Peut-être elle n'attend qu'un espoir incertain [1]
Qui lui fasse tomber les armes de la main.
Allez, seigneur, sauvez votre vie et la mienne.

BAJAZET.

Hé bien... Mais quels discours faut-il que je lui tienne?

ATALIDE.

Ah! daignez sur ce choix ne me point consulter [2].
L'occasion, le ciel pourra vous les dicter.
Allez ; entre elle et vous je ne dois point paraître;
Votre trouble ou le mien nous feroit reconnaître.
Allez : encore un coup, je n'ose m'y trouver.
Dites... tout ce qu'il faut, seigneur, pour vous sauver.

[1] Le mot *peut-être* revient trois fois dans cette tirade. On remarque un exemple de la même négligence dans la tirade précédente de Bajazet : le mot *mais* y est également répété trois fois, et le mot *peut-être* s'y trouve encore deux.

[2] Quelle foule de convenances justes et fines réunie dans ce vers, auquel le commun des lecteurs ne prend pas garde! Ce sont de ces vers que jamais un homme médiocre ne peut ni trouver ni apprécier. Des auteurs tels que Racine sont encore au-dessus des autres, même quand ils sont au-dessous d'eux-mêmes. (L.)

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE I.

ATALIDE, ZAIRE.

ATALIDE.

Zaïre, il est donc vrai, sa grace est prononcée?

ZAÏRE.

Je vous l'ai dit, madame : une esclave empressée,
Qui couroit de Roxane accomplir le desir,
Aux portes du sérail a reçu le vizir.
Ils ne m'ont point parlé; mais, mieux qu'aucun langage,
Le transport du vizir marquoit sur son visage
Qu'un heureux changement le rappelle au palais,
Et qu'il y vient signer une éternelle paix.
Roxane a pris sans doute une plus douce voie.

ATALIDE.

Ainsi, de toutes parts, les plaisirs et la joie
M'abandonnent, Zaïre, et marchent sur leurs pas.
J'ai fait ce que j'ai dû; je ne m'en repens pas.

ZAÏRE.

Quoi, madame! Quelle est cette nouvelle alarme?

ATALIDE.

Et ne t'a-t-on point dit, Zaïre, par quel charme,
Ou, pour mieux dire, enfin, par quel engagement
Bajazet a pu faire un si prompt changement [1]?

[1] Ici commence cette jalousie qui gâte tout, et qui, dans la situation donnée, n'a point d'excuse. Atalide elle-même a parfaitement expliqué, dans sa dernière conversation avec Bajazet, tout ce qui peut rendre ce changement très simple et très vraisemblable, sans qu'il y ait la moindre apparence d'infidélité. Qu'on relise cette dernière scène du second acte ; elle rend toutes celles du troisième inexcusables. Je sais que ces sortes de contradictions, cette espèce de déraison, s'il faut dire le mot, sont de l'essence de l'amour. Oui ; mais ce n'est pas cette na-

Tels que j'en vois paraître au cœur de ces amants;
Mais si, par d'autres soins, plus dignes de mon âge,
Par de profonds respects, par un long esclavage,
Tel que nous le devons au sang de nos sultans,
Je puis ..

ATALIDE.

Vous m'en pourrez instruire avec le temps.
Avec le temps aussi vous pourrez me connaître.
Mais quels sont ces transports qu'ils vous ont fait paraître?

ACOMAT.

Madame, doutez-vous des soupirs enflammés
De deux jeunes amants l'un de l'autre charmés?

ATALIDE.

Non; mais, à dire vrai, ce miracle m'étonne.
Et dit-on à quel prix Roxane lui pardonne?
L'épouse t-il enfin?

ACOMAT.

Madame, je le croi.
Voici tout ce qui vient d'arriver devant moi :
Surpris, je l'avouerai, de leur fureur commune,
Querellant les amants, l'amour et la fortune,
J'étois de ce palais sorti désespéré.
Déja, sur un vaisseau dans le port préparé,
Chargeant de mon débris les reliques plus chères[1],
Je méditois ma fuite aux terres étrangères.
Dans ce triste dessein au palais rappelé,
Plein de joie et d'espoir, j'ai couru, j'ai volé.
La porte du sérail à ma voix s'est ouverte,
Et d'abord une esclave à mes yeux s'est offerte,
Qui m'a conduit sans bruit dans un appartement
Où Roxane attentive écoutoit son amant.
Tout gardoit devant eux un auguste silence :

[1] *Les reliques d'un débris*, pour *les restes précieux d'un débris*. Le mot *relique* sans épithète ne se dit que de la dépouille mortelle des saints; avec une épithète, il peut encore entrer dans le style noble. Geoffroy a trouvé dans cette expression une imitation du *relliquiæ Danaum* de Virgile; il a été également observé que *reliques plus chères* est ici pour *les plus chères*. Cette ellipse seroit favorable à la *précision et à la poésie*, si l'inversion ne nuisoit pas à l'harmonie du *vers*.

Moi-même, résistant à mon impatience,
Et respectant de loin leur secret entretien,
J'ai longtemps, immobile, observé leur maintien.
Enfin, avec des yeux qui découvroient son ame,
L'une a tendu la main pour gage de sa flamme;
L'autre, avec des regards éloquents, pleins d'amour,
L'a de ses feux, madame, assurée à son tour.

ATALIDE.

Hélas!

ACOMAT.

Ils m'ont alors aperçu l'un et l'autre.
« Voilà, m'a-t-elle dit, votre prince et le nôtre.
« Je vais, brave Acomat le remettre en vos mains.
« Allez lui préparer les honneurs souverains,
« Qu'un peuple obéissant l'attende dans le temple :
« Le sérail va bientôt vous en donner l'exemple. »
Aux pieds de Bajazet alors je suis tombé;
Et soudain à leurs yeux je me suis dérobé :
Trop heureux d'avoir pu, par un récit fidèle,
De leur paix, en passant, vous compter la nouvelle,
Et m'acquitter vers vous de mes respects profonds[1];
Je vais le couronner, madame, et j'en réponds.

SCÈNE III.

ATALIDE, ZAIRE.

ATALIDE.

Allons, retirons-nous, ne troublons point leur joie.

ZAÏRE.

Ah, madame! croyez...

ATALIDE.

Que veux-tu que je croie?

[1] Je doute qu'aujourd'hui les poëtes aient encore le privilége d'employer *vers* pour *envers*, ces deux prépositions ayant des sens tout à fait différents; et quoique *respects* et *devoirs* soient presque synonymes, on ne dit pas *s'acquitter de ses respects*, comme on dit *s'acquitter de ses devoirs.* (D'O.)

Quoi donc! à ce spectacle irai-je m'exposer[1]?
Tu vois que c'en est fait, ils se vont épouser;
La sultane est contente : il l'assure qu'il l'aime.
Mais je ne m'en plains pas, je l'ai voulu moi-même.
Cependant croyois-tu, quand, jaloux de sa foi,
Il s'alloit plein d'amour sacrifier pour moi,
Lorsque son cœur, tantôt m'exprimant sa tendresse,
Refusoit à Roxane une simple promesse,
Quand mes larmes en vain tâchoient de l'émouvoir,
Quand je m'applaudissois de leur peu de pouvoir,
Croyois-tu que son cœur, contre toute apparence,
Pour la persuader trouvât tant d'éloquence?
Ah! peut-être, après tout, que, sans trop se forcer[2],
Tout ce qu'il a pu dire, il a pu le penser[3].
Peut-être en la voyant, plus sensible pour elle,
Il a vu dans ses yeux quelque grace nouvelle;
Elle aura devant lui fait parler ses douleurs;
Elle l'aime; un empire autorise ses pleurs :
Tant d'amour touche enfin une ame généreuse.
Hélas! que de raisons contre une malheureuse[4]!

[1] Dans le langage ordinaire, on ne diroit pas *s'exposer à un spectacle,* pour *être présent à un spectacle;* mais on doit remarquer qu'Atalide s'exposeroit véritablement si elle assistoit au bonheur de sa rivale, et cette expression est ici pleine de justesse et d'énergie.

[2] *Après tout... vois-tu... à ne point mentir... à dire vrai... encore un coup,* etc. : locutions communes, plus fréquentes dans *Bajazet* que dans les autres tragédies de Racine; et c'est peut-être ce qui faisoit dire à Boileau que le style de *Bajazet* étoit négligé, si toutefois on peut regarder ce mot comme authentique. (G.) *En la voyant, il a vu* est une légère négligence.

[3] Tout cela est dans la nature; mais ici cette nature est insupportable. Ces petites inquiétudes amoureuses, qui ne peuvent par elles-mêmes rien produire qu'une scène d'explication dans une comédie, et qui ne valent pas davantage, n'ont aucune proportion avec ce qu'elles produisent, et il en faut entre les moyens et les effets; c'est une des règles fondamentales de l'art dramatique. C'est la seule fois que Racine l'a violée, et il ne falloit rien moins que tout son génie pour que cette faute n'ait pas tué la pièce. (L.)

[4] *Une malheureuse* est devenu une expression triviale; mais le vers est naturel et touchant, et cette ressource est nécessaire au talent, dont, sans cela, la langue s'appauvriroit tous les jours par les bizarreries et les usurpations du discours familier. (L.)

ZAÏRE.

Mais ce succès, madame, est encore incertain.
Attendez.

ATALIDE.

Non, vois-tu, je le nierois en vain[1].
Je ne prends point plaisir à croître ma misère[2];
Je sais pour se sauver tout ce qu'il a dû faire.
Quand mes pleurs vers Roxane ont rappelé ses pas,
Je n'ai point prétendu qu'il ne m'obéît pas :
Mais après les adieux que je venois d'entendre,
Après tous les transports d'une douleur si tendre,
Je sais qu'il n'a point dû lui faire remarquer
La joie et les transports qu'on vient de m'expliquer.
Toi-même, juge-nous, et vois si je m'abuse :
Pourquoi de ce conseil moi seule suis-je exclue?
Au sort de Bajazet ai-je si peu de part?
A me chercher lui-même attendroit-il si tard,
N'étoit que de son cœur le trop juste reproche[3]
Lui fait peut-être, hélas! éviter cette approche?
Mais non, je lui veux bien épargner ce souci :
Il ne me verra plus.

ZAÏRE.

Madame, le voici.

1 Cette phrase est familière : cependant elle ne choque point ici. C'est que le ton général de la scène n'est guère au-dessus de la haute comédie. Mettez *non, vois-tu,* dans une scène tragique, on rira. Ainsi, même en péchant par le fond, Racine conserve ce sentiment des plus petites convenances dans les détails. (L.)

2 *Croître* est un verbe neutre. Suivant Richelet, on peut le faire actif en vers, et, ce qui vaut mieux que l'autorité de Richelet, Racine l'a employé activement, non-seulement dans ce vers, mais dans *Iphigénie* et dans *Esther*. (G.) — Le dictionnaire de l'Académie dit expressément que *croître*, dans le sens d'*augmenter*, est actif en poésie.

3 *N'étoit que*, pour *si ce n'étoit que*, peut trouver place dans la poésie légère, mais n'est point assez noble pour la poésie soutenue. Il en est de même de *vois-je pas*, pour *ne vois-je pas*, qu'on trouve un peu plus loin. Racine et Voltaire se sont quelquefois permis cette licence. Le mot *approche*, dans le vers suivant, ne peut être dit pour *entrevue*. Il y a impropriété d'expression.

SCÈNE IV.

BAJAZET, ATALIDE, ZAIRE.

BAJAZET.

C'en est fait, j'ai parlé, vous êtes obéie.
Vous n'avez plus madame, à craindre pour ma vie;
Et je serois heureux, si la foi, si l'honneur,
Ne me reprochoient point mon injuste bonheur;
Si mon cœur, dont le trouble en secret me condamne,
Pouvoit me pardonner aussi bien que Roxane.
Mais enfin je me vois les armes à la main;
Je suis libre, et je puis contre un frère inhumain,
Non plus par un silence aidé de votre adresse,
Disputer en ces lieux le cœur de sa maîtresse,
Mais par de vrais combats, par de nobles dangers,
Moi-même le cherchant aux climats étrangers,
Lui disputer les cœurs du peuple et de l'armée.
Et pour juge entre nous prendre la renommée.
Que vois-je? Qu'avez-vous? Vous pleurez[1]!

ATALIDE.

Non, seigneur.
Je ne murmure point contre votre bonheur :
Le ciel, le juste ciel vous devoit ce miracle.
Vous savez si jamais j'y formai quelque obstacle :
Tant que j'ai respiré, vos yeux me sont témoins
Que votre seul péril occupoit tous mes soins;
Et puisqu'il ne pouvoit finir qu'avec ma vie,
C'est sans regret aussi que je la sacrifie.
Il est vrai, si le ciel eût écouté mes vœux,
Qu'il pouvoit m'accorder un trépas plus heureux :
Vous n'en auriez pas moins épousé ma rivale;
Vous pouviez l'assurer de la foi conjugale;

1 Voilà le germe du *Zaïre*, *vous pleurez*. La situation est plus vive dans *Zaïre;* le mot est mieux placé; il n'est pas précédé de ces locutions oiseuses *que vois-je? qu'avez-vous?* qui en détruisent tout l'effet. (G.)

Mais vous n'auriez pas joint à ce titre d'époux
Tous ces gages d'amour qu'elle a reçus de vous[1].
Roxane s'estimoit assez récompensée,
Et j'aurois en mourant cette douce pensée,
Que, vous ayant moi-même imposé cette loi,
Je vous ai vers Roxane envoyé plein de moi;
Qu'emportant chez les morts toute votre tendresse,
Ce n'est point un amant en vous que je lui laisse.

BAJAZET.

Que parlez-vous, madame, et d'époux et d'amant?
O ciel! de ce discours quel est le fondement?
Qui peut vous avoir fait ce récit infidèle?
Moi, j'aimerois Roxane, ou je vivrois pour elle,
Madame! Ah! croyez-vous que, loin de le penser,
Ma bouche seulement eût pu le prononcer?
Mais l'un ni l'autre enfin n'étoit point nécessaire:
La sultane a suivi son penchant ordinaire,
Et, soit qu'elle ait d'abord expliqué mon retour
Comme un gage certain qui marquoit mon amour;
Soit que le temps trop cher la pressât de se rendre,
A peine ai-je parlé, que, sans presque m'entendre,
Ses pleurs précipités ont coupé mes discours:
Elle met dans ma main sa fortune, ses jours,
Et, se fiant enfin à ma reconnoissance,
D'un hymen infaillible a formé l'espérance.
Moi-même, rougissant de sa crédulité,
Et d'un amour si tendre et si peu mérité,
Dans ma confusion, que Roxane, madame,
Attribuoit encore à l'excès de ma flamme,
Je me trouvois barbare, injuste, criminel.
Croyez qu'il m'a fallu, dans ce moment cruel,
Pour garder jusqu'au bout un silence perfide,
Rappeler tout l'amour que j'ai pour Atalide.
Cependant, quand je viens, après de tels efforts,
Chercher quelque secours contre tous mes remords,
Vous-même contre moi je vous vois, irritée,
Reprocher votre mort à mon ame agitée:

1 *Gages d'amour*, façon de parler peu tragique, et qui revient très souvent dans cette pièce. (G.)

Je vois enfin, je vois qu'en ce même moment
Tout ce que je vous dis vous touche foiblement.
Madame, finissons et mon trouble et le vôtre.
Ne nous affligeons point vainement l'un et l'autre.
Roxane n'est pas loin; laissez agir ma foi :
J'irai, bien plus content et de vous et de moi,
Détromper son amour d'une feinte forcée,
Que je n'allois tantôt déguiser ma pensée [1].
La voici.

1 C'est dans cette scène que l'on voit plus que jamais combien les moyens de l'intrigue que l'auteur a fondée sur la jalousie d'Atalide et la pusillanimité de son amant sont foibles et faux. Il n'est pas concevable que les détails décisifs où Bajazet vient d'entrer *touchent* assez *foiblement* Atalide pour qu'il se croie obligé de tout risquer et de tout perdre. La confiance très juste qu'elle lui a montrée dans le second acte ne permet pas qu'au troisième elle soupçonne sa véracité, contre toute vraisemblance. Première faute. La seconde, bien plus grave, c'est le désespoir puéril (il faut trancher le terme) qui fait perdre la tête à Bajazet. Il devoit lui dire : « Dans la crise où nous sommes, il ne « s'agit pas de vous persuader, mais de vous sauver ainsi que moi. « Grace au ciel, je n'ai rien promis, et je suis à portée de tout faire. « Encore un moment, et je vais être le maître de récompenser Roxane « comme il me plaira, de couronner Atalide, et de n'être ni ingrat d'un « côté ni infidèle de l'autre. » En parlant ainsi, il parloit en homme. Quand on songe qu'il ne s'agit de rien moins que du salut d'un ami tel qu'Acomat, de celui d'Atalide, de Bajazet lui-même, et de l'empire, on est forcé d'avouer que les raffinements de délicatesse d'un côté, et la folle complaisance de l'autre, sont l'opposé de la tragédie, parcequ'ils le sont du bon sens. Les madrigaux sont par trop déplacés au milieu des glaives ; et remarquez qu'en donnant à Bajazet cette fermeté qui le relevoit d'ailleurs, rien n'empêchoit que son intrigue avec Atalide ne fût de même découverte, et que l'action ne marchât vers le dénouement. Bajazet eût été ce qu'il devoit être, et le spectateur n'eût pas été dans le cas de dire que s'il périt, c'est qu'il l'a bien voulu ; et qu'un prince qui, dans de pareilles circonstances, sacrifie tout à de si minces scrupules de tendresse, non-seulement n'est point un héros, et encore moins un héros turc, mais ne mérite nullement qu'on se perde pour le servir. Je le répète, si Racine s'est mépris à ce point cette seule fois, c'est qu'égaré par le grand succès de *Bérénice*, il s'est laissé aller très mal à propos au plaisir de traiter encore une fois ces délicatesses de l'amour, qu'il entendoit si bien, mais qui n'alloient bien qu'à *Bérénice*. (L.)

ATALIDE.

Juste ciel! où va-t-il s'exposer?
Si vous m'aimez, gardez de la désabuser.

SCÈNE V.

BAJAZET, ROXANE, ATALIDE, ZAIRE.

ROXANE.

Venez, seigneur, venez, il est temps de paraître,
Et que tout le sérail reconnoisse son maître :
Tout ce peuple nombreux dont il est habité,
Assemblé par mon ordre, attend ma volonté.
Mes esclaves gagnés, que le reste va suivre,
Sont les premiers sujets que mon amour vous livre.
L'auriez-vous cru, madame, et qu'un si prompt retour
Fît à tant de fureur succéder tant d'amour?
Tantôt, à me venger fixe et déterminée [1],
Je jurois qu'il voyoit sa dernière journée :
A peine cependant Bajazet m'a parlé;
L'amour fit le serment, l'amour l'a violé.
J'ai cru dans son désordre entrevoir sa tendresse :
J'ai prononcé sa grace, et je crois sa promesse.

BAJAZET.

Oui, je vous ai promis et j'ai donné ma foi
De n'oublier jamais tout ce que je vous doi;
J'ai juré que mes soins, ma juste complaisance,
Vous répondront toujours de ma reconnoissance.
Si je puis à ce prix mériter vos bienfaits,
Je vais de vos bontés attendre les effets.

1 On ne peut pas dire *fixe à se venger;* mais *fixe* passeroit à la faveur de *déterminée*, s'il n'avoit pas l'inconvénient plus grave de former un pléonasme. (G.)

SCÈNE VI.

ROXANE, ATALIDE, ZAIRE.

ROXANE.

De quel étonnement, ô ciel! suis-je frappée!
Est-ce un songe? et mes yeux ne m'ont-ils point trompée?
Quel est ce sombre accueil, et ce discours glacé
Qui semble révoquer tout ce qui s'est passé?
Sur quel espoir croit-il que je me sois rendue,
Et qu'il ait regagné mon amitié perdue?
J'ai cru qu'il me juroit que jusques à la mort
Son amour me laissoit maîtresse de son sort.
Se repent-il déja de m'avoir apaisée?
Mais moi-même tantôt me serois-je abusée?
Ah!... Mais il vous parloit : quels étoient ses discours [1],
Madame?

ATALIDE.

Moi, madame! Il vous aime toujours.

ROXANE.

Il y va de sa vie, au moins, que je le croie.
Mais, de grace, parmi tant de sujets de joie,
Répondez-moi, comment pouvez-vous expliquer
Ce chagrin qu'en sortant il m'a fait remarquer?

ATALIDE.

Madame, ce chagrin n'a point frappé ma vue.
Il m'a de vos bontés longtemps entretenue,
Il en étoit tout plein quand je l'ai rencontré :
J'ai cru le voir sortir tel qu'il étoit entré.
Mais, madame, après tout, faut-il être surprise
Que, tout près d'achever cette grande entreprise,

1 Cet entretien entre deux rivales inspire la terreur ; la dureté et la violence de Roxane contrastent bien avec la douceur et la timidité d'Atalide; la jalousie de la sultane, dont on aperçoit les premiers traits, laisse appréhender les excès les plus funestes. Ce moment est vraiment tragique, parceque les personnages sont dans un grand danger; et cependant le dialogue est simple, naturel; il n'y a aucun fracas sur la scène. (G.)

Bajazet s'inquiète, et qu'il laisse échapper
Quelques marques des soins qui doivent l'occuper?

ROXANE.

Je vois qu'à l'excuser votre adresse est extrême :
Vous parlez mieux pour lui qu'il ne parle lui-même.

ATALIDE.

Et quel autre intérêt...

ROXANE.

Madame, c'est assez.
Je conçois vos raisons mieux que vous ne pensez.
Laissez-moi : j'ai besoin d'un peu de solitude.
Ce jour me jette aussi dans quelque inquiétude :
J'ai, comme Bajazet, mon chagrin et mes soins :
Et je veux un moment y penser sans témoins.

SCÈNE VII.

ROXANE.

De tout ce que je vois que faut-il que je pense?
Tous deux à me tromper sont-ils d'intelligence?
Pourquoi ce changement, ce discours, ce départ?
N'ai-je pas même entre eux surpris quelque regard?
Bajazet interdit! Atalide étonnée!
O ciel! à cet affront m'auriez-vous condamnée?
De mon aveugle amour seroient-ce là les fruits?
Tant de jours douloureux, tant d'inquiètes nuits;
Mes brigues, mes complots, ma trahison fatale,
N'aurai-je tout tenté que pour une rivale?
Mais peut-être qu'aussi, trop prompte à m'affliger,
J'observe de trop près un chagrin passager :
J'impute à son amour l'effet de son caprice.
N'eût-il pas jusqu'au bout conduit son artifice?
Prêt à voir le succès de son déguisement,
Quoi! ne pouvoit-il pas feindre encore un moment?
Non, non, rassurons-nous : trop d'amour m'intimide.
Et pourquoi dans son cœur redouter Atalide?
Quel seroit son dessein? Qu'a-t-elle fait pour lui?
Qui de nous deux enfin le couronne aujourd'hui?

Mais, hélas! de l'amour ignorons-nous l'empire?
Si par quelque autre charme Atalide l'attire,
Qu'importe qu'il nous doive et le sceptre et le jour?
Les bienfaits dans un cœur balancent-ils l'amour?
Et sans chercher plus loin, quand l'ingrat me sût plaire,
Ai-je mieux reconnu les bontés de son frère?
Ah! si d'une autre chaîne il n'étoit point lié,
L'offre de mon hymen l'eût-il tant effrayé [1]?
N'eût-il pas sans regret secondé mon envie?
L'eût-il refusé, même aux dépens de sa vie?
Que de justes raisons... Mais qui vient me parler?
Que veut-on?

SCÈNE VIII.

ROXANE, ZATIME.

ZATIME.

Pardonnez si j'ose vous troubler :
Mais, madame, un esclave arrive de l'armée;
Et quoique sur la mer la porte fût fermée,
Les gardes, sans tarder, l'ont ouverte à genoux,
Aux ordres du sultan qui s'adressent à vous.
Mais ce qui me surprend, c'est Orcan qu'il envoie [2].

ROXANE.

Orcan!

ZATIME.

Oui, de tous ceux que le sultan emploie,
Orcan, le plus fidèle à servir ses desseins,
Né sous le ciel brûlant des plus noirs Africains.
Madame, il vous demande avec impatience.
Mais j'ai crû vous devoir avertir par avance;

1 *Offre*, du temps de Racine, étoit des deux genres; aujourd'hui il ne s'emploie qu'au féminin. (G.)

2 L'arrivée de cet Orcan, qu'on ne voit pas, redouble l'intérêt, augmente la terreur, parcequ'on soupçonne qu'il est porteur d'ordres atroces. Cet incident coupe le monologue de Roxane : la seconde partie est bien plus vive que la première, parcequ'il survient à Roxane un nouvel embarras. La situation de la sultane est vraiment théâtrale. (G.)

Et, souhaitant surtout qu'il ne vous surprît pas,
Dans votre appartement j'ai retenu ses pas.

ROXANE.

Quel malheur imprévu vient encor me confondre?
Quel peut être cet ordre? et que puis-je répondre?
Il n'en faut point douter, le sultan, inquiet,
Une seconde fois condamne Bajazet.
On ne peut sur ses jours sans moi rien entreprendre :
Tout m'obéit ici. Mais dois-je le défendre?
Quel est mon empereur? Bajazet? Amurat?
J'ai trahi l'un; mais l'autre est peut-être un ingrat [1].
Le temps presse. Que faire en ce doute funeste?
Allons, employons bien le moment qui nous reste.
Ils ont beau se cacher, l'amour le plus discret
Laisse par quelque marque échapper son secret.
Observons Bajazet; étonnons Atalide;
Et couronnons l'amant, ou perdons le perfide.

1 Ce vers heureux et précis explique parfaitement le trouble de Roxane : placée entre deux écueils, elle n'a que le choix. Le parti qu'elle prend laisse le spectateur dans une vive attente, excite puissamment la curiosité, et termine l'acte de la manière la plus intéressante. (G.)

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE QUATRIÈME.

SCÈNE I.

ATALIDE, ZAIRE.

ATALIDE.

Ah ! sais-tu mes frayeurs ? sais-tu que dans ces lieux
J'ai vu du fier Orcan le visage odieux ?
En ce moment fatal, que je crains sa venue !
Que je crains... Mais dis-moi, Bajazet t'a-t-il vue ?
Qu'a-t-il dit ? se rend-il, Zaïre, à mes raisons ?
Ira-t-il voir Roxane, et calmer ses soupçons ?

ZAÏRE.

Il ne peut plus la voir sans qu'elle le commande :
Roxane ainsi l'ordonne, elle veut qu'il l'attende.
Sans doute à cet esclave elle veut le cacher.
J'ai rendu votre lettre, et j'ai pris sa réponse.
J'ai feint en le voyant de ne le point chercher.
Madame, vous verrez ce qu'elle vous annonce.

ATALIDE lit :

« Après tant d'injustes détours,
« Faut-il qu'à feindre encor votre amour me convie !
« Mais je veux bien prendre soin d'une vie
« Dont vous jurez que dépendent vos jours :
« Je verrai la sultane; et, par ma complaisance,
« Par de nouveaux serments de ma reconnoissance,
« J'apaiserai, si je puis, son courroux.
« N'exigez rien de plus : ni la mort, ni vous-même,
« Ne me ferez jamais prononcer que je l'aime,
« Puisque jamais je n'aimerai que vous. »

Hélas ! que me dit-il ? Croit-il que je l'ignore ?
Ne sais-je pas assez qu'il m'aime, qu'il m'adore ?
Est-ce ainsi qu'à mes vœux il sait s'accommoder ?
C'est Roxane, et non moi, qu'il faut persuader.

De quelle crainte encor me laisse-t-il saisie!
Funeste aveuglement! perfide jalousie!
Récit menteur, soupçons que je n'ai pu celer,
Falloit-il vous entendre, ou falloit-il parler?
C'étoit fait, mon bonheur surpassoit mon attente [1] :
J'étois aimée, heureuse, et Roxane contente.
Zaïre, s'il se peut, retourne sur tes pas :
Qu'il l'apaise. Ces mots ne me suffisent pas :
Que sa bouche, ses yeux, tout l'assure qu'il l'aime :
Qu'elle le croie enfin. Que ne puis-je moi-même,
Échauffant par mes pleurs ses soins trop languissants,
Mettre dans ses discours tout l'amour que je sens!
Mais à d'autres périls je crains de le commettre [2].

ZAÏRE.

Roxane vient à vous.

ATALIDE.

Ah! cachons cette lettre.

SCÈNE II.

ROXANE, ATALIDE, ZATIME, ZAIRE.

ROXANE, à Zatime.

Viens. J'ai reçu cet ordre. Il faut l'intimider.

ATALIDE, à Zaïre.

Va, cours; et tâche enfin de le persuader.

[1] *C'est fait, c'étoit fait,* sont du style familier. *C'en est fait, c'en étoit fait*, sont du style soutenu. Telles sont les nuances du langage. *En* n'a été retranché ici que pour la mesure ; ce qui prouve la négligence. (L.)

[2] *Commettre à des périls*, pour *exposer,* est un latinisme que Racine a voulu introduire dans la langue, mais que l'usage n'a pas consacré. La raison en est toute simple. Il est de règle positive que quand un verbe est employé absolument, il ne peut prendre de régime indirect.

SCÈNE III.

ROXANE, ATALIDE, ZATIME.

ROXANE.

Madame, j'ai reçu des lettres de l'armée [1].
De tout ce qui s'y passe êtes-vous informée?

ATALIDE.

On m'a dit que du camp un esclave est venu :
Le reste est un secret qui ne m'est pas connu.

ROXANE.

Amurat est heureux : la fortune est changée,
Madame, et sous ses lois Babylone est rangée.

ATALIDE.

Hé quoi, madame! Osmin...

ROXANE.

Étoit mal averti [2];
Et depuis son départ cet esclave est parti.
C'en est fait.

ATALIDE, à part.

Quel revers!

ROXANE.

Pour comble de disgraces,
Le sultan, qui l'envoie, est parti sur ses traces.

ATALIDE.

Quoi! les Persans armés ne l'arrêtent donc pas?

[1] Ce vers fut relevé par les critiques, comme étant de la conversation familière : la situation le rend admirable. *Des lettres de l'armée,* dans les circonstances où l'on est, ne peuvent apporter qu'un arrêt de mort contre Bajazet. Ce seul mot doit épouvanter Atalide; et quand l'expression n'a rien d'ignoble en elle-même, c'est un mérite vraiment dramatique de faire trembler avec les mots les plus ordinaires, et qui partout ailleurs seroient la chose du monde la plus simple. (L.)

[2] Terme impropre en cette occasion. Le mot propre étoit *mal instruit, mal informé;* car Osmin n'a reçu aucun avis, aucune nouvelle, et c'est dans ce cas seulement qu'il eût pu être *mal averti.* Du reste, tout le dialogue de cette scène est un modèle de précision, de justesse et d'art. (L.)

ROXANE.

Non, madame : vers nous il revient à grands pas.

ATALIDE.

Que je vous plains, madame! et qu'il est nécessaire
D'achever promptement ce que vous vouliez faire!

ROXANE.

Il est tard de vouloir s'opposer au vainqueur.

ATALIDE, à part.

O ciel!

ROXANE.

Le temps n'a point adouci sa rigueur.
Vous voyez dans mes mains sa volonté suprême.

ATALIDE.

Et que vous mande-t-il?

ROXANE.

Voyez : lisez vous-même.
Vous connaissez, madame, et la lettre et le seing.

ATALIDE.

Du cruel Amurat je reconnois la main.

(Elle lit.)

« Avant que Babylone éprouvât ma puissance,
« Je vous ai fait porter mes ordres absolus :
« Je ne veux point douter de votre obéissance,
« Et crois que maintenant Bajazet ne vit plus.
« Je laisse sous mes lois Babylone asservie,
« Et confirme en partant mon ordre souverain.
« Vous, si vous avez soin de votre propre vie,
« Ne vous montrez à moi que sa tête à la main. »

ROXANE.

Hé bien?

ATALIDE, à part.

Cache tes pleurs, malheureuse Atalide.

ROXANE.

Que vous semble?

ATALIDE.

Il poursuit son dessein parricide.
Mais il pense proscrire un prince sans appui :
Il ne sait pas l'amour qui vous parle pour lui;
Que vous et Bajazet vous ne faites qu'une ame;
Que plutôt, s'il le faut, vous mourrez...

ROXANE.

Moi, madame?
Je voudrois le sauver, je ne le puis haïr;
Mais...

ATALIDE.

Quoi donc? qu'avez-vous résolu?

ROXANE.

D'obéir.

ATALIDE.

D'obéir!

ROXANE.

Et que faire en ce péril extrême?
Il le faut.

ATALIDE.

Quoi! ce prince aimable... qui vous aime [1],
Verra finir ses jours qu'il vous a destinés!

ROXANE.

Il le faut; et déja mes ordres sont donnés.

ATALIDE.

Je me meurs.

ZATIME.

Elle tombe et ne vit plus qu'à peine.

ROXANE.

Allez, conduisez-la dans la chambre prochaine;
Mais au moins observez ses regards, ses discours,
Tout ce qui convaincra leurs perfides amours [2].

[1] *Ce prince aimable* échappe à l'amour; *qui vous aime* est de réflexion. Ce sont là des traits de maître. (L.)

[2] Métonymie élégante : en prose il faudroit dire *tout ce qui convaincra ces perfides amants;* car on ne peut proprement *convaincre* que les personnes, et non pas les choses. C'est de Racine et de Boileau que nous avons appris à figurer convenablement la langue poétique. (L.)

SCÈNE IV.

ROXANE.

Ma rivale à mes yeux s'est enfin déclarée.
Voilà sur quelle foi je m'étois assurée!
Depuis six mois entiers j'ai cru que, nuit et jour,
Ardente, elle veilloit au soin de mon amour :
Et c'est moi qui, du sien ministre trop fidèle,
Semble depuis six mois ne veiller que pour elle;
Qui me suis appliquée à chercher les moyens
De lui faciliter tant d'heureux entretiens;
Et qui même souvent, prévenant son envie,
Ai hâté les moments les plus doux de sa vie.
Ce n'est pas tout : il faut maintenant m'éclaircir
Si dans sa perfidie elle a su réussir;
Il faut... Mais que pourrois-je apprendre davantage?
Mon malheur n'est-il pas écrit sur son visage?
Vois-je pas, au travers de son saisissement[1],
Un cœur dans ses douleurs content de son amant[2]?
Exempte des soupçons dont je suis tourmentée,
Ce n'est que pour ses jours qu'elle est épouvantée.
N'importe : poursuivons. Elle peut, comme moi,
Sur des gages trompeurs s'assurer de sa foi.
Pour le faire expliquer, tendons-lui quelque piége.
Mais quel indigne emploi moi-même m'imposé-je?
Quoi donc! à me gêner appliquant mes esprits,
J'irai faire à mes yeux éclater ses mépris?
Lui-même il peut prévoir et tromper mon adresse.
D'ailleurs l'ordre, l'esclave, et le vizir me presse[3].

[1] *Vois-je pas*, pour *ne vois-je pas* : licence permise à la poésie, et consacrée par de fréquents exemples dans Racine et dans Voltaire. Il y a des licences qui ont un air de hardiesse; il y en a qui donnent à la diction un air de naturel, et celle-ci est du nombre. (L.)

[2] Observation aussi juste que fine, et qui ne devoit pas échapper à une femme jalouse, ni au poëte qui a le mieux connu les femmes. (L.)

[3] Le verbe *presse*, qui a plusieurs sujets, devroit être au pluriel. Nous avons déja relevé une négligence de ce genre.

Il faut prendre parti : l'on m'attend. Faisons mieux [1] :
Sur tout ce que j'ai vu fermons plutôt les yeux ;
Laissons de leur amour la recherche importune ;
Poussons à bout l'ingrat, et tentons la fortune :
Voyons si, par mes soins sur le trône élevé,
Il osera trahir l'amour qui l'a sauvé,
Et si, de mes bienfaits lâchement libérale [2],
Sa main en osera couronner ma rivale.
Je saurai bien toujours retrouver le moment
De punir, s'il le faut, la rivale et l'amant :
Dans ma juste fureur observant le perfide,
Je saurai le surprendre avec son Atalide,
Et, d'un même poignard les unissant tous deux,
Les percer l'un et l'autre, et moi-même après eux [3].
Voilà, n'en doutons point, le parti qu'il faut prendre.
Je veux tout ignorer.

SCÈNE V.

ROXANE, ZATIME.

ROXANE.

Ah ! que viens-tu m'apprendre [4],

[1] Cette phrase un peu prosaïque et même familière ne blesse point ici, grace à la vérité des mouvements divers qui agitent Roxane, et qui font que le spectateur délibère pour ainsi dire avec elle. C'est à force de vérité que Racine fait passer, et ce qu'il a de plus hardi, et ce qu'il a de plus simple. (L.)

[2] *Libérale de mes bienfaits ! lâchement libérale !* Quel choix de termes, et quelle justesse de rapports ! (L.)

[3] Ajax, dans Sophocle, s'exprime à peu près de même : « O Jupiter, « s'écrie-t-il, auteur de ma race, que ne puis-je exterminer ce mé- « chant fourbe (Ulysse) que je hais ! que ne puis-je percer le cœur de « deux injustes rois, et me tuer moi-même après eux ! » (*Note manuscrite de Racine ; Sophocle de la bibliothèque du Roi*, p. 18.) (L. — Dans le vers précédent, *les unissant d'un même poignard :* expression d'une hardiesse heureuse. (G.)

[4] On ne peut pas se démentir plus promptement, ni se contredire dans les termes plus formellement ; et tout cela est si vrai, tout cela est tellement de l'amour, qu'on ne prend garde ni à la contradiction

Zatime? Bajazet en est-il amoureux [1]?
Vois-tu, dans ses discours, qu'ils s'entendent tous deux?

ZATIME.

Elle n'a point parlé : toujours évanouie,
Madame, elle ne marque aucun reste de vie [2]
Que par de longs soupirs et des gémissements
Qu'il semble que son cœur va suivre à tous moments.
Vos femmes, dont le soin à l'envi la soulage,
Ont découvert son sein pour leur donner passage.
Moi-même, avec ardeur secondant ce dessein,
J'ai trouvé ce billet enfermé dans son sein [3] :
Du prince votre amant j'ai reconnu la lettre,
Et j'ai cru qu'en vos mains je devois le remettre.

ROXANE.

Donne... Pourquoi frémir? et quel trouble soudain
Me glace à cet objet, et fait trembler ma main?
Il peut l'avoir écrit sans m'avoir offensée;
Il peut même... Lisons, et voyons sa pensée :

« . . . . ni la mort, ni vous-même,
« Ne me ferez jamais prononcer que je l'aime,
« Puisque jamais je n'aimerai que vous. »

Ah! de la trahison me voilà donc instruite!

apparente, ni à la vérité de l'imitation. La situation seule nous occupe. (L.)

1 La question est familière, même dans la bouche d'une sultane, au moment d'une si grande crise : le mot *amoureux*, et cette façon de parler, *être amoureux de quelqu'un,* doivent être bannis de la tragédie, comme exprimant une sorte d'amour qui n'est ni assez sérieux, ni assez noble. (G.)

2 On diroit bien *ses soupirs et ses gémissements marquent encore un reste de vie;* mais, quand le nominatif est une personne, il faut dire *elle ne montre*. C'est que le mot *marquer*, dans les personnes, suppose toujours une intention; *elle marque de la haine, de l'amour,* etc. Ces petites distinctions tiennent à la logique de la grammaire, et c'est dans un écrivain tel que Racine qu'il faut les observer, d'autant plus qu'il y manque plus rarement. (L.)

3 Le mot *sein* se trouve employé deux vers plus haut. Dans le vers suivant, le mot *lettre* signifie *l'écriture*. C'est la seconde fois que Racine l'emploie dans ce sens. (G.)

Je reconnois l'appât dont ils m'avoient séduite.
Ainsi donc mon amour étoit récompensé,
Lâche, indigne du jour que je t'avois laissé!
Ah! je respire enfin; et ma joie est extrême
Que le traître, une fois, se soit trahi lui-même.
Libre des soins cruels où j'allois m'engager,
Ma tranquille fureur n'a plus qu'à se venger [1].
Qu'il meure : vengeons-nous. Courez : qu'on le saisisse.
Que la main des muets s'arme pour son supplice;
Qu'ils viennent préparer ces nœuds infortunés
Par qui de ses pareils les jours sont terminés.
Cours, Zatime, sois prompte à servir ma colère.

ZATIME.

Ah, madame!

ROXANE.

Quoi donc?

ZATIME.

Si, sans trop vous déplaire,
Dans les justes transports, madame, où je vous vois,
J'osois vous faire entendre une timide voix :
Bajazet, il est vrai, trop indigne de vivre,
Aux mains de ces cruels mérite qu'on le livre;
Mais, tout ingrat qu'il est, croyez-vous aujourd'hui
Qu'Amurat ne soit pas plus à craindre que lui?
Et qui sait si déja quelque bouche infidèle
Ne l'a point averti de votre amour nouvelle?
Des cœurs comme le sien, vous le savez assez,
Ne se regagnent plus quand ils sont offensés;
Et la plus prompte mort, dans ce moment sévère,
Devient de leur amour la marque la plus chère.

ROXANE.

Avec quelle insolence et quelle cruauté [2]

1 C'est ainsi que l'amour est *tranquille* dans ses fureurs; et remarquez que Roxane se croit de bonne foi très *tranquille*, parcequ'elle est sûre de ce qui la met au désespoir. Quelle *tranquillité!* que les passions sont folles! et qu'il seroit à souhaiter qu'en les voyant si bien peintes, on n'apprît qu'à les plaindre et à les mépriser! Mais malheureusement l'homme se fait souvent un poison de ce qui devroit être un antidote : c'est pour cela que Racine se reprochoit ses tragédies. (L.)

2 *La réflexion* de Zatime est frappante; mais Roxane, tout entière

Ils se jouoient tous deux de ma crédulité!
Quel penchant, quel plaisir je sentois à les croire!
Tu ne remportois pas une grande victoire [1],
Perfide, en abusant ce cœur préoccupé,
Qui lui-même craignoit de se voir détrompé!
Moi qui, de ce haut rang qui me rendoit si fière,
Dans le sein du malheur t'ai cherché la première,
Pour attacher des jours tranquilles, fortunés,
Aux périls dont tes jours étoient environnés [2].
Après tant de bontés, de soins, d'ardeurs extrêmes,
Tu ne saurois jamais prononcer que tu m'aimes!
Mais dans quel souvenir me laissé-je égarer?
Tu pleures, malheureuse! ah! tu devois pleurer [3]

à la passion, ne répond qu'à sa propre pensée. Nous avons déja remarqué un artifice semblable de style dans le rôle d'Hermione. Racine est le premier qui ait tiré des effets admirables de cette préoccupation qui fait tout oublier.

1 Quelques commentateurs veulent trouver ici une imitation du discours de Junon (*Æneid.*, lib. IV, v. 93), mais les deux personnages ne sont pas animés des mêmes sentiments. Ce qui chez Junon est une ironie, chez Roxane devient un reproche touchant; et quoique le vers

Tu ne remportois pas une grande victoire

paroisse une traduction de *egregiam laudem, et spolia ampla refertis*, il nous est démontré que Racine, en écrivant ces vers, ne pouvoit songer à imiter un discours qui n'a nul rapport avec celui de Roxane. En général, il faut se défier de cette manie de certains auteurs, qui croient retrouver dans les anciens jusqu'aux pensées les plus ordinaires des poëtes modernes. La plupart des commentateurs de Racine sont pleins de ces rapprochements forcés. Nous n'avons traduit que les passages dont l'imitation nous a paru évidente.

2 *Attacher des jours à des périls :* il étoit impossible d'exprimer avec plus d'énergie les sacrifices que Roxane faisoit à son amant. C'est encore un de ces tours hardis créés par Racine, et dont la justesse égale la richesse poétique.

3 C'est Virgile qui a fourni à Racine cette heureuse figure; le poëte latin fait dire à Didon :

« Infelix Dido, nunc te fata impia tangunt!
« Tum decuit, cum sceptra dabas. »

« Malheureuse Didon, tu pleures maintenant ta cruelle destinée!

Lorsque, d'un vain desir à ta perte poussée,
Tu conçus de le voir la première pensée.
Tu pleures! et l'ingrat, tout prêt à te trahir,
Prépare les discours dont il veut t'éblouir;
Pour plaire à ta rivale, il prend soin de sa vie.
Ah! traître, tu mourras!... Quoi, tu n'es point partie [1]?
Va. Mais nous-même allons, précipitons nos pas:
Qu'il me voie, attentive au soin de son trépas,
Lui montrer à la fois, et l'ordre de son frère,
Et de sa trahison ce gage trop sincère.
Toi, Zatime, retiens ma rivale en ces lieux.
Qu'il n'ait, en expirant, que ses cris pour adieux [2],
Qu'elle soit cependant fidèlement servie;
Prends soin d'elle: ma haine a besoin de sa vie.
Ah! si pour son amant facile à s'attendrir,
La peur de son trépas la fit presque mourir,
Quel surcroît de vengeance et de douceur nouvelle
De le montrer bientôt pâle et mort devant elle,
De voir sur cet objet ses regards arrêtés
Me payer les plaisirs que je leur ai prêtés!
Va, retiens-la. Surtout, garde bien le silence.
Moi... Mais qui vient ici différer ma vengeance?

Ah! tu devois pleurer quand tu livrois au perfide ton cœur et ton empire! » (*Æneid.*, lib. IV, v. 596 et 597.)

1 Tout est animé dans ce monologue, tout est plein, non pas de ce désordre artificiel et factice que les poëtes emploient pour faire briller un acteur ou une actrice, mais de ces traits d'une passion véritable qui pénètrent le cœur. Roxane revient tout à coup à sa vengeance; et c'est Atalide plus encore que Bajazet qui allume sa fureur. (G.)

2 Expression très poétique, qui semble une imitation de ce vers du *Cid*:

Nous laissent pour adieu leurs cris épouvantables.

Il est remarquable que ce beau vers ayant été critiqué par l'Académie, Corneille lui substitua le vers suivant, qui est bien loin d'offrir une aussi grande image:

Poussent jusques aux cieux des cris épouvantables.

SCÈNE VI.

ROXANE, ACOMAT, OSMIN.

ACOMAT.

Que faites-vous, madame? en quels retardements
D'un jour si précieux perdez-vous les moments?
Byzance, par mes soins presque entière assemblée,
Interroge ses chefs, de leur crainte troublée;
Et tous pour s'expliquer, ainsi que mes amis,
Attendent le signal que vous m'aviez promis.
D'où vient que, sans répondre à leur impatience,
Le sérail cependant garde un triste silence?
Déclarez-vous, madame; et, sans plus différer...

ROXANE.

Oui, vous serez content, je vais me déclarer.

ACOMAT.

Madame, quel regard, et quelle voix sévère,
Malgré votre discours, m'assurent du contraire?
Quoi! déja votre amour, des obstacles vaincu[1]...

ROXANE.

Bajazet est un traître, et n'a que trop vécu.

ACOMAT.

Lui!

ROXANE.

Pour moi, pour vous-même, également perfide[2],
Il nous trompoit tous deux.

ACOMAT.

Comment?

[1] Cette construction, interdite à la prose, qui doit dire *vaincu par les obstacles*, appartient à la poésie depuis ce vers heureux de Malherbe :

Je suis vaincu du temps; je cède à ses outrages.

Boileau répétoit souvent ce vers, et Racine s'est servi deux fois de la même construction. (L.)

[2] *Perfide pour quelqu'un* n'a point été adopté par l'usage, quoique cette tournure soit plus vive que *perfide envers quelqu'un,* seule locution conforme à la grammaire.

ROXANE.

Cette Atalide,
Qui même n'étoit pas un assez digne prix
De tout ce que pour lui vous avez entrepris...

ACOMAT

Hé bien?

ROXANE.

Lisez : jugez, après cette insolence,
Si nous devons d'un traître embrasser la défense.
Obéissons plutôt à la juste rigueur
D'Amurat, qui s'approche et retourne vainqueur;
Et, livrant sans regret un indigne complice,
Apaisons le sultan par un prompt sacrifice.

ACOMAT, lui rendant le billet.

Oui, puisque jusque-là l'ingrat m'ose outrager,
Moi-même, s'il le faut, je m'offre à vous venger[1],
Madame. Laissez-moi nous laver l'un et l'autre
Du crime que sa vie a jeté sur la nôtre[2].
Montrez-moi le chemin, j'y cours.

ROXANE.

Non, Acomat:
Laissez-moi le plaisir de confondre l'ingrat.
Je veux voir son désordre, et jouir de sa honte.
Je perdrois ma vengeance en la rendant si prompte.
Je vais tout préparer. Vous, cependant, allez
Disperser promptement vos amis assemblés.

[1] Quelle présence d'esprit! et comme cet Acomat est toujours maître de lui-même et au-dessus des événements! C'est là un vrai rôle de politique, d'homme d'État, qui ne se vante de rien, et qui se montre capable de tout. (L.)

[2] Il suffit de mettre la pensée en prose, pour apprécier cette poésie sublime. Acomat veut dire : *En laissant la vie à Bajazet, nous avons commis un crime qui met en danger notre vie.* Le vers de Racine dit tout cela avec la précision la plus énergique. Il seroit trop long de relever toutes les beautés de ce genre qui sont dans le rôle d'Acomat, l'un des mieux écrits du théâtre françois. Chaque vers pourroit être le sujet d'une observation.

SCÈNE VII.

ACOMAT, OSMIN.

ACOMAT.

Demeure : il n'est pas temps, cher Osmin, que je sorte.

OSMIN.

Quoi ! jusque-là, seigneur, votre amour vous transporte ?
N'avez-vous pas poussé la vengeance assez loin ?
Voulez-vous de sa mort être encor le témoin ?

ACOMAT.

Que veux-tu dire ? Es-tu toi-même si crédule
Que de me soupçonner d'un courroux ridicule [1] ?
Moi, jaloux [2] ! Plût au ciel qu'en me manquant de foi
L'imprudent Bajazet n'eût offensé que moi !

OSMIN.

Et pourquoi donc, seigneur, au lieu de le défendre...

ACOMAT.

Eh ! la sultane est-elle en état de m'entendre ?
Ne voyois-tu pas bien, quand je l'allois trouver,
Que j'allois avec lui me perdre ou me sauver ?
Ah ! de tant de conseils événement sinistre !
Prince aveugle ! ou plutôt trop aveugle ministre,
Il te sied bien d'avoir en de si jeunes mains [3],

[1] *Ridicule* ne semble pas fait pour entrer dans le dialogue tragique. Ici c'est une beauté : le poëte ne pouvoit pas mieux faire sentir le profond mépris d'Acomat pour ces *ridicules* jalousies d'amour qui viennent, malgré lui, se mêler à de si grands intérêts. Corneille s'est servi du même mot plus heureusement encore, en parlant de ce *foudre ridicule* que les païens mettoient dans les mains de leur Jupiter : le contraste de *foudre* et de *ridicule* est de génie.

[2] *Moi, jaloux !* dit Acomat ; et Orosmane dit aussi : *Moi, jaloux !* Prenez garde que l'une de ces exclamations est l'excès du dédain, et l'autre le cri d'une ame blessée qui a honte de son mal. Ce sont, avec les mêmes mots, deux genres de beautés tout opposés. (L.)

[3] Le poëte n'a pas oublié de séparer son Acomat de toutes ces passions vulgaires qui se meuvent autour de lui. Ces quatre vers sont admirables : plus le vizir se fait de reproches, plus le spectateur le

Chargé d'ans et d'honneurs, confié tes desseins,
Et laissé d'un vizir la fortune flottante
Suivre de ses amants la conduite imprudente!

OSMIN.

Hé! laissez-les entre eux exercer leur courroux :
Bajazet veut périr, seigneur, songez à vous.
Qui peut de vos desseins révéler le mystère,
Sinon quelques amis engagés à se taire?
Vous verrez par sa mort le sultan adouci.

ACOMAT.

Roxane en sa fureur peut raisonner ainsi[1] :
Mais moi qui vois plus loin, qui, par un long usage,
Des maximes du trône ai fait l'apprentissage;
Qui, d'emplois en emplois, vieilli sous trois sultans,
Ai vu de mes pareils les malheurs éclatants,
Je sais, sans me flatter, que de sa seule audace
Un homme tel que moi doit attendre sa grace,
Et qu'une mort sanglante est l'unique traité
Qui reste entre l'esclave et le maître irrité[2].

OSMIN.

Fuyez donc.

ACOMAT.

J'approuvois tantôt cette pensée :
Mon entreprise alors étoit moins avancée;
Mais il m'est désormais trop dur de reculer.

justifie, d'abord parceque le vizir n'a pu faire que ce qu'il a fait; ensuite parcequ'il lui étoit impossible de deviner la conduite insensée de Bajazet. (L.)

1 Tout ce morceau et tout le reste de la scène, qui achève de faire de ce quatrième acte un chef-d'œuvre, en mettant le dernier trait au grand caractère d'Acomat, sont d'une conception aussi forte qu'originale : ce sont, il est vrai, des beautés sévères, mais c'en est la perfection; et quel art ne falloit-il pas pour que ces beautés ne parussent pas froides à côté des beautés de passion dont le rôle de Roxane est rempli, et pour que l'un ne nuisît pas à l'autre? Un seul acte de ce mérite rachèteroit de bien plus grandes fautes que celles qu'il nous a fallu relever. (L.)

2 Vers admirables et profonds, qui expliquent pourquoi dans l'empire ottoman les révoltes des grands sont si fréquentes et si opiniâtres : il n'y a point de pardon pour le rebelle qui se rend, et le sultan ne traite qu'avec celui qu'il craint. (G.)

Par une belle chute il faut me signaler,
Et laisser un débris, du moins après ma fuite,
Qui de mes ennemis retarde la poursuite.
Bajazet vit encor : pourquoi nous étonner?
Acomat de plus loin a su le ramener.
Sauvons-le malgré lui de ce péril extrême,
Pour nous, pour nos amis, pour Roxane elle-même.
Tu vois combien son cœur, prêt à le protéger,
A retenu mon bras trop prompt à la venger.
Je connais peu l'amour; mais j'ose te répondre
Qu'il n'est pas condamné, puisqu'on veut le confondre [1],
Que nous avons du temps. Malgré son désespoir,
Roxane l'aime encore, Osmin, et le va voir.

OSMIN.

Enfin, que vous inspire une si noble audace?
Si Roxane l'ordonne, il faut quitter la place [2] :
Ce palais est tout plein...

ACOMAT.

Oui, d'esclaves obscurs
Nourris, loin de la guerre, à l'ombre de ses murs.
Mais toi, dont la valeur, d'Amurat oubliée,
Par de communs chagrins à mon sort s'est liée,
Voudras-tu jusqu'au bout seconder mes fureurs?

OSMIN.

Seigneur, vous m'offensez : si vous mourez, je meurs.

ACOMAT.

D'amis et de soldats une troupe hardie
Aux portes du palais attend notre sortie;
La sultane d'ailleurs se fie à mes discours :
Nourri dans le sérail, j'en connais les détours;

1 Les sentences font un bel effet dans la poésie; mais elles font encore un plus bel effet, surtout dans la poésie dramatique, quand, au lieu d'être débitées en forme de sentences, elles sont mises en action. Si le vizir eût dit : *qui va confondre un infidèle l'aime encore,* il eût paru vouloir moraliser; et il y songe si peu, dans l'agitation où il est, qu'il avoue même son ignorance : *Je connais peu l'amour.* (L. R.)

2 *Quitter la place* n'est ici que simple, et cette simplicité ne déplaît pas dans l'entretien de deux conjurés occupés de si grandes affaires. (G.)

Je sais de Bajazet l'ordinaire demeure;
Ne tardons plus, marchons; et, s'il faut que je meure,
Mourons; moi, cher Osmin, comme un vizir; et toi,
Comme le favori d'un homme tel que moi.

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE CINQUIÈME.

SCÈNE I.

ATALIDE.

Hélas! je cherche en vain : rien ne s'offre à ma vue.
Malheureuse! Comment puis-je l'avoir perdue[1]?
Ciel, aurois-tu permis que mon funeste amour
Exposât mon amant tant de fois en un jour?
Que, pour dernier malheur, cette lettre fatale
Fût encor parvenue aux yeux de ma rivale?
J'étois en ce lieu même; et ma timide main,
Quand Roxane a paru, l'a cachée en mon sein.
Sa présence a surpris mon ame désolée;
Ses menaces, sa voix, un ordre m'a troublée[2] :
J'ai senti défaillir ma force et mes esprits :
Ses femmes m'entouroient quand je les ai repris;
A mes yeux étonnés leur troupe est disparue.
Ah! trop cruelles mains, qui m'avez secourue,
Vous m'avez vendu cher vos secours inhumains;
Et par vous cette lettre a passé dans ses mains.
Quels desseins maintenant occupent sa pensée?
Sur qui sera d'abord sa vengeance exercée?
Quel sang pourra suffire à son ressentiment?
Ah! Bajazet est mort, ou meurt en ce moment.

1 La construction de cette phrase est défectueuse : le pronom *le* semble se rapporter au mot *vue* du vers précédent; tandis que l'auteur veut le faire rapporter au mot *lettre*, qui se trouve plus bas. Voilà pour la grammaire : quant à la poésie, il nous semble que cette construction même est un effet de l'art, et qu'elle exprime parfaitement la préoccupation d'Atalide.

2 Nous avons déja remarqué que Racine met quelquefois au singulier un verbe qui a plusieurs nominatifs; licence que la grammaire ne peut admettre. Voyez acte IV, scène IV. Mais ce vers exprime si bien le trouble d'Atalide, qu'il seroit malheureux de le changer.

Cependant on m'arrête, on me tient enfermée.
On ouvre : de son sort je vais être informée.

SCÈNE II.

ROXANE, ATALIDE, ZATIME, GARDES.

ROXANE, à Atalide.

Retirez-vous.

ATALIDE.

Madame... Excusez l'embarras...

ROXANE.

Retirez-vous, vous dis-je ; et ne répliquez pas [1].
Gardes, qu'on la retienne.

SCÈNE III.

ROXANE, ZATIME.

ROXANE.

Oui, tout est prêt, Zatime :
Orean et les muets attendent leur victime.
Je suis pourtant toujours maîtresse de son sort :
Je puis le retenir. Mais, s'il sort, il est mort.
Vient-il ?

ZATIME.

Oui, sur mes pas un esclave l'amène ;
Et loin de soupçonner sa disgrace prochaine,
Il m'a paru, madame, avec empressement
Sortir, pour vous chercher, de son appartement.

ROXANE.

Ame lâche, et trop digne enfin d'être déçue,
Peux-tu souffrir encor qu'il paraisse à ta vue ?
Crois-tu par tes discours le vaincre ou l'étonner ?
Quand même il se rendroit, peux-tu lui pardonner ?

[1] *Ce vers est terrible* dans sa simplicité, et prépare bien l'explication *que Bajazet doit* avoir avec Roxane. (G.)

Quoi! ne devrois-tu pas être déja vengée?
Ne crois-tu pas encore être assez outragée?
Sans perdre tant d'efforts sur ce cœur endurci,
Que ne le laissons-nous périr?... Mais le voici.

SCÈNE IV.

BAJAZET, ROXANE.

ROXANE.

Je ne vous ferai point des reproches frivoles :
Les moments sont trop chers pour les perdre en paroles.
Mes soins vous sont connus : en un mot, vous vivez;
Et je ne vous dirois que ce que vous savez.
Malgré tout mon amour, si je n'ai pu vous plaire,
Je n'en murmure point; quoiqu'à ne vous rien taire,
Ce même amour peut-être, et ces mêmes bienfaits,
Auroient dû suppléer à mes foibles attraits.
Mais je m'étonne enfin que, pour reconnoissance,
Pour prix de tant d'amour, de tant de confiance,
Vous ayez si longtemps, par des détours si bas,
Feint un amour pour moi que vous ne sentiez pas.

BAJAZET.

Qui? moi, madame?

ROXANE.

Oui, toi [1]. Voudrois-tu point encore
Me nier un mépris que tu crois que j'ignore?
Ne prétendrois-tu point, par tes fausses couleurs,
Déguiser un amour qui te retient ailleurs;
Et me jurer enfin, d'une bouche perfide,
Tout ce que tu ne sens que pour ton Atalide?

BAJAZET.

Atalide, madame! O ciel! qui vous a dit...

[1] Cette réponse brusque et violente est bien dans le caractère de Roxane, qui vient de reprocher à Bajazet qu'elle l'a laissé vivre. (G.) — Quant à la phrase qui suit, *voudrois-tu point encore*, *point* devoit y être précédé de la négation *ne* C'est une licence que nous avons eu occasion d'indiquer dans une note précédente.

ROXANE.

Tiens, perfide, regarde, et démens cet écrit.

BAJAZET, après avoir regardé la lettre.

Je ne vous dis plus rien : cette lettre sincère
D'un malheureux amour contient tout le mystère;
Vous savez un secret que, tout prêt à s'ouvrir,
Mon cœur a mille fois voulu vous découvrir.
J'aime, je le confesse; et devant que votre ame [1],
Prévenant mon espoir, m'eût déclaré sa flamme,
Déja plein d'un amour dès l'enfance formé,
A tout autre desir mon cœur étoit fermé.
Vous me vîntes offrir et la vie et l'empire;
Et même votre amour, si j'ose vous le dire,
Consultant vos bienfaits, les crut, et sur leur foi,
De tous mes sentiments vous répondit pour moi [2].
Je connus votre erreur. Mais que pouvois-je faire?
Je vis en même temps qu'elle vous étoit chère.
Combien le trône tente un cœur ambitieux!
Un si noble présent me fit ouvrir les yeux.
Je chéris, j'acceptai, sans tarder davantage,
L'heureuse occasion de sortir d'esclavage,
D'autant plus qu'il falloit l'accepter ou périr;
D'autant plus que vous-même, ardente à me l'offrir,
Vous ne craigniez rien tant que d'être refusée;
Que même mes refus vous auroient exposée;
Qu'après avoir osé me voir et me parler,
Il étoit dangereux pour vous de reculer.
Cependant, je n'en veux pour témoins que vos plaintes,
Ai-je pu vous tromper par des promesses feintes?
Songez combien de fois vous m'avez reproché
Un silence témoin de mon trouble caché :

1 Boileau et Racine ont employé cette façon de parler *devant que* : c'étoit une raison pour la conserver; mais l'aveugle tyrannie de l'usage l'a supprimée.

2 *Et même votre amour... consultant vos bienfaits :* le sens de ces trois vers se présente d'abord, on ne songe pas même à le chercher. Lorsqu'on veut cependant le chercher, on trouve quelque difficulté, quoique la construction soit très nette : « Votre amour, consultant vos « bienfaits, crut qu'ils devoient m'engager à vous aimer, et vous ré- « pondit pour moi de tous mes sentiments. » (L. R.)

Plus l'effet de vos soins et ma gloire étoient proches,
Plus mon cœur, interdit, se faisoit de reproches.
Le ciel, qui m'entendoit, sait bien qu'en même temps
Je ne m'arrêtois pas à des vœux impuissants;
Et si l'effet enfin, suivant mon espérance,
Eût ouvert un champ libre à ma reconnoissance,
J'aurois, par tant d'honneurs, par tant de dignités,
Contenté votre orgueil et payé vos bontés,
Que vous-même peut-être...

ROXANE.

Et que pourrois-tu faire?
Sans l'offre de ton cœur, par où peux-tu me plaire?
Quels seroient de tes vœux les inutiles fruits?
Ne te souvient-il plus de tout ce que je suis?
Maîtresse du sérail, arbitre de ta vie,
Et même de l'État, qu'Amurat me confie,
Sultane, et, ce qu'en vain j'ai cru trouver en toi,
Souveraine d'un cœur qui n'eût aimé que moi :
Dans ce comble de gloire où je suis arrivée,
A quel indigne honneur m'avois-tu réservée?
Traînerois-je en ces lieux un sort infortuné,
Vil rebut d'un ingrat que j'aurois couronné,
De mon rang descendue, à mille autres égale,
Ou la première esclave enfin de ma rivale?
Laissons ces vains discours; et, sans m'importuner,
Pour la dernière fois, veux-tu vivre et régner?
J'ai l'ordre d'Amurat, et je puis t'y soustraire.
Mais tu n'as qu'un moment : parle.

BAJAZET.

Que faut-il faire?

ROXANE.

Ma rivale est ici : suis-moi sans différer;
Dans les mains des muets viens la voir expirer [1];
Et libre d'un amour à ta gloire funeste,
Viens m'engager ta foi : le temps fera le reste.

1 Racine, dans l'édition de 1676, a très heureusement substitué ce vers terrible au suivant, dont l'idée et l'expression étoient également répréhensibles :

De ton cœur par sa mort viens me voir assurer. (G.)

Ta grace est à ce prix, si tu veux l'obtenir.

BAJAZET.

Je ne l'accepterois que pour vous en punir;
Que pour faire éclater aux yeux de tout l'empire
L'horreur et le mépris que cette offre m'inspire.
Mais à quelle fureur me laissant emporter,
Contre ses tristes jours vais-je vous irriter!
De mes emportements elle n'est point complice,
Ni de mon amour même, et de mon injustice[1] :
Loin de me retenir par des conseils jaloux,
Elle me conjuroit de me donner à vous.
En un mot, séparez ses vertus de mon crime
Poursuivez, s'il le faut, un courroux légitime[2];
Aux ordres d'Amurat hâtez-vous d'obéir :
Mais laissez-moi du moins mourir sans vous haïr.
Amurat avec moi ne l'a point condamnée :
Épargnez une vie assez infortunée.
Ajoutez cette grace à tant d'autres bontés,
Madame; et si jamais je vous fus cher...

ROXANE.

Sortez[3].

1 Dans les règles de la grammaire, il faudroit répéter *ni*, à la place de la conjonction *et*. (L. B.)

2 On *poursuit une vengeance*, et non pas *un courroux*. On *suit son courroux*, parcequ'on s'y laisse entraîner; on *poursuit la vengeance*, parcequ'on veut l'obtenir. (L.)

3 Ce mot terrible finit parfaitement la dernière scène tragique de cette pièce. La proposition de Roxane, tout atroce qu'elle est, est conforme au caractère du personnage, à la situation, aux mœurs. Ce n'est pas dans le sérail qu'une femme outragée et trompée épargne sa rivale; et Roxane, qui a fait l'amour le poignard à la main, doit finir par frapper celui qui refuse d'elle le trône et la vie. Bajazet répond d'abord comme il doit répondre; mais, devenu suppliant un instant après, il rentre dans le rôle passif qu'il étoit difficile de ne pas lui donner, mais qui ne peut jamais convenir au héros d'une tragédie. (L.)

SCÈNE V.

ROXANE, ZATIME.

ROXANE.

Pour la dernière fois, perfide, tu m'as vue,
Et tu vas rencontrer la peine qui t'est due.

ZATIME.

Atalide à vos pieds demande à se jeter [1],
Et vous prie un moment de vouloir l'écouter,
Madame : elle vous veut faire l'aveu fidèle
D'un secret important qui vous touche plus qu'elle.

ROXANE.

Oui, qu'elle vienne. Et toi, suis Bajazet qui sort;
Et, quand il sera temps, viens m'apprendre son sort.

1 Nous ne verrons plus rien qui soit susceptible d'un effet théâtral. Roxane, qui, après avoir envoyé son amant à la mort, attend tranquillement Atalide, et dit à Zatime encore plus tranquillement :

Et toi, suis Bajazet qui sort;
Et, quand il sera temps, viens m'apprendre son sort,

ne peut plus inspirer le moindre intérêt. Atalide, qui vient, dans un long discours, offrir sa mort à une rivale qui est maîtresse de sa vie, ne peut faire aucune impression ni sur Roxane ni sur le spectateur. Les meurtres de Bajazet et de la sultane n'en font pas davantage : tous deux ont mérité leur sort, l'une par son atrocité, l'autre par son excessive foiblesse ; et Atalide, qui se tue ensuite après un grand monologue, a trop l'air de se tuer parcequ'elle n'a rien de mieux à faire. Tout cela, il faut en convenir, compose un cinquième acte très froid, à une scène près. Dans le plan donné, et d'après l'histoire, je doute qu'il fût possible de faire autrement, mais si le plan n'eût pas été vicieux dans l'intrigue d'Atalide et de Bajazet, je crois que ce dernier acte auroit pu être meilleur. Tel qu'il est, c'est une complication de meurtres sans intérêt ; et, après la sortie de Bajazet, la curiosité seule fait entendre le reste. (L.)

SCÈNE VI.

ROXANE, ATALIDE.

ATALIDE.

Je ne viens plus, madame, à feindre disposée,
Tromper votre bonté si longtemps abusée;
Confuse, et digne objet de vos inimitiés,
Je viens mettre mon cœur et mon crime à vos pieds.
Oui, madame, il est vrai que je vous ai trompée :
Du soin de mon amour seulement occupée,
Quand j'ai vu Bajazet, loin de vous obéir,
Je n'ai dans mes discours songé qu'à vous trahir.
Je l'aimai dès l'enfance; et dès ce temps, madame,
J'avois par mille soins su prévenir son ame.
La sultane sa mère, ignorant l'avenir,
Hélas! pour son malheur se plut à nous unir[1].
Vous l'aimâtes depuis : plus heureux l'un et l'autre,
Si connaissant mon cœur, ou me cachant le vôtre,
Votre amour de la mienne eût su se défier!
Je ne me noircis point pour le justifier.
Je jure par le ciel, qui me voit confondue,
Par ces grands Ottomans dont je suis descendue,
Et qui tous avec moi vous parlent à genoux
Pour le plus pur du sang qu'ils ont transmis en nous,
Bajazet à vos soins tôt ou tard plus sensible,
Madame, à tant d'attraits n'étoit pas invincible.
Jalouse, et toujours prête à lui représenter
Tout ce que je croyois digne de l'arrêter,
Je n'ai rien négligé, plaintes, larmes, colère,
Quelquefois attestant les mânes de sa mère;
Ce jour même, des jours le plus infortuné,
Lui reprochant l'espoir qu'il vous avoit donné,
Et de ma mort enfin le prenant à partie[2],

1 C'est pour le malheur de Bajazet; et cependant, d'après la construction, *son malheur* se rapporte à *la sultane sa mère*. (G.)

2 On se servoit encore alors figurément, dans la poésie et dans l'élo-

Mon importune ardeur ne s'est point ralentie,
Qu'arrachant malgré lui des gages de sa foi,
Je ne sois parvenue à le perdre avec moi.
Mais pourquoi vos bontés seroient-elles lassées?
Ne vous arrêtez point à ses froideurs passées;
C'est moi qui l'y forçai. Les nœuds que j'ai rompus
Se rejoindront bientôt quand je ne serai plus.
Quelque peine pourtant qui soit due à mon crime,
N'ordonnez pas vous-même une mort légitime,
Et ne vous montrez point à son cœur éperdu
Couverte de mon sang par vos mains répandu :
D'un cœur trop tendre encore épargnez la foiblesse.
Vous pouvez de mon sort me laisser la maîtresse,
Madame; mon trépas n'en sera pas moins prompt.
Jouissez d'un bonheur dont ma mort vous répond;
Couronnez un héros dont vous serez chérie :
J'aurai soin de ma mort; prenez soin de sa vie.
Allez, madame, allez : avant votre retour,
J'aurai d'une rivale affranchi votre amour.

ROXANE.

Je ne mérite pas un si grand sacrifice :
Je me connais, madame, et je me fais justice.
Loin de vous séparer, je prétends aujourd'hui
Par des nœuds éternels vous unir avec lui :
Vous jouirez bientôt de son aimable vue [1].
Levez-vous. Mais que veut Zatime tout émue?

quence, de ces termes, qui ne sont plus d'usage qu'au barreau. Corneille y est fort sujet; Racine ne se l'est permis qu'une fois, et nos bons écrivains y ont renoncé. (L.)

1 Ironie atroce, qui excite l'indignation du spectateur; mais le poëte ne veut et ne doit pas inspirer d'autre sentiment pour Roxane. Cette férocité froide et tranquille est dans les mœurs du sérail. Hermione n'est pas si calme quand elle a ordonné le meurtre de Pyrrhus. (G.)

SCÈNE X.

ATALIDE, ACOMAT, ZATIME, ZAIRE.

ZAÏRE.

Madame...

ATALIDE.

Hé bien, Zaïre!
Qu'est-ce[1] ?

ZAÏRE.

Ne craignez plus : votre ennemie expire.

ATALIDE.

Roxane?

ZAÏRE.

Et ce qui va bien plus vous étonner,
Orcan lui-même, Orcan vient de l'assassiner.

ATALIDE.

Quoi! lui?

ZAÏRE.

Désespéré d'avoir manqué son crime,
Sans doute il a voulu prendre cette victime.

ATALIDE.

Juste ciel, l'innocence a trouvé ton appui!
Bajazet vit encor : vizir, courez à lui.

ZAÏRE.

Par la bouche d'Osmin vous serez mieux instruite.
Il a tout vu.

1 C'est un léger oubli d'un grand poëte, trop occupé du naturel et de la vérité du dialogue, qui ne se souvient pas que ce dialogue n'est point une conversation familière. Ce qu'il importe le plus d'observer, c'est que l'intérêt se soutient par l'ignorance où l'on est encore du sort de Bajazet : la révolte d'Acomat donne quelque espérance que Bajazet a pu échapper à la mort. (G.)

SCÈNE XI.

ATALIDE, ACOMAT, OSMIN, ZAIRE.

ACOMAT.

Ses yeux ne l'ont-ils point séduite?
Roxane est-elle morte?

OSMIN.

Oui, j'ai vu l'assassin
Retirer son poignard tout fumant de son sein.
Orcan, qui méditoit ce cruel stratagème;
La servoit à dessein de la perdre elle-même;
Et le sultan l'avoit chargé secrètement
De lui sacrifier l'amante après l'amant [1].
Lui-même d'aussi loin qu'il nous a vus paraître :
« Adorez, a-t-il dit, l'ordre de votre maître;
« De son auguste seing reconnoissez les traits,
« Perfides, et sortez de ce sacré palais. »
A ce discours laissant la sultane expirante,
Il a marché vers nous; et d'une main sanglante
Il nous a déployé l'ordre dont Amurat
Autorise ce monstre à ce double attentat.
Mais, seigneur, sans vouloir l'écouter davantage,
Transportés à la fois de douleur et de rage,
Nos bras impatients ont puni son forfait,
Et vengé dans son sang la mort de Bajazet.

ATALIDE.

Bajazet!

ACOMAT.

Que dis-tu?

OSMIN.

Bajazet est sans vie.
L'ignoriez-vous?

1 Ce vers répond parfaitement à la critique de madame de Sévigné, qui dit qu'on n'entre point dans les motifs de cette grande tuerie : on y entre parfaitement, et il est très naturel qu'Amurat, se défiant de Roxane et de Bajazet, ait donné ordre de les faire mourir tous les deux. (G.)

ATALIDE.

O ciel!

OSMIN.

Son amante en furie,
Près de ces lieux, seigneur, craignant votre secours,
Avoit au nœud fatal abandonné ses jours.
Moi-même des objets j'ai vu le plus funeste,
Et de sa vie en vain j'ai cherché quelque reste :
Bajazet étoit mort. Nous l'avons rencontré
De morts et des mourants noblement entouré,
Que, vengeant sa défaite, et cédant sous le nombre[1],
Ce héros a forcés d'accompagner son ombre.
Mais, puisque c'en est fait, seigneur, songeons à nous.

ACOMAT.

Ah! destins ennemis, où me réduisez-vous!
Je sais en Bajazet la perte que vous faites,
Madame; je sais trop qu'en l'état où vous êtes,
Il ne m'appartient point de vous offrir l'appui
De quelques malheureux qui n'espéroient qu'en lui :
Saisi, désespéré d'une mort qui m'accable,
Je vais, non point sauver cette tête coupable,
Mais, redevable aux soins de mes tristes amis,
Défendre jusqu'au bout leurs jours qu'ils m'ont commis.
Pour vous, si vous voulez qu'en quelque autre contrée
Nous allions confier votre tête sacrée,
Madame, consultez : maîtres de ce palais,
Mes fidèles amis attendront vos souhaits;
Et moi, pour ne point perdre un temps si salutaire,
Je cours où ma présence est encor nécessaire;
Et jusqu'au pied des murs que la mer vient laver,
Sur mes vaisseaux tout prêts je viens vous retrouver[2].

1 Sans doute l'inversion qui sépare *les morts et les mourants* du *que* relatif est une incorrection, mais qu'il ne faut pas absolument interdire en vers, quand elle n'a d'ailleurs aucun inconvénient. Ici le véritable défaut c'est la seconde interposition, *que, vengeant sa défaite*, etc. Il en résulte une phrase dure et mal construite. (L.) — *Mort, de morts, et de mourants*, en deux vers, est une négligence.

2 La tragédie pourroit finir à cette scène : le spectateur supposeroit qu'Atalide donne un consentement tacite à la proposition d'Acomat; et

SCÈNE XII.

ATALIDE, ZAIRE.

ATALIDE.

Enfin, c'en est donc fait; et par mes artifices,
Mes injustes soupçons, mes funestes caprices,
Je suis donc arrivée au douloureux moment
Où je vois par mon crime expirer mon amant!
N'étoit-ce pas assez, cruelle destinée,
Qu'à lui survivre, hélas! je fusse condamnée?
Et falloit-il encor que, pour comble d'horreurs,
Je ne pusse imputer sa mort qu'à mes fureurs?
Oui, c'est moi, cher amant, qui t'arrache la vie;
Roxane, ou le sultan, ne te l'ont point ravie:
Moi seule, j'ai tissu le lien malheureux
Dont tu viens d'éprouver les détestables nœuds.
Et je puis, sans mourir, en souffrir la pensée,
Moi qui n'ai pu tantôt, de ta mort menacée,
Retenir mes esprits prompts à m'abandonner!
Ah! n'ai-je eu de l'amour que pour t'assassiner?
Mais c'en est trop : il faut, par un prompt sacrifice,
Que ma fidèle main te venge et me punisse.
Vous, de qui j'ai troublé la gloire et le repos,
Héros, qui deviez tous revivre en ce héros;
Toi, mère malheureuse, et qui, dès notre enfance,
Me confia son cœur dans une autre espérance;

la règle qui veut qu'on rende compte, à la fin, du sort de chaque personnage, seroit suffisamment observée. Le dénouement seroit ainsi débarrassé d'un monologue qui le fait languir, et d'un meurtre très froid. Rien n'est plus vicieux que d'ensanglanter mal à propos la scène; rien n'est moins tragique que la mort d'un personnage auquel on prend peu d'intérêt. (G.) — Boileau, suivant l'auteur du *Bolœana*, regardoit le dénouement de *Bajazet* comme un des meilleurs de Racine, et le caractère du vizir Acomat comme un des plus beaux qu'il eût mis sur la scène; mais il trouvoit les vers un peu négligés. Ce jugement de Boileau mérite d'être recueilli: les maîtres ne sont bien jugés que par les maîtres.

Infortuné vizir, amis désespérés,
Roxane, venez tous, contre moi conjurés,
Tourmenter à la fois une amante éperdue;
Et prenez la vengeance enfin qui vous est due.

(Elle se tue.)

ZAÏRE.

Ah, madame!... Elle expire. O ciel! en ce malheur,
Que ne puis-je avec elle expirer de douleur [1]!

[1] On a reproché à Racine d'avoir fini *Bérénice* par un *hélas :* il termine *Bajazet* par un vers infiniment plus répréhensible : rien n'empêche Zaïre d'imiter sa maîtresse, et d'expirer avec elle. (G.) — Jamais les monologues de réflexion et de récapitulation ne sont plus déplacés qu'à la fin d'une pièce : c'est là surtout qu'est applicable le *semper ad eventum festinet*. Il est difficile de finir une tragédie d'une manière plus languissante. Nous avons observé cinquante ou soixante vers plus ou moins mauvais, et il y en a bien autant de foibles. Ce n'est pas là le calcul ordinaire de la critique dans les pièces de Racine, surtout dans celles qui vont suivre. *Bajazet* est sans contredit un ouvrage du second ordre ; mais ce qu'il y a de beau est du premier. (L.)

FIN DE BAJAZET.

MITHRIDATE,

TRAGÉDIE.

1673.

PRÉFACE.

Il n'y a guère de nom plus connu que celui de Mithridate[1] : sa vie et sa mort font une partie considérable de l'histoire romaine ; et, sans compter les victoires qu'il a remportées, on peut dire que ses seules défaites ont fait presque toute la gloire de trois des plus grands capitaines de la république, c'est à savoir, de Sylla, de Lucullus, et de Pompée[2]. Ainsi je ne pense pas qu'il soit besoin de citer ici mes auteurs : car, excepté quelques événements que j'ai un peu rapprochés par le droit que donne la poésie, tout le monde reconnoîtra aisément que j'ai suivi l'histoire avec beaucoup de fidélité. En effet, il n'y a guère d'actions éclatantes dans la vie de Mithridate qui n'aient trouvé place dans ma tragédie. J'y ai inséré tout ce qui pouvoit mettre en jour les mœurs et les sentiments de ce prince, je veux dire sa haine violente contre les Romains, son grand courage, sa finesse, sa dissimulation, et enfin cette jalousie qui lui étoit si naturelle, et qui a tant de fois coûté la vie à ses maîtresses[3].

1 Plusieurs princes ont porté ce nom. Le héros de la tragédie de Racine est Mithridate, troisième du nom, septième roi de Pont, surnommé Eupator ; monarque vraiment extraordinaire, et qui joue le rôle le plus brillant dans l'histoire romaine. Il régna soixante ans, et en vécut environ soixante et douze. (G.)

2 *C'est à savoir, de Sylla, de Lucullus et de Pompée.* Cette fin de phrase ne se trouve pas dans la première édition de *Mithridate*, publiée dans le mois de mars 1673. (G.)

3 Racine, dans la seconde édition de *Mithridate,* a ajouté les deux

La seule chose qui pourroit n'être pas aussi connue que le reste, c'est le dessein que je lui fais prendre de passer dans l'Italie. Comme ce dessein m'a fourni une des scènes qui ont le plus réussi dans ma tragédie, je crois que le plaisir du lecteur pourra redoubler, quand il verra que presque tous les historiens ont dit ce que je fais dire ici à Mithridate.

Florus, Plutarque, et Dion Cassius, nomment les pays par où il devoit passer. Appien d'Alexandrie entre plus dans le détail; et, après avoir marqué les facilités et les secours que Mithridate espéroit trouver dans sa marche, il ajoute que ce projet fut le prétexte dont Pharnace se servit pour faire révolter toute l'armée, et que les soldats, effrayés de l'entreprise de son père, la regardèrent comme le désespoir d'un prince qui ne cherchoit qu'à périr avec éclat. Ainsi elle fut en partie cause de sa mort, qui est l'action de ma tragédie.

J'ai encore lié ce dessein de plus près à mon sujet : je m'en suis servi pour faire connaître à Mithridate les secrets sentiments de ses deux fils. On ne peut prendre trop de précaution pour ne rien mettre sur le théâtre qui ne soit très nécessaire; et les plus belles scènes sont en danger d'ennuyer, du moment qu'on

dernières phrases de cet alinéa. Les remarques qu'elles renferment sont appuyées par le récit de Plutarque : cet historien rapporte que Mithridate, après sa seconde défaite, envoya à Bérénice, l'une de ses femmes, l'ordre de mourir. Vaincu par Lucullus, il fit porter le même ordre à Monime, qui étoit alors retirée près de la ville de Phernacie. On voit que Racine a cru pouvoir prolonger la vie de cette princesse, *puisqu'elle étoit morte* longtemps avant la défaite de Mithridate par *Pompée*.

les peut séparer de l'action, et qu'elles l'interrompent au lieu de la conduire vers sa fin[1].

Voici la réflexion que fait Dion Cassius sur ce dessein de Mithridate : « Cet homme étoit véritablement « né pour entreprendre de grandes choses. Comme « il avoit souvent éprouvé la bonne et la mauvaise « fortune, il ne croyoit rien au-dessus de ses espé« rances et de son audace, et mesuroit ses desseins « bien plus à la grandeur de son courage qu'au mau« vais état de ses affaires; bien résolu, si son entre« prise ne réussissoit point, de faire une fin digne « d'un grand roi, et de s'ensevelir lui-même sous « les ruines de son empire, plutôt que de vivre dans « l'obscurité et dans la bassesse[2]. »

J'ai choisi Monime entre les femmes que Mithridate a aimées. Il paraît que c'est celle de toutes qui a été la plus vertueuse, et qu'il a aimée le plus tendrement. Plutarque semble avoir pris plaisir à décrire le malheur et les sentiments de cette princesse. C'est lui qui m'a donné l'idée de Monime ; et c'est en partie sur la peinture qu'il en a faite que j'ai fondé un caractère que je puis dire qui n'a point déplu. Le lecteur trouvera bon que je rapporte ses paroles telles qu'Amyot les a traduites: car elles ont une grace dans le vieux style de ce traducteur que je ne crois point pouvoir égaler dans notre langage moderne :

« Cette-ci estoit fort renommée entre les Grecs, « pour ce que quelques sollicitations que lui sceust

1 Dans la première édition, la préface finissoit en cet endroit. (G.)

2 *Hist. rom.*, lib. XXXVII.

« faire le roi en estant amoureux, jamais ne voulut « entendre à toutes ses poursuites jusqu'à ce qu'il y « eust accord de mariage passé entre eux, qu'il lui « eust envoyé le diadème ou bandeau royal, et qu'il « l'eust appelée royne. La pauvre dame, depuis que « ce roi l'eust espousée, avoit vécu en grande des- « plaisance, ne faisant continuellement autre chose « que de plorer la malheuseuse beauté de son corps, « laquelle, au lieu d'un mari, lui avoit donné un « maistre, et, au lieu de compaignie conjugale, et « que doibt avoir une dame d'honneur, lui avoit « baillé une garde et garnison d'hommes barbares, « qui la tenoient comme prisonnière loin du doulx « pays de la Grèce, en lieu où elle n'avoit qu'un « songe et une ombre des biens qu'elle avoit espérés; « et au contraire avoit réellement perdu les vérita- « bles, dont elle jouissoit au pays de sa naissance. Et « quand l'eunuque fut arrivé devers elle, et lui eust « faict commandement de par le roi qu'elle eust à « mourir, adonc elle s'arracha d'alentour de la teste « son bandeau royal, et, se le nouant alentour du « col, s'en pendit. Mais le bandeau ne fut pas assez « fort et se rompit incontinent. Et lors elle se prit à « dire : « O maudit et malheureux tissu, ne me ser- « viras-tu point au moins à ce triste service? » En « disant ces paroles, elle le jeta contre terre, cra- « chant dessus, et tendit la gorge à l'eunuque[1]. »

1 (PLUTARQUE, *Vie de Lucullus.*) Racine a supprimé plusieurs mots du texte d'Amyot, et y fait quelques changements, afin de restreindre à *Monime* ce qui, dans ce récit, s'applique en général aux femmes de *Mithridate. (G.)*

Xipharès étoit fils de Mithridate et d'une de ses femmes qui se nommoit Stratonice. Elle livra aux Romains une place de grande importance, où étaient les trésors de Mithridate, pour mettre son fils Xipharès dans les bonnes graces de Pompée. Il y a des historiens qui prétendent que Mithridate fit mourir ce jeune prince pour se venger de la perfidie de sa mère.

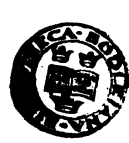
Je ne dis rien de Pharnace : car qui ne sait pas que ce fut lui qui souleva contre Mithridate ce qui lui restoit de troupes, et qui força ce prince à se vouloir empoisonner, et à se passer son épée au travers du corps pour ne pas tomber entre les mains de ses ennemis? C'est ce même Pharnace qui fut vaincu depuis par Jules César, et qui fut tué ensuite dans une autre bataille.

PERSONNAGES.

MITHRIDATE, roi de Pont et de quantité d'autres royaumes.
MONIME, accordée avec Mithridate, et déja déclarée reine.
PHARNACE, } fils de Mithridate, mais de différentes
XIPHARÈS, } mères.
ARBATE, confident de Mithridate et gouverneur de la place de Nymphée.
PHOEDIME, confidente de Monime.
ARCAS, domestique de Mithridate[1].
GARDES.

Noms des acteurs qui ont créé les rôles de *Mithridate.*

MITHRIDATE.	LA FLEUR.
PHARNACE.	CHAMPMESLÉ.
XIPHARÈS.	BRECOURT.
MONIME.	Mademoiselle CHAMPMESLÉ.
ARBATE.	HAUTEROCHE.



La scène est à Nymphée, port de mer sur le Bosphore Cimmérien, dans la Chersonèse Taurique[2].

[1] Pour ce mot *domestique*, voyez la première note d'*Iphigénie*.
[2] Dans la première édition, on lit : *La scène est à Nymphée, port de mer dans le Bosphore Cimmérien, autrement dit la Taurique Chersonèse.* (G.)

MITHRIDATE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE I.

XIPHARÈS, ARBATE.

XIPHARÈS.

On nous faisoit, Arbate, un fidèle rapport :
Rome en effet triomphe, et Mithridate est mort.
Les Romains, vers l'Euphrate, ont attaqué mon père [1],
Et trompé dans la nuit sa prudence ordinaire.
Après un long combat, tout son camp dispersé
Dans la foule des morts, en fuyant, l'a laissé ;
Et j'ai su qu'un soldat dans les mains de Pompée
Avec son diadème a remis son épée.
Ainsi ce roi qui seul a, durant quarante ans [2],
Lassé tout ce que Rome eut de chefs importants,
Et qui, dans l'Orient balançant la fortune,
Vengeoit de tous les rois la querelle commune,

1 Ce fut près de la ville de Dastire que Pompée surprit Mithridate, et le renferma dans son camp par un rempart de cent cinquante stades de circuit. Mithridate ne le franchit qu'à la faveur des ténèbres, et fut vaincu la nuit suivante. (L. B.)

2 Pline nous a conservé, liv. VII, chap. XXXVI, une inscription qui réduit à trente ans la durée de cette guerre contre Mithridate. (G.)

On a observé que les huit ou dix premiers vers de cette pièce sont écrits si naturellement, qu'on pourroit les mettre en prose presque sans y rien changer. Il n'y a que la rime qui fasse apercevoir qu'on lit des vers, et il seroit impossible d'y changer l'ordre des mots. On peut en faire l'essai, et l'on verra que ces vers, à la fois si simples et si nobles, se transformeront en une prose qui ne sera pas même de la prose poétique. (L. R.)

Meurt, et laisse après lui, pour venger son trépas[1],
Deux fils infortunés qui ne s'accordent pas.

ARBATE.

Vous, seigneur! Quoi! l'ardeur de régner en sa place
Rend déja Xipharès ennemi de Pharnace[2]?

XIPHARÈS.

Non, je ne prétends point, cher Arbate, à ce prix,
D'un malheureux empire acheter le débris.
Je sais en lui des ans respecter l'avantage;
Et, content des États marqués pour mon partage,
Je verrai sans regret tomber entre ses mains
Tout ce que lui promet l'amitié des Romains.

ARBATE.

L'amitié des Romains? Le fils de Mithridate,
Seigneur? Est-il bien vrai?

XIPHARÈS.

N'en doute point Arbate;
Pharnace, dès longtemps tout Romain dans le cœur,
Attend tout maintenant de Rome et du vainqueur.
Et moi, plus que jamais à mon père fidèle,
Je conserve aux Romains une haine immortelle.
Cependant et ma haine et ses prétentions
Sont les moindres sujets de nos divisions.

ARBATE.

Et quel autre intérêt contre lui vous anime?

XIPHARÈS.

Je m'en vais t'étonner : cette belle Monime,
Qui du roi notre père attira tous les vœux,
Dont Pharnace, après lui, se déclare amoureux...

ARBATE.

Hé bien, seigneur?

1 Tout lecteur curieux d'étudier la période poétique fera sans doute attention à ce mot *meurt,* qui, après quatre vers imposants, tombe si juste au commencement du cinquième, et le coupe, en formant une césure qui force l'oreille de s'y arrêter. (L.)

2 Arbate ne répond pas directement à ce que vient de dire Xipharès; c'est une faute contre la justesse du dialogue, que La Motte-Houdard a fort bien remarquée. Arbate ne devoit pas interpeller Xipharès, et le soupçonner d'être ennemi de son frère par ambition. (G.)

XIPHARÈS.

Je l'aime, et ne veux plus m'en taire,
Puisque enfin pour rival je n'ai plus que mon frère [1].
Tu ne t'attendois pas, sans doute, à ce discours;
Mais ce n'est point, Arbate, un secret de deux jours [2].
Cet amour s'est longtemps accru dans le silence.
Que n'en puis-je à tes yeux marquer la violence,
Et mes premiers soupirs, et mes derniers ennuis [3]!
Mais, en l'état funeste où nous sommes réduits,
Ce n'est guère le temps d'occuper ma mémoire
A rappeler le cours d'une amoureuse histoire.
Qu'il te suffise donc, pour me justifier,
Que je vis, que j'aimai la reine le premier [4];
Que mon père ignoroit jusqu'au nom de Monime
Quand je conçus pour elle un amour légitime.
Il la vit. Mais au lieu d'offrir à ses beautés
Un hymen, et des vœux dignes d'être écoutés,
Il crut que, sans prétendre une plus haute gloire,
Elle lui céderoit une indigne victoire.
Tu sais par quels efforts il tenta sa vertu;
Et que, lassé d'avoir vainement combattu [5],

1 Le spectateur reçoit presque à chaque vers une instruction nouvelle : à peine connoît-il les caractères différents des deux frères, qu'il apprend leur rivalité. C'est là le mérite essentiel d'une bonne exposition : jamais le sujet n'y est trop tôt expliqué. (G.)

2 *Un secret de deux jours :* voilà de ces familiarités de diction que les critiques n'ont pas manqué de relever, et qui se font d'autant plus remarquer que l'élégance du style est plus continue.

3 L'opposition des *premiers* et des *derniers* est peu digne de l'auteur. Louis Racine pense que ce vers ne se lie pas assez bien avec le précédent; mais il ne dit rien sur ces expressions vraiment condamnables : *marquer aux yeux*, et *marquer aux yeux des soupirs.* (G.)

4 Cette circonstance essentielle excuse l'amour de Xipharès, le rend intéressant, et conserve à ce fils de Mithridate un caractère honnête et vertueux, lors même qu'il est le rival de son père. (G.)

5 La Harpe dit que ce vers n'a point de césure, parcequ'il n'y a aucune raison de s'arrêter après l'auxiliaire *avoir*. Louis Racine avoit fait la même observation. Il se pourroit cependant que le poëte eût eu l'intention de placer le repos après le mot *lassé*, afin de donner plus d'énergie à la phrase. On sait que cette licence est quelquefois permise, et que, bien employée, elle devient une beauté.

Absent, mais toujours plein de son amour extrême,
Il lui fit par tes mains porter son diadème.
Juge de mes douleurs quand des bruits trop certains
M'annoncèrent du roi l'amour et les desseins;
Quand je sus qu'à son lit Monime réservée
Avoit pris avec toi le chemin de Nymphée [1]!
Hélas! ce fut encor dans ce temps odieux
Qu'aux offres des Romains ma mère ouvrit les yeux;
Ou pour venger sa foi par cet hymen trompée,
Ou ménageant pour moi la faveur de Pompée,
Elle trahit mon père, et rendit aux Romains
La place et les trésors confiés en ses mains.
Quel devins-je au récit du crime de ma mère!
Je ne regardai plus mon rival dans mon père;
J'oubliai mon amour par le sien traversé :
Je n'eus devant les yeux que mon père offensé.
J'attaquai les Romains; et ma mère, éperdue,
Me vit, en reprenant cette place rendue,
A mille coups mortels contre eux me dévouer [2],
Et chercher, en mourant, à la désavouer.
L'Euxin, depuis ce temps, fut libre, et l'est encore;
Et des rives de Pont aux rives du Bosphore,
Tout reconnut mon père; et ses heureux vaisseaux
N'eurent plus d'ennemis que les vents et les eaux.
Je voulois faire plus : je prétendois, Arbate,
Moi-même à son secours m'avancer vers l'Euphrate.
Je fus soudain frappé du bruit de son trépas.
Au milieu de mes pleurs, je ne le cèle pas,
Monime, qu'en tes mains mon père avoit laissée,
Avec tous ses attraits revint en ma pensée.
Que dis-je? en ce malheur je tremblai pour ses jours;

1 Ce n'est pas sans dessein qu'on nomme ici Nymphée : c'est le nom de la ville dans l'enceinte de laquelle l'action se passe. *Nymphée* ne rime pas avec *réservée*. (G.)

2 *Contre eux* est inutile. On en peut dire autant du mot *rendue* dans le vers précédent. (G.) — Six vers plus haut : *quel devins-je*, pour *que devins-je*. Cette locution étoit sans doute en usage du temps de Racine, car aucun critique contemporain ne l'a relevée. Toutes les éditions publiées pendant la vie de l'auteur portent *quel devins-je*.

Je redoutai du roi les cruelles amours;
Tu sais combien de fois ses jalouses tendresses
Ont pris soin d'assurer la mort de ses maîtresses.
Je volai vers Nymphée; et mes tristes regards
Rencontrèrent Pharnace au pied de ses remparts.
J'en conçus, je l'avoue, un présage funeste.
Tu nous reçus tous deux, et tu sais tout le reste.
Pharnace, en ses desseins toujours impétueux,
Ne dissimula point ses vœux présomptueux :
De mon père à la reine il conta la disgrace,
L'assura de sa mort, et s'offrit en sa place.
Comme il le dit, Arbate, il veut l'exécuter [1].
Mais enfin à mon tour je prétends éclater :
Autant que mon amour respecta la puissance
D'un père à qui je fus dévoué dès l'enfance,
Autant ce même amour, maintenant révolté,
De ce nouveau rival brave l'autorité.
Ou Monime, à ma flamme elle-même contraire,
Condamnera l'aveu que je prétends lui faire;
Ou bien, quelque malheur qu'il en puisse avenir [2],
Ce n'est que par ma mort qu'on la peut obtenir.
Voilà tous les secrets que je voulois t'apprendre.
C'est à toi de choisir quel parti tu dois prendre;
Qui des deux te paraît plus digne de ta foi,
L'esclave des Romains, ou le fils de ton roi.
Fier de leur amitié, Pharnace croit peut-être
Commander dans Nymphée, et me parler en maître.
Mais ici mon pouvoir ne connaît point le sien :
Le Pont est son partage, et Colchos est le mien [3];

1 Le pronom *le*, qui est deux fois dans ce vers, ne se rapporte absolument à rien, et ce n'est pas ici le cas d'une ellipse élégante ou passionnée : c'est une simple inadvertance du poëte.

2 *Avenir*, par corruption pour *advenir*, est banni depuis longtemps du discours soutenu. On dit familièrement *il advint;* mais d'*avenir* on a conservé, toujours dans le discours familier, *avenant*, *avenante*, qui signifie plus qu'*agréable*. (L) — L'Académie admet le mot, elle dit seulement qu'il est familier.

3 Quelques savants prétendent qu'il n'y a point dans la Colchide de ville qui s'appelle Colchos. Colchos n'est pas non plus le nom d'une région, d'une province, comme Luneau se l'imagine. *Colchos* est un

Et l'on sait que toujours la Colchide et ses princes
Ont compté ce Bosphore au rang de leurs provinces [1].

ARBATE.

Commandez-moi, seigneur. Si j'ai quelque pouvoir,
Mon choix est déja fait, je ferai mon devoir :
Avec le même zèle, avec la même audace
Que je servois le père, et gardois cette place,
Et contre votre frère, et même contre vous,
Après la mort du roi, je vous sers contre tous [2].
Sans vous, ne sais-je pas que ma mort assurée
De Pharnace en ces lieux alloit suivre l'entrée?
Sais-je pas que mon sang, par ses mains répandu,
Eût souillé ce rempart contre lui défendu?
Assurez-vous du cœur et du choix de la reine;
Du reste, ou mon crédit n'est plus qu'une ombre vaine,
Ou Pharnace, laissant le Bosphore en vos mains,
Ira jouir ailleurs des bontés des Romains.

XIPHARÈS.

Que ne devrai-je point à cette ardeur extrême!

nom de peuple : c'est l'accusatif de *Colchi*, *Colchorum*. Il est vrai que Racine en parle toujours comme d'une ville :

Je le puis à Colchos, et je le puis ici.

Bossuet, Rollin, l'abbé Gédoyn dans sa traduction de Pausanias, appellent Colchos une ville. Quand ils se seroient tous trompés avec Racine, ce seroit, dans une tragédie, une faute bien légère; et ce n'est pas ici le lieu de placer une dissertation grammaticale et géographique. (G.)

[1] L'usage veut qu'on dise *mettre au rang* et *compter au nombre*; mais cet usage n'est une loi que pour la prose. Cette scène est écrite avec une élégance si naturelle, que La Motte-Houdard l'a choisie pour prouver l'inutilité de la versification : il a mis en prose les vers de Racine, et il n'a eu besoin pour cette opération que de rompre la mesure : tant le style de Racine est pur, correct et facile! Mais La Motte, au lieu de faire par là triompher sa cause, s'est avoué vaincu, puisqu'il a prouvé par le fait que les bons vers réunissent à toutes les qualités d'une bonne prose une grace, une harmonie, une vivacité, auxquelles la prose ne peut atteindre : la scène de La Motte est élégante et bien écrite, mais froide et ennuyeuse en comparaison de celle de Racine. (G.)

[2] L'inversion de ces quatre vers est dure; et la répétition de la conjonction *et* rend la phrase extrêmement pénible. (G.)

Mais on vient. Cours, ami. C'est Monime elle-même [1].

SCÈNE II.

MONIME, XIPHARÈS.

MONIME.

Seigneur, je viens à vous : car enfin aujourd'hui [2],
Si vous m'abandonnez, quel sera mon appui?
Sans parents, sans amis, désolée et craintive,
Reine longtemps de nom, mais en effet captive,
Et veuve maintenant sans avoir eu d'époux,
Seigneur, de mes malheurs ce sont là les plus doux.
Je tremble à vous nommer l'ennemi qui m'opprime [3] :
J'espère toutefois qu'un cœur si magnanime
Ne sacrifiera point les pleurs des malheureux
Aux intérêts du sang qui vous unit tous deux.

1 De quoi s'agit-il jusqu'ici? De savoir si Xipharès l'emportera sur Pharnace auprès de Monime, que l'on ne connoît encore que comme une des maîtresses de leur père. Certes, ce n'est pas là ce qu'on attend du début d'une tragédie qui porte le nom de *Mithridate*. Le reste de cet acte ne nous offrira qu'une rivalité de deux jeunes princes, dont les amours et le caractère n'ont encore rien qui puisse nous y attacher beaucoup. Tout ce commencement m'a toujours paru très foible : sans le nom de Mithridate, rien ne seroit ici au-dessus du comique noble ; mais dès qu'il paroîtra, il relèvera tout, et Racine *ne tombe pas longtemps*. (L.)

2 L'arrivée de la reine produit un grand effet, parceque le spectateur aime déja sa vertu, et qu'il est impatient de savoir quels sont ses sentiments à l'égard des deux princes. On a demandé pourquoi Monime venoit elle-même trouver Xipharès ; on a trouvé cette démarche peu convenable à son sexe : le péril de Monime et sa situation présente répondent à cette observation. Corneille auroit pu tracer le portrait de Mithridate ; mais ce portrait de Monime n'appartenoit qu'au pinceau de Racine ; il n'a point de rival dans l'art de tracer ces figures angéliques, où l'héroïsme de la vertu relève la pudeur, la timidité, la délicatesse. La plupart de ses héroïnes ont la physionomie céleste des vierges de Raphaël ; leurs traits, leurs proportions, offrent toute la noblesse et toute la perfection du style grec. (G.)

3 *Je tremble à vous nommer*, on diroit maintenant *je tremble de*.

Vous devez à ces mots reconnoître Pharnace :
C'est lui, seigneur, c'est lui dont la coupable audace
Veut, la force à la main, m'attacher à son sort
Par un hymen pour moi plus cruel que la mort.
Sous quel astre ennemi faut-il que je sois née!
Au joug d'un autre hymen sans amour destinée,
A peine suis-je libre et goûte quelque paix,
Qu'il faut que je me livre à tout ce que je hais.
Peut-être je devrois, plus humble en ma misère,
Me souvenir du moins que je parle à son frère[1] :
Mais, soit raison, destin, soit que ma haine en lui
Confonde les Romains, dont il cherche l'appui,
Jamais hymen formé sous le plus noir auspice[2]
De l'hymen que je crains n'égala le supplice.
Et si Monime en pleurs ne vous peut émouvoir,
Si je n'ai plus pour moi que mon seul désespoir,
Au pied du même autel où je suis attendue,
Seigneur, vous me verrez, à moi-même rendue,
Percer ce triste cœur qu'on veut tyranniser,
Et dont jamais encor je n'ai pu disposer[3].

XIPHARÈS.

Madame, assurez-vous de mon obéissance;
Vous avez dans ces lieux une entière puissance :
Pharnace ira, s'il veut, se faire craindre ailleurs.
Mais vous ne savez pas encor tous vos malheurs.

1 Quelle grace touchante, quel art et quel charme de style dans ce discours de Monime ! Avec combien d'adresse elle excuse sa haine contre Pharnace ! Comme elle flatte, sans le savoir et sans paroître s'en douter, tous les sentiments les plus chers au cœur de Xipharès ! Quelle situation délicate et intéressante ! Enfin que de naturel et de simplicité dans sa douleur ! Quelle mesure dans le dessein qu'elle annonce de se donner la mort ! ce n'est point une menace fastueuse : c'est le désespoir d'un cœur noble et généreux. (G.)

2 Quand ce mot est au figuré, comme *sous vos auspices* pour *sous votre protection*, il n'a point de singulier. Il en a un quand il est, comme ici, au propre, pour *augurium*. (L. R.)

3 Ce vers est ici jeté adroitement ; il prépare à une déclaration, à un aveu, puisque enfin il y a encore de tout cela dans cette pièce ; mais les gradations sont observées. (L.)

MONIME.

Hé! quel nouveau malheur peut affliger Monime,
Seigneur?

XIPHARÈS.

Si vous aimer c'est faire un si grand crime[1],
Pharnace n'en est pas seul coupable aujourd'hui;
Et je suis mille fois plus criminel que lui.

MONIME.

Vous!

XIPHARÈS.

Mettez ce malheur au rang des plus funestes;
Attestez, s'il le faut, les puissances célestes[2]
Contre un sang malheureux, né pour vous tourmenter,
Père, enfants, animés à vous persécuter[3];
Mais avec quelque ennui que vous puissiez apprendre
Cet amour criminel qui vient de vous surprendre,
Jamais tous vos malheurs ne sauroient approcher
Des maux que j'ai soufferts en le voulant cacher.
Ne croyez point pourtant que, semblable à Pharnace,
Je vous serve aujourd'hui pour me mettre en sa place.
Vous voulez être à vous, j'en ai donné ma foi,
Et vous ne dépendrez ni de lui ni de moi.
Mais, quand je vous aurai pleinement satisfaite,
En quels lieux avez-vous choisi votre retraite?
Sera-ce loin, madame, ou près de mes États?
Me sera-t-il permis d'y conduire vos pas?
Verrez-vous d'un même œil le crime et l'innocence?
En fuyant mon rival, fuirez-vous ma présence?
Pour prix d'avoir si bien secondé vos souhaits,
Faudra-t-il me résoudre à ne vous voir jamais?

MONIME.

Ah! que m'apprenez-vous!

1 On a repris avec raison ces déclarations, qui tombent dans une galanterie romanesque, et n'ont pas la dignité tragique, quoiqu'elles ne manquent ni d'élégance ni de grace. (G.)

2 Même exagération de sentiments, même ton de pure galanterie : ce n'est pas là de la tragédie. (L.)

3 Ellipse forcée, parcequ'elle supprime la liaison entre ce vers et le précédent : la grammaire voudroit *contre un père et des enfants*. (G.)

XIPHARÈS.

Hé quoi ! belle Monime,
Si le temps peut donner quelque droit légitime,
Faut-il vous dire ici que le premier de tous
Je vous vis, je formai le dessein d'être à vous,
Quand vos charmes naissants, inconnus à mon père,
N'avoient encor paru qu'aux yeux de votre mère?
Ah! si, par mon devoir forcé de vous quitter,
Tout mon amour alors ne put pas éclater[1],
Ne vous souvient-il plus, sans compter tout le reste,
Combien je me plaignis de ce devoir funeste?
Ne vous souvient-il plus, en quittant vos beaux yeux,
Quelle vive douleur attendrit mes adieux?
Je m'en souviens tout seul : avouez-le, madame,
Je vous rappelle un songe effacé de votre ame.
Tandis que, loin de vous, sans espoir de retour,
Je nourrissois encor un malheureux amour,
Contente, et résolue à l'hymen de mon père,
Tous les malheurs du fils ne vous affligeoient guère[2].

MONIME.

Hélas!

XIPHARÈS.

Avez-vous plaint un moment mes ennuis?

MONIME.

Prince... n'abusez point de l'état où je suis[3].

1 *Pas* est ici pour la mesure. On diroit plus élégamment *tout mon amour ne put éclater*. La phrase est correcte, mais elle manque d'harmonie. (L.) — *Sans compter tout le reste,* dans le vers suivant, est un hémistiche inutile au sens, nécessaire à la rime. (L. B.)

2 VAR. Tous les malheurs du fils ne vous occupoient guère.

3 *Prince .. n'abusez point de l'état où je suis. En abuser, ô ciel!* Et *avez-vous plaint un moment mes ennuis?* Et *en quittant vos beaux yeux*, etc. Tout cela, il faut le dire, est de la fadeur, et ne peut passer que dans l'églogue et dans l'élégie. Mais ce vers si élégant,

Quelle vive douleur attendrit mes adieux,

et quelques autres vers, rappellent au moins le poëte, si l'on ne voit pas encore le poëte tragique. (L.)

XIPHARÈS.

En abuser, ô ciel! quand je cours vous défendre,
Sans vous demander rien, sans oser rien prétendre;
Que vous dirai-je enfin? lorsque je vous promets
De vous mettre en état de ne me voir jamais!

MONIME.

C'est me promettre plus que vous ne sauriez faire.

XIPHARÈS.

Quoi! malgré mes serments, vous croyez le contraire?
Vous croyez qu'abusant de mon autorité,
Je prétends attenter à votre liberté?
On vient, madame, on vient : expliquez-vous, de grace.
Un mot.

MONIME.

Défendez-moi des fureurs de Pharnace :
Pour me faire, seigneur, consentir à vous voir,
Vous n'aurez pas besoin d'un injuste pouvoir.

XIPHARÈS.

Ah, madame!

MONIME.

Seigneur, vous voyez votre frère.

SCÈNE III.

MONIME, PHARNACE, XIPHARÈS.

PHARNACE.

Jusques à quand, madame, attendrez-vous mon père?
Des témoins de sa mort viennent à tous moments
Condamner votre doute et vos retardements.
Venez, fuyez l'aspect de ce climat sauvage,
Qui ne parle à vos yeux que d'un triste esclavage :
Un peuple obéissant vous attend à genoux,
Sous un ciel plus heureux et plus digne de vous.
Le Pont vous reconnoît dès longtemps pour sa reine :
Vous en portez encor la marque souveraine;
Et ce bandeau royal fut mis sur votre front
Comme un gage assuré de l'empire de Pont.

Maître de cet État que mon père me laisse,
Madame, c'est à moi d'accomplir sa promesse.
Mais il faut, croyez-moi, sans attendre plus tard [1],
Ainsi que notre hymen presser notre départ :
Nos intérêts communs et mon cœur le demandent.
Prêts à vous recevoir, mes vaisseaux nous attendent ;
Et du pied de l'autel vous y pouvez monter,
Souveraine des mers qui vous doivent porter.

MONIME.

Seigneur, tant de bontés ont lieu de me confondre.
Mais, puisque le temps presse, et qu'il faut vous répondre,
Puis-je, laissant la feinte et les déguisements,
Vous découvrir ici mes secrets sentiments ?

PHARNACE.

Vous pouvez tout.

MONIME.

Je crois que je vous suis connue.
Éphèse est mon pays ; mais je suis descendue [2]
D'aïeux, ou rois, seigneur, ou héros qu'autrefois
Leur vertu, chez les Grecs, mit au-dessus des rois.
Mithridate me vit ; Éphèse, et l'Ionie,
A son heureux empire étoit alors unie :
Il daigna m'envoyer ce gage de sa foi.
Ce fut pour ma famille une suprême loi :
Il fallut obéir. Esclave couronnée,
Je partis pour l'hymen où j'étois destinée.
Le roi, qui m'attendoit au sein de ses États,
Vit emporter ailleurs ses desseins et ses pas,
Et, tandis que la guerre occupoit son courage,

1 C'est le seul vers foible dans cette magnifique tirade de Pharnace, remplie de vers admirables. Pharnace, d'après son caractère fourbe, veut éblouir Monime par le faste des promesses, par un vain étalage de grandeur. Remarquez surtout la beauté et l'harmonie du dernier vers. (G.)

2 Tout ce que Monime dit ici étoit sans doute connu de Pharnace ; mais elle ne lui rappelle *ses aïeux* et *sa naissance* que parceque Pharnace paroît l'oublier en lui parlant d'un ton impérieux. L'auteur ne pouvoit avec plus d'adresse faire connoître Monime aux spectateurs. (L. B.) — Selon Plutarque, Monime n'étoit point d'Éphèse, mais de Milet. (*Vie de Lucullus*, chap. IX.)

M'envoya dans ces lieux éloignés de l'orage.
J'y vins : j'y suis encor. Mais cependant, seigneur,
Mon père paya cher ce dangereux honneur :
Et les Romains vainqueurs, pour première victime,
Prirent Philopœmen, le père de Monime [1].
Sous ce titre funeste il se vit immoler ;
Et c'est de quoi, seigneur, j'ai voulu vous parler
Quelque juste fureur dont je sois animée,
Je ne puis point à Rome opposer une armée :
Inutile témoin de tous ses attentats,
Je n'ai pour me venger ni sceptre ni soldats ;
Enfin, je n'ai qu'un cœur. Tout ce que je puis faire,
C'est de garder la foi que je dois à mon père,
De ne point dans son sang aller tremper mes mains
En épousant en vous l'allié des Romains.

PHARNACE.

Que parlez-vous de Rome et de son alliance ?
Pourquoi tout ce discours et cette défiance ?
Qui vous dit qu'avec eux je prétends m'allier ?

MONIME.

Mais vous-même, seigneur, pouvez-vous le nier ?
Comment m'offririez-vous l'entrée et la couronne
D'un pays que partout leur armée environne,
Si le traité secret qui vous lie aux Romains
Ne vous en assuroit l'empire et les chemins ?

PHARNACE.

De mes intentions je pourrois vous instruire,
Et je sais les raisons que j'aurois à vous dire,
Si, laissant en effet les vains déguisements,
Vous m'aviez expliqué vos secrets sentiments ;
Mais enfin je commence, après tant de traverses [2],
Madame, à rassembler vos excuses diverses ;

1 Il ne peut être ici question du célèbre Philopœmen, chef des Achéens, mort longtemps avant la naissance de Mithridate ; mais il y a beaucoup d'adresse à supposer Monime fille d'un des descendants de ce grand homme : cette origine donne plus d'éclat et de dignité au personnage ; la haine de Monime pour les Romains se trouve bien motivée par le desir de venger la mort de son père. (G.)

2 *Traverses* ne peut s'employer pour *détours : traverses*, dans le style noble, signifie contrariétés, accidents, malheurs. (G.)

Je crois voir l'intérêt que vous voulez celer,
Et qu'un autre qu'un père ici vous fait parler.

XIPHARÈS.

Quel que soit l'intérêt qui fait parler la reine,
La réponse, seigneur, doit-elle être incertaine?
Et contre les Romains votre ressentiment
Doit-il pour éclater balancer un moment?
Quoi! nous aurons d'un père entendu la disgrace;
Et lents à le venger, prompts à remplir sa place,
Nous mettrons notre honneur et son sang en oubli!
Il est mort : savons-nous s'il est enseveli[1]?
Qui sait si, dans le temps que votre ame empressée
Forme d'un doux hymen l'agréable pensée,
Ce roi, que l'Orient, tout plein de ses exploits,
Peut nommer justement le dernier de ses rois,
Dans ses propres États, privé de sépulture,
Ou couché sans honneur dans une foule obscure,
N'accuse point le ciel qui le laisse outrager,
Et des indignes fils qui n'osent le venger[2]?
Ah! ne languissons plus dans un coin du Bosphore :
Si dans tout l'univers quelque roi libre encore,
Parthe, Scythe ou Sarmate, aime sa liberté[3],
Voilà nos alliés : marchons de ce côté.
Vivons, ou périssons dignes de Mithridate;
Et songeons bien plutôt, quelque amour qui nous flatte,

[1] Beau, ainsi que tout le reste du couplet; mais c'est mettre dans la bouche de Xipharès la condamnation de tout ce qu'il a dit et fait jusqu'ici. (L.)

[2] Desfontaines pense que Racine eût mieux fait de mettre *ses indignes fils,* au lieu de *des indignes fils :* selon ce critique, la phrase en seroit plus claire; *le venger* se rapporteroit encore plus immédiatement à Mithridate. L'opinion de l'abbé Desfontaines est raisonnable. Louis Racine prétend qu'il faut nécessairement *d'indignes;* il ajoute que c'est une faute d'imprimeur, et que l'auteur avoit mis, selon toutes les apparences, *et deux indignes fils.* M. Didot a corrigé le vers d'après cette opinion. Pour moi, je suis convaincu que Racine a mis et a voulu mettre *et des indignes fils :* toutes les éditions faites pendant sa vie sont uniformes. (G.)

[3] Ce trait est conforme à la lettre que Mithridate écrivit au roi des Parthes, pour lui demander son alliance. (G.) — Voyez SALLUSTE, *Fragm.,* lib. IV.

A défendre du joug et nous et nos États
Qu'à contraindre des cœurs qui ne se donnen.

PHARNACE.

Il sait vos sentiments. Me trompois-je, madam
Voilà cet intérêt si puissant sur votre ame,
Ce père, ces Romains que vous me reprochez.

XIPHARÈS.

J'ignore de son cœur les sentiments cachés;
Mais je m'y soumettrois sans vouloir rien prétendr
Si, comme vous, seigneur, je croyois les entendre.

PHARNACE.

Vous feriez bien; et moi, je fais ce que je doi :
Votre exemple n'est pas une règle pour moi.

XIPHARÈS.

Toutefois en ces lieux je ne connais personne
Qui ne doive imiter l'exemple que je donne.

PHARNACE.

Vous pourriez à Colchos vous expliquer ainsi.

XIPHARÈS.

Je le puis à Colchos, et je le puis ici.

PHARNACE.

Ici! vous y pourriez rencontrer votre perte...

SCÈNE IV.

MONIME, PHARNACE, XIPHARÈS, PHOEDIME.

PHOEDIME.

Princes, toute la mer est de vaisseaux couverte [1];

[1] Quel coup de théâtre! Quel changement dans la situation de tous les personnages! Et c'est une confidente, avec un simple message, qui produit ce grand mouvement! C'est ainsi que dans *Phèdre,* le message de Panope, qui vient annoncer la mort de Thésée, fait prendre à la scène une face nouvelle. Ici, nous voyons deux frères et deux rivaux sur le point d'en venir aux mains; Monime, prête à devenir la proie de Pharnace, ou la conquête de Xipharès, lorsque, tout à coup, l'arrivée de Mithridate remet la reine sous le joug d'un vieux mari, et les deux frères sous l'autorité d'un père soupçonneux et cruel, qui, pour satisfaire sa jalousie et sa vengeance, compte pour rien la vie de ses

Je : bientôt, démentant le faux bruit de sa mort,
Et ithridate lui-même arrive dans le port.

MONIME.

Q Mithridate!
L

XIPHARÈS.

E Mon père!
I

PHARNACE.

(Ah! que viens-je d'entendre!
]

PHOEDIME.

Quelques vaisseaux légers sont venus nous l'apprendre.
C'est lui-même : et déja, pressé de son devoir,
Arbate loin du bord l'est allé recevoir.

XIPHARÈS, à Monime.

Qu'avons-nous fait!

MONIME, à Xipharès.

Adieu, prince. Quelle nouvelle!

SCÈNE V.

PHARNACE, XIPHARÈS.

PHARNACE, à part.

Mithridate revient! Ah, fortune cruelle!
Ma vie et mon amour tous deux courent hasard [1],

femmes et de ses enfants. Monime, confuse et troublée, se retire. Pharnace, fidèle à son caractère, voit le danger, combine ses ressources, et propose à son frère une révolte ouverte. Xipharès, non moins éclairé sur le danger, mais plus délicat sur les ressources, prend le parti de la soumission. Tous les traits sous lesquels on peint Mithridate dans cette scène contribuent à augmenter l'intérêt en augmentant les alarmes du spectateur sur le sort de Xipharès et de Monime. Il n'y a point de premier acte qui se termine d'une manière plus théâtrale, et qui laisse une plus vive attente : c'est la perfection de l'art. (G.)

1 Le style, dans cette dernière scène, n'est pas moins admirable que la conduite : tout y est sage, précis, élégant; tous les traits sont justes : le caractère des deux frères se peint dans leurs discours. Cependant on peut reprendre cette expression, *courir hasard*, qui ne paroît pas digne du reste. (G.) — On peut reprendre aussi, trois vers plus bas, *j'ai conçu l'adieu*, *conçu* pour *compris;* ce mot avoit ce sens du temps de Racine.

Les Romains, que j'attends, arriveront trop tard :
(à Xipharès.)
Comment faire? J'entends que votre cœur soupire,
Et j'ai conçu l'adieu qu'elle vient de vous dire,
Prince ; mais ce discours demande un autre temps :
Nous avons aujourd'hui des soins plus importants.
Mithridate revient peut-être inexorable :
Plus il est malheureux, plus il est redoutable.
Le péril est pressant plus que vous ne pensez.
Nous sommes criminels, et vous le connaissez :
Rarement l'amitié désarme sa colère ;
Ses propres fils n'ont point de juge plus sévère ;
Et nous l'avons vu même à ses cruels soupçons
Sacrifier deux fils pour de moindres raisons.
Craignons pour vous, pour moi, pour la reine elle-même.
Je la plains d'autant plus que Mithridate l'aime.
Amant avec transport, mais jaloux sans retour,
Sa haine va toujours plus loin que son amour.
Ne vous assurez point sur l'amour qu'il vous porte :
Sa jalouse fureur n'en sera que plus forte.
Songez-y. Vous avez la faveur des soldats ;
Et j'aurai des secours que je n'explique pas.
M'en croirez-vous? courons assurer notre grace :
Rendons-nous, vous et moi, maîtres de cette place ;
Et faisons qu'à ses fils il ne puisse dicter
Que les conditions qu'ils voudront accepter.

XIPHARÈS.

Je sais quel est mon crime, et je connais mon père ;
Et j'ai par-dessus vous le crime de ma mère ;
Mais quelque amour encor qui me pût éblouir,
Quand mon père paraît, je ne sais qu'obéir.

PHARNACE.

Soyons-nous donc au moins fidèles l'un à l'autre :
Vous savez mon secret, j'ai pénétré le vôtre.
Le roi, toujours fertile en dangereux détours,
S'armera contre nous de nos moindres discours :
Vous savez sa coutume, et sous quelles tendresses
Sa haine sait cacher ses trompeuses adresses [1].

1 Ces vers ne répondent pas à la pureté et à l'élégance qu'on admire

Allons : puisqu'il le faut, je marche sur vos pas :
Mais, en obéissant, ne nous trahissons pas.

dans cette scène : *Vous savez sa coutume* est bien commun, et *la haine qui cache des adresses sous des tendresses* est encore plus répréhensible : *tendresse,* et surtout *adresse,* ne s'emploient pas au pluriel. (G.)

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

SCÈNE I.

MONIME, PHOEDIME.

PHOEDIME.

Quoi! vous êtes ici quand Mithridate arrive [1]!
Quand, pour le recevoir, chacun court sur la rive,
Que faites-vous, madame? et quel ressouvenir
Tout à coup vous arrête, et vous fait revenir?
N'offenserez-vous point un roi qui vous adore,
Qui, presque votre époux...

MONIME.

Il ne l'est pas encore,
Phœdime; et jusque-là je crois que mon devoir
Est de l'attendre ici sans l'aller recevoir.

PHOEDIME.

Mais ce n'est point, madame, un amant ordinaire
Songez qu'à ce grand roi promise par un père,
Vous avez de ses feux un gage solennel
Qu'il peut, quand il voudra, confirmer à l'autel.
Croyez-moi, montrez-vous; venez à sa rencontre.

MONIME.

Regarde en quel état tu veux que je me montre;
Vois ce visage en pleurs; et, loin de le chercher [2],

[1] Cette première scène ne satisfait pas l'impatience et l'avidité du spectateur; elle ne lui apprend rien de nouveau : c'est une conversation entre Monime et sa confidente, il est vrai, très touchante; mais c'est toujours une conversation : rien ne s'est passé dans l'entr'acte; et les choses, au commencement du second acte, sont dans le même état où elles se trouvoient à la fin du premier. C'est un défaut très rare dans Racine. (G.)

[2] *Le* est beaucoup trop éloigné du nom auquel il se rapporte, et il semble, selon la grammaire, se rapporter à *visage*. *Que je m'aille cacher* est une expression qui manque aujourd'hui de noblesse. Mais ce

Dis-moi plutôt, dis-moi que je m'aille cacher.

PHŒDIME.

Que dites-vous? O dieux!

MONIME.

Ah! retour qui me tue!
Malheureuse! comment paraîtrai-je à sa vue,
Son diadème au front, et dans le fond du cœur,
Phœdime... Tu m'entends, et tu vois ma rougeur.

PHŒDIME.

Ainsi vous retombez dans les mêmes alarmes
Qui vous ont dans la Grèce arraché tant de larmes;
Et toujours Xipharès revient vous traverser [1].

MONIME.

Mon malheur est plus grand que tu ne peux penser:
Xipharès ne s'offroit alors à ma mémoire
Que tout plein de vertus, que tout brillant de gloire;
Et je ne savois pas que, pour moi plein de feux,
Xipharès des mortels fût le plus amoureux...

PHŒDIME.

Il vous aime, madame? Et ce héros aimable...

MONIME.

Est aussi malheureux que je suis misérable.
Il m'adore, Phœdime; et les mêmes douleurs
Qui m'affligeoient ici, le tourmentoient ailleurs.

PHŒDIME.

Sait-il en sa faveur jusqu'où va votre estime?
Sait-il que vous l'aimez?

MONIME.

Il l'ignore, Phœdime.

vers renferme une faute plus grave. *Loin de* signifie *loin que*, avec le sujet du verbe suivant; ainsi ces vers disent grammaticalement : *loin que tu le cherches, dis-moi*, et ce n'est pas la pensée de Racine; il faudroit : loin *de me dire* de le chercher, dis-moi, etc. La même faute se retrouve dans *Andromaque*, acte IV, scène v.

1 *Traverser* signifie susciter des obstacles. Il ne pouvoit être employé ici que dans le cas où Xipharès se seroit opposé à l'exécution des projets de Monime. Le mot *troubler* étoit le mot propre. Un peu plus loin, ces mots de *feux* et d'*amoureux, un héros aimable aussi malheureux* que Monime est *misérable* : tout cela n'est pas du style de la tragédie.

Les dieux m'ont secourue; et mon cœur, affermi,
N'a rien dit, ou du moins n'a parlé qu'à demi.
Hélas! si tu savois, pour garder le silence,
Combien ce triste cœur s'est fait de violence,
Quels assauts, quels combats j'ai tantôt soutenus!
Phœdime, si je puis, je ne le verrai plus:
Malgré tous les efforts que je pourrois me faire,
Je verrois ses douleurs, je ne pourrois me taire.
Il viendra malgré moi m'arracher cet aveu:
Mais n'importe, s'il m'aime, il en jouira peu:
Je lui vendrai si cher ce bonheur qu'il ignore,
Qu'il vaudroit mieux pour lui qu'il l'ignorât encore.

PHŒDIME.

On vient. Que faites-vous, madame?

MONIME.

Je ne puis:
Je ne paraîtrai point dans le trouble où je suis.

SCÈNE II.

MITHRIDATE, PHARNACE, XIPHARÈS, ARBATE, GARDES.

MITHRIDATE.

Princes, quelques raisons que vous me puissiez dire,
Votre devoir ici n'a point dû vous conduire,
Ni vous faire quitter, en de si grands besoins,
Vous, le Pont; vous, Colchos, confiés à vos soins[1].
Mais vous avez pour juge un père qui vous aime.
Vous avez cru des bruits que j'ai semés moi-même;

[1] Cette entrée de Mithridate est magnifique: elle auroit dû commencer l'acte. Luneau la compare avec celle de Pharasmane dans Rhadamiste; c'est-à-dire que Crébillon l'a empruntée de Racine. On rapporte que Baron, lorsqu'il jouoit Mithridate, faisoit connoître par la différence de ses inflexions la différence qu'il mettoit entre ses deux fils: il disoit *vous, le Pont*, d'un ton dur et menaçant, qui exprimoit sa haine contre Pharnace; mais il disoit *vous, Colchos,* avec bonté et d'un ton paternel, qui marquoit son affection pour Xipharès. (G.)

Je vous crois innocents, puisque vous le voulez,
Et je rends grace au ciel qui nous a rassemblés.
Tout vaincu que je suis, et voisin du naufrage,
Je médite un dessein digne de mon courage.
Vous en serez tantôt instruits plus amplement.
Allez, et laissez-moi reposer un moment.

SCÈNE III.

MITHRIDATE, ARBATE.

MITHRIDATE.

Enfin, après un an, tu me revois, Arbate :
Non plus, comme autrefois, cet heureux Mithridate
Qui de Rome toujours balançant le destin,
Tenoit entre elle et moi l'univers incertain :
Je suis vaincu. Pompée a saisi l'avantage [1]
D'une nuit qui laissoit peu de place au courage [2] :
Mes soldats presque nus, dans l'ombre intimidés,
Les rangs de toutes parts mal pris et mal gardés,
Le désordre partout redoublant les alarmes,
Nous-mêmes contre nous tournant nos propres armes,
Les cris que les rochers renvoyoient plus affreux,
Enfin toute l'horreur d'un combat ténébreux [3] :

[1] Avec quel art ces mots, *je suis vaincu,* suspendent le vers! Ce sont là les secrets de la versification, et c'est ainsi qu'on varie les formes de notre alexandrin. (L.)

[2] *Laisser peu de place au courage* est ici une expression neuve et hardie, pour dire *empêcher le courage d'agir, le rendre inutile.* (G.)

[3] Voici le récit qu'en fait Plutarque : « Les plus vieux capitaines « et chefs de bandes lui firent tant de prières (à Pompée) et tant de « remontrances, que finalement ils l'esmeurent à faire tout prompte- « ment donner l'assaut, parcequ'il ne faisoit pas si obscur qu'on ne « vist du tout goutte, à cause que la lune, qui estoit basse et pro- « chaine de son coucher, rendoit encore assez de clarté pour voir les « corps des hommes : mais, pour ce qu'elle baissoit fort, les ombres, « qui s'estendoient bien plus loin que les corps, atteignoient de tout « loin les ennemis, de sorte qu'ils ne pouvoient pour cela juger cer- « tainement la vraie distance qu'il y avoit jusques à eux ; et, comme

Que pouvoit la valeur dans ce trouble funeste[1] !
Les uns sont morts, la fuite a sauvé tout le reste;
Et je ne dois la vie, en ce commun effroi,
Qu'au bruit de mon trépas que je laisse après moi.
Quelque temps inconnu, j'ai traversé le Phase;
Et de là, pénétrant jusqu'au pied du Caucase,
Bientôt dans des vaisseaux sur l'Euxin préparés,
J'ai rejoint de mon camp les restes séparés.
Voilà par quels malheurs poussé dans le Bosphore,
J'y trouve des malheurs qui m'attendoient encore.
Toujours du même amour tu me vois enflammé :
Ce cœur nourri de sang, et de guerre affamé[2],

« s'ils eussent été tout auprès d'eux, ils leur lançoient leurs dards et « javelots, dont ils n'assenoient personne, pour ce qu'ils étoient trop « loin. Ce que voyant les Romains, leur coururent sus, avec grands « cris : mais les Barbares ne les osèrent attendre; ains s'effroyèrent, « et leur tournèrent le dos, en fuyant à val de route, là où il en fut fait « une grande boucherie : car il y en eut de tuez là plus de dix mille, « et fut leur camp mesme pris. Quant à Mithridates, il fendit la presse « des Romains dès le commencement de la meslée, avec bien environ « huit cents chevaux, et passa outre : mais incontinent ses gens « s'écartèrent, les uns de çà, les autres de là, en manière qu'il se « trouva seul avec trois autres. » (*Vie de Pompée*, chap. IX.)

[1] *Mes soldats, les rangs, le désordre, les cris, l'horreur* : tous ces nominatifs devroient être suivis d'un verbe, et le sont d'une exclamation :

Que pouvoit la valeur dans ce trouble funeste !

Cette hardiesse produit un grand effet. Nous en avons déja remarqué un exemple dans la description que fait Bérénice de l'apothéose de Vespasien. Quant à la construction grammaticale, l'esprit supplée facilement ces mots sous-entendus, *figurez-vous*, *représentez-vous*, et la phrase devient plus vive par cette ellipse, sans être moins correcte. La Harpe remarque que l'ellipse est en général un des moyens les plus féconds pour imiter les divers mouvements de l'ame, qui doivent être ceux du discours.

[2] Mithridate est un vieillard amoureux et jaloux; mais avec quel art le poëte a su ennoblir cet amour et cette jalousie! Le roi de Pont se reproche à lui-même cette passion malheureuse, et son amour est tragique et terrible parcequ'il fait craindre pour la vie de son fils. D'ailleurs la richesse et l'énergie du style suffiroient seules pour ennoblir la passion de Mithridate : *Nourri de sang, et de guerre affamé;*

Malgré le faix des ans et du sort qui m'opprime,
Traîne partout l'amour qui l'attache à Monime;
Et n'a point d'ennemis qui lui soient odieux
Plus que deux fils ingrats que je trouve en ces lieux.

ARBATE.

Deux fils, seigneur?

MITHRIDATE.

Écoute. A travers ma colère,
Je veux bien distinguer Xipharès de son frère :
Je sais que de tout temps à mes ordres soumis,
Il hait autant que moi nos communs ennemis;
Et j'ai vu sa valeur, à me plaire attachée,
Justifier pour lui ma tendresse cachée [1];
Je sais même, je sais avec quel désespoir,
A tout autre intérêt préférant son devoir,
Il courut démentir une mère infidèle,
Et tira de son crime une gloire nouvelle;
Et je ne puis encor ni n'oserois penser
Que ce fils si fidèle ait voulu m'offenser.
Mais tous deux en ces lieux que pouvoient-ils attendre?
L'un et l'autre à la reine ont-ils osé prétendre?
Avec qui semble-t-elle en secret s'accorder?
Moi-même de quel œil dois-je ici l'aborder?
Parle. Quelque desir qui m'entraîne auprès d'elle,
Il me faut de leurs cœurs rendre un compte fidèle [2].
Qu'est-ce qui s'est passé? Qu'as-tu vu? Que sais-tu?
Depuis quel temps, pourquoi, comment t'es-tu rendu?

ARBATE.

Seigneur, depuis huit jours l'impatient Pharnace

quelle poésie! *Malgré le faix des ans*, *traîne partout l'amour;* quelles images! Tout est beau, tout est noble avec cette force d'expression. (G.)

1 *Ma tendresse cachée* est bien remarquable. Il n'y a que Mithridate qui soit assez profondément dissimulé pour *cacher* à ses enfants même la tendresse qu'il a pour eux. (L.)

2 Mauvaise construction : *il me faut rendre* signifie dans cette phrase *il faut que je rende*, et Racine veut dire au contraire : *il faut que tu me rendes*. Deux vers plus bas, le même mot est répété avec un autre sens : *comment t'es-tu rendu*. Tout cela est très négligé.

Aborda le premier au pied de cette place[1];
Et de votre trépas autorisant le bruit,
Dans ces murs aussitôt voulut être introduit.
Je ne m'arrêtai point à ce bruit téméraire;
Et je n'écoutois rien, si le prince son frère,
Bien moins par ses discours, seigneur, que par ses pleurs,
Ne m'eût en arrivant confirmé vos malheurs.

MITHRIDATE.

Enfin que firent-ils?

ARBATE.

Pharnace entroit à peine,
Qu'il courut de ses feux entretenir la reine,
Et s'offrit d'assurer, par un hymen prochain,
Le bandeau qu'elle avoit reçu de votre main.

MITHRIDATE.

Traître! sans lui donner le loisir de répandre[2]
Les pleurs que son amour auroit dus à ma cendre!
Et son frère?

ARBATE.

Son frère, au moins jusqu'à ce jour,
Seigneur, dans ses desseins n'a point marqué d'amour,
Et toujours avec vous son cœur d'intelligence
N'a semblé respirer que guerre et que vengeance.

MITHRIDATE.

Mais encor, quel dessein le conduisoit ici?

ARBATE.

Seigneur, vous en serez tôt ou tard éclairci.

MITHRIDATE.

Parle, je te l'ordonne, et je veux tout apprendre.

1 L'exactitude grammaticale demanderoit *est abordé*, et non pas *aborda*. On diroit bien, *il y a huit jours que Pharnace aborda*; mais il faut dire : *depuis huit jours il est abordé*. (G.)

2 Shakspear, ayant à rendre une idée *toute* semblable, fait dire à son Hamlet : *sans avoir eu seulement le temps d'user les souliers qu'elle portoit à l'enterrement de son mari*. C'est la différence qui se trouve d'ordinaire entre la *nature* de Shakspear et celle de Racine. Aussi des critiques profonds appellent-ils la première *une nature vierge*. (L.)

ARBATE.

Seigneur, jusqu'à ce jour ce que j'ai pu comprendre [1],
Ce prince a cru pouvoir, après votre trépas,
Compter cette province au rang de ses États;
Et, sans connaître ici de lois que son courage,
Il venoit par la force appuyer son partage.

MITHRIDATE.

Ah! c'est le moindre prix qu'il se doit proposer,
Si le ciel de mon sort me laisse disposer.
Oui, je respire, Arbate, et ma joie est extrême :
Je tremblois, je l'avoue, et pour un fils que j'aime,
Et pour moi, qui craignois de perdre un tel appui,
Et d'avoir à combattre un rival tel que lui.
Que Pharnace m'offense, il offre à ma colère
Un rival dès longtemps soigneux de me déplaire,
Qui toujours des Romains admirateur secret,
Ne s'est jamais contre eux déclaré qu'à regret;
Et s'il faut que pour lui Monime, prévenue,
Ait pu porter ailleurs une amour qui m'est due,
Malheur au criminel qui vient me la ravir,
Et qui m'ose offenser et n'ose me servir!
L'aime-t-elle?

ARBATE.

Seigneur, je vois venir la reine

MITHRIDATE.

Dieux, qui voyez ici mon amour et ma haine,
Épargnez mes malheurs; et daignez empêcher [2]
Que je ne trouve encor ceux que je vais chercher!
Arbate, c'est assez : qu'on me laisse avec elle.

1 Pour que cette phrase fût régulière, il faudroit : *Ce que j'ai pu comprendre, c'est que ce prince*, etc., ou, *d'après ce que j'ai pu comprendre, ce prince*, etc.

2 *Épargnez ma douleur* est une phrase commune. *Épargnez mes malheurs* est de la véritable élégance, de celle des grands écrivains : mais combien elle a peu de juges! (L.)

SCÈNE IV.

MITHRIDATE, MONIME.

MITHRIDATE.

Madame, enfin le ciel près de vous me rappelle,
Et, secondant du moins mes plus tendres souhaits,
Vous rend à mon amour plus belle que jamais[1].
Je ne m'attendois pas que de notre hyménée
Je dusse voir si tard arriver la journée;
Ni qu'en vous retrouvant, mon funeste retour
Fit voir mon infortune, et non pas mon amour.
C'est pourtant cet amour, qui, de tant de retraites,
Ne me laisse choisir que les lieux où vous êtes:
Et les plus grands malheurs pourront me sembler doux
Si ma présence ici n'en est point un pour vous[2].
C'est vous en dire assez si vous voulez m'entendre.
Vous devez à ce jour dès longtemps vous attendre:
Et vous portez, madame, un gage de ma foi
Qui vous dit tous les jours que vous êtes à moi.
Allons donc assurer cette foi mutuelle.
Ma gloire loin d'ici vous et moi nous appelle;
Et, sans perdre un moment pour ce noble dessein,
Aujourd'hui votre époux, il faut partir demain.

MONIME.

Seigneur, vous pouvez tout: ceux par qui je respire
Vous ont cédé sur moi leur souverain empire;
Et quand vous userez de ce droit tout-puissant,
Je ne vous répondrai qu'en vous obéissant.

[1] Voilà l'inconvénient de ces amours qui sont par eux-mêmes au-dessous du genre et du personnage. Il s'agit bien ici du plus ou du moins de *beauté*. Cela ne convient qu'à la comédie. (L.)

[2] Ce trait de défiance et de jalousie est adroit et théâtral par l'émotion qu'il doit causer à Monime. Tout ce discours, si l'on excepte les premiers vers, n'est pas d'un amant, mais d'un maître. La fin est pleine d'art et de noblesse : on y voit un roi qui sait allier l'amour et la gloire, et qui est grand jusque dans sa foiblesse. (G.)

MITHRIDATE.

Ainsi, prête à subir un joug qui vous opprime,
Vous n'allez à l'autel que comme une victime;
Et moi, tyran d'un cœur qui se refuse au mien,
Même en vous possédant, je ne vous devrai rien
Ah, madame! est-ce là de quoi me satisfaire?
Faut-il que désormais, renonçant à vous plaire,
Je ne prétende plus qu'à vous tyranniser?
Mes malheurs, en un mot, me font-ils mépriser[1]?
Ah! pour tenter encor de nouvelles conquêtes[2],
Quand je ne verrois pas de routes toutes prêtes,
Quand le sort ennemi m'auroit jeté plus bas,
Vaincu, persécuté, sans secours, sans États,
Errant de mers en mers, et moins roi que pirate,
Conservant pour tout bien le nom de Mithridate,
Apprenez que, suivi d'un nom si glorieux[3],
Partout de l'univers j'attacherois les yeux;
Et qu'il n'est point de rois, s'ils sont dignes de l'être,
Qui, sur le trône assis, n'enviassent peut-être
Au-dessus de leur gloire un naufrage élevé,
Que Rome et quarante ans ont à peine achevé.[4]

1 Voilà d'un autre côté ce qui répare le mal . c'est parceque cet amour *méprisé* semble être pour Mithridate la dernière injure de la fortune, que la hauteur de son caractère forme un contraste avec sa situation, et que ce contraste est douloureux et tragique. Et voyez quel parti le poëte en a su tirer, parcequ'il étoit éloquent! Comme le héros s'indigne et se rehausse à cette seule idée de *mépris!* et avec quelle juste fierté il la repousse loin de lui! Les fautes sont ici en grande partie celles du siècle : les ressources et les réparations sont de l'auteur. (L.)

2 Ici commence une magnifique période de douze vers enchaînés l'un à l'autre avec un art admirable : période presque unique dans notre poésie, chef-d'œuvre d'harmonie et d'éloquence, qui montre ce que peut la langue françoise entre les mains d'un homme de génie. (G.)

3 *Suivi d'un nom :* métaphore hardie, d'autant plus heureuse qu'on la remarque à peine, et que dans son audace elle paroît simple et naturelle. Racine possède seul le secret de ces figures, qui, dans son style enchanteur, sont de véritables inspirations du génie de la poésie et de l'éloquence. (G.)

4 Ce dernier vers est si beau, qu'il suffiroit pour excuser ce qu'il pourroit y avoir de hasardé dans *le naufrage élevé au-dessus d'une*

Vous-même, d'un autre œil me verriez-vous, madame,
Si ces Grecs vos aïeux revivoient dans votre ame?
Et puisqu'il faut enfin que je sois votre époux,
N'étoit-il pas plus noble, et plus digne de vous,
De joindre à ce devoir votre propre suffrage,
D'opposer votre estime au destin qui m'outrage[1],
Et de me rassurer, en flattant ma douleur,
Contre la défiance attachée au malheur?
Hé quoi! n'avez-vous rien, madame, à me répondre?
Tout mon empressement ne sert qu'à vous confondre.
Vous demeurez muette; et, loin de me parler,
Je vois, malgré vos soins, vos pleurs prêts à couler.

MONIME.

Moi, seigneur? Je n'ai point de larmes à répandre.
J'obéis : n'est-ce pas assez me faire entendre?
Et ne suffit-il pas...

MITHRIDATE.

Non, ce n'est pas assez.
Je vous entends ici mieux que vous ne pensez :
Je vois qu'on m'a dit vrai. Ma juste jalousie
Par vos propres discours est trop bien éclaircie :
Je vois qu'un fils perfide, épris de vos beautés,
Vous a parlé d'amour, et que vous l'écoutez.
Je vous jette pour lui dans des craintes nouvelles :
Mais il jouira peu de vos pleurs infidèles,

gloire, qu'on a tant critiqué; car plus les fautes sont rares, moins on les pardonne. Quant à moi, je trouverois la justification de ce vers précisément dans ce qu'on a dit pour le blâmer. On a cherché où pouvoit être l'*image* d'un naufrage élevé au-dessus d'une gloire; et pourquoi y chercher une *image*? pourquoi ne seroit-ce pas tout simplement une idée? et en quoi est-elle mal rendue? Ne diroit-on pas bien, même en vers, *mon naufrage m'élève au-dessus de leur gloire?* Qu'a fait le poëte, que de mettre *le naufrage* à la place de la personne? C'est toujours la seule idée de supériorité qu'il a voulu exprimer, sans prétendre faire un tableau; et tout se réduit ici à une métonymie très permise. (L.)

1 Vers qui relève et embellit encore celui qui le précède. La pensée qu'il renferme est aussi noble, aussi délicate que juste : rien n'est plus théâtral que la situation d'une femme entre l'amour et la vertu, entre le devoir et le sentiment. (G.)

Madame; et désormais tout est sourd à mes lois,
Ou bien vous l'avez vu pour la dernière fois.
Appelez Xipharès [1].

MONIME.

Ah! que voulez-vous faire?
Xipharès...

MITHRIDATE.

Xipharès n'a point trahi son père :
Vous vous pressez en vain de le désavouer;
Et ma tendre amitié ne peut que s'en louer.
Ma honte en seroit moindre, ainsi que votre crime,
Si ce fils, en effet digne de votre estime,
A quelque amour encor avoit pu vous forcer.
Mais un traître qui n'est hardi qu'à m'offenser,
De qui nulle vertu n'accompagne l'audace,
Que Pharnace, en un mot, ait pu prendre ma place,
Qu'il soit aimé, madame, et que je sois haï...

SCÈNE V.

MITHRIDATE, MONIME, XIPHARÈS.

MITHRIDATE.

Venez, mon fils; venez, votre père est trahi.

[1] Un vieillard jaloux qui remet sa maîtresse sous la garde de son fils qui en est aimé, présente une situation naturellement comique. Pourquoi donc cette scène a-t-elle un effet tragique au théâtre, et même à la lecture? Il y en a de bonnes raisons : d'abord, c'est que la cruauté jalouse et inflexible de Mithridate est déja connue et caractérisée par les menaces qu'il a faites, et par les vengeances qu'il annonce : on doit donc craindre pour les deux amants, et l'on veut voir comment ils se tireront d'une situation que la confiance momentanée de Mithridate ne rend que plus embarrassante et plus critique. Ensuite, c'est que la scène suivante entre Monime et Xipharès, scène où l'amour est si noblement sacrifié au devoir, est pathétique, et inspire un juste intérêt pour les deux amants. Enfin, c'est que les sentiments et les vers sont d'une vérité et d'une beauté si touchante, que les spectateurs sont attendris jusqu'aux larmes de ce qui, sous une autre forme, les auroit fait rire; et c'est là que le poëte est vraiment le magicien d'Horace : *fit magus*. (L.)

Un fils audacieux insulte à ma ruine,
Traverse mes desseins, m'outrage, m'assassine,
Aime la reine enfin, lui plaît, et me ravit
Un cœur que son devoir à moi seul asservit.
Heureux pourtant, heureux, que dans cette disgrace
Je ne puisse accuser que la main de Pharnace;
Qu'une mère infidèle, un frère audacieux,
Vous présentent en vain leur exemple odieux!
Oui, mon fils, c'est vous seul sur qui je me repose,
Vous seul qu'aux grands desseins que mon cœur se propose
J'ai choisi dès longtemps pour digne compagnon,
L'héritier de mon sceptre, et surtout de mon nom.
Pharnace, en ce moment, et ma flamme offensée,
Ne peuvent pas tout seuls occuper ma pensée :
D'un voyage important les soins et les apprêts,
Mes vaisseaux qu'à partir il faut tenir tout prêts,
Mes soldats, dont je veux tenter la complaisance,
Dans ce même moment demandent ma présence.
Vous cependant ici veillez pour mon repos,
D'un rival insolent arrêtez les complots :
Ne quittez point la reine; et, s'il se peut, vous-même
Rendez-la moins contraire aux vœux d'un roi qui l'aime.
Détournez-la, mon fils d'un choix injurieux :
Juge sans intérêt, vous la convaincrez mieux.
En un mot, c'est assez éprouver ma foiblesse :
Qu'elle ne pousse point cette même tendresse,
Que sais-je! à des fureurs dont mon cœur outragé
Ne se repentiroit qu'après s'être vengé[1].

1 Cette pensée semble imitée d'Ovide, qui fait dire à Médée :

« Quo feret ira, sequar : facti fortasse pigebit. »

« Tout ce que la colère m'inspirera, je le ferai, dussé-je m'en repentir. »

SCÈNE VI.

MONIME, XIPHARÈS.

XIPHARÈS.

Que dirai-je, madame? et comment dois-je entendre
Cet ordre, ce discours que je ne puis comprendre?
Seroit-il vrai, grands dieux! que, trop aimé de vous,
Pharnace eût en effet mérité ce courroux?
Pharnace auroit-il part à ce désordre extrême?

MONIME.

Pharnace? O ciel! Pharnace! Ah! qu'entends-je moi-même?
Ce n'est donc pas assez que ce funeste jour
A tout ce que j'aimois m'arrache sans retour,
Et que, de mon devoir esclave infortunée,
A d'éternels ennuis je me voie enchaînée?
Il faut qu'on joigne encor l'outrage à mes douleurs!
A l'amour de Pharnace on impute mes pleurs!
Malgré toute ma haine on veut qu'il m'ait su plaire!
Je le pardonne au roi, qu'aveugle sa colère,
Et qui de mes secrets ne peut être éclairci;
Mais vous, seigneur, mais vous, me traitez-vous ainsi?

XIPHARÈS.

Ah! madame, excusez un amant qui s'égare,
Qui lui-même, lié par un devoir barbare,
Se voit près de tout perdre, et n'ose se venger.
Mais des fureurs du roi que puis-je enfin juger?
Il se plaint qu'à ses vœux un autre amour s'oppose:
Quel heureux criminel en peut être la cause?
Qui? Parlez.

MONIME.

Vous cherchez, prince, à vous tourmenter.
Plaignez votre malheur, sans vouloir l'augmenter.

XIPHARÈS.

Je sais trop quel tourment je m'apprête à moi-même.
C'est peu de voir un père épouser ce que j'aime:
Voir encor un rival honoré de vos pleurs,
Sans doute, c'est pour moi le comble des malheurs;

Mais dans mon désespoir je cherche à les accroître.
Madame, par pitié, faites-le-moi connaître[1] :
Quel est-il cet amant? Que dois-je soupçonner?

MONIME.

Avez-vous tant de peine à vous l'imaginer?
Tantôt, quand je fuyois une injuste contrainte,
A qui contre Pharnace ai-je adressé ma plainte?
Sous quel appui tantôt mon cœur s'est-il jeté[2]?
Quel amour ai-je enfin sans colère écouté?

XIPHARÈS.

O ciel! Quoi! je serois ce bienheureux coupable[3]
Que vous avez pu voir d'un regard favorable?
Vos pleurs pour Xipharès auroient daigné couler?

MONIME.

Oui, prince : il n'est plus temps de le dissimuler;
Ma douleur pour se taire a trop de violence.
Un rigoureux devoir me condamne au silence;
Mais il faut bien enfin, malgré ses dures lois,
Parler pour la première et la dernière fois.
Vous m'aimez dès longtemps : une égale tendresse
Pour vous, depuis longtemps, m'afflige et m'intéresse.
Songez depuis quel jour ces funestes appas
Firent naître un amour qu'ils ne méritoient pas;
Rappelez un espoir qui ne vous dura guère,
Le trouble où vous jeta l'amour de votre père,
Le tourment de me perdre et de le voir heureux,
Les rigueurs d'un devoir contraire à tous vos vœux :
Vous n'en sauriez, seigneur, retracer la mémoire,
Ni conter vos malheurs, sans conter mon histoire;
Et lorsque ce matin j'en écoutois le cours,

1 Il est nécessaire de rappeler ici une remarque déja faite : c'est que Racine écrivoit *connaître*, *paraître*, etc., avec un *a*. Aujourd'hui cette orthographe rend la rime aussi défectueuse à l'œil qu'elle l'est à l'oreille. On prononçoit autrefois *accraître* pour *accroître*.

2 *Un cœur qui se jette sous un appui* : cette métaphore n'est ni agréable ni juste. (G.)

3 Nous avons déja remarqué ce mot de *bienheureux* : on diroit aujourd'hui *ce fortuné coupable*. Mais ce qui est plus important, c'est que la scène de déclaration n'est plus ici au-dessous de la tragédie, parcequ'il y a danger et sacrifice. (L.)

Mon cœur vous répondoit tous vos mêmes discours.
Inutile, ou plutôt funeste sympathie!
Trop parfaite union par le sort démentie !
Ah ! par quel soin cruel le ciel avoit-il joint
Deux cœurs que l'un pour l'autre il ne destinoit point?
Car quel que soit vers vous le penchant qui m'attire,
Je vous le dis, seigneur, pour ne plus vous le dire,
Ma gloire me rappelle et m'entraîne à l'autel,
Où je vais vous jurer un silence éternel[1].
J'entends, vous gémissez; mais telle est ma misère,
Je ne suis point à vous, je suis à votre père.
Dans ce dessein vous-même il faut me soutenir,
Et de mon foible cœur m'aider à vous bannir.
J'attends du moins, j'attends de votre complaisance
Que désormais partout vous fuirez ma présence.
J'en viens de dire assez pour vous persuader
Que j'ai trop de raisons de vous le commander.
Mais après ce moment, si ce cœur magnanime
D'un véritable amour a brûlé pour Monime,
Je ne reconnois plus la foi de vos discours,
Qu'au soin que vous prendrez de m'éviter toujours.

XIPHARÈS.

Quelle marque, grands dieux! d'un amour déplorable!
Combien, en un moment, heureux et misérable!
De quel comble de gloire et de félicités,
Dans quel abîme affreux vous me précipitez!

[1] Que de sentiment et d'intérêt dans cette expression si neuve : *vous jurer un silence éternel!* Jurer un amour éternel, voilà ce que tout le monde peut dire; mais jurer *un silence,* et *un silence éternel !* mais le jurer à son amant, il n'y a que Racine qui l'ait dit. Et combien d'idées délicates sous-entendues dans cette expression! Dans le fait, ce n'est pas à lui qu'elle le jurera : il ne sera pas à l'autel; elle ne prononcera point ce serment : c'est à son cœur, c'est à son devoir, c'est à son époux qu'elle doit l'adresser. Le seul mérite qui manque à cette scène, c'est qu'elle n'est pas absolument originale : elle a beaucoup de rapport avec celle de Sévère et de Pauline, et souvent c'est le même fonds d'idées. Mais, quoique la scène de Corneille soit regardée avec raison comme une de ses plus belles, il n'en est pas moins vrai que si Corneille a ici l'avantage de la création, Racine a celui de l'exécution. (L.)

Quoi! j'aurai pu toucher un cœur comme le vôtre,
Vous aurez pu m'aimer; et cependant un autre
Possédera ce cœur dont j'attirois les vœux?
Père injuste, cruel, mais d'ailleurs malheureux!... ,
Vous voulez que je fuie, et que je vous evite?
Et cependant le roi m'attache à votre suite.
Que dira-t-il?

MONIME.

N'importe, il me faut obéir.
Inventez des raisons qui puissent l'eblouir.
D'un héros tel que vous c'est là l'effort suprême:
Cherchez, prince, cherchez, pour vous trahir vous-même,
Tout ce que, pour jouir de leurs contentements,
L'amour fait inventer aux vulgaires amants.
Enfin, je me connais, il y va de ma vie:
De mes foibles efforts ma vertu se défie.
Je sais qu'en vous voyant, un tendre souvenir
Peut m'arracher du cœur quelque indigne soupir:
Que je verrai mon ame, en secret déchirée,
Revoler vers le bien dont elle est séparée;
Mais je sais bien aussi que, s'il dépend de vous
De me faire chérir un souvenir si doux,
Vous n'empêcherez pas que ma gloire offensée
N'en punisse aussitôt la coupable pensée;
Que ma main dans mon cœur ne vous aille chercher,
Pour y laver ma honte, et vous en arracher.
Que dis-je? En ce moment, le dernier qui nous reste,
Je me sens arrêter par un plaisir funeste[1]:

1 Quelle attendrissante douceur dans ces vers et dans tout ce morceau! Relisez-le depuis ces mots: *Enfin, je me connais*, etc., et lisez ensuite celui-ci de Pauline, qui dit à peu près les mêmes choses:

Hélas! cette vertu, quoique enfin invincible,
Ne laisse que trop voir une ame trop sensible.
Ces pleurs en sont temoins, et ces lâches soupirs
Qu'arrachent de nos cœurs les cruels souvenirs:
Trop rigoureux effets d'une aimable présence,
Contre qui mon devoir a trop peu de défense!
Mais, si vous estimez ce généreux devoir,
Conservez-m'en la gloire, et cessez de me voir.
Épargnez-moi des pleurs qui coulent à ma honte,

Plus je vous parle, et plus, trop foible que je suis,
Je cherche à prolonger le péril que je fuis.
Il faut pourtant, il faut se faire violence :
Et, sans perdre en adieux un reste de constance,
Je fuis. Souvenez-vous, prince, de m'éviter;
Et méritez les pleurs que vous m'allez coûter.

XIPHARÈS.

Ah, madame!... Elle fuit, et ne veut plus m'entendre.
Malheureux Xipharès, quel parti dois-tu prendre?
On t'aime, on te bannit : toi-même tu vois bien
Que ton propre devoir s'accorde avec le sien :
Cours par un prompt trépas abréger ton supplice.
Toutefois attendons que son sort s'éclaircisse;
Et s'il faut qu'un rival la ravisse à ma foi,
Du moins, en expirant, ne la cédons qu'au roi.

Épargnez-moi des feux qu'à regret je surmonte;
Enfin épargnez-moi ces tristes entretiens,
Qui ne font qu'irriter vos tourments et les miens.
Polyeucte, act. II, sc. II.

Malgré les fautes et les négligences, ces vers disent ce qu'ils doivent dire; ils ne sont pas mauvais, et les sentiments intéressent. Ceux de Racine pénètrent l'ame et enchantent l'oreille. Pourquoi? c'est qu'il a senti ce que Corneille n'a fait que penser. (L.)

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE I.

MITHRIDATE, PHARNACE, XIPHARÈS

MITHRIDATE.

Approchez, mes enfants. Enfin l'heure est venue[1]
Qu'il faut que mon secret éclate à votre vue :
A mes nobles projets je vois tout conspirer;
Il ne me reste plus qu'à vous les déclarer.
Je fuis : ainsi le veut la fortune ennemie.
Mais vous savez trop bien l'histoire de ma vie
Pour croire que longtemps, soigneux de me cacher,
J'attende en ces déserts qu'on me vienne chercher.
La guerre a ses faveurs, ainsi que ses disgraces :
Déja plus d'une fois, retournant sur mes traces[2],

[1] On a trouvé surprenant que Mithridate confie ses projets à Pharnace, comme si cette confidence du projet d'une expédition qui va s'exécuter dans le moment étoit dangereuse à faire à Pharnace, dont Mithridate est bien résolu de s'assurer; comme si cette confiance apparente n'étoit pas, ainsi qu'on le voit dans la suite de la scène, un piége tendu à Pharnace pour pénétrer ses vues, et juger de ses desseins sur Monime par la résistance qu'il opposera au mariage qui va lui être proposé. Le plan de cette scène est un des plus beaux qu'il y ait au théâtre; il est fait pour développer Mithridate tout entier : la scène réunit l'éclat et la profondeur, l'héroïsme et la dissimulation ; elle étale tout le contraste de la méchanceté de Pharnace et des vertus de son frère ; enfin elle a le mérite propre à un troisième acte : elle noue l'intrigue et augmente le danger, en dévoilant à Mithridate le secret des amours de Monime et de Xipharès. C'est un tableau complet, sublime par l'ordonnance et par les couleurs, et sans contredit ce qu'il y a de plus beau dans la pièce. (L.) — Dans le premier et le second vers, il est dit : l'heure est venue *qu'il faut*, pour *où* il faut ; c'est plus qu'une licence.

[2] Ces vers sont conformes à l'histoire. Voici ce que dit Plutarque :

Tandis que l'ennemi, par ma fuite trompé,
Tenoit après son char un vain peuple occupé,
Et, gravant en airain ses frêles avantages,
De mes États conquis enchaînoit les images[1],
Le Bosphore m'a vu, par de nouveaux apprêts,
Ramener la terreur du fond de ses marais,
Et, chassant les Romains de l'Asie étonnée,
Renverser en un jour l'ouvrage d'une année.
D'autres temps, d'autres soins. L'Orient, accablé,
Ne peut plus soutenir leur effort redoublé :
Il voit, plus que jamais, ses campagnes couvertes
De Romains que la guerre enrichit de nos pertes.
Des biens des nations ravisseurs altérés,
Le bruit de nos trésors les a tous attirés :
Il y courent en foule; et, jaloux l'un de l'autre,
Désertent leur pays pour inonder le nôtre.
Moi seul je leur résiste : ou lassés, ou soumis,
Ma funeste amitié pèse à tous mes amis;
Chacun à ce fardeau veut dérober sa tête[2].
Le grand nom de Pompée assure sa conquête :
C'est l'effroi de l'Asie; et, loin de l'y chercher,
C'est à Rome, mes fils, que je prétends marcher[3].

« Mithridates étoit bien mal aisé à chasser et prendre par armes, et « plus difficile à vaincre quand il fuyoit que quand il combattoit. » *Vie de Pompée*, chap. XI.)

[1] Ce que dit Cicéron dans le chapitre III de son discours pour la loi *Manilia* a peut-être fourni à Racine l'idée de ces beaux vers. Nous avons traduit ce passage ; on le trouvera à la fin de la scène.

[2] *Une amitié qui pèse à des amis; dérober sa tête au fardeau de l'amitié;* tout cela est excellent ; ce morceau offre un si grand nombre de métaphores hardies, de tours poétiques, d'expressions admirables, qu'il faudroit s'arrêter à chaque vers. Mais ce qu'il importe le plus de remarquer, c'est que la plupart de ces tours étoient neufs au moment où Racine les employoit.

[3] Ce vers, qui est la révélation d'un grand dessein, produit sur les interlocuteurs et sur les spectateurs un effet théâtral : cette politique sublime, ce projet héroïque étonne, élève l'ame, excite l'admiration, et répand sur les amours de Mithridate, sur ses chagrins domestiques, cet éclat, cette dignité, qui convient à la tragédie. On a vu dans la préface avec quel soin Racine rassemble toutes les autorités qui peuvent prouver que cette idée de passer en Italie n'est point une chimère

Ce dessein vous surprend; et vous croyez peut-être
Que le seul désespoir aujourd'hui le fait naître.
J'excuse votre erreur; et, pour être approuvés,
De semblables projets veulent être achevés.
Ne vous figurez point que de cette contrée,
Par d'éternels remparts Rome soit séparée :
Je sais tous les chemins par où je dois passer;
Et si la mort bientôt ne me vient traverser,
Sans reculer plus loin l'effet de ma parole,
Je vous rends dans trois mois au pied du Capitole.
Doutez-vous que l'Euxin ne me porte en deux jours
Aux lieux où le Danube y vient finir son cours[1]?

romanesque, une supposition brillante du poëte, mais que Mithridate forma réellement cette audacieuse entreprise. (G.)

[1] Les passions sont crédules; on se flatte aisément du succès de ce qu'on desire. Mithridate s'imagine que tous les autres peuples haïssent comme lui les Romains, et le regardent comme leur libérateur. Il s'imagine que, dans l'Italie même, il trouvera encore plus qu'ailleurs l'horreur du nom romain; enfin il s'imagine que ses soldats, pleins de la même haine, voleront à Rome, et feront cinq ou six cents lieues en trois mois. C'est donc une ridicule critique que celle de l'abbé Dubos, qui a étalé son érudition pour relever ici ce qu'il croit une grande erreur de géographie. Selon lui, ce vers,

Je vous rends dans trois mois au pied du Capitole,

révolte tous ceux qui ont quelque connoissance de la distance des lieux. Le poëte avoit cette connoissance; il savoit consulter une carte de géographie, et il n'eût plus révolté l'abbé Dubos s'il eût dit :

Je vous rends dans six mois au pied du Capitole;

mais il a voulu peindre l'aveuglement d'un homme qu'emporte sa passion. Mithridate pouvoit dire encore :

Doutez-vous que l'Euxin ne me porte en dix jours, etc.;

Il n'en met que deux; et par cette interrogation,

Doutez-vous que l'Euxin ne me porte en deux jours, etc.,

il fait entendre qu'on n'en doit point douter, parceque dans ce moment, ou il n'en doute pas lui-même, ou il veut persuader ses fils que cette marche qu'il va entreprendre n'est ni longue ni difficile. La confiance avec laquelle il parle dans toute cette scène est la preuve de la violente passion qu'il a montrée lorsqu'il a dit d'abord :

Que du Scythe avec moi l'alliance jurée
De l'Europe en ces lieux ne me livre l'entrée?
Recueilli dans leur port, accru de leurs soldats,
Nous verrons notre camp grossir à chaque pas.
Daces, Pannoniens, la fière Germanie,
Tous n'attendent qu'un chef contre la tyrannie.
Vous avez vu l'Espagne, et surtout les Gaulois[1],
Contre ces mêmes murs qu'ils ont pris autrefois
Exciter ma vengeance, et jusque dans la Grèce,
Par des ambassadeurs accuser ma paresse.
Ils savent que, sur eux prêt à se déborder,
Ce torrent, s'il m'entraîne, ira tout inonder;
Et vous les verrez tous, prévenant son ravage,
Guider dans l'Italie et suivre mon passage.
  C'est là qu'en arrivant, plus qu'en tout le chemin[2],
Vous trouverez partout l'horreur du nom romain,
Et la triste Italie encor toute fumante
Des feux qu'a rallumés sa liberté mourante.
Non, princes, ce n'est point au bout de l'univers
Que Rome fait sentir tout le poids de ses fers:
Et de près inspirant les haines les plus fortes,
Tes plus grands ennemis, Rome, sont à tes portes.

A mes nobles projets je vois tout conspirer.

Loin d'y conspirer, tout s'y oppose, puisqu'il vient d'essuyer une très grande défaite, qu'il est fugitif et *voisin du naufrage,* et qu'il n'a plus d'amis, comme il l'avoue encore ; mais n'importe, il veut se persuader que tout conspire à son projet, de même qu'il veut se persuader qu'il mènera son armée en trois mois à Rome. Il faut être bien malheureux en critique pour reprendre dans une scène si belle ce qui en fait la principale beauté. (L. R.)

[1] On trouve dans le discours que Justin fait tenir à Mithridate, liv. XXXVIII, chap. IV, le germe de tout ce que Racine fait dire à ce roi dans cette belle scène. (L. B.)

[2] *Plus qu'en tout le chemin :* hémistiche foible, qui disparoît, pour ainsi dire, sous l'éclat des beaux vers qui l'environnent. Les vers suivants font allusion à la guerre appelée sociale : guerre terrible, que les alliés de Rome entreprirent pour forcer les conquérants de l'Italie de partager avec eux les provinces de la république romaine, puisqu'ils avoient partagé avec eux les dangers et les travaux qu'il avoit fallu essuyer pour l'établir. (G.)

Ah! s'ils ont pu choisir pour leur libérateur
Spartacus, un esclave, un vil gladiateur;
S'ils suivent au combat des brigands qui les vengent,
De quelle noble ardeur pensez-vous qu'ils se rangent
Sous les drapeaux d'un roi longtemps victorieux,
Qui voit jusqu'à Cyrus remonter ses aïeux?
Que dis-je? En quel état croyez-vous la surprendre?
Vide de légions qui la puissent défendre,
Tandis que tout s'occupe à me persécuter,
Leurs femmes, leurs enfants, pourront-ils m'arrêter?
Marchons, et dans son sein rejetons cette guerre
Que sa fureur envoie aux deux bouts de la terre.
Attaquons dans leurs murs ces conquérants si fiers[1];
Qu'ils tremblent, à leur tour, pour leurs propres foyers.
Annibal l'a prédit, croyons-en ce grand homme:
Jamais on ne vaincra les Romains que dans Rome.
Noyons-la dans son sang justement répandu;
Brûlons ce Capitole, où j'étois attendu;
Détruisons ses honneurs, et faisons disparoître
La honte de cent rois, et la mienne peut-être[2];
Et, la flamme à la main, effaçons tous ces noms
Que Rome y consacroit à d'éternels affronts.

[1] Comme on ne prononce point l'*r* dans *foyers*, la rime n'est que pour les yeux. Il étoit si aisé de mettre *ces conquérants altiers*, qu'on en doit conclure plus que jamais qu'au siècle dernier on regardoit comme la première règle de rimer pour les yeux. Ainsi vous verrez dans la même pièce *à la fois* et *reconnois*, qui ne riment pas autrement, et quelques autres rimes du même genre. (L.)

[2] *Et la mienne peut-être*: ce dernier trait est profond. Il sort d'un cœur ulcéré, et produit d'autant plus d'effet qu'il est jeté là comme en passant. Mithridate sent trop vivement sa honte pour s'y arrêter: ce n'est qu'un mot qui lui échappe; mais ce mot réveille une foule de sentiments et d'idées: il est sublime. Dans tout le reste, la magnificence du style, la pompe des images, est égale à l'élévation des pensées. Racine sait se proportionner à tous ses sujets. Nous n'avons point encore vu sa diction s'élever si haut, ni prendre ce caractère. Ce n'est ni le charme de Bérénice, ni la sévérité de Britannicus, ni le style impétueux et passionné d'Hermione et de Roxane. Racine est grand, parcequ'il fait parler un grand homme, méditant de grands desseins: il s'agit de Mithridate et de Rome; il est au niveau de tous les deux. (L.)

Voilà l'ambition dont mon ame est saisie.
Ne croyez point pourtant qu'éloigné de l'Asie
J'en laisse les Romains tranquilles possesseurs :
Je sais où je lui dois trouver des défenseurs;
Je veux que d'ennemis partout enveloppée,
Rome rappelle en vain le secours de Pompée
Le Parthe, des Romains comme moi la terreur,
Consent de succéder à ma juste fureur;
Prêt d'unir avec moi sa haine et sa famille,
Il me demande un fils pour époux à sa fille.
Cet honneur vous regarde, et j'ai fait choix de vous,
Pharnace : allez, soyez ce bienheureux époux.
Demain, sans différer, je prétends que l'aurore
Découvre mes vaisseaux déja loin du Bosphore.
Vous, que rien n'y retient, partez dès ce moment,
Et méritez mon choix par votre empressement :
Achevez cet hymen; et, repassant l'Euphrate,
Faites voir à l'Asie un autre Mithridate.
Que nos tyrans communs en pâlissent d'effroi,
Et que le bruit à Rome en vienne jusqu'à moi.

PHARNACE.

Seigneur, je ne vous puis déguiser ma surprise.
J'écoute avec transport cette grande entreprise,
Je l'admire; et jamais un plus hardi dessein
Ne mit à des vaincus les armes à la main.
Surtout j'admire en vous ce cœur infatigable
Qui semble s'affermir sous le faix qui l'accable.
Mais, si j'ose parler avec sincérité,
En êtes-vous réduit à cette extrémité?
Pourquoi tenter si loin des courses inutiles,
Quand vos États encor vous offrent tant d'asiles;
Et vouloir affronter des travaux infinis,
Dignes plutôt d'un chef de malheureux bannis,
Que d'un roi qui naguère avec quelque apparence [1]
De l'aurore au couchant portoit son espérance,

[1] Il faut sous-entendre *quelque apparence de raison, de succès*. Ces sortes d'ellipses, choisies et mesurées par le goût, donnent au style un air de liberté et de hardiesse, qui est une des graces de la poésie, et particulièrement de celle de Racine. (L.)

Fondoit sur trente États son trône florissant,
Dont le débris est même un empire puissant ?
Vous seul, seigneur, vous seul, après quarante années,
Pouvez encor lutter contre les destinées.
Implacable ennemi de Rome et du repos,
Comptez-vous vos soldats pour autant de héros ?
Pensez-vous que ces cœurs, tremblants de leur défaite,
Fatigués d'une longue et pénible retraite,
Cherchent avidement sous un ciel étranger
La mort, et le travail pire que le danger ?
Vaincus plus d'une fois aux yeux de la patrie,
Soutiendront-ils ailleurs un vainqueur en furie ?
Sera-t-il moins terrible, et le vaincront-ils mieux
Dans le sein de sa ville, à l'aspect de ses dieux ?
Le Parthe vous recherche et vous demande un gendre.
Mais ce Parthe, seigneur, ardent à nous défendre
Lorsque tout l'univers sembloit nous protéger,
D'un gendre sans appui voudra-t-il se charger ?
M'en irai-je moi seul, rebut de la fortune,
Essuyer l'inconstance au Parthe si commune ;
Et peut-être, pour fruit d'un téméraire amour,
Exposer votre nom au mépris de sa cour ?
Du moins, s'il faut céder, si, contre notre usage,
Il faut d'un suppliant emprunter le visage,
Sans m'envoyer du Parthe embrasser les genoux,
Sans vous-même implorer des rois moindres que vous [1],
Ne pourrions-nous pas prendre une plus sûre voie ?
Jetons-nous dans les bras qu'on nous tend avec joie :
Rome en notre faveur facile à s'apaiser [2]...

1 *Sans vous-même implorer*, pour *sans implorer vous-même*, est une inversion forcée, contraire à notre syntaxe, et qui gâteroit le meilleur vers. (L.)

2 Cette proposition de Pharnace montre combien, dans la crise où est Mithridate, il se croit déjà fort contre lui ; c'est un acheminement au refus de lui obéir, qu'il va faire nettement et hardiment. C'est la suite du crédit qu'il a déjà sur les soldats même de son père, et tout cela étoit contenu d'avance dans ce vers du premier acte :

Et j'aurai des secours que je n'explique pas.

Mithridate éclateroit sans doute au seul nom de Rome ; mais Xipharès

XIPHARÈS.

Rome, mon frère! O ciel! Qu'osez-vous proposer?
Vous voulez que le roi s'abaisse et s'humilie?
Qu'il démente en un jour tout le cours de sa vie [1]?
Qu'il se fie aux Romains, et subisse des lois
Dont il a quarante ans défendu tous les rois?
Continuez, seigneur : tout vaincu que vous êtes,
La guerre, les périls sont vos seules retraites [2].
Rome poursuit en vous un ennemi fatal
Plus conjuré contre elle et plus craint qu'Annibal.
Tout couvert de son sang, quoi que vous puissiez faire,
N'en attendez jamais qu'une paix sanguinaire,
Telle qu'en un seul jour un ordre de vos mains
La donna dans l'Asie à cent mille Romains [3].

le prévient impétueusement, et le vieux politique, accoutumé à se posséder, n'est pas fâché de voir ce que ses deux fils ont dans l'ame. (L.)

[1] Cependant Mithridate avoit conclu des traités avec Sylla, avec Lucullus, avec Fimbria; ce fut même au sein de la paix qu'il fit égorger cent mille Romains dans l'Asie. (G.)

[2] Luneau nous avertit que *retraites* est pour *ressources : retraites* est pour *retraites*. Quelle figure audacieuse et juste de faire de *la guerre* la sûreté de Mithridate, et des *périls* ses *retraites!* Malheur à qui veut expliquer là ce qui n'a pas besoin d'explication! (L.)

[3] Ce trait affreux de la cruauté et de la politique atroce de Mithridate n'est pas une anecdote douteuse : Appien et Plutarque, qui le rapportent, font monter à cent cinquante mille le nombre des victimes Cicéron, sans désigner le nombre, confirme le fait dans sa harangue où il excite le peuple romain à charger Pompée de la guerre contre Mithridate (G.) : — « Is qui uno die, tota Asia, tot in civitatibus, uno « nuntio, atque una litterarum significatione, cives romanos necandos « trucidandosque denotavit, non modo adhuc pœnam nullam suo « dignam scelere suscepit; sed ab illo tempore annum jam tertium « vicesimum regnat, et ita regnat ut se non Ponto, neque Cappadociæ « latebris occultare velit, sed emergere e patrio regno, atque in vestris « vectigalibus, id est, in Asiæ luce versari. Etenim adhuc ita vestri « cum illo rege contenderunt imperatores, ut ab illo insignia victoriæ, « non victoriam reportarent. Triumphavit L. Sylla, triumphavit L. Mu« rena de Mithridate, duo fortissimi viri et summi imperatores; sed « ita triumpharunt, ut ille pulsus superatusque regnaret. » — « Celui qui, dans tant de villes, sur toute la surface de l'Asie, par un seul ordre de sa main, et dans un seul jour, fit massacrer un si grand nombre de Romains, n'a point encore reçu le châtiment de son crime. Depuis cette

Toutefois épargnez votre tête sacrée :
Vous-même n'allez point de contrée en contrée
Montrer aux nations Mithridate détruit [1],
Et de votre grand nom diminuer le bruit.
Votre vengeance est juste ; il la faut entreprendre :
Brûlez le Capitole, et mettez Rome en cendre.
Mais c'est assez pour vous d'en ouvrir les chemins :
Faites porter ce feu par de plus jeunes mains ;
Et, tandis que l'Asie occupera Pharnace,
De cette autre entreprise honorez mon audace.
Commandez : laissez-nous, de votre nom suivis,
Justifier partout que nous sommes vos fils.
Embrasez par nos mains le couchant et l'aurore ;
Remplissez l'univers, sans sortir du Bosphore [2] ;
Que les Romains, pressés de l'un à l'autre bout,
Doutent où vous serez, et vous trouvent partout [3].
Dès ce même moment, ordonnez que je parte.
Ici tout vous retient ; et moi, tout m'en écarte :
Et, si ce grand dessein surpasse ma valeur,
Du moins ce désespoir convient à mon malheur.
Trop heureux d'avancer la fin de ma misère,

époque fatale, vingt-trois ans se sont écoulés, et cependant il règne encore; il règne, non caché dans les retraites du Pont ou dans les montagnes de la Cappadoce; mais il ose sortir de son royaume, et vient ravager vos terres à la face même de l'Asie. Les ornements des triomphes attestent que vos généraux ont pu le vaincre, mais non le soumettre. Sylla et Muréna, ces deux hommes pleins de valeur, ces deux illustres capitaines, ont en vain triomphé de ses armes. Toujours défait, toujours chassé, Mithridate règne toujours. » (*Oratio pro lege Manilia*, cap. III.)

1 Quel vers! *Mithridate vaincu* est à tout le monde : *Mithridate détruit* est au grand poëte. Il y a, dans ce seul homme appelé Mithridate, tout un empire, toute une puissance. C'est ainsi que ce que l'on croit n'être que de l'élégance est une grande idée. Pour écrire supérieurement, il faut penser supérieurement. (L.)

2 Chacun de ces admirables vers a sa métaphore particulière : le premier semble ne laisser rien à desirer pour la beauté de l'idée et du style ; et cependant le second le surpasse encore. (G.)

3 On dit très élégamment, même en poésie, *au bout de l'univers*; mais *de l'un à l'autre bout* n'a pas le même mérite. *Doutent où* est dur. Ces observations n'empêchent pas que ces deux vers ne soient bons, comme un résumé juste et précis de plusieurs grandes idées. (G.)

J'irai... J'effacerai le crime de ma mère[1].
Seigneur, vous m'en voyez rougir à vos genoux;
J'ai honte de me voir si peu digne de vous;
Tout mon sang doit laver une tache si noire.
Mais je cherche un trépas utile à votre gloire;
Et Rome, unique objet d'un désespoir si beau,
Du fils de Mithridate est le digne tombeau.

MITHRIDATE, se levant.

Mon fils, ne parlons plus d'une mère infidèle.
Votre père est content, il connaît votre zèle,
Et ne vous verra point affronter de danger
Qu'avec vous son amour ne veuille partager:
Vous me suivrez; je veux que rien ne nous sépare.
Et vous, à m'obéir, prince, qu'on se prépare;
Les vaisseaux sont tout prêts : j'ai moi-même ordonné
La suite et l'appareil qui vous est destiné.
Arbate, à cet hymen, chargé de vous conduire,
De votre obéissance aura soin de m'instruire.
Allez, et soutenant l'honneur de vos aïeux,
Dans cet embrassement recevez mes adieux.

PHARNACE.

Seigneur...

MITHRIDATE.

Ma volonté, prince, vous doit suffire.
Obéissez. C'est trop vous le faire redire.

PHARNACE.

Seigneur, si pour vous plaire, il ne faut que périr,
Plus ardent qu'aucun autre on m'y verra courir :
Combattant à vos yeux permettez que je meure.

MITHRIDATE.

Je vous ai commandé de partir tout à l'heure[2].

[1] Xipharès peut craindre que le jaloux et défiant Mithridate n'attribue son désespoir à la passion de Monime : il détourne avec beaucoup d'art les soupçons du roi, en lui persuadant que ce désespoir n'a pour cause que la trahison de sa mère. (G.)

[2] Cette altercation entre le père et le fils répand sur la fin d'une si longue scène une chaleur et un intérêt extraordinaire. *Tout à l'heure* est une expression très simple, qui n'a rien de bas, et qui donne au style un air plus naturel. Ce dialogue est vif, rapide, attachant; c'est un modèle de bon goût et de vérité : c'est là que Pharnace développe

Mais après ce moment... Prince, vous m'entendez,
Et vous êtes perdu si vous me répondez.

PHARNACE.

Dussiez-vous présenter mille morts à ma vue,
Je ne saurois chercher une fille inconnue.
Ma vie est en vos mains.

MITHRIDATE.

Ah! c'est où je t'attends [1].
Tu ne saurois partir, perfide! et je t'entends.
Je sais pourquoi tu fuis l'hymen où je t'envoie:
Il te fâche en ces lieux d'abandonner ta proie [2];
Monime te retient; ton amour criminel
Prétendoit l'arracher à l'hymen paternel.

son caractère; tous ses discours sont spécieux, mesurés, et pleins d'artifices. (G.)

1 Cette tirade de Mithridate respire la mâle et saine éloquence des anciens. La haine, la jalousie et la colère du roi, longtemps retenues par sa dissimulation, s'ouvrent enfin un libre passage. Depuis le grand discours de Mithridate, toute la scène, pleine de mouvements dramatiques, est graduée avec un art profond : c'est ce choc des trois caractères qui distingue cet entretien de Mithridate avec ses enfants des autres grandes scènes connues au théâtre, et qui lui assure le premier rang comme conception théâtrale. Dans la délibération d'Auguste, tout est raisonnement; Cinna et Maxime ne sont que les conseillers d'Auguste. Dans *Rodogune*, quelque terrible que soit la proposition de Cléopâtre, elle s'adresse à deux jeunes princes soumis et respectueux, qui osent à peine faire éclater leur opposition aux sentiments de leur mère. Dans *Pompée*, le conseil du jeune roi Ptolomée, qui ouvre la pièce, devient languissant et froid, parcequ'il n'est rempli que de harangues politiques; enfin la scène de Néron avec Agrippine, plus profonde, comme je l'ai déja observé, pour la peinture des caractères, plus grave et plus austère pour le style, a cependant moins d'éclat et de mouvement dramatique. Dans la scène de *Mithridate*, Pharnace est arrêté; Xipharès est dénoncé, Mithridate lui-même, plongé dans les plus noirs soupçons, est dans le plus cruel embarras : car je ne sépare point cette grande scène d'avec celle où les gardes viennent saisir Pharnace. (G.)

2 Cette expression, *il te fâche*, n'a point vieilli, comme l'avancent quelques commentateurs. Il semble seulement, d'après les exemples cités par le dictionnaire de l'Académie, qu'elle ait passé dans le style familier; mais il ne faut point oublier que c'est Mithridate qui parle; et ces mots, *il te fâche*, ont quelque chose de brusque et de dur que

Ni l'ardeur dont tu sais que je l'ai recherchée,
Ni déja sur son front ma couronne attachée,
Ni cet asile même où je la fais garder,
Ni mon juste courroux n'ont pu t'intimider.
Traître! pour les Romains tes lâches complaisances
N'étoient pas à mes yeux d'assez noires offenses :
Il te manquoit encor ces perfides amours
Pour être le supplice et l'horreur de mes jours.
Loin de t'en repentir, je vois sur ton visage
Que ta confusion ne part que de ta rage:
Il te tarde déja qu'échappé de mes mains
Tu ne coures me perdre et me vendre aux Romains.
Mais, avant que partir, je me ferai justice[1]:
Je te l'ai dit. Holà, gardes!

SCÈNE II.

MITHRIDATE, PHARNACE, XIPHARÈS, GARDES.

MITHRIDATE.

Qu'on le saisisse,
Oui, lui-même, Pharnace. Allez; et de ce pas
Qu'enfermé dans la tour on ne le quitte pas.

PHARNACE.

Hé bien! sans me parer d'une innocence vaine,
Il est vrai, mon amour mérite votre haine;
J'aime: l'on vous a fait un fidèle récit.
Mais Xipharès, seigneur, ne vous a pas tout dit[2],

les paroles de Mithridate doivent avoir, et que toute autre expression ne pourroit qu'affoiblir. Pour le prouver, il suffit de corriger le vers comme La Harpe le propose :

Il t'en coûte aujourd'hui d'abandonner ta proie.

On sent assez tout ce que la substitution d'un mot ôte à la poésie de Racine: ce n'est plus Mithridate qui parle.

1 *Avant que* ne se met plus devant un infinitif: on dit *avant de* ou *avant que de.* (L. B.)

2 *Ne vous a pas tout dit:* façon de parler familière, qui convient très bien ici, et qui fait ressortir encore davantage l'ironie amère et

C'est le moindre secret qu'il pouvoit vous apprendre :
Et ce fils si fidèle a dû vous faire entendre
Que, des mêmes ardeurs dès longtemps enflammé,
Il aime aussi la reine, et même en est aimé.

SCENE III.

MITHRIDATE, XIPHARÈS.

XIPHARÈS.

Seigneur, le croirez-vous, qu'un dessein si coupable...

MITHRIDATE.

Mon fils, je sais de quoi votre frère est capable.
Me préserve le ciel de soupçonner jamais
Que d'un prix si cruel vous payez mes bienfaits[1];
Qu'un fils qui fut toujours le bonheur de ma vie
Ait pu percer ce cœur qu'un père lui confie !
Je ne le croirai point. Allez, loin d'y songer,
Je ne vais désormais penser qu'à nous venger.

SCENE IV.

MITHRIDATE.

Je ne le croirai point? Vain espoir qui me flatte!
Tu ne le crois que trop, malheureux Mithridate!
Xipharès mon rival? et, d'accord avec lui,
La reine auroit osé me tromper aujourd'hui?

cruelle de Pharnace. Xipharès n'a rien dit : c'est Arbate qui a révélé à Mithridate l'amour de Pharnace pour Monime ; mais Pharnace, jugeant de son frère par lui-même, croit et doit croire que Xipharès l'a trahi. (G.)

1 La grammaire demande *payiez :* les poëtes doivent éviter d'employer les vers dans ce temps et dans ce mode. Toutes les éditions faites pendant la vie de Racine portent *payez* à l'indicatif. Si l'indicatif est contraire à l'exactitude rigoureuse, du moins il ne nuit pas à l'harmonie. Les éditeurs qui depuis ont voulu réformer Racine ont mis *payiez :* c'est corriger une faute par une faute plus grande. (G.)

Quoi ! de quelque côté que je tourne la vue,
La foi de tous les cœurs est pour moi disparue !
Tout m'abandonne ailleurs ! tout me trahit ici !
Pharnace, amis, maîtresse ; et toi, mon fils, aussi !
Toi de qui la vertu consolant ma disgrace...
Mais ne connais-je pas le perfide Pharnace ?
Quelle foiblesse à moi d'en croire un furieux
Qu'arme contre son frère un courroux envieux,
Ou dont le désespoir, me troublant par des fables,
Grossit, pour se sauver, le nombre des coupables !
Non, ne l'en croyons point ! et sans trop nous presser,
Voyons, examinons. Mais par où commencer ?
Qui m'en éclaircira ? quels témoins, quel indice ?...
Le ciel en ce moment m'inspire un artifice.
Qu'on appelle la reine. Oui, sans aller plus loin,
Je veux l'ouïr : mon choix s'arrête à ce témoin.
L'amour avidement croit tout ce qui le flatte.
Qui peut de son vainqueur mieux parler que l'ingrate ?
Voyons qui son amour accusera des deux [1].
S'il n'est digne de moi, le piége est digne d'eux.
Trompons qui nous trahit : et, pour connaître un traître,
Il n'est point de moyens... Mais je la vois paraître :
Feignons ; et de son cœur, d'un vain espoir flatté,
Par un mensonge adroit tirons la vérité.

1 On est d'accord depuis longtemps sur le petit artifice dont se sert Mithridate pour arracher le secret de Monime : ce ne seroit pas même une excuse suffisante, que la conformité naturelle du moyen avec la dissimulation naturelle du roi de Pont. C'est assez que ce moyen convienne à l'Harpagon de Molière, pour que le Mithridate de Racine ne doive pas y descendre. La véritable excuse, celle qui ne détruit pas le défaut, mais qui en sauve l'effet, c'est que la scène produit de la terreur, et qu'à ce mot,

Seigneur, vous changez de visage !

le spectateur frémit. Cette apologie est la même que celle de Néron ; elle est valable, et doit être admise. Quand l'effet relève le moyen, l'un justifie l'autre, à moins que le moyen ne soit hors de la raison et de la nature ; car jamais rien de faux n'est excusable. Il vaudroit encore mieux, sans doute, n'avoir besoin d'aucune espèce de justification ; et c'est encore Racine qui a le plus souvent cet avantage. (L.)

SCÈNE V.

MONIME, MITHRIDATE.

MITHRIDATE.

Enfin j'ouvre les yeux et je me fais justice :
C'est faire à vos beautés un triste sacrifice,
Que de vous présenter, madame, avec ma foi,
Tout l'âge et le malheur que je traîne avec moi.
Jusqu'ici la fortune et la victoire mêmes [1]
Cachoient mes cheveux blancs sous trente diadèmes.
Mais ce temps-là n'est plus : je régnois, et je fuis.
Mes ans se sont accrus; mes honneurs sont détruits;
Et mon front, dépouillé d'un si noble avantage,
Du temps qui l'a flétri laisse voir tout l'outrage.
D'ailleurs mille desseins partagent mes esprits :
D'un camp prêt à partir vous entendez les cris;
Sortant de mes vaisseaux, il faut que j'y remonte.
Quel temps pour un hymen qu'une fuite si prompte,
Madame! Et de quel front vous unir à mon sort,
Quand je ne cherche plus que la guerre et la mort?
Cessez pourtant, cessez de prétendre à Pharnace :
Quand je me fais justice, il faut qu'on se la fasse.
Je ne souffrirai point que ce fils odieux,
Que je viens pour jamais de bannir de mes yeux,
Possédant une amour qui me fut déniée [2],

1 *Mêmes* est ici adverbe, et non adjectif; il ne peut donc prendre le pluriel, ce qui n'étoit peut-être pas une faute du temps de Racine, car on retrouve le même mot, employé comme adverbe, avec le pluriel, dans les épitres VIII et X de Boileau. Mais quelle magnifique image quel nombre! quelle harmonie! Remarquons que le rôle de Mithridate est écrit avec une pompe et une majesté qui relèvent encore la grandeur d'un roi qui portoit trente diadèmes. Le style de ce rôle a un caractère si imposant, qu'il seroit facile, en prenant des vers au hasard dans la pièce, de reconnoitre si le poëte fait parler Mithridate ou quelque autre personnage.

2 *Dénié* pour *refusé*. Ce mot a peut-être vieilli, comme le disent quelques commentateurs, et cependant il n'en est pas moins bon.

Vous fasse des Romains devenir l'alliée.
Mon trône vous est dû : loin de m'en repentir,
Je vous y place même avant que de partir,
Pourvu que vous vouliez qu'une main qui m'est chère,
Un fils, le digne objet de l'amour de son père,
Xipharès, en un mot, devenant votre époux,
Me venge de Pharnace et m'acquitte envers vous.

MONIME.

Xipharès! lui, seigneur?

MITHRIDATE.

Oui, lui-même, madame.
D'où peut naître à ce nom le trouble de votre ame?
Contre un si juste choix qui peut vous révolter?
Est-ce quelque mépris qu'on ne puisse dompter?
Je le répète encor : c'est un autre moi-même,
Un fils victorieux, qui me chérit, que j'aime,
L'ennemi des Romains, l'héritier et l'appui
D'un empire et d'un nom qui va renaître en lui;
Et, quoi que votre amour ait osé se promettre,
Ce n'est qu'entre ses mains que je puis vous remettre.

MONIME.

Que dites-vous? O ciel! pourriez-vous approuver...
Pourquoi, seigneur, pourquoi voulez-vous m'éprouver?
Cessez de tourmenter une ame infortunée :
Je sais que c'est à vous que je fus destinée;
Je sais qu'en ce moment, pour ce nœud solennel,
La victime, seigneur, nous attend à l'autel.
Venez.

MITHRIDATE.

Je le vois bien : quelque effort que je fasse,
Madame, vous voulez vous garder à Pharnace.
Je reconnois toujours vos injustes mépris;
Ils ont même passé sur mon malheureux fils.

D'après la définition de l'Académie, il ne signifie pas seulement *refuser*, mais *refuser quelque chose que la justice ne veut pas qu'on refuse*. C'est donc un mot dont notre langue ne peut se passer, et l'exemple des plus grands poëtes doit en consacrer l'usage, puisqu'il est encore employé dans *Iphigénie*, act. I, sc. I; dans Boileau, *Art poétique*; et dans Voltaire, *Mort de César*. *Alliée* rime mal avec *déniée*.

MONIME.

Je le méprise ?

MITHRIDATE.

Hé bien, n'en parlons plus, madame.
Continuez : brûlez d'une honteuse flamme.
Tandis qu'avec mon fils je vais, loin de vos yeux,
Chercher au bout du monde un trépas glorieux,
Vous cependant ici servez avec son frère,
Et vendez aux Romains le sang de votre père.
Venez : je ne saurois mieux punir vos dédains,
Qu'en vous mettant moi-même en ses serviles mains :
Et, sans plus me charger du soin de votre gloire,
Je veux laisser de vous jusqu'à votre mémoire[1].
Allons, madame, allons. Je m'en vais vous unir.

MONIME.

Plutôt de mille morts dussiez-vous me punir !

MITHRIDATE.

Vous résistez en vain, et j'entends votre fuite.

MONIME.

En quelle extrémité, seigneur, suis-je réduite[2] ?
Mais enfin je vous crois, et je ne puis penser
Qu'à feindre si longtemps vous puissiez vous forcer.
Les dieux me sont témoins qu'à vous plaire bornée,
Mon ame à tout son sort s'étoit abandonnée.
Mais si quelque foiblesse avoit pu m'alarmer,
Si de tous ses efforts mon cœur a dû s'armer,
Ne croyez point, seigneur, qu'auteur de mes alarmes,
Pharnace m'ait jamais coûté les moindres larmes.

1 On a demandé si l'on pouvoit dire *laisser la mémoire de quelqu'un*, pour *en perdre le souvenir*. La Harpe répond qu'il ne s'agit pas de *laisser votre mémoire*, mais *de laisser de vous jusqu'à votre mémoire*, ce qui est si différent, que dans cette phrase, *laisser* est le meilleur mot possible. Plus bas, *j'entends votre fuite*, pour dire *je connois votre détour*, est une expression qui ne nous semble pas heureuse, malgré son analogie avec l'expression figurée *faux-fuyant*.

2 Être *réduite en extrémité*, phrase qui manque de correction. *Réduire en*, c'est faire changer de nature ou de forme, c'est restreindre, c'est diminuer ; on dit également réduire *en servitude*, dans le sens de dompter, d'assujettir. Mais quand *réduire* signifie, comme ici, *contraindre, obliger*, il demande toujours la préposition *à*.

Ce fils victorieux que vous favorisez,
Cette vivante image en qui vous vous plaisez,
Cet ennemi de Rome, et cet autre vous-même,
Enfin ce Xipharès que vous voulez que j'aime...

MITHRIDATE.

Vous l'aimez ?

MONIME.

Si le sort ne m'eût donnée à vous,
Mon bonheur dépendoit de l'avoir pour époux.
Avant que votre amour m'eût envoyé ce gage,
Nous nous aimions... Seigneur, vous changez de visage[1] !

MITHRIDATE.

Non, madame. Il suffit. Je vais vous l'envoyer.
Allez : le temps est cher, il le faut employer.
Je vois qu'à m'obéir vous êtes disposée :
Je suis content.

MONIME, en s'en allant.

O ciel ! me serois-je abusée ?

SCÈNE VI.

MITHRIDATE.

Ils s'aiment ! c'est ainsi qu'on se jouoit de nous !
Ah ! fils ingrat, tu vas me répondre pour tous :
Tu périras ! Je sais combien ta renommée
Et tes fausses vertus ont séduit mon armée ;
Perfide, je te veux porter des coups certains :
Il faut pour te mieux perdre, écarter les mutins,
Et, faisant à mes yeux partir les plus rebelles,
Ne garder près de moi que des troupes fidèles.
Allons. Mais sans montrer un visage offensé,
Dissimulons encor, comme j'ai commencé.

1 Quel parti Racine a su tirer d'un moyen que la critique sévère se croit en droit de lui reprocher ! Que de beautés naissent de ce qu'on regarde comme une faute ! Il n'appartient qu'aux plus grands génies d'en faire de cette espèce. (G.)

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE QUATRIÈME.

SCÈNE I.

MONIME, PHŒDIME.

MONIME.

Phœdime, au nom des dieux, fais ce que je desire :
Va voir ce qui se passe, et reviens me le dire.
Je ne sais ; mais mon cœur ne se peut rassurer :
Mille soupçons affreux viennent me déchirer.
Que tarde Xipharès ? et d'où vient qu'il diffère
A seconder des vœux qu'autorise son père ?
Son père, en me quittant, me l'alloit envoyer...
Mais il feignoit peut-être. Il falloit tout nier.
Le roi feignoit ! Et moi, découvrant ma pensée..
O dieux ! en ce péril m'auriez-vous délaissée ?
Et se pourroit-il bien qu'à son ressentiment
Mon amour indiscret eût livré mon amant ?
Quoi, prince ! quand, tout plein de ton amour extrême,
Pour savoir mon secret tu me pressois toi-même,
Mes refus trop cruels vingt fois te l'ont caché ;
Je t'ai même puni de l'avoir arraché :
Et quand de toi peut-être un père se défie,
Que dis-je ? quand peut-être il y va de ta vie,
Je parle ; et, trop facile à me laisser tromper,
Je lui marque le cœur où sa main doit frapper !

PHŒDIME.

Ah ! traitez-le, madame, avec plus de justice ;
Un grand roi descend-il jusqu'à cet artifice[1] ?

1 Il falloit que Racine méprisât beaucoup l'objection à laquelle de grands littérateurs ont attaché tant d'importance, pour mettre lui-même dans la bouche d'une confidente la critique de cette ruse. Cette critique est fort affoiblie par le vers suivant :

A prendre ce détour qui l'auroit pu forcer ?

car bien des motifs forçoient Mithridate à prendre ce détour : c'étoit

A prendre ce détour qui l'auroit pu forcer?
Sans murmure à l'autel vous l'alliez devancer.
Vouloit-il perdre un fils qu'il aime avec tendresse?
Jusqu'ici les effets secondent sa promesse :
Madame, il vous disoit qu'un important dessein,
Malgré lui, le forçoit à vous quitter demain :
Ce seul dessein l'occupe; et, hâtant son voyage,
Lui-même ordonne tout, présent sur le rivage;
Ses vaisseaux en tous lieux se chargent de soldats,
Et partout Xipharès accompagne ses pas.
D'un rival en fureur est-ce là la conduite?
Et voit-on ses discours démentis par la suite[1]?

MONIME.

Pharnace, cependant, par son ordre arrêté,
Trouve en lui d'un rival toute la dureté.
Phœdime, à Xipharès fera-t-il plus de grace?

PHOEDIME.

C'est l'ami des Romains qu'il punit en Pharnace :
L'amour a peu de part à ses justes soupçons.

MONIME.

Autant que je le puis, je cède à tes raisons;
Elles calment un peu l'ennui qui me dévore.
Mais pourtant Xipharès ne paraît point encore.

PHOEDIME.

Vaine erreur des amants, qui, pleins de leurs desirs,
Voudroient que tout cédât au soin de leurs plaisirs!
Qui, prêts à s'irriter contre le moindre obstacle...

MONIME.

Ma Phœdime, eh! qui peut concevoir ce miracle?
Après deux ans d'ennui, dont tu sais tout le poids,
Quoi! je puis respirer pour la première fois!
Quoi! cher prince, avec toi je me verrois unie!
Et loin que ma tendresse eût exposé ta vie,
Tu verrois ton devoir, je verrois ma vertu,
Approuver un amour si longtemps combattu!

même le seul moyen qu'il eût en son pouvoir pour pénétrer dans le cœur de Monime. (G.)

1 *Par la suite* est vague ; il faut entendre : *par les actions qui ont suivi les discours de Mithridate.* (G.)

Je pourrois tous les jours t'assurer que je t'aime!
Que ne viens-tu?

SCÈNE II.

MONIME, XIPHARÈS, PHOEDIME.

MONIME.

Seigneur, je parlois de vous-même.
Mon ame souhaitoit de vous voir en ce lieu.
Pour vous...

XIPHARÈS.

C'est maintenant qu'il faut vous dire adieu.

MONIME.

Adieu! vous?

XIPHARÈS.

Oui, madame, et pour toute ma vie.

MONIME.

Qu'entends-je? On me disoit... Hélas! ils m'ont trahie[1]!

XIPHARÈS.

Madame, je ne sais quel ennemi couvert,
Révélant nos secrets, vous trahit, et me perd.
Mais le roi, qui tantôt n'en croyoit point Pharnace,
Maintenant dans nos cœurs sait tout ce qui passe.
Il feint, il me caresse, et cache son dessein;
Mais moi, qui dès l'enfance élevé dans son sein,
De tous ses mouvements ai trop d'intelligence,
J'ai lu dans ses regards sa prochaine vengeance[2].
Il presse, il fait partir tous ceux dont mon malheur
Pourroit à la révolte exciter la douleur.
De ses fausses bontés j'ai connu la contrainte.

1 Quelle peinture de la passion! Tous mots entrecoupés; et, par un reste de respect, elle ne nomme point encore le traitre. Elle dit au pluriel, *ils m'ont trahie!* (L. R.)

2 Toute cette scène redouble le péril et la crainte, et fait succéder la terreur au moment d'espérance qu'avoit eu Monime. La cruauté dissimulée et caressante de Mithridate est très bien peinte, et la pièce marche. (L.)

Un mot même d'Arbate a confirmé ma crainte :
Il a sù m'aborder ; et, les larmes aux yeux,
« On sait tout, m'a-t-il dit, sauvez-vous de ces lieux. »
Ce mot m'a fait frémir du péril de ma reine[1] ;
Et ce cher intérêt est le seul qui m'amène.
Je vous crains pour vous-même ; et je viens à genoux
Vous prier, ma princesse, et vous fléchir pour vous.
Vous dépendez ici d'une main violente,
Que le sang le plus cher rarement épouvante ;
Et je n'ose vous dire à quelle cruauté
Mithridate jaloux s'est souvent emporté.
Péut-être c'est moi seul que sa fureur menace ;
Peut-être, en me perdant, il veut vous faire grace :
Daignez, au nom des dieux, daignez en profiter ;
Par de nouveaux refus n'allez point l'irriter.
Moins vous l'aimez, et plus tâchez de lui complaire ;
Feignez, efforcez-vous : songez qu'il est mon père.
Vivez ; et permettez que dans tous mes malheurs
Je puisse à votre amour ne coûter que des pleurs.

MONIME.

Ah ! je vous ai perdu !

XIPHARÈS.

Généreuse Monime,
Ne vous imputez point le malheur qui m'opprime.
Votre seule bonté n'est point ce qui me nuit ;
Je suis un malheureux que le destin poursuit ;
C'est lui qui m'a ravi l'amitié de mon père,
Qui le fit mon rival, qui révolta ma mère,
Et vient de susciter, dans ce moment affreux,
Un secret ennemi pour nous trahir tous deux.

MONIME.

Hé quoi ! cet ennemi vous l'ignorez encore ?

XIPHARÈS.

Pour surcroît de douleur, madame, je l'ignore.

[1] Nous avons déja observé ailleurs combien ces expressions de *ma reine*, de *ma princesse*, sont peu dignes de la tragédie ; mais du temps de Racine elles étoient reçues, et c'est une des variations que l'usage a introduites dans la langue. *Ce cher intérêt*, du vers suivant, est une locution trop familière.

Heureux! si je pouvois, avant que m'immoler[1],
Percer le traître cœur qui m'a pu déceler!

MONIME.

Hé bien, seigneur, il faut vous le faire connaître.
Ne cherchez point ailleurs cet ennemi, ce traître :
Frappez : aucun respect ne vous doit retenir[2].
J'ai tout fait : et c'est moi que vous devez punir.

XIPHARÈS.

Vous!

MONIME.

Ah! si vous saviez, prince, avec quelle adresse
Le cruel est venu surprendre ma tendresse!
Quelle amitié sincère il affectoit pour vous!
Content, s'il vous voyoit devenir mon époux!
Qui n'auroit cru?... Mais non, mon amour, plus timide,
Devoit moins vous livrer à sa bonté perfide.
Les dieux, qui m'inspiroient, et que j'ai mal suivis,
M'ont fait taire trois fois par de secrets avis[3].

1 On a déja relevé cette faute ailleurs. On ne croyoit pas alors que c'en fût une, puisque rien n'étoit plus facile que de mettre *avant de*. Le langage ne se fixe qu'avec le temps. (L.)

2 L'artifice théâtral paroît peut-être un peu trop : c'étoit encore l'usage de présenter des amants qui veulent être tués par leurs maîtresses, et des maîtresses qui excitent leurs amants à les tuer. On sait très bien que ces exhortations sont en pure perte. (G.)

3 Mademoiselle Clairon avoit observé que, dans l'acte précédent, où Mithridate fait avouer à Monime son secret, il n'y a pas plus de deux réticences : « J'ai consulté, dit-elle, toutes les éditions de Racine : « toutes disent *trois*; toutes les actrices auxquelles j'ai vu jouer ce « rôle disoient *trois*: toutes les recherches que j'ai faites m'ont assurée « que mademoiselle Le Couvreur disoit *trois*. Quoique *deux* soit un « peu plus sourd que *trois*, il fait également la mesure du vers, et « n'en détruit point l'harmonie. Il étoit à présumer que Racine avoit « eu des raisons pour préférer l'un à l'autre; mais nulle tradition ne « m'éclairoit; il ne m'appartenoit pas de corriger un si grand homme; « je ne pouvois pas non plus me soumettre à dire ce que je regardois « comme une faute. J'imaginai de suppléer à la troisième réticence « par un jeu de visage. Dans le couplet où Mithridate dit (acte III, « sc. V),

Servez avec son frère,
Et vendez aux Romains le sang de votre père.

« je m'avançai avec la physionomie d'une personne qui va tout dire,

J'ai dû continuer ; j'ai dû dans tout le reste...
Que sais-je enfin ? j'ai dû vous être moins funeste ;
J'ai dû craindre du roi les dons empoisonnés,
Et je m'en punirai, si vous me pardonnez.

XIPHARÈS.

Quoi, madame ! c'est vous, c'est l'amour qui m'expose ?
Mon malheur est parti d'une si belle cause ?
Trop d'amour a trahi nos secrets amoureux ?
Et vous vous excusez de m'avoir fait heureux [1] ?
Que voudrois-je de plus ? glorieux et fidèle,
Je meurs. Un autre sort au trône vous appelle :
Consentez-y, madame ; et, sans plus résister,
Achevez un hymen qui vous y fait monter.

MONIME.

Quoi ! vous me demandez que j'épouse un barbare
Dont l'odieux amour pour jamais nous sépare ?

XIPHARÈS.

Songez que ce matin, soumise à ses souhaits,
Vous deviez l'épouser et ne me voir jamais.

MONIME.

Eh ! connaissois-je alors toute sa barbarie ?
Ne voudriez-vous point qu'approuvant sa furie,
Après vous avoir vu tout percé de ses coups,
Je suivisse à l'autel un tyrannique époux [2] ;
Et que, dans une main de votre sang fumante,
J'allasse mettre, hélas ! la main de votre amante ?

« et je fis à l'instant succéder un mouvement de crainte qui me défen-
« doit de parler. Le public, qui n'avoit jamais vu ce jeu de théâtre,
« daigna me donner, en l'approuvant, le prix de toutes mes recher-
« ches... Sans le jeu de la physionomie, ajoute-t-elle, j'aurois perdu
« la douceur d'être applaudie, et la gloire d'avoir deviné Racine. »
(*Mémoires de mademoiselle Clairon.*)

[1] Voilà de l'exagération, du romanesque. Xipharès, qui s'estime heureux de périr par l'imprudence de sa maîtresse, n'excite qu'une stérile admiration ; le cœur n'est point touché de ce langage héroïque, qui n'est ni naturel, ni vrai. (G.)

[2] Proprement l'adjectif *tyrannique* ne s'applique qu'aux choses, un pouvoir *tyrannique*, une conduite *tyrannique*, etc. Mais cette espèce de figure qui le transporte aux personnes n'a rien de répréhensible en poésie. (L.)

Allez : de ses fureurs songez à vous garder,
Sans perdre ici le temps à me persuader :
Le ciel m'inspirera quel parti je dois prendre.
Que seroit-ce, grands dieux ! s'il venoit vous surprendre !
Que dis-je ? on vient. Allez : courez. Vivez enfin :
Et du moins attendez quel sera mon destin.

SCÈNE III.

MONIME, PHOEDIME.

PHOEDIME.

Madame, à quels périls il exposoit sa vie !
C'est le roi.

MONIME.

Cours l'aider à cacher sa sortie.
Va, ne le quitte point ; et qu'il se garde bien
D'ordonner de son sort, sans être instruit du mien.

SCÈNE IV.

MITHRIDATE, MONIME.

MITHRIDATE.

Allons, madame, allons. Une raison secrète
Me fait quitter ces lieux et hâter ma retraite.
Tandis que mes soldats, prêts à suivre leur roi,
Rentrent dans mes vaisseaux pour partir avec moi,
Venez, et qu'à l'autel ma promesse accomplie
Par des nœuds éternels l'un à l'autre nous lie.

MONIME.

Nous, seigneur ?

MITHRIDATE.

Quoi, madame ? osez-vous balancer ?

MONIME.

Et ne m'avez-vous pas défendu d'y penser ?

MITHRIDATE.

J'eus mes raisons alors : oublions-les, madame.

Ne songez maintenant qu'à répondre à ma flamme.
Songez que votre cœur est un bien qui m'est dû.

MONIME.

Hé! pourquoi donc, seigneur, me l'avez-vous rendu?

MITHRIDATE.

Quoi! pour un fils ingrat toujours préoccupée,
Vous croiriez...

MONIME.

Quoi, seigneur! vous m'auriez donc trompée?

MITHRIDATE.

Perfide! il vous sied bien de tenir ce discours,
Vous qui, gardant au cœur d'infidèles amours[1],
Quand je vous élevois au comble de la gloire,
M'avez des trahisons préparé la plus noire!
Ne vous souvient-il plus, cœur ingrat et sans foi,
Plus que tous les Romains conjuré contre moi,
De quel rang glorieux j'ai bien voulu descendre
Pour vous porter au trône où vous n'osiez prétendre?
Ne me regardez point vaincu, persécuté :
Revoyez-moi vainqueur, et partout redouté.
Songez de quelle ardeur dans Éphèse adorée,
Aux filles de cent rois je vous ai préférée[2];
Et, négligeant pour vous tant d'heureux alliés,
Quelle foule d'États je mettois à vos pieds.
Ah! si d'un autre amour le penchant invincible
Dès lors à mes bontés vous rendoit insensible,
Pourquoi chercher si loin un odieux époux?
Avant que de partir, pourquoi vous taisiez-vous?
Attendiez-vous, pour faire un aveu si funeste,
Que le sort ennemi m'eût ravi tout le reste,
Et que, de toutes parts me voyant accabler,
J'eusse en vous le seul bien qui me pût consoler?

[1] *Garder au cœur*, pour *garder dans le cœur*, ne seroit point admis en prose; mais ce tour est favorable à la poésie, et cela suffit pour le faire adopter.

[2] Construction hardie, elliptique, où l'on supprime quelques mots inutiles à la clarté, mais nécessaires à la marche ordinaire de la phrase. Pour réduire cette construction aux règles communes, il faut suppléer ce qui manque : *Songez de quelle ardeur étant adorée de moi dans Éphèse, je vous ai préférée*, etc. (G.)

Cependant, quand je veux oublier cet outrage,
Et cacher à mon cœur cette funeste image,
Vous osez à mes yeux rappeler le passé !
Vous m'accusez encor, quand je suis offensé !
Je vois que pour un traître un fol espoir vous flatte.
A quelle épreuve, ô ciel, réduis-tu Mithridate ?
Par quel charme secret laissé-je retenir
Ce courroux si sévère et si prompt à punir ?
Profitez du moment que mon amour vous donne :
Pour la dernière fois, venez, je vous l'ordonne.
N'attirez point sur vous des périls superflus,
Pour un fils insolent que vous ne verrez plus.
Sans vous parer pour lui d'une foi qui m'est due [1],
Perdez-en la mémoire, aussi bien que la vue ;
Et désormais, sensible à ma seule bonté,
Méritez le pardon qui vous est présenté.

MONIME.

Je n'ai point oublié quelle reconnoissance,
Seigneur, m'a dû ranger sous votre obéissance :
Quelque rang où jadis soient montés mes aïeux,
Leur gloire de si loin n'éblouit point mes yeux [2].
Je songe avec respect de combien je suis née
Au-dessous des grandeurs d'un si noble hyménée ;
Et, malgré mon penchant et mes premiers desseins
Pour un fils, après vous, le plus grand des humains,
Du jour que sur mon front on mit ce diadème,
Je renonçai, seigneur, à ce prince, à moi-même.
Tous deux d'intelligence à nous sacrifier,

[1] *Se parer d'une foi :* manière poétique de dire : *Sans affecter de lui garder une foi qui m'est due. Perdre la mémoire, aussi bien que la vue,* dans le vers suivant, semble manquer de justesse. On ne dit pas *perdre la vue de quelqu'un,* pour exprimer qu'on est privé de sa présence.

[2] Elle lui fait entendre qu'elle n'étoit point, par sa naissance, si indigne de lui. Mais avec quelle humilité elle s'exprime ! Elle ne parle que de reconnoissance, d'obéissance, et s'avoue bien au-dessous des *grandeurs d'un si noble hyménée,* parcequ'elle ne mérite pas l'honneur d'appartenir *au plus grand des humains ;* et elle s'humilie à ce point avant que de lui déclarer que son lit est plus triste pour elle que le tombeau. (L. R.)

Loin de moi, par mon ordre, il couroit m'oublier.
Dans l'ombre du secret ce feu s'alloit éteindre [1];
Et même de mon sort je ne pouvois me plaindre,
Puisque enfin, aux dépens de mes vœux les plus doux,
Je faisois le bonheur d'un héros tel que vous.
Vous seul, seigneur, vous seul, vous m'avez arrachée [2]
A cette obéissance où j'étois attachée;
Et ce fatal amour dont j'avois triomphé,
Ce feu que dans l'oubli je croyois étouffé,
Dont la cause à jamais s'éloignoit de ma vue,
Vos détours l'ont surpris, et m'en ont convaincue.
Je vous l'ai confessé, je le dois soutenir.
En vain vous en pourriez perdre le souvenir;
Et cet aveu honteux, où vous m'avez forcée,
Demeurera toujours présent à ma pensée;
Toujours je vous croirois incertain de ma foi :
Et le tombeau, seigneur, est moins triste pour moi
Que le lit d'un époux qui m'a fait cet outrage,
Qui s'est acquis sur moi ce cruel avantage,
Et qui, me préparant un éternel ennui,
M'a fait rougir d'un feu qui n'étoit pas pour lui [3].

1 *L'ombre du secret*, et *un feu qui s'éteint dans cette ombre* : quel charme, nous dirons même quelle pudeur dans cette expression, qui enrichissoit la langue pour la première fois ! *Il couroit m'oublier* : quelle énergie de style ! Monime passe avec rapidité sur ce sacrifice douloureux ; elle aime trop pour s'arrêter à cette idée : un mot lui suffit pour exprimer combien l'effort a été pénible. Voyez ensuite avec quel art elle revient à Mithridate.

2 Ici Monime prend un ton plus ferme : après s'être justifiée, elle accuse ; mais quelle mesure, quelle dignité, quelle sensibilité noble et fière dans ses reproches ! Remarquez la période poétique qui commence à ce vers et finit à

Vos détours l'ont surpris, et m'en ont convaincue.

La poésie a sa période et ses phrases comme la musique. J'ai déja fait observer que *Mithridate* est une des pièces où Racine a répandu avec le plus de profusion ces phrases si nombreuses, si cadencées, si riches d'élocution. (G.)

3 Cette scène me paroît un chef-d'œuvre. Le rôle de Monime, qui étoit également difficile à soutenir et à mesurer, y est parfait : c'est la réunion de toutes les bienséances les mieux ménagées. Que l'on

MITHRIDATE.

C'est donc votre réponse? et, sans plus me complaire,
Vous refusez l'honneur que je voulois vous faire?
Pensez-y bien. J'attends pour me déterminer...

MONIME.

Non, seigneur, vainement vous croyez m'étonner.
Je vous connais : je sais tout ce que je m'apprête,
Et je vois quels malheurs j'assemble sur ma tête :
Mais le dessein est pris; rien ne peut m'ébranler.
Jugez-en, puisque ainsi je vous ose parler,
Et m'emporte au delà de cette modestie
Dont jusqu'à ce moment je n'étois point sortie [1].
Vous vous êtes servi de ma funeste main
Pour mettre à votre fils un poignard dans le sein :

songe qu'elle parle à Mithridate, à Mithridate jaloux, et sûr qu'il a un rival, et un rival aimé : et dans quel moment lui parle-t-elle ainsi? Combien l'auteur avoit à faire! et il n'a rien laissé à désirer. C'est que Monime a l'espèce de fermeté qui lui convient, et qui n'est qu'un sentiment vrai et profond de tous ses devoirs. Elle les a tous remplis, et ne craint point la mort; elle ne craint point Mithridate, mais elle ne le brave point; elle lui rend tout ce qu'elle lui doit, mais elle lui fait sentir tout ce qu'une femme délicate se doit à elle-même, et tous les avantages qu'il lui a donnés sur lui en la trompant si indignement. En même temps elle n'oublie pas l'intérêt de Xipharès, qui lui devient d'autant plus cher que c'est elle qui l'a exposé. Les connoisseurs préféreront toujours cette espèce de courage, qui est celui de son sexe et de sa situation, à la violence plus que virile de la plupart des héroïnes de Corneille. Leur jactance a quelques traits de force qui attirent l'applaudissement; mais elle n'est le plus souvent qu'une déclamation facile et une disconvenance choquante; au lieu qu'il faut un jugement sûr et un goût exquis pour observer toutes les nuances qui distinguent la fierté d'un sexe de celle de l'autre. Ces nuances sont toutes parfaitement saisies dans le rôle de Monime. Sa fierté ne dément en rien la réserve, la modestie, la résignation qu'elle a fait voir jusque-là. Elle n'a avec son amant que le degré de foiblesse qu'elle devoit avoir pour être tendre, et que le degré de force qu'il lui falloit pour suivre son devoir, et tracer celui de Xipharès. Avec Mithridate, elle n'est fière et décidée qu'autant qu'il le faut pour préférer la mort au plus grand malheur qui puisse arriver à une femme honnête et sensible, celui d'appartenir à un homme qui sait qu'elle en aime un autre. (L.)

1 *Je m'emporte au delà de cette modestie*, dit-elle; et ce dernier trait prouve qu'elle n'en est pas sortie un moment. (L.)

De ses feux innocents j'ai trahi le mystère;
Et, quand il n'en perdroit que l'amour de son père,
Il en mourra, seigneur. Ma foi ni mon amour [1]
Ne seront point le prix d'un si cruel détour.
Après cela, jugez. Perdez une rebelle;
Armez-vous du pouvoir qu'on vous donna sur elle :
J'attendrai mon arrêt; vous pouvez commander.
Tout ce qu'en vous quittant j'ose vous demander,
Croyez (à la vertu je dois cette justice)
Que je vous trahis seule, et n'ai point de complice;
Et que d'un plein succès vos vœux seroient suivis
Si j'en croyois seigneur, les vœux de votre fils.

SCÈNE V.

MITHRIDATE.

Elle me quitte! Et moi, dans un lâche silence,
Je semble de sa fuite approuver l'insolence!
Peu s'en faut que mon cœur, penchant de son côté,
Ne me condamne encor de trop de cruauté [2]!
Qui suis-je? Est-ce Monime? Et suis-je Mithridate?
Non, non, plus de pardon, plus d'amour pour l'ingrate [3].

1 *Il en mourra.* Ce mot si simple, dit La Harpe, est ici admirable ; il contient tout ; c'est à la fois ce que l'amour peut dire de plus tendre et de plus adroit; c'est la perfection. On voit par ce mot qu'elle espère encore trouver dans Mithridate le cœur d'un père. S'il résiste à cette idée, rien ne pourra le toucher ; car ce n'est pas la douleur d'avoir perdu sa maîtresse qui fera mourir Xipharès, mais la douleur d'avoir déplu à son père.

2 On dit *accuser de,* et *condamner pour;* mais le mot *accuser* n'auroit point rendu toute la pensée de Racine. Peut-être qu'en faisant suivre le verbe *condamner* de la préposition *de,* il n'a fait que se conformer à un usage reçu à l'époque où il écrivoit, ainsi que Molière en offre des exemples. Au reste, c'est un latinisme qui paroît logique ; puisqu'on dit *accuser de, absoudre de, convaincre de*, pourquoi ne diroit-on pas *condamner de?*

3 On diroit que Racine a calqué ce monologue de Mithridate sur celui d'Auguste dans *Cinna :* on y remarque la même marche, les *mêmes* mouvements. Racine ne pouvoit se proposer un modèle plus

Ma colère revient, et je me reconnois[1] :
Immolons, en partant, trois ingrats à la fois.
Je vais à Rome; et c'est par de tels sacrifices
Qu'il faut à ma fureur rendre les dieux propices[2].
Je le dois, je le puis; ils n'ont plus de support :
Les plus séditieux sont déja loin du bord.
Sans distinguer entre eux qui je hais ou qui j'aime,
Allons, et commençons par Xipharès lui-même.
Mais quelle est ma fureur? et qu'est-ce que je dis?
Tu vas sacrifier... qui, malheureux? Ton fils!
Un fils que Rome craint! qui peut venger son père[3]!
Pourquoi répandre un sang qui m'est si nécessaire?
Ah! dans l'état funeste où ma chute m'a mis,
Est-ce que mon malheur m'a laissé trop d'amis?
Songeons plutôt, songeons à gagner sa tendresse :
J'ai besoin d'un vengeur, et non d'une maîtresse[4].
Quoi! ne vaut-il pas mieux, puisqu'il faut m'en priver,
La céder à ce fils que je veux conserver?
Cédons-la. Vains efforts, qui ne font que m'instruire
Des foiblesses d'un cœur qui cherche à se séduire!
Je brûle, je l'adore; et, loin de la bannir...

parfait, et personne n'étoit plus capable que Racine d'égaler ce modèle. (G.)

1 Cette rime, *reconnois* et *à la fois*, déplaît aujourd'hui. L'ancienne prononciation étoit cause qu'elle ne choquoit point. (L. R.)

2 Il faut être Mithridate pour s'imaginer que de pareils sacrifices lui rendront les dieux favorables ; et, un peu plus loin, il faut encore être Mithridate pour faire un crime à Monime de son amour pour elle :

Ah! c'est un crime encor dont je la veux punir. (L. R.)

3 Cette raison politique est admirable dans la bouche de Mithridate. (L. B.) — Être craint des Romains, pouvoir venger son père, sont des qualités qui rendent Xipharès plus précieux aux yeux de Mithridate que son titre de fils. (G.)

4 C'est la condamnation de Mithridate dans l'ordre de la raison : c'est son excuse dans l'ordre dramatique. On ne l'excuse que parcequ'il se condamne. C'est le but de la vraie tragédie, de montrer les passions de manière à les faire plaindre dans les personnages qu'elles rendent malheureux, et à nous en faire rougir pour eux de manière à les éviter pour nous-mêmes. (L.)

Ah! c'est un crime encor dont je la veux punir.
Quelle pitié retient mes sentiments timides?
N'en ai-je pas déja puni de moins perfides?
O Monime! ô mon fils! Inutile courroux.
Et vous, heureux Romains, quel triomphe pour vous[1]
Si vous saviez ma honte, et qu'un avis fidèle
De mes lâches combats vous portât la nouvelle!
Quoi! des plus chères mains craignant les trahisons[2],
J'ai pris soin de m'armer contre tous les poisons;
J'ai su par une longue et pénible industrie,
Des plus mortels venins prévenir la furie;
Ah! qu'il eût mieux valu, plus sage et plus heureux,
Et repoussant les traits d'un amour dangereux,
Ne pas laisser remplir d'ardeurs empoisonnées
Un cœur déja glacé par le froid des années!
De ce trouble fatal par où dois-je sortir[3]?

1 Imitation d'Homère. Nestor, dans le discours qu'il adresse aux chefs de l'armée grecque, au sujet de la querelle d'Agamemnon et d'Achille, s'écrie de même : « Quelle joie pour Priam, pour ses en« fants, et pour tous les Troyens, si la renommée leur porte la nou« velle des fatales discordes qui s'élèvent entre deux héros, les pre« miers de la Grèce en prudence ! » (*Iliade*, liv. I.) (G.)

2 Voltaire citoit souvent ces vers comme un modèle d'élégance, d'harmonie et de goût. Mithridate, dans Appien, s'exprime ainsi : « C'est en vain que j'ai recours au poison. Je n'ai que trop bien réussi « à me prémunir contre ses effets. Insensé ! je ne me suis pas mis en « garde contre un poison plus dangereux, et qui attaque la vie de tous « les rois : la perfidie de mes enfants, de mes amis, de mes soldats. »

3 Ce monologue est admirable. Les sentiments, qui naissent les uns après les autres, se détruisent les uns les autres : ce qui doit être. Si Mithridate s'est trouvé dans une pareille situation, il a dit tout ce que le poëte lui fait dire. Il a dû d'abord vouloir sacrifier son fils; il a dû se rappeler que ce fils lui étoit nécessaire pour se venger des Romains; il a dû croire les Romains témoins de ses foiblesses; il a dû condamner la précaution qu'il a eue de s'armer contre tous les poisons, lorsqu'il ne s'est point armé contre le poison le plus dangereux de tous. (L. R.)

SCÈNE VI.

MITHRIDATE, ARBATE.

ARBATE.

Seigneur, tous vos soldats refusent de partir :
Pharnace les retient, Pharnace leur révèle
Que vous cherchez à Rome une guerre nouvelle.

MITHRIDATE.

Pharnace ?

ARBATE.

Il a séduit ses gardes les premiers;
Et le seul nom de Rome étonne les plus fiers [1].
De mille affreux périls ils se forment l'image.
Les uns avec transport embrassent le rivage;
Les autres, qui partoient, s'élancent dans les flots,
Ou présentent leurs dards aux yeux des matelots.
Le désordre est partout; et loin de nous entendre,
Ils demandent la paix, et parlent de se rendre.
Pharnace est à leur tête; et flattant leurs souhaits,
De la part des Romains, il leur promet la paix.

MITHRIDATE.

Ah, le traître! Courez : qu'on appelle son frère;
Qu'il me suive, qu'il vienne au secours de son père.

ARBATE.

J'ignore son dessein; mais un soudain transport
L'a déja fait descendre et courir vers le port;
Et l'on dit que, suivi d'un gros d'amis fidèles,
On l'a vu se mêler au milieu des rebelles [2].

1 Encore une mauvaise rime pour l'oreille, par la même raison que celle de *fiers* et *foyers*. (L.)

2 Cette méprise, très naturelle dans ces conjonctures, est un de ces moyens aussi simples en eux-mêmes qu'ingénieusement choisis, dont Racine se sert volontiers pour brouiller et resserrer les nœuds de son intrigue. Le trouble croit de scène en scène. L'arrivée des Romains y va mettre le comble, et le dernier vers du quatrième acte laissera le spectateur dans une effrayante incertitude de tout ce qui peut arriver. (L.)

C'est tout ce que j'en sais.

MITHRIDATE.

Ah! qu'est-ce que j'entends?
Perfides, ma vengeance a tardé trop longtemps!
Mais je ne vous crains point : malgré leur insolence,
Les mutins n'oseroient soutenir ma présence.
Je ne veux que les voir; je ne veux qu'à leurs yeux
Immoler de ma main deux fils audacieux.

SCÈNE VII.

MITHRIDATE, ARBATE, ARCAS.

ARCAS.

Seigneur, tout est perdu. Les rebelles, Pharnace,
Les Romains sont en foule autour de cette place.

MITHRIDATE.

Les Romains[1]!

ARCAS.

De Romains le rivage est chargé,
Et bientôt dans ces murs vous êtes assiégé.

MITHRIDATE.

(à Arcas.)

Ciel! Courons. Écoutez... Du malheur qui me presse
Tu ne jouiras pas, infidèle princesse.

[1] Ce cri de Mithridate est sublime. Au moment où il vient d'apprendre la trahison de ses deux fils et la révolte de son armée, on lui annonce l'arrivée des Romains; et, à cette nouvelle, sa colère et sa haine s'exhalent dans la répétition de ces mots : *Les Romains!* Brisard, dans cet endroit, étoit admirable : l'impétuosité avec laquelle il se jetoit sur son casque, l'accent terrible qui sortoit de ses entrailles quand il s'écrioit : *Les Romains!* produisoit la plus vive sensation. C'est le seul des acteurs de la fin du dernier siècle qui ait laissé une réputation dans ce rôle. (G.)

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE CINQUIÈME.

SCÈNE I.

MONIME, PHOEDIME.

PHOEDIME.

Madame, où courez-vous? Quels aveugles transports
Vous font tenter sur vous de criminels efforts?
Hé quoi! vous avez pu, trop cruelle à vous-même,
Faire un affreux lien d'un sacré diadème!
Ah! ne voyez-vous pas que les dieux, plus humains,
Ont eux-mêmes rompu ce bandeau dans vos mains?

MONIME.

Hé! par quelle fureur, obstinée à me suivre,
Toi-même malgré moi veux-tu me faire vivre?
Xipharès ne vit plus; le roi, désespéré,
Lui-même n'attend plus qu'un trépas assuré :
Quel fruit te promets-tu de ta coupable audace?
Perfide, prétends-tu me livrer à Pharnace?

PHOEDIME.

Ah! du moins attendez qu'un fidèle rapport
De son malheureux frère ait confirmé la mort.
Dans la confusion que nous venons d'entendre,
Les yeux peuvent-ils pas aisément se méprendre [1]?
D'abord, vous le savez, un bruit injurieux

1 C'est-à-dire *dans la confusion des faits et des récits que nous venons d'entendre*. Une ellipse aussi forte, dit La Harpe, ne seroit pas excusable dans une situation tranquille. *Les yeux peuvent-ils pas:* le mot *pas* ne peut seul exprimer la négation. Racine essayoit d'introduire ce tour dans la poésie; mais l'usage ne l'a point adopté. *Un bruit injurieux*, dans le vers suivant, est une de ces expressions dont il est inutile de faire sentir la beauté. Au reste, tout est bref, tout est rapide dans ces six vers, qui renferment cependant beaucoup de choses. La situation ne permettoit pas de donner de plus longs développements à la pensée.

Le rangeoit du parti d'un camp séditieux ;
Maintenant on vous dit que ces mêmes rebelles
Ont tourné contre lui leurs armes criminelles.
Jugez de l'un par l'autre, et daignez écouter...

MONIME.

Xipharès ne vit plus, il n'en faut point douter :
L'événement n'a point démenti mon attente,
Quand je n'en aurois pas la nouvelle sanglante[1],
Il est mort ; et j'en ai pour garants trop certains
Son courage et son nom trop suspects aux Romains.
Ah ! que d'un si beau sang dès longtemps altérée,
Rome tient maintenant sa victoire assurée !
Quel ennemi son bras leur alloit opposer !
Mais sur qui, malheureuse, oses-tu t'excuser ?
Quoi ! tu ne veux pas voir que c'est toi qui l'opprimes,
Et dans tous ses malheurs reconnoître tes crimes ?
De combien d'assassins l'avois-je enveloppé[2] !
Comment à tant de coups seroit-il échappé ?
Il évitoit en vain les Romains et son frère :
Ne le livrois-je pas aux fureurs de son père ?
C'est moi qui, les rendant l'un de l'autre jaloux,
Vins allumer le feu qui les embrase tous :
Tison de la discorde, et fatale furie,
Que le démon de Rome a formée et nourrie.
Et je vis ! et j'attends que, de leur sang baigné,
Pharnace des Romains revienne accompagné,
Qu'il étale à mes yeux sa parricide joie !
La mort au désespoir ouvre plus d'une voie[3] :

[1] *La nouvelle sanglante :* expression hardie, et qui paroîtroit outrée, si le désordre des esprits de Monime ne la rendoit naturelle. (G. — *Trop certains* et *trop suspects*, dans les deux vers suivants, légère négligence, qu'il eût été facile de faire disparoître.

[2] Les reproches que Monime se fait à elle-même sont fort exagérés aux yeux de la raison ; mais la passion les inspire : et, quoique Monime dise des choses peu raisonnables, elle dit ce qu'elle doit dire dans la situation où elle se trouve ; et surtout elle le dit en très beaux vers. (G.)

[3] *La mort au désespoir ouvre plus d'une voie,* c'est-à-dire *ouvre plus d'une voie pour arriver jusqu'à elle.* C'est une ellipse qui donne beaucoup de noblesse à la pensée. Racine le fils s'est donc trompé, en

Oui, cruelles, en vain vos injustes secours
Me ferment du tombeau les chemins les plus courts,
Je trouverai la mort jusque dans vos bras même.
Et toi, fatal tissu, malheureux diadème [1],
Instrument et témoin de toutes mes douleurs;
Bandeau, que mille fois j'ai trempé de mes pleurs,
Au moins, en terminant ma vie et mon supplice,
Ne pouvois-tu me rendre un funeste service?
A mes tristes regards, va, cesse de t'offrir;
D'autres armes sans toi sauront me secourir:
Et périsse le jour et la main meurtrière
Qui jadis sur mon front t'attacha la première [2]!

PHOEDIME.

On vient, madame, on vient; et j'espère qu'Arcas,
Pour bannir vos frayeurs porte vers vous ses pas.

SCÈNE II.

MONIME, PHOEDIME, ARCAS.

MONIME.

En est-ce fait, Arcas? et le cruel Pharnace...

ARCAS.

Ne me demandez rien de tout ce qui se passe,
Madame: on m'a chargé d'un plus funeste emploi;
Et ce poison vous dit les volontés du roi.

PHOEDIME.

Malheureuse princesse!

disant que Monime paroissoit vouloir dire au contraire, *le désespoir ouvre plus d'une voie à la mort*; ce qui ne seroit qu'une pensée commune.

1 Combien n'y a-t-il pas d'art et de goût dans la manière dont Racine a su embellir et rendre digne du théâtre ce trait historique si naïvement rapporté par Plutarque, et cité dans la préface! Toute cette apostrophe est extrêmement touchante: elle est particulièrement recommandable par l'élégance, la douceur et le charme du style. (G.)

2 *Qui* ne se rapporte qu'à *la main:* il y a une ellipse. *Périsse le jour où ce bandeau fut attaché sur mon front, et la main qui me l'attacha la première.* (G.)

MONIME.

Ah ! quel comble de joie !
Donnez. Dites, Arcas, au roi qui me l'envoie,
Que de tous les présents que m'a faits sa bonté,
Je reçois le plus cher et le plus souhaité.
A la fin je respire, et le ciel me délivre
Des secours importuns qui me forçoient de vivre.
Maîtresse de moi-même, il veut bien qu'une fois
Je puisse de mon sort disposer à mon choix [1].

PHOEDIME.

Hélas !

MONIME.

Retiens tes cris ; et, par d'indignes larmes,
De cet heureux moment ne trouble point les charmes.
Si tu m'aimois, Phœdime, il falloit me pleurer [2]
Quand d'un titre funeste on me vint honorer,
Et lorsque, m'arrachant du doux sein de la Grèce,
Dans ce climat barbare on traîna ta maîtresse.

1 C'est une espèce d'imitation de la réponse de Sophonisbe à l'esclave qui lui apporta le poison de la part de Massinissa : « Accipio, « inquit, nuptiale munus ; nec ingratum, si nihil majus vir uxori « præstare potuit. » (TITE-LIVE, liv. XL, chap. x.) Plutarque écrit que Statira, sœur de Mithridate, « fit remercier ce prince, dans « une circonstance pareille, de l'attention qu'il avoit eue de se sou- « venir d'elle, et d'empêcher qu'elle ne tombât au pouvoir du vain- « queur. » (L. B.)

2 Excellent morceau : voilà cet intérêt de style, sans lequel celui des situations ne se soutient qu'à l'aide du théâtre et de l'actrice. Ici la douleur devient plus douce et plus calme, sans être moins touchante, et ce contraste avec le morceau précédent est encore un autre genre de mérite. Monime est plus tranquille, parcequ'elle se croit sûre de mourir. Ses paroles sont pleines de ce pathétique profond que les anciens savoient donner à ce qu'on appeloit en latin *novissima verba*, *les dernières paroles, les paroles de mort :* c'est chez eux que Racine l'avoit appris.

Et lorsque, m'arrachant du doux sein de la Grèce, etc.

Ce retour vers son heureuse patrie, si naturel dans un pareil moment, rappelle le

« Dulces moriens reminiscitur Argos. »

et l'*histoire malheureuse de ma gloire !* Que de beautés ! (L.)

Retourne maintenant chez ces peuples heureux :
Et, si mon nom encor s'est conservé chez eux,
Dis-leur ce que tu vois, et de toute ma gloire,
Phœdime, conte-leur la malheureuse histoire.
Et toi, qui de ce cœur, dont tu fus adoré,
Par un jaloux destin fus toujours séparé,
Héros, avec qui, même en terminant ma vie,
Je n'ose en un tombeau demander d'être unie,
Reçois ce sacrifice ; et puisse, en ce moment,
Ce poison expier le sang de mon amant !

SCÈNE III.

MONIME, ARBATE, PHOEDIME, ARCAS.

ARBATE

Arrêtez ! arrêtez [1] !

ARCAS.

Que faites-vous, Arbate ?

ARBATE.

Arrêtez ! j'accomplis l'ordre de Mithridate.

MONIME.

Ah ! laissez-moi. .

ARBATE, jetant le poison.

Cessez, vous dis-je, et laissez-moi [2],
Madame, exécuter les volontés du roi :
Vivez. Et vous, Arcas, du succès de mon zèle
Courez à Mithridate apprendre la nouvelle.

1 Voilà une vraie péripétie. D'après tout ce qui précède, la mort de Monime doit paroître infaillible ; elle est sauvée cependant, et par l'ordre de ce même Mithridate, si avide de vengeance et si peu fait à pardonner. Comment ? C'est ce qu'il est impossible au spectateur de deviner ; et, quoique tout soit imprévu, l'explication rendra tout vraisemblable, et le spectateur sera satisfait sous tous les rapports. C'est, depuis *Andromaque,* le plus beau dénouement de Racine : il prend bien ici sa revanche de ceux de *Bajazet* et de *Britannicus*. (L.)

2 Monime vient de dire : *laissez-moi*. Cette répétition est une légère négligence. (L. B.)

SCÈNE IV.

MONIME, ARBATE, PHOEDIME.

MONIME.

Ah ! trop cruel Arbate, à quoi m'exposez-vous !
Est-ce qu'on croit encor mon supplice trop doux ?
Et le roi, m'enviant une mort si soudaine,
Veut-il plus d'un trépas pour contenter sa haine ?

ARBATE.

Vous l'allez voir paraître ; et j'ose m'assurer
Que vous-même avec moi vous allez le pleurer.

MONIME.

Quoi ! le roi...

ARBATE.

Le roi touche à son heure dernière,
Madame, et ne voit plus qu'un reste de lumière.
Je l'ai laissé sanglant, porté par des soldats ;
Et Xipharès en pleurs accompagne leurs pas.

MONIME.

Xipharès ! Ah, grands dieux ! Je doute si je veille,
Et n'ose qu'en tremblant en croire mon oreille.
Xipharès vit encor ! Xipharès, que mes pleurs...

ARBATE.

Il vit chargé de gloire, accablé de douleurs.
De sa mort en ces lieux la nouvelle semée
Ne vous a pas vous seule et sans cause alarmée :
Les Romains, qui partout l'appuyoient par des cris,
Ont, par ce bruit fatal glacé tous les esprits.
Le roi, trompé lui-même, en a versé des larmes,
Et, désormais, certain du malheur de ses armes,
Par un rebelle fils de toutes parts pressé,
Sans espoir de secours tout prêt d'être forcé,
Et voyant pour surcroît de douleur et de haine,
Parmi ses étendards porter l'aigle romaine,
Il n'a plus aspiré qu'à s'ouvrir des chemins
Pour éviter l'affront de tomber dans leurs mains.
D'abord il a tenté les atteintes mortelles

Des poisons que lui-même a crus les plus fidèles[1];
Il les a trouvés tous sans force et sans vertu.
« Vain secours, a-t-il dit, que j'ai trop combattu!
« Contre tous les poisons soigneux de me défendre.
« J'ai perdu tout le fruit que j'en pouvois attendre.
« Essayons maintenant des secours plus certains,
« Et cherchons un trépas plus funeste aux Romains. »
Il parle; et défiant leurs nombreuses cohortes,
Du palais, à ces mots, il fait ouvrir les portes.
A l'aspect de ce front dont la noble fureur
Tant de fois dans leurs rangs répandit la terreur.
Vous les eussiez vus tous, retournant en arrière[2],
Laisser entre eux et nous une large carrière;
Et déja quelques uns couroient épouvantés
Jusque dans les vaisseaux qui les ont apportés.
Mais le dirai-je? ô ciel! rassurés par Pharnace.
Et la honte en leurs cœurs réveillant leur audace.
Ils reprennent courage, ils attaquent le roi,
Qu'un reste de soldats défendoit avec moi.
Qui pourroit exprimer par quels faits incroyables.
Quels coups accompagnés de regards effroyables,
Son bras, se signalant pour la dernière fois.
A de ce grand héros terminé les exploits?

1 *Des poisons fidèles!* il n'y a point d'épithète plus neuve et plus hardie : elle est si bien placée qu'elle ne le paroit pas, tant l'auteur et le sujet ont contribué à la rendre claire! Au reste, on est d'accord depuis longtemps sur la belle versification qui fait de ce récit un de ceux qu'on admire le plus au théâtre et à la lecture. Nous observerons seulement que ce récit et la mort de Mithridate sont les derniers traits qui achèvent la peinture de ce grand caractère, et qu'ils ajoutent au dénouement le mérite de la dignité. (L.)

2 Les commentateurs ont cru trouver le modèle de cette description dans ces vers de Virgile :

« Diffugiunt alii ad naves, et littora cursu
« Fida petunt : pars ingentem formidine turpi,
« Scandunt rursus equum, et nota conduntur in alvo. »

« Les uns se précipitent vers leurs vaisseaux, et cherchent une plage à l'abri du danger; d'autres, saisis d'une honteuse épouvante, se hâtent de remonter dans les flancs de cet énorme cheval qui les avoit apportés. » (*Æneid.*, lib. II, v. 399.)

Enfin, las et couvert de sang et de poussière,
Il s'étoit fait de morts une noble barrière :
Un autre bataillon s'est avancé vers nous :
Les Romains pour le joindre ont suspendu leurs coups.
Ils vouloient tous ensemble accabler Mithridate.
Mais lui : « C'en est assez, m'a-t-il dit, cher Arbate ;
« Le sang et la fureur m'emportent trop avant.
« Ne livrons pas surtout Mithridate vivant. »
Aussitôt dans son sein il plonge son épée.
Mais la mort fuit encor sa grande ame trompée.
Ce héros dans mes bras est tombé tout sanglant,
Foible, et qui s'irritoit contre un trépas si lent ;
Et, se plaignant à moi de ce reste de vie,
Il soulevoit encor sa main appesantie ;
Et, marquant à mon bras la place de son cœur,
Sembloit d'un coup plus sûr implorer la faveur [1].
Tandis que, possédé de ma douleur extrême,
Je songe bien plutôt à me percer moi-même,
De grands cris ont soudain attiré mes regards :
J'ai vu, qui l'auroit cru ? j'ai vu de toutes parts
Vaincus et renversés les Romains et Pharnace,
Fuyant vers leurs vaisseaux, abandonner la place ;
Et le vainqueur, vers nous s'avançant de plus près,
A mes yeux éperdus a montré Xipharès.

MONIME.

Juste ciel !

ARBATE.

Xipharès, toujours resté fidèle,
Et qu'au fort du combat une troupe rebelle,
Par ordre de son frère, avoit enveloppé,
Mais qui, d'entre leurs bras à la fin échappé,
Força les plus mutins, et regagnant le reste,
Heureux et plein de joie, en ce moment funeste,
A travers mille morts, ardent, victorieux,
S'étoit fait vers son père un chemin glorieux [2].

1 Quelle image ! Quel coloris ! Quel est le peintre qui représenteroit aussi vivement une pareille action ! (G.)

2 Que ceux qui connoissent les difficultés de notre langue et de notre versification examinent combien il y a de choses dans ces huit vers,

Jugez de quelle horreur cette joie est suivie.
Son bras aux pieds du roi l'alloit jeter sans vie;
Mais on court, on s'oppose à son emportement.
Le roi m'a regardé dans ce triste moment,
Et m'a dit, d'une voix qu'il poussoit avec peine :
« S'il en est temps encor, cours, et sauve la reine [1]. »
Ces mots m'ont fait trembler pour vous, pour Xipharès,
J'ai craint, j'ai soupçonné quelques ordres secrets.
Tout lassé que j'étois, ma frayeur et mon zèle
M'ont donné pour courir une force nouvelle;
Et, malgré nos malheurs, je me tiens trop heureux
D'avoir paré le coup qui vous perdoit tous deux.

MONIME.

Ah! que, de tant d'horreurs justement étonnée,
Je plains de ce grand roi la triste destinée!
Hélas! et plût aux dieux qu'à son sort inhumain
Moi-même j'eusse pu ne point prêter la main,
Et que, simple témoin du malheur qui l'accable,
Je le pusse pleurer sans en être coupable [2]!
Il vient. Quel nouveau trouble excite en mes esprits
Le sang du père, ô ciel! et les larmes du fils!

combien il en falloit pour que tout fût clair et motivé, et combien il étoit difficile de ne faire de tout cela qu'une seule phrase, sans qu'un seul membre de cette longue phrase embarrassât ou ralentit la narration, qui doit ici être vive et rapide, et qui en effet ne cesse jamais de l'être. Voilà ce qui est également hors de la portée des écrivains médiocres, et des regards de la multitude. (L.)

1 Ce trait de la sensibilité et de la reconnoissance de Mithridate pour un fils aussi vertueux que brave, efface l'odieux de sa cruauté et de sa jalousie, et le fait aimer et plaindre du spectateur, malgré ses vices. Ce retour vers Xipharès qu'il aime, et qui lui rend dans ce moment le service le plus cher à son cœur, est absolument dans la nature : le don qu'il fait en mourant de la main de Monime à ce fils victorieux, n'a rien qui démente son caractère. (G.)

2 C'est la trahison de Pharnace qui est *cause* de la mort de Mithridate, et non pas Monime; mais on lui pardonne volontiers cette erreur, et sa douleur est d'autant plus généreuse, qu'elle plaint celui qui l'opprimoit, et qu'elle aime mieux s'accuser elle-même que d'accuser son ennemi. (L.)

SCÈNE V.

MITHRIDATE, MONIME, XIPHARÈS, ARBATE, PHOEDIME, ARCAS, GARDES qui soutiennent Mithridate.

MONIME.

Ah ! que vois-je, seigneur, et quel sort est le vôtre !

MITHRIDATE.

Cessez et retenez vos larmes l'un et l'autre :
(montrant Xipharès.)
Mon sort de sa tendresse et de votre amitié
Veut d'autres sentiments que ceux de la pitié ;
Et ma gloire, plutôt digne d'être admirée,
Ne doit point par des pleurs être déshonorée.
J'ai vengé l'univers autant que je l'ai pu :
La mort dans ce projet m'a seule interrompu.
Ennemi des Romains et de la tyrannie,
Je n'ai point de leur joug subi l'ignominie ;
Et j'ose me flatter qu'entre les noms fameux
Qu'une pareille haine a signalés contre eux,
Nul ne leur a plus fait acheter la victoire,
Ni de jours malheureux plus rempli leur histoire.
Le ciel n'a pas voulu qu'achevant mon dessein
Rome en cendres me vît expirer dans son sein ;
Mais au moins quelque joie en mourant me console :
J'expire environné d'ennemis que j'immole ;
Dans leur sang odieux j'ai pu tremper mes mains ;
Et mes derniers regards ont vu fuir les Romains.
A mon fils Xipharès je dois cette fortune ;
Il épargne à ma mort leur présence importune.
Que ne puis-je payer ce service important
De tout ce que mon trône eut de plus éclatant !
Mais vous me tenez lieu d'empire, de couronne ;
Vous seule me restez : souffrez que je vous donne [1],

[1] Dans les Trachiniennes de Sophocle, Hercule mourant donne sa maîtresse Iole à son fils Hyllus, de même que Mithridate donne Monime à Xipharès. Iole est la cause de la mort d'Hercule par la jalousie

Madame ; et tous ces vœux que j'exigeois de vous,
Mon cœur pour Xipharès vous les demande tous.

MONIME.

Vivez, seigneur, vivez, pour le bonheur du monde,
Et pour sa liberté, qui sur vous seul se fonde;
Vivez pour triompher d'un ennemi vaincu,
Pour venger...

MITHRIDATE.

C'en est fait, madame, et j'ai vécu
Mon fils, songez à vous : gardez-vous de prétendre
Que de tant d'ennemis vous puissiez vous défendre.
Bientôt tous les Romains, de leur honte irrités,
Viendront ici sur vous fondre de tous côtés.
Ne perdez point le temps que vous laisse leur fuite
A rendre à mon tombeau des soins dont je vous quitte.
Tant de Romains sans vie, en cent lieux dispersés,
Suffisent à ma cendre et l'honorent assez.
Cachez-leur pour un temps vos noms et votre vie,
Allez, réservez-vous...

XIPHARÈS.

Moi, seigneur! que je fuie!
Que Pharnace impuni, les Romains triomphants [1],
N'éprouvent pas bientôt...

MITHRIDATE.

Non, je vous le défends.
Tôt ou tard il faudra que Pharnace périsse :
Fiez-vous aux Romains du soin de son supplice [2].

qu'elle a inspirée à Déjanire : on peut dire aussi que Monime a causé la mort de Mithridate, en lui inspirant de la jalousie et de la haine contre Xipharès; mais Hyllus n'est point l'amant d'Iole et le rival de son père, ce qui met une grande différence dans la situation. Le P. Brumoy est allé trop loin, lorsqu'il a voulu présenter comme une conformité parfaite une ressemblance assez légère. (G.)

[1] Les grands écrivains ont le droit de créer des mots : *impuni*, appliqué aux personnes, manquoit à notre langue et à notre poésie; je ne ferois aucune difficulté de m'en servir même en prose : je dirois *un scélérat impuni* aussi bien qu'un *crime impuni;* à plus forte raison, je crois que les poëtes ne doivent se faire aucun scrupule de l'employer en vers. (G.)

[2] Ce vers plein d'amertume a le double mérite d'annoncer le sort de

Mais je sens affoiblir ma force et mes esprits;
Je sens que je me meurs. Approchez-vous, mon fils;
Dans cet embrassement dont la douceur me flatte,
Venez, et recevez l'ame de Mithridate [1].

MONIME.

Il expire.

XIPHARÈS.

Ah! madame, unissons nos douleurs,
Et par tout l'univers cherchons-lui des vengeurs [2].

Pharnace et de peindre d'un trait la politique extérieure du peuple-roi. Les Romains se sont servis du fils pour accabler le père; ils briseront l'instrument dès qu'il sera inutile.

[1] Mithridate s'exprime de la manière la plus conforme aux idées des anciens, qui donnoient le nom d'*anima* ou de *spiritus* au dernier souffle de la vie. (G.) — Liv. IV de l'*Énéide,* Didon s'écrie sur son bûcher :

« Accipite hanc animam. »

« Recevez cette ame. » Sa sœur lui dit en l'embrassant :

« Extremus si quis super halitus errat,
« Ore legam. »

« Ma bouche veut recueillir de dernier souffle qui s'échappe de son sein. »

[2] Racine n'a manqué aucun des traits dont les historiens ont marqué le caractère du fameux roi de Pont. Son infatigable haine contre les Romains, l'audace et les ressources de son génie, sa politique défiante et cruelle, sa dissimulation artificieuse, sa jalousie barbare, qui avoit si souvent sacrifié ses femmes à son orgueil, tout est fidèlement retracé dans ce rôle, et les couleurs ont autant d'éclat que de force. C'est véritablement une tête antique. Mais Mithridate, à son âge, et dans sa situation, devoit-il être amoureux? L'opinion générale, qui là-dessus a condamné le poëte, malgré le succès, paroît fondée. Ce n'est pas que cet amour, dans le plan une fois donné, ne soit tout ce qu'il peut et doit être; et Mithridate, en se reprochant sans cesse sa foiblesse, offre en même temps l'aveu et l'excuse de la faute du poëte, et la preuve de son talent; mais peut-on disconvenir qu'au fond cette foiblesse n'énerve l'ouvrage en dégradant le héros? L'Annibal du Pont, vaincu et chassé de ses États, réfugié dans un coin du Bosphore, et de sa dernière retraite menaçant encore les Romains d'une invasion dans l'Italie, peut-il sérieusement s'occuper de disputer le cœur de Monime à ses deux jeunes fils? Non, cette conduite est insensée, et indigne d'un roi et d'un héros :

l'histoire ne la lui attribue point, et la tragédie ne devoit point la lui donner. Peut-être eût-il fallu que Mithridate, aigri plus que jamais par ses malheurs, méprisant l'amour, comme Acomat, n'eût que l'orgueil jaloux d'un despote d'Asie; que la rivalité d'un de ses fils, et non pas de tous les deux, fût continuellement mêlée à une intrigue politique, digne de la perfidie de Pharnace, qui pouvoit là, sans blesser aucune convenance, être également furieux d'amour et d'ambition; que Xipharès ne fût ni amoureux ni aimé, mais seulement le fils de Mithridate, et le mortel ennemi de Pharnace et des Romains, et que Monime aimât Pharnace en détestant ses crimes. Voilà peut-être, si l'on osoit substituer un plan quelconque à un plan de Racine, ce qui pouvoit conserver à ce grand sujet toute l'austérité tragique qu'il devoit avoir. Il auroit été sans doute moins touchant, mais beaucoup plus terrible; et c'est ce que devoit être surtout le sujet de *Mithridate*. Le dénouement, qui est très beau, pouvoit être à peu près le même; mais j'avoue qu'on y auroit perdu le rôle de Monime, qui, tel qu'il est, me semble un des chefs-d'œuvre de l'auteur. Ce rôle est surtout remarquable par la réunion la plus heureuse de toutes les bienséances les plus délicates dans des situations difficiles, et par des graces de diction et de sentiment, des graces touchantes, telles que les comporte la tragédie, et qu'on ne trouve nulle part que dans cet inimitable rôle. Bérénice et Zaïre ont un grand charme; mais remarquez que rien ne contraint l'épanchement de leur amour; et pour ceux qui ont quelque idée de l'art, cette différence est capitale. On sait que la peinture des passions contraintes et combattues est le comble de la difficulté. Monime refuse d'être l'épouse de Mithridate, de manière qu'il n'y a personne qui ne voulût en faire la sienne. Elle se refuse à son amant, de manière qu'il n'y a personne qui ne voulût l'être. Et c'est pourtant d'une véritable faute dans le plan, c'est d'un amour déplacé dans *Mithridate*, que Racine a tiré cette intéressante partie de son drame! Voila ce qui n'est donné qu'au grand artiste. (L.)

FIN DE MITHRIDATE.

IPHIGÉNIE EN AULIDE,

TRAGÉDIE.

1674.

PRÉFACE.

Il n'y a rien de plus célèbre dans les poëtes que le sacrifice d'Iphigénie; mais ils ne s'accordent pas tous ensemble sur les plus importantes particularités de ce sacrifice. Les uns, comme Eschyle dans *Agamemnon*, Sophocle dans *Electre*, et, après eux, Lucrèce, Horace, et beaucoup d'autres, veulent qu'on ait en effet répandu le sang d'Iphigénie, fille d'Agamemnon, et qu'elle soit morte en Aulide. Il ne faut que lire Lucrèce, au commencement de son premier livre :

« Aulide quo pacto Triviaï virginis aram
« Iphianassaï turparunt sanguine fœde
« Ductores Danaum, etc [1] »

Et Clytemnestre dit, dans Eschyle, qu'Agamemnon, son mari, qui vient d'expirer, rencontrera dans les enfers Iphigénie, sa fille, qu'il a autrefois immolée.

D'autres ont feint que Diane, ayant eu pitié de cette jeune princesse, l'avoit enlevée et portée dans la Tauride, au moment qu'on l'alloit sacrifier, et que la déesse avoit fait trouver en sa place ou une biche, ou une autre victime de cette nature. Euripide a suivi cette fable, et Ovide l'a mise au nombre des métamorphoses.

Il y a une troisième opinion, qui n'est pas moins ancienne que les deux autres sur Iphigénie. Plusieurs auteurs, et entre autres Stésichorus, l'un des

1 « Comment les chefs des Grecs, rassemblés dans l'Aulide, souillèrent honteusement l'autel de Diane du sang d'Iphigénie. » (G.)

plus fameux et des plus anciens poëtes lyriques, ont écrit qu'il étoit bien vrai qu'une princesse de ce nom avoit été sacrifiée, mais que cette Iphigénie étoit une fille qu'Hélène avoit eue de Thésée. Hélène, disent ces auteurs, ne l'avoit osé avouer pour sa fille, parcequ'elle n'osoit déclarer à Ménélas qu'elle eût été mariée en secret avec Thésée. Pausanias (*Corinth.* p. 125) rapporte et le témoignage et les noms des poëtes qui ont été de ce sentiment, et il ajoute que c'étoit la créance commune de tout le pays d'Argos.

Homère enfin, le père des poëtes, a si peu prétendu qu'Iphigénie, fille d'Agamemnon, eût été ou sacrifiée en Aulide, ou transportée dans la Scythie, que, dans le neuvième livre de l'*Iliade*, c'est-à-dire près de dix ans depuis l'arrivée des Grecs devant Troie, Agamemnon fait offrir en mariage à Achille sa fille Iphigénie, qu'il a, dit-il, laissée à Mycène, dans sa maison.

J'ai rapporté tous ces avis si différents[1], et surtout le passage de Pausanias, parceque c'est à cet auteur que je dois l'heureux personnage d'Ériphile, sans lequel je n'aurois jamais osé entreprendre cette tragé-

[1] Les préfaces de Racine attestent son exactitude, sa sagesse, l'attention avec laquelle il méditoit ses sujets, et son respect pour les autorités de l'histoire et de la mythologie. Il ne prenoit point son imagination pour guide; il ne sacrifioit point à des situations, à des coups de théâtre, les traditions connues et les témoignages des auteurs : il cherchoit au contraire à s'y conformer, et ne marchoit jamais qu'appuyé sur des monuments historiques. C'est ainsi que dans *Iphigénie* même, Racine s'est fait un scrupule de mêler ses propres inventions; et son épisode d'Ériphile, qui a l'air romanesque, est fondé sur une tradition rapportée par un écrivain très grave, dans un ouvrage estimé des savants. On ne se douteroit pas qu'une fiction qui semble n'être qu'un jeu de l'imagination de Racine est le résultat de profondes recherches et d'une grande érudition. (G.)

die. Quelle apparence que j'eusse souillé la scène par le meurtre horrible d'une personne aussi vertueuse et aussi aimable qu'il falloit représenter Iphigénie? Et quelle apparence encore de dénouer ma tragédie par le secours d'une déesse et d'une machine et par une métamorphose, qui pouvoit bien trouver quelque créance du temps d'Euripide, mais qui seroit trop absurde et trop incroyable parmi nous?

Je puis dire donc que j'ai été très heureux de trouver dans les anciens cette autre Iphigénie que j'ai pu représenter telle qu'il m'a plu, et qui, tombant dans le malheur où cette amante jalouse vouloit précipiter sa rivale, mérite en quelque façon d'être punie, sans être pourtant tout à fait indigne de compassion. Ainsi le dénouement de la pièce est tiré du fond même de la pièce; et il ne faut que l'avoir vu représenter pour comprendre quel plaisir j'ai fait aux spectateurs, et en sauvant à la fin une princesse vertueuse pour qui il s'est si fort intéressé dans le cours de la tragédie, et en la sauvant par une autre voie que par un miracle qu'il n'auroit pu souffrir, parcequ'il ne le sauroit jamais croire.

Le voyage d'Achille à Lesbos, dont ce héros se rend maître, et d'où il enlève Ériphile avant que de venir en Aulide, n'est pas non plus sans fondement. Euphorion de Chalcide, poëte très connu parmi les anciens, et dont Virgile (*Eclog.* x) et Quintilien (*Instit.*, lib. X) font une mention honorable, parloit de ce voyage de Lesbos. Il disoit dans un de ses poëmes, au rapport de Parthénius, qu'Achille avoit fait la conquête de cette île avant que de joindre l'armée

des Grecs, et qu'il y avoit même trouvé une princesse qui s'étoit éprise d'amour pour lui [1].

Voilà les principales choses en quoi je me suis un peu éloigné de l'économie et de la fable d'Euripide. Pour ce qui regarde les passions, je me suis attaché à le suivre plus exactement. J'avoue que je lui dois un bon nombre des endroits qui ont été le plus approuvés dans ma tragédie [2]; et je l'avoue d'autant plus volontiers, que ces approbations m'ont confirmé dans l'estime et dans la vénération que j'ai toujours eues pour les ouvrages qui nous restent de l'antiquité. J'ai reconnu avec plaisir, par l'effet qu'a produit sur notre théâtre tout ce que j'ai imité ou d'Homère ou d'Euripide, que le bon sens et la raison étoient les

1 Euphorion de Chalcide n'a pas beaucoup d'autorité dans la mythologie, puisqu'il vivoit plus de deux siècles après Euripide. Virgile a parlé de ce poëte uniquement parceque son ami Gallus l'avoit pris pour modèle. La mention qu'il en fait dans sa dixième églogue ne dit rien, ni pour, ni contre Euphorion. Pour ce qui regarde Parthénius, c'est, relativement à Euphorion, un moderne qui vivoit du temps d'Auguste, et qui a recueilli un assez grand nombre d'anecdotes, d'historiettes et d'aventures, qui roulent sur les malheurs de l'amour. (G.) — Dans la suite de sa note, Geoffroy met en doute la conquête de Lesbos par Achille, qui, dit-il, ne pouvoit avoir alors que seize à dix-sept ans. Non-seulement la jeunesse d'un héros tel qu'Achille ne peut être regardée comme un obstacle à cette conquête, mais encore il faut bien se rendre au témoignage d'Homère, qui dit expressément, liv. IX de l'*Iliade* : « Agamemnon te donnera sept filles de Lesbos, aux doigts industrieux; il les choisit quand tu subjuguas cette île fortunée, où les femmes excellent en beauté. »

2 Rendons hommage à la noble reconnoissance, à la touchante simplicité de Racine, qui, déja fort de plusieurs chefs-d'œuvre, et partageant avec Corneille l'empire du théâtre, regarde comme un devoir et se fait un honneur d'avouer qu'il doit à Euripide les plus grandes beautés de son *Iphigénie*. Il n'est pas inutile d'observer dans les auteurs ces traits de caractère : les mœurs d'un homme influent plus qu'on ne pense sur son esprit et sur son talent. (G.)

mêmes dans tous les siècles. Le goût de Paris s'est trouvé conforme à celui d'Athènes; mes spectateurs ont été émus des mêmes choses qui ont mis autrefois en larmes le plus savant peuple de la Grèce, et qui ont fait dire qu'entre les poëtes Euripide étoit extrêmement tragique, τραγικώτατος, c'est-à-dire qu'il savoit merveilleusement exciter la compassion et la terreur, qui sont les véritables effets de la tragédie.

Je m'étonne, après cela, que des modernes aient témoigné depuis peu tant de dégoût pour ce grand poëte, dans le jugement qu'ils ont fait de son *Alceste*. Il ne s'agit point ici de l'*Alceste;* mais en vérité j'ai trop d'obligation à Euripide pour ne pas prendre quelque soin de sa mémoire, et pour laisser échapper l'occasion de le réconcilier avec ces messieurs : je m'assure qu'il n'est si mal dans leur esprit que parcequ'ils n'ont pas bien lu l'ouvrage sur lequel ils l'ont condamné. J'ai choisi la plus importante de leurs objections, pour leur montrer que j'ai raison de parler ainsi. Je dis *la plus importante de leurs objections*, car ils la répètent à chaque page, et ils ne soupçonnent pas seulement que l'on puisse répliquer [1].

Il y a, dans l'*Alceste* d'Euripide, une scène merveilleuse, où Alceste, qui se meurt et qui ne peut plus se soutenir, dit à son mari les derniers adieux. Admète, tout en larmes, la prie de reprendre ses forces, et de ne se point abandonner elle-même. Alceste, qui a l'image de la mort devant les yeux, lui parle ainsi :

Je vois déja la rame et la barque fatale :

[1] Toute la suite de la préface est consacrée à relever une méprise de Perrault sur un passage d'Euripide.

J'entends le vieux nocher sur la rive infernale.
Impatient, il crie : « On t'attend ici-bas;
« Tout est prêt, descends, viens, ne me retarde pas. »

J'aurois souhaité de pouvoir exprimer dans ces vers les graces qu'ils ont dans l'original ; mais au moins en voilà le sens. Voici comme ces messieurs les ont entendus : il leur est tombé entre les mains une malheureuse édition d'Euripide, où l'imprimeur a oublié de mettre dans le latin, à côté de ces vers, un *Al.*, qui signifie que c'est Alceste qui parle; et à côté des vers suivants, un *Ad.*, qui signifie que c'est Admète qui répond. Là-dessus il leur est venu dans l'esprit la plus étrange pensée du monde : ils ont mis dans la bouche d'Admète les paroles qu'Alceste dit à Admète, et celles qu'elle se fait dire par Caron. Ainsi ils supposent qu'Admète, quoiqu'il soit en parfaite santé, *pense voir déja Caron qui le vient prendre;* et au lieu que, dans ce passage d'Euripide, Caron, impatient, presse Alceste de le venir trouver, selon ces messieurs, c'est Admète effrayé qui est l'impatient, et qui presse Alceste d'expirer, de peur que Caron ne le prenne. *Il l'exhorte,* ce sont leurs termes, *à avoir courage, à ne pas faire une lâcheté, et à mourir de bonne grace ; il interrompt les adieux d'Alceste pour lui dire de se dépêcher de mourir*. Peu s'en faut, à les entendre, qu'il ne la fasse mourir lui-même. Ce sentiment leur a paru *fort vilain*, et ils ont raison : il n'y a personne qui n'en fût très scandalisé. Mais comment l'ont-ils pu attribuer à Euripide? En vérité, quand toutes les autres éditions où cet *Al.* n'a point été oublié ne donneroient pas un démenti au malheu-

reux imprimeur qui les a trompés, la suite de ces quatre vers, et tous les discours qu'Admète tient dans la même scène, étoient plus que suffisants pour les empêcher de tomber dans une erreur si déraisonnable : car Admète, bien éloigné de presser Alceste de mourir, s'écrie : « Que toutes les morts ensemble lui seroient « moins cruelles que de la voir dans l'état où il la voit. « Il la conjure de l'entraîner avec elle ; il ne peut « plus vivre si elle meurt ; il vit en elle, il ne respire « que pour elle. »

Ils ne sont pas plus heureux dans les autres objections. Ils disent, par exemple, qu'Euripide a fait deux *époux surannés* d'Admète et d'Alceste ; que l'un est un *vieux mari*, et l'autre *une princesse déja sur l'âge*. Euripide a pris soin de leur répondre en un seul vers, où il fait dire par le chœur qu'Alceste, toute jeune, et dans la première fleur de son âge, expire pour son jeune époux.

Ils reprochent encore à Alceste qu'elle a deux grands enfants à marier. Comment n'ont-ils point lu le contraire en cent endroits, et surtout dans ce beau récit où l'on peint Alceste mourante au milieu de ses deux petits enfants, qui la tirent, en pleurant, par la robe, et qu'elle prend sur ses bras l'un après l'autre pour les baiser?

Tout le reste de leurs critiques est à peu près de la force de celle-ci. Mais je crois qu'en voilà assez pour la défense de mon auteur. Je conseille à ces messieurs de ne plus décider si légèrement sur les ouvrages des anciens. Un homme tel qu'Euripide méritoit au moins qu'ils l'examinassent, puisqu'ils avoient envie de le

condamner; ils devoient se souvenir de ces sages paroles de Quintilien : « Il faut être extrêmement circonspect et très retenu à prononcer sur les ouvrages « de ces grands hommes, de peur qu'il ne nous arrive, « comme à plusieurs, de condamner ce que nous n'entendons pas; et s'il faut tomber dans quelque excès, « encore vaut-il mieux pécher en admirant tout dans « leurs écrits, qu'en y blâmant beaucoup de choses. » — « Modeste tamen et circumspecto judicio de tantis « viris pronuntiandum est, ne, quod plerisque accidit, « damnent quæ non intelligunt. Ac si necesse est in « alteram errare partem, omnia eorum legentibus « placere quam multa displicere maluerim[1]. »

1 *Inst. Orator.*, lib. X, cap. I.

PERSONNAGES.

AGAMEMNON.
ACHILLE.
ULYSSE.
CLYTEMNESTRE, femme d'Agamemnon.
IPHIGÉNIE, fille d'Agamemnon.
ÉRIPHILE, fille d'Hélène et de Thésée.
ARCAS,
EURYBATE, } **domestiques d'Agamemnon** [1].
ÆGINE, femme de la suite de Clytemnestre.
DORIS, confidente d'Ériphile.
GARDES.

Noms des acteurs qui ont joué d'original dans *Iphigénie.*

AGAMEMNON.	LA FLEUR.
ACHILLE.	BARON.
IPHIGÉNIE.	Mademoiselle CHAMPMESLÉ.
CLYMTEMNESTRE.	Mademoiselle BEAUCHATEAU.
ÉRIPHILE.	Mademoiselle d'ENNEBAUT.
ULYSSE.	HAUTEROCHE.

La scène est en Aulide, dans la tente d'Agamemnon.

1 Les Grecs, dit Geoffroi, avoient des esclaves et point de domestiques. Geoffroi se trompe. Du temps de Racine, on comprenoit sous le nom de domestiques, le secrétaire d'un grand seigneur, son intendant et même l'aumônier de sa maison, comme on peut le voir dans le *Traité des Maîtres et des Domestiques,* par l'abbé Fleury. Or, le mot pris dans ce sens n'a rien de contraire aux mœurs des anciens. Au-dessus des esclaves il y avoit aussi chez eux des économes, des intendants, des secrétaires ; or, du temps de Racine, toutes ces fonctions étoient classées sous le titre général de domestiques. Le poëte a donc pu donner ce nom à des officiers du palais d'Agamemnon, sans blesser ni les usages, ni les convenances : il a parlé sa langue. Xénophon, dans les *Choses mémorables* de Socrate, liv. II, chap. VIII, conseille à un citoyen qui a éprouvé des pertes, de se faire économe dans une grande maison ; et, pour le décider à prendre ce parti, il lui démontre que cette domesticité n'est pas un esclavage.

IPHIGÉNIE EN AULIDE.

ACTE PREMIER.

SCENE I.

AGAMEMNON, ARCAS.

AGAMEMNON.

Oui, c'est Agamemnon, c'est ton roi qui t'éveille.
Viens, reconnois la voix qui frappe ton oreille [1].

ARCAS.

C'est vous-même, seigneur! Quel important besoin
Vous a fait devancer l'aurore de si loin?

[1] D'après l'abbé de Villiers, ancien ami de l'auteur, Racine avoit mis d'abord :

Viens, Arcas; prête-moi ton cœur et ton oreille.

L'anecdote de l'abbé de Villiers, quoique rapportée par le fils de Racine, n'en est pas moins incroyable : il est impossible que l'auteur d'*Iphigénie* ait fait un vers aussi mauvais que celui qu'on lui prête. Cette exposition, et le plan général de la scène, sont empruntés d'Euripide.

AGAMEMNON. — Vieillard, sors de cette tente, et viens ici.

LE VIEILLARD. — Me voilà. Que méditez-vous donc de nouveau, ô roi Agamemnon?

AGAMEMNON. — Tu vas l'apprendre.

LE VIEILLARD. — J'accours : le sommeil n'appesantit point ma vieillesse; mon œil est encore vif et perçant.

AGAMEMNON. — Hé bien! nomme-moi donc l'astre qui dans ce moment passe sur nos têtes.

LE VIEILLARD. — Ah! c'est le Sirius, qui n'est encore qu'au milieu de sa course. Voilà, tout auprès, les sept étoiles de la Pléiade.

AGAMEMNON. — Hélas! on n'entend ni le chant des oiseaux, ni le bruit de la mer; les vents se taisent; le silence règne sur l'Euripe.

A peine un foible jour vous éclaire et me guide [1],
Vos yeux seuls et les miens sont ouverts dans l'Aulide [2].
Avez-vous dans les airs entendu quelque bruit?
Les vents nous auroient-ils exaucés cette nuit?
Mais tout dort, et l'armée, et les vents, et Neptune [3].

AGAMEMNON.

Heureux qui, satisfait de son humble fortune,
Libre du joug superbe où je suis attaché,
Vit dans l'état obscur où les dieux l'ont caché!

ARCAS.

Et depuis quand, seigneur, tenez-vous ce langage?
Comblé de tant d'honneurs, par quel secret outrage
Les dieux, à vos desirs toujours si complaisants,
Vous font-ils méconnoître et haïr leurs présents?
Roi, père, époux heureux, fils du puissant Atrée,
Vous possédez des Grecs la plus riche contrée :
Du sang de Jupiter issu de tous côtés,

LE VIEILLARD. — Pourquoi donc sortez-vous de votre tente, ô roi Agamemnon! lorsque autour de nous tout est assoupi dans un calme profond, lorsqu'on n'a point encore relevé la garde qui veille sur les remparts? Allons, seigneur, rentrons. (Acte I, sc. I.) (G.)

On voit combien Racine est supérieur à Euripide. Imiter ainsi, c'est créer. En dernier résultat, dit La Harpe, l'auteur françois a emprunté l'exposition et le plan général de la scène à l'auteur grec, mais il y a tant mis du sien qu'on peut dire que le fond n'étoit qu'un canevas grossier qu'il a brodé d'or et de perles.

1 Dès le début je me sens intéressé et attendri : ma curiosité est excitée par les seuls vers que prononce un simple officier d'Agamemnon, vers harmonieux, vers charmants, vers tels qu'aucun poëte n'en fesait alors! (VOLT.)

2 *Aulide*, dont Racine a fait une province, n'étoit, suivant Strabon, qu'une bourgade dépendante de Tanagre; son véritable nom étoit Aulis ; elle s'élevoit sur la partie la plus resserrée du détroit d'Euripe, aujourd'hui de Négrepont. Son port étoit très vaste.

3 Quels sentiments! quels vers heureux! quelle voix de la nature! s'écrie Voltaire. Quel vers, continue La Harpe, que celui qui réunit le silence de l'armée, des vents et de Neptune! Quelle élégance dans tout ce qui précède! Quel intérêt, quel mouvement dans ces vers, par lesquels Agamemnon sort de sa profonde préoccupation : *Heureux qui, satisfait*, etc.! Actuellement que nous en sommes aux chefs-d'œuvre de Racine, nous devons répéter qu'un commentaire où l'on voudroit remarquer toutes les beautés seroit sans fin. (L.)

L'hymen vous lie encor aux dieux dont vous sortez ;
Le jeune Achille enfin, vanté par tant d'oracles,
Achille, à qui le ciel promet tant de miracles,
Recherche votre fille, et d'un hymen si beau
Veut dans Troie embrasée allumer le flambeau.
Quelle gloire, seigneur, quels triomphes égalent
Le spectacle pompeux que ces bords vous étalent ;
Tous ces mille vaisseaux, qui, chargés de vingt rois[1],
N'attendent que les vents pour partir sous vos lois ?
Ce long calme, il est vrai, retarde vos conquêtes[2] ;
Ces vents depuis trois mois enchaînés sur nos têtes
D'Ilion trop longtemps vous ferment le chemin :
Mais, parmi tant d'honneurs, vous êtes homme enfin[3] :
Tandis que vous vivrez, le sort, qui toujours change,
Ne vous a point promis un bonheur sans mélange.

1 C'est, je crois, la seule fois qu'on a mis le mot *tous* avec un nombre déterminé. Je ne connois point de construction plus originale et plus hardiment créée ; et cette nouveauté dans le langage se dérobe sous l'extrême vérité du sentiment qui a suggéré l'expression. Quelle place tiennent dans ce vers, comme dans l'imagination, ces *mille vaisseaux!* Grace au mot *tous*, il y en a bien plus de *mille*. (L.)

2 Homère ne fait aucune mention de ce calme, ni même du sacrifice d'Iphigénie. Ovide parle de cet obstacle qui retient la flotte des Grecs ; il l'attribue à Neptune, protecteur d'une ville dont il avoit bâti les remparts : (G.)

« Permanet Aoniis Nereus violentus in undis,
« Bellaque non transfert : et sunt qui parcere Trojæ
« Neptunum credant, quia mœnia fecerat urbis. »
Metam., lib. XII, v. 24.

« Soudain les flots de la mer d'Aonie restent immobiles et refusent de transporter l'armée. Quelques uns s'imaginent que Neptune veut sauver Troie, dont il éleva les murs. »

3 Le vieillard dit de même dans Euripide : « Est-ce donc là le langage d'un grand roi tel que vous ! Atrée vous a-t-il donné le jour « pour goûter constamment tous les biens de la vie ! Vous êtes né mor- « tel. La joie et la douleur sont votre partage : ainsi l'ont voulu les « dieux, et leur volonté s'accomplira malgré vous. Dans quel désordre « avez-vous passé la nuit ! Je vous ai vu allumer une lampe, écrire une « lettre et l'effacer aussitôt, y imprimer le cachet et le rompre, jeter « de dépit vos tablettes, et répandre un torrent de larmes : enfin, tout « annonçoit en vous l'égarement et le délire. » (G.)

Bientôt... Mais quels malheurs dans ce billet tracés
Vous arrachent, seigneur, les pleurs que vous versez?
Votre Oreste au berceau va-t-il finir sa vie?
Pleurez-vous Clytemnestre, ou bien Iphigénie?
Qu'est-ce qu'on vous écrit? Daignez m'en avertir[1].

AGAMEMNON.

Non, tu ne mourras point; je n'y puis consentir.

ARCAS.

Seigneur...

AGAMEMNON.

Tu vois mon trouble; apprends ce qui le cause,
Et juge s'il est temps, ami, que je repose.
Tu te souviens du jour qu'en Aulide assemblés
Nos vaisseaux par les vents sembloient être appelés :
Nous partions; et déja par mille cris de joie,
Nous menacions de loin les rivages de Troie.
Un prodige étonnant fit taire ce transport;
Le vent qui nous flattoit nous laissa dans le port.
Il fallut s'arrêter, et la rame inutile
Fatigua vainement une mer immobile[2].
Ce miracle inouï me fit tourner les yeux
Vers la divinité qu'on adore en ces lieux :

1 *Daignez me l'apprendre, m'en instruire, m'en informer*, étoit la phrase absolument nécessaire. Mais ce mot *avertir* est la seule tache de cette scène, si riche en beautés de toute espèce. (L.)

2 Vers remarquable par l'harmonie et la richesse poétique. L'expression *fatiguer* est de Virgile :

« Olli remigio noctemque, diemque fatigant. »
Æneid., lib. VIII, v. 94.

C'est-à-dire : « En ramant sans relâche, ils fatiguent le jour et la nuit. » La Harpe en convient; « mais, dit-il, *une mer immobile* n'est qu'à Racine. » La Harpe se trompe : la mer immobile est aussi à Virgile :

« Et in lento luctantur marmore tonsæ. »
Æneid., lib. VII, v. 28.

« Les rames luttent contre une mer immobile. » (G.) — *Marmore* est pris ici dans le sens figuré, pour exprimer l'immobilité de la mer, et ce mot est plus poétique que le mot *immobile*, dont il ne falloit pas louer Racine, car il appartient à tout le monde.

Suivi de Ménélas, de Nestor et d'Ulysse,
J'offris sur ses autels un secret sacrifice.
Quelle fut sa réponse! et quel devins-je, Arcas [1],
Quand j'entendis ces mots prononcés par Calchas:
« Vous armez contre Troie une puissance vaine,
« Si dans un sacrifice auguste et solennel,
« Une fille du sang d'Hélène,
« De Diane, en ces lieux, n'ensanglante l'autel.
« Pour obtenir les vents que le ciel vous dénie,
« Sacrifiez Iphigénie. »

ARCAS.

Votre fille!

AGAMEMNON.

Surpris, comme tu peux penser,
Je sentis dans mon corps tout mon sang se glacer.
Je demeurai sans voix, et n'en repris l'usage
Que par mille sanglots qui se firent passage.
Je condamnai les dieux, et, sans plus rien ouïr,
Fis vœu, sur leurs autels, de leur désobéir.
Que n'en croyois-je alors ma tendresse alarmée!
Je voulois sur-le-champ congédier l'armée [2].
Ulysse, en apparence, approuvant mes discours,
De ce premier torrent laissa passer le cours.
Mais bientôt, rappelant sa cruelle industrie,
Il me représenta l'honneur et la patrie,
Tout ce peuple, ces rois, à mes ordres soumis,
Et l'empire d'Asie à la Grèce promis :
De quel front, immolant tout l'État à ma fille [3],

1 *Quel devins-je*, pour *quel homme devins-je*, expression usitée du temps de Racine. On diroit aujourd'hui *que devins-je*. Nous avons déja vu un exemple de cette locution dans *Mithridate*, acte I.

2 Euripide fait dire à Agamemnon : « A peine ai-je entendu cet « oracle cruel, que j'ordonne à Thaltibius de proclamer hautement « que je congédie l'armée, ne pouvant consentir à égorger ma fille. » (Acte I, sc. I.) (G.)

3 *Il me représenta l'honneur et la patrie*, et trois vers après : *De quel front..... j'irois*, etc. Ces phrases différentes, gouvernées par le même verbe, et qui changent la construction sans la blesser, servent à varier la marche d'une période, et ont de la grace dans le style, surtout dans la versification, mais ne sont qu'à l'usage des écrivains qui

Roi sans gloire, j'irois vieillir dans ma famille.
Moi-même, je l'avoue avec quelque pudeur,
Charmé de mon pouvoir, et plein de ma grandeur,
Ces noms de roi des rois, et de chef de la Grèce,
Chatouilloient de mon cœur l'orgueilleuse foiblesse[1].
Pour comble de malheur, les dieux, toutes les nuits,
Dès qu'un léger sommeil suspendoit mes ennuis,
Vengeant de leurs autels le sanglant privilége,
Me venoient reprocher ma pitié sacrilége;
Et présentant la foudre à mon esprit confus,
Le bras déja levé, menaçoient mes refus.
Je me rendis, Arcas; et, vaincu par Ulysse,
De ma fille, en pleurant, j'ordonnai le supplice.
Mais des bras d'une mère il falloit l'arracher[2].
Quel funeste artifice il me fallut chercher!
D'Achille, qui l'aimoit, j'empruntai le langage :

manient supérieurement leur langue et la poésie. (L.) — Voilà le caractère d'Ulysse établi. Tout ce morceau prépare la belle scène d'Agamemnon et d'Ulysse, dans laquelle le roi d'Ithaque développe toutes les idées qu'Agamemnon lui prête ici. (G.)

[1] *Chatouiller* est du style familier ; mais, dit La Harpe, *chatouiller l'orgueilleuse foiblesse* forme une suite d'expressions neuves et embellies par leur assemblage. Corneille avoit dit avant Racine, et beaucoup moins heureusement, qu'à la vue de la tête de Pompée, présentée à César, un plaisir secret

Chatouilloit malgré lui son ame avec surprise.

Les deux poëtes ont emprunté cette expression à Virgile, que Corneille a, pour ainsi dire, traduit mot à mot. On trouve dans le poëte latin :

« Latonæ tacitum pertentant gaudia pectus. »
Æneid., lib. I, v. 506.

[2] Ce vers est une inadvertance de Racine ; partout ailleurs il suppose que l'intention d'Agamemnon étoit que Clytemnestre accompagnât sa fille en Aulide. Dans la même scène, on lit :

. . . . Cours au-devant de la reine :
Dès que tu la verras, défends-lui d'avancer, etc.
Pour renvoyer la fille, et la mère offensée, etc.

Chez Euripide, Agamemnon ne mande point Clytemnestre, mais lui ordonne seulement d'envoyer sa fille en Aulide. (G.)

J'écrivis en Argos, pour hâter ce voyage[1],
Que ce guerrier, pressé de partir avec nous,
Vouloit revoir ma fille, et partir son époux.

ARCAS.

Et ne craignez-vous point l'impatient Achille[2]?
Avez-vous prétendu que, muet et tranquille,
Ce héros, qu'armera l'amour et la raison[3],
Vous laisse pour ce meurtre abuser de son nom?
Verra-t-il à ses yeux son amante immolée?

AGAMEMNON.

Achille étoit absent; et son père Pelée,
D'un voisin ennemi redoutant les efforts,
L'avoit, tu t'en souviens, rappelé de ces bords;
Et cette guerre, Arcas, selon toute apparence,
Auroit dû plus longtemps prolonger son absence.
Mais qui peut dans sa course arrêter ce torrent?
Achille va combattre, et triomphe en courant;
Et ce vainqueur, suivant de près sa renommée,
Hier avec la nuit arriva dans l'armée.
Mais des nœuds plus puissants me retiennent le bras:
Ma fille, qui s'approche, et court à son trépas;
Qui, loin de soupçonner un arrêt si sévère[4],
Peut-être s'applaudit des bontés de son père;
Ma fille... Ce nom seul, dont les droits sont si saints,

1 Marmontel et Desfontaines ont cherché à justifier Racine de cette expression, *en Argos*. Marmontel vouloit qu'*en Argos* signifiât *en Argolide*. C'est aller chercher bien loin l'explication d'une phrase reçue du temps de Racine; l'usage alors permettoit d'employer la préposition *en* à la place des prépositions *à* et *dans*. Corneille en offre plusieurs exemples.

2 L'*impatient Achille* veut dire le *bouillant*, l'*impétueux Achille*; Racine a pris ce mot dans le sens des Latins. (G.)

3 Quand le verbe précède, on peut le mettre au singulier, s'il suivoit, il faudroit le mettre au pluriel: *Ce héros que la raison et l'amour armeront. Ce héros que conduit l'amour et la fortune. Ce héros que l'amour et la fortune conduisent.* (L. R.)

4 *Sévère*, le mot est foible, lorsqu'il s'agit d'un acte si barbare. Quant au mot *arrêt*, il n'est pas plus convenable: ces deux mots supposent l'action de la justice, et il n'y a rien de juste dans le meurtre de cette jeune fille. Agamemnon en parlera mieux tout à l'heure, en se plaignant aux dieux *des fureurs de ce noir sacrifice*.

Sa jeunesse, mon sang, n'est pas ce que je plains[1] :
Je plains mille vertus, une amour mutuelle,
Sa piété pour moi, ma tendresse pour elle,
Un respect qu'en son cœur rien ne peut balancer,
Et que j'avois promis de mieux récompenser.
Non, je ne croirai point, ô ciel, que ta justice
Approuve la fureur de ce noir sacrifice :
Tes oracles sans doute ont voulu m'éprouver;
Et tu me punirois si j'osois l'achever.
Arcas, je t'ai choisi pour cette confidence;
Il faut montrer ici ton zèle et ta prudence.
La reine, qui dans Sparte avoit connu ta foi,
T'a placé dans le rang que tu tiens près de moi.
Prends cette lettre, cours au-devant de la reine,
Et suis sans t'arrêter le chemin de Mycène.
Dès que tu la verras, défends-lui d'avancer[2],
Et rends-lui ce billet que je viens de tracer.
Mais ne t'écarte point; prends un fidèle guide[3] :
Si ma fille une fois met le pied dans l'Aulide,
Elle est morte : Calchas, qui l'attend en ces lieux,
Fera taire nos pleurs, fera parler les dieux;

[1] Si l'on adopte la règle donnée par Racine le fils dans la note précédente, il faut dire ici : sa jeunesse, mon sang, *ne sont* pas ce que je plains.

[2] Agamemnon dit aussi dans Euripide : « Hâte-toi, cours, oublie ta « vieillesse... Ne te repose point à l'ombre des bois, au bord des fon- « taines ; ne te laisse point séduire par la douceur du sommeil; ob- « serve surtout les endroits où les chemins se croisent ; prends garde « que le char de ma fille n'échappe à ta vigilance, et ne la conduise au « camp des Grecs... Hâte-toi donc de franchir l'enceinte du camp ; et « si tu rencontres le cortége d'Iphigénie, prends toi-même les rênes des « chevaux, et fais-les retourner vers les murs bâtis par les Cyclopes. » (Acte I, sc. II.) (G.) Ces détails sont trop longs. Le temps est précieux, et Agamemnon le perd en discours inutiles. Racine a dit ce qu'il falloit dire, et Euripide a été ce qu'il est souvent, un peu prolixe.

[3] Il y a quelques négligences dans ces vers. Le mot *reine* y est répété deux fois ; *prends cette lettre, prends un guide,* quoique éloignés l'un de l'autre, nuisent à l'élégance du style. On en peut dire autant de *va, dis-je, ne va point,* qui se trouvent quelques vers plus bas. Les répétitions ne sont permises qu'autant qu'elles produisent un effet agréable.

Et la religion, contre nous irritée,
Par les timides Grecs sera seule écoutée;
Ceux même dont ma gloire aigrit l'ambition
Réveilleront leur brigue et leur prétention,
M'arracheront peut-être un pouvoir qui les blesse...
Va, dis-je, sauve-la de ma propre foiblesse.
Mais surtout ne va point, par un zèle indiscret,
Découvrir à ses yeux mon funeste secret.
Que, s'il se peut, ma fille, à jamais abusée,
Ignore à quel péril je l'avois exposée[1];
D'une mère en fureur épargne-moi les cris;
Et que ta voix s'accorde avec ce que j'écris.
Pour renvoyer la fille, et la mère offensée[2],
Je leur écris qu'Achille a changé de pensée;
Et qu'il y veut désormais jusques à son retour
Différer cet hymen que pressoit son amour.
Ajoute, tu le peux, que des froideurs d'Achille[3]
On accuse en secret cette jeune Ériphile
Que lui-même captive amena de Lesbos,
Et qu'auprès de ma fille on garde dans Argos.
C'est leur en dire assez : le reste, il le faut taire.
Déja le jour plus grand nous frappe et nous éclaire;
Déja même l'on entre, et j'entends quelque bruit.
C'est Achille. Va, pars. Dieux! Ulysse le suit[4]!

[1] Dans la pièce grecque, Agamemnon dit aussi : « La seule grace « que je vous demande, ô Ménélas, c'est d'aller au camp, d'empêcher « que ce funeste secret ne parvienne aux oreilles de Clytemnestre avant « que le fatal sacrifice ne soit consommé. Dans un si grand malheur, « vous m'aurez du moins épargné quelques larmes. (*Au chœur.*) Et « vous, ô étrangères, gardez le plus profond silence sur ce que vous « venez d'entendre. » (Acte II, sc. IV.) (G.)

[2] *Offensée*, au singulier, est une licence commandée par la rime ; la grammaire veut qu'*offensée* se rapporte à la mère et à la fille. (G.)

[3] Voltaire, d'ailleurs enthousiaste des beautés de cette première scène, trouve cette petite précaution au-dessous de la dignité du roi des rois, et trop éloignée des mœurs des temps héroïques; mais ce détail un peu froid étoit nécessaire pour fonder l'épisode d'Ériphile, sans lequel Racine convient lui-même qu'il n'auroit pu faire sa tragédie. (G.)

[4] Exclamation pleine de goût et d'art; elle confirme ce qu'Agamemnon a déja dit du caractère d'Ulysse, et prépare la situation em-

SCÈNE II.

AGAMEMNON, ACHILLE, ULYSSE.

AGAMEMNON.

Quoi! seigneur, se peut-il que d'un cours si rapide
La victoire vous ait ramené dans l'Aulide?
D'un courage naissant sont-ce là les essais?
Quels triomphes suivront de si nobles succès!
La Thessalie entière, ou vaincue ou calmée,
Lesbos même conquise en attendant l'armée,
De toute autre valeur éternels monuments,
Ne sont d'Achille oisif que les amusements.

ACHILLE.

Seigneur, honorez moins une foible conquête :
Et que puisse bientôt le ciel, qui nous arrête,
Ouvrir un champ plus noble à ce cœur excité
Par le prix glorieux dont vous l'avez flatté!
Mais cependant, seigneur, que faut-il que je croie
D'un bruit qui me surprend et me comble de joie?
Daignez-vous avancer le succès de mes vœux?
Et bientôt des mortels suis-je le plus heureux?
On dit qu'Iphigénie, en ces lieux amenée,
Doit bientôt à son sort unir ma destinée.

AGAMEMNON.

Ma fille! Qui vous dit qu'on la doit amener?

ACHILLE.

Seigneur, qu'a donc ce bruit qui vous doive étonner?

AGAMEMNON.

(à Ulysse.)

Juste ciel! sauroit-il mon funeste artifice?

ULYSSE.

Seigneur, Agamemnon s'étonne avec justice.
Songez-vous aux malheurs qui nous menacent tous?
O ciel! pour un hymen quel temps choisissez-vous?

barrassante où le père d'Iphigénie va se trouver entre les deux hommes que dans ce moment il doit redouter le plus. (G.)

Tandis qu'à nos vaisseaux la mer toujours fermée
Trouble toute la Grèce et consume l'armée;
Tandis que, pour fléchir l'inclémence des dieux[1],
Il faut du sang peut-être, et du plus précieux,
Achille seul, Achille à son amour s'applique?
Voudroit-il insulter à la crainte publique,
Et que le chef des Grecs, irritant les destins,
Préparât d'un hymen la pompe et les festins?
Ah! seigneur, est-ce ainsi que votre ame attendrie
Plaint le malheur des Grecs, et chérit la patrie?

[1] *L'inclémence des dieux*, c'est l'*inclementia divum* des Latins, que Racine a fait passer dans notre langue. (L. B.) — On a reproché à Racine de n'avoir pas motivé la cause de la colère des dieux. Pourquoi l'oracle demande-t-il le sacrifice d'Iphigénie? Comment Agamemnon peut-il consentir à ce sacrifice? D'abord il n'est pas vrai que Racine ait été obligé de motiver la colère des dieux. Rien n'est plus fréquent dans l'ancienne mythologie, que des oracles dont le motif n'est point expliqué. Les oracles n'étoient, le plus souvent, que les arrêts d'une fatalité invincible, de ce *destin* qui, selon les idées reçues dans l'antiquité païenne, commandoit aux dieux comme aux mortels. Et comment, par exemple, justifier l'oracle qui condamnoit Œdipe à être le mari de sa mère et le meurtrier de son père? Œdipe est le plus honnête homme du monde, et cependant telle est sa destinée. De plus, le sacrifice d'une victime exigée pour le salut de tous n'est pas une chose rare, ni dans la Fable, ni même dans l'histoire. Le dévouement de Codrus, roi d'Athènes, fut la suite d'un oracle qui déclaroit que l'armée dont le chef périroit seroit victorieuse. Il n'est donc point du tout extraordinaire que les dieux disent aux Grecs, par la bouche de Chalchas :

Pour obtenir les vents que le ciel vous dénie,
Sacrifiez Iphigénie.

Et comme en écoutant la pièce nous devons nous mettre à la place des Grecs, nous ne devons pas plus qu'eux demander compte aux dieux de leurs volontés. Mais quand ces principes ne seraient pas aussi reconnus qu'ils le sont par tous ceux qui ont étudié l'antiquité, Racine n'en seroit pas plus répréhensible. En effet, dans le plan de Racine, ce n'est pas Iphigénie qui périt, c'est Ériphile; et l'on doit avouer qu'elle mérite son sort. Donc, puisque ce n'est pas Iphigénie, fille d'Agamemnon, qui est sacrifiée, il n'étoit nullement nécessaire, il eût même été très déraisonnable qu'Iphigénie ou Agamemnon eussent été coupables. (L.)

ACHILLE.

Dans les champs phrygiens les effets feront foi [1]
Qui la chérit le plus ou d'Ulysse ou de moi :
Jusque-là je vous laisse étaler votre zèle ;
Vous pouvez à loisir faire des vœux pour elle.
Remplissez les autels d'offrandes et de sang,
Des victimes vous-même interrogez le flanc,
Du silence des vents demandez-leur la cause ;
Mais moi, qui de ce soin sur Calchas me repose,
Souffrez, seigneur, souffrez que je coure hâter
Un hymen dont les dieux ne sauroient s'irriter.
Transporté d'une ardeur qui ne peut être oisive,
Je rejoindrai bientôt les Grecs sur cette rive;
J'aurois trop de regret si quelque autre guerrier
Au rivage troyen descendoit le premier.

AGAMEMNON.

O ciel ! pourquoi faut-il que ta secrète envie
Ferme à de tels héros le chemin de l'Asie !

[1] Les Troyens sont nommés Phrygiens dans Euripide, et cependant la Troade n'étoit point la Phrygie ; car, dans le troisième livre de l'*Iliade*, Hélène, qui est à Troie, dit à Vénus : « Ne voulez-vous pas « me mener dans quelques villes de la Phrygie? » Mais, suivant la remarque du Scoliaste, les écrivains postérieurs à Homère confondirent la Troade et la Phrygie ; et cela suffit sans doute pour excuser Racine. D'autres passages de cette pièce pourroient donner lieu à de semblables observations ; nous en rassemblerons ici quelques unes, en remarquant que Racine étoit trop rempli de la lecture d'Homère pour ignorer les coutumes des Grecs, mais qu'il a eu de bonnes raisons toutes les fois qu'il ne s'y est pas asservi : ainsi il parle d'étendards, quoiqu'il n'y en eût point dans le camp d'Agamemnon ; il fait mention de vaisseaux dont les poupes sont couronnées, quoique ce ne fût pas encore l'usage de mettre des couronnes aux poupes des vaisseaux. Ici il pouvoit s'appuyer des anciens, qui offrent souvent de pareils anachronismes ; de Sophocle, par exemple, qui, dans son *Ajax,* parle des trompettes de l'armée, quoiqu'elles ne fussent point connues à l'époque du siége de Troie. Racine met encore le mot *prêtre* dans la bouche de Clytemnestre ; et Homère, cependant, qui met des prêtres à Troie, n'en met point dans l'armée des Grecs : les rois alors faisoient eux-mêmes les sacrifices, et Calchas n'étoit qu'un devin. Mais l'exemple des tragiques grecs étoit suffisant pour autoriser le poëte françois, puisque c'est un prêtre qui, dans Euripide, prend le glaive pour immoler Iphigénie. (L. R.)

N'aurai-je vu briller cette noble chaleur
Que pour m'en retourner avec plus de douleur!

ULYSSE.

Dieux! qu'est-ce que j'entends?

ACHILLE.

Seigneur, qu'osez-vous dire?

AGAMEMNON.

Qu'il faut, prince, qu'il faut que chacun se retire;
Que, d'un crédule espoir trop longtemps abusés,
Nous attendons les vents qui nous sont refusés.
Le ciel protége Troie; et par trop de présages
Son courroux nous défend d'en chercher les passages.

ACHILLE.

Quels présages affreux nous marquent son courroux?

AGAMEMNON.

Vous-même consultez ce qu'il prédit de vous.
Que sert de se flatter? On sait qu'à votre tête
Les dieux ont d'Ilion attaché la conquête;
Mais on sait que, pour prix d'un triomphe si beau,
Ils ont aux champs troyens marqué votre tombeau;
Que votre vie, ailleurs et longue et fortunée,
Devant Troie en sa fleur doit être moissonnée.

ACHILLE.

Ainsi, pour vous venger, tant de rois assemblés
D'un opprobre éternel retourneront comblés;
Et Pâris, couronnant son insolente flamme,
Retiendra sans péril la sœur de votre femme [1]!

AGAMEMNON.

Hé quoi! votre valeur, qui nous a devancés,
N'a-t-elle pas pris soin de nous venger assez?
Les malheurs de Lesbos, par vos mains ravagée,
Épouvantent encor toute la mer Égée:
Troie en a vu la flamme; et jusque dans ses ports,
Les flots en ont poussé le débris et les morts.

[1] C'est ici qu'Achille devroit répondre à l'objection tirée du danger qui le menace dans les champs troyens; mais Racine avoit encore besoin de parler de Lesbos, d'Ériphile, de l'obscurité qui enveloppoit la naissance de cette jeune captive: le poëte songe à bien établir son épisode. (G.)

Que dis-je? les Troyens pleurent une autre Hélène
Que vous avez captive envoyée à Mycène :
Car, je n'en doute point, cette jeune beauté
Garde en vain un secret que trahit sa fierté ;
Et son silence même, accusant sa noblesse,
Nous dit qu'elle nous cache une illustre princesse.

ACHILLE.

Non, non, tous ces détours sont trop ingénieux :
Vous lisez de trop loin dans les secrets des dieux.
Moi, je m'arrêterois à de vaines menaces?
Et je fuirois l'honneur qui m'attend sur vos traces?
Les Parques à ma mère, il est vrai, l'ont prédit [1],

[1] Ce morceau est d'un véritable héros, et d'une éloquence antique. Racine n'a pris dans Homère que l'idée de la prédiction des Parques et du choix qu'Achille peut faire d'une grande gloire ou d'une longue vie; mais il doit à Quinte-Curce l'héroïsme des sentiments qui respire dans cette tirade. (G.) — Cet historien fait ainsi parler Alexandre : « Ego me metior, non ætatis spatio, sed gloriæ. Licuit paternis opibus « contento intra Macedoniæ terminos per otium corporis expectare « obscuram et ignobilem senectutem. Quanquam ne pigri quidem sibi « fata disponunt, sed unicum bonum diuturnam vitam æstimantes « sæpe acerba mors occupat. Verum ego, qui non annos meos, sed « victorias numero, si munera fortunæ bene computo, diu vixi.... Vi« deorne vobis in excolenda gloria, cui me uni devovi, posse cessare? « Ego vero non deero, et ubicumque pugnabo, in theatro terrarum « orbis esse me credam. Dabo nobilitatem ignobilibus locis, aperiam « cunctis gentibus terras quas natura longe submoverat. In his operi« bus extingui me, si fors ita feret, pulchrum est : ea stirpe sum geni« tus, ut multam prius quam longam vitam debeam optare. » — « Que m'importe la longueur de ma vie! c'est par la gloire que j'en mesure l'étendue. Falloit-il, satisfait du royaume de mes pères, languir au sein de la Macédoine, et attendre dans le repos une vieillesse honteuse et obscure? Les lâches mêmes ne règlent pas leur destin, et quoiqu'une longue vie soit pour eux le plus grand des biens, souvent une mort prématurée vient les surprendre. Pour moi, je compte mes victoires et non mes années; si j'apprécie les faveurs de la fortune, j'ai longtemps vécu... Croyez-vous que je puisse m'arrêter dans la carrière de la gloire à laquelle je me suis consacré! Ah! je ne lui manquerai pas; et dans quelque lieu que je combatte, je me croirai toujours en présence de l'univers. Je donnerai de la célébrité aux pays les plus inconnus, et je découvrirai à toutes les nations des contrées que la nature a cachées aux extrémités du monde. Si j'y trouve le terme de mes desti-

Lorsqu'un époux mortel fut reçu dans son lit :
Je puis choisir, dit-on, ou beaucoup d'ans sans gloire,
Ou peu de jours suivis d'une longue mémoire.
Mais, puisqu'il faut enfin que j'arrive au tombeau,
Voudrois-je, de la terre inutile fardeau,
Trop avare d'un sang reçu d'une déesse,
Attendre chez mon père une obscure vieillesse ;
Et, toujours de la gloire évitant le sentier,
Ne laisser aucun nom et mourir tout entier [1] ?
Ah ! ne nous formons point ces indignes obstacles :
L'honneur parle, il suffit : ce sont là nos oracles [2].
Les dieux sont de nos jours les maîtres souverains ;
Mais, seigneur, notre gloire est dans nos propres mains.
Pourquoi nous tourmenter de leurs ordres suprêmes ?
Ne songeons qu'à nous rendre immortels comme eux-mêmes
Et, laissant faire au sort, courons où la valeur [3]

nées, il est beau de mourir au milieu de pareils travaux. Je dois sang dont je sors, non de vivre longtemps, mais de vivre avec gloire. » (Q. CURT., lib. IX, cap. VI.)

[1] Cette belle expression appartient à Horace : *Non omnis moriar*, « Je ne mourrai pas tout entier. » Corneille s'en est d'abord emparé :

> Sont-ils morts tout entiers avec leurs grands desseins !
> *Cinna*, acte I, sc. I.

La coutume de Racine étant d'embellir et de perfectionner tout ce qu'il imite, cette expression, placée à la fin du vers, a bien plus d'énergie, et produit bien plus d'effet que dans Corneille, qui la place au premier hémistiche, et l'affoiblit dans le second, *avec leurs grands desseins*. (G.)

[2] Ce vers est imité d'Homère. Polydamas vient d'annoncer à Hector que les auspices ne sont pas favorables à la bataille qu'il veut livrer. Hector lui répond : « Combattre pour la patrie, voilà le meilleur et le « plus sûr des oracles. » (*Iliade*, liv. XII.) (G.)

[3] Cette expression, *laisser faire*, est ici d'une simplicité très noble, et semble empruntée, ainsi que la pensée elle-même, de cet admirable vers de Corneille :

> Faites votre devoir, et laissez faire aux dieux.
> *Horace*, acte II, sc. VIII.

Dans le vers suivant, *le leur* est sec et peu harmonieux, et ce pronom est d'autant moins agréable qu'il est précédé des pronoms *eux* et *leur*, qui se rapportent au même nom, *les dieux*. (G.)

Nous promet un destin aussi grand que le leur.
C'est à Troie, et j'y cours; et, quoi qu'on me prédise,
Je ne demande aux dieux qu'un vent qui m'y conduise;
Et quand moi seul enfin il faudroit l'assiéger,
Patrocle et moi, seigneur, nous irons vous venger [1].
Mais non, c'est en vos mains que le destin la livre;
Je n'aspire en effet qu'à l'honneur de vous suivre.
Je ne vous presse plus d'approuver les transports
D'un amour qui m'alloit éloigner de ces bords;
Ce même amour, soigneux de votre renommée,
Veut qu'ici mon exemple encourage l'armée,
Et me défend surtout de vous abandonner
Aux timides conseils qu'on ose vous donner [2].

SCÈNE III.

AGAMEMNON, ULYSSE.

ULYSSE.

Seigneur, vous entendez : quelque prix qu'il en coûte,
Il veut voler à Troie et poursuivre sa route.
Nous craignions son amour : et lui-même aujourd'hui
Par une heureuse erreur nous arme contre lui.

AGAMEMNON.

Hélas!

ULYSSE.

De ce soupir que faut-il que j'augure?
Du sang qui se révolte est-ce quelque murmure?
Croirai-je qu'une nuit a pu vous ébranler?

1 Ce mouvement d'une ame sublime est égal aux plus beaux mouvements de Corneille. Homère l'a peut-être inspiré, lorsque, dans l'*Iliade*, Achille dit à Patrocle : « Puissent les Grecs et les Troyens « s'entre-tuer, afin que nous deux, restés seuls, nous ayons la gloire « de renverser les murs de Troie! »

2 Dans Euripide, Iphigénie n'est pas promise à Achille; il ne vient pas non plus dans la tente d'Agamemnon pour presser son hymen, mais pour s'informer des raisons qui suspendent le départ des Grecs. L'invention de Racine donne plus de mouvement et d'intérêt à la pièce. (L. B.)

Est-ce donc votre cœur qui vient de nous parler?
Songez-y : vous devez votre fille à la Grèce :
Vous nous l'avez promise; et, sur cette promesse,
Calchas, par tous les Grecs consulté chaque jour,
Leur a prédit des vents l'infaillible retour.
A ses prédictions si l'effet est contraire,
Pensez-vous que Calchas continue à se taire;
Que ses plaintes, qu'en vain vous voudrez apaiser,
Laissent mentir les dieux sans vous en accuser?
Et qui sait ce qu'aux Grecs, frustrés de leur victime,
Peut permettre un courroux qu'ils croiront légitime?
Gardez-vous de réduire un peuple furieux,
Seigneur, à prononcer entre vous et les dieux.
N'est-ce pas vous enfin de qui la voix pressante
Nous a tous appelés aux campagnes du Xante?
Et qui de ville en ville attestiez les serments
Que d'Hélène autrefois firent tous les amants,
Quand presque tous les Grecs, rivaux de votre frère,
La demandoient en foule à Tyndare, son père?
De quelque heureux époux que l'on dût faire choix,
Nous jurâmes dès lors de défendre ses droits;
Et, si quelque insolent lui voloit sa conquête,
Nos mains du ravisseur lui promirent la tête.
Mais sans vous, ce serment que l'amour a dicté,
Libres de cet amour, l'aurions-nous respecté [1]?
Vous seul, nous arrachant à de nouvelles flammes,
Nous avez fait laisser nos enfants et nos femmes.
Et quand, de toutes parts assemblés en ces lieux,
L'honneur de vous venger brille seul à nos yeux;
Quand la Grèce, déja vous donnant son suffrage,
Vous reconnoît l'auteur de ce fameux ouvrage;
Que ses rois, qui pouvoient vous disputer ce rang,
Sont prêts pour vous servir de verser tout leur sang,
Le seul Agamemnon, refusant la victoire,
N'ose d'un peu de sang acheter tant de gloire?

1 Tout ce morceau est emprunté de la première scène d'Euripide; mais il fait bien plus d'effet ici, parceque Euripide ne l'a mis qu'en récit, et que Racine en a fait une raison puissante dans la bouche d'Ulysse. (L. B.)

Et, dès le premier pas se laissant effrayer,
Ne commande les Grecs que pour les renvoyer [1] !

AGAMEMNON.

Ah, seigneur ! qu'éloigné du malheur qui m'opprime,
Votre cœur aisément se montre magnanime !
Mais que si vous voyiez ceint du bandeau mortel
Votre fils Télémaque approcher de l'autel,
Nous vous verrions, troublé de cette affreuse image,
Changer bientôt en pleurs ce superbe langage,
Éprouver la douleur que j'éprouve aujourd'hui,
Et courir vous jeter entre Calchas et lui !
Seigneur, vous le savez, j'ai donné ma parole ;
Et, si ma fille vient, je consens qu'on l'immole.
Mais, malgré tous mes soins, si son heureux destin
La retient dans Argos ou l'arrête en chemin,
Souffrez que, sans presser ce barbare spectacle,
En faveur de mon sang j'explique cet obstacle,
Que j'ose pour ma fille accepter le secours
De quelque dieu plus doux qui veille sur ses jours.
Vos conseils sur mon cœur n'ont eu que trop d'empire ;
Et je rougis...

SCÈNE IV.

AGAMEMNON, ULYSSE, EURYBATE.

EURYBATE.

Seigneur...

AGAMEMNON.

Ah ! que vient-on me dire ?

EURYBATE.

La reine, dont la course a devancé les pas [2],

1 Vers heureux, qui devoit piquer vivement l'ambition d'Agamemnon. En général, Ulysse, aussi grand orateur que politique habile, profite de la foiblesse du roi d'Argos, et oppose son ambition à sa tendresse paternelle. (G.)

2 Ce message est un coup de théâtre bien préparé ; mais il est plus intéressant dans Euripide, parcequ'il vient au plus fort de la querelle des deux frères, dont il amène la réconciliation. (G.)

Va remettre bientôt sa fille entre vos bras;
Elle approche. Elle s'est quelque temps égarée
Dans ces bois qui du camp semblent cacher l'entrée;
A peine nous avons, dans leur obscurité,
Retrouvé le chemin que nous avions quitté.

AGAMEMNON.

Ciel!

EURYBATE.

Elle amène aussi cette jeune Ériphile,
Que Lesbos a livrée entre les mains d'Achille,
Et qui, de son destin, qu'elle ne connaît pas,
Vient, dit-elle, en Aulide interroger Calchas.
Déja de leur abord la nouvelle est semée [1];
Et déja de soldats une foule charmée,
Surtout d'Iphigénie admirant la beauté,
Pousse au ciel mille vœux pour sa félicité [2].
Les uns avec respect environnoient la reine;
D'autres me demandoient le sujet qui l'amène.
Mais tous ils confessoient que si jamais les dieux
Ne mirent sur le trône un roi plus glorieux,
Egalement comblé de leurs faveurs secrètes,
Jamais père ne fut plus heureux que vous l'êtes [3].

[1] *Abord* signifie proprement *accès, entrée; l'entrée* d'un port, l'*accès* d'une côte. Figurément il se dit des personnes, pour exprimer la manière dont elles accueillent ceux qui les abordent. On dit aussi *abord* pour *approche, à son abord,* pour *à son approche.* Mais ici il s'agit de l'arrivée de Clytemnestre et de sa fille dans le camp des Grecs. Le mot *abord* n'est donc point admissible, et c'est avec raison que Louis Racine et La Harpe ont blâmé l'emploi qu'en a fait Racine.

[2] Déja nous avons observé que *pousser* n'étoit pas noble; *pousser des vœux au ciel* n'a rien d'agréable ni d'élégant. (G.)

[3] Vers plein d'art, parcequ'il augmente le trouble et la douleur d'Agamemnon. On peut remarquer le même genre de beauté dans ce vers de la première scène :

Roi, père, époux heureux, fils du puissant Atrée. (G.)

— Le messager, dans Euripide, acte II, scène III, peint avec détail le mouvement que cause dans l'armée l'arrivée d'Iphigénie. « Déja la « nouvelle s'en est répandue dans l'armée : les soldats, impatients de « voir Iphigénie, volent à sa rencontre; tous les regards se portent sur « les grands de la terre; tout ce qui les intéresse excite l'attention et

AGAMEMNON.

Eurybate, il suffit; vous pouvez nous laisser :
Le reste me regarde, et je vais y penser.

SCÈNE V.

AGAMEMNON, ULYSSE.

AGAMEMNON.

Juste ciel! c'est ainsi qu'assurant ta vengeance
Tu romps tous les ressorts de ma vaine prudence!
Encor si je pouvois, libre dans mon malheur,
Par des larmes au moins soulager ma douleur!
Triste destin des rois! Escl ves que nous sommes
Et des rigueurs du sort et des discours des hommes,
Nous nous voyons sans cesse assiégés de témoins;
Et les plus malheureux osent pleurer le moins[1]!

« la curiosité. De toutes parts on se demande quel hymen, quelle fête « se prépare. Est-ce Agamemnon qui n'a pu résister au desir de voir sa « fille? voudroit il la consacrer à Diane, reine d'Aulide? qui doit la « conduire à l'autel? Mais allons, hâtez-vous, heureux père, de cueillir « les premières fleurs dans les corbeilles sacrées; couronnez tous vos « têtes! Ménélas, faites les apprêts de l'hymen; que le son de la flûte « retentisse dans votre tente; formez des danses joyeuses : le jour du « bonheur vient d'éclore pour la jeune Iphigénie! » (G.)

1 Euripide est peut-être ici plus touchant que Racine; mais les traits les plus pathétiques de ce morceau se retrouvent dans la suite de la pièce. Racine n'a rien perdu de ce qu'il pouvoit emprunter, mais il a pris garde à la progression et à la convenance. Ce n'est pas devant Ulysse qu'Agamemnon doit se livrer à toute sa sensibilité, et le poëte en ménage les expressions, parcequ'il n'est qu'au premier acte. (L.) — « Hélas! qui dois-je plaindre? par qui commencer? Malheureux, c'est « par toi-même! Je suis tombé dans les filets de la nécessité : un dieu « plus fort et plus habile que moi a déconcerté tous mes projets. Le « dernier des hommes est plus heureux que moi : il peut répandre des « larmes, s'abandonner librement à sa douleur. Les grands n'ont pas « cet avantage : le peuple est notre maître; nous sommes esclaves de « tout ce qui nous environne. Tu rougis de pleurer, malheureux! rougis « encore plus de ne pas pleurer dans un si grand malheur! Eh bien! « que vais-je dire à Clytemnestre? comment faut-il la recevoir? de

ULYSSE.

Je suis père, seigneur; et foible comme un autre[1],
Mon cœur se met sans peine en la place du vôtre[2];
Et frémissant du coup qui vous fait soupirer,
Loin de blâmer vos pleurs, je suis près de pleurer.
Mais votre amour n'a plus d'excuse légitime;
Les dieux ont à Calchas amené leur victime :
Il le sait, il l'attend; et s'il la voit tarder,
Lui-même à haute voix viendra la demander.
Nous sommes seuls encor : hâtez-vous de répandre

« quel œil pourrai-je la regarder? sa présence ici met le comble à mes « maux. Elle arrive sans être mandée. Mais ne devoit-elle pas natu- « rellement accompagner sa fille, pour la remettre à son époux, pour « remplir auprès d'elle l'office d'une tendre mère? Hélas! elle vient « pour être témoin de ma perfidie! Et ma fille, ma malheureuse fille, « c'est donc au dieu des enfers que je vais la donner pour épouse! Que « je la plains! je crois entendre ses reproches : « Ah! père barbare, la « mort est donc l'hymen que vous me destinez! Puissiez-vous en célé- « brer un pareil, vous et vos amis! » Mon fils au berceau va déchirer « mon ame par ses cris. Je verrai cet enfant pleurer un malheur qu'il « ne peut ni connoître ni sentir encore. Maudit soit Pâris! maudit « soit ce fils de Priam, ce ravisseur d'Hélène, auteur de tous mes « maux! » (G.)

1 Rien n'égale l'éloquence de ce discours d'Ulysse; c'est un des plus beaux morceaux d'une tragédie où les beautés fourmillent. Le caractère d'Ulysse s'ennoblit ici, et devient presque intéressant. Ce rôle, quoique fort court, est un de ceux qui font le plus admirer l'art et le goût de Racine. Il n'étoit pas possible au poëte d'introduire Ménélas, quoique bien plus intéressé à l'action. Le mari d'Hélène ne pouvoit être que ridicule dans nos mœurs. D'ailleurs, un autre inconvénient pour nous c'est qu'un homme qui, pour recouvrer sa femme, veut forcer son frère à faire périr sa fille, est odieux et méprisable. Euripide lui-même l'a senti : car Ménélas, touché de la douleur de son frère, dépouille tout l'intérêt qu'il pouvoit prendre à ce sacrifice, et ne reparoît plus; ce qui est contraire aux règles de l'art, qui ne permettent pas qu'on montre au commencement d'une pièce un personnage qu'on ne revoit plus dans la suite. Ulysse est mieux lié à l'action que Ménélas, quoiqu'il n'y prenne pas autant d'intérêt : après avoir paru dans les premières scènes, il est censé agir dans tout le cours de la pièce, et revient au dernier acte faire le récit du sacrifice. (G.)

2 Nous avons déja observé, au commencement de cet acte, que, du temps de Racine, on employoit encore la préposition *en* au lieu des prépositions *à* et *dans*.

Des pleurs que vous arrache un intérêt si tendre;
Pleurez ce sang, pleurez; ou plutôt, sans pâlir,
Considérez l'honneur qui doit en rejaillir :
Voyez tout l'Hellespont blanchissant sous nos rames,
Et la perfide Troie abandonnée aux flammes,
Ses peuples dans vos fers, Priam à vos genoux,
Hélène par vos mains rendue à son époux;
Voyez de vos vaisseaux les poupes couronnées
Dans cette même Aulide avec vous retournées,
Et ce triomphe heureux qui s'en va devenir
L'éternel entretien des siècles à venir.

AGAMEMNON.

Seigneur, de mes efforts je connais l'impuissance :
Je cède, et laisse aux dieux opprimer l'innocence.
La victime bientôt marchera sur vos pas,
Allez. Mais cependant faites taire Calchas;
Et, m'aidant à cacher ce funeste mystère,
Laissez-moi de l'autel écarter une mère.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

SCÈNE I.

ÉRIPHILE, DORIS.

ÉRIPHILE.

Ne les contraignons point, Doris, retirons-nous,
Laissons-les dans les bras d'un père et d'un époux ;
Et tandis qu'à l'envi leur amour se déploie,
Mettons en liberté ma tristesse et leur joie [1].

DORIS.

Quoi! madame, toujours irritant vos douleurs,
Croirez-vous ne plus voir que des sujets de pleurs?
Je sais que tout déplaît aux yeux d'une captive;
Qu'il n'est point dans les fers de plaisir qui la suive :
Mais dans le temps fatal que, repassant les flots,
Nous suivions malgré nous le vainqueur de Lesbos,
Lorsque dans son vaisseau, prisonnière timide,
Vous voyez devant vous ce vainqueur homicide [2],
Le dirai-je? vos yeux, de larmes moins trempés,
A pleurer vos malheurs étoient moins occupés.
Maintenant tout vous rit : l'aimable Iphigénie

[1] C'est avec une adresse bien digne de lui que Racine fait paraître Ériphile avant qu'on ait vu Iphigénie. Si l'amante aimée d'Achille s'était montrée la première, on ne pourrait souffrir Ériphile, sa rivale. Ce personnage est absolument nécessaire à la pièce, puisqu'il en fait le dénouement; il en fait même le nœud ; c'est elle qui, sans le savoir, inspire des soupçons cruels à Clytemnestre, et une juste jalousie à Iphigénie; et, par un art encore plus admirable, l'auteur sait intéresser pour cette Ériphile elle-même. Elle a toujours été malheureuse, elle ignore ses parents ; elle a été prise dans sa patrie mise en cendres : un oracle funeste la trouble ; et, pour comble de maux, elle a une passion involontaire pour ce même Achille dont elle est captive. (VOLT.)

[2] La grammaire demandoit *voyiez*. Toutes les éditions faites pendant la vie de l'auteur portent *voyez* à l'indicatif. La même faute se retrouve dans *Mithridate*, acte III, sc. III.

D'une amitié sincère avec vous est unie;
Elle vous plaint, vous voit avec des yeux de sœur;
Et vous seriez dans Troie avec moins de douceur.
Vous vouliez voir l'Aulide, où son père l'appelle,
Et l'Aulide vous voit arriver avec elle :
Cependant, par un sort que je ne conçois pas,
Votre douleur redouble et croît à chaque pas.

ÉRIPHILE.

Hé quoi! te semble-t-il que la triste Ériphile
Doive être de leur joie un témoin si tranquille?
Crois-tu que mes chagrins doivent s'évanouir
A l'aspect d'un bonheur dont je ne puis jouir?
Je vois Iphigénie entre les bras d'un père;
Elle fait tout l'orgueil d'une superbe mère;
Et moi, toujours en butte à de nouveaux dangers,
Remise dès l'enfance en des bras étrangers,
Je reçus et je vois le jour que je respire,
Sans que père ni mère ait daigné me sourire [1].
J'ignore qui je suis; et, pour comble d'horreur,
Un oracle effrayant m'attache à mon erreur,
Et, quand je veux chercher le sang qui m'a fait naître,
Me dit que, sans périr, je ne me puis connaître.

DORIS.

Non, non, jusques au bout vous devez le chercher.
Un oracle toujours se plaît à se cacher;
Toujours avec un sens il en présente un autre :
En perdant un faux nom, vous reprendrez le vôtre.
C'est là tout le danger que vous pouvez courir;
Et c'est peut-être ainsi que vous devez périr;
Songez que votre nom fut changé dès l'enfance.

ÉRIPHILE.

Je n'ai de tout mon sort que cette connoissance;

[1] Quelques commentateurs ont vu ici une imitation de cette pensée de Virgile, ég. IV, v. 61 :

« Cui non risere parentes,
« Nec deus hunc mensa, dea nec dignata cubili est. »

« Aucun dieu ne reçoit à sa table, aucune déesse ne trouve digne de son lit celui qui n'a pas vu ses parents lui sourire. »

Et ton père, du reste infortuné témoin,
Ne me permit jamais de pénétrer plus loin.
Hélas! dans cette Troie où j'étois attendue,
Ma gloire, disoit-il, m'alloit être rendue;
J'allois, en reprenant et mon nom et mon rang,
Des plus grands rois en moi reconnoître le sang.
Déja je découvrois cette fameuse ville,
Le ciel mène à Lesbos l'impitoyable Achille :
Tout cède, tout ressent ses funestes efforts;
Ton père, enseveli dans la foule des morts,
Me laisse dans les fers à moi-même inconnue;
Et, de tant de grandeurs dont j'étois prévenue,
Vile esclave des Grecs, je n'ai pu conserver
Que la fierté d'un sang que je ne puis prouver.

DORIS.

Ah! que perdant, madame, un témoin si fidèle,
La main qui vous l'ôta vous doit sembler cruelle!
Mais Calchas est ici, Calchas si renommé,
Qui des secrets des dieux fut toujours informé.
Le ciel souvent lui parle : instruit par un tel maître,
Il sait tout ce qui fut et tout ce qui doit être [1].
Pourroit-il de vos jours ignorer les auteurs?
Ce camp même est pour vous tout plein de protecteurs.
Bientôt Iphigénie, en épousant Achille,
Vous va sous son appui présenter un asile;
Elle vous l'a promis et juré devant moi,
Ce gage est le premier qu'elle attend de sa foi.

ÉRIPHILE.

Que dirois-tu, Doris, si, passant tout le reste,
Cet hymen de mes maux étoit le plus funeste?

DORIS.

Quoi! madame!

ÉRIPHILE.

Tu vois avec étonnement
Que ma douleur ne souffre aucun soulagement.

[1] C'est la traduction aussi élégante que fidèle d'un vers d'Homère où Calchas est peint sous les mêmes traits : « Calchas se lève ; Calchas, « fils de Thestor, et le plus habile des augures; le présent, le passé, « l'avenir, lui sont également connus. » (*Iliade*, liv. I.) (G.)

Écoute, et tu te vas étonner que je vive :
C'est peu d'être étrangère, inconnue, et captive ;
Ce destructeur fatal des tristes Lesbiens,
Cet Achille, l'auteur de tes maux et des miens,
Dont la sanglante main m'enleva prisonnière,
Qui m'arracha d'un coup ma naissance et ton père [1],
De qui jusques au nom tout doit m'être odieux,
Est de tous les mortels le plus cher à mes yeux.

DORIS.

Ah ! que me dites-vous !

ÉRIPHILE.

Je me flattois sans cesse
Qu'un silence éternel cacheroit ma foiblesse ;
Mais mon cœur trop pressé m'arrache ce discours,
Et te parle une fois pour se taire toujours.
Ne me demande point sur quel espoir fondée
De ce fatal amour je me vis possédée.
Je n'en accuse point quelques feintes douleurs
Dont je crus voir Achille honorer mes malheurs :
Le ciel s'est fait, sans doute, une joie inhumaine
A rassembler sur moi tous les traits de sa haine [2].
Rappellerai-je encor le souvenir affreux
Du jour qui dans les fers nous jeta toutes deux ?
Dans les cruelles mains par qui je fus ravie
Je demeurai longtemps sans lumière et sans vie :
Enfin mes tristes yeux cherchèrent la clarté ;
Et, me voyant presser d'un bras ensanglanté,
Je frémissois, Doris, et d'un vainqueur sauvage
Craignois de rencontrer l'effroyable visage.
J'entrai dans son vaisseau, détestant sa fureur,

1 *Arracher la naissance* est là pour *ôter les moyens de faire connoître le secret de la naissance*. Cela est si clair après tout ce qui précède, qu'il ne reste à remarquer dans ce vers que la force et la précision. Mais remarquez aussi la beauté progressive de cette période de six vers, depuis *ce destructeur fatal*, etc., jusqu'à ce dernier vers, qui partout ailleurs seroit fort commun, et que les cinq vers qui l'amènent rendent si frappant. Voilà ce qui fait le tissu de la diction, et ce que c'est que l'art d'écrire ! (L.)

2 D'Olivet et La Harpe ont fait observer que *se faire une joie de* est la seule construction françoise.

Et toujours détournant ma vue avec horreur.
Je le vis : son aspect n'avoit rien de farouche[1];
Je sentis le reproche expirer dans ma bouche;
Je sentis contre moi mon cœur se déclarer;
J'oubliai ma colère, et ne sus que pleurer.
Je me laissai conduire à cet aimable guide[2].
Je l'aimois à Lesbos et je l'aime en Aulide.
Iphigénie en vain s'offre à me protéger,
Et me tend une main prompte à me soulager:
Triste effet des fureurs dont je suis tourmentée!
Je n'accepte la main qu'elle m'a présentée
Que pour m'armer contre elle, et, sans me découvrir,
Traverser son bonheur que je ne puis souffrir.

DORIS.

Et que pourroit contre elle une impuissante haine?
Ne valoit-il pas mieux, renfermée à Mycène,
Éviter les tourments que vous venez chercher,
Et combattre des feux contraints de se cacher?

ÉRIPHILE.

Je le voulois, Doris. Mais quelque triste image
Que sa gloire à mes yeux montrât sur ce rivage,
Au sort qui me traînoit il fallut consentir[3]:

1 Il le faut avouer, on ne fesait point de tels vers avant Racine; non-seulement personne ne savait la route du cœur, mais presque personne ne savait les finesses de la versification, cet art de rompre la mesure.

Je le vis : son aspect n'avoit rien de farouche.

Personne ne connaissait cet heureux mélange de syllabes longues et brèves, et de consonnes suivies de voyelles, qui font couler un vers avec tant de mollesse, et qui le font entrer dans une oreille sensible et juste avec tant de plaisir. (Volt.)

2 Il seroit plus exact de mettre *par cet aimable guide;* car *se laisser conduire à quelqu'un,* c'est *se laisser conduire auprès de quelqu'un.* (L. B.) Mais quel tableau que celui qu'Ériphile vient de tracer! Quelle poésie, et de sentiment et de style! le rôle d'Ériphile est une des choses que Racine a le plus fortement écrites. (L.)

3 *Au sort qui me traînoit:* cet emploi du verbe *traîner* au lieu du verbe *entraîner* mérite d'être remarqué. Racine, en préférant le premier au second, qui eût également rempli la mesure du vers, vouloit sans doute, par la dureté de cette expression, fait sentir qu'Ériphile

Une secrète voix m'ordonna de partir,
Me dit qu'offrant ici ma présence importune,
Peut-être j'y pourrois porter mon infortune;
Que peut-être approchant ces amants trop heureux,
Quelqu'un de mes malheurs se répandroit sur eux[1].
Voilà ce qui m'amène, et non l'impatience
D'apprendre à qui je dois une triste naissance;
Ou plutôt leur hymen me servira de loi:
S'il s'achève, il suffit, tout est fini pour moi:
Je périrai, Doris; et, par une mort prompte,
Dans la nuit du tombeau j'enfermerai ma honte,
Sans chercher des parents si longtemps ignorés,
Et que ma folle amour a trop déshonorés.

DORIS.

Que je vous plains, madame! et que la tyrannie...

ÉRIPHILE.

Tu vois Agamemnon avec Iphigénie.

SCÈNE II.

AGAMEMNON, IPHIGÉNIE, ÉRIPHILE, DORIS.

IPHIGÉNIE.

Seigneur, où courez-vous? et quels empressements[2]
Vous dérobent sitôt à nos embrassements?

parle d'un amour malheureux et qui l'humilie. Pour se convaincre de cette intention du poëte, il suffit de substituer le mot *entraîner* au mot *traîner;* alors ce vers change de signification, et il n'exprime plus que l'espèce d'abandon qu'on éprouve en parlant d'un amour heureux. Ces nuances délicates se laissent souvent apercevoir dans les vers de Racine; mais il faut y penser pour les trouver. Voilà pourquoi on l'admire d'autant plus qu'on l'étudie davantage.

1 Idée et tournure antiques. Racine est plein de ces traits qui ajoutent à l'illusion dramatique par la vérité locale des idées et du langage. (L.)

2 Le char qui amène Clytemnestre et sa fille arrive, dans Euripide, devant la tente d'Agamemnon, au milieu des femmes qui composent le chœur. Quand nous entendons Clytemnestre dire à ses femmes de descendre les premières pour lui donner la main, quand elle recommande *qu'on se tienne* devant les chevaux pour qu'ils ne s'effraient pas,

A qui dois-je imputer cette fuite soudaine?
Mon respect a fait place aux transports de la reine;
Un moment à mon tour ne vous puis-je arrêter?
Et ma joie à vos yeux n'ose-t-elle éclater[1]?
Ne puis-je...

AGAMEMNON.

Hé bien, ma fille, embrassez votre père;
Il vous aime toujours.

IPHIGÉNIE.

Que cette amour m'est chère!

et quand elle réveille le petit Oreste qui dort, nous trouvons des mœurs simples; mais cette simplicité devient ici une grande beauté. Plus cette mère paroît empressée de descendre, plus elle paroît contente, plus elle attendrit. Elle a pris pour un augure favorable les premières paroles que lui ont dites les femmes du chœur; elle ne doute point qu'elle ne vienne célébrer un heureux hymen; elle dit au petit Oreste: « Tu dors, mon fils, le mouvement du char t'a assoupi; réveille-toi « pour être témoin du mariage de ta sœur, qui va se faire sous de si « heureux auspices. Tu es déja illustre par ta naissance, tu vas l'être « encore par l'alliance avec le fils d'une déesse. » Elle dit à Iphigénie: « Approchez-vous de moi, afin que ces femmes étrangères voient com- « bien je suis heureuse d'être mère d'une telle fille. » Alors Iphigénie lui demande la permission de se jeter dans les bras de son père:

« Pectus paterno pectori adprimam meum. »

Cette arrivée triomphante n'a pu être imitée sur notre théâtre, où l'action ne se passe pas en public. Agamemnon, qui a reçu dans son appartement Clytemnestre, en sort brusquement, parcequ'il ne peut soutenir la vue de sa fille; elle le suit, et étonnée de sa froideur, lui en demande la raison: plus elle lui témoigne de tendresse, plus elle augmente son trouble. Quel spectateur peut retenir ses larmes pendant cette scène si touchante? (L. R.)

1. Cette scène appartient en partie à Euripide.

IPHIGÉNIE. — O mon père! après une si longue absence, qu'il m'est doux de vous presser contre mon cœur! que j'avois d'impatience de vous revoir! Excusez mes transports.

AGAMEMNON. — Ne vous contraignez point, ma fille, vous avez toujours aimé votre père plus que tous ses autres enfants.

IPHIGÉNIE. — O mon père! que j'ai de plaisir à vous voir après un si long temps!

AGAMEMNON. — Je partage avec vous ce plaisir; vos sentiments sont les miens. (G.)

Quel plaisir de vous voir et de vous contempler
Dans ce nouvel éclat dont je vous vois briller[1] !
Quels honneurs! quel pouvoir! Déja la renommée
Par d'étonnants récits m'en avoit informée;
Mais que, voyant de près ce spectacle charmant,
Je sens croître ma joie et mon étonnement!
Dieux! avec quel amour la Grèce vous révère!
Quel bonheur de me voir la fille d'un tel père[2] !

AGAMEMNON.

Vous méritiez, ma fille, un père plus heureux.

IPHIGÉNIE.

Quelle félicité peut manquer à vos vœux?
A de plus grands honneurs un roi peut-il prétendre?

[1] Les petites négligences que l'on remarque dans les vers suivants : *Quel plaisir de vous voir dans cet éclat dont je vous vois;* un peu plus bas, *mais que voyant,* et encore *quel bonheur de me voir,* semblent ne rien ôter à la beauté de ce passage. (L. B.)

[2] IPHIGÉNIE. — Que vous avez bien fait de m'appeler auprès de vous!

AGAMEMNON, *à part.* — Hélas! je n'ose l'assurer.

IPHIGÉNIE. — Quel trouble dans vos regards! Puisque vous me voyez avec plaisir, pourquoi cette tristesse?

AGAMEMNON. — Un roi, un général, a bien des soucis et des inquiétudes.

IPHIGÉNIE. — Soyez tout à moi dans ce moment ; oubliez les soins de votre rang.

AGAMEMNON. — Oui, ma fille, mon esprit n'est occupé que de vous ; vous êtes seule présente à ma pensée.

IPHIGÉNIE. — Déridez donc ce front, adoucissez ce regard.

AGAMEMNON. — Eh bien! vois, je souris ; ton seul aspect peut encore appeler le sourire sur mes lèvres.

IPHIGÉNIE. — Pourquoi donc une larme s'échappe-t-elle de vos yeux?

AGAMEMNON. — Nous touchons au moment d'une longue séparation.

IPHIGÉNIE. — Que voulez-vous dire, mon père? Je ne vous entends pas.

AGAMEMNON. — Tu ne dois pas m'entendre, tu as raison ; c'est ce qui redouble ma douleur.

IPHIGÉNIE. — Je serai moins raisonnable si cela peut dissiper vos ennuis.

AGAMEMNON. — Quel tourment! Je ne puis plus me taire. Ma fille, je suis content de toi. (Acte III, sc. I.) (G.)

J'ai cru n'avoir au ciel que des graces à rendre.

AGAMEMNON, à part.

Grands dieux! à son malheur dois-je la préparer?

IPHIGÉNIE.

Vous vous cachez, seigneur, et semblez soupirer;
Tous vos regards sur moi ne tombent qu'avec peine:
Avons-nous sans votre ordre abandonné Mycène?

AGAMEMNON.

Ma fille, je vous vois toujours des mêmes yeux;
Mais les temps sont changés aussi bien que les lieux.
D'un soin cruel ma joie est ici combattue.

IPHIGÉNIE.

Hé! mon père, oubliez votre rang à ma vue.
Je prévois la rigueur d'un long éloignement.
N'osez-vous sans rougir être père un moment?
Vous n'avez devant vous qu'une jeune princesse
A qui j'avois pour moi vanté votre tendresse;
Cent fois lui promettant mes soins, votre bonté,
J'ai fait gloire à ses yeux de ma félicité:
Que va-t-elle penser de votre indifférence?
Ai-je flatté ses vœux d'une fausse espérance?
N'éclaircirez-vous point ce front chargé d'ennuis?

AGAMEMNON.

Ah, ma fille!

IPHIGÉNIE.

Seigneur, poursuivez.

AGAMEMNON.

Je ne puis.

IPHIGÉNIE.

Périsse le Troyen auteur de nos alarmes!

AGAMEMNON.

Sa perte à ses vainqueurs coûtera bien des larmes.

IPHIGÉNIE.

Les dieux daignent surtout prendre soin de vos jours!

AGAMEMNON.

Les dieux depuis un temps me sont cruels et sourds.

IPHIGÉNIE.

Calchas, dit-on, prépare un pompeux sacrifice?

AGAMEMNON.

Puissé-je auparavant fléchir leur injustice!

IPHIGÉNIE.

L'offrira-t-on bientôt?

AGAMEMNON.

Plut tôt que je ne veux.

IPHIGÉNIE.

Me sera-t-il permis de me joindre à vos vœux?
Verra-t-on à l'autel votre heureuse famille?

AGAMEMNON.

Hélas!

IPHIGÉNIE.

Vous vous taisez?

AGAMEMNON.

Vous y serez, ma fille [1]!.
Adieu.

[1] Quel tendre et prodigieux effet cause l'arrivée d'Iphigénie! Elle vole auprès de son père aux yeux d'Ériphile même, de son père, qui a pris enfin la résolution de la sacrifier; chaque mot de cette scène tourne le poignard dans le cœur. Iphigénie ne dit pas des choses outrées, comme dans Euripide: *Je voudrois être folle,* ou *faire la folle, pour vous égayer, pour vous plaire.* Tout est noble dans la pièce française, mais d'une simplicité attendrissante; et la scène finit par ces mots terribles: *Vous y serez, ma fille,* sentence de mort, après laquelle il ne faut plus rien dire. On prétend que ce mot déchirant est dans Euripide; on le répète sans cesse: non, il n'y est pas... Mais comment se peut-il faire qu'après cet arrêt de mort qu'Iphigénie ne comprend point, mais que le spectateur entend avec tant d'émotion, il y ait encore des scènes touchantes dans le même acte, et même des coups de théâtre frappants! C'est là, selon moi, qu'est le comble de la perfection. (VOLT.) — Voici le passage d'Euripide:

IPHIGÉNIE. — Ma mère m'accompagnera-t-elle, ou partirai-je seule?

AGAMEMNON. — Seule: sans votre père, sans votre mère.

IPHIGÉNIE. — Vous avez donc dessein de m'envoyer dans une autre maison et dans une famille étrangère!

AGAMEMNON. — Cessez de m'interroger: c'est un secret qu'à votre âge il ne vous convient pas de vouloir pénétrer.

IPHIGÉNIE. — Hâtez-vous de vaincre les Phrygiens, et revenez promptement avec nous.

AGAMEMNON. — Avant mon départ, il faut que j'offre ici un sacrifice.

IPHIGÉNIE. — Ce soin regarde les prêtres.

AGAMEMNON. — Il vous regarde aussi; vous y serez, près de l'autel. (G.)

SCÈNE III.

IPHIGÉNIE, ÉRIPHILE, DORIS.

IPHIGÉNIE.

De cet accueil que dois-je soupçonner?
D'une secrète horreur je me sens frissonner :
Je crains, malgré moi-même, un malheur que j'ignore.
Justes dieux ! vous savez pour qui je vous implore!

ÉRIPHILE.

Quoi ! parmi tous les soins qui doivent l'accabler,
Quelque froideur suffit pour vous faire trembler !
Hélas ! à quels soupirs suis-je donc condamnée,
Moi qui, de mes parents toujours abandonnée,
Étrangère partout, n'ai pas, même en naissant,
Peut-être reçu d'eux un regard caressant !
Du moins, si vos respects sont rejetés d'un père,
Vous en pouvez gémir dans le sein d'une mère;
Et, de quelque disgrace enfin que vous pleuriez,
Quels pleurs par un amant ne sont point essuyés!

IPHIGÉNIE.

Je ne m'en défends point : mes pleurs, belle Ériphile,
Ne tiendroient pas longtemps contre les soins d'Achille;
Sa gloire, son amour, mon père, mon devoir,
Lui donnent sur mon ame un trop juste pouvoir.
Mais de lui-même ici que faut-il que je pense?
Cet amant, pour me voir brûlant d'impatience,
Que les Grecs de ces bords ne pouvoient arracher,
Qu'un père de si loin m'ordonne de chercher,
S'empresse-t-il assez pour jouir d'une vue
Qu'avec tant de transports je croyois attendue?
Pour moi, depuis deux jours qu'approchant de ces lieux,
Leur aspect souhaité se découvre à nos yeux,
Je l'attendois partout; et, d'un regard timide,
Sans cesse parcourant les chemins de l'Aulide,
Mon cœur pour le chercher voloit loin devant moi,
Et je demande Achille à tout ce que je voi.
Je viens, j'arrive enfin sans qu'il m'ait prévenue.

Je n'ai percé qu'à peine une foule inconnue;
Lui seul ne paraît point : le triste Agamemnon
Semble craindre à mes yeux de prononcer son nom.
Que fait-il ? Qui pourra m'expliquer ce mystère?
Trouverai-je l'amant glacé comme le père?
Et les soins de la guerre auroient-ils en un jour
Éteint dans tous les cœurs la tendresse et l'amour?
Mais non, c'est l'offenser par d'injustes alarmes :
C'est à moi que l'on doit le secours de ses armes.
Il n'étoit point à Sparte entre tous ces amants
Dont le père d'Hélène a reçu les serments :
Lui seul de tous les Grecs, maître de sa parole,
S'il part contre Ilion, c'est pour moi qu'il y vole;
Et, satisfait d'un prix qui lui semble si doux,
Il veut même y porter le nom de mon époux[1].

SCÈNE IV.

CLYTEMNESTRE, IPHIGÉNIE, ÉRIPHILE, DORIS.

CLYTEMNESTRE.

Ma fille, il faut partir sans que rien nous retienne,
Et sauver, en fuyant, votre gloire et la mienne.
Je ne m'étonne plus qu'interdit et distrait,
Votre père ait paru nous revoir à regret :
Aux affronts d'un refus craignant de vous commettre[2].

[1] Tous les détails de cette scène sont précieux; tous ont un dessein et un effet. Quel parti le poëte a tiré de son épisode d'Ériphile, pour fortifier les autres rôles! Combien il est naturel que le sombre accueil d'Agamemnon et l'absence d'Achille alarment Iphigénie, et troublent les premiers instants du bonheur qu'elle croit trouver! Comme cela prépare ce qu'on va lui dire, et dispose d'avance tout ce qui peut justifier ses soupçons sur Ériphile! Et ces vers, que la situation rend si heureux :

> Et je demande Achille à tout ce que je voi.....
> S'il part pour Ilion, c'est pour moi qu'il y vole.....
> Trouverai-je l'amant glacé comme le père? (L.)

[2] On dit bien *commettre quelqu'un*, et *se commettre*, pour signifier

Il m'avoit par Arcas envoyé cette lettre[1].
Arcas s'est vu trompé par notre égarement[2],
Et vient de me la rendre en ce même moment.
Sauvons, encor un coup, notre gloire offensée :
Pour votre hymen Achille a changé de pensée,
Et, refusant l'honneur qu'on lui veut accorder,
Jusques à son retour il veut le retarder.

ÉRIPHILE.

Qu'entends-je?

CLYTEMNESTRE.

Je vous vois rougir de cet outrage.
Il faut d'un noble orgueil armer votre courage.
Moi-même, de l'ingrat approuvant le dessein,
Je vous l'ai dans Argos présenté de ma main;
Et mon choix, que flattoit le bruit de sa noblesse[3],

exposer quelqu'un, et s'exposer soi-même; mais ce verbe ne s'emploie qu'absolument, c'est-à-dire qu'il ne prend pas le régime indirect, et qu'on ne dit point *se commettre à quelque chose; craignant de vous commettre aux affronts d'un refus* n'est donc pas françois. (D'O.)

1 Des critiques ont dit qu'Arcas commet une faute considérable en remettant la lettre sans avoir pris de nouveaux ordres. L'observation seroit juste si cet Arcas n'étoit pas beaucoup plus dévoué à Clytemnestre qu'à son mari; il l'est au point que tout à l'heure il va révéler à l'une le secret de l'autre. On peut donc supposer qu'il lui a remis la lettre afin qu'elle s'en explique avec Agamemnon, et que, d'accord avec lui, elle prenne tous les moyens possibles pour sauver sa fille; et ce qu'il sait des dispositions du roi doit lui donner cette espérance. Il faut y regarder à deux fois avant de noter une invraisemblance dans un plan de Racine. (L.)

2 *Égarement* ne se prend qu'au figuré, pour désigner les désordres de l'esprit et du cœur. Il n'est pas en usage pour signifier l'erreur qui fait qu'on *s'égare* en route. L'autorité de Racine, et la pauvreté de notre langue poétique, sont peut-être deux motifs pour l'admettre dans les vers. (G.) — Le Dictionnaire de l'Académie autorise l'emploi du mot *égarement* dans le sens propre; mais les lexicographes modernes disent avec raison qu'il a vieilli.

3 Ces vers n'ont point, comme le croient Louis Racine et Geoffroy, un sens ironique. Le cœur d'une mère s'y laisse voir tout entier dans les nuances délicates du regret, de la fierté et du dépit. Clytemnestre s'associe d'abord à la douleur de sa fille, pour l'associer à son tour aux sentiments d'orgueil qui peuvent la consoler. Ce sont les secrets de l'amour maternel; mais il falloit être Racine pour les deviner.

Vous donnoit avec joie au fils d'une déesse.
Mais, puisque désormais son lâche repentir
Dément le sang des dieux dont on le fait sortir,
Ma fille, c'est à nous de montrer qui nous sommes,
Et de ne voir en lui que le dernier des hommes.
Lui ferons-nous penser, par un plus long séjour,
Que vos vœux de son cœur attendent le retour?
Rompons avec plaisir un hymen qu'il diffère.
J'ai fait de mon dessein avertir votre père;
Je ne l'attends ici que pour m'en séparer;
Et pour ce prompt départ je vais tout préparer.
(à Ériphile.)
Je ne vous presse point, madame, de nous suivre;
En de plus chères mains ma retraite vous livre.
De vos desseins secrets on est trop éclairci;
Et ce n'est pas Calchas que vous cherchez ici [1].

SCÈNE V.

IPHIGÉNIE, ÉRIPHILE, DORIS.

IPHIGÉNIE.

En quel funeste état ces mots m'ont-ils laissée!
Pour mon hymen Achille a changé de pensée!
Il me faut sans honneur retourner sur mes pas,
Et vous cherchez ici quelque autre que Calchas?

ÉRIPHILE.

Madame, à ce discours je ne puis rien comprendre.

IPHIGÉNIE.

Vous m'entendez assez, si vous voulez m'entendre.
Le sort injurieux me ravit un époux;
Madame, à mon malheur m'abandonnerez-vous?

1 Ce mot est terrible pour Iphigénie, qui vient de confier à Ériphile ses inquiétudes sur le peu d'empressement d'Achille. Cette scène n'est point dans la pièce grecque; Racine n'a dû qu'à lui-même les sentiments pleins d'une fierté noble et d'un juste orgueil que fait éclater Clytemnestre: aussi ce personnage est-il bien autrement caractérisé chez Racine que chez Euripide. (L. B.)

Vous ne pouviez sans moi demeurer à Mycène;
Me verra-t-on sans vous partir avec la reine?

ÉRIPHILE.

Je voulois voir Calchas avant que de partir.

IPHIGÉNIE.

Que tardez-vous, madame, à le faire avertir?

ÉRIPHILE.

D'Argos, dans un moment, vous reprenez la route.

IPHIGÉNIE.

Un moment quelquefois éclaircit plus d'un doute.
Mais, madame, je vois que c'est trop vous presser;
Je vois ce que jamais je n'ai voulu penser :
Achille... Vous brûlez que je ne sois partie.

ÉRIPHILE.

Moi? vous me soupçonnez de cette perfidie?
Moi, j'aimerois, madame, un vainqueur furieux,
Qui toujours tout sanglant se présente à mes yeux,
Qui, la flamme à la main, et de meurtres avide,
Mit en cendres Lesbos...

IPHIGÉNIE.

Oui, vous l'aimez, perfide[1]!
Et ces mêmes fureurs que vous me dépeignez,
Ces bras que dans le sang vous avez vus baignés,
Ces morts, cette Lesbos, ces cendres, cette flamme,
Sont les traits dont l'amour l'a gravé dans votre ame[2],
Et loin d'en détester le cruel souvenir,
Vous vous plaisez encore à m'en entretenir.
Déja plus d'une fois dans vos plaintes forcées,

1 C'est le seul emportement que le poëte ait donné à la douce et timide Iphigénie. Cette jeune princesse va bientôt apprendre l'arrêt de sa mort avec plus de tranquillité qu'elle n'en fait paroître en recevant la nouvelle de l'infidélité de son amant. (G.) — Cela est dans la nature d'une passion violente; et cette passion est un moyen d'accroître l'intérêt, et de faire ressortir la résignation d'Iphigénie.

2 Quelle profondeur de vérité dans ces vers, sans parler de tous les autres mérites! Quelle connoissance du cœur humain, et surtout de cette étrange passion de l'amour! et quelle alternative encore de douleur et de joie dans l'ame d'Ériphile, qui tout à l'heure a tant souffert à nos yeux, quand Iphigénie parloit de tous ses droits sur Achille! (L.)

J'ai dû voir et j'ai vu le fond de vos pensées;
Mais toujours sur mes yeux ma facile bonté
A remis le bandeau que j'avois écarté.
Vous l'aimez. Que faisois-je? Et quelle erreur fatale
M'a fait entre mes bras recevoir ma rivale?
Crédule, je l'aimois : mon cœur même aujourd'hui
De son parjure amant lui promettoit l'appui.
Voilà donc le triomphe où j'étois amenée!
Moi-même à votre char je me suis enchaînée.
Je vous pardonne, hélas! des vœux intéressés,
Et la perte d'un cœur que vous me ravissez;
Mais que, sans m'avertir du piége qu'on me dresse,
Vous me laissiez chercher jusqu'au fond de la Grèce
L'ingrat qui ne m'attend que pour m'abandonner,
Perfide, cet affront se peut-il pardonner?

ÉRIPHILE.

Vous me donnez des noms qui doivent me surprendre,
Madame : on ne m'a pas instruite à les entendre;
Et les dieux, contre moi dès longtemps indignés,
A mon oreille encor les avoient épargnés[1].
Mais il faut des amants excuser l'injustice.
Et de quoi vouliez-vous que je vous avertisse?
Avez-vous pu penser qu'au sang d'Agamemnon
Achille préférât une fille sans nom,
Qui de tout son destin ce qu'elle a pu comprendre,
C'est qu'elle sort d'un sang qu'il brûle de répandre[2]?

1 Les grammairiens s'accordent à condamner cet *encor,* mis pour *jusqu'ici;* tous conviennent qu'*encore* ne signifie *jusqu'ici* que lorsque la phrase est négative. Sans contester cette règle, il est facile de justifier Racine, puisque ce vers, sous l'apparence d'une phrase affirmative, cache une négation : en effet, *épargner* a ici une force négative; *les avoient encore épargnés à mon oreille* signifie *ne les avoient pas encore fait entendre à mon oreille.* (G.)

2 Cette phrase est très extraordinaire, et je ne sais si l'on trouveroit ailleurs une pareille construction. « Qui n'a rien pu comprendre de son « destin, si ce n'est que, etc. » Voilà la phrase régulière. Essayez de construire celle de Racine, vous verrez que le *qui* ne se rapporte à rien, et n'amène aucun verbe à sa suite. Ce n'est là ni une licence ni un gallicisme : c'est tout simplement un barbarisme de phrase. Il n'y a pas moyen d'admettre une construction où le nominatif ne gouverne

IPHIGÉNIE.

Vous triomphez, cruelle, et bravez ma douleur.
Je n'avois pas encor senti tout mon malheur :
Et vous ne comparez votre exil et ma gloire,
Que pour mieux relever votre injuste victoire.
Toutefois vos transports sont trop précipités :
Ce même Agamemnon à qui vous insultez,
Il commande à la Grèce, il est mon père, il m'aime,
Il ressent mes douleurs beaucoup plus que moi-même.
Mes larmes par avance avoient su le toucher;
J'ai surpris ses soupirs qu'il me vouloit cacher.
Hélas! de son accueil condamnant la tristesse [1],
J'osois me plaindre à lui de son peu de tendresse!

rien. Pour cette fois, c'est oser trop, et d'autant qu'il n'en résulte aucune beauté. Otez le *qui*, et lisez : « Ce qu'elle a pu comprendre de « tout son destin, c'est qu'elle sort d'un sang qu'Achille brûle de ré« pandre. » Il n'y a pas un mot à dire : cela est clair comme le jour. Mais que fait là ce *qui?* que devient-il? Il reste tout seul. Encore une fois, cette constructien n'est même d'aucune langue. Il n'y en a point d'autre exemple dans Racine; mais celui-là est bien singulier. Au reste, c'est la seule fois que Racine a osé trop, lui qui ose si souvent et si heureusement. (L.)

1 Tout sert à justifier l'erreur d'Iphigénie, le triste accueil que lui fait Agamemnon, et le triomphe insultant d'Ériphile, qu'elle doit regarder comme sa rivale, et le bruit répandu et confirmé par Clytemnestre même, qu'Achille ne songe plus à l'épouser. Ainsi les fausses alarmes précèdent naturellement le véritable danger dont elle va tout à l'heure être instruite, et empêchent que, même à la veille d'un mariage qui semble promettre le bonheur, les amours d'Iphigénie et d'Achille aient rien qui ressemble à l'épithalame ou à l'élégie. Il n'y a pas un moment de langueur dans cette marche : le trouble et le péril y sont toujours, et de plus, tout ce qui s'est passé motive la brusque sortie d'Iphigénie, qui ne répond que par deux mots aux empressements d'Achille. Le rôle d'Ériphile, qu'on a blâmé fort mal à propos, ce me semble, sert encore à tout ce trouble intéressant. Il n'y a jamais eu d'épisode mieux entendu. (L.)

SCÈNE VI.

ACHILLE, IPHIGÉNIE, ÉRIPHILE, DORIS.

ACHILLE.

Il est donc vrai, madame, et c'est vous que je vois!
Je soupçonnois d'erreur tout le camp à la fois.
Vous en Aulide! vous! Hé! qu'y venez-vous faire [1]?
D'où vient qu'Agamemnon m'assuroit le contraire?

IPHIGÉNIE.

Seigneur, rassurez-vous : vos vœux seront contents.
Iphigénie encor n'y sera pas longtemps.

SCÈNE VII.

ACHILLE, ÉRIPHILE, DORIS.

ACHILLE.

Elle me fuit! Veillé-je? ou n'est-ce point un songe?
Dans quel trouble nouveau cette fuite me plonge!
Madame, je ne sais si sans vous irriter
Achille devant vous pourra se présenter;
Mais, si d'un ennemi vous souffrez la prière,
Si lui-même souvent a plaint sa prisonnière,
Vous savez quel sujet conduit ici leurs pas;
Vous savez...

ÉRIPHILE.

Quoi! seigneur, ne le savez-vous pas,

[1] Il semble que cette question froide et incivile ne soit placée là que pour amener la réponse très sèche d'Iphigénie. Si Achille eût débuté d'une manière plus tendre, Iphigénie n'auroit pu ni faire éclater son dépit, ni s'éloigner si brusquement. L'explication auroit eu lieu sur-le-champ, et l'auteur avoit besoin de la reculer jusqu'au troisième acte. Quelque parfait que soit Racine, encore faut-il bien qu'on s'aperçoive qu'il est homme : on découvre quelques taches dans ses chefs-d'œuvre, mais ce sont de ces taches qu'Horace veut qu'on excuse comme échappées à la négligence et à la foiblesse humaine. (G.)

Vous qui, depuis un mois, brûlant sur ce rivage,
Avez conclu vous-même et hâté leur voyage?

ACHILLE.

De ce même rivage absent depuis un mois,
Je le revis hier pour la première fois.

ÉRIPHILE.

Quoi! lorsque Agamemnon écrivoit à Mycène,
Votre amour, votre main n'a pas conduit la sienne?
Quoi! vous, qui de sa fille adoriez les attraits...

ACHILLE.

Vous m'en voyez encore épris plus que jamais,
Madame; et si l'effet eût suivi ma pensée,
Moi-même dans Argos je l'aurois devancée.
Cependant on me fuit. Quel crime ai-je commis?
Mais je ne vois partout que des yeux ennemis.
Que dis-je? en ce moment Calchas, Nestor, Ulysse,
De leur vaine éloquence employant l'artifice,
Combattoient mon amour et sembloient m'annoncer
Que, si j'en crois ma gloire, il y faut renoncer.
Quelle entreprise ici pourroit être formée?
Suis-je, sans le savoir, la fable de l'armée[1]?
Entrons : c'est un secret qu'il leur faut arracher.

SCÈNE VIII.

ÉRIPHILE, DORIS.

ÉRIPHILE.

Dieux, qui voyez ma honte, où me dois-je cacher?
Orgueilleuse rivale, on t'aime, et tu murmures!
Souffrirai-je à la fois ta gloire et tes injures[2]?

[1] Ce vers a quelque chose de familier. Cependant, il fait trembler dans la bouche d'Achille, et l'annonce tel qu'il va se montrer bientôt, c'est-à-dire celui de tous les hommes le moins fait pour supporter une injure. (L.)

[2] Racine a trouvé moyen d'employer très heureusement le mot *injures* dans le sens d'*invectives*, quoique dans cette acception *injure* en poésie ne soit pas noble. Cette expression, qui s'emploie très bien lorsqu'elle signifie injure faite ou reçue, devient basse et triviale lors-

Ah! plutôt... Mais, Doris, ou j'aime à me flatter,
Ou sur eux quelque orage est tout prêt d'éclater.
J'ai des yeux. Leur bonheur n'est pas encor tranquille.
On trompe Iphigénie; on se cache d'Achille;
Agamemnon gémit. Ne désespérons point;
Et, si le sort contre elle à ma haine se joint,
Je saurai profiter de cette intelligence
Pour ne pas pleurer seule et mourir sans vengeance [1].

qu'elle signifie paroles injurieuses. Il faut beaucoup d'art pour l'employer en ce sens. On en trouve encore un autre exemple dans la tragédie d'*Andromaque*. (L. B.)

[1] Le sens et la construction exigeroient en prose que l'on répétât la négation. On ne peut pardonner cette licence à la poésie que parceque le sens est si clair qu'il n'y a pas lieu à se méprendre. Mais la licence est forte, et il ne faudroit pas l'imiter. Je ne sais même si Racine l'a risquée deux fois. (L.)

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE I.

AGAMEMNON, CLYTEMNESTRE.

CLYTEMNESTRE.

Oui, seigneur, nous partions; et mon juste courroux
Laissoit bientôt Achille et le camp loin de nous :
Ma fille dans Argos couroit pleurer sa honte.
Mais lui-même, étonné d'une fuite si prompte,
Par combien de serments dont je n'ai pu douter,
Vient-il de me convaincre, et de nous arrêter!
Il presse cet hymen qu'on prétend qu'il diffère,
Et vous cherche, brûlant d'amour et de colère :
Prêt d'imposer silence à ce bruit imposteur,
Achille en veut connaître et confondre l'auteur.
Bannissez ces soupçons qui troubloient notre joie.

AGAMEMNON.

Madame, c'est assez : je consens qu'on le croie.
Je reconnois l'erreur qui nous avoit séduits,
Et ressens votre joie autant que je le puis.
Vous voulez que Calchas l'unisse à ma famille :
Vous pouvez à l'autel envoyer votre fille;
Je l'attends[1]. Mais, avant que de passer plus loin,
J'ai voulu vous parler un moment sans témoin.
Vous voyez en quels lieux vous l'avez amenée :
Tout y ressent la guerre, et non point l'hyménée.
Le tumulte d'un camp, soldats et matelots,
Un autel hérissé de dards, de javelots,
Tout ce spectacle enfin, pompe digne d'Achille,
Pour attirer vos yeux n'est point assez tranquille;

[1] *Je l'attends* a quelque chose de cruel dans la bouche d'Agamemnon. *On l'attend* seroit plus générique, et formeroit un sens moins dur et moins révoltant. (L. B)

Et les Grecs y verroient l'épouse de leur roi
Dans un état indigne et de vous et de moi.
M'en croirez-vous ? Laissez, de vos femmes suivie,
A cet hymen, sans vous, marcher Iphigénie[1].

CLYTEMNESTRE.

Qui ? moi ! que, remettant ma fille en d'autres bras[2],

[1] Le fond de cette scène est emprunté d'Euripide, c'est-à-dire seulement l'idée d'écarter Clytemnestre ; Racine s'est bien gardé d'emprunter les moyens employés par le poëte grec. Il en a trouvé un qui est excellent, qui est pris dans les mœurs antiques, très sévères, comme on sait, sur tout ce qui concernoit la décence et la dignité du sexe : et quels détails ce moyen lui a fournis ! Quels vers ! Quelle sublime poésie !

Un autel hérissé de dards, de javelots,
Tout ce spectacle enfin, pompe digne d'Achille, etc.

Pompe digne d'Achille est admirable, et ici Racine est au-dessus d'Euripide par le génie autant que par l'art. (L.)

[2] Voici le passage d'Euripide :

AGAMEMNON. — Savez-vous maintenant ce que j'attends de vous ? Êtes-vous disposée à m'obéir ?

CLYTEMNESTRE. — Pouvez-vous douter de mon obéissance ? N'y suis-je pas accoutumée ?

AGAMEMNON. — Dans ce lieu où se trouve l'époux, nous ferons...

CLYTEMNESTRE, *l'interrompant.* — Que ferez-vous ? Quoi ! prétendriez-vous sans moi remplir un office qui n'appartient qu'à une mère ?

AGAMEMNON. — Nous célébrerons le mariage à la face de tous les Grecs.

CLYTEMNESTRE. — Et pendant cette cérémonie, où serai-je donc, moi ?

AGAMEMNON. — Retournez à Argos : votre famille réclame votre présence et vos soins.

CLYTEMNESTRE. — Comment ! Que j'abandonne ma fille ! Eh ! qui portera le flambeau de l'hymen ?

AGAMEMNON. — C'est moi qui présenterai la torche sacrée.

CLYTEMNESTRE. — L'usage ne le permet pas ; et vous jugez vous-même ces fonctions peu convenables à un homme.

AGAMEMNON. — Mais est-il plus convenable à une femme de se mêler parmi les soldats, de paroître au milieu d'une armée ?

CLYTEMNESTRE. — Il est beau pour une mère d'accompagner sa fille aux autels de l'hymen.

AGAMEMNON. — Oui, mais il n'est pas beau que ses autres filles restent seules.

Ce que j'ai commencé je ne l'acheve pas !
Qu'après l'avoir d'Argos amenée en Aulide,
Je refuse à l'autel de lui servir de guide ?
Dois-je donc de Calchas être moins près que vous ?
Et qui présentera ma fille à son époux ?
Quelle autre ordonnera cette pompe sacrée ?

AGAMEMNON.

Vous n'êtes point ici dans le palais d'Atrée :
Vous êtes dans un camp...

CLYTEMNESTRE.

Où tout vous est soumis ;
Où le sort de l'Asie en vos mains est remis ;
Où je vois sous vos lois marcher la Grèce entière ;
Où le fils de Thétis va m'appeler sa mère [1].
Dans quel palais superbe et plein de ma grandeur
Puis-je jamais paraître avec plus de splendeur ?

AGAMEMNON.

Madame, au nom des dieux auteurs de notre race,
Daignez à mon amour accorder cette grace.
J'ai mes raisons.

CLYTEMNESTRE.

Seigneur, au nom des mêmes dieux,
D'un spectacle si doux ne privez point mes yeux.
Daignez ne point ici rougir de ma présence.

AGAMEMNON.

J'avois plus espéré de votre complaisance.
Mais, puisque la raison ne vous peut émouvoir,
Puisque enfin ma prière a si peu de pouvoir,
Vous avez entendu ce que je vous demande,

CLYTEMNESTRE. — Mes filles sont soigneusement gardées dans des appartements inaccessibles à tous les hommes.

AGAMEMNON. — Obéissez.

CLYTEMNESTRE. — Non : j'en jure par la déesse qui règne dans Argos ! Les affaires du dehors vous regardent ; les soins intérieurs, ceux surtout que réclame une épouse nouvelle, appartiennent à une mère. (Acte III, sc. III.) (G.)

1 Clytemnestre, qui parle ainsi, est la même femme qui dit au second acte qu'il ne faut voir dans Achille que le dernier des hommes. C'est là connoître le cœur humain, et peindre les passions avec vérité. (G.)

Madame : je le veux, et je vous le commande,
Obéissez [1].

SCÈNE II.

CLYTEMNESTRE.

D'où vient que d'un soin si cruel [2]
L'injuste Agamemnon m'écarte de l'autel?
Fier de son nouveau rang, m'ose-t-il méconnaître?
Me croit-il à sa suite indigne de paraître?
Ou, de l'empire encor timide possesseur,
N'oseroit-il d'Hélène ici montrer la sœur?
Et pourquoi me cacher? et par quelle injustice
Faut-il que sur mon front sa honte rejaillisse?
Mais n'importe; il le veut, et mon cœur s'y résout.
Ma fille, ton bonheur me console de tout [3]!

1 Dans le poëte grec, Clytemnestre résiste aux ordres d'Agamemnon. Quelques critiques ont dit que cette résistance produisoit plus d'effet que la soumission très bien motivée que lui donne Racine. Comment n'ont-ils pas vu que c'est un inconvénient très grave que de compromettre à ce point l'autorité d'Agamemnon comme époux et comme roi, et que cela vise de très près au comique dans la plus tragique des situations? Combien, au contraire, toutes les bienséances sont ménagées quand Agamemnon, après avoir compté sur la *complaisance* de Clytemnestre pour son mari, s'explique enfin en maître, et après avoir dit :

Je le veux, et je vous le commande.
Obéissez,

se retire sans attendre de réplique, et comme ne doutant pas d'être obéi; quand Clytemnestre elle-même, ne sachant à quoi attribuer cet ordre imprévu, se console par cette pensée si touchante et si maternelle :

Ma fille, ton bonheur me console de tout! (L.)

2 *D'un soin,* au lieu de *par un soin,* est une licence que les entraves de notre versification font pardonner aux poëtes.

3 Il y a de l'adresse à couvrir cette petite mortification, qui se perd, pour ainsi dire, dans les jouissances de l'amour maternel. L'observation de toutes ces bienséances est un des avantages du théâtre françois sur celui de toutes les autres nations. (L.)

Le ciel te donne Achille ; et ma joie est extrême
De t'entendre nommer... Mais le voici lui-même.

SCÈNE III.

ACHILLE, CLYTEMNESTRE.

ACHILLE.

Tout succède, madame, à mon empressement :
Le roi n'a point voulu d'autre éclaircissement ;
Il en croit mes transports ; et, sans presque m'entendre[1],
Il vient, en m'embrassant, de m'accepter pour gendre[2].
Il ne m'a dit qu'un mot. Mais vous a-t-il conté
Quel bonheur dans le camp vous avez apporté ?
Les dieux vont s'apaiser : du moins Calchas publie
Qu'avec eux, dans une heure, il nous réconcilie ;
Que Neptune et les vents, prêts à nous exaucer,
N'attendent que le sang que sa main va verser.
Déja dans les vaisseaux la voile se déploie,
Déja sur sa parole ils se tournent vers Troie.
Pour moi, quoique le ciel, au gré de mon amour,
Dût encore des vents retarder le retour,
Que je quitte à regret la rive fortunée
Où je vais allumer les flambeaux d'hyménée !
Puis-je ne point chérir l'heureuse occasion
D'aller du sang troyen sceller notre union,
Et de laisser bientôt, sous Troie ensevelie,
Le déshonneur d'un nom à qui le mien s'allie ?

[1] Ces vers sont pleins d'adresse ; ils vont au-devant du reproche qu'on pouvoit faire à Racine d'avoir laissé trop peu de temps à l'entrevue d'Agamemnon et d'Achille : Clytemnestre n'a eu que le temps de dire douze vers, et l'explication est finie, tout est arrangé et conclu. Mais on conçoit aisément qu'Agamemnon devoit être trop confus et trop embarrassé pour soutenir un long entretien avec Achille. (G.)

Cette fausseté d'Agamemnon, qui partout ailleurs seroit odieuse, n'est ici que la preuve du malheur de sa situation, qui le réduit à cet excès de foiblesse. (G.)

SCÈNE IV.

ACHILLE, CLYTEMNESTRE, IPHIGÉNIE, ÉRIPHILE, ÆGINE, DORIS.

ACHILLE.

Princesse, mon bonheur ne dépend que de vous;
Votre père à l'autel vous destine un époux :
Venez y recevoir un cœur qui vous adore.

IPHIGÉNIE.

Seigneur, il n'est pas temps que nous partions encor.
La reine permettra que j'ose demander
Un gage à votre amour, qu'il me doit accorder.
Je viens vous présenter une jeune princesse :
Le ciel a sur son front imprimé sa noblesse.
De larmes tous les jours ses yeux sont arrosés;
Vous savez ses malheurs, vous les avez causés.
Moi-même (où m'emportoit une aveugle colère!)
J'ai tantôt, sans respect, affligé sa misère.
Que ne puis-je aussi bien, par d'utiles secours[1],
Réparer promptement mes injustes discours!
Je lui prête ma voix, je ne puis davantage.
Vous seul pouvez, seigneur, détruire votre ouvrage :
Elle est votre captive, et ses fers, que je plains,
Quand vous l'ordonnerez, tomberont de ses mains.
Commencez donc par là cette heureuse journée.
Qu'elle puisse à nous voir n'être plus condamnée.
Montrez que je vais suivre au pied de nos autels
Un roi qui, non content d'effrayer les mortels,
A des embrasements ne borne point sa gloire,
Laisse aux pleurs d'une épouse attendrir sa victoire[2],

[1] Le poëte n'a pas manqué un seul trait pour rendre Iphigénie intéressante. Lorsqu'on présume qu'Iphigénie n'est occupée que de son bonheur, son premier soin est de réparer l'injure qu'elle croit avoir faite à Ériphile. (L. B.)

[2] *Attendrir sa victoire,* expression neuve et poétique, pour dire *se laisser attendrir dans sa victoire.* Tout le monde, dit La Harpe, en-

Et, par les malheureux quelquefois désarmé,
Sait imiter en tout les dieux qui l'ont formé.

ÉRIPHILE.

Oui, seigneur, des douleurs soulagez la plus vive.
La guerre dans Lesbos me fit votre captive;
Mais c'est pousser trop loin ses droits injurieux,
Qu'y joindre le tourment que je souffre en ces lieux [1].

ACHILLE.

Vous, madame!

ÉRIPHILE.

Oui, seigneur, et sans compter le reste.
Pouvez-vous m'imposer une loi plus funeste
Que de rendre mes yeux les tristes spectateurs
De la félicité de mes persécuteurs?
J'entends de toutes parts menacer ma patrie;
Je vois marcher contre elle une armée en furie;
Je vois déja l'hymen, pour mieux me déchirer,
Mettre en vos mains le feu qui la doit dévorer.
Souffrez que, loin du camp et loin de votre vue,
Toujours infortunée et toujours inconnue,
J'aille cacher un sort si digne de pitié,
Et dont mes pleurs encor vous taisent la moitié [2].

ACHILLE.

C'est trop, belle princesse : il ne faut que nous suivre.
Venez, qu'aux yeux des Grecs Achille vous délivre;
Et que le doux moment de ma félicité
Soit le moment heureux de votre liberté.

tend ce que c'est qu'*attendrir la victoire,* qui est par elle-même, comme dit Cicéron, insolente et cruelle.

1 Plusieurs grammairiens ont condamné la suppression de la préposition *de* devant l'infinitif *joindre*. Il paroît cependant que la poésie admet cette licence. Boileau en offre un exemple dans sa satire X, et Voltaire dans la scène VIII de l'acte IV de *Brutus*.

2 « Je vous tais la moitié de mes malheurs » seroit de la prose. *Mes pleurs vous en taisent la moitié*, voilà la poésie. Ce ne sont pas là les figures qui font le sublime : ce sont celles qui font l'élégance continue du style, et l'élèvent au-dessus de la simple pureté. Personne n'en a un aussi grand nombre que Racine. (L.)

SCÈNE V.

ACHILLE, CLYTEMNESTRE, IPHIGÉNIE, ÉRIPHILE, ARCAS, ÆGINE, DORIS.

ARCAS.

Madame, tout est prêt pour la cérémonie.
Le roi près de l'autel attend Iphigénie;
Je viens la demander : ou plutôt contre lui,
Seigneur, je viens pour elle implorer votre appui [1].

ACHILLE.

Arcas, que dites-vous?

CLYTEMNESTRE.

Dieux! que vient-il m'apprendre?

ARCAS, à Achille.

Je ne vois plus que vous qui la puisse défendre [2].

ACHILLE.

Contre qui?

ARCAS.

Je le nomme et l'accuse à regret :

1 Quelle scène ! quel coup de théâtre ! La fille et la mère sont au comble de leurs vœux, Achille se félicite avec elles de son bonheur ; et d'un seul mot Arcas détruit leur illusion. Observez que la révélation du secret d'Agamemnon fait bien plus d'effet dans Racine que chez le poëte grec. En effet, chez le dernier, l'esclave ne le révèle que devant Achille et la reine ; ici, c'est devant Achille, devant Clytemnestre, devant Iphigénie, et devant Ériphile; d'un seul mot, Racine a mis en mouvement la tendresse de la mère, l'amour de la fille, le caractère bouillant de l'amant, et la jalousie de la rivale. (L. B.) — Voltaire, dans son admiration pour cette belle scène, dit : « Je sais que l'idée « de cette situation est dans Euripide, mais elle y est comme le marbre « dans la carrière, et c'est Racine qui a construit le palais. »

2 Quelques éditeurs ont ainsi corrigé ce vers,

Je ne vois plus que vous qui la puissiez défendre :

mais toutes les éditions faites pendant la vie de l'auteur donnent le vers tel qu'il est ici ; et nous devons préférer les fautes de Racine aux plus heureuses corrections : il n'en est pas moins vrai que la grammaire exige *qui la puissiez*.

Autant que je l'ai pu j'ai gardé son secret.
Mais le fer, le bandeau, la flamme est toute prête :
Dût tout cet appareil retomber sur ma tête,
Il faut parler.

CLYTEMNESTRE.

Je tremble. Expliquez-vous, Arcas.

ACHILLE.

Qui que ce soit, parlez, et ne le craignez pas.

ARCAS.

Vous êtes son amant, et vous êtes sa mère :
Gardez-vous d'envoyer la princesse à son père.

CLYTEMNESTRE.

Pourquoi le craindrons-nous?

ACHILLE.

Pourquoi m'en défier?

ARCAS.

Il l'attend à l'autel pour la sacrifier [1]!

1 Quel changement dans la situation des personnages ! Quel tableau présentent au spectateur la douleur et l'indignation de Clytemnestre, la douleur et la consternation d'Iphigénie, la surprise et la fureur d'Achille, la joie cruelle et les espérances d'Ériphile ! et c'est un vers très ordinaire qui produit toutes ces beautés ! Voilà le grand art de la tragédie, le grand secret de plaire et de toucher. Le mouvement n'est pas, à beaucoup près, si vif et si théâtral dans Euripide.

L'ESCLAVE. — O descendant d'Æaque, arrêtez ! O fils de Thétis, et vous, fille de Léda, écoutez-moi !

ACHILLE. — Qui m'appelle ? D'où viennent ces cris ? Que signifient ce trouble et ce désordre !

L'ESCLAVE. — C'est un esclave qui vous implore : oubliez la condition où la fortune m'a réduit, pour vous souvenir que je suis homme.

ACHILLE. — Que cherches-tu ? ton maître ? Ce n'est pas moi. Je n'ai rien de commun avec Agamemnon.

L'ESCLAVE. — Je suis un esclave de la famille d'Agamemnon. Tyndare m'a donné à Clytemnestre.

ACHILLE. — Parle, et dis-nous pourquoi tu nous arrêtes ici.

L'ESCLAVE. — Êtes-vous seuls devant cette tente ?

CLYTEMNESTRE. — Oui, nous sommes seuls ; sors, approche ; tu peux t'expliquer avec confiance.

L'ESCLAVE. — O fortune, ô providence, aide-moi à sauver d'innocentes victimes !

ACHILLE. — Cette emphase promet un long discours.

ACHILLE.

Lui !

CLYTEMNESTRE.

Sa fille !

IPHIGÉNIE.

Mon père !

ÉRIPHILE.

O ciel ! quelle nouvelle !

ACHILLE.

Quelle aveugle fureur pourroit l'armer contre elle ?
Ce discours sans horreur se peut-il écouter ?

ARCAS.

Ah ! seigneur ! plût au ciel que je pusse en douter !
Par la voix de Calchas l'oracle la demande ;
De toute autre victime il refuse l'offrande ;
Et les dieux, jusque-là protecteurs de Pâris,
Ne nous promettent Troie et les vents qu'à ce prix.

CLYTEMNESTRE.

Les dieux ordonneroient un meurtre abominable !

IPHIGÉNIE.

Ciel ! pour tant de rigueur, de quoi suis-je coupable ?

CLYTEMNESTRE. — Par la fidélité que tu me dois, esclave, hâte-toi de m'instruire.

L'ESCLAVE. — Vous connoissez mon dévouement pour vous et pour vos enfants !

CLYTEMNESTRE. — Oui, je sais que tu es un ancien serviteur de ma maison.

L'ESCLAVE. — Agamemnon m'a reçu comme faisant partie de votre dot.

CLYTEMNESTRE. — Tu es venu avec nous à Argos, et tu as toujours été attaché à ma personne.

L'ESCLAVE. — Cela est vrai ; et j'ai toujours montré plus de zèle pour vos intérêts que pour ceux de votre époux.

CLYTEMNESTRE. — Révèle-nous donc maintenant ce grand secret.

L'ESCLAVE. — Agamemnon s'apprête à égorger votre fille de sa propre main.

CLYTEMNESTRE. — O ciel ! quel affreux discours ! Vieillard, as-tu perdu la raison ?

L'ESCLAVE. — Non : votre époux va plonger le glaive dans le sein de la malheureuse Iphigénie. (Acte IV, sc. III.) (G.)

CLYTEMNESTRE.

Je ne m'étonne plus de cet ordre cruel
Qui m'avoit interdit l'approche de l'autel.

IPHIGÉNIE, à Achille.

Et voilà donc l'hymen où j'étois destinée!

ARCAS.

Le roi, pour vous tromper, feignoit cet hyménée :
Tout le camp même encore est trompé comme vous.

CLYTEMNESTRE.

Seigneur, c'est donc à moi d'embrasser vos genoux.

ACHILLE, la relevant.

Ah! madame!

CLYTEMNESTRE.

Oubliez une gloire importune [1];
Ce triste abaissement convient à ma fortune:
Heureuse si mes pleurs vous peuvent attendrir!
Une mère à vos pieds peut tomber sans rougir.
C'est votre épouse, hélas! qui vous est enlevée;
Dans cet heureux espoir je l'avois élevée.

[1] La fière Clytemnestre tombant aux pieds d'Achille pour lui demander la vie de sa fille, offre une situation bien touchante, que Racine doit à Euripide. Dans l'un et dans l'autre poëte, le discours est digne de la situation : mais le poëte grec n'a rien qui approche de cette élégante, de cette énergique précision. Voici le passage :

CLYTEMNESTRE. — Je ne rougirai point de tomber à vos genoux. Mortelle, je puis m'abaisser devant le fils d'une déesse. Qu'ai-je à faire d'une gloire importune? Est-il pour moi quelque chose de plus cher au monde que le salut de ma fille? Fils de Thétis, secourez une mère au désespoir; secourez une fille qui a porté le nom de votre épouse, bien en vain, il est vrai. Cependant c'est pour vous que je l'ai couronnée ; c'est à vous que je l'amenois; et maintenant je la conduis à la mort! Ne sera-ce pas pour vous une honte de l'avoir abandonnée? Si ma malheureuse fille n'a pas eu le bonheur d'être unie avec vous, on vous a du moins appelé son époux. Par cette main que je baigne de mes larmes, par votre illustre mère, je vous en conjure, ayez pitié de nous. C'est votre nom qui nous a perdues : c'est un devoir pour vous de nous défendre. Je n'ai plus d'autres autels que vos genoux ; je suis ici sans amis; vous entendez les projets barbares et sanguinaires d'Agamemnon; vous voyez une femme au milieu d'un camp séditieux, toujours ardent pour le crime. Notre sort est entre vos mains; osez nous protéger, et nous sommes sauvées. (Acte IV, sc. III.) (G.)

C'est vous que nous cherchions sur ce funeste bord;
Et votre nom, seigneur, la conduit à la mort.
Ira-t-elle des dieux, implorant la justice,
Embrasser leurs autels parés pour son supplice?
Elle n'a que vous seul : vous êtes en ces lieux
Son père, son époux, son asile, ses dieux.
Je lis dans vos regards la douleur qui vous presse.
Auprès de votre époux, ma fille, je vous laisse.
Seigneur, daignez m'attendre et ne la point quitter.
A mon perfide époux je cours me présenter :
Il ne soutiendra point la fureur qui m'anime,
Il faudra que Calchas cherche une autre victime :
Ou, si je ne vous puis dérober à leurs coups,
Ma fille, ils pourront bien m'immoler avant vous.

SCÈNE VI.

ACHILLE, IPHIGÉNIE[1].

ACHILLE.

Madame, je me tais, et demeure immobile.
Est-ce à moi que l'on parle, et connaît-on Achille?
Une mère pour vous croit devoir me prier!
Une reine à mes pieds se vient humilier!
Et, me déshonorant par d'injustes alarmes,
Pour attendrir mon cœur on a recours aux larmes!
Qui doit prendre à vos jours plus d'intérêt que moi[2]?

[1] Suivant nos mœurs, la bienséance ne défend pas à une princesse de s'entretenir seule avec un homme; mais il n'en étoit pas ainsi chez les anciens, et c'est par l'ignorance de leurs usages que nous ne sommes point choqués de voir Achille seul avec Iphigénie. Dans Euripide, sitôt qu'il voit Clytemnestre, il s'écrie : « O lois de la pudeur ! » et veut se retirer. (L. R.

[2] Euripide donne les mêmes sentiments à Achille : O femme si indignement traitée par ce que vous avez de plus cher, comptez sur les secours d'un jeune guerrier vivement touché de vos malheurs! Votre fille ne sera point imolée par son père, puisqu'elle a été appelée mon épouse. Je ne souffrirai point que votre époux me prenne pour l'instrument de sa perfidie; sa main auroit levé le fer sur la victime,

Ah! sans doute on s'en peut reposer sur ma foi.
L'outrage me regarde; et, quoi qu'on entreprenne,
Je réponds d'une vie où j'attache la mienne.
Mais ma juste douleur va plus loin m'engager :
C'est peu de vous défendre, et je cours vous venger,
Et punir à la fois le cruel stratagème
Qui s'ose de mon nom armer contre vous-même.

IPHIGÉNIE.

Ah! demeurez, seigneur, et daignez m'écouter.

ACHILLE.

Quoi! madame! un barbare osera m'insulter!
Il voit que de sa sœur je cours venger l'outrage;
Il sait que, le premier lui donnant mon suffrage,
Je le fis nommer chef de vingt-rois ses rivaux
Et pour fruit de mes soins, pour fruit de mes travaux,
Pour tout le prix enfin d'une illustre victoire
Qui le doit enrichir, venger, combler de gloire,
Content et glorieux du nom de votre époux,
Je ne lui demandois que l'honneur d'être à vous [1] :
Cependant aujourd'hui, sanguinaire, parjure,
C'est peu de violer l'amitié, la nature,
C'est peu que de vouloir, sous un couteau mortel,

mais ce seroit mon nom qui l'auroit immolée. Agamemnon seroit coupable; mais serois-je innocent, si je lui avois fourni le prétexte et les moyens du crime? Quoi! cette vierge douce et modeste, après avoir éprouvé ce que l'humiliation et la douleur ont de plus insupportable et de plus cruel, seroit arrachée à la vie pour avoir espéré de s'unir à moi! Ah! je serois le plus lâche des Grecs, je serois le dernier des hommes, en un mot un Ménélas, et non pas le fils de Pélée, si je souffrois que mon nom servît à commettre un meurtre. Non, j'en jure par le père de celle qui m'a donné le jour, par Nérée, nourri au sein des flots, Agamemnon ne touchera pas votre fille : sa main ne se portera pas même à l'extrémité de son voile. (ACTE IV, sc. III.) (G.)

1 Ce vers est peut-être celui de la pièce où Racine s'est le plus écarté des mœurs antiques. Ce n'est plus ici l'Achille d'Homère, c'est un courtisan de la cour de Louis XIV. Jamais, chez les Grecs, un guerrier ne parle de l'honneur d'appartenir à une femme; jamais un amant ne dit qu'il *seroit* à son épouse. C'est une faute sans doute; mais aussi par combien de beautés elle est rachetée! et dans le reste de la scène, on reconnoît assez Achille à son orgueil et à ses emportements.

Me montrer votre cœur fumant sur un autel :
D'un appareil d'hymen couvrant ce sacrifice,
Il veut que ce soit moi qui vous mène au supplice,
Que ma crédule main conduise le couteau,
Qu'au lieu de votre époux je sois votre bourreau !
Et quel étoit pour vous ce sanglant hyménée,
Si je fusse arrivé plus tard d'une journée ?
Quoi donc ! à leur fureur livrée en ce moment,
Vous iriez à l'autel me chercher vainement ;
Et d'un fer imprévu vous tomberiez frappée,
En accusant mon nom, qui vous auroit trompée !
Il faut de ce péril, de cette trahison,
Aux yeux de tous les Grecs lui demander raison.
A l'honneur d'un époux vous-même intéressée,
Madame, vous devez approuver ma pensée.
Il faut que le cruel qui m'a pu mépriser
Apprenne de quel nom il osoit abuser.

IPHIGÉNIE.

Hélas ! si vous m'aimez, si, pour grace dernière,
Vous daignez d'une amante écouter la prière,
C'est maintenant, seigneur, qu'il faut me le prouver :
Car enfin, ce cruel que vous allez braver,
Cet ennemi barbare, injuste, sanguinaire,
Songez, quoi qu'il ait fait, songez qu'il est mon père.

ACHILLE.

Lui, votre père ? Après son horrible dessein,
Je ne le connais plus que pour votre assassin.

IPHIGÉNIE.

C'est mon père, seigneur, je vous le dis encore,
Mais un père que j'aime, un père que j'adore,
Qui me chérit lui-même, et dont, jusqu'à ce jour,
Je n'ai jamais reçu que des marques d'amour.
Mon cœur, dans ce respect élevé dès l'enfance,
Ne peut que s'affliger de tout ce qui l'offense,
Et, loin d'oser ici, par un prompt changement,
Approuver la fureur de votre emportement,
Loin que par mes discours je l'attise moi-même,
Croyez qu'il faut aimer autant que je vous aime
Pour avoir pu souffrir tous les noms odieux
Dont votre amour le vient d'outrager à mes yeux.

Et pourquoi voulez-vous qu'inhumain et barbare,
Il ne gémisse pas du coup qu'on me prépare?
Quel père de son sang se plaît à se priver?
Pourquoi me perdroit-il s'il pouvoit me sauver?
J'ai vu, n'en doutez point, ses larmes se répandre.
Faut-il le condamner avant que de l'entendre?
Hélas! de tant d'horreurs son cœur déja troublé
Doit-il de votre haine être encore accablé?

ACHILLE.

Quoi! madame! parmi tant de sujets de crainte,
Ce sont là les frayeurs dont vous êtes atteinte!
Un cruel (comment puis-je autrement l'appeler?)
Par la main de Calchas s'en va vous immoler;
Et, lorsqu'à sa fureur j'oppose ma tendresse,
Le soin de son repos est le seul qui vous presse?
On me ferme la bouche? on l'excuse? on le plaint?
C'est pour lui que l'on tremble, et c'est moi que l'on craint?
Triste effet de mes soins! est-ce donc là, madame,
Tout le progrès qu'Achille avoit fait dans votre ame?

IPHIGÉNIE.

Ah, cruel! cet amour, dont vous voulez douter,
Ai-je attendu si tard pour le faire éclater?
Vous voyez de quel œil, et comme indifférente,
J'ai reçu de ma mort la nouvelle sanglante :
Je n'en ai point pâli. Que n'avez-vous pu voir
A quel excès tantôt alloit mon désespoir,
Quand, presque en arrivant, un récit peu fidèle
M'a de votre inconstance annoncé la nouvelle!
Qui sait même, qui sait si le ciel, irrité,
A pu souffrir l'excès de ma félicité?
Hélas! il me sembloit qu'une flamme si belle
M'élevoit au-dessus du sort d'une mortelle!

ACHILLE.

Ah! si je vous suis cher, ma princesse, vivez!

SCÈNE VII.

ACHILLE, CLYTEMNESTRE, IPHIGÉNIE, ÆGINE.

CLYTEMNESTRE.

Tout est perdu, seigneur, si vous ne nous sauvez [1].
Agamemnon m'évite, et, craignant mon visage,
Il me fait de l'autel refuser le passage :
Des gardes, que lui-même a pris soin de placer,
Nous ont de toutes parts défendu de passer.
Il me fuit. Ma douleur étonne son audace.

ACHILLE.

Hé bien ! c'est donc à moi de prendre votre place.
Il me verra, madame, et je vais lui parler [2].

IPHIGÉNIE.

Ah, madame !... Ah, seigneur ! où voulez-vous aller ?

ACHILLE.

Et que prétend de moi votre injuste prière ?
Vous faudra-t-il toujours combattre la première ?

CLYTEMNESTRE.

Quel est votre dessein, ma fille ?

IPHIGÉNIE.

Au nom des dieux,
Madame, retenez un amant furieux :
De ce triste entretien détournons les approches.
Seigneur, trop d'amertume aigriroit vos reproches.
Je sais jusqu'où s'emporte un amant irrité ;
Et mon père est jaloux de son autorité.
On ne connaît que trop la fierté des Atrides.
Laissez parler, seigneur, des bouches plus timides.

1 Voyez comme le poëte fait avancer le péril à chaque scène. Clytemnestre espéroit fléchir ou intimider Agamemnon, il a refusé de la voir : des gardes l'ont repoussée. Et comme toute cette scène qui termine l'acte est animée et menaçante ! Ni cette marche ni cette scène ne sont d'Euripide. (L.)

2 Dans la situation où l'on est, c'est Achille qui dit d'Agamemnon : *Il me verra !* C'est là de la terreur ; et combien celle que va témoigner Iphigénie ajoute à celle du spectateur ! (L.)

Surpris, n'en doutez point, de mon retardement,
Lui-même il me viendra chercher dans un moment :
Il entendra gémir une mère oppressée ;
Et que ne pourra point m'inspirer la pensée
De prévenir les pleurs que vous verseriez tous,
D'arrêter vos transports, et de vivre pour vous ?

ACHILLE.

Enfin, vous le voulez : il faut donc vous complaire.
Donnez-lui l'une et l'autre un conseil salutaire [1] :
Rappelez sa raison, persuadez-le bien,
Pour vous, pour mon repos, et surtout pour le sien.
Je perds trop de moments en des discours frivoles [2] ;
Il faut des actions, et non pas des paroles.

(à Clytemnestre.)

Madame, à vous servir je vais tout disposer :
Dans votre appartement allez vous reposer.
Votre fille vivra, je puis vous le prédire.
Croyez du moins, croyez que, tant que je respire,
Les dieux auront en vain ordonné son trépas :

[1] ACHILLE. — Il faut d'abord essayer d'attendrir le père d'Iphigénie, et de le ramener à de meilleurs sentiments.

CLYTEMNESTRE. — Lui ! C'est un lâche : il craint trop l'armée.

ACHILLE. — Mais on peut lui opposer des raisons qui détruisent les siennes et le fassent changer d'avis.

CLYTEMNESTRE. — Je n'ai qu'une espérance bien foible : dites-moi cependant ce qu'il faut faire.

ACHILLE. — Jetez-vous à ses pieds, mettez tout en œuvre pour l'émouvoir : réveillez la tendresse paternelle. S'il reste inflexible, alors venez à moi ; mais s'il se rend à vos prières, s'il se laisse toucher par votre douleur, mon secours vous est inutile, et vous êtes sauvée. Je retrouve un ami dans Agamemnon ; et l'armée n'a point à me reprocher d'avoir employé la violence où la persuasion suffisoit. Il sera doux pour vous et pour vos amis de n'avoir pas eu besoin d'un autre défenseur que vous-même.

CLYTEMNESTRE. — Que de sagesse dans vos conseils ! c'est mon devoir de les suivre ; mais si Agamemnon reste inflexible, où pourrai-je vous trouver ? malheureuse, où me faudra-t-il chercher votre main secourable ? (ACTE IV, sc. III.) (G.)

[2] Ce vers condamne l'Achille d'Euripide, qui perd un temps très long à assurer Clytemnestre qu'il sera son dieu tutélaire, que sa fille ne mourra point, et que son honneur l'oblige à la défendre. (L. R.)

Cet oracle est plus sûr que celui de Calchas [1].

[1] Je ne sais pas si Euripide, qui a excellé dans le pathétique, étoit de force à peindre un pareil personnage : ce qui est certain, c'est qu'il a laissé cette gloire à Homère et à Racine ; c'est que celui qui dit : « Allez vous jeter aux pieds d'Agamemnon, et, si vous n'obtenez rien, venez me retrouver, » et qui finira par dire à Iphigénie, résolue de mourir : « Si vous changez de résolution, je serai auprès de l'autel pour vous défendre, » joue un rôle qui n'est ni théâtral ni poétique ; mais que celui qui dit à Clytemnestre :

Votre fille vivra, je puis vous le prédire.
Croyez du moins, croyez que, tant que je respire,
Les dieux auront en vain ordonné son trépas, etc.,

est l'Achille de la tragédie et de l'épopée. (L.)

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE QUATRIÈME.

SCÈNE I.

ÉRIPHILE, DORIS.

DORIS.

Ah ! que me dites-vous ? Quelle étrange manie
Vous peut faire envier le sort d'Iphigénie ?
Dans une heure elle expire. Et jamais, dites-vous,
Vos yeux de son bonheur ne furent plus jaloux.
Qui le croira, madame ? Et quel cœur si farouche...

ÉRIPHILE.

Jamais rien de plus vrai n'est sorti de ma bouche ;
Jamais de tant de soins mon esprit agité
Ne porta plus d'envie à sa félicité.
Favorables périls ! Espérance inutile !
N'as-tu pas vu sa gloire, et le trouble d'Achille ?
J'en ai vu, j'en ai fui les signes trop certains.
Ce héros, si terrible au reste des humains,
Qui ne connaît de pleurs que ceux qu'il fait répandre,
Qui s'endurcit contre eux dès l'âge le plus tendre [1],
Et qui, si l'on nous fait un fidèle discours,
Suça même le sang des lions et des ours [2],

[1] Le pronom *eux*, qui se rapporte à *pleurs*, ne produit pas ici un bon effet. On lit dans le vers suivant, *faire un discours*, pour *faire un récit, un rapport* : il faut laisser cette liberté aux poëtes. (G.)

[2] Le poëte, selon la remarque de Louis Racine, a su ennoblir des détails qu'il a empruntés à Stace :

« Non ullas ex more dapes habuisse, nec ullis
« Uberibus satiasse famem, sed scissa leonum
« Viscera, semi-animesque libens traxisse medullas. »
Achil., lib. II.

« On le vit dédaigner les aliments ordinaires, et les mamelles d'une nourrice n'allaitèrent point son enfance ; mais il dévoroit les entrailles déchirées des lions, et leur moelle encore toute fumante. »

Pour elle de la crainte a fait l'apprentissage :
Elle l'a vu pleurer, et changer de visage.
Et tu la plains, Doris! Par combien de malheurs
Ne lui voudrois-je point disputer de tels pleurs!
Quand je devrois comme elle expirer dans une heure...
Mais que dis-je, expirer? ne crois pas qu'elle meure.
Dans un lâche sommeil crois-tu qu'enseveli,
Achille aura pour elle impunément pâli [1]?
Achille à son malheur saura bien mettre obstacle.
Tu verras que les dieux n'ont dicté cet oracle
Que pour croître à la fois sa gloire et mon tourment [2],
Et la rendre plus belle aux yeux de son amant.
Hé quoi! ne vois-tu pas tout ce qu'on fait pour elle?
On supprime des dieux la sentence mortelle;
Et, quoique le bûcher soit déja préparé,
Le nom de la victime est encore ignoré :
Tout le camp n'en sait rien. Doris, à ce silence,
Ne reconnois-tu pas un père qui balance?
Et que fera-t-il donc? Quel courage endurci
Soutiendroit les assauts qu'on lui prépare ici :
Une mère en fureur, les larmes d'une fille,
Les cris, le désespoir de toute une famille,
Le sang, à ces objets facile à s'ébranler,

1 *Impunément pâli!* Quelle énergie et quelle originalité d'expression! Et tout ce rôle d'Ériphile est écrit avec la même force, et rempli de traits semblables. Racine n'a rien écrit de plus parfait dans l'expression des sentiments amers et violents. (L.)

2 Nous avons déja vu, dans *Bajazet*, le mot *croître* employé activement :

Je ne prends point plaisir à croître ma misère.

Nous en trouverons un autre exemple dans *Esther :*

Que ce nouvel honneur va croître son audace!

Voltaire, dans ses remarques sur Corneille, s'exprime ainsi : « *Croître*, « aujourd'hui, n'est plus actif : on dit *accroître;* mais il me semble « qu'il est permis en vers de dire *croître mes tourments, mes ennuis,* « *mes douleurs, mes peines.* » On peut ajouter à cette observation que *croître*, selon l'Académie, peut s'employer dans le sens actif en poésie ; alors il signifie, comme ici, *augmenter*. Nous pensons que l'exemple de Racine et l'autorité de l'Académie doivent faire loi.

Achille menaçant, tout prêt à l'accabler [1] ?
Non, te dis-je, les dieux l'ont en vain condamnée :
Je suis et je serai la seule infortunée.
Ah ! si je m'en croyois...

DORIS.

Quoi ! Que méditez-vous ?

ÉRIPHILE.

Je ne sais qui m'arrête et retient mon courroux,
Que, par un prompt avis de tout ce qui se passe [2],
Je ne coure des dieux divulguer la menace,
Et publier partout les complots criminels
Qu'on fait ici contre eux et contre leurs autels.

DORIS.

Ah ! quel dessein, madame !

ERIPHILE.

Ah ! Doris ! quelle joie [3] !
Que d'encens brûleroit dans le temple de Troie,
Si, troublant tous les Grecs, et vengeant ma prison,
Je pouvois contre Achille armer Agamemnon ;
Si leur haine, de Troie oubliant la querelle,

1 *L'accabler* se rapporte à Agamemnon : la grammaire veut qu'il se rapporte au sang. Le pronom est trop éloigné du nom. (G.) — Quant au vers précédent, on ne sauroit dire que le sang *s'ébranle*. *Ébranler* n'est pas ici le synonyme d'*émouvoir*, qui étoit le mot propre. (L.)

2 C'est la phrase si commune, *je ne sais qui me tient que je ne fasse telle chose,* phrase elliptique, où l'on sous-entend *et empêche que,* etc. C'est un gallicisme très favorable à la rapidité du style. Racine est celui de tous nos poëtes qui a fait entrer dans le style noble le plus de ces tournures familières qu'il sait ennoblir pour la poésie, et qui donnent à la sienne tant de vérité. C'est un art très particulier, et beaucoup plus rare qu'on ne pense, très essentiel à la poésie dramatique, où l'auteur, forcé de faire parler le personnage en vers, doit pourtant le ramener, le plus qu'il est possible, au langage naturel, sans nuire au langage de convention. Mais combien peu d'écrivains y ont réfléchi ! Combien peu même se doutent de tous ces secrets de l'art ! (L.)

3 Dans cette scène entre Ériphile et sa confidente, ce qui lie au sujet le personnage épisodique, c'est la crainte que cette rivale jalouse ne révèle à l'armée l'oracle de Calchas : elle devient utile à l'action, en augmentant le danger d'Iphigénie. Tout le rôle d'Ériphile est en général véhément, passionné, théâtral ; il fait mieux ressortir la douceur, la *tendresse délicate* d'Iphigénie. (G.)

Tournoit contre eux le fer qu'ils aiguisent contre elle,
Et si de tout le camp mes avis dangereux
Faisoient à ma patrie un sacrifice heureux!

DORIS

J'entends du bruit. On vient : Clytemnestre s'avance.
Remettez-vous, madame, ou fuyez sa présence.

ÉRIPHILE.

Rentrons. Et pour troubler un hymen odieux,
Consultons des fureurs qu'autorisent les dieux [1].

SCÈNE II.

CLYTEMNESTRE, ÆGINE.

CLYTEMNESTRE.

Ægine, tu le vois, il faut que je la fuie :
Loin que ma fille pleure et tremble pour sa vie,
Elle excuse son père, et veut que ma douleur
Respecte encor la main qui lui perce le cœur.
O constance! ô respect! Pour prix de sa tendresse,
Le barbare à l'autel se plaint de sa paresse [2]!
Je l'attends. Il viendra m'en demander raison,
Et croit pouvoir encor cacher sa trahison.
Il vient. Sans éclater contre son injustice,
Voyons s'il soutiendra son indigne artifice.

1 Ici la scène reste vide : Ériphile et sa confidente s'en vont d'un côté, Clytemnestre avec la sienne entrent de l'autre : défaut bien remarquable dans une tragédie dont la conduite est si justement admirée ; mais Racine a mieux aimé laisser la scène vide que de ne pas préparer l'atroce perfidie d'Ériphile. Il a jugé que ce défaut de liaison entre deux scènes étoit moins essentiel que le défaut de préparation d'un coup de théâtre si important pour l'intérêt. L'art est donc bien difficile, puisqu'il arrive quelquefois que le poëte n'a que le choix des défauts! (G.)

2 Observez ce que c'est que d'adapter l'expression à la situation et au personnage. Si ce mot *paresse* n'étoit pas ici en dénigrement, ou si c'étoit Agamemnon qui s'en servît, il ne seroit pas supportable. Il est ici pour *lenteur*, et vaut beaucoup mieux. (L.)

SCÈNE III.

AGAMEMNON, CLYTEMNESTRE, ÆGINE.

AGAMEMNON.

Que faites-vous, madame? et d'où vient que ces lieux
N'offrent point avec vous votre fille à mes yeux [1]?
Mes ordres par Arcas vous l'avoient demandée :
Qu'attend-elle? Est-ce vous qui l'avez retardée?
A mes justes desirs ne vous rendez-vous pas?
Ne peut-elle à l'autel marcher que sur vos pas?
Parlez.

CLYTEMNESTRE.

S'il faut partir, ma fille est toute prête.
Mais vous, n'avez-vous rien, seigneur, qui vous arrête?

AGAMEMNON.

Moi, madame?

CLYTEMNESTRE.

Vos soins ont-ils tout préparé?

AGAMEMNON.

Calchas est prêt, madame, et l'autel est paré.
J'ai fait ce que m'ordonne un devoir légitime.

CLYTEMNESTRE.

Vous ne me parlez point, seigneur, de la victime [2].

1 C'est une idée très heureuse dans le plan de Racine, et une idée qui lui appartient, d'avoir tout arrangé de manière qu'Agamemnon soit obligé de venir chercher Iphigénie. C'est ainsi qu'on produit cette suspension qui tient le spectateur en transe. Le spectateur dit comme Clytemnestre :

Voyons s'il soutiendra son indigne artifice.

Et l'effet redouble lorsque après les premiers mots Clytemnestre s'écrie, en voyant entrer sa fille :

Venez, venez, ma fille : on n'attend plus que vous.

Ce n'est pas tout encore d'avoir de belles situations : le sujet les donne quelquefois à l'homme médiocre; mais l'homme habile sait aussi les préparer et les graduer pour en augmenter l'effet, et le grand poëte les remplit comme Racine. (L.)

2 Comme dans cette tragédie l'intérêt s'échauffe toujours de scène

AGAMEMNON.

Que me voulez-vous dire? et de quel soin jaloux...

SCÈNE IV.

AGAMEMNON, CLYTEMNESTRE, IPHIGÉNIE, ÆGINE.

CLYTEMNESTRE.

Venez, venez, ma fille : on n'attend plus que vous [1];
Venez remercier un père qui vous aime,
Et qui veut à l'autel vous conduire lui-même [2].

AGAMEMNON.

Que vois-je! Quel discours! Ma fille, vous pleurez,

en scène, que tout y marche de perfections en perfections, la grande scène entre Agamemnon, Clytemnestre et Iphigénie, est encore supérieure à tout ce que nous avons vu. Rien ne fait jamais au théâtre un plus grand effet que des personnages qui renferment d'abord leur douleur dans le fond de leur ame, et qui laissent ensuite éclater tous les sentiments qui les déchirent. (VOLT.)

1 Cette magnifique scène a essuyé la critique de La Motte. Suivant cet écrivain, ce n'est que dans les délibérations et les conseils que les discours peuvent être continus; partout ailleurs il faut des interruptions fréquentes : « Iphigénie et Clytemnestre disent ici tout ce qu'elles « ont à dire sans être interrompues; et il n'est pas naturel qu'au mi- « lieu d'intérêts si violents, des personnages se donnent le loisir de « se haranguer réciproquement. Attendre que quelqu'un ait tout dit, « pour lui répondre ensuite avec ordre, n'est pas le caractère de la « passion. » L'auteur, qui connoissoit mieux les passions que La Motte, a voulu peindre dans cette scène un homme qui veut paroître, devant sa femme et sa fille, agir sans passion, et par obéissance aux dieux. Il ne répond rien à sa femme; ainsi il n'y a point de plaidoyer entre eux : s'il répond à sa fille, ce n'est que pour l'exhorter à l'obéissance et l'encourager. Si dans cette scène les personnages s'interrompoient, ce seroit une querelle entre un père, sa fille et sa femme. Il n'y auroit aucune dignité; et elle est observée lorsqu'un roi donne à son épouse et à sa fille le temps de lui dire tout ce qu'elles ont à lui dire, et les écoute tranquillement. (L. R.)

2 Ironie amère extrêmement théâtrale, parcequ'elle porte le trouble dans le cœur d'Agamemnon, et lui apprend que ses desseins sont découverts. Ce malheureux roi, surpris comme dans un piége entre sa *femme et sa fille*, se trouve dans la situation la plus tragique. (G.)

Et baissez devant moi vos yeux mal assurés :
Quel trouble ! Mais tout pleure, et la fille et la mère.
Ah ! malheureux Arcas, tu m'as trahi [1] !

IPHIGENIE.

Mon père,
Cessez de vous troubler, vous n'êtes point trahi :
Quand vous commanderez, vous serez obéi.
Ma vie est votre bien ; vous voulez le reprendre :
Vos ordres sans détours pouvoient se faire entendre.
D'un œil aussi content, d'un cœur aussi soumis
Que j'acceptois l'époux que vous m'aviez promis,
Je saurai, s'il le faut, victime obéissante,
Tendre au fer de Calchas une tête innocente ;
Et, respectant le coup par vous-même ordonné [2],
Vous rendre tout le sang que vous m'avez donné.
Si pourtant ce respect, si cette obéissance

1 AGAMEMNON. — Quoi ! vous pleurez, ma fille ! Vos yeux sont tristement baissés vers la terre ! Vous voilez votre visage !

IPHIGÉNIE. — Hélas ! dans l'abîme de maux où je suis plongée, quelles seront mes premières plaintes ? Par où commencer, et comment finir ?

AGAMEMNON. — Que vois-je ? Vous m'offrez toutes les deux le même trouble, la même consternation !

CLYTEMNESTRE. — Mon époux permet-il que je l'interroge ?

AGAMEMNON. — Parlez : je suis disposé à vous répondre.

CLYTEMNESTRE. — Hé bien, on dit que vous allez égorger votre fille et la mienne. Dois-je le croire ? (Acte V, sc. III.) (G.)

2 Cette admirable résignation étoit inconnue des temps qu'on nomme héroïques. L'Iphigénie d'Euripide parle d'une manière bien différente ; elle s'écrie : « Ah ! ne m'arrachez pas la vie que je com- « mence à peine à goûter. C'est le premier des biens... La mort la plus « glorieuse ne vaut pas la vie la plus méprisable. » Telle est notre délicatesse qu'Iphigénie, dans le siècle de Racine, en exprimant de pareils sentiments, eût détruit l'intérêt qu'inspire sa situation. Obligé de se conformer à nos mœurs pour être entendu patiemment, le poëte a su embellir la victime d'une résignation vraiment religieuse, qui semble n'être que la soumission aux volontés d'un père : ainsi, pour ne pas blesser les mœurs antiques, il est rentré dans la peinture des sentiments les plus sublimes de la piété filiale. Ce nouveau genre de beautés est dû évidemment à l'influence de notre morale religieuse. On en retrouve l'empreinte dans tous les ouvrages de Racine ; mais cette scène est un des exemples les plus dignes d'être remarqués.

Paraît digne à vos yeux d'une autre récompense;
Si d'une mère en pleurs vous plaignez les ennuis,
J'ose vous dire ici qu'en l'état où je suis,
Peut-être assez d'honneurs environnoient ma vie
Pour ne pas souhaiter qu'elle me fût ravie,
Ni qu'en me l'arrachant, un sévère destin,
Si près de ma naissance, en eût marqué la fin.
Fille d'Agamemnon, c'est moi qui, la première,
Seigneur, vous appelai de ce doux nom de père [1];

[1] Cette idée si touchante a pu être inspirée à Racine par le passage suivant de Lucrèce :

« Muta metu, terram genibus summissa petebat;
« Nec miseræ prodesse in tali tempore quibat,
« Quod patrio princeps donarat nomine regem. »
(*Luc.*, lib. I.)

« Soumise et muette d'effroi, de ses genoux elle presse la terre; *que lui servit dans ce moment cruel d'avoir la première flatté le roi des rois du nom de père ?* » (Traduction de M. de Pongerville.)

Il y a dans cette scène plusieurs imitations d'Euripide. Mais Racine conserve à Iphigénie l'espèce de naïveté qui sied à une jeune fille, en y joignant toujours la dignité d'une princesse, et tout le sérieux inséparable d'une grande douleur. La naïveté qu'il lui donne d'après Euripide n'est donc pas celle d'Euripide. Il ne lui fait pas redire les propos de son enfance, mais il la fait parler selon son âge, dans des vers tels que ceux-ci :

Hélas ! avec plaisir je me faisois conter
Tous les noms des pays que vous allez dompter.

Voilà le naïf. Il ajoute tout de suite :

Et déja d'Ilion présageant la conquête,
D'un triomphe si beau je préparois la fête.

Voilà le noble; et tout de suite après il rentre dans la situation :

Je ne m'attendois pas que, pour le commencer,
Mon sang fût le premier que vous dussiez verser.

Voilà le pathétique; et c'est de toutes ces nuances que se composent la vérité de la nature et la convenance de l'art. Cette réunion, qui, dans l'ancienne tragédie, n'a été bien connue que de Sophocle, n'a été perfectionnée que dans la nôtre, et cet art va sans doute beaucoup plus loin que celui d'Euripide. (L.)

C'est moi qui, si longtemps le plaisir de vos yeux,
Vous ai fait de ce nom remercier les dieux,
Et pour qui, tant de fois prodiguant vos caresses,
Vous n'avez point du sang dédaigné les foiblesses.
Hélas! avec plaisir je me faisois conter
Tous les noms des pays que vous allez dompter;
Et déja, d'Ilion présageant la conquête,
D'un triomphe si beau je préparois la fête.
Je ne m'attendois pas que, pour le commencer,
Mon sang fût le premier que vous dussiez verser.
Non que la peur du coup dont je suis menacée
Me fasse rappeler votre bonté passée :
Ne craignez rien : mon cœur, de votre honneur jaloux,
Ne fera point rougir un père tel que vous;
Et, si je n'avois eu que ma vie à défendre,
J'aurois su renfermer un souvenir si tendre;
Mais à mon triste sort, vous le savez, seigneur,
Une mère, un amant, attachoient leur bonheur.
Un roi digne de vous a cru voir la journée
Qui devoit éclairer notre illustre hyménée;
Déja, sûr de mon cœur à sa flamme promis,
Il s'estimoit heureux : vous me l'aviez permis.
Il sait votre dessein; jugez de ses alarmes.
Ma mère est devant vous; et vous voyez ses larmes.
Pardonnez aux efforts que je viens de tenter
Pour prévenir les pleurs que je leur vais coûter.

AGAMEMNON.

Ma fille, il est trop vrai : j'ignore pour quel crime
La colère des dieux demande une victime :
Mais ils vous ont nommée : un oracle cruel
Veut qu'ici votre sang coule sur un autel.
Pour défendre vos jours de leurs lois meurtrières,
Mon amour n'avoit pas attendu vos prières.
Je ne vous dirai point combien j'ai résisté :
Croyez-en cet amour par vous-même attesté.
Cette nuit même encore, on a pu vous le dire,
J'avois révoqué l'ordre où l'on me fit souscrire :
Sur l'intérêt des Grecs vous l'aviez emporté.
Je vous sacrifiois mon rang, ma sûreté.
Arcas alloit du camp vous défendre l'entrée :

Les dieux n'ont pas voulu qu'il vous ait rencontrée;
Ils ont trompé les soins d'un père infortuné
Qui protégeoit en vain ce qu'ils ont condamné.
Ne vous assurez point sur ma foible puissance :
Quel frein pourroit d'un peuple arrêter la licence,
Quand les dieux, nous livrant à son zèle indiscret,
L'affranchissent d'un joug qu'il portoit à regret?
Ma fille, il faut céder : votre heure est arrivée.
Songez bien dans quel rang vous êtes élevée :
Je vous donne un conseil qu'à peine je reçoi;
Du coup qui vous attend vous mourrez moins que moi [1].
Montrez, en expirant, de qui vous êtes née;
Faites rougir ces dieux qui vous ont condamnée.
Allez; et que les Grecs, qui vont vous immoler,
Reconnoissent mon sang en le voyant couler [2].

[1] Voilà parler en père; ce qui n'empêche pas qu'il n'ait parlé aussi en roi. Ce qu'il dit dans le grec est fort bien raisonné, et n'est pas assez senti. Les anciens tragiques ne savent peindre, le plus souvent, qu'un sentiment à la fois. L'art de réunir et de tempérer l'un par l'autre des sentiments opposés, est proprement des modernes. (L.)

[2] Dans Euripide le discours d'Iphigénie est, comme nous l'avons déja remarqué, beaucoup moins touchant. Nous le donnons ici avec la réponse d'Agamemnon :

Iphigénie. — Mon père, si j'avois la douce mélodie d'Orphée; si, comme lui, je pouvois par mes accents émouvoir les rochers, et attendrir à mon gré les êtres les plus durs, je ferois sur votre cœur l'essai d'un charme si puissant; mais toute mon éloquence est dans mes larmes, je n'ai que ma douleur pour vous toucher. Suppliante, j'embrasse vos genoux; vous voyez à vos pieds cette fille qui vous fut chère; ne m'arrachez pas une vie que je commence à peine à goûter. Il est doux de voir la lumière du jour : ne me précipitez pas, avant le temps, dans l'éternelle nuit. C'est moi qui, la première, vous ai donné le nom de père; c'est moi que vous avez appelée la première du nom de fille. Assise sur vos genoux, je vous ai souri la première; vous avez reçu mes innocentes caresses; vous me les avez rendues. Combien de fois ne m'avez-vous pas dit : « O ma fille ! quand te verrai-je, brillante et « fortunée, dans la maison d'un époux illustre et digne de moi ! » Et moi, qui suis maintenant prosternée à vos pieds, alors suspendue à votre cou, je vous répondois : « Quel bonheur pour moi, ô mon père ! « de vous recevoir dans ma maison, d'être l'appui et la consolation de « votre vieillesse, de payer à vos dernières années les soins que vous « avez pris de mon enfance ! » Ces entretiens si doux sont encore pré-

CLYTEMNESTRE.

Vous ne démentez point une race funeste;
Oui, vous êtes le sang d'Atrée et de Thyeste :
Bourreau de votre fille, il ne vous reste enfin
Que d'en faire à sa mère un horrible festin.

sents à ma pensée; je m'en souviens; et vous les avez oubliés, et vous voulez ma mort! Ah! ne portez pas jusque-là votre cruauté. Je vous en conjure au nom de Pélops, au nom d'Atrée, votre père; au nom de cette tendre mère, qui, après m'avoir enfantée dans les plus vives douleurs, éprouve en ce moment la plus cruelle de toutes! Je n'ai rien de commun avec Hélène ni Pâris. D'où est venu cet étranger qui m'apportoit la mort? Tournez vers moi les yeux; accordez-moi un regard, un baiser; et, s'il me faut mourir, si mes prières, si mes larmes ne vous peuvent émouvoir, que j'emporte du moins en mourant ce dernier gage de votre tendresse! O mon frère, à ton âge tu n'es encore pour tes amis qu'un bien foible défenseur! Prête-moi cependant le secours de tes pleurs; viens avec moi supplier ton père; demande la vie de ta sœur. Il y a dans l'enfance même un sentiment du malheur. Voyez, ô mon père! le silence de cet enfant est une prière. Que votre cœur s'attendrisse; cédez à la pitié. Vos deux enfants vous supplient, ils sont dans vos bras. L'un, encore au berceau, ne vous donne que des espérances; l'autre, déja grande, est capable de les remplir. Je ne dis plus qu'un mot, et ce mot dit tout : la vie est pour les mortels le premier des biens; la nature a horreur du trépas. Il n'y a qu'un insensé qui puisse invoquer la destruction de son être : une vie malheureuse vaut mieux que la plus belle mort.

Le chœur. — O malheureuse Hélène! C'est toi, c'est ton hymen qui arme aujourd'hui les Atrides contre leurs enfants!

Agamemnon. — Je sais quand il faut céder à la pitié, et quand il faut lui résister. J'aime mes enfants, et j'aurois perdu la raison si j'étois insensible à la nature; mais, ô femme! s'il en coûte à mon cœur de les sacrifier, il n'est pas moins terrible pour moi de les épargner. Cet affreux sacrifice est nécessaire. Voyez autour de nous cette armée hérissée de fer; voyez ces rois, ces généraux, qui nous environnent : le sang de ma fille peut seul leur ouvrir les chemins de Troie; Calchas leur annonce qu'ils n'ont pas d'autre moyen de renverser la ville de Priam. L'armée brûle d'impatience de mettre à la voile; nos guerriers n'écoutent plus que la passion de la gloire qui les entraîne vers la terre des Barbares. A quelque prix que ce soit, ils veulent leur apprendre à respecter les femmes des Grecs; et, dans l'excès de leur fureur, ils iront à Argos égorger mes filles; ils nous massacreront, vous et moi, si je n'accomplis l'oracle de la déesse. Non, ma chère Iphigénie, je ne suis point esclave des intérêts de Ménélas; ce n'est point

Barbare! c'est donc là cet heureux sacrifice
Que vos soins préparoient avec tant d'artifice!
Quoi! l'horreur de souscrire à cet ordre inhumain
N'a pas, en le traçant, arrêté votre main!
Pourquoi feindre à nos yeux une fausse tristesse?
Pensez-vous par des pleurs prouver votre tendresse?
Où sont-ils ces combats que vous avez rendus?
Quels flots de sang pour elle avez-vous répandus?
Quel débris parle ici de votre résistance?
Quel champ couvert de morts me condamne au silence;
Voilà par quels témoins il falloit me prouver,
Cruel! que votre amour a voulu la sauver.
Un oracle fatal ordonne qu'elle expire!
Un oracle dit-il tout ce qu'il semble dire?
Le ciel, le juste ciel, par le meurtre honoré,
Du sang de l'innocence est-il donc altéré?
Si du crime d'Hélène on punit sa famille,
Faites chercher à Sparte Hermione, sa fille [1] :
Laissez à Ménélas racheter d'un tel prix
Sa coupable moitié, dont il est trop épris.
Mais vous, quelles fureurs vous rendent sa victime?
Pourquoi vous imposer la peine de son crime?
Pourquoi, moi-même enfin me déchirant le flanc,
Payer sa folle amour du plus pur de mon sang?
Que dis-je? Cet objet de tant de jalousie,
Cette Hélène, qui trouble et l'Europe et l'Asie,
Vous semble-t-elle un prix digne de vos exploits?
Combien nos fronts pour elle ont-ils rougi de fois!
Avant qu'un nœud fatal l'unît à votre frère,

sa volonté qui me subjugue, c'est la Grèce qui me fait une loi de vous immoler malgré moi; et il n'est pas en mon pouvoir de lui désobéir. Notre devoir est d'acheter à nos dépens sa liberté, et de ne pas souffrir que des Barbares souillent impunément le lit des Grecs, et viennent à nos yeux ravir leurs femmes.

1 Voltaire blâme cette idée de Clytemnestre, quoique ce soit une des plus raisonnables de tout son discours; il blâme la férocité de la reine d'Argos, qui, selon lui, demande le sang de sa nièce. Clytemnestre ne demande point la mort d'Hermione : elle dit seulement que si le crime d'Hélène doit être expié par sa famille, c'est sa fille Hermione qu'il *faut prendre pour victime*, et non pas sa nièce Iphigénie. (G.)

Thésée avoit osé l'enlever à son père :
Vous savez, et Calchas mille fois vous l'a dit [1],
Qu'un hymen clandestin mit ce prince en son lit;
Et qu'il en eut pour gage une jeune princesse
Que sa mère a cachée au reste de la Grèce.
Mais non; l'amour d'un frère et son honneur blessé
Sont les moindres des soins dont vous êtes pressé :
Cette soif de régner, que rien ne peut éteindre,
L'orgueil de voir vingt rois vous servir et vous craindre,
Tous les droits de l'empire en vos mains confiés,
Cruel! c'est à ces dieux que vous sacrifiez;
Et, loin de repousser le coup qu'on vous prépare,
Vous voulez vous en faire un mérite barbare :
Trop jaloux d'un pouvoir qu'on peut vous envier,
De votre propre sang vous courez le payer;
Et voulez, par ce prix, épouvanter l'audace
De quiconque vous peut disputer votre place.
Est-ce donc être père? Ah! toute ma raison
Cède à la cruauté de cette trahison.
Un prêtre, environné d'une foule cruelle,
Portera sur ma fille une main criminelle,
Déchirera son sein, et, d'un œil curieux,
Dans son cœur palpitant consultera les dieux!
Et moi, qui l'amenai triomphante, adorée,
Je m'en retournerai seule et désespérée!

[1] L'épisode de l'enlèvement d'Hélène, dit La Harpe, au milieu d'une tirade si véhémente, est la seule imperfection de ce morceau, partout ailleurs si pathétique. Malgré l'autorité d'un si grand critique, nous ne pouvons adopter cette opinion. Ce récit, qui n'a que six vers, est bien placé, puisque c'est un moyen de sauver Iphigénie, et que l'amour maternel ne peut en oublier aucun. Après avoir accablé le roi des rois des outrages les plus sanglants, Clytemnestre couvre de mépris cette Hélène pour laquelle il veut immoler sa fille. Cette idée semble la calmer un moment, parcequ'elle flatte ses espérances. C'est un repos qui étoit nécessaire au milieu d'une tirade si longue et si vive, et qui donne encore plus de véhémence aux transports que dans le moment même Clytemnestre va faire éclater. Remarquez que dans ce récit elle passe rapidement de la fureur au raisonnement, et du raisonnement au pathétique. Elle veut effrayer, convaincre, et toucher ; et l'on sent que *tout cela doit se présenter* à la fois dans le cœur maternel.

Je verrai les chemins encor tout parfumés
Des fleurs dont sous ses pas on les avoit semés !
Non, je ne l'aurai point amenée au supplice,
Ou vous ferez aux Grecs un double sacrifice.
Ni crainte, ni respect ne m'en peut détacher :
De mes bras tout sanglants il faudra l'arracher.
Aussi barbare époux qu'impitoyable père,
Venez, si vous l'osez, la ravir à sa mère [1].
Et vous, rentrez, ma fille, et du moins à mes lois
Obéissez encor pour la dernière fois [2].

SCÈNE V.

AGAMEMNON.

A de moindres fureurs je n'ai pas dû m'attendre.
Voilà, voilà les cris que je craignois d'entendre.
Heureux si, dans le trouble où flottent mes esprits,
Je n'avois toutefois à craindre que ses cris !
Hélas ! en m'imposant une loi si sévère,
Grands dieux, me deviez-vous laisser un cœur de père [3] ?

1 Dans Euripide, Clytemnestre menace son mari, par deux fois, du terrible exemple qu'il donne contre lui-même, et lui fait entendre clairement qu'on pourra le traiter comme il a traité sa fille. Racine, qui a profité habilement de tout ce qui étoit bon à prendre dans son original, mais qui ne doit qu'à lui-même tous les traits les plus sublimes du sentiment maternel exalté par le désespoir, Racine avoit trop de jugement pour commettre la même faute qu'Euripide. Quelle maladresse, dans le moment où cette femme est si intéressante comme mère, de faire souvenir le spectateur qu'elle sera un monstre comme épouse ! (L.)

2 Les comédiens se donnent la liberté de supprimer ces deux vers : l'actrice qui joue le rôle de Clytemnestre trouve qu'ils refroidissent sa sortie. Je crois qu'une pareille licence ne doit pas être permise. (G.) — Racine le fils a remarqué avec raison que la déclamation de tout ce morceau est l'écueil des plus habiles.

3 Vers heureux et touchant, absolument dans la manière et dans le goût particulier à Racine. Il justifie Agamemnon, et met à la place *d'un roi barbare*, à qui l'ambition fait oublier la nature, un père *malheureux et digne* de pitié. (G.)

SCÈNE VI.

AGAMEMNON, ACHILLE.

ACHILLE.

Un bruit assez étrange est venu jusqu'à moi [1],
Seigneur; je l'ai jugé trop peu digne de foi.
On dit, et sans horreur je ne puis le redire,
Qu'aujourd'hui par votre ordre Iphigénie expire;
Que vous-même, étouffant tout sentiment humain,
Vous l'allez à Calchas livrer de votre main.
On dit que, sous mon nom à l'autel appelée,
Je ne l'y conduisois que pour être immolée;
Et que, d'un faux hymen nous abusant tous deux,
Vous vouliez me charger d'un emploi si honteux.
Qu'en dites-vous, seigneur? Que faut-il que j'en pense [2]?
Ne ferez-vous pas taire un bruit qui vous offense?

AGAMEMNON.

Seigneur, je ne rends point compte de mes desseins.
Ma fille ignore encor mes ordres souverains;
Et, quand il sera temps qu'elle en soit informée,
Vous apprendrez son sort, j'en instruirai l'armée [3].

1 C'est là cette scène immortelle, l'une des plus imposantes et des plus vigoureuses que l'on connoisse sur aucun théâtre, et l'un des chefs-d'œuvre du genre héroïque ; et cet héroïsme est animé de l'esprit de la tragédie, parceque la terreur est ici avec l'admiration : elle y est au point que, sans le nom d'Iphigénie, qui est ici pour Achille ce qu'est pour lui Minerve dans l'*Iliade*, le glaive d'Achille seroit tiré contre le diadème du roi des rois. C'est un coup de génie d'avoir su transporter sur notre théâtre cette grande scène de l'*Iliade*, et d'avoir su la placer si heureusement. Racine est le seul des modernes qui nous ait rendu le sublime d'Homère dans le dramatique, et nous retrouverons encore le sublime de l'épopée dans les tableaux du cinquième acte. (L.)

2 Ce premier effort que se fait Achille pour ne pas éclater d'abord devant le père d'Iphigénie, est supérieurement conçu, et ne fait que rendre la terreur plus grande. (L.)

3 Ce n'étoit pas une médiocre difficulté de soutenir la dignité d'Agamemnon devant *Achille*, qui, d'après la Fable et notre imagination,

ACHILLE.

Ah! je sais trop le sort que vous lui réservez.

AGAMEMNON.

Pourquoi le demander, puisque vous le savez?

ACHILLE.

Pourquoi je le demande? O ciel! le puis-je croire,
Qu'on ose des fureurs avouer la plus noire?
Vous pensez qu'approuvant vos desseins odieux,
Je vous laisse immoler votre fille à mes yeux?
Que ma foi, mon amour, mon honneur y consente [1]?

AGAMEMNON.

Mais vous, qui me parlez d'une voix menaçante,
Oubliez-vous ici qui vous interrogez?

ACHILLE.

Oubliez-vous qui j'aime et qui vous outragez?

AGAMEMNON.

Et qui vous a chargé du soin de ma famille?
Ne pourrai-je, sans vous, disposer de ma fille?
Ne suis-je plus son père? Êtes-vous son époux?
Et ne peut-elle...

ACHILLE.

Non, elle n'est plus à vous :
On ne m'abuse point par des promesses vaines.
Tant qu'un reste de sang coulera dans mes veines,
Vous deviez à mon sort unir tous ses moments;

est pour nous d'une grandeur presque surnaturelle. Racine en est venu à bout. Agamemnon ne dit pas un mot qui soit au-dessous de son rang et de la fierté des Atrides. *J'en instruirai l'armée* est le premier trait de ce mépris froid et calme qu'il devoit opposer à la violence d'Achille. Il le confond avec le reste de l'armée. Quel dédain pour Achille! et ce dédain finira par aller jusqu'au dernier outrage, quand Achille l'aura menacé. (L.)

1 C'est la troisième fois que Racine met au singulier un verbe précédé de plusieurs substantifs. Nous croyons devoir remarquer, à cette occasion, d'après les exemples qu'on trouve dans les meilleurs écrivains, qu'on peut établir pour règle que lorsque le sujet est composé de plusieurs substantifs exprimant des idées partielles qui n'en font qu'une par leur nature, ou qui sont présentées dans la proposition comme n'en faisant qu'une, l'accord se fait avec l'idée simple qui est dans l'esprit, plutôt qu'avec les idées partielles qui sont dans les mots.

Je défendrai mes droits fondés sur vos serments.
Et n'est-ce pas pour moi que vous l'avez mandée?

AGAMEMNON.

Plaignez-vous donc aux dieux qui me l'ont demandée :
Accusez et Calchas et le camp tout entier,
Ulysse, Ménélas, et vous tout le premier.

ACHILLE.

Moi!

AGAMEMNON.

Vous, qui, de l'Asie embrassant la conquête,
Querellez tous les jours le ciel, qui vous arrête;
Vous, qui, vous offensant de mes justes terreurs,
Avez dans tout le camp répandu vos fureurs.
Mon cœur pour la sauver vous ouvroit une voie;
Mais vous ne demandez, vous ne cherchez que Troie.
Je vous fermois le champ où vous voulez courir :
Vous le voulez, partez; sa mort va vous l'ouvrir.

ACHILLE.

Juste ciel! puis-je entendre et souffrir ce langage?
Est-ce ainsi qu'au parjure on ajoute l'outrage?
Moi, je voulois partir aux dépens de ses jours?
Et que m'a fait à moi cette Troie où je cours [1]?

[1] Ce morceau est imité d'Homère, qui fait ainsi parler Achille, au premier livre de l'*Iliade :* « Je n'ai point porté la guerre en ces lieux « pour me venger des Troyens ; ils ne sont coupables envers moi d'au- « cune offense ; jamais ils n'ont enlevé mes génisses, mes chevaux ; « jamais ils n'ont ravagé les riches moissons qui couvrent les champs « fertiles de Phthie. Trop de mers nous séparent, trop de montagnes « élèvent entre nous, comme autant de barrières, leurs cimes couvertes « de forêts. C'est pour ton intérêt, ô le plus impudent de tous les « hommes, que je t'ai suivi dans cette expédition ; c'est pour l'honneur « de ton frère Ménélas et pour le tien, monarque insolent, que je suis « venu ici combattre les Troyens, qui ne te craignent guère, et que tu « t'embarrasses fort peu de vaincre. » On remarque dans ce passage des traits précieux de la simplicité des mœurs antiques. La guerre consistoit alors à enlever des troupeaux, à faire des dégâts sur les terres de l'ennemi. Achille ne dit point que les Troyens n'ont point fait d'incursion dans ses États parcequ'ils redoutoient sa valeur : un moderne n'y auroit pas manqué. Il dit tout naturellement que si les Troyens ne sont pas venus l'attaquer, c'est qu'il y avoit trop de montagnes à franchir, trop de mers à traverser. (G.)

Au pied de ses remparts quel intérêt m'appelle?
Pour qui, sourd à la voix d'une mère immortelle,
Et d'un père éperdu négligeant les avis,
Vais-je y chercher la mort tant prédite à leur fils?
Jamais vaisseaux partis des rives du Scamandre
Aux champs thessaliens osèrent-ils descendre?
Et jamais dans Larisse un lâche ravisseur
Me vint-il enlever ou ma femme ou ma sœur?
Qu'ai-je à me plaindre? Où sont les pertes que j'ai faites?
Je n'y vais que pour vous, barbare que vous êtes;
Pour vous, à qui des Grecs moi seul je ne dois rien;
Vous, que j'ai fait nommer et leur chef et le mien;
Vous, que mon bras vengeoit dans Lesbos enflammée,
Avant que vous eussiez assemblé votre armée.
Et quel fut le dessein qui nous assembla tous?
Ne courons-nous pas rendre Hélène à son époux [1]?
Depuis quand pense-t-on qu'inutile à moi-même,
Je me laisse ravir une épouse que j'aime?
Seul, d'un honteux affront votre frère blessé
A-t-il droit de venger son amour offensé?
Votre fille me plut, je prétendis lui plaire;
Elle est de mes serments seule dépositaire :
Content de son hymen, vaisseaux, armes, soldats,
Ma foi lui promit tout, et rien à Ménélas.
Qu'il poursuive, s'il veut, son épouse enlevée;
Qu'il cherche une victoire à mon sang réservée :
Je ne connais Priam, Hélène, ni Pâris;

[1] Achille dit de même, au neuvième livre de l'*Iliade* : « Et pourquoi les Grecs font-ils la guerre aux Troyens? Pourquoi le fils « d'Atrée a-t-il conduit une armée en ces lieux? N'est-ce pas pour « rendre Hélène à son époux? Eh bien! les Atrides sont-ils les seuls « des mortels qui chérissent leurs femmes? » Virgile, au neuvième livre de l'*Énéide*, fait aussi dire à Turnus, au sujet de Lavinie, qu'Énée lui enlève :

« Nec solos tangit Atridas
« Iste dolor. »

« Les Atrides ne sont pas seuls sensibles à cet outrage. » M. de La Harpe pense avec raison qu'ici Virgile et Racine lui-même sont fort *au-dessous* d'Homère ; mais il ajoute que c'est la seule fois que Racine ait ce désavantage. (G.)

Je voulois votre fille, et ne pars qu'à ce prix.

AGAMEMNON.

Fuyez donc : retournez dans votre Thessalie [1].
Moi-même je vous rends le serment qui vous lie.
Assez d'autres viendront, à mes ordres soumis,
Se couvrir des lauriers qui vous furent promis;
Et, par d'heureux exploits forçant la destinée,
Trouveront d'Ilion la fatale journée.
J'entrevois vos mépris, et juge, à vos discours,
Combien j'achèterois vos superbes secours.
De la Grèce déja vous vous rendez l'arbitre :
Ses rois, à vous ouïr, m'ont paré d'un vain titre.
Fier de votre valeur, tout, si je vous en crois,
Doit marcher, doit fléchir, doit trembler sous vos lois.
Un bienfait reproché tint toujours lieu d'offense :
Je veux moins de valeur, et plus d'obéissance.
Fuyez. Je ne crains point votre impuissant courroux;
Et je romps tous les nœuds qui m'attachent à vous.

ACHILLE.

Rendez grace au seul nœud qui retient ma colère :
D'Iphigénie encor je respecte le père [2].

[1] Nouvelle imitation d'Homère. Agamemnon dit dans l'*Iliade* : « Fuis donc, si c'est ton envie. Je ne te presse point de rester ici pour « moi : assez d'autres guerriers me resteront fidèles, et rendront les « respects dus à ma dignité ; Jupiter surtout, Jupiter soutiendra l'hon- « neur du chef suprême qui le représente. De tous les rois qui com- « battent sous mes auspices, tu es le plus odieux à mes yeux : je te « vois toujours ami de la discorde, toujours avide de querelles et de « combats. Si tu l'emportes sur les autres en force et en valeur, au « lieu d'abuser de ces avantages, rends graces aux dieux à qui tu les « dois. Va, pars avec tes vaisseaux et tes soldats, va régner sur tes « Myrmidons, je n'ai pas besoin de tes services, et je brave ton cour- « roux, etc. » (G.)

[2] Dans *les Phéniciennes* d'Euripide, acte II, Étéocle répond à Polynice. « Rendez grace à la foi publique; sans elle j'aurois déja puni « de mort votre arrogante fierté. » Cette pensée paroît empruntée à Homère, qui, *Iliade*, livre I, représente Achille portant la main sur son épée, et partagé entre le sentiment d'une injure et la crainte de manquer de respect au chef de tous les Grecs. « Si la Grèce, dit-il, ne « t'avoit pas confié le commandement de ses armées, tu m'eusses ou- « *tragé pour la dernière fois.* » (L. B.)

Peut-être, sans ce nom, le chef de tant de rois
M'auroit osé braver pour la dernière fois.
Je ne dis plus qu'un mot; c'est à vous de m'entendre.
J'ai votre fille ensemble et ma gloire à défendre :
Pour aller jusqu'au cœur que vous voulez percer,
Voilà par quel chemin vos coups doivent passer [1].

SCÈNE VII.

AGAMEMNON.

Et voilà ce qui rend sa perte inévitable.
Ma fille toute seule étoit plus redoutable.
Ton insolent amour, qui croit m'épouvanter,
Vient de hâter le coup que tu veux arrêter.
Ne délibérons plus. Bravons sa violence :
Ma gloire intéressée emporte la balance.
Achille menaçant détermine mon cœur :
Ma pitié sembleroit un effet de ma peur.
Holà! Gardes, à moi!

SCÈNE VIII.

AGAMEMNON, EURYBATE, GARDES.

EURYBATE.
Seigneur [2].

[1] Le même sentiment se trouve dans un passage de Sophocle où Teucer s'adresse à Agamemnon, qui vouloit refuser les honneurs de la sépulture à Ajax. Racine a traduit ce passage en marge d'un exemplaire de cet auteur qui lui a appartenu, et que l'on conserve à la bibliothèque du Roi. Le voici : « Si vous faites jeter Ajax, faites votre « compte qu'il faudra que vous nous jetiez tous trois avec lui : car « j'aime bien mieux mourir pour lui que pour votre femme ou votre « frère ; mais prenez garde qu'en voulant nous outrager, vous ne vous « repentiez de votre entreprise. » (L. B.)

[2] Il est utile de remarquer combien Racine est fidèle aux convenances, jusque dans les choses les moins importantes. Ici ce n'est plus

AGAMEMNON.

Que vais-je faire [1]?
Puis-je leur prononcer cet ordre sanguinaire?
Cruel! à quel combat faut-il te préparer!
Quel est cet ennemi que tu leur vas livrer?
Une mère m'attend; une mère intrépide,
Qui défendra son sang contre un père homicide :
Je verrai mes soldats, moins barbares que moi,
Respecter dans ses bras la fille de leur roi.
Achille nous menace, Achille nous méprise;
Mais ma fille en est-elle à mes lois moins soumise?
Ma fille, de l'autel cherchant à s'échapper,
Gémit-elle du coup dont je la veux frapper?
Que dis-je? Que prétend mon sacrilége zèle?
Quels vœux, en l'immolant, formerai-je sur elle?
Quelques prix glorieux qui me soient proposés,
Quels lauriers me plairont, de son sang arrosés?
Je veux fléchir des dieux la puissance suprême :
Ah! quels dieux me seroient plus cruels que moi-même?
Non, je ne puis. Cédons au sang, à l'amitié,
Et ne rougissons plus d'une juste pitié :
Qu'elle vive. Mais quoi! peu jaloux de ma gloire,
Dois-je au superbe Achille accorder la victoire?
Son téméraire orgueil, que je vais redoubler,
Croira que je lui cède, et qu'il m'a fait trembler...
De quel frivole soin mon esprit s'embarrasse!
Ne puis-je pas d'Achille humilier l'audace?
Que ma fille à ses yeux soit un sujet d'ennui [2] :

Arcas, mais un nouveau personnage, qui se présente à Agamemnon. Arcas ne paroît plus devant le roi des rois du moment où il a trahi le secret qui lui avoit été confié.

1 Ce beau mouvement de la nature agit sur Agamemnon à l'instant même où il vient d'être outragé et menacé, et cela n'est pas non plus dans Euripide. Comment Brumoy a-t-il pu dire qu'Agamemnon étoit plus roi dans Racine, et plus père dans Euripide! (L.)

2 Vers foible, où l'expression n'est pas égale à la pensée. Cette faute vient en partie de ce qu'alors le mot d'*ennui* avoit une valeur qu'il n'a plus, et qu'il ne doit pas avoir. *Un sujet de regret, de douleur et de désespoir*, voilà ce qu'Agamemnon doit dire, et ce que le mot ennui *ne dit pas. (L.)*

Il l'aime; elle vivra pour un autre que lui.
Eurybate, appelez la princesse, la reine :
Qu'elles ne craignent point.

SCÈNE IX.

AGAMEMNON, GARDES.

AGAMEMNON.

Grands dieux! si votre haine
Persévère à vouloir l'arracher de mes mains,
Que peuvent devant vous tous les foibles humains!
Loin de la secourir, mon amitié l'opprime,
Je le sais; mais, grands dieux! une telle victime
Vaut bien que, confirmant vos rigoureuses lois,
Vous me la demandiez une seconde fois[1].

SCÈNE X.

AGAMEMNON, CLYTEMNESTRE, IPHIGÉNIE, ÉRIPHILE, EURYBATE, DORIS, GARDES.

AGAMEMNON.

Allez, madame, allez, prenez soin de sa vie :
Je vous rends votre fille, et je vous la confie.
Loin de ces lieux cruels précipitez ses pas;
Mes gardes vous suivront, commandés par Arcas :
Je veux bien excuser son heureuse imprudence.
Tout dépend du secret et de la diligence :
Ulysse ni Calchas n'ont point encor parlé;
Gardez que ce départ ne leur soit révélé[2].

[1] Les scènes VII, VIII et IX ne forment qu'une scène, et même un monologue; car qu'Eurybate entre quand Agamemnon l'appelle, ou sorte quand il le renvoie, c'est toujours à soi-même que parle Agamemnon. Ce monologue est la peinture du plus violent combat entre l'amour paternel et la fierté. (L. R.)

[2] *Gardez que*, pour *prenez garde que*, est un gallicisme qui répond au *cave* des Latins, et qui est favorable à la précision poétique. (L.) — *Que tout le camp croie*, dans le vers suivant, forme une consonnance désagréable.

Cachez bien votre fille ; et que tout le camp croie
Que je la retiens seule, et que je vous renvoie.
Fuyez. Puissent les dieux, de mes larmes contents,
A mes tristes regards ne l'offrir de longtemps !
Gardes, suivez la reine.

CLYTEMNESTRE.

Ah ! seigneur !

IPHIGÉNIE.

Ah ! mon père !

AGAMEMNON.

Prévenez de Calchas l'empressement sévère.
Fuyez, vous dis-je. Et moi, pour vous favoriser,
Par de feintes raisons je m'en vais l'abuser.
Je vais faire suspendre une pompe funeste,
Et de ce jour, au moins, lui demander le reste.

SCÈNE XI.

ÉRIPHILE, DORIS.

ÉRIPHILE.

Suis-moi : ce n'est pas là, Doris, notre chemin.

DORIS.

Vous ne les suivez pas ?

ÉRIPHILE.

Ah ! je succombe enfin.
Je reconnois l'effet des tendresses d'Achille.
Je n'emporterai point une rage inutile :
Plus de raisons ; il faut ou la perdre ou périr.
Viens, te dis-je. A Calchas je vais tout découvrir[1].

[1] Ce dernier vers fait trembler pour Iphigénie, et termine de la manière la plus intéressante ce quatrième acte, le meilleur de la pièce, le plus riche en grandes situations, en magnifiques scènes, et en beautés de détail. Les comédiens ont eu quelquefois la témérité de supprimer cette dernière scène, absolument nécessaire pour lier le quatrième acte au cinquième, mais dont malheureusement ils ne sentoient point assez la nécessité. (G.)

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE CINQUIÈME.

SCÈNE I.

IPHIGÉNIE, ÆGINE.

IPHIGÉNIE.

Cesse de m'arrêter. Va, retourne à ma mère,
Ægine ; il faut des dieux apaiser la colère.
Pour ce sang malheureux qu'on veut leur dérober,
Regarde quel orage est tout prêt à tomber :
Considère l'état où la reine est réduite;
Vois comme tout le camp s'oppose à notre fuite;
Avec quelle insolence ils ont, de toutes parts,
Fait briller à nos yeux la pointe de leurs dards;
Nos gardes repoussés, la reine évanouie...
Ah! c'est trop l'exposer : souffre que je la fuie,
Et, sans attendre ici ses secours impuissants,
Laisse-moi profiter du trouble de ses sens.
Mon père même, hélas! puisqu'il faut te le dire,
Mon père, en me sauvant, ordonne que j'expire.

ÆGINE.

Lui, madame! Quoi donc? Qu'est-ce qui s'est passé ?

IPHIGÉNIE.

Achille, trop ardent, l'a peut-être offensé :
Mais le roi, qui le hait, veut que je le haïsse ;
Il ordonne à mon cœur cet affreux sacrifice :
Il m'a fait par Arcas expliquer ses souhaits;
Ægine, il me défend de lui parler jamais.

ÆGINE.

Ah, madame!

IPHIGÉNIE.

Ah, sentence! ah, rigueur inouïe!
Dieux plus doux, vous n'avez demandé que ma vie!
Mourons, obéissons. Mais qu'est-ce que je voi?
Dieux! Achille?

SCÈNE II.

ACHILLE, IPHIGÉNIE.

ACHILLE.

Venez, madame, suivez-moi:
Ne craignez ni les cris ni la foule impuissante
D'un peuple qui se presse autour de cette tente.
Paraissez; et bientôt, sans attendre mes coups,
Ces flots tumultueux s'ouvriront devant vous.
Patrocle et quelques chefs qui marchent à ma suite,
De mes Thessaliens vous amènent l'élite:
Tout le reste, assemblé près de mon étendard [1],
Vous offre de ses rangs l'invincible rempart.
A vos persécuteurs opposons cet asile :
Qu'ils viennent vous chercher sous les tentes d'Achille [2].
Quoi ! madame ! est-ce ainsi que vous me secondez ?
Ce n'est que par des pleurs que vous me répondez !
Vous fiez-vous encore à de si foibles armes?
Hâtons-nous: votre père a déja vu vos larmes.

IPHIGÉNIE.

Je le sais bien, seigneur : aussi tout mon espoir
N'est plus qu'au coup mortel que je vais recevoir [3].

ACHILLE.

Vous, mourir ? Ah ! cessez de tenir ce langage.
Songez-vous quel serment vous et moi nous engage?

1 Suivant la remarque d'un commentateur, il y a ici une faute de costume. Les Grecs des temps héroïques ne connoissoient pas *l'étendard*.

2 Cette scène, pleine d'intérêt et de chaleur, est entièrement de Racine, qui, heureusement pour nous, a conçu son Achille comme Homère ; et son rôle finira dans cette scène par un orage de fureur épouvantable, comme celui de Clytemnestre dans la grande scène de l'acte précédent. C'est l'accent que devoient avoir l'amour et la nature combattant contre les dieux, et leur disputant une victime. Mais quelle force de sentiment et de diction ne falloit-il pas pour le saisir ! (L.)

3 *Au coup*, pour *dans le coup* : il faut accorder aux poëtes ces *libertés favorables à la précision et à la rapidité du style*. (G.)

Songez-vous, pour trancher d'inutiles discours,
Que le bonheur d'Achille est fondé sur vos jours?

IPHIGÉNIE.

Le ciel n'a point aux jours de cette infortunée [1]
Attaché le bonheur de votre destinée.
Notre amour nous trompoit; et les arrêts du sort
Veulent que ce bonheur soit un fruit de ma mort.
Songez, seigneur, songez à ces moissons de gloire
Qu'à vos vaillantes mains présente la victoire :
Ce champ si glorieux où vous aspirez tous,
Si mon sang ne l'arrose, est stérile pour vous,
Telle est la loi des dieux à mon père dictée.
En vain, sourd à Calchas, il l'avoit rejetée :
Par la bouche des Grecs contre moi conjurés
Leurs ordres éternels se sont trop déclarés.
Partez; à vos honneurs j'apporte trop d'obstacles;
Vous-même dégagez la foi de vos oracles;
Signalez ce héros à la Grèce promis;
Tournez votre douleur contre ses ennemis.
Déja Priam pâlit; déja Troie en alarmes
Redoute mon bûcher, et frémit de vos larmes.
Allez; et, dans ses murs, vides de citoyens,
Faites pleurer ma mort aux veuves des Troyens.
Je meurs dans cet espoir, satisfaite et tranquille.
Si je n'ai pas vécu la compagne d'Achille,
J'espère que du moins un heureux avenir
A vos faits immortels joindra mon souvenir;
Et qu'un jour mon trépas, source de votre gloire,
Ouvrira le récit d'une si belle histoire.
Adieu prince; vivez, digne race des dieux.

ACHILLE.

Non, je ne reçois point vos funestes adieux.
En vain, par ce discours, votre cruelle adresse
Veut servir votre père, et tromper ma tendresse.

1 Les scènes d'Achille avec Iphigénie offrent d'un côté les transports de l'enthousiasmé et d'une aveugle fureur, de l'autre la vertu héroïque d'une jeune fille de quinze ans : tout son discours est un modèle d'élégance et de sensibilité : notre langue et notre poésie n'ont rien de plus enchanteur dans le pathétique doux et tendre. (G.)

En vain vous prétendez, obstinée à mourir,
Intéresser ma gloire à vous laisser périr :
Ces moissons de lauriers, ces honneurs, ces conquêtes,
Ma main, en vous servant, les trouve toutes prêtes.
Et qui de ma faveur se voudroit honorer
Si mon hymen prochain ne peut vous assurer [1] ?
Ma gloire, mon amour, vous ordonnent de vivre :
Venez, madame, il faut les en croire, et me suivre.

IPHIGÉNIE.

Qui ? moi ? que, contre un père osant me révolter,
Je mérite la mort que j'irois éviter ?
Où seroit le respect ? Et ce devoir suprême...

ACHILLE.

Vous suivrez un époux avoué par lui-même.
C'est un titre qu'en vain il prétend me voler [2],
Ne fait-il des serments que pour les violer ?
Vous-même, que retient un devoir si sévère,
Quand il vous donne à moi, n'est-il point votre père ?
Suivez-vous seulement ses ordres absolus
Quand il cesse de l'être et ne vous connaît plus ?
Enfin c'est trop tarder, ma princesse, et ma crainte...

IPHIGÉNIE.

Quoi, seigneur ! vous iriez jusques à la contrainte ?
D'un coupable transport écoutant la chaleur,
Vous pourriez ajouter ce comble à mon malheur ?
Ma gloire vous seroit moins chère que ma vie ?
Ah, seigneur ! épargnez la triste Iphigénie.
Asservie à des lois que j'ai dû respecter,

[1] Le mot *assurer* ne signifie *mettre en sûreté* que dans ce sens, *assurer une place, un pays, une province*. Du temps de Racine, son acception étoit beaucoup plus étendue.

[2] Racine a jugé sans doute que *voler* étoit un terme assez noble, puisqu'il l'a déja employé au commencement de la pièce, acte I, scène III :

> Et, si quelque insolent lui voloit sa conquête... (G.)

Mais ce mot a ici une énergie et une insolence qui ne se seroient rencontrées dans aucun autre mot de la langue. C'est Achille qui parle, il insulte celui qui veut lui enlever sa maîtresse ; le mot le plus bas produit l'effet le plus terrible.

C'est déja trop pour moi que de vous écouter :
Ne portez pas plus loin votre injuste victoire :
Ou, par mes propres mains immolée à ma gloire,
Je saurai m'affranchir, dans ces extrémités,
Du secours dangereux que vous me présentez.

ACHILLE.

Hé bien, n'en parlons plus. Obéissez, cruelle,
Et cherchez une mort qui vous semble si belle :
Portez à votre père un cœur où j'entrevoi
Moins de respect pour lui que de haine pour moi.
Une juste fureur s'empare de mon ame :
Vous allez à l'autel ; et moi, j'y cours, madame.
Si de sang et de morts le ciel est affamé,
Jamais de plus de sang ses autels n'ont fumé.
A mon aveugle amour tout sera légitime :
Le prêtre deviendra la première victime ;
Le bûcher, par mes mains détruit et renversé,
Dans le sang des bourreaux nagera dispersé ;
Et si, dans les horreurs de ce désordre extrême,
Votre père, frappé, tombe et périt lui-même,
Alors, de vos respects voyant les tristes fruits,
Reconnoissez les coups que vous aurez conduits.

IPHIGÉNIE.

Ah, seigneur ! Ah, cruel !... Mais il fuit, il m'échappe.
O toi, qui veux ma mort, me voilà seule, frappe ;
Termine, juste ciel, ma vie et mon effroi,
Et lance ici des traits qui n'accablent que moi !

SCÈNE III.

CLYTEMNESTRE, IPHIGÉNIE, EURYBATE, ÆGINE, GARDES.

CLYTEMNESTRE.

Oui, je la défendrai contre toute l'armée [1].

[1] Le trouble croît à chaque minute, et cependant l'espérance n'est *point* encore tout à fait perdue. Le spectateur, toujours agité et *toujours incertain,* attend le dénouement avec impatience. (L. R.)

Lâches, vous trahissez votre reine opprimée!

EURYBATE.

Non, madame, il suffit que vous me commandiez :
Vous nous verrez combattre et mourir à vos pieds.
Mais de nos foibles mains que pouvez-vous attendre?
Contre tant d'ennemis qui vous pourra défendre?
Ce n'est plus un vain peuple en désordre assemblé;
C'est d'un zèle fatal tout le camp aveuglé;
Plus de pitié. Calchas seul règne, seul commande :
La piété sévère exige son offrande[1].
Le roi de son pouvoir se voit déposséder,
Et lui-même au torrent nous contraint de céder.
Achille, à qui tout cède, Achille à cet orage
Voudroit lui-même en vain opposer son courage :
Que fera-t-il, madame? et qui peut dissiper
Tous les flots d'ennemis prêts à l'envelopper?

CLYTEMNESTRE.

Qu'ils viennent donc sur moi prouver leur zèle impie,
Et m'arrachent ce peu qui me reste de vie!
La mort seule, la mort pourra rompre les nœuds
Dont mes bras nous vont joindre et lier toutes deux :
Mon corps sera plutôt séparé de mon ame,
Que je souffre jamais... Ah, ma fille[2]!

IPHIGÉNIE.

Ah, madame!

[1] La religion est ici personnifiée sous le nom de *piété*. *Sévère*, cette épithète a paru trop foible à quelques critiques; elle est, au contraire, parfaitement mesurée et convenable. Eurybate croit que les dieux eux-mêmes ont parlé par la voix de Calchas. *Son offrande*, c'est l'offrande promise à *la piété*. (G.)

[2] La désolation est sur la scène jusqu'au dénouement, qu'il n'est pas possible de prévoir, et qui, par l'oracle de Calchas et la mort d'Ériphile, est à la fois vraisemblable et satisfaisant. Cette marche, on ne sauroit trop le redire, est un modèle de perfection. (L.) — Il semble qu'Iphigénie devroit répondre : *Ah, ma mère!* Pourquoi le poëte lui fait-il dire, *madame*, et dans le dernier adieu :

Daignez m'ouvrir vos bras pour la dernière fois,
Madame; et rappelant votre vertu sublime...?

Pour que sa mère et elle s'attendrissent moins, et que, dans ce cruel *moment, Clytemnestre* oublie qu'elle est mère. (L. R.)

Sous quel astre cruel avez-vous mis au jour
Le malheureux objet d'une si tendre amour!
Mais que pouvez-vous faire en l'état où nous sommes?
Vous avez à combattre et les dieux et les hommes.
Contre un peuple en fureur vous exposerez-vous?
N'allez point, dans un camp rebelle à votre époux,
Seule à me retenir vainement obstinée,
Par des soldats peut-être indignement traînée,
Présenter, pour tout fruit d'un déplorable effort,
Un spectacle à mes yeux plus cruel que la mort.
Allez : laissez aux Grecs achever leur ouvrage,
Et quittez pour jamais un malheureux rivage;
Du bûcher qui m'attend, trop voisin de ces lieux,
La flamme de trop près viendroit frapper vos yeux.
Surtout, si vous m'aimez, par cet amour de mère,
Ne reprochez jamais mon trépas à mon père[1].

CLYTEMNESTRE.

Lui! par qui votre cœur à Calchas présenté...

IPHIGÉNIE.

Pour me rendre à vos pleurs que n'a-t-il point tenté?

CLYTEMNESTRE.

Par quelle trahison le cruel m'a déçue!

IPHIGÉNIE.

Il me cédoit aux dieux, dont il m'avoit reçue.
Ma mort n'emporte pas tout le fruit de vos feux :

1 Les détails, les sentiments, les vers, tout répond au mérite de la situation et du plan. Rien n'est plus touchant que ces adieux d'Iphigénie : ce dernier vers est imité du grec : « Ne haïssez point votre « époux et mon père; » il y a aussi un endroit imité de l'*Hécube* :

Par des soldats peut-être indignement trainée, etc.

Mais il y a encore ici un grand avantage du poëte françois sur le poëte grec : c'est que, dans celui-ci, Clytemnestre, d'abord si furieuse, finit par se montrer résignée; elle tient des discours et fait des questions qui sont d'une douleur tranquille : chez Racine, au contraire, elle est dans un désespoir dont les accès deviennent plus violents jusqu'à la catastrophe : repoussée par les soldats, elle vomit des imprécations, et tombe dans une espèce de délire. C'est là de la force *tragique, et c'est* ce qui fait que le spectateur ne respire pas un moment. *(L.)*

De l'amour qui vous joint vous avez d'autres nœuds,
Vos yeux me reverront dans Oreste mon frère.
Puisse-t-il être, hélas! moins funeste à sa mère!
D'un peuple impatient vous entendez la voix.
Daignez m'ouvrir vos bras pour la dernière fois,
Madame; et rappelant votre vertu sublime...
Eurybate, à l'autel conduisez la victime.

SCÈNE IV.

CLYTEMNESTRE, ÆGINE, GARDES.

CLYTEMNESTRE.

Ah! vous n'irez pas seule; et je ne prétends pas...
Mais on se jette en foule au-devant de mes pas.
Perfides! contentez votre soif sanguinaire.

ÆGINE.

Où courez-vous, madame? et que voulez-vous faire?

CLYTEMNESTRE.

Hélas! je me consume en impuissants efforts,
Et rentre au trouble affreux dont à peine je sors[1].
Mourrai-je tant de fois sans sortir de la vie?

ÆGINE.

Ah! savez-vous le crime, et qui vous a trahie,
Madame? Savez-vous quel serpent inhumain
Iphigénie avait retiré dans son sein?
Ériphile, en ces lieux par vous-même conduite,
A seule à tous les Grecs révélé votre fuite.

CLYTEMNESTRE.

O monstre, que Mégère en ses flancs a porté[2]!

1 *Rentrer au trouble,* pour *retomber dans le trouble,* est une expression peu correcte. D'ailleurs le mot *trouble* est foible, même avec l'épithète *affreux,* pour exprimer le désespoir et la fureur de l'amour maternel. On peut reprocher au vers suivant quelque recherche dans la pensée :

Mourrai-je tant de fois sans sortir de la vie!

il est plus dans le goût de Sénèque que dans celui de Racine.

2 Toutes ces imprécations de Clytemnestre contre Ériphile et les

Monstre, que dans nos bras les enfers ont jeté !
Quoi ! tu ne mourras point ! Quoi ! pour punir son crime...
Mais où va ma douleur chercher une victime ?
Quoi ! pour noyer les Grecs et leurs mille vaisseaux [1],
Mer, tu n'ouvriras pas des abîmes nouveaux ?
Quoi ! lorsque, les chassant du port qui les recèle,
L'Aulide aura vomi leur flotte criminelle,
Les vents, les mêmes vents, si longtemps accusés,
Ne te couvriront pas de ses vaisseaux brisés ?
Et toi, soleil, et toi, qui, dans cette contrée,
Reconnois l'héritier et le vrai fils d'Atrée,
Toi, qui n'osas du père éclairer le festin,
Recule, ils t'ont appris ce funeste chemin.
Mais, cependant, ô ciel ! ô mère infortunée !
De festons odieux ma fille couronnée
Tend la gorge aux couteaux par son père apprêtés !
Calchas va dans son sang... Barbares ! arrêtez :
C'est le pur sang du dieu qui lance le tonnerre...
J'entends gronder la foudre, et sens trembler la terre :
Un dieu vengeur, un dieu fait retentir ces coups [2].

Grecs, cette apostrophe au soleil, sont d'une admirable éloquence, et donnent un grand mouvement à notre théâtre. Chez Euripide, Clytemnestre se retire lorsqu'on enlève Iphigénie : les poëtes grecs désespéroient de peindre cette douleur extrême, que les paroles semblent devoir affoiblir. (G.)

[1] Suivant la remarque de Luneau de Boisjermain, le mot *engloutir* auroit offert une image plus grande et plus juste. Car on ne peut dire *noyer des vaisseaux*, comme on dit *noyer des Grecs*. Cette expression d'ailleurs eût mieux répondu à la belle image :

L'Aulide aura vomi leur flotte criminelle.

[2] Dans ce morceau de poésie, quelle variété de sentiments, quelle force d'expressions, que d'images, et que de figures ! Cette répétition du mot *monstre*, ces apostrophes à Ériphile, à la mer, au soleil, au ciel, à elle-même, aux sacrificateurs ; ces images d'un monstre sorti des enfers, de la mer ouvrant ses abîmes, du port qui vomit la flotte des Grecs, du soleil qui recule, d'Iphigénie qui, couronnée de festons, tend la gorge aux couteaux, du tonnerre qu'elle croit entendre : toutes les beautés de la poésie la plus grande sont rassemblées dans ces vingt vers, parcequ'ils contiennent une peinture des plus violents mouvements de la nature. (L. R.)

SCÈNE V.

CLYTEMNESTRE, ARCAS, ÆGINE, GARDES.

ARCAS.

N'en doutez point, madame, un dieu combat pour vous.
Achille, en ce moment, exauce vos prières ;
Il a brisé des Grecs les trop foibles barrières :
Achille est à l'autel. Calchas est éperdu :
Le fatal sacrifice est encor suspendu[1].
On se menace, on court, l'air gémit, le fer brille.
Achille fait ranger autour de votre fille
Tous ses amis, pour lui prêts à se dévouer.
Le triste Agamemnon, qui n'ose l'avouer,
Pour détourner ses yeux des meurtres qu'il présage,
Ou pour cacher ses pleurs, s'est voilé le visage[2].
Venez, puisqu'il se tait, venez, par vos discours,
De votre défenseur appuyer le secours.
Lui-même de sa main, de sang toute fumante,
Il veut entre vos bras remettre son amante;
Lui-même il m'a chargé de conduire vos pas :
Ne craignez rien.

1 Et l'événement l'est aussi jusqu'à la dernière extrémité. Jamais on n'a porté plus loin ces alternatives de crainte et d'espérance qui soutiennent la machine du drame et l'attention du spectateur. (L.)

2 C'est Euripide qui a fourni à Racine ce beau trait d'Agamemnon qui se voile le visage. La tragédie françoise n'offrant pas la même situation que la tragédie grecque, on a dit que l'imitation n'étoit pas heureuse, et qu'Agamemnon, qui voit Achille aux prises avec l'armée, ne devoit pas rester étranger à l'événement. Cependant il est certain qu'Agamemnon ne peut s'armer pour ceux qui veulent immoler sa fille, sans cesser d'être père, ni combattre pour Achille, qui veut empêcher ce sacrifice, sans cesser d'être roi. Car, si d'un côté il s'agit du sort d'Iphigénie, de l'autre il s'agit du sort de la Grèce assemblée. Agamemnon a donc fait tout ce qu'il devoit comme roi, en cédant aux vœux de l'armée; à présent le père doit se résigner, et attendre ce que les dieux vont en ordonner, et c'est ce qu'Euripide et Racine ont exprimé par une image sublime.

CLYTEMNESTRE.

Moi, craindre ! Ah ! courons, cher Arcas.
Le plus affreux péril n'a rien dont je pâlisse.
J'irai partout... Mais, dieux ! ne vois-je pas Ulysse ?
C'est lui : ma fille est morte ! Arcas, il n'est plus temps !

SCÈNE VI.

ULYSSE, CLYTEMNESTRE, ARCAS, ÆGINE, GARDES.

ULYSSE.

Non, votre fille vit, et les dieux sont contents [1].
Rassurez-vous : le ciel a voulu vous la rendre.

CLYTEMNESTRE.

Elle vit ! Et c'est vous qui venez me l'apprendre !

ULYSSE.

Oui, c'est moi qui longtemps, contre elle et contre vous,
Ai cru devoir, madame, affermir votre époux ;
Moi qui, jaloux tantôt de l'honneur de nos armes,
Par d'austères conseils ai fait couler vos larmes :
Et qui viens, puisque enfin le ciel est apaisé,
Réparer tout l'ennui que je vous ai causé [2].

1 Pourquoi Achille ne vient-il pas lui-même, à la place d'Ulysse, remettre Iphigénie dans les bras de sa mère? Pourquoi Agamemnon ne l'accompagne-t-il pas? Pourquoi un si doux message est-il confié à un étranger, à un ennemi, ou du moins à un homme odieux à Clytemnestre? Puisque Achille, Agamemnon, Iphigénie, *brûlent de revoir Clytemnestre*, pourquoi ne viennent-ils pas? Est-il naturel qu'une mère, au lieu de voler dans les bras de sa fille, s'amuse à écouter une longue narration? Je réponds qu'Achille ne pouvoit guère faire lui-même le récit d'une action où il a joué un si grand rôle, et qu'Agamemnon, qui s'est voilé le visage, n'a rien vu, et ne peut rien raconter : Ulysse étoit donc le seul en état de se charger d'une pareille narration. Quant à la patience de Clytemnestre, qui, au lieu de s'élancer vers sa fille, s'amuse à écouter le récit de ce qui vient de se passer, l'extrême beauté de ce récit est une excuse suffisante pour cette faute. Mais je ne vois pas pourquoi, après le récit d'Ulysse, Achille, Agamemnon et Iphigénie ne reparoissent pas. (G.)

2 Nous avons déja remarqué que le mot *ennui* a beaucoup perdu de

CLYTEMNESTRE.

Ma fille! Ah, prince! O ciel! je demeure éperdue.
Quel miracle, seigneur, quel dieu me l'a rendue?

ULYSSE.

Vous m'en voyez moi-même, en cet heureux moment,
Saisi d'horreur, de joie, et de ravissement.
Jamais jour n'a paru si mortel à la Grèce.
Déja de tout le camp la discorde maîtresse
Avoit sur tous les yeux mis son bandeau fatal,
Et donné du combat le funeste signal.
De ce spectacle affreux votre fille alarmée
Voyoit pour elle Achille, et contre elle l'armée;
Mais, quoique seul pour elle, Achille furieux
Épouvantoit l'armée, et partageoit les dieux[1]
Déja de traits en l'air s'élevoit un nuage;
Déja couloit le sang, prémices du carnage:
Entre les deux partis Calchas s'est avancé,
L'œil farouche, l'air sombre, et le poil hérissé[2],
Terrible, et plein du dieu qui l'agitoit sans doute:
« Vous, Achille, a-t-il dit, et vous, Grecs, qu'on m'écoute.
« Le dieu qui maintenant vous parle par ma voix
« M'explique son oracle, et m'instruit de son choix.
« Un autre sang d'Hélène, une autre Iphigénie
« Sur ce bord immolée y doit laisser sa vie.
« Thésée avec Hélène uni secrètement
« Fit succéder l'hymen à son enlèvement:
« Une fille en sortit, que sa mère a celée;
« Du nom d'Iphigénie elle fut appelée.
« Je vis moi-même alors ce fruit de leurs amours:
« D'un sinistre avenir je menaçai ses jours.

son ancienne énergie. Racine l'a employé cinq fois dans *Iphigénie*, et l'emploi n'en a pas toujours été heureux.

1 Voilà le dernier coup de pinceau qui achève ce beau tableau de l'Achille françois modelé sur l'Achille grec. Homère et Corneille n'ont rien de plus grand que ces trois vers pour la pensée et l'expression. (L.)

2 Sans la réunion de ces traits, *l'œil farouche, l'air sombre*, et ce mot pittoresque, *hérissé*, qui finit le vers, le mot *poil*, désagréable en vers, n'auroit pu passer : il passe ici, comme faisant partie d'un tableau d'effroi. (L.)

« Sous un nom emprunté sa noire destinée
« Et ses propres fureurs ici l'ont amenée.
« Elle me voit, m'entend, elle est devant vos yeux :
« Et c'est elle, en un mot, que demandent les dieux. »
Ainsi parle Calchas. Tout le camp immobile
L'écoute avec frayeur, et regarde Ériphile.
Elle étoit à l'autel; et peut-être en son cœur
Du fatal sacrifice accusoit la lenteur.
Elle-même tantôt, d'une course subite,
Étoit venue aux Grecs annoncer votre fuite.
On admire en secret sa naissance et son sort.
Mais puisque Troie enfin est le prix de sa mort,
L'armée à haute voix se déclare contre elle,
Et prononce à Calchas sa sentence mortelle.
Déja pour la saisir Calchas lève le bras :
« Arrête, a-t-elle dit, et ne m'approche pas [1].
« Le sang de ces héros dont tu me fais descendre
« Sans tes profanes mains saura bien se répandre. »
Furieuse, elle vole, et, sur l'autel prochain,
Prend le sacré couteau, le plonge dans son sein.
A peine son sang coule et fait rougir la terre,
Les dieux font sur l'autel entendre le tonnerre;
Les vents agitent l'air d'heureux frémissements [2],
Et la mer leur répond par des mugissements;
La rive au loin gémit blanchissante d'écume :
La flamme du bûcher d'elle-même s'allume;
Le ciel brille d'éclairs, s'entr'ouvre, et parmi nous

1 Le caractère fier, énergique d'Ériphile se soutient jusqu'à la fin. Ce trait est imité du récit de la mort de Polixène, dans l'*Hécube* d'Euripide, act. III, sc. 1; la jeune princesse dit à ceux qui vouloient s'approcher pour la saisir : « O Grecs, destructeurs de ma patrie, je « meurs volontairement; que personne ne porte sur moi une main pro- « fane, je saurai tendre courageusement la tête. » (G.)

2 Racine prodigue, dans ce récit, les trésors de la poésie épique. Il faut remarquer surtout :

Les vents agitent l'air d'heureux frémissements...
La rive au loin gémit, blanchissante d'écume.

Vers très harmonieux, très pittoresques, et d'une facture antique. (G.)

Jette une sainte horreur qui nous rassure tous [1].
Le soldat, étonné, dit que dans une nue
Jusque sur le bûcher Diane est descendue;
Et croit que, s'élevant au travers de ses feux,
Elle portoit au ciel notre encens et nos vœux.
Tout s'empresse, tout part. La seule Iphigénie
Dans ce commun bonheur pleure son ennemie [2].
Des mains d'Agamemnon venez la recevoir;
Venez : Achille et lui, brûlant de vous revoir,
Madame, et désormais, tous deux d'intelligence,
Sont prêts à confirmer leur auguste alliance.

CLYTEMNESTRE.

Par quel prix, quel encens, ô ciel, puis-je jamais
Récompenser Achille, et payer tes bienfaits [3]!

1 Cette *sainte horreur qui rassure* est l'expression singulièrement heureuse d'un sentiment religieux, et semble n'avoir pu être trouvée que par un poëte aussi chrétien que Racine. (L.)

2 Dernier trait du plus aimable et du plus intéressant caractère de jeune princesse qu'on ait jamais mis au théâtre, sans en excepter Zaïre, tracé sur son modèle, mais qui lui est bien inférieure. Ce récit d'Ulysse est d'autant plus beau, qu'il finit un acte plein d'art et d'intérêt, et forme le plus heureux dénouement. (G.)

3 Voltaire a écrit que s'il falloit donner le prix de la tragédie, il seroit difficile de le refuser à *Iphigénie en Aulide*. Il y trouve tous les genres de beautés : l'intérêt du sujet, la force des situations, la variété et la vérité des caractères ; le pathétique violent dans Clytemnestre, le pathétique doux dans Iphigénie, les combats de la nature et du rang suprême dans Agamemnon, et enfin le plan le plus irréprochable et la contexture dramatique la plus parfaite ; l'incertitude, la crainte, l'espérance, la pitié, la terreur, étant soutenues, graduées, et variées, sans un seul moment de relâche, depuis le premier vers jusqu'à la dernière scène. Il ne dit rien du style : c'est celui de Racine dans toute sa perfection. Il ne mêle aucun reproche à ses louanges. S'il eût trouvé l'épisode d'Ériphile répréhensible, sans doute il en auroit fait mention : son silence sur cet objet important doit faire penser qu'il n'étoit pas de l'avis des censeurs de ce rôle, et qu'il n'a pas même cru leur opinion assez appuyée pour y faire attention. Racine s'estimoit très heureux d'avoir trouvé cette fable d'Ériphile, *d'une autre Iphigénie*, dans des traditions anciennes ; il a su la lier à son sujet si essentiellement, que l'unité n'en paroît jamais rompue ; en un mot, elle est parfaite, et conforme aux principes de l'art. L'invention de ce rôle me paroît, ainsi que l'exécution, un trait de génie, puisque cet épisode

nécessaire, non-seulement ne distrait pas un moment du danger d'Iphigénie, mais en fait même une partie essentielle, et fournit d'ailleurs à un chef-d'œuvre un dénouement aussi heureux dans toutes ses parties que le reste de la pièce. (L.)

FIN D'IPHIGÉNIE.

PHÈDRE,

TRAGÉDIE.

1677.

PRÉFACE.

Voici encore une tragédie dont le sujet est pris d'Euripide. Quoique j'aie suivi une route un peu différente de celle de cet auteur pour la conduite de l'action, je n'ai pas laissé d'enrichir ma pièce de tout ce qui m'a paru le plus éclatant dans la sienne. Quand je ne lui devrois que la seule idée du caractère de Phèdre, je pourrois dire que je lui dois ce que j'ai peut-être mis de plus raisonnable sur le théâtre[1]. Je ne suis point étonné que ce caractère ait eu un succès si heureux du temps d'Euripide, et qu'il ait encore si bien réussi dans notre siècle, puisqu'il a toutes les qualités qu'Aristote demande dans le héros de la tragédie, et qui sont propres à exciter la compassion et la terreur. En effet, Phèdre n'est ni tout à fait coupable, ni tout à fait innocente : elle est engagée, par sa destinée et par la colère des dieux, dans une passion illégitime dont elle a horreur toute la première : elle fait tous ses efforts pour la surmonter : elle aime mieux se laisser mourir que de la déclarer à personne; et lorsqu'elle est forcée de la découvrir,

[1] *Raisonnable* est une expression bien modeste. Le caractère de Phèdre est un chef-d'œuvre du génie tragique; mais Racine a raison de dire qu'il n'a pris dans Euripide que l'idée du caractère de Phèdre. Dans le poëte grec, Phèdre a bien plus de réserve et de pudeur; elle ne s'abandonne point aveuglément à sa passion. (G.)

elle en parle avec une confusion qui fait bien voir que son crime est plutôt une punition des dieux qu'un mouvement de sa volonté.

J'ai même pris soin de la rendre un peu moins odieuse qu'elle n'est dans les tragédies des anciens, où elle se résout d'elle-même à accuser Hippolyte. J'ai cru que la calomnie avoit quelque chose de trop bas et de trop noir pour la mettre dans la bouche d'une princesse qui a d'ailleurs des sentiments si nobles et si vertueux. Cette bassesse m'a paru plus convenable à une nourrice, qui pouvoit avoir des inclinations plus serviles, et qui néanmoins n'entreprend cette fausse accusation que pour sauver la vie et l'honneur de sa maîtresse. Phèdre n'y donne les mains que parcequ'elle est dans une agitation d'esprit qui la met hors d'elle-même; et elle vient un moment après dans le dessein de justifier l'innocence, et de déclarer la vérité.

Hippolyte est accusé, dans Euripide et dans Sénèque, d'avoir en effet violé sa belle-mère : *vim corpus tulit*[1]. Mais il n'est ici accusé que d'en avoir eu le dessein. J'ai voulu épargner à Thésée une confusion qui l'auroit pu rendre moins agréable aux spectateurs.

Pour ce qui est du personnage d'Hippolyte, j'avois remarqué dans les anciens qu'on reprochoit à Euripide de l'avoir représenté comme un philosophe exempt de toute imperfection : ce qui faisoit que la mort de ce jeune prince causoit beaucoup plus d'in-

[1] Acte III. sc. II.

dignation que de pitié. J'ai cru lui devoir donner quelque foiblesse qui le rendroit un peu coupable envers son père, sans pourtant lui rien ôter de cette grandeur d'ame avec laquelle il épargne l'honneur de Phèdre, et se laisse opprimer sans l'accuser. J'appelle foiblesse la passion qu'il ressent malgré lui pour Aricie, qui est la fille et la sœur des ennemis mortels de son père.

Cette Aricie n'est point un personnage de mon invention. Virgile dit qu'Hippolyte l'épousa, et en eut un fils, après qu'Esculape l'eut ressuscité [1]. Et j'ai lu encore dans quelques auteurs qu'Hippolyte avoit épousé et emmené en Italie une jeune Athénienne de grande naissance, qui s'appeloit Aricie, et qui avoit donné son nom à une petite ville d'Italie.

Je rapporte ces autorités, parceque je me suis très scrupuleusement attaché à suivre la Fable. J'ai même suivi l'histoire de Thésée, telle qu'elle est dans Plutarque. C'est dans cet historien que j'ai trouvé que ce qui avoit donné occasion de croire que Thésée fût descendu dans les enfers pour enlever Proserpine, étoit un voyage que ce prince avoit fait en Épire vers la source de l'Achéron, chez un roi dont Pirithoüs vouloit enlever la femme, et qui arrêta Thésée prisonnier, après avoir fait mourir Pirithoüs. Ainsi j'ai tâché de conserver la vraisemblance de l'histoire, sans rien perdre des ornements de la Fable, qui fournit extrêmement à la poésie; et le bruit de la mort de Thésée, fondé sur ce voyage fabuleux, donne lieu à Phè-

1 *Æneid.*, lib. VII.

dre de faire une déclaration d'amour qui devient une des principales causes de son malheur, et qu'elle n'auroit jamais osé faire tant qu'elle auroit cru que son mari étoit vivant.

Au reste, je n'ose encore assurer que cette pièce soit en effet la meilleure de mes tragédies. Je laisse et aux lecteurs et au temps à décider de son véritable prix. Ce que je puis assurer, c'est que je n'en ai point fait où la vertu soit plus mise en jour que dans celle-ci: les moindres fautes y sont sévèrement punies : la seule pensée du crime y est regardée avec autant d'horreur que le crime même; les foiblesses de l'amour y passent pour de vraies foiblesses; les passions n'y sont présentées aux yeux que pour montrer tout le désordre dont elles sont cause ; et le vice y est peint partout avec des couleurs qui en font connaître et haïr la difformité. C'est là proprement le but que tout homme qui travaille pour le public doit se proposer; et c'est ce que les premiers poëtes tragiques avoient en vue sur toute chose. Leur théâtre étoit une école où la vertu n'étoit pas moins bien enseignée que dans les écoles des philosophes. Aussi Aristote a bien voulu donner des règles du poëme dramatique; et Socrate, le plus sage des philosophes, ne dédaignoit pas de mettre la main aux tragédies d'Euripide. Il seroit à souhaiter que nos ouvrages fussent aussi solides et aussi pleins d'utiles instructions que ceux de ces poëtes. Ce seroit peut-être un moyen de réconcilier la tragédie avec quantité de personnes célèbres par leur piété et par leur doctrine, qui l'ont condamnée dans ces derniers temps, et qui en jugeroient sans

doute plus favorablement, si les auteurs songeoient autant à instruire leurs spectateurs qu'à les divertir, et s'ils suivoient en cela la véritable intention de la tragédie.

PERSONNAGES.

THÉSÉE, fils d'Égée, roi d'Athènes.
PHÈDRE, femme de Thésée, fille de Minos et de Pasiphaé.
HIPPOLYTE, fils de Thésée et d'Antiope, reine des Amazones.
ARICIE, princesse du sang royal d'Athènes.
THÉRAMÈNE, gouverneur d'Hippolyte.
ŒNONE, nourrice et confidente de Phèdre.
ISMÈNE, confidente d'Aricie.
PANOPE, femme de la suite de Phèdre.
GARDES.

Acteurs qui ont joué d'original dans *Phèdre*.

THÉSÉE.	CHAMPMESLÉ.
HIPPOLYTE.	BARON.
PHÈDRE.	Mademoiselle CHAMPMESLÉ.
ARICIE.	Mademoiselle D'ENNEBAUT.
THÉRAMÈNE.	GUÉRIN.
ŒNONE.	Mademoiselle BEAUVAL.

La scène est à Trézène, ville du Péloponnèse [1].

1 Le lieu où l'action se passe n'est pas marqué avec assez de précision. On ne peut choisir une ville tout entière pour théâtre de la scène. Nécessairement il falloit l'établir dans une des salles du palais de Thésée. (G.) — Dans la première édition, on lit *acteurs* au lieu de *personnages*, et la pièce a pour titre *Phèdre et Hippolyte*.

PHÈDRE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE I.

HIPPOLYTE, THÉRAMÈNE.

HIPPOLYTE.

Le dessein en est pris : je pars, cher Théramène,
Et quitte le séjour de l'aimable Trézène[1].
Dans le doute mortel dont je suis agité,
Je commence à rougir de mon oisiveté.
Depuis plus de six mois éloigné de mon père,
J'ignore le destin d'une tête si chère;
J'ignore jusqu'aux lieux qui le peuvent cacher.

THÉRAMÈNE.

Et dans quels lieux, seigneur, l'allez-vous donc chercher?
Déja, pour satisfaire à votre juste crainte,
J'ai couru les deux mers que sépare Corinthe;
J'ai demandé Thésée aux peuples de ces bords
Où l'on voit l'Achéron se perdre chez les morts;
J'ai visité l'Élide, et, laissant le Ténare,
Passé jusqu'à la mer qui vit tomber Icare.
Sur quel espoir nouveau, dans quels heureux climats
Croyez-vous découvrir la trace de ses pas?
Qui sait même, qui sait si le roi votre père
Veut que de son absence on sache le mystère?
Et si lorsque avec vous nous tremblons pour ses jours,
Tranquille, et nous cachant de nouvelles amours,

1 Cette épithète, *aimable*, appliquée à une ville, est du goût et du style antique : rien n'est si commun chez les poëtes grecs. (G.)

Ce héros n'attend point qu'une amante abusée [1]...

HIPPOLYTE.

Cher Théramène, arrête et respecte Thésée.
De ses jeunes erreurs désormais revenu,
Par un indigne obstacle il n'est point retenu;
Et, fixant de ses vœux l'inconstance fatale,
Phèdre depuis longtemps ne craint plus de rivale.
Enfin, en le cherchant je suivrai mon devoir,
Et je fuirai ces lieux, que je n'ose plus voir.

THERAMÈNE.

Hé! depuis quand, seigneur, craignez-vous la présence [2]
De ces paisibles lieux si chers à votre enfance,
Et dont je vous ai vu préférer le séjour
Au tumulte pompeux d'Athène et de la cour?
Quel péril, ou plutôt quel chagrin vous en chasse?

HIPPOLYTE.

Cet heureux temps n'est plus. Tout a changé de face,
Depuis que sur ces bords les dieux ont envoyé
La fille de Minos et de Pasiphaé.

THÉRAMÈNE.

J'entends : de vos douleurs la cause m'est connue,
Phèdre ici vous chagrine, et blesse votre vue.
Dangereuse marâtre, à peine elle vous vit,
Que votre exil d'abord signala son crédit [3].
Mais sa haine sur vous autrefois attachée,
Ou s'est évanouie, ou s'est bien relâchée.
Et d'ailleurs, quels périls vous peut faire courir
Une femme mourante, et qui cherche à mourir?
Phèdre, atteinte d'un mal qu'elle s'obstine à taire,

[1] Théramène, gouverneur d'Hippolyte, est beaucoup moins discret et moins réservé que son élève. Lui convient-il de rappeler au fils de Thésée les foiblesses de son père? Nous le verrons bientôt conseiller à Hippolyte de les imiter. (G.)

[2] *La présence des lieux* est une figure d'une hardiesse très heureuse, également avouée par le goût et par le sentiment : les lieux sont personnifiés, et mis à la place des objets dont ils nous rappellent le souvenir. (G.)

[3] Cet *exil* est une heureuse imagination de Racine; il feint que Phèdre, encore vertueuse, a fait éloigner Hippolyte, qu'elle aime, pour se soustraire au danger de le voir souvent. (L. B.)

Lasse enfin d'elle-même et du jour qui l'éclaire,
Peut-elle contre vous former quelque dessein?

HIPPOLYTE.

Sa vaine inimitié n'est pas ce que je crains.
Hippolyte en partant fuit une autre ennemie :
Je fuis, je l'avouerai, cette jeune Aricie,
Reste d'un sang fatal conjuré contre nous.

THÉRAMÈNE.

Quoi! vous-même, seigneur, la persécutez-vous?
Jamais l'aimable sœur des cruels Pallantides[1]
Trempa-t-elle aux complots de ses frères perfides?
Et devez-vous haïr ses innocents appas?

HIPPOLYTE.

Si je la haïssois, je ne la fuirois pas.

THÉRAMÈNE.

Seigneur, m'est-il permis d'expliquer votre fuite?
Pourriez-vous n'être plus ce superbe Hippolyte
Implacable ennemi des amoureuses lois,
Et d'un joug que Thésée a subi tant de fois?
Vénus, par votre orgueil si longtemps méprisée,
Voudroit-elle à la fin justifier Thésée?
Et, vous mettant au rang du reste des mortels,
Vous a-t-elle forcé d'encenser ses autels?
Aimeriez-vous, seigneur?

HIPPOLYTE.

Ami, qu'oses-tu dire?
Toi qui connais mon cœur depuis que je respire,
Des sentiments d'un cœur si fier, si dédaigneux,
Peux-tu me demander le désaveu honteux?
C'est peu qu'avec son lait une mère amazone[2]

1 *Pallantides*, c'étoient les fils de Pallante, frère d'Égée, père de Thésée, qui, se voyant frustrés de l'espérance de succéder à leur oncle dans le royaume d'Athènes par l'arrivée de son fils, conjurèrent contre lui. Thésée les fit tous mourir. (PLUTARQ., *Vie de Thésée*, p. 5 et 6.) Ce meurtre l'obligea à s'exiler d'Athènes. (PAUSAN., *Attiq.*, p. 20.) (L. B.) — Nous remarquons ici, pour la dernière fois, que Racine emploie souvent la préposition *au* pour la préposition *dans*. *Trempa-t-elle* est un tour désagréable et dur.

2 Cette *mère amazone* étoit Antiope, reine des Amazones, selon Plutarque, *Vie de Thésée*, p. 12 ; ou Hippolyte, selon Athénée, liv. XIII

M'ait fait sucer encor cet orgueil qui t'étonne;
Dans un âge plus mûr moi-même parvenu,
Je me suis applaudi quand je me suis connu.
Attaché près de moi par un zèle sincère,
Tu me contois alors l'histoire de mon père.
Tu sais combien mon ame, attentive à ta voix,
S'échauffoit au récit de ses nobles exploits,
Quand tu me dépeignois ce héros intrépide
Consolant les mortels de l'absence d'Alcide,
Les monstres étouffés et les brigands punis[1],

p. 567, que Thésée épousa après sa première expédition contre ces célèbres héroïnes. (PAUSAN., *Attiq.*, p. 25.) (L. B.)

1 Racine a imité et embelli Ovide, qui fait ainsi l'énumération des exploits de Thésée :

« Te maxime Theseu,
« Mirata est Marathon Cretæi sanguine tauri;
« Quodque suis securus arat Cromyona colonus,
« Munus opusque tuum est. Tellus Epidauria per te
« Clavigeram vidit Vulcani occumbere prolem;
« Vidit et immitem Cephisias ora Procrusten;
« Cercyonis letum vidit Cerealis Eleusis.
« Occidit ille Sinis, magnis male viribus usus,
« Qui poterat curvare trabes, et agebat ab alto
« Ad terram late sparsuras corpora pinus.
« Tutus ad Alcathoen, Lelegeia mœnia, limes
« Composito Scirone, patet : sparsique latronis
« Terra negat sedem, sedem negat ossibus unda. »

« Illustre Thésée, Marathon t'admira lorsque tu lui apparus tout couvert du sang du Minotaure. Si l'humble laboureur cultive paisiblement les champs de Cromyon, c'est à toi, c'est à ta valeur qu'il le doit. Vainement le fils de Vulcain s'arma d'une massue; la terre d'Épidaure le vit tomber sous tes coups; les bords du Céphise furent témoins de ta victoire sur l'impitoyable Procuste. Éleusis, consacrée à Cérès, applaudit à la mort de Cercyon. Tu délivras le monde de ce Sinis, qui n'usoit de sa force prodigieuse que pour le crime. Le monstre courboit le tronc des plus grands arbres; il abaissoit jusqu'à terre la cime des pins, et y attachoit ses victimes; et soudain l'arbre, en se redressant, dispersoit dans les airs leurs membres déchirés. Enfin la mort de Sciron laisse aux voyageurs un chemin libre pour arriver aux murs d'Alcathoë, bâtis par Lélex. La terre refuse de couvrir les restes épars de ce brigand, et l'onde, indignée, les rejette sur la rive. » (*Métam.*, liv. VII, v. 433, etc.)

Procuste, Cercyon, et Sciron, et Sinis,
Et les os dispersés du géant d'Épidaure,
Et la Crète fumant du sang du Minotaure.
Mais, quand tu récitois des faits moins glorieux,
Sa foi partout offerte et reçue en cent lieux;
Hélène à ses parents dans Sparte dérobée;
Salamine témoin des pleurs de Péribée[1];
Tant d'autres dont les noms lui sont même échappés,
Trop crédules esprits que sa flamme a trompés;
Ariane aux rochers contant ses injustices[2];
Phèdre enlevée enfin sous de meilleurs auspices;
Tu sais comme à regret écoutant ce discours,
Je te pressois souvent d'en abréger le cours.
Heureux! si j'avois pu ravir à la mémoire
Cette indigne moitié d'une si belle histoire!
Et moi-même, à mon tour, je me verrois lié?
Et les dieux jusque-là m'auroient humilié?
Dans mes lâches soupirs d'autant plus méprisable,
Qu'un long amas d'honneurs rend Thésée excusable,
Qu'aucuns monstres par moi domptés jusqu'aujourd'hui[3],
Ne m'ont acquis le droit de faillir comme lui.
Quand même ma fierté pourroit s'être adoucie,
Aurois-je pour vainqueur dû choisir Aricie?
Ne souviendroit-il plus à mes sens égarés
De l'obstacle éternel qui nous a séparés?
Mon père la réprouve; et, par des lois sévères,
Il défend de donner des neveux à ses frères :

1 Cet enlèvement d'Hélène, par Thésée, a fourni à Racine le dénouement de son *Iphigénie*. *Péribée*, mère d'Ajax. (G.)

2 Ce vers est le plus beau de ceux qui composent ce résumé rapide et brillant, et qui tous sont beaux. Quel intérêt dans ce trait narratif, jeté comme en passant : *aux rochers contant ses injustices!* C'est l'imagination qui produit cet intérêt de style dans les plus petits détails. (L.)

3 *Aucun* s'employoit autrefois au pluriel avec la négation; on en trouve des exemples dans Corneille, La Fontaine, J.-B. Rousseau, etc. Aujourd'hui on ne met plus ce mot au pluriel, si ce n'est dans le style marotique. D'Olivet en a fait une règle fondée sur l'usage, et même sur la raison. En effet, *aucun* signifiant *pas un*, on ne voit pas comment le pluriel pourroit convenir à cette expression.

D'une tige coupable il craint un rejeton;
Il veut avec leur sœur ensevelir leur nom;
Et que jusqu'au tombeau soumise à sa tutelle,
Jamais les feux d'hymen ne s'allument pour elle:
Dois-je épouser ses droits contre un père irrité?
Donnerai-je l'exemple à la témérité?
Et, dans un fol amour ma jeunesse embarquée[1]...

THÉRAMÈNE.

Ah, seigneur! si votre heure est une fois marquée[2],
Le ciel de nos raisons ne sait point s'informer.
Thésée ouvre vos yeux en voulant les fermer;
Et sa haine, irritant une flamme rebelle,
Prête à son ennemie une grace nouvelle.
Enfin d'un chaste amour pourquoi vous effrayer?
S'il a quelque douceur, n'osez-vous l'essayer?
En croirez-vous toujours un farouche scrupule?
Craint-on de s'égarer sur les traces d'Hercule?
Quels courages Vénus n'a-t-elle pas domptés?
Vous-même où seriez-vous, vous qui la combattez[3],
Si toujours Antiope à ses lois opposée
D'une pudique ardeur n'eût brûlé pour Thésée?
Mais que sert d'affecter un superbe discours?
Avouez-le, tout change : et, depuis quelques jours,
On vous voit moins souvent, orgueilleux et sauvage,
Tantôt faire voler un char sur le rivage,
Tantôt, savant dans l'art par Neptune inventé,

1 *Une jeunesse embarquée dans un amour :* Boileau, satire III, et Molière, acte V d'*Amphitryon*, offrent des exemples de l'emploi de cette locution; mais elle est trop familière pour entrer dans le style tragique.

2 Il y a soixante ans que Voltaire a condamné, avec tous les bons juges, les leçons de Théramène contenues dans ce couplet, doublement répréhensibles, comme au-dessous de la gravité tragique, et peu séantes dans la bouche d'un gouverneur. C'est le seul exemple de disconvenance qui s'offre dans cette pièce, et il étonne dans Racine, qui probablement n'y a été entraîné que par trop d'envie de justifier l'amour d'Hippolyte, comme Louis Racine, qui justifie cette disconvenance, a été entraîné par trop de complaisance pour son père. (L.)

3 *Cet argument de Théramène est loin d'être tragique ; il semble que Racine l'ait emprunté des Femmes savantes*, acte I, sc. I. (G.)

Rendre docile au frein un coursier indompté;
Les forêts de nos cris moins souvent retentissent;
Chargés d'un feu secret, vos yeux s'appesantissent;
Il n'en faut point douter : vous aimez, vous brûlez;
Vous périssez d'un mal que vous dissimulez.
La charmante Aricie a-t-elle su vous plaire[1] ?

HIPPOLYTE.

Théramène, je pars, et vais chercher mon père[2].

THÉRAMÈNE.

Ne verrez-vous point Phèdre avant que de partir,
Seigneur?

HIPPOLYTE.

C'est mon dessein : tu peux l'en avertir.
Voyons-la, puisque ainsi mon devoir me l'ordonne.
Mais quel nouveau malheur trouble sa chère OEnone?

[1] Ce dernier vers est du style de la comédie, et termine d'une manière un peu foible dix vers d'une poésie admirable. Nous remarquerons que la question de Théramène ne peut être placée ici que pour faire ressortir davantage le caractère sauvage d'Hippolyte. C'est un de ces traits sur lesquels il faut réfléchir, et que Racine a toujours l'art de placer à propos. Théramène ne doit point ignorer l'amour d'Hippolyte, qui vient de lui dire :

Si je la haïssois, je ne la fuirois pas.

Son interrogation n'a donc d'autre objet que d'ajouter un trait de plus au caractère d'un jeune héros qui ne veut pas avouer son amour, parcequ'il le regarde comme une foiblesse.

[2] La manière dont cette conversation est coupée mérite d'être remarquée. L'amour d'Hippolyte est suffisamment entrevu par le spectateur pour le préparer à la déclaration qu'il entendra au second acte, et qui ne ressemblera pas à ces déclarations subites et imprévues, si fréquentes sur notre théâtre, et malheureusement d'après l'exemple de Corneille : c'est une faute grave que Racine n'a jamais commise. Il savoit trop bien que, dans le drame, tout exige des préparations, et que rien surtout n'est si ridicule qu'un amour qui tombe pour ainsi dire des nues, comme celui de Maxime, au quatrième acte de *Cinna*. De plus, Hippolyte laisse deviner son amour, et ne l'avoue pas : il ne l'avouera que devant Aricie, et au moment de se séparer d'elle. Il convenoit que le sauvage Hippolyte regardât comme une foiblesse l'amour même le plus soumis aux lois de l'innocence, et qui d'ailleurs est une désobéissance à son père, dont il lui demandera pardon. *Toutes les bienséances sont observées.* (L.)

SCÈNE II.

HIPPOLYTE, THÉRAMÈNE, OENONE.

OENONE.

Hélas, seigneur! quel trouble au mien peut être égal?
La reine touche presque à son terme fatal.
En vain à l'observer jour et nuit je m'attache;
Elle meurt dans mes bras d'un mal qu'elle me cache.
Un désordre éternel règne dans son esprit;
Son chagrin inquiet l'arrache de son lit :
Elle veut voir le jour; et sa douleur profonde
M'ordonne toutefois d'écarter tout le monde...
Elle vient.

HIPPOLYTE.

Il suffit : je la laisse en ces lieux,
Et ne lui montre point un visage odieux.

SCÈNE III.

PHÈDRE, OENONE.

PHÈDRE.

N'allons point plus avant, demeurons, chère OEnone[1].
Je ne me soutiens plus; ma force m'abandonne :
Mes yeux sont éblouis du jour que je revoi;
Et mes genoux tremblants se dérobent sous moi.
Hélas!

(Elle s'assied.)

[1] On sait que tout le commencement de cette scène, tout ce tableau si vrai et si original du délire d'une passion violente et contrainte, est à Euripide. C'est sans contredit une des plus belles conceptions de ce poëte, et une des plus théâtrales que l'on connoisse. Mais qu'il s'en faut qu'il l'ait soutenue, comme Racine, dans tout le cours de la pièce ! (L.)

ŒNONE.

Dieux tout-puissants, que nos pleurs vous apaisent!

PHÈDRE.

Que ces vains ornements, que ces voiles me pèsent[1]!
Quelle importune main, en formant tous ces nœuds,
A pris soin sur mon front d'assembler mes cheveux?
Tout m'afflige et me nuit, et conspire à me nuire.

ŒNONE.

Comme on voit tous ses vœux l'un l'autre se détruire!
Vous-même, condamnant vos injustes desseins,
Tantôt à vous parer vous excitiez nos mains;
Vous-même, rappelant votre force première,
Vous vouliez vous montrer et revoir la lumière.
Vous la voyez, madame; et, prête à vous cacher,
Vous haïssez le jour que vous veniez chercher?

PHÈDRE.

Noble et brillant auteur d'une triste famille,
Toi, dont ma mère osoit se vanter d'être fille,
Qui peut-être rougis du trouble où tu me vois,
Soleil, je te viens voir pour la dernière fois!

ŒNONE.

Quoi! vous ne perdez point cette cruelle envie?
Vous verrai-je toujours, renonçant à la vie,
Faire de votre mort les funestes apprêts?

PHÈDRE.

Dieux! que ne suis-je assise à l'ombre des forêts[2]!

[1] Des *voiles* qui *pèsent!* Quelle vérité d'idée dans cette espèce de contre-vérité d'expression! Cette singulière espèce de beauté n'est qu'indiquée dans le grec, qui dit seulement : *Je souffre avec peine le voile qui couvre ma tête:* mais Denys d'Halicarnasse remarque une intention imitative dans le commencement du vers grec, comme il y en a une dans les dernières syllabes du vers françois. Le vers grec commence par une sorte de pied composé de deux brèves et d'une longue (l'anapeste), en sorte que le vers semble tomber à la troisième syllabe, comme la tête de Phèdre. Voilà de ces finesses de diction et d'harmonie qui doivent souvent échapper aux modernes dans les écrits des anciens. (L.)

[2] Nouvel exemple de cette préoccupation dont Racine a le premier su tirer des effets admirables. Tous les commentateurs ont dit que cette scène étoit imitée d'Euripide ; mais Euripide est long, et Racine

Quand pourrai-je, au travers d'une noble poussière,
Suivre de l'œil un char fuyant dans la carrière [1] ?

ŒNONE.

Quoi, madame?

PHÈDRE.

Insensée! où suis-je? et qu'ai-je dit?
Où laissé-je égarer mes vœux et mon esprit?
Je l'ai perdu : les dieux m'en ont ravi l'usage.
OEnone, la rougeur me couvre le visage :
Je te laisse trop voir mes honteuses douleurs;
Et mes yeux, malgré moi, se remplissent de pleurs [2].

est précis. Imiter ainsi, c'est créer. Phèdre, dans le désordre de ses idées, ne répond point à Œnone, elle ne voit qu'Hippolyte ; elle s'occupe de ses amusements favoris, dont Théramène vient de parler; et l'on sent que sur le char qui fuit dans la carrière, elle place secrètement l'objet qu'elle aime. C'est ainsi que, sans avoir à rougir de l'aveu qui lui échappe, elle instruit Œnone de son secret. Cela peut bien être un effet de l'art inouï de l'auteur ; mais c'est un art caché, ou plutôt c'est l'expression même de la nature. En un mot, cette scène nous paroît si admirable, qu'un commentateur doit renoncer à toute espérance de pouvoir la louer dignement.

1 Le passage suivant, de l'*Hippolyte* d'Euripide, a certainement inspiré Racine; mais Euripide est toujours long, et Racine toujours précis.

PHÈDRE. — O dieux ! que ne puis-je me désaltérer dans l'eau pure d'une claire fontaine ! que ne suis-je étendue à l'ombre des peupliers d'une verte prairie !

LA NOURRICE. — Que dites-vous, ma fille? Ne parlez pas ainsi devant un si grand nombre de témoins : vos discours feroient croire que votre raison est égarée.

PHÈDRE. — Oh, conduisez-moi sur la montagne ! Je veux aller dans les forêts de pins, où les chiens poursuivent avec ardeur les animaux sauvages, et s'élancent sur les traces du cerf ; je veux les animer de la voix, et lancer le dard thessalien.

LA NOURRICE. — Hé, de quoi vous occupez-vous donc, ô ma fille! Laissez là la chasse et les chasseurs. (*Hippolyte*, acte II, sc. II.) (G.)

2 Imitation d'Euripide :

PHÈDRE. — Qu'ai-je fait, malheureuse? où mes sens se sont-ils égarés? Hélas! j'ai perdu la raison : un dieu cruel m'en a ravi l'usage! O infortunée! Chère nourrice, rends-moi mon voile, couvre-moi la *tête : je rougis* des discours insensés qui me sont échappés. Cache-*moi : les larmes* inondent mon visage, et la honte m'empêche de lever

OENONE.

Ah! s'il vous faut rougir, rougissez d'un silence
Qui de vos maux encore aigrit la violence.
Rebelle à tous nos soins, sourde à tous nos discours,
Voulez-vous, sans pitié, laisser finir vos jours?
Quelle fureur les borne au milieu de leur course?
Quel charme ou quel poison en a tari la source?
Les ombres par trois fois ont obscurci les cieux
Depuis que le sommeil n'est entré dans vos yeux:
Et le jour a trois fois chassé la nuit obscure
Depuis que votre corps languit sans nourriture.
A quel affreux dessein vous laissez-vous tenter [1]?
De quel droit sur vous-même osez-vous attenter?
Vous offensez les dieux auteurs de votre vie;
Vous trahissez l'époux à qui la foi vous lie;
Vous trahissez enfin vos enfants malheureux,
Que vous précipitez sous un joug rigoureux.
Songez qu'un même jour leur ravira leur mère,
Et rendra l'espérance au fils de l'étrangère,
A ce fier ennemi de vous, de votre sang,
Ce fils qu'une Amazone a porté dans son flanc,
Cet Hyppolyte [2]...

les yeux. Que le retour à la raison est douloureux! L'égarement de l'esprit est sans doute un malheur; mais, quand il faut périr, ne vaut-il pas mieux subir son sort sans le connoître? (Acte II, sc. II.) (G.)

[1] Corneille a dit dans *Héraclius :*

Impatient deja de se laisser séduire
Au premier imposteur, etc.

Voltaire fait observer avec raison que *se laisser séduire à quelqu'un* est une faute. L'expression de Racine ne nous paroît pas plus admissible. On ne peut pas dire *se laisser tenter à une chose,* comme on dit *se laisser entraîner, emporter à.*

[2] Dans Euripide, la nourrice tient le même langage :

LA NOURRICE. — Eh bien, cruelle, plus sourde à mes vœux que les flots de la mer, mourez, puisque telle est votre envie ; mais sachez que votre mort entraîne la ruine de vos enfants! bientôt ils seront chassés de la maison paternelle ; ils céderont la place au fils de l'étrangère. Vous connoissez ce superbe ennemi de notre sexe, cet orgueilleux jeune homme à qui une Amazone a donné le jour, et dont la fierté convient si peu à sa naissance illégitime, cet Hippolyte...

PHÈDRE.

Ah dieux!

ŒNONE.

Ce reproche vous touche.

PHÈDRE.

Malheureuse! quel nom est sorti de ta bouche!

ŒNONE.

Hé bien! votre colère éclate avec raison :
J'aime à vous voir frémir à ce funeste nom.
Vivez donc : que l'amour, le devoir, vous excite;
Vivez, ne souffrez pas que le fils d'une Scythe,
Accablant vos enfants d'un empire odieux,
Commande au plus beau sang de la Grèce et des dieux
Mais ne différez point; chaque moment vous tue :
Réparez promptement votre force abattue,
Tandis que de vos jours, prêts à se consumer,
Le flambeau dure encore, et peut se rallumer.

PHÈDRE.

J'en ai trop prolongé la coupable durée.

ŒNONE.

Quoi! de quelques remords êtes-vous déchirée?
Quel crime a pu produire un trouble si pressant?
Vos mains n'ont point trempé dans le sang innocent?

PHÈDRE.

Graces au ciel, mes mains ne sont point criminelles.
Plût aux dieux que mon cœur fût innocent comme elles!

ŒNONE.

Et quel affreux projet avez-vous enfanté
Dont votre cœur encor doive être épouvanté?

PHÈDRE. — Ah dieux!

LA NOURRICE. — Ce reproche vous touche.

PHÈDRE. — Ah! dans quel trouble tu m'as jetée! Que jamais, je t'en conjure par tous les dieux, ce funeste nom ne soit prononcé devant moi!

LA NOURRICE. — Oui, sans doute, ce nom doit vous être odieux: votre haine est juste. Mais réglez votre conduite sur vos sentiments; vivez pour sauver vos enfants; votre mort les livre à leur ennemi.

PHÈDRE. — J'aime mes enfants, je voudrois vivre pour eux; mais mon cruel destin veut aujourd'hui que je meure. (*Hippolyte*, acte II, scène II.) (G.)

PHÈDRE.

Je t'en ai dit assez : épargne-moi le reste.
Je meurs, pour ne point faire un aveu si funeste.

ŒNONE.

Mourez donc, et gardez un silence inhumain;
Mais pour fermer vos yeux cherchez une autre main.
Quoiqu'il vous reste à peine une foible lumière,
Mon ame chez les morts descendra la première;
Mille chemins ouverts y conduisent toujours,
Et ma juste douleur choisira les plus courts.
Cruelle! quand ma foi vous a-t-elle déçue?
Songez-vous qu'en naissant mes bras vous ont reçue [1]?
Mon pays, mes enfants, pour vous j'ai tout quitté.
Réserviez-vous ce prix à ma fidélité?

PHÈDRE.

Quel fruit espères-tu de tant de violence?
Tu frémiras d'horreur si je romps le silence.

ŒNONE.

Et que me direz-vous qui ne cède, grands dieux,
A l'horreur de vous voir expirer à mes yeux?

PHÈDRE

Quand tu sauras mon crime, et le sort qui m'accable,
Je n'en mourrai pas moins : j'en mourrai plus coupable.

ŒNONE.

Madame, au nom des pleurs que pour vous j'ai versés,
Par vos foibles genoux, que je tiens embrassés,
Délivrez mon esprit de ce funeste doute.

PHÈDRE.

Tu le veux : lève-toi.

ŒNONE.

Parlez : je vous écoute.

PHÈDRE.

Ciel! que lui vais-je dire? et par où commencer?

ŒNONE.

Par de vaines frayeurs cessez de m'offenser.

1 Le gérondif *en naissant* se rapporte par le sens à Phèdre, et par la construction à Œnone. C'est une faute de grammaire, excusable en faveur de la clarté et de la précision du vers, mais qu'il ne faudroit se permettre qu'avec la plus grande réserve, et avec les mêmes excuses bien avérées. Racine se l'est très rarement permise. (L.)

PHÈDRE.

O haine de Vénus! O fatale colère!
Dans quels égarements l'amour jeta ma mère!

ŒNONE.

Oublions-les, madame; et qu'à tout l'avenir
Un silence éternel cache ce souvenir.

PHÈDRE.

Ariane, ma sœur! de quel amour blessée [1]
Vous mourûtes aux bords où vous fûtes laissée!

ŒNONE.

Que faites-vous, madame? et quel mortel ennui
Contre tout votre sang vous anime aujourd'hui?

PHÈDRE.

Puisque Vénus le veut, de ce sang déplorable
Je péris la dernière et la plus misérable [2].

ŒNONE.

Aimez-vous?

PHÈDRE.

De l'amour j'ai toutes les fureurs.

ŒNONE.

Pour qui?

PHÈDRE.

Tu vas ouïr le comble des horreurs.
J'aime... A ce nom fatal, je tremble, je frissonne.
J'aime...

ŒNONE.

Qui?

PHÈDRE.

Tu connais ce fils de l'Amazone,
Ce prince si longtemps par moi-même opprimé?

[1] La mort d'Ariane n'est point une fiction du poëte, comme le prétend M. de La Harpe, d'après Luneau : c'est une des nombreuses traditions mythologiques dont cette fille de Minos a été l'objet. (G.)

[2] C'est une traduction littérale d'un vers de Sophocle dans la tragédie d'*Antigone*. Cette fille d'Œdipe, sur le point d'être ensevelie vivante dans une grotte profonde, s'écrie : « O tombeau, ô chambre « nuptiale, ô souterrain, ma demeure éternelle, tu vas me rejoindre à « mes parents, qui sont descendus en foule dans l'empire de Proser- « pine! *Hélas! encore à la fleur de l'âge, j'y descends la dernière et « la plus misérable.* » (Acte IV, sc. II.) (G.)

OENONE.

Hippolyte! Grands dieux!

PHÈDRE.

C'est toi qui l'as nommé [1]!

OENONE.

Juste ciel! tout mon sang dans mes veines se glace.

[1] Quel dialogue! les commentateurs y indiquent plusieurs imitations d'Euripide; mais, nous le répétons, imiter ainsi, c'est créer. On pourra s'en convaincre à la lecture de la scène grecque, traduite par Geoffroy, et que nous plaçons à la suite de celle-ci. On doit remarquer avec quel sentiment de terreur Phèdre rappelle le sort de sa famille; et cependant chaque crime qu'elle rappelle diminue l'horreur du sien. Ce n'est point un artifice de Phèdre, mais c'en est un du poëte, qui avoit besoin de préparer le public à un aveu interdit par les lois de la décence. Et la difficulté est si bien vaincue, qu'il n'y a qu'un lecteur très attentif qui s'aperçoive de l'art profond de cette scène. Voici la scène d'Euripide :

LA NOURRICE. — O ma fille, vos mains ne se sont point trempées dans le sang!

PHÈDRE. — Mes mains sont pures : mon cœur seul est souillé.

LA NOURRICE. — Un perfide ennemi n'exerceroit-il point sur vous sa vengeance par quelque maléfice?

PHÈDRE. — Ah! c'est plutôt un ami qui, sans le vouloir, m'entraine au tombeau!

LA NOURRICE. — Quoi! Thésée seroit-il coupable de quelque infidélité envers vous?

PHÈDRE. — Plaise au ciel qu'on ne m'en reproche jamais aucune envers lui!

LA NOURRICE. — Quel est donc ce terrible malheur qui vous force à mourir?

PHÈDRE. — Que t'importe mon crime? ce n'est pas envers toi que je suis criminelle.

LA NOURRICE. — Je veux le connoître : je mourrai près de vous plutôt que de vous abandonner.

PHÈDRE. — Que fais-tu? Pourquoi t'attacher à ma main? quelle est cette violence?

LA NOURRICE. — J'embrasse vos genoux, je ne les quitterai point.

PHÈDRE. — Malheur à toi si je te fais cette horrible confidence!

LA NOURRICE. — Est-il un plus grand malheur pour moi que celui de vous perdre?

PHÈDRE. — Tu me perdras; mais je sauverai mon honneur.

LA NOURRICE. — Et pourquoi me cacher ce qui vous fait honneur? C'est pour votre intérêt que je vous presse de parler.

O désespoir! ô crime! ô déplorable race!
Voyage infortuné! Rivage malheureux,
Falloit-il approcher de tes bords dangereux?

PHÈDRE.

Mon mal vient de plus loin. A peine au fils d'Égée
Sous les lois de l'hymen je m'étois engagée,
Mon repos, mon bonheur sembloit être affermi;

PHÈDRE. — Mais, si je parle, l'honneur s'évanouit et se change en opprobre.

LA NOURRICE. — Votre confiance en vos amis ne sera-t-elle pas pour vous plus honorable qu'un pareil silence?

PHÈDRE. — Ah! retire toi. Au nom des dieux, laisse ma main!

LA NOURRICE. — Non, puisque vous ne m'avez pas fait le don que j'attends.

PHÈDRE. — Eh bien, je vais te satisfaire. Je respecte ta main suppliante.

LA NOURRICE. — Je me tais donc : c'est à vous maintenant de parler.

PHÈDRE. — O ma mère, de quel fatal amour ne fûtes-vous pas la victime!

LA NOURRICE. — Pourquoi rappeler cette passion insensée?

PHÈDRE. — Et toi, sœur infortunée, épouse de Bacchus!

LA NOURRICE. — Que dites-vous, ma fille? Écartez des souvenirs injurieux à votre illustre famille.

PHÈDRE. — Et moi, la troisième et la plus malheureuse, commen vais-je terminer mes jours?

LA NOURRICE. — Je tremble. Où doit aboutir ce discours?

PHÈDRE. — Ma mort aura la même cause : l'origine de nos maux n'est pas nouvelle.

LA NOURRICE. — Je n'en suis pas plus instruite de ce que je veux savoir.

PHÈDRE. — Hélas! que ne peux-tu me dire toi-même ce qu'il faut que je dise!

LA NOURRICE. — Je ne possède pas l'art de deviner.

PHÈDRE. — Dis-moi : quel est ce sentiment que l'on nomme amour?

LA NOURRICE. — Ah! c'est le plus doux, et souvent le plus douloureux qu'on puisse éprouver.

PHÈDRE. — Hé bien! je n'en ai éprouvé que les douleurs.

LA NOURRICE. — Que dites-vous, ma fille? Vous aimez!

PHÈDRE. — Quel est celui qu'on appelle le fils de l'Amazone?

LA NOURRICE. — Hippolyte!

PHÈDRE. — C'est toi qui l'as nommé!

Athènes me montra mon superbe ennemi [1] :
Je le vis, je rougis, je pâlis à sa vue;
Un trouble s'éleva dans mon ame éperdue;
Mes yeux ne voyoient plus, je ne pouvois parler;
Je sentis tout mon corps et transir et brûler [2];

[1] Le plus beau rôle qu'on ait jamais mis sur le théâtre dans aucune langue est celui de Phèdre. Presque tout ce qu'elle dit serait une amplification fatigante, si c'était une autre qui parlât de la passion de Phèdre. Il est bien clair que, puisque Athènes lui montra son superbe ennemi Hippolyte, elle vit Hippolyte. Si elle rougit et pâlit à sa vue, elle fut sans doute troublée. Ce serait un pléonasme, une redondance oiseuse dans une étrangère qui raconterait les amours de Phèdre ; mais c'est Phèdre amoureuse et honteuse de sa passion ; son cœur est plein, tout lui échappe.

« Ut vidi, ut perii, ut me malus abstulit error ! »
Je le vis, je rougis, je pâlis à sa vue.

Peut-on mieux imiter Virgile ?

Je sentis tout mon corps et transir et brûler.
Mes yeux ne voyoient plus, je ne pouvois parler.

Peut-on mieux imiter Sapho ? Ces vers, quoique imités, coulent de source, chaque mot trouble les ames sensibles, et les pénètre. Ce n'est point une amplification, c'est le chef-d'œuvre de la nature et de l'art. (VOLT.)

[2] Dans tout ce morceau sublime de passion et de style, depuis ces mots, *mon mal vient de plus loin*, etc., rien n'est emprunté d'Euripide ; mais le poëte, toujours plein de l'esprit des anciens, a fondu dans ce couplet quelques uns des vers les plus passionnés que l'antiquité nous ait laissés ; celui de Virgile :

« Ut vidi, ut perii, ut me malus abstulit error ! »
Je le vis, je rougis, je pâlis à sa vue.

Celui d'Horace :

« In me tota ruens Venus. »
C'est Vénus tout entière à sa proie attachée.

Et trois vers de la fameuse ode de Sapho, traduite par Boileau (*Traité du Sublime*, chap. VIII.), mais qui sont rendus ici avec plus de noblesse et d'élégance :

Un trouble s'éleva dans mon ame éperdue.
Mes yeux ne voyoient plus, je ne pouvois parler;

Je reconnus Vénus et ses feux redoutables,
D'un sang qu'elle poursuit tourments inévitables.
Par des vœux assidus je crus les détourner :
Je lui bâtis un temple, et pris soin de l'orner [1];
De victimes moi-même à toute heure entourée,
Je cherchois dans leurs flancs ma raison égarée :
D'un incurable amour remèdes impuissants [2]!
En vain sur les autels ma main brûloit l'encens :
Quand ma bouche imploroit le nom de la déesse,
J'adorois Hippolyte; et, le voyant sans cesse,
Même au pied des autels que je faisois fumer,
J'offrois tout à ce dieu que je n'osois nommer.
Je l'évitois partout. O comble de misère!

Je sentis tout mon corps et transir et brûler.

Et, dans tous ces endroits imités, Racine me paroît supérieur aux originaux ; et quels originaux ! Et, dans ce qui est à lui, il n'est pas au-dessous. On convient généralement que la scène entière est un modèle étonnant de toutes les beautés tragiques et poétiques dans leur perfection : intérêt, dialogue et style, tout y est au plus haut point. (L.) — Racine avoit une grande prédilection pour la *Simèthe* de Théocrite. Il la citoit souvent comme un modèle de la peinture de l'amour ; et c'est dans cette idylle qu'il a puisé quelques uns des traits admirables de ce morceau.

[1] Il est parlé de ce temple dans Euripide, dans le scoliaste d'Homère, dans Diodore de Sicile, et dans Pausanias : elle le fit nommer *Hippolytion ;* et il fut dans la suite nommé le temple de *Vénus la spéculatrice*, parceque Phèdre l'avoit fait élever sur un endroit fort haut, d'où elle pouvoit voir Trézène, où demeuroit Hippolyte. (L. R.)

[2] Ces deux mots, *incurables* et *remèdes*, qui ne sont pas toujours très nobles dans notre langue, sont ici très élégants et très poétiques. (G.) — Racine imite ici ces beaux vers de Virgile :

« Instauratque diem donis, pecudumque reclusis
« Pectoribus inhians, spirantia consulit exta.
« Heu vatum ignaræ mentes ! Quid vota furentem,
« Quid delubra juvant? »

« Ses offrandes précèdent le jour qu'elle appelle ; et, l'œil fixé sur les flancs ouverts des victimes, elle interroge leurs entrailles palpitantes. O vanité d'une science mensongère ! Que peuvent les vœux, que peuvent les sacrifices pour calmer les fureurs d'une amante? » (*Æneid.*, lib. IV, v. 68.)

Mes yeux le retrouvoient dans les traits de son père.
Contre moi-même enfin j'osai me révolter :
J'excitai mon courage à le persécuter.
Pour bannir l'ennemi dont j'étois idolâtre,
J'affectai les chagrins d'une injuste marâtre,
Je pressai son exil; et mes cris éternels
L'arrachèrent du sein et des bras paternels.
Je respirois, Œnone; et, depuis son absence,
Mes jours, moins agités, couloient dans l'innocence :
Soumise à mon époux, et cachant mes ennuis,
De son fatal hymen je cultivois les fruits.
Vaines précautions! Cruelle destinée!
Par mon époux lui-même à Trézène amenée,
J'ai revu l'ennemi que j'avois éloigné :
Ma blessure, trop vive, aussitôt a saigné.
Ce n'est plus une ardeur dans mes veines cachée :
C'est Vénus tout entière à sa proie attachée.
J'ai conçu pour mon crime une juste terreur :
J'ai pris la vie en haine, et ma flamme en horreur;
Je voulois en mourant prendre soin de ma gloire,
Et dérober au jour une flamme si noire :
Je n'ai pu soutenir tes larmes, tes combats;
Je t'ai tout avoué; je ne m'en repens pas,
Pourvu que, de ma mort respectant les approches,
Tu ne m'affliges plus par d'injustes reproches,
Et que tes vains secours cessent de rappeler
Un reste de chaleur tout prêt à s'exhaler[1].

[1] On convient universellement avec Voltaire que le rôle de Phèdre est le plus tragique qu'on ait jamais mis en scène. Mais, comme il n'est point d'ouvrage qui puisse tout réunir, la supériorité même de ce personnage de Phèdre, unique au théâtre, jette quelque ombre sur tous les autres, qui sont, il est vrai, à peu près ce qu'ils pouvoient être, mais qui, par eux-mêmes, et par la nature du sujet, sont d'un effet médiocre, et le paroissent encore davantage à côté de Phèdre, qui heureusement suffit pour soutenir la pièce et la remplir. La conception originale de ce rôle est due à Euripide, et c'est un des plus beaux titres de sa gloire; mais Racine en a porté si loin les développements et les effets, qu'on peut dire avec vérité qu'il a créé en perfectionnant. S'il a pu ajouter à la conception de ce rôle au point de se l'approprier, c'est d'abord parcequ'elle est ici adaptée à une nou-

SCÈNE IV.

PHÈDRE, ŒNONE, PANOPE.

PANOPE.

Je voudrois vous cacher une triste nouvelle,
Madame : mais il faut que je vous la révèle.
La mort vous a ravi votre invincible époux ;
Et ce malheur n'est plus ignoré que de vous [1].

ŒNONE.

Panope, que dis-tu ?

PANOPE.

Que la reine, abusée,
En vain demande au ciel le retour de Thésée ;
Et que, par des vaisseaux arrivés dans le port,
Hippolyte, son fils, vient d'apprendre sa mort.

PHÈDRE.

Ciel !

velle conception du sujet, toute différente de celle d'Euripide, et qui n'a jamais encore été bien aperçue. On n'a pas assez vu que l'objet des deux poëtes n'étoit pas le même, et la différence du titre l'indiquoit déja. C'est *Hippolyte* qu'Euripide a fait et voulu faire, ainsi que Sénèque : Racine est le seul qui ait voulu faire une *Phèdre*, et qui l'ait faite. (L.)

1 Cette nouvelle doit bientôt se trouver fausse ; mais elle est d'autant plus vraisemblable, qu'il est dit, dès les premiers vers de la pièce, qu'on ne sait depuis six mois ce que Thésée est devenu. Ce moyen est indiqué par Sénèque ; mais il est bien plus adroitement employé par Racine. Il falloit un incident qui changeât l'état des choses, et rendit à la reine quelque motif de vivre et d'espérer. Celui-ci, ménagé avec art, termine parfaitement le premier acte. Il engage Phèdre à vivre, par le plus louable de tous les motifs, la tendresse maternelle. Il lui donne une raison plausible pour voir Hippolyte ; il donne au spectateur, comme à Phèdre, un intervalle de soulagement et une lueur d'espérance ; il amène la déclaration, et en fournit en même temps l'excuse. Enfin il prépare une révolution terrible, lorsque Phèdre apprendra le retour de Thésée. Combien de choses dans un moyen qui paroît si simple ! que de bienséances théâtrales réunies dans un seul fait ! Telle est la science de l'intrigue : et, l'on ne sauroit trop le redire, elle n'a été approfondie que par les modernes. (L.)

PANOPE.

Pour le choix d'un maître Athènes se partage :
Au prince votre fils l'un donne son suffrage,
Madame ; et de l'État l'autre, oubliant les lois,
Au fils de l'étrangère ose donner sa voix.
On dit même qu'au trône une brigue insolente
Veut placer Aricie et le sang de Pallante.
J'ai cru de ce péril vous devoir avertir.
Déja même Hippolyte est tout prêt à partir :
Et l'on craint, s'il paraît dans ce nouvel orage,
Qu'il n'entraîne après lui tout un peuple volage.

OENONE.

Panope, c'est assez : la reine, qui t'entend,
Ne négligera point cet avis important.

SCÈNE V.

PHÈDRE, OENONE.

OENONE.

Madame, je cessois de vous presser de vivre ;
Déja même au tombeau je songeois à vous suivre ;
Pour vous en détourner, je n'avois plus de voix ;
Mais ce nouveau malheur vous prescrit d'autres lois.
Votre fortune change et prend une autre face :
Le roi n'est plus, madame ; il faut prendre sa place.
Sa mort vous laisse un fils à qui vous vous devez ;
Esclave s'il vous perd, et roi si vous vivez.
Sur qui, dans son malheur, voulez-vous qu'il s'appuie ?
Ses larmes n'auront plus de main qui les essuie ;
Et ses cris innocents, portés jusques aux dieux,
Iront contre sa mère irriter ses aïeux.
Vivez ; vous n'avez plus de reproche à vous faire :
Votre flamme devient une flamme ordinaire [1] ;

[1] On sent qu'il n'y a que l'esclave Œnone qui puisse risquer une proposition si révoltante. Il n'y a ici, dans l'amour de Phèdre, que l'adultère de moins ; mais il n'est ni *ordinaire*, ni honnête, ni permis nulle part à une veuve d'épouser le fils de son mari : cela répugne à

Thésée en expirant vient de rompre les nœuds
Qui faisoient tout le crime et l'horreur de vos feux.
Hippolyte pour vous devient moins redoutable;
Et vous pouvez le voir sans vous rendre coupable.
Peut-être, convaincu de votre aversion,
Il va donner un chef à la sédition :
Détrompez son erreur, fléchissez son courage [1].
Roi de ces bords heureux, Trézène est son partage;
Mais il sait que les lois donnent à votre fils
Les superbes remparts que Minerve a bâtis.
Vous avez l'un et l'autre une juste ennemie :
Unissez-vous tous deux pour combattre Aricie.

PHÈDRE.

Hé bien! à tes conseils je me laisse entraîner [2];
Vivons, si vers la vie on peut me ramener,
Et si l'amour d'un fils, en ce moment funeste,
De mes foibles esprits peut ranimer le reste [3].

la nature. Aussi Phèdre ne donne pas la moindre marque d'assentiment à cette idée de sa nourrice, et ne consent à vivre que *par amour pour son fils*. (L.)

[1] On *détrompe quelqu'un*, on le fait revenir de son erreur ; mais on ne dit pas également *détromper l'erreur de quelqu'un*. (D'O.)

[2] Il importe de remarquer que tout l'artifice du plan, jusqu'à la moitié du troisième acte, c'est-à-dire jusqu'au retour de Thésée, tient à ce ressort si habilement imaginé du faux avis de la mort de ce prince, avis qui change d'abord la face des choses en un sens à la fin du premier acte, et la change encore en un sens tout opposé au milieu du troisième. C'est la supposition de la mort de Thésée qui ouvre quelque espérance à Phèdre, et l'enhardit à risquer une déclaration, lorsque auparavant elle ne vouloit que mourir. C'est ensuite l'apparition imprévue de Thésée, et l'effroi qu'elle conçoit des suites terribles de ce qu'elle vient de hasarder, qui la met hors d'elle-même, et qui sert à excuser le consentement qu'elle accorde, comme malgré elle, à l'accusation d'Œnone. Que d'effets dans un moyen qui paroît si simple ! Ce sont là les ressorts qui appartiennent aux maîtres de l'art, comme la multiplicité des incidents aux artistes médiocres. (L.)

[3] Que de profondeur, que de mélancolie dans ces vers ! Comme on sent que Phèdre se fait illusion à elle-même ! C'est dans l'intérêt d'un fils qu'elle *consent à être ramenée vers la vie*, et cette seule expression nous révèle *toutes ses secrètes* espérances !

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

SCÈNE I.

ARICIE, ISMÈNE.

ARICIE [1].

Hippolyte demande à me voir en ce lieu?
Hippolyte me cherche, et veut me dire adieu?
Ismène, dis-tu vrai? N'es-tu point abusée?

ISMÈNE.

C'est le premier effet de la mort de Thésée.
Préparez-vous, madame, à voir de tous côtés
Voler vers vous les cœurs par Thésée écartés.
Aricie, à la fin, de son sort est maîtresse,
Et bientôt à ses pieds verra toute la Grèce.

ARICIE.

Ce n'est donc point, Ismène, un bruit mal affermi [2]?

[1] On ne peut nier que cette scène et la suivante, quoique soutenues, autant qu'il est possible, par le mérite du style, ne soient nécessairement froides après la scène de Phèdre : la disproportion est sensible. Elles sont de plus étrangères au sujet établi jusqu'ici : c'est là l'inconvénient réel de cet épisode, et c'est pour cela qu'il n'est pas irrépréhensible comme celui d'Ériphile. Dans la suite de la pièce, ce défaut me paroît non-seulement effacé, mais bien pleinement racheté par les beautés qu'il produit. Ainsi, dans le quatrième acte, cet amour influe puissamment et sur l'action et sur l'intérêt : c'est cet amour découvert pour la première fois à Phèdre qui fait rentrer dans son cœur la vérité prête à en sortir, la frappe d'une *douleur non encore éprouvée,* et la livre au dernier désespoir ; et de là une des situations les plus violentes et une des plus éloquentes scènes qui aient signalé le génie tragique. (L.) — Lope de Véga, poëte espagnol du seizième siècle, est auteur d'une pièce intitulée *el Perseguido,* qui a plus d'un rapport avec *Phèdre.* Il est probable que Racine la connoissoit, puisqu'il avoit, ainsi que Corneille, cultivé la littérature castillane. Cette pièce a pu lui fournir l'idée du rôle d'Aricie, que les anciens n'avoient pas indiqué.

[2] Le mot *bruit*, pris dans le sens de Racine, a quelque chose de plus

Je cesse d'être esclave, et n'ai plus d'ennemi ?

ISMÈNE.

Non, madame, les dieux ne vous sont plus contraires ;
Et Thésée a rejoint les mânes de vos frères.

ARICIE.

Dit-on quelle aventure a terminé ses jours ?

ISMÈNE.

On sème de sa mort d'incroyables discours.
On dit que, ravisseur d'une amante nouvelle,
Les flots ont englouti cet époux infidèle.
On dit même, et ce bruit est partout répandu,
Qu'avec Pirithoüs aux enfers descendu,
Il a vu le Cocyte et les rivages sombres,
Et s'est montré vivant aux infernales ombres ;
Mais qu'il n'a pu sortir de ce triste séjour,
Et repasser les bords qu'on passe sans retour[1] ?

ARICIE.

Croirai-je qu'un mortel, avant sa dernière heure,
Peut pénétrer des morts la profonde demeure ?
Quel charme l'attiroit sur ces bords redoutés ?

ISMÈNE.

Thésée est mort, madame, et vous seule en doutez :
Athènes en gémit ; Trézène en est instruite,
Et déja pour son roi reconnoît Hippolyte ;
Phèdre, dans ce palais, tremblante pour son fils,
De ses amis troublés demande les avis.

vague que *nouvelle;* et, comme on dit *une nouvelle mal fondée,* on peut dire par analogie *un bruit mal fondé,* c'est-à-dire *un bruit* dénué de fondement, dénué de vraisemblance ; mais le mot *fondé* a ici une signification qu'on ne peut donner au mot *affermi ;* car, en supposant qu'il pût se joindre au mot *bruit,* il ne pourroit exprimer la consistance de la nouvelle dans les esprits. Ainsi, *un bruit mal affermi* pourroit être *très bien fondé,* comme *un bruit mal fondé* pourroit être *fort bien affermi.* On peut donc dire que le bruit de la mort de Thésée n'étoit pas *mal affermi,* puisque tout le monde croyoit à cette mort ; mais il étoit *mal fondé,* puisque Thésée vivoit encore. Les commentateurs n'ont donné aucune raison contre l'emploi de cette expression ; mais tous se sont accordés à la blâmer.

[1] Il étoit impossible de mieux rendre l'*onde irrepassable* de Virgile : *ripam irremeabilis undæ.*

ARICIE.

Et tu crois que, pour moi plus humain que son père,
Hippolyte rendra ma chaîne plus légère;
Qu'il plaindra mes malheurs?

ISMÈNE.

Madame, je le croi.

ARICIE.

L'insensible Hippolyte est-il connu de toi?
Sur quel frivole espoir penses-tu qu'il me plaigne,
Et respecte en moi seule un sexe qu'il dédaigne?
Tu vois depuis quel temps il évite nos pas,
Et cherche tous les lieux où nous ne sommes pas.

ISMÈNE.

Je sais de ses froideurs tout ce que l'on récite;
Mais j'ai vu près de vous ce superbe Hippolyte;
Et même, en le voyant, le bruit de sa fierté
A redoublé pour lui ma curiosité.
Sa présence à ce bruit n'a point paru répondre [1] :
Dès vos premiers regards je l'ai vu se confondre;
Ses yeux, qui vainement vouloient nous éviter,
Déja pleins de langueur, ne pouvoient vous quitter.
Le nom d'amant peut-être offense son courage;
Mais il en a les yeux, s'il n'en a le langage [2].

ARICIE.

Que mon cœur, chère Ismène, écoute avidement
Un discours qui peut-être a peu de fondement!

[1] *Une présence qui répond au bruit;* cela n'est pas assez nettement exprimé. Ismène veut dire que l'extérieur et la contenance d'Hippolyte démentoient sa renommée. (G.)

[2] Au premier examen, ces quatre vers, où la confidente se plaît à peindre la langueur des yeux d'Hippolyte, semblent mal s'accorder avec la rudesse et les mœurs sauvages du fils de Thésée. Un commentateur en a même fait la remarque. Mais comment n'a-t-il pas vu qu'Hippolyte est déja amoureux lorsque la confidente le peint ainsi! Cette passion, qui peut échapper aux hommes les plus exercés, n'échappe jamais aux regards d'une femme. Voilà ce que le cœur de Racine lui avoit appris, lorsqu'il mettoit ce langage dans la bouche d'Ismène. Il faut, avant d'accuser ce poëte, approfondir ses pensées; et le plus souvent on découvrira une beauté où l'on avoit cru trouver une faute.

O toi qui me connais, te sembloit-il croyable,
Que le triste jouet d'un sort impitoyable,
Un cœur toujours nourri d'amertume et de pleurs,
Dût connaître l'amour et ses folles douleurs?
Reste du sang d'un roi noble fils de la terre,
Je suis seule échappée aux fureurs de la guerre :
J'ai perdu, dans la fleur de leur jeune saison,
Six frères... Quel espoir d'une illustre maison[1] !
Le fer moissonna tout; et la terre humectée
But à regret le sang des neveux d'Érechthée[2].
Tu sais, depuis leur mort, quelle sévère loi
Défend à tous les Grecs de soupirer pour moi :
On craint que de la sœur les flammes téméraires
Ne raniment un jour la cendre de ses frères.
Mais tu sais bien aussi de quel œil dédaigneux
Je regardois ce soin d'un vainqueur soupçonneux :
Tu sais que, de tout temps à l'amour opposée,
Je rendois souvent grace à l'injuste Thésée,
Dont l'heureuse rigueur secondoit mes mépris.
Mes yeux alors, mes yeux n'avoient pas vu son fils.
Non que, par les yeux seuls lâchement enchantée,
J'aime en lui sa beauté, sa grace tant vantée,
Présents dont la nature a voulu l'honorer,
Qu'il méprise lui-même, et qu'il semble ignorer :
J'aime, je prise en lui de plus nobles richesses,
Les vertus de son père, et non point les foiblesses;
J'aime, je l'avouerai, cet orgueil généreux
Qui jamais n'a fléchi sous le joug amoureux.
Phèdre en vain s'honoroit des soupirs de Thésée :
Pour moi, je suis plus fière, et fuis la gloire aisée

[1] Plutarque en compte jusqu'à cinquante. (*Vie de Thésée.*)

[2] L'expression *la terre but le sang* est prise d'Eschyle, dans *les Sept chefs devant Thèbes*, act. IV, sc. I. Racine ajoute que la terre

But à regret le sang..... d'Érechthée.

C'est que ce roi étoit fils de la terre. (L. B.) — On a remarqué avec justesse que, la terre étant personnifiée par l'action de *boire à regret*, une épithète applicable aux personnes eût été préférable à celle d'*humectée*.

D'arracher un hommage à mille autres offert,
Et d'entrer dans un cœur de toutes parts ouvert.
Mais de faire fléchir un courage inflexible [1],
De porter la douleur dans une ame insensible,
D'enchaîner un captif de ses fers étonné,
Contre un joug qui lui plaît vainement mutiné,
C'est là ce que je veux, c'est là ce qui m'irrite.
Hercule à désarmer coûtoit moins qu'Hippolyte :
Et vaincu plus souvent, et plus tôt surmonté,
Préparoit moins de gloire aux yeux qui l'ont dompté.
Mais, chère Ismène, hélas! quelle est mon imprudence!
On ne m'opposera que trop de résistance :
Tu m'entendras peut-être, humble dans mon ennui,
Gémir du même orgueil que j'admire aujourd'hui.
Hippolyte aimeroit! par quel bonheur extrême
Aurois-je pu fléchir...

ISMÈNE.

Vous l'entendrez lui-même :
Il vient à vous.

SCÈNE II.

HIPPOLYTE, ARICIE, ISMÈNE.

HIPPOLYTE.

Madame, avant que de partir,
J'ai cru de votre sort vous devoir avertir.
Mon père ne vit plus. Ma juste défiance
Présageoit les raisons de sa trop longue absence:
La mort seule, bornant ses travaux éclatants,
Pouvoit à l'univers le cacher si longtemps.

1 L'auteur dit avec élégance *fléchir un courage inflexible;* et, dans *Athalie, réparer un outrage irréparable.* La beauté de ces vers consiste dans l'apparente incompatibilité des deux hémistiches; mais si l'on fait le verbe négatif, on n'a plus qu'une niaiserie ou un jeu de mots, comme dans ce vers de l'*Électre* de Longepierre :

Mais on n'efface point des traits ineffaçables.

Les dieux livrent enfin à la parque homicide
L'ami, le compagnon, le successeur d'Alcide.
Je crois que votre haine, épargnant ses vertus,
Écoute sans regret ces noms qui lui sont dus.
Un espoir adoucit ma tristesse mortelle :
Je puis vous affranchir d'une austère tutelle;
Je révoque des lois dont j'ai plaint la rigueur[1].
Vous pouvez disposer de vous, de votre cœur;
Et dans cette Trézène, aujourd'hui mon partage,
De mon aïeul Pitthée autrefois l'héritage,
Qui m'a, sans balancer, reconnu pour son roi,
Je vous laisse aussi libre et plus libre que moi.

ARICIE.

Modérez des bontés dont l'excès m'embarrasse.
D'un soin si généreux honorer ma disgrace,
Seigneur, c'est me ranger, plus que vous ne pensez,
Sous ces austères lois dont vous me dispensez.

HIPPOLYTE.

Du choix d'un successeur Athènes incertaine,
Parle de vous, me nomme, et le fils de la reine.

ARICIE.

De moi, seigneur?

HIPPOLYTE.

Je sais, sans vouloir me flatter,
Qu'une superbe loi semble me rejeter :
La Grèce me reproche une mère étrangère.
Mais, si pour concurrent je n'avois que mon frère,
Madame, j'ai sur lui de véritables droits,
Que je saurois sauver du caprice des lois.
Un frein plus légitime arrête mon audace :
Je vous cède, ou plutôt je vous rends une place,
Un sceptre que jadis vos aïeux ont reçu
De ce fameux mortel que la terre a conçu.
L'adoption le mit entre les mains d'Égée.
Athènes, par mon père accrue et protégée,
Reconnut avec joie un roi si généreux,

[1] Avant Racine, on auroit dit : *dont la rigueur a été cause que je vous ai plaint*. Ces tours, si remarquables par leur vivacité, ont été introduits par ce poëte dans notre langue.

Et laissa dans l'oubli vos frères malheureux.
Athènes dans ses murs maintenant vous rappelle :
Assez elle a gémi d'une longue querelle;
Assez dans ses sillons votre sang englouti
A fait fumer le champ dont il étoit sorti.
Trézène m'obéit. Les campagnes de Crète
Offrent au fils de Phèdre une riche retraite.
L'Attique est votre bien. Je pars, et vais, pour vous,
Réunir tous les vœux partagés entre nous.

ARICIE.

De tout ce que j'entends, étonnée et confuse,
Je crains presque, je crains qu'un songe ne m'abuse.
Veillé-je ? Puis-je croire un semblable dessein ?
Quel dieu, seigneur, quel dieu l'a mis dans votre sein ?
Qu'à bon droit votre gloire en tous lieux est semée !
Et que la vérité passe la renommée !
Vous-même, en ma faveur, vous voulez vous trahir !
N'étoit-ce pas assez de ne me point haïr !
Et d'avoir si longtemps pu défendre votre ame
De cette inimitié...

HIPPOLYTE.

Moi, vous haïr, madame !
Avec quelques couleurs qu'on ait peint ma fierté,
Croit-on que dans ses flancs un monstre m'ait porté ?
Quelles sauvages mœurs, quelle haine endurcie
Pourroit, en vous voyant, n'être point adoucie ?
Ai-je pu résister au charme décevant[1]...

ARICIE.

Quoi, seigneur !

HIPPOLYTE.

Je me suis engagé trop avant.
Je vois que la raison cède à la violence :
Puisque j'ai commencé de rompre le silence,
Madame, il faut poursuivre ; il faut vous informer

1 *Décevant* : vieux mot qui signifie *trompeur;* il étoit déja tombé en désuétude du temps de Racine, qui n'a pu le rajeunir, mais qui l'emploie ici avec un rare bonheur, puisqu'il est un trait de caractère. Même en déclarant son amour, Hippolyte n'ose en avouer les charmes : il y voit quelque chose de trompeur.

D'un secret que mon cœur ne peut plus renfermer.
Vous voyez devant vous un prince déplorable
D'un téméraire orgueil exemple mémorable.
Moi qui, contre l'amour fièrement révolté,
Aux fers de ses captifs ai longtemps insulté;
Qui, des foibles mortels déplorant les naufrages,
Pensois toujours du bord contempler les orages;
Asservi maintenant sous la commune loi,
Par quel trouble me vois-je emporté loin de moi!
Un moment a vaincu mon audace imprudente:
Cette ame si superbe est enfin dépendante.
Depuis près de six mois, honteux, désespéré,
Portant partout le trait dont je suis déchiré,
Contre vous, contre moi, vainement je m'éprouve:
Présente, je vous fuis; absente, je vous trouve[1];
Dans le fond des forêts votre image me suit;
La lumière du jour, les ombres de la nuit,
Tout retrace à mes yeux les charmes que j'évite;
Tout vous livre à l'envi le rebelle Hippolyte.
Moi-même, pour tout fruit de mes soins superflus,
Maintenant je me cherche, et ne me trouve plus;
Mon arc, mes javelots, mon char, tout m'importune;
Je ne me souviens plus des leçons de Neptune;
Mes seuls gémissements font retentir les bois,
Et mes coursiers oisifs ont oublié ma voix.
Peut-être le récit d'un amour si sauvage
Vous fait, en m'écoutant, rougir de votre ouvrage.
D'un cœur qui s'offre à vous quel farouche entretien!
Quel étrange captif pour un si beau lien!
Mais l'offrande à vos yeux en doit être plus chère:
Songez que je vous parle une langue étrangère:
Et ne rejetez pas des vœux mal exprimés,
Qu'Hippolyte sans vous n'auroit jamais formés[2].

1 Ce vers, qui, isolé, sentiroit un peu le madrigal, dans la bouche du farouche Hippolyte a quelque chose de si vrai, qu'il devient réellement tragique.

2 Euripide et Sénèque, fidèles aux traditions de l'antiquité, ont représenté Hippolyte comme un jeune chasseur inaccessible aux traits de l'amour. L'Hippolyte de Racine est amoureux; le poëte, en alté-

SCÈNE III.

HIPPOLYTE, ARICIE, THÉRAMÈNE, ISMÈNE.

THÉRAMÈNE.

Seigneur, la reine vient, et je l'ai devancée[1] :
Elle vous cherche.

HIPPOLYTE.

Moi ?

THÉRAMÈNE.

J'ignore sa pensée.
Mais on vous est venu demander de sa part.
Phèdre veut vous parler avant votre départ.

HIPPOLYTE.

Phèdre ! Que lui dirai-je ? Et que peut-elle attendre...

ARICIE.

Seigneur, vous ne pouvez refuser de l'entendre :
Quoique trop convaincu de son inimitié,

rant le caractère sauvage de son héros, a peut-être affoibli l'intérêt des principales situations de sa tragédie. Les critiques ont remarqué avec raison que la déclaration de Phèdre seroit plus dramatique encore, si le langage de la passion étoit inconnu à celui à qui elle s'adresse. Dans la tragédie de Racine, la vertu seule ne défend pas Hippolyte de l'amour de Phèdre : il aime Aricie, et cette passion ne peut laisser de place à aucune autre. Mais qui ne pardonneroit à Racine une faute qui est l'origine de tant de beautés inimitables ? Aricie est si tendre, si touchante, ses sentiments sont si purs, et le poëte les exprime dans une langue si harmonieuse, qu'il vous tient dans un enchantement continuel. D'ailleurs la découverte de cet amour jette un grand intérêt dans le quatrième acte, et fait naître une des scènes les plus déchirantes de la pièce. Nous ne dirons rien de la déclaration d'Hippolyte, c'est un chef-d'œuvre de poésie et d'éloquence. Qui pourroit se souvenir, en la lisant, qu'Euripide a donné à son héros une teinte plus fière et plus prononcée ?

[1] La démarche de Phèdre paroît choquer la bienséance : en sa qualité de femme, de reine et de belle-mère, elle ne doit point venir chercher Hippolyte ; c'est à Hippolyte d'aller la trouver ; mais l'aveuglement de la passion est une excuse légitime pour cette violation des bienséances. (G.)

Vous devez à ses pleurs quelque ombre de pitié.

HIPPOLYTE.

Cependant vous sortez. Et je pars : et j'ignore
Si je n'offense point les charmes que j'adore!
J'ignore si ce cœur que je laisse en vos mains....

ARICIE.

Partez, prince, et suivez vos généreux desseins :
Rendez de mon pouvoir Athènes tributaire.
J'accepte tous les dons que vous me voulez faire.
Mais cet empire enfin si grand, si glorieux,
N'est pas de vos présents le plus cher à mes yeux.

SCÈNE IV.

HIPPOLYTE, THÉRAMÈNE.

HIPPOLYTE.

Ami, tout est-il prêt? Mais la reine s'avance.
Va, que pour le départ tout s'arme en diligence.
Fais donner le signal, cours, ordonne; et revien
Me délivrer bientôt d'un fâcheux entretien.

SCÈNE V.

PHÈDRE, HIPPOLYTE, OENONE.

PHÈDRE, à Œnone, dans le fond du théâtre.

Le voici : vers mon cœur tout mon sang se retire [1],

1 Les anciens Grecs n'auroient point souffert une pareille scène, si belle pour les François. Les Romains, beaucoup moins délicats, ne furent point blessés de la déclaration d'amour d'une belle-mère à son beau-fils. C'est un de leurs auteurs qui en a conçu l'idée; Racine n'a fait qu'imiter et embellir Sénèque. Les François regardent cette même scène comme une des plus théâtrales de la tragédie de *Phèdre;* et il faut bien que, sur cet article si important pour les mœurs, il y ait en France des idées diamétralement opposées à celles des Grecs, puisque le chef d'une secte de rigoristes, le grave et sévère Arnauld, fut très

J'oublie, en le voyant, ce que je viens lui dire.

OENONE.

Souvenez-vous d'un fils qui n'espère qu'en vous.

PHÈDRE.

On dit qu'un prompt départ vous éloigne de nous,
Seigneur. A vos douleurs je viens joindre mes larmes;
Je vous viens pour un fils expliquer mes alarmes.
Mon fils n'a plus de père; et le jour n'est pas loin
Qui de ma mort encor doit le rendre témoin.
Déja mille ennemis attaquent son enfance :
Vous seul pouvez contre eux embrasser sa défense.
Mais un secret remords agite mes esprits :
Je crains d'avoir fermé votre oreille à ses cris.
Je tremble que sur lui votre juste colère
Ne poursuive bientôt une odieuse mère.

HIPPOLYTE.

Madame, je n'ai point des sentiments si bas.

PHÈDRE.

Quand vous me haïriez, je ne m'en plaindrois pas[1],
Seigneur : vous m'avez vue attachée à vous nuire;
Dans le fond de mon cœur vous ne pouviez pas lire.
A votre inimitié j'ai pris soin de m'offrir :
Aux bords que j'habitois je n'ai pu vous souffrir;
En public, en secret, contre vous déclarée,
J'ai voulu par des mers en être séparée;
J'ai même défendu, par une expresse loi,
Qu'on osât prononcer votre nom devant moi.
Si pourtant à l'offense on mesure la peine,
Si la haine peut seule attirer votre haine,
Jamais femme ne fut plus digne de pitié,
Et moins digne, seigneur, de votre inimitié.

content de l'amour criminel de Phèdre, et de la manière dont elle l'exprime. Il ne blâma que l'amour innocent et vertueux d'Hippolyte : décision très bonne pour un littérateur, mais fort étrange pour un janséniste et pour un docteur en théologie. (G.)

1 Vers heureux et naturel : la douceur, la soumission de Phèdre, sont parfaitement dans le ton de la passion. Tout ce commencement de scène, dont le dialogue est si vrai, si juste et si touchant, appartient à Racine. (G.)

HIPPOLYTE.

Des droits de ses enfants une mère jalouse
Pardonne rarement au fils d'une autre épouse;
Madame, je le sais : les soupçons importuns
Sont d'un second hymen les fruits les plus communs.
Tout autre auroit pour moi pris les mêmes ombrages[1],
Et j'en aurois peut-être essuyé plus d'outrages.

PHÈDRE.

Ah, seigneur! que le ciel, j'ose ici l'attester,
De cette loi commune a voulu m'excepter!
Qu'un soin bien différent me trouble et me dévore!

HIPPOLYTE.

Madame, il n'est pas temps de vous troubler encore:
Peut-être votre époux voit encore le jour[2],
Le ciel peut à nos pleurs accorder son retour.
Neptune le protége, et ce dieu tutélaire
Ne sera pas en vain imploré par mon père[3].

PHÈDRE.

On ne voit point deux fois le rivage des morts[4],

1 VAR. *Toute* autre auroit pour moi pris les mêmes ombrages.

Le mot *ombrage*, dans le sens figuré, ne s'emploie guère qu'au singulier. Quant à la préposition *pour*, il paroît que, du temps de Racine, on disoit également *prendre ombrage pour quelqu'un*, ou *prendre ombrage de quelqu'un*. Cette dernière locution est la seule en usage aujourd'hui.

2 Si Hippolyte a lieu de croire que son père vit encore, pourquoi se hâte-t-il d'en hériter? Pourquoi fait-il le partage de ses États? Pourquoi dispose-t-il du royaume d'Athènes en faveur de cette Aricie si odieuse à son père! (G.) — La répétition du mot *encore* est une légère négligence.

3 Ces vers préparent le dénouement. Hippolyte prédit son propre malheur. C'est une grande adresse du poëte, et l'une de ces délicatesses dont Racine seul semble avoir connu le secret. (G.)

4 « . . . . Non unquam amplius
« Convexa tetigit supera, qui mersus semel
« Adiit silentem nocte perpetua domum, etc. »

« Il ne revoit jamais la lumière du jour, celui qui est une fois descendu dans la nuit éternelle, demeure silencieuse des morts. » (SÉNÈQUE, *Hippolyte*, act. I, sc. II.

Seigneur : puisque Thésée a vu les sombres bords,
En vain vous espérez qu'un dieu vous le renvoie ;
Et l'avare Achéron ne lâche point sa proie[1].
Que dis-je? Il n'est point mort, puisqu'il respire en vous.
Toujours devant mes yeux je crois voir mon époux :
Je le vois, je lui parle; et mon cœur... je m'égare,
Seigneur; ma folle ardeur malgré moi se déclare.

HIPPOLYTE.

Je vois de votre amour l'effet prodigieux :
Tout mort qu'il est, Thésée est présent à vos yeux[2];
Toujours de son amour votre ame est embrasée.

PHÈDRE.

Oui, prince, je languis, je brûle pour Thésée[3] :
Je l'aime, non point tel que l'ont vu les enfers,
Volage adorateur de mille objets divers,
Qui va du dieu des morts déshonorer la couche ;
Mais fidèle, mais fier, et même un peu farouche,
Charmant, jeune, traînant tous les cœurs après soi[4],
Tel qu'on dépeint nos dieux, ou tel que je vous voi.
Il avoit votre port, vos yeux, votre langage ;
Cette noble pudeur coloroit son visage
Lorsque de notre Crète il traversa les flots,

1 On croit que Racine a voulu exprimer, par ce mot *avare*, l'épithète de *tenacis,* qui est dans Sénèque ; mais pourquoi ce grand poëte auroit-il cherché à traduire Sénèque, quand il avoit sous les yeux Virgile, qui dit beaucoup mieux que Sénèque, au second livre des *Géorgiques,* v. 492 :

« Strepitumque Acherontis avari. »

L'épithète d'*avari,* en latin, est bien plus riche et plus poétique que celle de *tenacis.* Ce n'est donc point à Sénèque que Racine doit l'*avare Achéron :* c'est à Virgile, bien plus digne d'avoir un tel imitateur. (G.)

2 *Tout mort qu'il est,* expression un peu trop familière, qui est relevée par l'hémistiche suivant, mais qui, placée à la fin du vers, ne seroit pas supportable. Nul poëte n'offre un plus grand nombre de ces locutions familières, qui empruntent toute leur noblesse de la place qu'elles occupent.

3 Cette scène est en grande partie imitée de Sénèque.

4 *Après soi :* la grammaire voudroit *après lui.*

Digne sujet des vœux des filles de Minos.
Que faisiez-vous alors? Pourquoi, sans Hippolyte,
Des héros de la Grèce assembla-t-il l'élite?
Pourquoi, trop jeune encor, ne pûtes-vous alors
Entrer dans le vaisseau qui le mit sur nos bords?
Par vous auroit péri le monstre de la Crète,
Malgré tous les détours de sa vaste retraite :
Pour en développer l'embarras incertain,
Ma sœur du fil fatal eût armé votre main.
Mais non : dans ce dessein je l'aurois devancée [1];
L'amour m'en eût d'abord inspiré la pensée :
C'est moi, prince, c'est moi, dont l'utile secours
Vous eût du labyrinthe enseigné les détours.
Que de soins m'eût coûtés cette tête charmante [2] !
Un fil n'eût point assez rassuré votre amante :
Compagne du péril qu'il vous falloit chercher [3],
Moi-même devant vous j'aurois voulu marcher ;
Et Phèdre, au labyrinthe avec vous descendue,
Se seroit avec vous retrouvée ou perdue [4].

1 Cette fin du couplet n'est imitée de personne : c'est la passion portée à son comble, c'est l'ivresse de l'amour, peinte avec les couleurs les plus brillantes, les plus vives, et les plus vraies. « Quelle « fécondité d'idées, de sentiments et d'images! » s'écrie ici M. Le Franc de Pompignan, dans sa lettre à Louis Racine. « Rien n'é- « chappe à Phèdre amoureuse; ce que l'amour lui représente, elle « croit le voir ; et tout ce qu'elle voit, elle le rend visible au specta- « teur. » (L. B.)

2 Cette épithète, qui ne s'applique point à un homme dans le style noble, est ici justifiée et ennoblie par l'excès de la passion. Dans *Bajazet*, acte I, scène I, Acomat dit à Osmin, en parlant de la sultane :

Je plaignis Bajazet, je lui vantai ses charmes. (G.)

3 *Compagne du péril,* pour *votre compagne dans le péril,* est une de ces finesses de diction qui la rendent poétique. Nous ne les faisons remarquer si rarement dans Racine que parcequ'elles s'offrent à tout moment. (L.)

4 Phèdre ne finit pas ici, comme dans Sénèque, par un aveu formel de son amour, et par un mouvement qui en est la plus humiliante expression. L'égarement est porté à son comble, et son secret qui lui échappe n'est que le dernier degré du délire de la passion. On diroit

HIPPOLYTE.

Dieux ! qu'est-ce que j'entends ? Madame, oubliez-vous
Que Thésée est mon père, et qu'il est votre époux ?

PHÈDRE.

Et sur quoi jugez-vous que j'en perds la mémoire,
Prince? Aurois-je perdu tout le soin de ma gloire?

HIPPOLYTE.

Madame, pardonnez : j'avoue, en rougissant,
Que j'accusois à tort un discours innocent.
Ma honte ne peut plus soutenir votre vue ;
Et je vais...

PHÈDRE.

Ah, cruel ! tu m'as trop entendue !
Je t'en ai dit assez pour te tirer d'erreur.
Hé bien ! connais donc Phèdre et toute sa fureur :
J'aime. Ne pense pas qu'au moment que je t'aime,
Innocente à mes yeux, je m'approuve moi-même ;
Ni que du fol amour qui trouble ma raison
Ma lâche complaisance ait nourri le poison ;
Objet infortuné des vengeances célestes,
Je m'abhorre encor plus que tu ne me détestes.
Les dieux m'en sont témoins, ces dieux qui dans mon flanc
Ont allumé le feu fatal à tout mon sang ;
Ces dieux qui se sont fait une gloire cruelle
De séduire le cœur d'une foible mortelle.
Toi-même en ton esprit rappelle le passé :
C'est peu de t'avoir fui, cruel, je t'ai chassé ;
J'ai voulu te paraître odieuse, inhumaine ;
Pour mieux te résister, j'ai recherché ta haine.
De quoi m'ont profité mes inutiles soins ?
Tu me haïssois plus, je ne t'aimois pas moins ;
Tes malheurs te prêtoient encor de nouveaux charmes.
J'ai langui, j'ai séché dans les feux, dans les larmes :
Il suffit de tes yeux pour t'en persuader,
Si tes yeux un moment pouvoient me regarder [1].

que toutes les fois que Racine se sert de ce qu'un autre a fait, c'est pour montrer comment il falloit faire. (L.)

1 Quelle amertume d'idée et d'expression dans ce vers ! La passion a-t-elle quelque chose de plus douloureux ? Et tout ce couplet si ad-

Que dis-je ? Cet aveu que je te viens de faire,
Cet aveu si honteux, le crois-tu volontaire [1] ?
Tremblante pour un fils que je n'osois trahir,
Je te venois prier de ne le point haïr :
Foibles projets d'un cœur trop plein de ce qu'il aime !
Hélas ! je ne t'ai pu parler que de toi-même !
Venge-toi, punis-moi d'un odieux amour :
Digne fils du héros qui t'a donné le jour,
Délivre l'univers d'un monstre qui t'irrite.
La veuve de Thésée ose aimer Hippolyte !
Crois-moi, ce monstre affreux ne doit point t'échapper ;
Voilà mon cœur : c'est là que ta main doit frapper.
Impatient déja d'expier son offense,
Au-devant de ton bras je le sens qui s'avance.
Frappe : ou si tu le crois indigne de tes coups,
Si ta haine m'envie un supplice si doux,
Ou si d'un sang trop vil ta main seroit trempée [2],

mirable appartient au poëte françois. Il semble que quand Racine marche tout seul, il n'a d'abord suivi des modèles que pour faire voir combien il savoit les devancer. (L.)

1 Voilà peut-être ce qu'il y a de plus profond et de plus beau dans tout ce morceau. Il étoit impossible de mieux peindre l'irrésistible ascendant de la passion qui maîtrise Phèdre, et, par conséquent, de la rendre plus excusable ; et, comme on ne pouvoit la rendre intéressante qu'autant qu'elle seroit à excuser et à plaindre, l'auteur a saisi le point capital. C'étoit là l'effort et le triomphe de son art ; mais il dépendoit d'une force de conception et de style interdite à la médiocrité. (L.)

2 D'Olivet trouve un barbarisme de phrase dans l'emploi du conditionnel présent : *si ta main seroit trempée.* Desfontaines essaie longuement de justifier Racine par des règles de logique, qui ne décident pas la question. Il nous semble que, pour la décider, il suffit d'exprimer en prose l'idée de Racine, en rappelant l'indicatif des deux vers précédents. La phrase de Racine peut se construire ainsi : *Si tu crois mon cœur indigne de tes coups*, ou *si tu crois que d'un sang trop vil ta main seroit trempée.* Racine a sous-entendu le verbe *croire* dans le second membre de la phrase, et il suffit de le rétablir pour montrer la justesse de son expression. C'est une ellipse qui seule pouvoit rendre son idée, car la phrase ne présenteroit plus le même sens si l'on substituoit, comme le veut l'abbé d'Olivet, le mot *étoit* au mot *seroit*. *Si tu crois que d'un sang trop vil ta main* seroit trempée, ou si tu crois que

Au défaut de ton bras prête-moi ton épée ;
Donne[1].

OENONE.

Que faites-vous, madame ? Justes dieux !
Mais on vient : évitez des témoins odieux.
Venez, rentrez ; fuyez une honte certaine.

SCÈNE VI.

HIPPOLYTE, THÉRAMÈNE.

THÉRAMÈNE.

Est-ce Phèdre qui fuit, ou plutôt qu'on entraîne ?
Pourquoi, seigneur, pourquoi ces marques de douleur ?
Je vous vois sans épée, interdit, sans couleur !

HIPPOLYTE.

Théramène, fuyons. Ma surprise est extrême.
Je ne puis sans horreur me regarder moi-même.
Phèdre... Mais non, grands dieux ! qu'en un profond oubli
Cet horrible secret demeure enseveli[2] !

d'un sang trop vil ta main étoit trempée, ont deux significations différentes. En admettant cette ellipse, la phrase est correcte.

1 L'épée d'Hippolyte demeurée entre les mains de Phèdre est une très ingénieuse invention de Sénèque, que Racine n'a pas manqué de s'approprier. Mais ce qu'il emprunte devient toujours meilleur entre ses mains. Dans Sénèque, c'est Hippolyte qui tire son épée pour tuer Phèdre prosternée à ses genoux : l'abjection de l'une et la brutalité de l'autre sont également répréhensibles. On voit combien Racine s'y est mieux pris ; mais, pour en venir jusqu'à troubler et effrayer Hippolyte au point de laisser, avec quelque vraisemblance, son épée dans les mains de Phèdre, il falloit pousser le délire et les emportements de celle-ci jusqu'à pouvoir s'emparer de cette épée et l'emporter, tandis qu'Hippolyte reste confondu et comme hors de lui. Si tout n'étoit pas passionné jusqu'au sublime, tout seroit froid jusqu'au ridicule. Ce sujet, comme celui d'*Athalie*, dépendoit particulièrement de l'exécution. (L.) — *Au défaut de ton bras*, on diroit aujourd'hui *à défaut*, mais, du temps de Racine, *au défaut* se disoit pour *au lieu de, en place de*, etc.

2 Cette réserve dans un pareil moment, ce silence absolu, est une *beauté morale* qui appartient entièrement à Racine. Il n'est pas besoin

THÉRAMÈNE.

Si vous voulez partir, la voile est préparée.
Mais Athènes, seigneur, s'est déja déclarée;
Ses chefs ont pris les voix de toutes ses tribus :
Votre frère l'emporte, et Phèdre a le dessus.

HIPPOLYTE.

Phèdre?

THÉRAMÈNE.

Un héraut chargé des volontés d'Athènes
De l'État en ses mains vient remettre les rênes.
Son fils est roi, seigneur.

HIPPOLYTE.

Dieux, qui la connaissez,
Est-ce donc sa vertu que vous récompensez?

THÉRAMÈNE.

Cependant un bruit sourd veut que le roi respire :
On prétend que Thésée a paru dans l'Épire.
Mais moi qui l'y cherchai, seigneur, je sais trop bien...

HIPPOLYTE.

N'importe; écoutons tout, et ne négligeons rien.
Examinons ce bruit, remontons à sa source :
S'il ne mérite pas d'interrompre ma course,
Partons; et, quelque prix qu'il en puisse coûter,
Mettons le sceptre aux mains dignes de le porter [1].

de dire combien cette discrétion est supérieure aux déclamations forcenées et froides de Sénèque et d'Euripide dans la même situation, et combien elle répand d'intérêt sur Hippolyte. Mais on ne peut refuser au poëte françois cet éloge, que seul il a connu et saisi, en cet endroit, le vrai caractère de la vertu, dont le poëte grec et le poëte latin ne se sont pas doutés. (L.)

1 Luneau de Boisjermain trouve ce second acte un peu *vide d'action*, tout en convenant qu'une scène comme celle de la déclaration de Phèdre suffit pour faire valoir un acte. J'ajouterai qu'elle suffit pour le remplir. Voltaire disoit qu'il falloit regarder les cinq actes d'une tragédie *comme cinq provinces, dont chacune devoit avoir sa capitale*. En adoptant cette figure, il me semble que la *capitale* de ce second acte en vaut bien une autre, et vaut même toute une province. (L.)

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE I.

PHÈDRE, ŒNONE.

PHÈDRE.

Ah! que l'on porte ailleurs les honneurs qu'on m'envoie :
Importune, peux-tu souhaiter qu'on me voie?
De quoi viens-tu flatter mon esprit désolé?
Cache-moi bien plutôt : je n'ai que trop parlé.
Mes fureurs au dehors ont osé se répandre :
J'ai dit ce que jamais on ne devoit entendre.
Ciel! comme il m'écoutoit! Par combien de détours
L'insensible a longtemps éludé mes discours!
Comme il ne respiroit qu'une retraite prompte!
Et combien sa rougeur a redoublé ma honte!
Pourquoi détournois-tu mon funeste dessein[1]?
Hélas! quand son épée alloit chercher mon sein,
A-t-il pâli pour moi? me l'a-t-il arrachée?
Il suffit que ma main l'ait une fois touchée,
Je l'ai rendue horrible à ses yeux inhumains;
Et ce fer malheureux profaneroit ses mains.

ŒNONE.

Ainsi, dans vos malheurs ne cherchant qu'à vous plaindre,
Vous nourrissez un feu qu'il vous faudroit éteindre.
Ne vaudroit-il pas mieux, digne sang de Minos,

[1] Je ne fais remarquer que comme des hardiesses *détromper une erreur, convaincre des amours, détourner un dessein*. Car les poëtes ont droit de personnifier tout ce qu'ils veulent; mais encore faut-il qu'on sache à quel style appartiennent ces manières de parler, si l'on veut discerner en quoi l'exemple de nos bons auteurs peut faire loi, ou n'être pas suivi aveuglément. (D'O.) — Dans cet acte, Racine change de modèle, ce n'est plus Euripide qu'il imite, c'est Sénèque, et ce qu'il lui emprunte devient sous sa plume une véritable création.

Dans de plus nobles soins chercher votre repos;
Contre un ingrat qui plaît recourir à la fuite,
Régner, et de l'État embrasser la conduite?

PHÈDRE.

Moi, régner! Moi, ranger un État sous ma loi!
Quand ma foible raison ne règne plus sur moi,
Lorsque j'ai de mes sens abandonné l'empire,
Quand sous un joug honteux à peine je respire,
Quand je me meurs[1]!

ŒNONE.

Fuyez.

PHÈDRE.

Je ne le puis quitter.

ŒNONE.

Vous l'osâtes bannir, vous n'osez l'éviter?

PHÈDRE.

Il n'est plus temps : il sait mes ardeurs insensées.
De l'austère pudeur les bornes sont passées :
J'ai déclaré ma honte aux yeux de mon vainqueur,
Et l'espoir malgré moi s'est glissé dans mon cœur[2].
Toi-même, rappelant ma force défaillante,
En mon ame déja sur mes lèvres errante,

[1] Comme ce vers, coupé au second pied, semble tomber avec la phrase et avec Phèdre, et peint l'abattement et la défaillance! On pourroit remarquer en mille endroits cet art de couper le vers et de le varier, suivant l'intention de la phrase, comme dans cet autre vers,

> Si ma fille une fois met le pied dans l'Aulide,
> Elle est morte. Calchas, etc.

Mais, dans chaque genre de beautés, on a cru ne devoir s'arrêter qu'à quelques exemples, et autant qu'il le falloit pour indiquer les autres. (L)

[2] Trait de vérité frappant dans la peinture des passions. C'est ici la première fois que Phèdre parle d'*espoir :* jusque-là elle ne vouloit que mourir. Elle a fait le premier pas : elle ne peut plus s'arrêter. Voilà pour la partie morale. Pour la partie dramatique, observez que ce beau développement d'espérance qui va suivre sert à varier les effets dans une même situation; ce qui est essentiel pour sauver l'uniformité d'une plainte continue, et amener les alternatives indispensables au théâtre. Cette théorie n'est connue que des excellents artistes, et pas un n'y a manqué; c'est une des principales sources d'intérêt. (L.)

Par tes conseils flatteurs tu m'as su ranimer:
Tu m'as fait entrevoir que je pouvois l'aimer.

OENONE.

Hélas! de vos malheurs innocente ou coupable,
De quoi pour vous sauver n'étois-je point capable?
Mais si jamais l'offense irrita vos esprits,
Pouvez-vous d'un superbe oublier les mépris?
Avec quels yeux cruels sa rigueur obstinée
Vous laissoit à ses pieds peu s'en faut prosternée!
Que son farouche orgueil le rendoit odieux!
Que Phèdre en ce moment n'avoit-elle mes yeux!

PHÈDRE.

OEnone, il peut quitter cet orgueil qui te blesse;
Nourri dans les forêts, il en a la rudesse.
Hippolyte, endurci par de sauvages lois,
Entend parler d'amour pour la première fois:
Peut-être sa surprise a causé son silence;
Et nos plaintes peut-être ont trop de violence.

OENONE.

Songez qu'une barbare en son sein l'a formé[1].

PHÈDRE.

Quoique Scythe et barbare, elle a pourtant aimé.

[1] Ce dialogue coupé est une imitation de Sénèque:

NUTRIX. — « Tibi ponet odium, cujus odio forsitan
— « Persequitur omnes?
PHÆDRA. — « Precibus haud vinci potest?
NUTRIX. — « Ferus est.
PHÆDRA. — « Amore didicimus vinci feros...
NUTRIX. — « Genus omne profugit.
PHÆDRA. « Pellicis careo metu. »

LA NOURRICE. — « Cessera-t-il de vous haïr, vous qui peut-être lui faites haïr toutes les femmes?

PHÈDRE. — Les prières ne peuvent-elles le fléchir?

LA NOURRICE. — C'est un cœur farouche.

PHÈDRE. — Ne sait-on pas que les cœurs les plus farouches cèdent à l'amour?...

LA NOURRICE. — Il hait tout votre sexe.

PHÈDRE. — Je n'ai point à craindre de rivale. » (*Hippolyte*, acte I, scène II.)

OENONE.

Il a pour tout le sexe une haine fatale.

PHÈDRE.

Je ne me verrai point préférer de rivale [1].
Enfin tous tes conseils ne sont plus de saison :
Sers ma fureur, OEnone, et non point ma raison.
Il oppose à l'amour un cœur inaccessible;
Cherchons pour l'attaquer quelque endroit plus sensible :
Les charmes d'un empire ont paru le toucher;
Athènes l'attiroit, il n'a pu s'en cacher;
Déja de ses vaisseaux la pointe étoit tournée,
Et la voile flottoit aux vents abandonnée.
Va trouver de ma part ce jeune ambitieux,
OEnone; fais briller la couronne à ses yeux :
Qu'il mette sur son front le sacré diadème;
Je ne veux que l'honneur de l'attacher moi-même [2].
Cédons-lui ce pouvoir que je ne puis garder.
Il instruira mon fils dans l'art de commander;
Peut-être il voudra bien lui tenir lieu de père :
Je mets sous son pouvoir et le fils et la mère.
Pour le fléchir enfin tente tous les moyens :
Tes discours trouveront plus d'accès que les miens;
Presse, pleure, gémis; peins-lui Phèdre mourante;
Ne rougis point de prendre une voix suppliante :
Je t'avouerai de tout; je n'espère qu'en toi.
Va : j'attends ton retour pour disposer de moi.

SCÈNE II.

PHÈDRE.

O toi, qui vois la honte où je suis descendue,

[1] Ce vers, qui dans Sénèque n'est qu'un trait de passion, est dans Racine le germe d'une situation. Cette femme, qui attache un si grand prix à n'avoir point de rivale, dans quel état sera-t-elle, lorsqu'un moment après, elle apprendra qu'elle en a une! (L.)

[2] L'idée appartient à Sénèque; mais le sentiment passionné que présente le dernier vers est à Racine. Sénèque ne connoissoit point les sentiments : il n'y a chez lui que des traits et des sentences. (G.)

Implacable Vénus, suis-je assez confondue!
Tu ne saurois plus loin pousser ta cruauté.
Ton triomphe est parfait; tous tes traits ont porté.
Cruelle, si tu veux une gloire nouvelle,
Attaque un ennemi qui te soit plus rebelle.
Hippolyte te fuit; et, bravant ton courroux,
Jamais à tes autels n'a fléchi les genoux;
Ton nom semble offenser ses superbes oreilles :
Déesse, venge-toi; nos causes sont pareilles[1].
Qu'il aime... Mais déja tu reviens sur tes pas,
OEnone? On me déteste; on ne t'écoute pas?

SCÈNE III.

PHÈDRE, OENONE.

OENONE.

Il faut d'un vain amour étouffer la pensée,
Madame; rappelez votre vertu passée :
Le roi, qu'on a cru mort, va paraître à vos yeux;
Thésée est arrivé, Thésée est en ces lieux[2].
Le peuple pour le voir court et se précipite.
Je sortois par votre ordre, et cherchois Hippolyte,
Lorsque jusques au ciel mille cris élancés...

PHÈDRE.

Mon époux est vivant, OEnone; c'est assez.

1 Corneille avoit dit, dans *Médée :*

> Dieux. . . . .
> Et m'aidez à venger cette commune injure.

Ce vers, dit Voltaire, n'appartient qu'à Corneille. Racine l'a imité dans *Phèdre :* mais dans Corneille il n'est qu'une beauté de poésie; dans Racine, il est une beauté de sentiment.

2 Observez qu'il n'y a dans toute la pièce d'autres ressorts d'intrigue pour soutenir, graduer, et varier l'action, que le double incident de la mort de Thésée faussement annoncée, et de son retour inopiné, et qu'il n'en a pas fallu davantage au poëte pour une machine de cinq actes. Cependant l'action ne languit nulle part. C'est cette riche simplicité qui est un des caractères du grand talent. (L.)

J'ai fait l'indigne aveu d'un amour qui l'outrage;
Il vit : je ne veux pas en savoir davantage.

OENONE.

Quoi ?

PHÈDRE.

Je te l'ai prédit; mais tu n'as pas voulu[1] :
Sur mes justes remords tes pleurs ont prévalu.
Je mourois ce matin digne d'être pleurée;
J'ai suivi tes conseils, je meurs déshonorée.

OENONE.

Vous mourez ?

PHÈDRE.

Juste ciel! qu'ai-je fait aujourd'hui ?
Mon époux va paraître, et son fils avec lui.
Je verrai le témoin de ma flamme adultère
Observer de quel front j'ose aborder son père,
Le cœur gros de soupirs qu'il n'a point écoutés[2],
L'œil humide de pleurs par l'ingrat rebutés.
Penses-tu que, sensible à l'honneur de Thésée,
Il lui cache l'ardeur dont je suis embrasée?
Laissera-t-il trahir et son père et son roi?
Pourra-t-il contenir l'horreur qu'il a pour moi?
Il se tairoit en vain : je sais mes perfidies,
Œnone, et ne suis point de ces femmes hardies
Qui, goûtant dans le crime une tranquille paix,
Ont su se faire un front qui ne rougit jamais.
Je connais mes fureurs, je les rappelle toutes :
Il me semble déja que ces murs, que ces voûtes
Vont prendre la parole, et, prêts à m'accuser,

1 Il y a dans cette phrase, qui n'est point achevée, *Je te l'ai prédit, mais tu n'as pas voulu*, une espèce d'ellipse familière, qui est d'une singulière vérité. Tout le monde supplée aisément : *tu n'as pas voulu me croire, tu n'as pas voulu me laisser mourir;* mais s'en tenir à cette phrase de la conversation ordinaire, *tu n'as pas voulu,* est une manière de peindre le désordre et la vivacité du sentiment qui préoccupe l'ame, et cette manière est propre à l'auteur. (L.)

2 Comme ce vers et le suivant sont pleins de tristesse ! *Le cœur gros* est une phrase familière; mais que ne relèveroient pas *les soupirs qu'il n'a point écoutés !* C'est ainsi que l'on tire parti, en poésie, de toutes les sortes de langage. (L.)

Attendent mon époux pour le désabuser.
Mourons : de tant d'horreurs qu'un trépas me délivre.
Est-ce un malheur si grand que de cesser de vivre[1]?
La mort aux malheureux ne cause point d'effroi :
Je ne crains que le nom que je laisse après moi.
Pour mes tristes enfants quel affreux héritage!
Le sang de Jupiter doit enfler leur courage;
Mais, quelque juste orgueil qu'inspire un sang si beau,
Le crime d'une mère est un pesant fardeau.
Je tremble qu'un discours, hélas! trop véritable,
Un jour ne leur reproche une mère coupable.
Je tremble qu'opprimés de ce poids odieux,
L'un ni l'autre jamais n'osent lever les yeux.

OENONE.

Il n'en faut point douter, je les plains l'un et l'autre;
Jamais crainte ne fut plus juste que la vôtre.
Mais à de tels affronts pourquoi les exposer?
Pourquoi contre vous-même allez-vous déposer?
C'en est fait : on dira que Phèdre, trop coupable,
De son époux trahi fuit l'aspect redoutable.
Hippolyte est heureux qu'aux dépens de vos jours
Vous-même en expirant appuyez ses discours[2].
A votre accusateur que pourrai-je répondre?
Je serai devant lui trop facile à confondre :
De son triomphe affreux je le verrai jouir,
Et conter votre honte à qui voudra l'ouïr.
Ah! que plutôt du ciel la flamme me dévore!
Mais, ne me trompez point, vous est-il cher encore?
De quel œil voyez-vous ce prince audacieux?

PHÈDRE.

Je le vois comme un monstre effroyable à mes yeux[3].

1 Traduction de cet hémistiche de Virgile :

« Usque adeone mori miserum est? »

« Est-ce donc un si grand malheur de mourir! » (*Æneid.*, lib. XII, v. 646.) (G.)

2 La grammaire demande *appuyiez*. (Voyez une note sur le même sujet, *Mithridate*, acte III, scène III.)

3 Trait naturel et vrai, qui peint bien l'illusion que, dans certains moments, la passion se fait à elle-même. *Je le vois* et *à mes yeux*

ŒNONE.

Pourquoi donc lui céder une victoire entière?
Vous le craignez : osez l'accuser la première[1]
Du crime dont il peut vous charger aujourd'hui.
Qui vous démentira? Tout parle contre lui :
Son épée en vos mains heureusement laissée,
Votre trouble présent, votre douleur passée,
Son père par vos cris dès longtemps prévenu,
Et déja son exil par vous-même obtenu.

PHÈDRE.

Moi, que j'ose opprimer et noircir l'innocence[2]!

ŒNONE.

Mon zèle n'a besoin que de votre silence.
Tremblante comme vous, j'en sens quelques remords.
Vous me verriez plus prompte affronter mille morts.
Mais puisque je vous perds sans ce triste remède,
Votre vie est pour moi d'un prix à qui tout cède :
Je parlerai. Thésée, aigri par mes avis,
Bornera sa vengeance à l'exil de son fils :
Un père, en punissant, madame, est toujours père;
Un supplice léger suffit à sa colère.

forment une espèce de pléonasme très excusable dans le trouble et le désordre de Phèdre. (G.)

1 Dans Sénèque, la nourrice dit à Phèdre :

« Regeramus ipsi crimen, atque ultro impiam
« Venerem arguamus. Scelere velandum est scelus.
« Tutissimum est inferre, cum timeas, gradum.
« Ausæ priores simus, an passæ nefas,
« Secreta cum sit culpa, quis testis sciet? »

« Rejetons l'attentat sur lui. Nous-mêmes accusons-le d'un amour incestueux. Cachons un crime par un crime. Lorsqu'on craint, le plus sûr est d'avancer toujours. Le secret nous favorise. Quel témoin déposera contre nous? Qui saura distinguer le criminel de la victime? » (*Hippolytus*, act. III, sc. III.)

2 Cette réponse, qui respire l'horreur du crime, sort du cœur de Phèdre, et n'est point démentie, quoi qu'on en dise, par la fin de la scène. C'est alors la vue d'Hippolyte à côté de Thésée, qui bouleverse l'ame de cette malheureuse femme, au point qu'elle laisse dire et faire à Œnone tout ce qu'elle a proposé. C'est cette adresse dont Euripide et Sénèque sont également loin. (L.)

Mais le sang innocent dût-il être versé,
Que ne demande point votre honneur menacé ?
C'est un trésor trop cher pour oser le commettre.
Quelque loi qu'il vous dicte, il faut vous y soumettre,
Madame ; et, pour sauver votre honneur combattu [1],
Il faut immoler tout, et même la vertu.
On vient ; je vois Thésée.

PHÈDRE.

Ah ! je vois Hippolyte ;
Dans ses yeux insolents je vois ma perte écrite [2].
Fais ce que tu voudras, je m'abandonne à toi.
Dans le trouble où je suis, je ne puis rien pour moi.

SCÈNE IV.

THÉSÉE, PHÈDRE, HIPPOLYTE, OENONE, THÉRAMÈNE.

THESEE.

La fortune à mes vœux cesse d'être opposée,
Madame, et dans votre bras met...

PHÈDRE.

Arrêtez, Thésée,
Et ne profanez point des transports si charmants.
Je ne mérite plus ces doux empressements ;
Vous êtes offensé. La fortune jalouse
N'a pas en votre absence épargné votre épouse.
Indigne de vous plaire et de vous approcher,
Je ne dois désormais songer qu'à me cacher [3].

[1] *Combattu :* mot impropre pour *attaqué, menacé, en danger*. Trois vers plus haut, Racine avoit placé le mot propre :

Que ne demande point votre honneur menacé ? (G.)

[2] Ces deux derniers vers offrent une négligence : les mots *je vois* y sont répétés trois fois.

[3] Elle n'a pas dit un mot qui ne soit plein d'une profonde confusion, d'une profonde douleur, pas un qui, au fond, ne l'accuse elle-même, et pas un qui puisse démentir Œnone quand elle accusera Hippolyte. (L.)

SCÈNE V.

THÉSÉE, HIPPOLYTE, THÉRAMÈNE.

THÉSÉE.

Quel est l'étrange accueil qu'on fait à votre père,
Mon fils?

HIPPOLYTE.

Phèdre peut seule expliquer ce mystère.
Mais, si mes vœux ardents vous peuvent émouvoir,
Permettez-moi, seigneur, de ne la plus revoir;
Souffrez que pour jamais le tremblant Hippolyte
Disparoisse des lieux que votre épouse habite.

THÉSÉE.

Vous, mon fils, me quitter?

HIPPOLYTE.

Je ne la cherchois pas;
C'est vous qui sur ces bords conduisîtes ses pas.
Vous daignâtes, seigneur, aux rives de Trézène
Confier en partant Aricie et la reine [1] :
Je fus même chargé du soin de les garder.
Mais quels soins désormais peuvent me retarder?
Assez dans les forêts mon oisive jeunesse
Sur de vils ennemis a montré son adresse :
Ne pourrai-je, en fuyant un indigne repos,
D'un sang plus glorieux teindre mes javelots?
Vous n'aviez pas encore atteint l'âge où je touche,
Déja plus d'un tyran, plus d'un monstre farouche
Avoit de votre bras senti la pesanteur;
Déja, de l'insolence heureux persécuteur [2],

[1] *Confier à qui?* Il faudroit me confier. La phrase n'est pas complète.

[2] Vainement le poëte a voulu, par une épithète, modifier une expression qu'il sentoit bien être ici en sens contraire. *Persécuteur* ne peut jamais être pris qu'en mauvaise part. On peut poursuivre les méchants; mais on ne persécute que la vertu : ce sont deux nuances que notre langue ne permet pas de confondre, et le vers de Racine, quoique nombreux, forme une dissonance réelle entre la pensée et les mots. C'est

Vous aviez des deux mers assuré les rivages;
Le libre voyageur ne craignoit plus d'outrages;
Hercule, respirant sur le bruit de vos coups,
Déja de son travail se reposoit sur vous [1].
Et moi, fils inconnu d'un si glorieux père,
Je suis même encor loin des traces de ma mère!
Souffrez que mon courage ose enfin s'occuper :
Souffrez, si quelque monstre a pu vous échapper,
Que j'apporte à vos pieds sa dépouille honorable,
Ou que d'un beau trépas la mémoire durable,
Éternisant des jours si noblement finis,
Prouve à tout l'univers que j'étois votre fils.

THÉSÉE.

Que vois-je? Quelle horreur dans ces lieux répandue
Fait fuir devant mes yeux ma famille éperdue?
Si je reviens si craint et si peu desiré,
O ciel! de ma prison pourquoi m'as-tu tiré?
Je n'avois qu'un ami : son imprudente flamme
Du tyran de l'Épire alloit ravir la femme;
Je servois à regret ses desseins amoureux;
Mais le sort irrité nous aveugloit tous deux.
Le tyran m'a surpris sans défense et sans armes.
J'ai vu Pirithoüs, triste objet de mes larmes,
Livré par ce barbare à des monstres cruels
Qu'il nourrissoit du sang des malheureux mortels.
Moi-même il m'enferma dans des cavernes sombres,
Lieux profonds et voisins de l'empire des ombres.
Les dieux, après six mois, enfin, m'ont regardé [2] :

au reste la seule incorrection de ce morceau, d'ailleurs plein d'une noblesse qui caractérise le fils de Thésée. (L.)

[1] *De son travail* ne paroît pas une expression noble et heureuse; mais on hésite à prononcer, lorsqu'on pense qu'il ne tenoit qu'à Racine de mettre *ses travaux*, et qu'il a préféré *son travail*. (G.) Racine a préféré *son travail*, parcequ'en parlant d'Hercule, *les travaux* auroient signifié *les douze travaux*. Or, il est clair qu'il ne pouvoit pas dire :

De ses douze travaux se reposoit sur vous.

Son travail, c'est-à-dire *sa tâche* habituelle d'exterminer les monstres.

[2] *M'ont regardé* : expression tirée de la Bible, pour dire *ont eu pitié de moi, m'ont regardé favorablement*. (G.)

J'ai su tromper les yeux par qui j'étois gardé.
D'un perfide ennemi j'ai purgé la nature;
A ses monstres lui-même a servi de pâture.
Et lorsque avec transport je pense m'approcher
De tout ce que les dieux m'ont laissé de plus cher;
Que dis-je? quand mon ame, à soi-même rendue,
Vient se rassasier d'une si chère vue,
Je n'ai pour tout accueil que des frémissements;
Tout fuit, tout se refuse à mes embrassements.
Et moi-même, éprouvant la terreur que j'inspire,
Je voudrois être encor dans les prisons d'Épire.
Parlez. Phèdre se plaint que je suis outragé.
Qui m'a trahi? Pourquoi ne suis-je pas vengé?
La Grèce, à qui mon bras fut tant de fois utile,
A-t-elle au criminel accordé quelque asile?
Vous ne répondez point! Mon fils, mon propre fils,
Est-il d'intelligence avec mes ennemis?
Entrons : c'est trop garder un doute qui m'accable.
Connaissons à la fois le crime et le coupable :
Que Phèdre explique enfin le trouble où je la voi.

SCÈNE VI.

HIPPOLYTE, THÉRAMÈNE [1].

HIPPOLYTE.

Où tendoit ce discours qui m'a glacé d'effroi?
Phèdre, toujours en proie à sa fureur extrême,
Veut-elle s'accuser et se perdre elle-même?
Dieux! que dira le roi? Quel funeste poison
L'amour a répandu sur toute sa maison!
Moi-même, plein d'un feu que sa haine réprouve,
Quel il m'a vu jadis, et quel il me retrouve!

[1] Dans toutes les éditions faites pendant la vie de Racine, Théramène ne sort point avec Thésée : il reste sur la scène avec Hippolyte, dont il est le gouverneur. Luneau de Boisjermain et La Harpe ont fait sortir Théramène; mais Racine n'avoit pas violé la règle qui veut que les entrées et les sorties soient motivées.

De noirs pressentiments viennent m'épouvanter.
Mais l'innocence enfin n'a rien à redouter :
Allons : cherchons ailleurs par quelle heureuse adresse
Je pourrai de mon père émouvoir la tendresse,
Et lui dire un amour qu'il peut vouloir troubler,
Mais que tout son pouvoir ne sauroit ébranler.

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE QUATRIÈME.

SCÈNE I.

THÉSÉE, OENONE.

THÉSÉE.

Ah! qu'est-ce que j'entends? Un traître, un téméraire [1]
Préparoit cet outrage à l'honneur de son père?

[1] Phèdre, depuis sa sortie, a eu le loisir de réfléchir sur le conseil d'Œnone ; elle a pu l'approuver dans le premier moment de son trouble, mais elle a dû révoquer depuis son consentement, si réellement elle a tant d'horreur pour une aussi noire calomnie. Puisqu'elle permet volontairement à sa nourrice d'opprimer et de noircir l'innocence, elle est donc encore plus odieuse que la Phèdre d'Euripide, qui, du moins, n'est pas hypocrite, et qui meurt pour expier d'avance l'atrocité d'une vengeance aussi barbare. Thésée est sorti à la fin du troisième acte, dans l'intention d'interroger Phèdre :

Que Phèdre explique enfin le trouble où je la voi...
(Act. III, sc. v.)

et il ne l'a point interrogée. Il rentre au commencement du quatrième, à l'instant où Œnone vient d'accuser Hippolyte : tout annonce qu'il n'a parlé qu'à cette confidente, qu'il n'a entendu qu'elle ; et il paroît déja convaincu du crime de son fils, sur ce seul rapport et sur l'indice très suspect de l'épée d'Hippolyte. Thésée ajoute foi, avec une légèreté inexcusable, à l'accusation la plus monstrueuse, la plus invraisemblable. Si le jeune prince avoit réellement employé la violence, les cris de Phèdre, la fuite du téméraire, auroient excité un grand tumulte dans le palais ; il y auroit beaucoup de témoins : et la seule Œnone dépose ! Phèdre elle-même se tait ! Que de motifs de douter ! M. de La Harpe croit avoir trouvé un argument nouveau, décisif, péremptoire et *sans réplique*, pour justifier la crédulité de Thésée : « D'abord, dit-il, le fait est consacré par la Fable, et dès lors il est « reçu que le spectateur s'y prête jusqu'à un certain point... De plus, « les apparences sont ici très fortes, par la réunion des circonstances et « particulièrement celle de l'épée d'Hippolyte, moyen fort adroit que « Racine a pris de Sénèque. Mais la raison la plus décisive en faveur

Avec quelle rigueur, destin, tu me poursuis !
Je ne sais où je vais, je ne sais où je suis.
O tendresse ! ô bonté trop mal récompensée !
Projet audacieux ! détestable pensée [1] !

« de Thésée, et celle dont personne, que je sache, n'a fait mention, « c'est que, pour ne pas croire au crime de son fils dont il a tant d'in- « dices, il faut qu'il croie à un crime de sa femme encore plus grand, « dont il n'y a pas la moindre apparence, et qui doit lui répugner le « plus à imaginer. Je ne vois pas de réplique à cette raison. » Rien n'est plus foible qu'un pareil raisonnement. Le fait est constaté par la Fable, c'est-à-dire : la Fable nous apprend que Thésée fit périr son fils sur l'accusation de sa belle-mère ; mais les moyens de persuader Thésée étoient au choix du poëte : la Fable n'en fait aucune mention. La circonstance de l'épée est très mal imaginée ; c'est une ruse grossière et un moyen fort maladroit ; ce prétendu indice du crime d'Hippolyte est si invraisemblable, qu'il donne une grande apparence au crime de Phèdre. Depuis quand répugne-t-il moins à un père de croire son fils coupable d'un inceste, que de croire sa femme coupable d'une calomnie ? Depuis quand la nature parle-t-elle moins au cœur d'un père que l'amour conjugal au cœur d'un mari, qu'on ne nous donne pas comme très amoureux de sa femme ? N'est-il pas incroyable qu'un jeune homme jusque-là si vertueux, si timide, et même si sauvage, se soit porté tout à coup à cet horrible excès de violence à l'égard d'une femme qui n'est plus jeune et qui est mère de famille ? N'est il pas moins invraisemblable que Phèdre, qui s'est laissé enlever par Thésée, qui a trahi sa sœur, qui a reçu de sa mère *un sang rempli de toutes ces horreurs,* ait jeté un œil profane sur un beau jeune homme encore paré de son innocence et de sa pudeur ? D'ailleurs, il n'est pas ici question de croire sur-le-champ au crime de l'un des deux. Il n'y a point de nécessité de déclarer à la hâte l'un ou l'autre coupable ; mais il y a beaucoup de raisons de douter, d'examiner, d'approfondir la chose. C'est ce que ne fait point Thésée, et c'est en cela surtout que pèche l'argument *sans réplique* de M de La Harpe. Thésée, par une imprudence inconcevable, néglige le plus sûr moyen de connoître la vérité : la confrontation des accusateurs avec l'accusé. Mais, dans le plan de Racine, la confrontation eût détruit le dénouement. Il est nécessaire que Thésée soit inconséquent et crédule à l'excès. Euripide est le seul qui ait évité cet écueil, en fournissant à Thésée, par la mort de sa femme, un argument invincible contre son fils, en mettant l'innocent dans l'impossibilité de se justifier. (G.)

1 Racine observe lui-même, dans sa préface, que Thésée seroit moins agréable aux spectateurs, si on lui apprenoit que son outrage est aussi complet qu'il peut l'être. Quoique la disgrace d'un mari ne

Pour parvenir au but de ses noires amours,
L'insolent de la force empruntoit le secours!
J'ai reconnu le fer, instrument de sa rage,
Ce fer dont je l'armai pour un plus noble usage.
Tous les liens du sang n'ont pu le retenir!
Et Phèdre différoit à le faire punir!
Le silence de Phèdre épargnoit le coupable!

OENONE.

Phèdre épargnoit plutôt un père déplorable [1] :
Honteuse du dessein d'un amant furieux
Et du feu criminel qu'il a pris dans ses yeux [2],
Phèdre mouroit, seigneur, et sa main meurtrière
Éteignoit de ses yeux l'innocente lumière.
J'ai vu lever le bras, j'ai couru la sauver.
Moi seule à votre amour j'ai su la conserver :
Et plaignant à la fois son trouble et vos alarmes,
J'ai servi, malgré moi, d'interprète à ses larmes.

THÉSÉE.

Le perfide! il n'a pu s'empêcher de pâlir :
De crainte, en m'abordant, je l'ai vu tressaillir.
Je me suis étonné de son peu d'allégresse;
Ses froids embrassements ont glacé ma tendresse.
Mais ce coupable amour dont il est dévoré
Dans Athènes déja s'étoit-il déclaré?

OENONE.

Seigneur, souvenez-vous des plaintes de la reine :

le rendit point ridicule chez les Grecs, Euripide laisse cependant ignorer au public les expressions dont Phèdre se sert pour accuser Hippolyte. Sénèque, moins délicat, fait dire grossièrement à Phèdre qu'elle a été violée : *Vim corpus tulit.* (G.)

[1] C'est dans l'édition d'Amsterdam, 1750, que l'on trouve pour la première fois ce vers refait de la manière suivante :

Phèdre épargnoit toujours un père déplorable.

Luneau, La Harpe et M. Didot ont adopté cette prétendue correction, qui n'est certainement pas de Racine. (G.)

[2] *Prendre du feu dans les yeux* est une expression recherchée et qui n'auroit pas dû trouver place dans une tragédie. Racine l'a cependant encore employée quelques vers plus bas : *Et ce feu dans Trézène a donc recommencé?* Ce qui n'est ni élégant ni poétique.

Un amour criminel causa toute sa haine.

THÉSÉE.

Et ce feu dans Trézène a donc recommencé ?

OENONE.

Je vous ai dit, seigneur, tout ce qui s'est passé.
C'est trop laisser la reine à sa douleur mortelle,
Souffrez que je vous quitte et me range auprès d'elle.

SCÈNE II.

THÉSÉE, HIPPOLYTE.

THÉSÉE.

Ah! le voici. Grands dieux! à ce noble maintien
Quel œil ne seroit pas trompé comme le mien ?
Faut-il que sur le front d'un profane adultère [1]

[1] La pensée est d'Euripide, ainsi que toute la scène; mais dans ce début, l'imitateur l'emporte sur l'original. Euripide a gâté sa pensée en la délayant trop, en l'exposant mal. Racine l'a embellie et perfectionnée par la grace et l'élégance du tour. Voici le passage d'Euripide :

THÉSÉE. — Hélas ! pourquoi le ciel n'a-t-il pas donné aux hommes des signes certains pour distinguer les amis vertueux et fidèles d'avec les hypocrites et les fourbes ! L'homme devroit avoir deux langages, l'un pour la justice et la vérité, l'autre pour les circonstances, afin que si son ame tramoit quelque perfidie, il fût, malgré lui, trahi et dénoncé par la voix de la vérité et de la justice.

HIPPOLYTE. — M'auroit-on calomnié près de vous ! Vous me traitez en criminel, cependant ma conscience ne me reproche rien. Si je reste interdit et troublé, c'est que les paroles échappées au transport de votre colère portent l'épouvante dans mon ame.

THÉSÉE. — De quoi n'est pas capable la perversité des hommes ! L'audace et la témérité n'auront-elles donc jamais de frein ni de bornes ! S'il faut que la vie humaine ne soit qu'un progrès continuel de vices, et que les enfants soient toujours pires que leurs pères, ô dieux ! créez donc un autre univers pour recevoir les méchants et les scélérats. Voyez ce jeune homme qui, né de mon sang, n'en a pas moins souillé mon lit, et que mon épouse, du sein de la mort même, a convaincu du plus grand des crimes ! Traître ! après avoir commis le plus noir des attentats, ose présenter ici à ton père un visage odieux ; vante les vertus qui t'élèvent au-dessus de l'humanité ; nomme les dieux avec

Brille de la vertu le sacré caractère!
Et ne devroit-on pas à des signes certains
Reconnoître le cœur des perfides humains!

HIPPOLYTE.

Puis-je vous demander quel funeste nuage,
Seigneur, a pu troubler votre auguste visage?
N'osez-vous confier ce secret à ma foi?

THÉSÉE.

Perfide! oses-tu bien te montrer devant moi?
Monstre, qu'a trop longtemps épargné le tonnerre,
Reste impur des brigands dont j'ai purgé la terre,
Après que le transport d'un amour plein d'horreur
Jusqu'au lit de ton père a porté ta fureur,
Tu m'oses présenter une tête ennemie!
Tu parais dans des lieux pleins de ton infamie!
Et ne vas pas chercher, sous un ciel inconnu,
Des pays où mon nom ne soit point parvenu!
Fuis, traître. Ne viens point braver ici ma haine,
Et tenter un courroux que je retiens à peine:
C'est bien assez pour moi de l'opprobre éternel
D'avoir pu mettre au jour un fils si criminel,
Sans que ta mort encor, honteuse à ma mémoire,
De mes nobles travaux vienne souiller la gloire.
Fuis: et, si tu ne veux qu'un châtiment soudain
T'ajoute aux scélérats qu'a punis cette main,
Prends garde que jamais l'astre qui nous éclaire
Ne te voie en ces lieux mettre un pied téméraire.
Fuis, dis-je; et, sans retour précipitant tes pas,
De ton horrible aspect purge tous mes États.
Et toi, Neptune, et toi, si jadis mon courage
D'infâmes assassins nettoya ton rivage,
Souviens-toi que, pour prix de mes efforts heureux,
Tu promis d'exaucer le premier de mes vœux.
Dans les longues rigueurs d'une prison cruelle

qui tu entretiens commerce; exalte ta pudeur sauvage, ta chastet incorruptible; fais parade de ta frugalité; affecte de ne point touche à la chair des animaux, pour éblouir le vulgaire par une fausse austé rité, etc. (*Hippolyte,* acte IV, sc. v.) (G.)

Je n'ai point imploré ta puissance immortelle [1];
Avare du secours que j'attends de tes soins,
Mes vœux t'ont réservé pour de plus grands besoins :
Je t'implore aujourd'hui. Venge un malheureux père ;
J'abandonne ce traître à toute ta colère ;
Étouffe dans son sang ses desirs effrontés :
Thésée à tes fureurs connaîtra tes bontés.

HIPPOLYTE

D'un amour criminel Phèdre accuse Hippolyte!
Un tel excès d'horreur rend mon ame interdite ;
Tant de coups imprévus m'accablent à la fois,
Qu'ils m'ôtent la parole, et m'étouffent la voix.

THESEE.

Traître, tu prétendois qu'en un lâche silence
Phèdre enseveliroit ta brutale insolence :
Il falloit, en fuyant, ne pas abandonner
Le fer qui dans ses mains aide à te condamner ;
Ou plutôt il falloit, comblant ta perfidie,

[1] Thésée dit dans Sénèque :

« . . . . . Genitor æquoreus dedit,
« Ut vota prono trina concipiam deo,
« Et invocata munus hoc sanxit Styge.
« En perage donum triste, regnator freti.
« Non cernat ultra lucidum Hippolytus diem.
« Fer abominandam nunc opem nato parens.
« Nunquam supremum numinis munus tui
« Consumeremus, magna ni premerent mala.
« Inter profunda Tartara, et ditem horridum,
« Et imminentes regis inferni minas,
« Voto peperci. Redde nunc pactam fidem,
« Genitor. »

(*Hippolytus*, act. III, sc. III.)

« Neptune m'a permis de lui adresser trois vœux, et il a juré par le Styx de les exaucer. Dieu des mers, accorde-moi aujourd'hui cette faveur funeste. Que le jour qui nous éclaire soit le dernier d'Hippolyte ! Prête à ton fils un horrible secours. Il n'eût jamais imploré ta puissance, sans le poids des maux qui l'accablent. Dans les abîmes du Tartare, au milieu des divinités infernales, malgré les menaces terribles du roi des morts, je n'ai point réclamé ta promesse. O mon père ! c'est maintenant que tu dois l'accomplir. »

Lui ravir tout d'un coup la parole et la vie.

HIPPOLYTE.

D'un mensonge si noir justement irrité,
Je devrois faire ici parler la vérité,
Seigneur; mais je supprime un secret qui vous touche.
Approuvez le respect qui me ferme la bouche,
Et sans vouloir vous-même augmenter vos ennuis,
Examinez ma vie, et songez qui je suis.
Quelques crimes toujours précèdent les grands crimes.
Quiconque a pu franchir les bornes légitimes,
Peut violer enfin les droits les plus sacrés :
Ainsi que la vertu le crime a ses degrés [1];
Et jamais on n'a vu la timide innocence
Passer subitement à l'extrême licence.
Un jour seul ne fait point d'un mortel vertueux
Un perfide assassin, un lâche incestueux.
Élevé dans le sein d'une chaste héroïne,
Je n'ai point de son sang démenti l'origine.
Pitthée, estimé sage entre tous les humains,
Daigna m'instruire encore au sortir de ses mains.
Je ne veux point me peindre avec trop d'avantage;
Mais si quelque vertu m'est tombée en partage,
Seigneur, je crois surtout avoir fait éclater
La haine des forfaits qu'on ose m'imputer.
C'est par là qu'Hippolyte est connu dans la Grèce.
J'ai poussé la vertu jusques à la rudesse :
On sait de mes chagrins l'inflexible rigueur.
Le jour n'est pas plus pur que le fond de mon cœur.
Et l'on veut qu'Hippolyte, épris d'un feu profane...

THÉSÉE.

Oui, c'est ce même orgueil, lâche! qui te condamne.
Je vois de tes froideurs le principe odieux :
Phèdre seule charmoit tes impudiques yeux [2];

[1] On a toujours admiré cette justification d'Hippolyte, également remarquable par la mesure et par la force. Les maximes générales, extrêmement rares dans Racine, qui les tourne toujours en sentiments, sont ici d'un grand effet, parceque l'application en est si sensible, que les conséquences immédiates de ces grandes vérités sont l'apologie nécessaire et évidente du vertueux Hippolyte. (L.)

[2] S'il eût dit *tes yeux impudiques*, on auroit pu en être blessé,

Et pour tout autre objet ton ame indifférente
Dédaignoit de brûler d'une flamme innocente.

HIPPOLYTE.

Non, mon père, ce cœur, c'est trop vous le celer,
N'a point d'un chaste amour dédaigné de brûler.
Je confesse à vos pieds ma véritable offense :
J'aime, j'aime, il est vrai, malgré votre défense.
Aricie à ses lois tient mes vœux asservis;
La fille de Pallante a vaincu votre fils :
Je l'adore; et mon ame, à vos ordres rebelle,
Ne peut ni soupirer, ni brûler que pour elle.

THÉSÉE.

Tu l'aimes? ciel! Mais non, l'artifice est grossier :
Tu te feins criminel pour te justifier.

HIPPOLYTE.

Seigneur, depuis six mois je l'évite et je l'aime :
Je venois, en tremblant, vous le dire à vous-même.
Hé quoi! de votre erreur rien ne vous peut tirer!
Par quel affreux serment faut-il vous rassurer [1]?

parceque le mot *impudique* est désagréable à nos oreilles, et n'entre guère que dans le style moral et religieux. Il ne choque point ici, par deux raisons : parcequ'il exprime l'indignation et le mépris, et parcequ'il est placé de manière que l'oreille ne s'y arrête pas, la fin du vers tombant sur le mot *yeux*. Il n'est pas hors de propos de faire sentir quelquefois ces petites délicatesses de diction, dont la connoissance n'est pas une petite chose, et qui font voir combien l'art des vers est difficile. (L.)

1 Idée empruntée au passage suivant d'Euripide :

« J'atteste devant vous Jupiter qui préside aux serments, j'atteste cette terre qui m'a vu naître, que je n'ai jamais attenté à l'honneur de votre lit, et que je n'en ai jamais eu ni la pensée ni le desir. Si je mens, si le crime habite dans mon cœur, que je périsse sans nom, sans gloire, sans patrie, fugitif, errant, en horreur à tout le monde! Que la mer et la terre repoussent mon cadavre! Si la reine a terminé sa vie dans la crainte d'exposer son honneur, je l'ignore, et je ne dois pas en dire davantage. Ne pouvant être sage, elle a du moins acquis une réputation de sagesse : et moi, qui suis véritablement sage, je ne puis réussir à le paroître.

LE CHŒUR, *à Hippolyte.* — Vous avez assez prouvé votre innocence par les serments les plus respectables, en attestant le nom redoutable des dieux.

Que la terre, le ciel, que toute la nature...

THESEE.

Toujours les scélérats ont recours au parjure.
Cesse, cesse, et m'épargne un importun discours,
Si ta fausse vertu n'a point d'autre secours.

HIPPOLYTE.

Elle vous paraît fausse et pleine d'artifice :
Phèdre au fond de son cœur me rend plus de justice.

THESEE.

Ah! que ton impudence excite mon courroux!

HIPPOLYTE.

Quel temps à mon exil, quel lieu prescrivez-vous?

THESEE.

Fusses-tu par delà les colonnes d'Alcide,
Je me croirois encor trop voisin d'un perfide.

HIPPOLYTE.

Chargé du crime affreux dont vous me soupçonnez,
Quels amis me plaindront, quand vous m'abandonnez?

THESEE.

Va chercher des amis dont l'estime funeste
Honore l'adultère, applaudisse à l'inceste;
Des traîtres, des ingrats sans honneur et sans loi,
Dignes de protéger un méchant tel que toi.

HIPPOLYTE.

Vous me parlez toujours d'inceste et d'adultère :
Je me tais. Cependant Phèdre sort d'une mère,
Phèdre est d'un sang, seignèur, vous le savez trop bien,
De toutes ces horreurs plus rempli que le mien.

THESÉE.

Quoi! ta rage à mes yeux perd toute retenue [1]?
Pour la dernière fois, ôte-toi de ma vue;

THÉSÉE. — Le fourbe compte sans doute sur le secours des enchantements et des prestiges, si, après m'avoir déshonoré, il se flatte d'apaiser ma colère, et de m'en imposer par de frivoles serments. » (*Hippolyte,* acte IV, scène v.) (G.)

[1] Cette scène, l'une des plus belles de la pièce, appartient tout entière à Euripide ; mais, d'après le caractère des deux nations, le poëte grec y a mis plus de simplicité et de naturel, plus d'abandon et de chaleur ; le poëte françois, plus de précision et de noblesse, un choix plus délicat et un goût plus fin. (G.)

Sors, traître : n'attends pas qu'un père furieux
Te fasse avec opprobre arracher de ces lieux.

SCÈNE III.

THÉSÉE.

Misérable, tu cours à ta perte infaillible!
Neptune, par le fleuve aux dieux mêmes terrible,
M'a donné sa parole, et va l'exécuter.
Un dieu vengeur te suit, tu ne peux l'éviter.
Je t'aimois; et je sens que, malgré ton offense [1],
Mes entrailles pour toi se troublent par avance.
Mais à te condamner tu m'as trop engagé :
Jamais père, en effet, fut-il plus outragé?
Justes dieux, qui voyez la douleur qui m'accable,
Ai-je pu mettre au jour un enfant si coupable?

SCÈNE IV.

THÉSÉE, PHÈDRE.

PHÈDRE.

Seigneur, je viens à vous, pleine d'un juste effroi;
Votre voix redoutable a passé jusqu'à moi :
Je crains qu'un prompt effet n'ait suivi la menace.
S'il en est temps encor, épargnez votre race,
Respectez votre sang; j'ose vous en prier :
Sauvez-moi de l'horreur de l'entendre crier;
Ne me préparez point la douleur éternelle
De l'avoir fait répandre à la main paternelle.

1 Ce retour vers la tendresse paternelle est naturel et touchant : on n'en a pas aperçu la plus légère trace dans le long entretien du père avec le fils, parceque l'aspect du coupable aigrissoit la colère du juge. Thésée, chez Euripide, est encore plus dur, plus irrité, plus violent. La mort de sa femme, et la lettre qu'il regarde comme une preuve évidente, doivent aussi l'enflammer d'un plus violent courroux. (G.)

THÉSÉE.

Non, madame, en mon sang ma main n'a point trempé;
Mais l'ingrat toutefois ne m'est point échappé :
Une immortelle main de sa perte est chargée,
Neptune me la doit; et vous serez vengée.

PHÈDRE.

Neptune vous la doit! Quoi! vos vœux irrités...

THÉSÉE.

Quoi! craignez-vous déja qu'ils ne soient écoutés?
Joignez-vous bien plutôt à mes vœux légitimes :
Dans toute leur noirceur retracez-moi ses crimes;
Échauffez mes transports trop lents, trop retenus.
Tous ses crimes encor ne vous sont pas connus :
Sa fureur contre vous se répand en injures;
Votre bouche, dit-il, est pleine d'impostures;
Il soutient qu'Aricie a son cœur, a sa foi,
Qu'il l'aime.

PHÈDRE.

Quoi, seigneur!

THÉSÉE.

Il l'a dit devant moi :
Mais je sais rejeter un frivole artifice.
Espérons de Neptune une prompte justice :
Je vais moi-même encore au pied de ses autels
Le presser d'accomplir ses serments immortels.

SCÈNE V.

PHÈDRE.

Il sort. Quelle nouvelle a frappé mon oreille?
Quel feu mal étouffé dans mon cœur se réveille?
Quel coup de foudre, ô ciel! et quel funeste avis!
Je volois tout entière au secours de son fils[1];

[1] Ici tout est parfaitement conçu. Le sentiment qui amène Phèdre au secours de l'innocence est noble et intéressant; il prouve que le crime n'est pas dans son cœur, et que ce n'est pas ce cœur qui a consenti à la calomnie; et, dans le moment où elle a le plus de droits à la

Et, m'arrachant des bras d'OEnone épouvantée,
Je cédois au remords dont j'étois tourmentée.
Qui sait même où m'alloit porter ce repentir?
Peut-être à m'accuser j'aurois pu consentir;
Peut-être, si la voix ne m'eût été coupée,
L'affreuse vérité me seroit échappée.
Hippolyte est sensible et ne sent rien pour moi!
Aricie a son cœur, Aricie a sa foi!
Ah, dieux! Lorsqu'à mes vœux l'ingrat inexorable
S'armoit d'un œil si fier, d'un front si redoutable,
Je pensois qu'à l'amour son cœur toujours fermé
Fût contre tout mon sexe également armé:
Une autre cependant a fléchi son audace;
Devant ses yeux cruels une autre a trouvé grace.
Peut-être a-t-il un cœur facile à s'attendrir:
Je suis le seul objet qu'il ne sauroit souffrir[1].
Et je me chargerois du soin de le défendre!

SCÈNE VI.

PHÈDRE, OENONE.

PHÈDRE.

Chère OEnone, sais-tu ce que je viens d'apprendre?

OENONE.

Non; mais je viens tremblante, à ne vous point mentir[2]:
J'ai pâli du dessein qui vous a fait sortir;
J'ai craint une fureur à vous-même fatale.

compassion, *le coup de foudre* tombe sur elle; car c'en est un pour une femme qui aime comme Phèdre, et qui aime malgré elle. Que de beautés déja, sans ce qu'on va voir! Et toutes dépendent de cet épisode tant blâmé des amours d'Hippolyte et d'Aricie. Ah! que ne commet-on souvent de pareilles fautes, dût-on faire toujours de semblables critiques! nous aurions des chefs-d'œuvre de plus. (L.)

1 Voilà ce que Phèdre doit dire et sentir; et que peut-on dire et sentir de plus déchirant quand on aime! O grand peintre de la nature et des passions! (L.)

2 *A ne vous point mentir:* nous avons déja remarqué la foiblesse de ces hémistiches. (G.)

PHÈDRE.

OEnone, qui l'eût cru? j'avois une rivale!

OENONE.

Comment?

PHÈDRE.

Hippolyte aime, et je n'en puis douter.
Ce farouche ennemi qu'on ne pouvoit dompter,
Qu'offensoit le respect, qu'importunoit la plainte,
Ce tigre, que jamais je n'abordai sans crainte,
Soumis, apprivoisé, reconnoît un vainqueur :
Aricie a trouvé le chemin de son cœur.

OENONE.

Aricie?

PHÈDRE.

Ah! douleur non encore éprouvée!
A quel nouveau tourment je me suis réservée!
Tout ce que j'ai souffert, mes craintes, mes transports,
La fureur de mes feux, l'horreur de mes remords,
Et d'un cruel refus l'insupportable injure,
N'étoit qu'un foible essai des tourments que j'endure.
Ils s'aiment! Par quel charme ont-ils trompé mes yeux?
Comment se sont-ils vus? depuis quand! dans quels lieux?
Tu le savois : pourquoi me laissois-tu séduire?
De leur furtive ardeur ne pouvois-tu m'instruire?
Les a-t-on vus souvent se parler, se chercher?
Dans le fond des forêts alloient-ils se cacher?
Hélas! ils se voyoient avec pleine licence :
Le ciel de leurs soupirs approuvoit l'innocence;
Ils suivoient sans remords leur penchant amoureux;
Tous les jours se levoient clairs et sereins pour eux!
Et moi, triste rebut de la nature entière,
Je me cachois au jour, je fuyois la lumière;
La mort est le seul dieu que j'osois implorer.
J'attendois le moment où j'allois expirer;
Me nourrissant de fiel, de larmes abreuvée,
Encor, dans mon malheur de trop près observée,
Je n'osois dans mes pleurs me noyer à loisir;
Je goûtois en tremblant ce funeste plaisir;
Et, sous un front serein déguisant mes alarmes,
Il falloit bien souvent me priver de mes larmes.

OENONE.

Quel fruit recevront-ils de leurs vaines amours?
Ils ne se verront plus.

PHÈDRE.

Ils s'aimeront toujours!
Au moment que je parle, ah, mortelle pensée!
Ils bravent la fureur d'une amante insensée!
Malgré ce même exil qui va les écarter[1],
Ils font mille serments de ne se point quitter.
Non, je ne puis souffrir un bonheur qui m'outrage;
OEnone, prends pitié de ma jalouse rage.
Il faut perdre Aricie; il faut de mon époux
Contre un sang odieux réveiller le courroux :
Qu'il ne se borne pas à des peines légères;
Le crime de la sœur passe celui des frères.
Dans mes jaloux transports je le veux implorer.
Que fais-je? Où ma raison se va-t-elle égarer?
Moi jalouse! et Thésée est celui que j'implore!
Mon époux est vivant, et moi je brûle encore!
Pour qui? Quel est le cœur où prétendent mes vœux?
Chaque mot sur mon front fait dresser mes cheveux.
Mes crimes désormais ont comblé la mesure :
Je respire à la fois l'inceste et l'imposture;
Mes homicides mains, promptes à me venger,
Dans le sang innocent brûlent de se plonger.
Misérable! et je vis! et je soutiens la vue
De ce sacré soleil dont je suis descendue!
J'ai pour aïeul le père et le maître des dieux;
Le ciel, tout l'univers est plein de mes aïeux :
Où me cacher? Fuyons dans la nuit infernale.
Mais que dis-je? mon père y tient l'urne fatale[2];

1 *Écarter* pour *séparer* : c'est une ellipse; il faut sous-entendre *l'un de l'autre*. (G.)

2 On a cru trouver dans les vers suivants, que Sénèque met dans la bouche de Thésée (*Hippolyt.*, acte V, scène II), le germe des vers de Racine :

« Dum falsum nefas
« Exsequor vindex severus, incidi in verum scelus.
« Sidera et manes et undas scelere complevi meo;
« Amplius sors nulla restat : regna me norunt tria. »

Le sort, dit-on, l'a mise en ses sévères mains.
Minos juge aux enfers tous les pâles humains.
Ah! combien frémira son ombre épouvantée,
Lorsqu'il verra sa fille à ses yeux présentée,
Contrainte d'avouer tant de forfaits divers,
Et des crimes peut-être inconnus aux enfers!
Que diras-tu, mon père, à ce spectacle horrible?
Je crois voir de ta main tomber l'urne terrible [1];

« Vengeur trop rigoureux, j'ai commis un crime véritable pour punir un crime imaginaire. Le ciel, la mer, les enfers, en ont été témoins. Ma destinée est remplie. Les trois royaumes me connoissent. »

[1] Il est inutile de chercher ici, comme l'a fait Luneau de Boisjermain, quelques ressemblances éloignées ou forcées avec les anciens. Tout ce qu'il y a d'hommes instruits sait que cet inappréciable morceau de plus de quatre-vingts vers, ces transports du repentir et du désespoir après ceux de la jalousie et de la rage, ne *ressemblent* absolument à rien, si ce n'est à l'inspiration d'un génie supérieur. C'est la seule fois qu'on a pu mêler à ce qu'il y a de plus fort dans la peinture des passions ce qu'il y a de plus éclatant dans les couleurs de la poésie; et cet usage de la Fable, ce mélange d'un double sublime, dont l'un est ordinairement étranger à l'autre, ne s'étoit trouvé qu'une fois dans l'épopée (*Énéide,* liv. IV), et, quelque beau qu'il soit dans Virgile, Racine l'a porté beaucoup plus loin : il est monté beaucoup plus haut, parceque dans Didon il n'y a ni crime ni remords. Les vers sublimes de pensée, de sentiment, ou d'images, sont ici pressés les uns sur les autres, comme le sont ailleurs dans Racine les vers qui ne sont que beaux. En total, c'est un morceau unique, et qu'on ne peut comparer à rien. C'est à propos de ce morceau, c'est après l'avoir déclamé à la suite d'une conversation sur Racine, que Voltaire me disoit, en laissant tomber sa tête sur sa poitrine : « Mon ami, je ne suis qu'un « polisson en comparaison de cet homme-là; » et ce n'est pas la seule fois qu'il me l'a dit. J'ai observé ailleurs comment il falloit entendre ce mot, qui m'a paru si remarquable, que j'ai cru devoir le conserver en vers et en prose. (L.) — Remarquez que Racine, ayant à peindre le dernier égarement de la passion, n'y mêle aucun de ces traits qui sentent la folie physique. Les idées de Phèdre ne sont point interrompues par ce désordre factice, qui n'est qu'un charlatanisme du poëte; les phrases ne sont point coupées par des points, par une foule de réticences affectées : tous ces prestiges de l'école moderne, si favorables à la médiocrité, mais que le véritable talent dédaigne, n'étoient pas à la mode du temps de Racine. Il y a de la suite et de la liaison dans le discours de Phèdre, quoiqu'elle soit égarée par la passion, parceque toute passion a sa logique, sa manière de raisonner, qu'elle suit con-

Je crois te voir, cherchant un supplice nouveau,
Toi-même de ton sang devenir le bourreau.
Pardonne : un dieu cruel a perdu ta famille;
Reconnois sa vengeance aux fureurs de ta fille.
Hélas! du crime affreux dont la honte me suit,
Jamais mon triste cœur n'a recueilli le fruit :
Jusqu'au dernier soupir de malheurs poursuivie,
Je rends dans les tourments une pénible vie.

OENONE.

Hé! repoussez, madame, une injuste terreur!
Regardez d'un autre œil une excusable erreur.
Vous aimez. On ne peut vaincre sa destinée :
Par un charme fatal vous fûtes entraînée.
Est-ce donc un prodige inouï parmi nous?
L'amour n'a-t-il encor triomphé que de vous?
La foiblesse aux humains n'est que trop naturelle :
Mortelle, subissez le sort d'une mortelle.
Vous vous plaignez d'un joug imposé dès longtemps :
Les dieux mêmes, les dieux de l'Olympe habitants,
Qui d'un bruit si terrible épouvantent les crimes,
Ont brûlé quelquefois de feux illégitimes.

PHÈDRE.

Qu'entends-je? Quels conseils ose-t-on me donner?
Ainsi donc jusqu'au bout tu veux m'empoisonner,
Malheureuse! voilà comment tu m'as perdue;
Au jour que je fuyois c'est toi qui m'as rendue.
Tes prières m'ont fait oublier mon devoir;
J'évitois Hippolyte, et tu me l'as fait voir.
De quoi te chargeois-tu? Pourquoi ta bouche impie
A-t-elle, en l'accusant, osé noircir sa vie?
Il en mourra peut-être, et d'un père insensé
Le sacrilége vœu peut-être est exaucé.
Je ne t'écoute plus. Va-t'en, monstre exécrable;
Va, laisse-moi le soin de mon sort déplorable.
Puisse le juste ciel dignement te payer!
Et puisse ton supplice à jamais effrayer
Tous ceux qui, comme toi, par de lâches adresses,

stamment : le poëte qui s'écarte de cette marche ignore son art et le cœur humain. (G.)

Des princes malheureux nourrissent les foiblesses.
Les poussent au penchant où leur cœur est enclin,
Et leur osent du crime aplanir le chemin!
Détestables flatteurs, présent le plus funeste
Que puisse faire aux rois la colère céleste!

ŒNONE, seule.

Ah, dieux! pour la servir, j'ai tout fait, tout quitté;
Et j'en reçois ce prix! Je l'ai bien mérité[1].

[1] Louis Racine nous apprend qu'il a découvert que ce dernier mot *est emprunté de Corbulon*. Corbulon soit : j'aurois cru que bien d'autres pouvoient l'avoir dit sans l'*emprunter* à personne. (L.)

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE CINQUIÈME.

SCÈNE I.

HIPPOLYTE, ARICIE, ISMÈNE[1].

ARICIE.

Quoi! vous pouvez vous taire en ce péril extrême?
Vous laissez dans l'erreur un père qui vous aime?
Cruel, si, de mes pleurs méprisant le pouvoir,
Vous consentez sans peine à ne me plus revoir,
Partez; séparez-vous de la triste Aricie;
Mais du moins en partant assurez votre vie,
Défendez votre honneur d'un reproche honteux,
Et forcez votre père à révoquer ses vœux :
Il en est temps encor. Pourquoi, par quel caprice,
Laissez-vous le champ libre à votre accusatrice?
Éclaircissez Thésée.

HIPPOLYTE.

Hé! que n'ai-je point dit?
Ai-je dû mettre au jour l'opprobre de son lit[2]?
Devois-je, en lui faisant un récit trop sincère,
D'une indigne rougeur couvrir le front d'un père?
Vous seule avez percé ce mystère odieux.
Mon cœur pour s'épancher n'a que vous et les dieux[3].
Je n'ai pu vous cacher, jugez si je vous aime,
Tout ce que je voulois me cacher à moi-même.

1 Dans la première édition, Ismène ne fait pas partie des personnages de cette scène.

2 *Ai-je dû, devois-je,* est une légère négligence de style. (G.)

3 Quelle pureté dans cet amour réciproque d'Hippolyte et d'Aricie! Ne forme-t-il pas ici un contraste doux et intéressant avec la passion honteuse et forcenée de Phèdre! N'en forme-t-il pas un autre qui est de situation, celui des espérances flatteuses d'Hippolyte et des apprêts de son mariage avec le danger qui le menace, et que le spectateur voit approcher! (L.)

Mais songez sous quel sceau je vous l'ai révélé :
Oubliez, s'il se peut, que je vous ai parlé,
Madame; et que jamais une bouche si pure
Ne s'ouvre pour conter cette horrible aventure.
Sur l'équité des dieux osons nous confier;
Ils ont trop d'intérêt à me justifier :
Et Phèdre, tôt ou tard de son crime punie,
N'en sauroit éviter la juste ignominie.
C'est l'unique respect que j'exige de vous.
Je permets tout le reste à mon libre courroux :
Sortez de l'esclavage où vous êtes réduite;
Osez me suivre, osez accompagner ma fuite;
Arrachez-vous d'un lieu funeste et profané,
Où la vertu respire un air empoisonné;
Profitez, pour cacher votre prompte retraite,
De la confusion que ma disgrace y jette.
Je vous puis de la fuite assurer les moyens :
Vous n'avez jusqu'ici de gardes que les miens;
De puissants défenseurs prendront notre querelle[1];
Argos nous tend les bras, et Sparte nous appelle :
A nos amis communs portons nos justes cris;
Ne souffrons pas que Phèdre, assemblant nos débris,
Du trône paternel nous chasse l'un et l'autre,
Et promette à son fils ma dépouille et la vôtre.
L'occasion est belle, il la faut embrasser...

[1] Quelques commentateurs ont vu ici une révolte du fils contre le père : il n'est pourtant question que d'assurer les droits héréditaires d'Hippolyte, dans le cas où Phèdre voudroit les transporter à son fils. Ces projets sur un avenir éventuel ne sont nullement une rébellion. Louis Racine, il est vrai, voulant à toute force qu'Hippolyte soit *coupable* dans cette pièce, donne beaucoup trop d'importance et à ces mêmes projets et à la désobéissance d'Hippolyte, qui aime Aricie contre les ordres de son père. Mais Racine dit seulement dans sa préface, « qu'il a voulu que le jeune prince fût un peu coupable envers « son père, afin qu'il ne fût pas exempt de toute imperfection, et que « sa mort n'excitât pas plus d'indignation que de pitié. » Ces vues sont justes, parcequ'elles sont mesurées; elles reviennent à ce principe, qu'un personnage au-dessus de tous les intérêts et de toutes les foiblesses seroit trop peu théâtral, à moins qu'il ne fût, comme Joad, l'interprète et le ministre de Dieu même. (L.)

Quelle peur vous retient? Vous semblez balancer?
Votre seul intérêt m'inspire cette audace :
Quand je suis tout de feu, d'où vous vient cette glace[1]?
Sur les pas d'un banni craignez-vous de marcher?

ARICIE.

Hélas! qu'un tel exil, seigneur, me seroit cher!
Dans quels ravissements, à votre sort liée,
Du reste des mortels je vivrois oubliée!
Mais, n'étant point unis par un lien si doux,
Me puis-je avec honneur dérober avec vous[2]?
Je sais que, sans blesser l'honneur le plus sévère,
Je me puis affranchir des mains de votre père :
Ce n'est point m'arracher du sein de mes parents;
Et la fuite est permise à qui fuit ses tyrans.
Mais vous m'aimez, seigneur; et ma gloire alarmée...

HIPPOLYTE.

Non, non, j'ai trop de soin de votre renommée.
Un plus noble dessein m'amène devant vous :
Fuyez vos ennemis, et suivez votre époux.
Libres dans nos malheurs, puisque le ciel l'ordonne,
Le don de notre foi ne dépend de personne.
L'hymen n'est point toujours entouré de flambeaux.
Aux portes de Trézène, et parmi ces tombeaux,
Des princes de ma race antiques sépultures,
Est un temple sacré formidable aux parjures.
C'est là que les mortels n'osent jurer en vain;
Le perfide y reçoit un châtiment soudain;
Et, craignant d'y trouver la mort inévitable,
Le mensonge n'a point de frein plus redoutable.

[1] Comme il n'y a point d'auteur plus sobre d'antithèses que Racine, on peut dire que celle-là est assez commune pour qu'il ait dû n'en pas faire usage. (L.)

[2] Il y a une grande délicatesse dans ce mot *me dérober;* c'est une femme qui parle, elle n'ose encore prononcer le mot *fuir*, elle le prononcera plus loin, mais après l'avoir justifié en parlant de la tyrannie dont elle est la victime : en attendant, elle le prépare par ce mot *me dérober*. *Se dérober*, c'est *se soustraire;* on dit *se dérober* aux ennuyeux, c'est presque comme si l'on disoit *se voler* aux ennuyeux. Le mot reste fidèle à son étymologie. *Me dérober* avec vous, c'est me soustraire avec vous à mes tyrans.

Là, si vous m'en croyez, d'un amour éternel
Nous irons confirmer le serment solennel;
Nous prendrons à témoin le dieu qu'on y révère :
Nous le prierons tous deux de nous servir de père.
Des dieux les plus sacrés j'attesterai le nom,
Et la chaste Diane, et l'auguste Junon,
Et tous les dieux enfin, témoins de mes tendresses,
Garantiront la foi de mes saintes promesses[1].

ARICIE.

Le roi vient : fuyez, prince, et partez promptement,
Pour cacher mon départ je demeure un moment.
Allez; et laissez-moi quelque fidèle guide,
Qui conduise vers vous ma démarche timide[2].

SCÈNE II.

THÉSÉE, ARICIE, ISMÈNE.

THÉSÉE.

Dieux! éclairez mon trouble, et daignez à mes yeux
Montrer la vérité que je cherche en ces lieux[3]!

[1] M. de La Motte a dit qu'Hippolyte devoit proposer à son père de venir entendre sa justification dans ce temple où l'on n'osoit jurer en vain. Il est vrai que Thésée n'auroit pu douter alors de l'innocence de ce jeune prince; mais il eût eu une preuve trop convaincante contre la vertu de Phèdre, et c'est ce qu'Hippolyte ne vouloit pas faire. (L. R.)

[2] Quelques commentateurs ont blâmé cette expression; mais on doit faire observer que le mot *démarche* est pris ici dans le sens propre, et qu'il doit s'entendre de la manière et de l'action de marcher : *Il venoit à vous d'une démarche fière, lente, contrainte, embarrassée,* dit l'Académie; Racine a donc pu dire : *conduire une démarche timide.*

[3] Quel motif peut engager Thésée à chercher la vérité dans ces lieux? S'il cherche encore la vérité, s'il est encore dans l'incertitude, pourquoi a-t-il déja condamné son fils? Pourquoi ne révoque-t-il pas son vœu à Neptune? Pourquoi n'appelle-t-il pas son fils? Pourquoi ne le confronte-t-il pas avec Phèdre? Enfin, dans le moment où il va perdre un fils chéri, pourquoi paroît-il si indifférent? (G.)

ARICIE.

Songe à tout, chère Ismène, et sois prête à la fuite.

SCÈNE III.

THÉSÉE, ARICIE.

THÉSÉE.

Vous changez de couleur, et semblez interdite,
Madame : que faisoit Hippolyte en ce lieu ?

ARICIE.

Seigneur, il me disoit un éternel adieu.

THÉSÉE.

Vos yeux ont su dompter ce rebelle courage;
Et ses premiers soupirs sont votre heureux ouvrage[1].

ARICIE.

Seigneur, je ne vous puis nier la vérité :
De votre injuste haine il n'a pas hérité;
Il ne me traitoit point comme une criminelle.

THÉSÉE.

J'entends : il vous juroit une amour éternelle.
Ne vous assurez point sur ce cœur inconstant;
Car à d'autres que vous il en juroit autant.

ARICIE.

Lui, seigneur?

THÉSÉE.

Vous deviez le rendre moins volage :
Comment souffriez-vous cet horrible partage?

ARICIE.

Et comment souffrez-vous que d'horribles discours
D'une si belle vie osent noircir le cours?
Avez-vous de son cœur si peu de connoissance?

1 Est-ce donc ainsi que doit parler Thésée dans un jour de deuil, quand sa femme se meurt, quand son fils court à une mort certaine! Louis Racine essaie de justifier cette froide ironie : elle n'est, suivant lui, qu'un dépit concentré et une affectation de tranquillité devant une ennemie que Thésée craint de réjouir par le spectacle de sa douleur. M. de La Harpe est de l'avis de Louis Racine. (G.)

Discernez-vous si mal le crime et l'innocence?
Faut-il qu'à vos yeux seuls un nuage odieux
Dérobe sa vertu, qui brille à tous les yeux?
Ah! c'est trop le livrer à des langues perfides.
Cessez : repentez-vous de vos vœux homicides;
Craignez, seigneur, craignez que le ciel rigoureux
Ne vous haïsse assez pour exaucer vos vœux.
Souvent dans sa colère il reçoit nos victimes;
Ses présents sont souvent la peine de nos crimes.

THÉSÉE.

Non, vous voulez en vain couvrir son attentat :
Votre amour vous aveugle en faveur de l'ingrat.
Mais j'en crois des témoins certains, irréprochables :
J'ai vu, j'ai vu couler des larmes véritables[1].

ARICIE.

Prenez garde, seigneur : vos invincibles mains
Ont de monstres sans nombre affranchi les humains;
Mais tout n'est pas détruit, et vous en laissez vivre
Un[2]... Votre fils, seigneur, me défend de poursuivre.
Instruite du respect qu'il veut vous conserver,
Je l'affligerois trop si j'osois achever.
J'imite sa pudeur, et fuis votre présence
Pour n'être pas forcée à rompre le silence.

SCÈNE IV.

THÉSÉE.

Quelle est donc sa pensée, et que cache un discours
Commencé tant de fois, interrompu toujours?
Veulent-ils m'éblouir par une feinte vaine?

1 Un défaut particulier à cette scène, c'est que Thésée y parle avec une incroyable légèreté de l'amour de son fils pour Aricie; amour bien contraire à ses vues, puisqu'il destinoit Aricie à un éternel célibat. (G.)

2 Cette réticence est très belle : ce n'est pas ici une figure de diction, c'est une beauté de situation. Elle est assez frappante pour produire sur-le-champ son effet. Aussi Thésée commence-t-il à s'interroger lui-même sur sa sévérité, et avec la plus vive inquiétude. (L.)

Sont-ils d'accord tous deux pour me mettre à la gêne?
Mais moi-même, malgré ma sévère rigueur,
Quelle plaintive voix crie au fond de mon cœur?
Une pitié secrète et m'afflige et m'étonne.
Une seconde fois interrogeons OEnone:
Je veux de tout le crime être mieux éclairci.
Gardes, qu'OEnone sorte, et vienne seule ici.

SCÈNE V.

THÉSÉE, PANOPE.

PANOPE.

J'ignore le projet que la reine médite,
Seigneur; mais je crains tout du transport qui l'agite.
Un mortel désespoir sur son visage est peint;
La pâleur de la mort est déja sur son teint.
Déja de sa présence avec honte chassée,
Dans la profonde mer OEnone s'est lancée.
On ne sait point d'où part ce dessein furieux;
Et les flots pour jamais l'ont ravie à nos yeux [1].

THÉSÉE.

Qu'entends-je?

PANOPE.

Son trépas n'a point calmé la reine;
Le trouble semble croître en son ame incertaine.
Quelquefois, pour flatter ses secrètes douleurs,
Elle prend ses enfants et les baigne de pleurs;
Et soudain, renonçant à l'amour maternelle,
Sa main avec horreur les repousse loin d'elle;

[1] C'est un certain Gilbert, secrétaire de la reine Christine, qui, dans une tragédie d'*Hippolyte, ou le Garçon insensible,* a imaginé le premier de faire mourir de mort violente la confidente de Phèdre. Dans Euripide et dans Sénèque, cette confidente est chassée, et l'on ignore ce qu'elle devient. Il est douteux cependant que Racine ait eu besoin de Gilbert pour concevoir une idée si simple, et qui lui étoit indiquée par son sujet. Ce Gilbert est encore le premier qui ait prêté à son Hippolyte cette délicatesse héroïque qui le fait s'exposer à perdre la vie, plutôt que d'exposer son père à rougir.

Elle porte au hasard ses pas irrésolus;
Son œil tout égaré ne nous reconnoît plus;
Elle a trois fois écrit; et, changeant de pensée,
Trois fois elle a rompu sa lettre commencée [1].
Daignez la voir, seigneur; daignez la secourir.

THÉSÉE.

O ciel! OEnone est morte, et Phèdre veut mourir [2]?
Qu'on rappelle mon fils, qu'il vienne se défendre;
Qu'il vienne me parler, je suis prêt de l'entendre.
(seul.)
Ne précipite point tes funestes bienfaits,
Neptune; j'aime mieux n'être exaucé jamais.
J'ai peut-être trop cru des témoins peu fidèles,
Et j'ai trop tôt vers toi levé mes mains cruelles.
Ah! de quel désespoir mes vœux seroient suivis!

SCÈNE VI.

THÉSÉE, THÉRAMÈNE.

THÉSÉE.

Théramène, est-ce toi? Qu'as-tu fait de mon fils?
Je te l'ai confié dès l'âge le plus tendre [3].

[1] Quelle vérité dans cette peinture, et quelle adresse dans toutes les scènes de suspension et de gradation, qui vont accroissant, d'un instant à l'autre, le trouble et l'effroi de Thésée, jusqu'à ce qu'il reçoive le dernier coup! (L.)

[2] Vers très heureux, qui peint parfaitement la situation, et qui accélère le repentir et les remords de Thésée, par un secret pressentiment. Tout le récit de Panope est d'une beauté et d'une éloquence parfaites : le pinceau ne rendroit pas avec autant de vérité et de force les mouvements du désespoir de Phèdre. (G.)

[3] Il a demandé la mort de ce fils à Neptune : croit-il que Théramène l'aura défendu contre Neptune? La douleur se prend à tout ce qu'elle trouve, et ne réfléchit point. Une mère, à qui la maladie venoit d'enlever un fils de trente ans, apercevant parmi ceux qui venoient pour la consoler celui qui avoit été, vingt ans auparavant, précepteur de ce fils, courut à lui en s'écriant : « Rendez-le-moi ; c'étoit à vous « que je l'avois confié. » Ce trait, dont je fus témoin, me rappela ce

Mais d'où naissent les pleurs que je te vois répandre?
Que fait mon fils?

THÉRAMÈNE.

O soins tardifs et superflus!
Inutile tendresse! Hippolyte n'est plus.

THÉSÉE.

Dieux!

THÉRAMÈNE.

J'ai vu des mortels périr le plus aimable,
Et j'ose dire encor, seigneur, le moins coupable.

THÉSÉE.

Mon fils n'est plus? Hé quoi! quand je lui tends les bras
Les dieux impatients ont hâté son trépas?
Quel coup me l'a ravi? quelle foudre soudaine?

THÉRAMÈNE.

A peine nous sortions des portes de Trézène[1],

vers de Thésée, et me fit comprendre que la nature y étoit peinte.
(L. R.)

[1] Boileau et Racine, en leur qualité de classiques, ont été traités comme des anciens par les scoliastes et les commentateurs de profession, au point qu'on feroit un volume de ce qui a été écrit sur ce seul récit de Théramène, et qu'on trouve dans Saint-Marc une énorme dissertation sur ce seul vers,

Le flot qui l'apporta recule épouvanté.

Comme il y a, dans toutes ces diatribes, beaucoup plus de verbiage et de pédanterie que de vraie critique, c'est un avertissement de plus pour nous de nous restreindre purement à l'essentiel. Il est indubitable qu'il y a du luxe de style dans ce récit d'ailleurs si beau; mais ce qui est de trop se réduit à sept ou huit vers à retrancher, et à la description du monstre, qui est trop détaillée. Il est d'ailleurs très naturel que Thésée, accablé d'abord par la terrible nouvelle de la mort de son fils, veuille ensuite en apprendre les circonstances, et d'autant plus qu'elles sont autant de prodiges, effets de la colère des dieux, provoqués par ses imprécations. Il n'est pas moins naturel que Théramène, revenu de cette première épouvante qu'il a dû éprouver, raconte toutes ces circonstances avec toute la vivacité d'une imagination encore frappée des objets comme s'ils étoient présents; et de plus, le poëte a eu soin d'animer le récit des faits par les mouvements et les exclamations, et les interruptions de la douleur. Dans tout cela, rien de répréhensible, rien que de louable, rien qui d'ailleurs ne soit attendu et même exigé par la curiosité des spectateurs. C'est à quoi n'a pas assez réfléchi

Il étoit sur son char; ses gardes affligés [1]
Imitoient son silence autour de lui rangés;

1 Les fils de rois, les rois eux-mêmes, chez les anciens, n'avoient point de gardes. Dans Euripide, les amis d'Hippolyte lui composent un cortége plus naturel et plus intéressant.

Fénelon, qui avoit tant de goût, mais qui avoit fort peu étudié, comme de raison, l'art du théâtre, que de simples lectures n'enseignent pas assez. Fénelon croit que Théramène ne doit pas avoir la force de faire ce récit, ni Thésée celle de l'entendre. C'est une double erreur : la douleur, en pareil cas, dès qu'elle peut écouter, est avide de savoir, et dès qu'elle peut parler, elle est éloquente ; et le poëte, avant son récit, a donné tout ce qu'il falloit aux premiers mouvements de la nature. Ce vers fameux,

Le flot qui l'apporta recule épouvanté,

est une imitation de celui de Virgile :

« Dissultant ripæ refluitque exterritus amnis. »

Mais j'avoue qu'en cette occasion faire *reculer* le flot qui apporta le monstre, et le faire *reculer d'épouvante,* offre un rapport trop ingénieux pour la situation de Théramène. Son imagination ne doit se porter naturellement que sur ce qui tient à l'horreur réelle des objets, et non pas sur des idées qui ne sont que de l'esprit poétique. C'est, je crois, la seule fois où le poëte ait trahi Racine, et l'ait montré derrière le personnage. Le vers est beau ; il seroit admirable dans un récit épique : mais c'est le seul de ceux de l'auteur dont on puisse dire qu'il est trop beau. Quant à la critique de l'abbé d'Olivet sur le prétérit défini *apporta,* qui ne doit pas, du moins en prose, se dire d'un événement du jour, c'est ici un véritable purisme. S'il n'étoit pas permis en vers de dire *qui l'apporta* pour *qui l'avoit apporté ;* si, dans cent occasions pareilles, on ne pouvoit pas mettre le prétérit pour le plus-que-parfait, il ne faudroit pas faire de vers dans notre langue, ou il faudroit la débarrasser de ses détestables auxiliaires, qui la font marcher si lentement. (L.) — Plusieurs hommes de goût, et entre autres l'auteur du *Télémaque,* ont regardé comme une amplification le récit de la mort d'Hippolyte. Les longs récits étaient à la mode alors. La vanité d'un acteur veut se faire écouter. On avait pour eux cette complaisance ; elle a été fort blâmée. L'archevêque de Cambrai prétend que Théramène ne devait pas, après la catastrophe d'Hippolyte, avoir la force de parler si longtemps; qu'il se plaît trop à décrire *les cornes menaçantes* du monstre, et *ses écailles jaunissantes,* et *sa croupe qui se recourbe ;* qu'il devait dire, d'une voix entrecoupée : *Hippolyte*

**Il suivoit tout pensif le chemin de Mycènes;
Sa main sur ses chevaux laissoit flotter les rênes;
Ses superbes coursiers, qu'on voyoit autrefois[1]
Pleins d'une ardeur si noble obéir à sa voix,
L'œil morne maintenant, et la tête baissée,
Sembloient se conformer à sa triste pensée.
Un effroyable cri, sorti du fond des flots,**

est mort; un monstre l'a fait périr; je l'ai vu. Je ne prétends point défendre *les écailles jaunissantes*, et *la croupe qui se recourbe;* mais, en général, cette critique souvent répétée me paraît injuste. On veut que Théramène dise seulement *Hippolyte est mort, je l'ai vu, c'en est fait.* C'est précisément ce qu'il dit en moins de mots encore... *Hippolyte n'est plus.* Le père s'écrie ; Théramène ne reprend ses sens que pour dire :

. . . J'ai vu des mortels périr le plus aimable;

et il ajoute ce vers si nécessaire, si touchant, si désespérant pour Thésée :

Et j'ose dire encor, seigneur, le moins coupable.

La gradation est pleinement observée, les nuances se font sentir l'une après l'autre. Le père, attendri, demande *quel dieu lui a ravi son fils, quelle foudre soudaine?...* Et il n'a pas le courage d'achever; il reste muet dans sa douleur; il attend ce récit fatal; le public l'attend de même. Théramène doit répondre ; on lui demande des détails, il doit en donner. Quel est le spectateur qui voudrait ne le pas entendre, ne pas jouir du plaisir douloureux d'écouter les circonstances de la mort d'Hippolyte? Qui voudrait même qu'on en retranchât quatre vers? Ce n'est pas là une vaine description d'une tempête, inutile à la pièce ; ce n'est pas là une amplification mal écrite ; c'est la diction la plus pure et la plus touchante : enfin c'est Racine. (VOLT.

1 Ces quatre vers me paroissent une longueur, et ont même une sorte de recherche. Les précédents sont à leur place, parceque Théramène a dû être frappé de cette espèce de calme mélancolique et profond qui accompagne le départ de son maître dans les premiers moments, et qui est troublé tout à coup par un accident si épouvantable. Ce contraste a dû être saisi; mais aller jusqu'à s'occuper d'un rapport de *conformité* entre la tristesse des chevaux et la *pensée* d'Hippolyte, c'est passer les bornes, et ce n'étoit pas là le moment d'imiter Homère et Virgile quand ils font pleurer les chevaux. L'idée de ces quatre beaux vers n'est pas fausse; elle est déplacée, et d'autant plus que Thésée est pressé d'entendre le fait, et que Théramène doit l'être d'y venir. (L.)

Des airs en ce moment a troublé le repos;
Et, du sein de la terre, une voix formidable
Répond en gémissant à ce cri redoutable.
Jusqu'au fond de nos cœurs notre sang s'est glacé;
Des coursiers attentifs le crin s'est hérissé.
Cependant, sur le dos de la plaine liquide,
S'élève à gros bouillons une montagne humide;
L'onde approche, se brise, et vomit à nos yeux,
Parmi des flots d'écume, un monstre furieux.
Son front large est armé de cornes menaçantes [1];
Tout son corps est couvert d'écailles jaunissantes;
Indomptable taureau, dragon impétueux,
Sa croupe se recourbe en replis tortueux;
Ses longs mugissements font trembler le rivage.
Le ciel avec horreur voit ce monstre sauvage;
La terre s'en émeut, l'air en est infecté;
Le flot qui l'apporta recule épouvanté.
Tout fuit; et, sans s'armer d'un courage inutile,
Dans le temple voisin chacun cherche un asile.
Hippolyte lui seul, digne fils d'un héros,
Arrête ses coursiers, saisit ses javelots [2],

[1] Ces huit vers ne pouvoient-ils pas se réduire à quatre? *Les écailles jaunissantes* ne font rien à la chose, non plus que les *cornes menaçantes*, puisque le monstre est *taureau*, ni *la terre qui s'en émeut*. On ne peut trop vite aller au fait.

Ses longs mugissements font trembler le rivage;
Le ciel avec horreur voit ce monstre sauvage.
Indomptable taureau, dragon impétueux,
Sa croupe se recourbe en replis tortueux.
Tout fuit, etc.

Il me semble que de cette manière le monstre étoit suffisamment dépeint (car il falloit le dépeindre, quoi qu'en aient dit les critiques); et alors la description ne ralentissoit plus la narration. (L.)

[2] Brumoy reproche aigrement à Racine d'avoir fait *des lâches* des compagnons d'Hippolyte; mais ce n'est pas des *compagnons* d'Hippolyte qu'il s'agit ici. Il s'agit de montrer dans ce dernier moment le fils d'un héros, le fils de Thésée, celui qui se plaignoit de n'avoir point encore dompté de monstres. *Tout fuit*, et lui seul est intrépide; il fait au monstre *une large blessure*, il n'est pas vaincu; c'est l'épouvante de ses chevaux qui le fait périr, et son malheur excite d'autant plus

Pousse au monstre, et d'un dard lancé d'une main sûre,
Il lui fait dans le flanc une large blessure.
De rage et de douleur le monstre bondissant,
Vient aux pieds des chevaux tomber en mugissant,
Se roule, et leur présente une gueule enflammée
Qui les couvre de feu, de sang et de fumée
La frayeur les emporte; et, sourds à cette fois,
Ils ne connaissent plus ni le frein ni la voix;
En efforts impuissants leur maître se consume.
Ils rougissent le mors d'une sanglante écume.
On dit qu'on a vu même, en ce désordre affreux,
Un dieu qui d'aiguillons pressoit leurs flancs poudreux
A travers les rochers la peur les précipite;
L'essieu crie et se rompt[1] : l'intrépide Hippolyte
Voit voler en éclats tout son char fracassé;
Dans les rênes lui-même il tombe embarrassé.
Excusez ma douleur : cette image cruelle
Sera pour moi de pleurs une source éternelle.
J'ai vu, seigneur, j'ai vu votre malheureux fils
Traîné par les chevaux que sa main a nourris.
Il veut les rappeler, et sa voix les effraie;
Ils courent : tout son corps n'est bientôt qu'une plaie.
De nos cris douloureux la plaine retentit.
Leur fougue impétueuse enfin se ralentit :
Ils s'arrêtent non loin de ces tombeaux antiques
Où des rois ses aïeux sont les froides reliques[2].

de pitié, qu'on admire plus son courage. Ce combat d'Hippolyte est de l'invention de Racine, et il faut lui en savoir gré : elle lui a fourni un tableau de plus, celui de la chute du monstre. (L.)

[1] On a souvent rappelé l'harmonie imitative de cet hémistiche. On ne s'attend pas sans doute que nous relevions toutes les beautés de ce style descriptif. On sait assez que ce morceau en est, dans notre langue, un des modèles les plus accomplis que nous puissions opposer aux anciens. (L.)

[2] Nous avons eu occasion de remarquer dans *Bajazet*, que *reliques* est le *reliquiæ* des Latins, qui, chez eux, signifioit les restes de quelque chose de grand. Employé seul dans notre langue, ce mot ne se dit que des choses saintes; mais, joint à une épithète, il conserve la signification latine. Cependant Voltaire a remarqué que, dans ce dernier sens, ce mot a vieilli.

J'y cours en soupirant, et sa garde me suit :
De son généreux sang la trace nous conduit;
Les rochers en sont teints; les ronces dégouttantes
Portent de ses cheveux les dépouilles sanglantes.
J'arrive, je l'appelle; et me tendant la main,
Il ouvre un œil mourant, qu'il referme soudain.
« Le ciel, dit-il, m'arrache une innocente vie.
« Prends soin après ma mort de la triste Aricie.
« Cher ami, si mon père, un jour désabusé,
« Plaint le malheur d'un fils faussement accusé,
« Pour apaiser mon sang et mon ombre plaintive,
« Dis-lui qu'avec douceur il traite sa captive;
« Qu'il lui rende... » A ce mot, ce héros expiré[1]
N'a laissé dans mes bras qu'un corps défiguré :
Triste objet où des dieux triomphe la colère,
Et que méconnoîtroit l'œil même de son père[2].

1 On reproche à Racine le *héros expiré*. Quelle misérable vétille de grammaire ! Pourquoi ne pas dire *ce héros expiré*, comme on dit *il est expiré, il a expiré ?* Il faut remercier Racine d'avoir enrichi la langue, à laquelle il a donné tant de charmes en ne disant jamais que ce qu'il doit, lorsque les autres disent tout ce qu'ils peuvent. (VOLT.) Nous pensons, comme Voltaire, que l'expression est heureuse, et que Racine doit faire autorité. Toutefois, la raison donnée par Voltaire ne nous semble pas bonne : on ne dit pas *qu'un homme est expiré*, on dit seulement en parlant du temps : *l'heure est expirée, la trêve est expirée.*

2 La description du monstre, dans Ovide, semble avoir fourni à Racine quelques traits qu'il a fort embellis :

« Jamque Corinthiaci carpebam littora ponti,
« Cum mare surrexit, cumulusque immanis aquarum
« In montis speciem curvari, et crescere, visus,
« Et dare mugitus, summoque cacumine findi.
« Corniger hinc taurus ruptis expellitur undis,
« Pectoribusque tenus molles erectus in auras,
« Naribus et patulo partem maris evomit ore.
« Corda pavent comitum, mihi mens interrita mansit,
« Exsiliis contenta suis : cum colla feroces
« Ad freta convertunt, arrectisque auribus, horrent
« Quadrupedes; monstrique metu turbantur, et altis
« Præcipitant currum scopulis. Ego ducere vana
« Frena manu, spumis albentibus oblita, luctor;
« Et retro lentas tendo resupinus habenas.

THÉSÉE.

O mon fils! cher espoir que je me suis ravi!
Inexorables dieux, qui m'avez trop servi!
A quels mortels regrets ma vie est réservée!

THÉRAMÈNE.

La timide Aricie est alors arrivée :
Elle venoit, seigneur, fuyant votre courroux,
A la face des dieux l'accepter pour époux.
Elle approche; elle voit l'herbe rouge et fumante;
Elle voit (quel objet pour les yeux d'une amante!)
Hippolyte étendu, sans forme et sans couleur.
Elle veut quelque temps douter de son malheur;
Et, ne connaissant plus ce héros qu'elle adore,

« Nec vires tamen has rabies superasset equorum,
« Ni rota, perpetuum qua circumvertitur axem,
« Stipitis occursu fracta ac disjecta fuisset.
« Excutior curru, lorisque tenentibus artus,
« Viscera viva trahi, nervos in stirpe teneri,
« Membra rapi partim, partim reprensa relinqui,
« Ossa gravem dare fracta sonum, fessamque videres
« Exhalari animam; nullasque in corpore partes
« Noscere quas posses : unumque erat omnis vulnus. »

« Déja je parcourois le rivage de la mer de Corinthe; tout à coup les flots s'irritent, l'onde se soulève, les vagues amoncelées présentent l'aspect d'une énorme montagne dont il sort d'horribles mugissements. Elle s'ouvre, et de ses flancs brisés s'élance un taureau armé de cornes menaçantes. Sa tête domine sur les flots; l'onde jaillit par torrents de ses naseaux et de sa large gueule. Soudain la terreur s'empare de mes compagnons; seul je suis sans crainte: puis-je sentir d'autres maux que ceux de mon exil! Cependant mes chevaux tournent la tête vers le rivage; leurs oreilles se dressent; saisis d'horreur, ils s'emportent, et l'épouvante les précipite à travers les rochers. Vainement je veux les retenir, vainement je me penche en arrière et tire d'une main ferme le frein qu'ils blanchissent d'écume. Mon bras eût cependant dompté leur furie; mais le char rapide se brise contre le tronc d'un vieux chêne. Il vole en éclats. Je tombe embarrassé dans les rênes; mes nerfs sont déchirés; mes entrailles, arrachées, s'attachent aux buissons. Je traîne avec moi une partie de mes membres brisés, le reste m'abandonne; mes os font entendre d'horribles craquements, et mon corps défiguré n'est plus qu'une seule plaie d'où mon ame fatiguée s'exhale douloureusement. » (*Metam.*, lib. XV, v. 506, etc.)

Elle voit Hippolyte et le demande encore.
Mais, trop sûre à la fin qu'il est devant ses yeux,
Par un triste regard elle accuse les dieux;
Et froide, gémissante, et presque inanimée,
Aux pieds de son amant elle tombe pâmée.
Ismène est auprès d'elle; Ismène, tout en pleurs,
La rappelle à la vie, ou plutôt aux douleurs.
Et moi, je suis venu, détestant la lumière,
Vous dire d'un héros la volonté dernière,
Et m'acquitter, seigneur, du malheureux emploi
Dont son cœur expirant s'est reposé sur moi.
Mais j'aperçois venir sa mortelle ennemie.

SCÈNE VII.

THÉSÉE, PHÈDRE, THÉRAMÈNE, PANOPE,
GARDES.

THÉSÉE.

Hé bien! vous triomphez, et mon fils est sans vie!
Ah! que j'ai lieu de craindre! et qu'un cruel soupçon,
L'excusant dans mon cœur, m'alarme avec raison!
Mais, madame, il est mort, prenez votre victime;
Jouissez de sa perte injuste ou légitime :
Je consens que mes yeux soient toujours abusés.
Je le crois criminel, puisque vous l'accusez.
Son trépas à mes pleurs offre assez de matières [1]
Sans que j'aille chercher d'odieuses lumières,
Qui, ne pouvant le rendre à ma juste douleur,
Peut-être ne feroient qu'accroître mon malheur.
Laissez-moi, loin de vous, et loin de ce rivage,
De mon fils déchiré fuir la sanglante image.

[1] *Matières* est une expression très fréquente, on peut même dire parasite, dans Corneille et dans les poëtes du même temps. Racine s'est servi de ce mot dans le sens reçu à cette époque. Aujourd'hui on diroit *le sujet de mes pleurs*, et non pas *la matière de mes pleurs*. (L.) Les Anglois, qui nous ont emprunté ce mot, l'emploient encore aujourd'hui très fréquemment dans le sens de Corneille et de Racine.

Confus, persécuté d'un mortel souvenir,
De l'univers entier je voudrois me bannir.
Tout semble s'élever contre mon injustice;
L'éclat de mon nom même augmente mon supplice:
Moins connu des mortels, je me cacherois mieux.
Je hais jusques aux soins dont m'honorent les dieux;
Et je m'en vais pleurer leurs faveurs meurtrières,
Sans plus les fatiguer d'inutiles prières [1].
Quoi qu'ils fissent pour moi, leur funeste bonté
Ne me sauroit payer de ce qu'ils m'ont ôté.

PHÈDRE.

Non, Thésée, il faut rompre un injuste silence;
Il faut à votre fils rendre son innocence:
Il n'étoit point coupable [2].

THÉSÉE.

Ah! père infortuné!
Et c'est sur votre foi que je l'ai condamné [3]!
Cruelle! pensez-vous être assez excusée...

[1] La pensée de Thésée se porte sur les *prières futures*, qui, même exaucées, ne pourroient lui rendre le bonheur. Cependant ce vers fait entendre que Thésée a déja fatigué *en vain* les dieux de ses prières, ce qui n'est pas, car ses prières n'ont été que trop exaucées. (*Voyez* acte IV, sc. II et sc. III.) — Dans son trouble, Thésée a oublié sa prière, et c'est au moins ce que le poëte a dû supposer.

[2] Racine s'étoit proposé d'inspirer plus de pitié pour Phèdre coupable que pour Hippolyte innocent, et il en est venu à bout. Pourquoi? En voici, je crois, les raisons : c'est que Phèdre est à plaindre, pendant toute la pièce, par sa passion, ses remords et ses combats, et qu'Hippolyte n'est à plaindre que par sa mort. Jusque-là, tout calomnié, tout proscrit qu'il est par son père, il a pour lui le témoignage de sa conscience et l'amour d'Aricie. Phèdre, au contraire, est malheureuse par son cœur, malheureuse par son crime, et par conséquent malheureuse sans consolation et sans remède; en sorte qu'il n'y a personne qui, dans le fond de son ame, ne préférât le sort d'Hippolyte au sien, et d'autant plus que l'un paroît toujours calme, et l'autre toujours tourmentée. C'est un tableau des malheurs du crime et de ceux de la vertu, et le peintre a mis au bas : Choisissez. (L.)

[3] Thésée prononce lui-même son arrêt. Quel père condamne son fils sur la foi d'une belle-mère! Mais ce n'est pas même sur la foi de Phèdre qu'il a condamné Hippolyte : c'est sur la foi d'Œnone, sur la foi d'une confidente! (G.)

PHÈDRE.

Les moments me sont chers ; écoutez-moi, Thésée :
C'est moi qui, sur ce fils chaste et respectueux,
Osai jeter un œil profane, incestueux.
Le ciel mit dans mon sein une flamme funeste :
La détestable Œnone a conduit tout le reste.
Elle a craint qu'Hippolyte, instruit de ma fureur,
Ne découvrît un feu qui lui faisoit horreur :
La perfide, abusant de ma foiblesse extrême,
S'est hâtée à vos yeux de l'accuser lui-même.
Elle s'en est punie, et, fuyant mon courroux,
A cherché dans les flots un supplice trop doux.
Le fer auroit déja tranché ma destinée ;
Mais je laissois gémir la vertu soupçonnée :
J'ai voulu, devant vous exposant mes remords,
Par un chemin plus lent descendre chez les morts.
J'ai pris, j'ai fait couler dans mes brûlantes veines
Un poison que Médée apporta dans Athènes.
Déja jusqu'à mon cœur le venin parvenu
Dans ce cœur expirant jette un froid inconnu ;
Déja je ne vois plus qu'à travers un nuage
Et le ciel et l'époux que ma présence outrage ;
Et la mort, à mes yeux dérobant la clarté,
Rend au jour qu'ils souilloient toute sa pureté [1].

[1] Chez Sénèque, Phèdre vient aussi s'accuser elle-même, et mourir sur le théâtre. Mais ce qui met une grande différence entre les deux scènes, c'est que la Phèdre du poëte latin n'est point mourante ; elle n'est ni affoiblie par le poison, ni accablée par les remords : elle tient en main une épée, probablement celle d'Hippolyte. Elle ose encore braver son époux ; elle fait éclater devant lui sa passion pour Hippolyte, avec d'autant plus de force et d'audace qu'elle a sous les yeux le cadavre de ce jeune homme, et qu'elle est décidée à mourir. Ses discours, pleins d'extravagances et de déclamations, étincellent pourtant de quelques beautés (G.) — Elle s'écrie :

« Hippolyte, tales intuor vultus tuos ;
« Talesque feci !....
« Heu me ! quo tuus fugit decor,
« Oculique, nostrum sidus ? Exanimis jaces ?
« Ades parumper, verbaque exaudi mea :
« Nil turpe loquimur. Hac manu pœnas tibi

PANOPE.

Elle expire, seigneur!

THÉSÉE.

D'une action si noire
Que ne peut avec elle expirer la mémoire!

« Solvam, et nefando pectori ferrum inseram,
« Animaque Phædram pariter ac scelere exuam;
« Et te per undas, perque Tartareos lacus,
« Per Styga, per amnes igneos amens sequar.
« Placemus umbras. Capitis exuvias cape,
« Laceræque frontis accipe abscissam comam,
« Non licuit animos jungere. At certe licet
« Junxisse fata. Morere, si casta es, viro;
« Si incestu amori.....
« O mors, amoris una sedamen mali,
« O mors, pudoris maximum læsi decus,
« Confugimus ad te! Pande placatos sinus.
« Audite, Athenæ; tuque funesta pater
« Pejor noverca : falsa memoravi; et nefas,
« Quod ipsa demens pectore insano hauseram
« Mentita finxi. Falsa punisti pater;
« Juvenisque castus crimine incestæ jacet,
« Pudicus, insons. Recipe jam mores tuos;
« Mucrone pectus impium justo patet,
« Cruorque sancto solvet inferias viro.
« Quid facere rapto debeas nato parens,
« Disce ex noverca : condere Acherontis plagis. »

(SENEC., *Hippolyt.*, act. V.)

« O Hippolyte! sont-ce là tes traits adorés! Et c'est moi qui l'ai fait ce que le voilà! Comment s'est terni l'éclat de tes yeux! Hippolyte tu n'es plus! Ah! lève-toi, écoute mes paroles, elles ne te feront plus rougir. Ma main me punira; je vais percer ce cœur coupable et en arracher à la fois et le crime et la vie. Hippolyte, attends-moi : à travers le Styx, à travers les eaux du Tartare et ses fleuves de feu, je te suivrai. Mais, pour apaiser ton ombre, reçois cette chevelure, inutile ornement de mon front déchiré. Nos cœurs n'ont pu s'unir, unissons du moins nos destinées. Meurs, Phèdre! Si tu es chaste, meurs pour ton époux; si tu es criminelle, meurs pour ton amant... O mort! dernier soulagement d'un amour malheureux! seule gloire qui reste à la pudeur outragée! sois mon refuge; ouvre-moi ton sein paisible. O Athènes! écoute-moi! écoute-moi, père dénaturé, plus funeste à ton fils qu'une marâtre. Oui, je vous ai trompés! j'ai calomnié l'innocence; je l'ai accusé d'une infamie dont mon sein s'abreuvoit. O père!

Allons, de mon erreur, hélas! trop éclaircis[1],
Mêler nos pleurs au sang de mon malheureux fils!
Allons de ce cher fils embrasser ce qui reste,
Expier la fureur d'un vœu que je déteste :
Rendons-lui les honneurs qu'il a trop mérités;
Et pour mieux apaiser ses mânes irrités,
Que, malgré les complots d'une injuste famille,
Son amante aujourd'hui me tienne lieu de fille[2]!

tu n'as puni qu'un forfait imaginaire. Ton fils, chaste, pudique, vertueux, est tombé victime du mensonge. Hippolyte, reprends ta renommée! ma poitrine s'ouvre au glaive vengeur, et mon sang va couler en sacrifice expiatoire pour l'innocent. Toi, Thésée, apprends d'une marâtre le devoir d'un père; viens te cacher dans les abîmes du Tartare. »

1 Geoffroy pense que le mot *éclaircis* ne devroit pas être au pluriel. Cependant on peut supposer, sans s'écarter de la vérité, que Thésée s'adresse ici à Théramène et à Panope; et, dans ce cas, il n'y auroit point de faute. C'est comme si Racine avoit dit :

Allons, de mon erreur *tous trois* trop éclaircis,
Mêler nos pleurs au sang de mon malheureux fils.

2 Ce dernier vers accomplit le dernier vœu d'Hippolyte mourant : il renferme un sentiment bien naturel, le seul qui puisse adoucir le désespoir de Thésée. Nous avons déja dit que Racine s'est appliqué à dessiner et colorier sa Phèdre de manière qu'elle fût toujours digne de compassion et susceptible d'excuse. Remarquez que toute sa fable est composée dans ce dessein. Si Phèdre renonce à la résolution de mourir, qui est son premier sentiment, c'est que la mort de son époux qu'on lui annonce, et l'intérêt de son fils orphelin, qu'on lui remet sous les yeux, diminuent d'un côté l'horreur qu'elle a pour elle-même, et, de l'autre, lui fournissent un motif au moins plausible de voir Hippolyte. Si elle consent à laisser agir Œnone, dont elle a d'abord rejeté les projets avec indignation, c'est que le poëte l'a mise dans une situation si critique et si terrible, au retour imprévu de Thésée, qu'il est très concevable que sa tête n'y résiste pas. Cependant, quelques moments après, le remords l'emporte encore; elle arrive pour sauver Hippolyte; elle est même toute prête à s'accuser; mais c'est là qu'elle reçoit le dernier coup. Elle apprend que l'*insensible Hippolyte* aime Aricie : ce *coup de foudre* (et c'en est bien un) la renverse de nouveau; elle tombe dans les convulsions de la rage et du désespoir; mais ce n'est pas le désespoir de la Phèdre d'Euripide, qui fait de sa propre mort un affreux moyen d'assurer celle de l'innocent, qui trace la calomnie de la même main dont elle attente à ses jours. La Phèdre de

Racine ne sort de son accablement que pour venir déclarer son crime forcé, et sa punition volontaire au moment où il n'y a plus personne au monde qui puisse servir de témoin contre elle, hors elle-même. Ajoutez à cette conduite le langage qu'elle tient toujours, celui d'une femme bourrelée par une passion qu'elle déteste, et qui se fait plus de reproches qu'on ne pourroit lui en faire, qui se condamne toujours et ne s'excuse jamais; et l'on avouera que cette conception si vraie et si intéressante, soutenue d'une exécution égale au dessein, est non-seulement hors de toute comparaison avec Euripide, mais même n'avoit rien de commun avec tout ce qu'on avoit vu en aucun temps sur la scène. (L.)

FIN DE PHÈDRE.

ESTHER,

TRAGÉDIE

TIRÉE DE L'ÉCRITURE SAINTE.

1669.

PRÉFACE.

La célèbre maison de Saint-Cyr ayant été principalement établie pour élever dans la piété un fort grand nombre de jeunes demoiselles rassemblées de tous les endroits du royaume, on n'y a rien oublié de tout ce qui pouvoit contribuer à les rendre capables de servir Dieu dans les différents états où il lui plaira de les appeler. Mais en leur montrant les choses essentielles et nécessaires, on ne néglige pas de leur apprendre celles qui peuvent servir à leur polir l'esprit, et à leur former le jugement. On a imaginé pour cela plusieurs moyens, qui, sans les détourner de leur travail et de leurs exercices ordinaires, les instruisent en les divertissant; on leur met, pour ainsi dire, à profit leurs heures de récréation : on leur fait faire entre elles, sur leurs principaux devoirs, des conversations ingénieuses qu'on leur a composées exprès, ou qu'elles-mêmes composent sur-le-champ; on les fait parler sur les histoires qu'on leur a lues, ou sur les importantes vérités qu'on leur a enseignées : on leur fait réciter par cœur et déclamer les plus beaux endroits des meilleurs poëtes : et cela leur sert surtout à les défaire de quantité de mauvaises prononciations qu'elles pourroient avoir apportées de leurs provinces; on a soin aussi de faire apprendre à chanter à celles qui ont de la voix, et on ne leur laisse pas perdre un talent qui les peut amuser innocemment, et qu'elles peuvent employer un jour à chanter les louanges de Dieu.

Mais la plupart des plus excellents vers de notre langue ayant été composés sur des matières fort profanes, et nos plus beaux airs étant sur des paroles extrêmement molles et efféminées, capables de faire des impressions dangereuses sur de jeunes esprits, les personnes illustres qui ont bien voulu prendre la principale direction de cette maison ont souhaité qu'il y eût quelque ouvrage qui, sans avoir tous ces défauts, pût produire une partie de ces bons effets. Elles me firent l'honneur de me communiquer leur dessein, et même de me demander si je ne pourrois pas faire sur quelque sujet de piété et de morale une espèce de poëme où le chant fût mêlé avec le récit, le tout lié par une action qui rendît la chose plus vive et moins capable d'ennuyer.

Je leur proposai le sujet d'Esther, qui les frappa d'abord, cette histoire leur paraissant pleine de grandes leçons d'amour de Dieu, et de détachement du monde au milieu du monde même. Et je crus de mon côté que je trouverois assez de facilité à traiter ce sujet : d'autant plus qu'il me sembla que, sans altérer aucune des circonstances tant soit peu considérables de l'Écriture sainte, ce qui seroit, à mon avis, une espèce de sacrilége, je pourrois remplir toute mon action avec les seules scènes que Dieu lui-même, pour ainsi dire, a préparées.

J'entrepris donc la chose : et je m'aperçus qu'en travaillant sur le plan qu'on m'avoit donné, j'exécutois en quelque sorte un dessein qui m'avoit souvent passé dans l'esprit, qui étoit de lier, comme dans les anciennes tragédies grecques, le chœur et le chant

avec l'action, et d'employer à chanter les louanges du vrai Dieu cette partie du chœur que les païens employoient à chanter les louanges de leurs fausses divinités.

A dire vrai, je ne pensois guère que la chose dût être aussi publique qu'elle l'a été. Mais les grandes vérités de l'Écriture, et la manière sublime dont elles y sont énoncées, pour peu qu'on les présente, même imparfaitement, aux yeux des hommes, sont si propres à les frapper, et d'ailleurs ces jeunes demoiselles ont déclamé et chanté cet ouvrage avec tant de grace, tant de modestie, et tant de piété, qu'il n'a pas été possible qu'il demeurât renfermé dans le secret de leur maison : de sorte qu'un divertissement d'enfants est devenu le sujet de l'empressement de toute la cour, le roi lui-même, qui en avoit été touché, n'ayant pu refuser à tout ce qu'il y a de plus grands seigneurs de les y mener, et ayant eu la satisfaction de voir, par le plaisir qu'ils y ont pris, qu'on se peut aussi bien divertir aux choses de piété, qu'à tous les spectacles profanes.

Au reste, quoique j'aie évité soigneusement de mêler le profane avec le sacré, j'ai cru néanmoins que je pouvois emprunter deux ou trois traits d'Hérodote, pour mieux peindre Assuérus : car j'ai suivi le sentiment de plusieurs savants interprètes de l'Écriture, qui tiennent que ce roi est le même que le fameux Darius, fils d'Hystaspe, dont parle cet historien. En effet, ils en rapportent quantité de preuves, dont quelques unes me paraissent des démonstrations. Mais je n'ai pas jugé à propos de croire ce même Hérodote

sur sa parole, lorsqu'il dit que les Perses n'élevoient ni temples, ni autels, ni statues à leurs dieux, et qu'ils ne se servoient point de libations dans leurs sacrifices. Son témoignage est expressément détruit par l'Écriture, aussi bien que par Xénophon, beaucoup mieux instruit que lui des mœurs et des affaires de la Perse, et enfin par Quinte-Curce.

On peut dire que l'unité de lieu est observée dans cette pièce, en ce que toute l'action se passe dans le palais d'Assuérus. Cependant, comme on vouloit rendre ce divertissement plus agréable à des enfants, en jetant quelque variété dans les décorations, cela a été cause que je n'ai pas gardé cette unité avec la même rigueur que j'ai fait autrefois dans mes tragédies.

Je crois qu'il est bon d'avertir ici que bien qu'il y ait dans *Esther* des personnages d'hommes, ces personnages n'ont pas laissé d'être représentés par des filles avec toute la bienséance de leur sexe. La chose leur a été d'autant plus aisée, qu'anciennement les habits des Persans et des Juifs étoient de longues robes qui tomboient jusqu'à terre.

Je ne puis me résoudre à finir cette préface sans rendre à celui qui a fait la musique la justice qui lui est due, et sans confesser franchement que ses chants ont fait un des plus grands agréments de la pièce[1]. Tous les connoisseurs demeurent d'accord que depuis longtemps on n'a point entendu d'airs plus touchants ni plus convenables aux paroles. Quelques personnes

[1] Ce musicien s'appeloit Moreau.

ont trouvé la musique du dernier chœur un peu longue, quoique très belle. Mais qu'auroit-on dit de ces jeunes Israélites qui avoient tant fait de vœux à Dieu pour être délivrées de l'horrible péril où elles étoient, si, ce péril étant passé, elles lui en avoient rendu de médiocres actions de graces? Elles auroient directement péché contre la louable coutume de leur nation, où l'on ne recevoit de Dieu aucun bienfait signalé, qu'on ne l'en remerciât sur-le-champ par de fort longs cantiques : témoins ceux de Marie, sœur de Moïse, de Débora, et de Judith, et tant d'autres dont l'Écriture est pleine. On dit même que les Juifs, encore aujourd'hui, célèbrent par de grandes actions de graces le jour où leurs ancêtres furent délivrés par Esther de la cruauté d'Aman.

PERSONNAGES[1].

ASSUÉRUS, roi de Perse.
ESTHER, reine de Perse.
MARDOCHÉE, oncle d'Esther.
AMAN, favori d'Assuérus.
ZARÈS, femme d'Aman.
HYDASPE, officier du palais intérieur d'Assuérus.
ASAPH, autre officier d'Assuérus.
ÉLISE, confidente d'Esther.
THAMAR, Israélite de la suite d'Esther.
GARDES DU ROI ASSUÉRUS.
CHŒUR DE JEUNES FILLES ISRAÉLITES.

La scène est à Suse, dans le palais d'Assuérus.

LA PIÉTÉ fait le Prologue.

1 Dans le privilége accordé aux dames de Saint-Cyr pour faire imprimer *Esther,* cette pièce ne porte pas le titre de tragédie, mais seulement d'*ouvrage de poésie tiré de l'Écriture sainte, propre à être récité et à être chanté.* Les quatre principaux personnages de cette pièce de poésie furent représentés par

ESTHER.	Mademoiselle DE VEILLANNE.
ASSUÉRUS.	Mademoiselle DE LALIE.
MARDOCHÉE.	Mademoiselle DE GLAPION.
AMAN.	Mademoiselle D'ABANCOURT.

Le 8 mai 1721, *Esther* fut représentée par les comédiens du roi sur le théâtre des Fossés-Saint-Germain. Voici les noms des principaux acteurs :

ASSUÉRUS.	BARON.
ESTHER.	Mademoiselle DUCLOS.
ZARÈS.	Mademoiselle LECOUVREUR.
AMAN.	DU FRESNE.
MARDOCHÉE.	LE GRAND.

PROLOGUE[1].

LA PIÉTÉ.

Du séjour bienheureux de la Divinité,
Je descends dans ce lieu par la Grace habité[2];
L'Innocence s'y plaît, ma compagne éternelle,
Et n'a point sous les cieux d'asile plus fidèle.
Ici, loin du tumulte, aux devoirs les plus saints
Tout un peuple naissant est formé par mes mains :
Je nourris dans son cœur la semence féconde
Des vertus dont il doit sanctifier le monde.
Un roi qui me protége, un roi victorieux,
A commis à mes soins ce dépôt précieux.
C'est lui qui rassembla ces colombes timides,
Éparses en cent lieux, sans secours et sans guides :
Pour elles, à sa porte, élevant ce palais,
Il leur y fit trouver l'abondance et la paix.
  Grand Dieu, que cet ouvrage ait place en ta mémoire!
Que tous les soins qu'il prend pour soutenir ta gloire
Soient gravés de ta main au livre où sont écrits
Les noms prédestinés des rois que tu chéris!
Tu m'écoutes; ma voix ne t'est point étrangère :
Je suis la Piété, cette fille si chère,

1 Tous les rôles de cette pièce étoient distribués aux demoiselles de Saint-Cyr, lorsque la jeune mademoiselle de Caylus, qui avoit été élevée dans cette maison et n'en étoit sortie que depuis peu de temps, témoigna une grande envie de faire quelque personnage, ce qui engagea l'auteur à faire pour elle ce prologue très heureusement imaginé. Il ne ressemble point à ces prologues d'Euripide où tout ce qui doit arriver dans la pièce est froidement annoncé. C'est un cadre où Racine a su renfermer délicatement les plus magnifiques éloges du roi, de madame de Maintenon, et de la communauté de Saint-Cyr. (L. R.)

2 La maison de Saint-Cyr. (*Note de Racine.*)

Qui t'offre de ce roi les plus tendres soupirs :
Du feu de ton amour j'allume ses desirs.
Du zèle qui pour toi l'enflamme et le dévore
La chaleur se répand du couchant à l'aurore [1].
Tu le vois tous les jours devant toi prosterné,
Humilier ce front de splendeur couronné;
Et, confondant l'orgueil par d'augustes exemples,
Baiser avec respect le pavé de tes temples.
De ta gloire animé, lui seul, de tant de rois,
S'arme pour ta querelle, et combat pour tes droits.
Le perfide intérêt, l'aveugle jalousie,
S'unissent contre toi pour l'affreuse hérésie;
La discorde en fureur frémit de toutes parts;
Tout semble abandonner tes sacrés étendards:
Et l'enfer, couvrant tout de ses vapeurs funèbres [2],
Sur les yeux les plus saints a jeté ses ténèbres.
Lui seul, invariable et fondé sur la foi,
Ne cherche, ne regarde, et n'écoute que toi;
Et, bravant du démon l'impuissant artifice,
De la religion soutient tout l'édifice.
Grand Dieu, juge ta cause, et déploie aujourd'hui
Ce bras, ce même bras qui combattoit pour lui,
Lorsque des nations à sa perte animées
Le Rhin vit tant de fois disperser les armées.
Des mêmes ennemis je reconnois l'orgueil;
Ils viennent se briser contre le même écueil :
Déja, rompant partout leurs plus fermes barrières,
Du débris de leurs forts ils couvrent ses frontières.

1 Il s'agit ici des missions étrangères et des travaux apostoliques dans l'Orient et dans le Nouveau-Monde, que Louis XIV encourageoit par ses bienfaits. (G.)

2 La Beaumelle prétend que Jacques II, roi d'Angleterre, alors réfugié à la cour de France, ayant desiré de voir *Esther*, on en donna exprès pour lui une représentation remarquable par une magnificence extraordinaire. Selon lui, le roi et la reine d'Angleterre crurent reconnoître le pape dans ce vers et dans le suivant. Il est certain qu'on en fit l'application au pape Innocent XI, alors brouillé avec la cour de France; mais cette application maligne étoit très éloignée de l'intention de l'auteur, qui avoit en vue les troubles de l'Angleterre et ceux de la France. (G.)

Tu lui donnes un fils prompt à le seconder,
Qui sait combattre, plaire, obéir, commander;
Un fils qui, comme lui, suivi de la victoire,
Semble à gagner son cœur borner toute sa gloire;
Un fils à tous ses vœux avec amour soumis,
L'éternel désespoir de tous ses ennemis :
Pareil à ces esprits que ta justice envoie,
Quand son roi lui dit : Pars, il s'élance avec joie;
Du tonnerre vengeur s'en va tout embraser,
Et, tranquille, à ses pieds revient le déposer [1].

Mais, tandis qu'un grand roi venge ainsi mes injures,
Vous qui goûtez ici des délices si pures,
S'il permet à son cœur un moment de repos,
A vos jeux innocents appelez ce héros;
Retracez-lui d'Esther l'histoire glorieuse,
Et sur l'impiété la foi victorieuse.

Et vous, qui vous plaisez aux folles passions
Qu'allument dans vos cœurs les vaines fictions,
Profanes amateurs de spectacles frivoles,
Dont l'oreille s'ennuie au son de mes paroles,
Fuyez de mes plaisirs la sainte austérité :
Tout respire ici Dieu, la paix, la vérité.

[1] Allusion à la campagne de 1688, dans laquelle le grand dauphin prit Philipsbourg, Heidelberg, Manheim, et conquit le Palatinat. (G.

FIN DU PROLOGUE.

ESTHER.

ACTE PREMIER[1].

(Le théâtre représente l'appartement d'Esther.)

SCÈNE I.

ESTHER, ÉLISE.

ESTHER.

Est-ce toi, chère Élise? O jour trois fois heureux!
Que béni soit le ciel qui te rend à mes vœux,
Toi qui, de Benjamin comme moi descendue,
Fus de mes premiers ans la compagne assidue,

1 Deux jugements opposés ont été portés sur cet ouvrage. Voltaire et La Harpe croyoient impossible qu'un auteur qui connoissoit aussi bien que Racine les convenances théâtrales, eût cru les observer en faisant *Esther;* en un mot, *ils n'y voyoient rien de tragique.* Geoffroy, combattant cette opinion, opposoit à Voltaire et à La Harpe l'entrée si dramatique de Mardochée au premier acte, le danger et le dévouement d'Esther, la surprise d'Aman dans la scène v de l'acte II, et sa chute terrible au troisième acte. Cette multitude de situations vraiment tragiques ne laisse aucun doute sur l'erreur de La Harpe, qui, ayant examiné toute la pièce avec cette prévention, n'y a vu que le récit des livres saints mis fidèlement en scène, et ne s'est occupé que d'en faire ressortir les beautés poétiques. Néanmoins il est utile de remarquer qu'*Esther* ayant été faite uniquement pour Saint-Cyr, pour madame de Maintenon et pour Louis XIV, Racine n'avoit pas cru nécessaire d'y garder toutes les convenances de la scène. Mais, qu'il n'ait pas voulu faire une tragédie, qu'il n'ait pas cherché à donner à chaque situation les formes les plus dramatiques, c'est une erreur dont on peut se convaincre par la lecture seule de la pièce. Sans doute Racine n'eut jamais l'intention de laisser représenter *Esther* sur un théâtre public, puisqu'on lit dans le privilége de 1689, *qu'il est fait*

Et qui d'un même joug souffrant l'oppression,
M'aidois à soupirer les malheurs de Sion!
Combien ce temps encore est cher à ma mémoire!
Mais toi, de ton Esther ignorois-tu la gloire?
Depuis plus de six mois que je te fais chercher,
Quel climat, quel désert a donc pu te cacher?

ÉLISE.

Au bruit de votre mort justement éplorée,
Du reste des humains je vivois séparée,
Et de mes tristes jours n'attendois que la fin,
Quand tout à coup, madame, un prophète divin :
« C'est pleurer trop longtemps une mort qui t'abuse,
« Lève-toi, m'a-t-il dit, prends ton chemin vers Suse [1] :
« Là tu verras d'Esther la pompe et les honneurs,
« Et sur le trône assis le sujet de tes pleurs [2].
« Rassure, ajouta-t-il, tes tribus alarmées,
« Sion : le jour approche où le dieu des armées
« Va de son bras puissant faire éclater l'appui;
« Et le cri de son peuple est monté jusqu'à lui [3]. »
Il dit : et moi, de joie et d'horreur pénétrée [4],

défense expresse à tous acteurs et autres montant sur les théâtres publics, d'y représenter ni chanter ledit ouvrage. On peut consulter, sur les représentations de Saint-Cyr, les lettres de madame de Sévigné.

[1] Les rois de Perse successeurs du grand Cyrus avoient choisi trois villes principales pour y séjourner alternativement, Suse, Echatane et Babylone. Suse, capitale de la Susiane, aujourd'hui le Koursistan, province du royaume de Perse vers le Tigre. (G.)

[2] On peut observer ici que *le sujet de tes pleurs assis sur le trône* n'est pas le terme propre. *Le sujet* se dit des choses; *l'objet* se dit des choses et des personnes. J'ose croire que ces deux vers eussent été plus corrects, tournés ainsi :

Là tu verras d'Esther la pompe et les honneurs
Et sur le trône assis l'objet de tant de pleurs. (L.)

[3] Métaphore sublime et touchante, dont les auteurs sacrés font un fréquent usage. On lit dans l'Exode, chap. II, v. 23 : « Et les cris que tiroit d'eux l'excès de leurs travaux s'élevèrent jusqu'à Dieu. » Le prophète Jérémie a imité ce passage de Moïse, lorsqu'il a dit, chap. XIV, v. 2 : « Et le cri de Jérusalem est monté. » (G.)

[4] *Horreur* est ici un terme très énergique, qui signifie *un effroi reli-*

Je cours. De ce palais j'ai su trouver l'entrée.
O spectacle! O triomphe admirable à mes yeux,
Digne en effet du bras qui sauva nos aïeux!
Le fier Assuérus couronne sa captive,
Et le Persan superbe est aux pieds d'une Juive!
Par quels secrets ressorts, par quel enchaînement
Le ciel a-t-il conduit ce grand événement?

ESTHER.

Peut-être on t'a conté la fameuse disgrace
De l'altière Vasthi, dont j'occupe la place [1],
Lorsque le roi, contre elle enflammé de dépit,
La chassa de son trône, ainsi que de son lit.
Mais il ne put sitôt en bannir la pensée :
Vasthi régna longtemps sur son ame offensée.
Dans ses nombreux États il fallut donc chercher [2]
Quelque nouvel objet qui l'en pût détacher.

gieux mêlé de crainte et de respect. C'est dans ce sens que Racine a dit dans *Iphigénie*, acte V, sc. VI :

Jette une sainte horreur qui nous rassure tous.

M. de La Harpe approuve le vers d'*Iphigénie*, parceque le sens est modifié par l'épithète *sainte;* et il condamne celui d'*Esther*, parceque *horreur* n'a point d'épithète ; mais l'union de *joie* avec *horreur* est une modification encore plus forte que celle d'une épithète. (G.)

1 Vasthi eut raison d'opposer les lois de la pudeur aux caprices d'un roi ivre qui, dans une débauche, vouloit exposer sa femme aux regards des courtisans. Assuérus étoit doublement dégradé, et par une honteuse ivresse, et par un oubli encore plus honteux de ce qu'il devoit aux mœurs et aux usages de la Perse. Mais Racine n'avoit garde de rendre Assuérus odieux, et Vasthi intéressante : il a supprimé sagement la cause de cette disgrace, laissant entendre seulement qu'elle étoit la suite de l'orgueil insensé de l'*altière Vasthi.* (G.)

2 « Lorsque la colère du roi Assuérus fut adoucie, il se ressouvint de Vasthi, et de ce qu'elle avoit fait, et de ce qu'elle avoit souffert. Alors les serviteurs et les officiers du roi lui dirent : Qu'on cherche pour le roi des filles qui soient vierges et belles, et qu'on envoie dans toutes les provinces des gens qui considèrent les plus belles d'entre les jeunes filles qui sont vierges, et qu'ils les amènent dans la ville de Suse, dans le palais des femmes... Et celle qui plaira davantage aux yeux du roi sera reine à la place de Vasthi. Cet avis plut au roi, et il leur commanda de faire ce qu'ils lui avoient conseillé. » (*Esth.*, ch. II, v. 2, 3 et 4.)

De l'Inde à l'Hellespont ses esclaves coururent :
Les filles de l'Égypte à Suse comparurent;
Celles même du Parthe et du Scythe indompté [1]
Y briguèrent le sceptre offert à la beauté.
On m'élevoit alors, solitaire et cachée,
Sous les yeux vigilants du sage Mardochée [2] :
Tu sais combien je dois à ses heureux secours.
La mort m'avoit ravi les auteurs de mes jours;
Mais lui, voyant en moi la fille de son frère,
Me tint lieu, chère Élise, et de père et de mère.
Du triste état des Juifs jour et nuit agité,
Il me tira du sein de mon obscurité;
Et, sur mes foibles mains fondant leur délivrance,
Il me fit d'un empire accepter l'espérance.
A ses desseins secrets, tremblante, j'obéis :
Je vins; mais je cachai ma race et mon pays [3].
Qui pourroit cependant t'exprimer les cabales
Que formoit en ces lieux ce peuple de rivales,
Qui toutes, disputant un si grand intérêt,
Des yeux d'Assuérus attendoient leur arrêt?

1 L'histoire ne fait aucune mention des Parthes sous l'empire des Assyriens et des Mèdes; mais ils existoient : c'étoit une colonie de Scythes qui s'étoient séparés du reste de la nation, et c'est pour cela qu'on leur donna le nom de *Parthes*, qui signifie *bannis*. (G.) « Cette ordonnance du roi ayant donc été répandue partout, lorsqu'on amenoit à Suse plusieurs filles très belles, et qu'on les mettoit entre les mains de l'eunuque Égée, on lui amena aussi Esther entre les autres, afin qu'elle fût gardée avec les femmes destinées pour le roi. (*Esth.*, ch. II, v. 8.)

2 « Il y avoit alors dans la ville de Suse un homme juif nommé Mardochée, qui avoit été transféré de Jérusalem au temps que Nabuchodonosor, roi de Babylone, avoit fait amener Jéchonias, roi de Juda, de Judée à Babylone; il avoit élevé auprès de lui la fille de son frère, nommée Édisse, qui s'appeloit autrement Esther; elle avoit perdu son père et sa mère; elle étoit parfaitement belle, et il paroissoit une grace extraordinaire sur son visage. Son père et sa mère étant morts, Mardochée l'avoit adoptée pour être sa fille. » (*Esth.*, ch. II, v. 5, 6 et 7.)

3 « Esther ne voulut pas lui dire (à l'eunuque Égée) de quel pays et de quelle nation elle étoit, parceque Mardochée lui avoit ordonné de tenir cela très secret. » (*Esth.*, ch. II, v. 8, 10.)

Chacune avoit sa brigue et de puissants suffrages [1] :
L'une d'un sang fameux vantoit les avantages;
L'autre, pour se parer de superbes atours,
Des plus adroites mains empruntoit le secours;
Et moi, pour toute brigue et pour tout artifice,
De mes larmes au ciel j'offrois le sacrifice.
Enfin, on m'annonça l'ordre d'Assuérus [2].
Devant ce fier monarque, Élise, je parus.
Dieu tient le cœur des rois entre ses mains puissantes [3];
Il fait que tout prospère aux ames innocentes,
Tandis qu'en ses projets l'orgueilleux est trompé.
De mes foibles attraits le roi parut frappé :
Il m'observa longtemps dans un sombre silence [4];

[1] Idée empruntée de Tacite. Racine en a déja fait usage dans *Britannicus*, acte IV, sc. II : « Les femmes, dévorées d'ambition, faisoient valoir leur naissance, leur beauté, leurs richesses et tout ce qui pouvoit les rendre dignes d'une telle union. » (*Annal.*, l. XII.) (L. B.)

[2] « Après donc qu'il se fut passé du temps, le jour vint auquel Esther, fille d'Abihaïl, frère de Mardochée, et que Mardochée avoit adoptée pour sa fille, devoit être présentée au roi en son rang. Elle ne demanda rien pour sa parure; mais Égée, eunuque qui avoit le soin de ces filles, lui donna pour cela tout ce qu'il voulut, car elle étoit parfaitement bien faite, et son incroyable beauté la rendoit aimable et agréable à tous ceux qui la voyoient. » (*Esth.*, ch. II, v. 15.)

[3] « Le cœur du roi est dans la main du Seigneur comme une eau courante : il le fait tourner de quelque côté qu'il veut. » (*Prov.*, ch. XXI, v. 1.)

[4] L'Écriture parle de la beauté d'Esther comme d'une chose incroyable, *incredibili pulchritudine*, et cependant Racine ne met rien de bien tendre, du moins en apparence, dans le premier regard qu'Assuérus jette sur elle :

Il l'observa longtemps dans un sombre silence,

dit le poëte ; et il semble qu'il exclut de cette contemplation le plaisir et le transport. L'impression est cependant la même que celle qu'il donne à Pyrrhus, lorsque ce prince guide Andromaque à l'autel,

S'enivrant en marchant du plaisir de la voir.

Dans ces deux situations, le poëte a eu égard aux mœurs. On ne devoit point retrouver cet abandon, cette familiarité des princes grecs, dans un roi de Perse, dont rien ne trouble jamais la majesté ; mais il

Et le ciel, qui pour moi fit pencher la balance,
Dans ce temps-là, sans doute, agissoit sur son cœur.
Enfin, avec des yeux où régnoit la douceur :
Soyez reine, dit-il; et, dès ce moment même,
De sa main sur mon front posa son diadème [1].
Pour mieux faire éclater sa joie et son amour,
Il combla de présents tous les grands de sa cour;
Et même ses bienfaits dans toutes ses provinces,
Invitèrent le peuple aux noces de leurs princes [2].
Hélas! durant ces jours de joie et de festins,
Quelle étoit en secret ma honte et mes chagrins [3]!
Esther, disois-je, Esther dans la pourpre est assise,
La moitié de la terre à son sceptre est soumise,
Et de Jérusalem l'herbe cache les murs!
Sion, repaire affreux de reptiles impurs,
Voit de son temple saint les pierres dispersées,
Et du Dieu d'Israël les fêtes sont cessées [4]!

falloit cependant avertir les spectateurs des sentiments d'Assuérus. La différence des mœurs fait la différence du vers, mais l'effet est le même, parceque les mœurs sont connues et que le poëte, en s'y conformant, sait en tirer des beautés nouvelles. A toutes ces raisons tirées des mœurs orientales, il faut ajouter que la pièce est faite pour être jouée par des jeunes filles, et dans une maison d'éducation.

1 La rigueur de la règle voudroit *il posa*. « Le roi l'aima plus que toutes ses autres femmes, et elle s'acquit dans son cœur et dans son esprit une considération plus grande que toutes les autres; il lui mit sur la tête le diadème royal, et il la fit reine à la place de Vasthi. » (*Esth.*, ch. II, v. 17.)

2 « Et le roi commanda qu'on fit un festin très magnifique à tous les grands de sa cour et à tous ses serviteurs, pour le mariage et les noces d'Esther. Il soulagea les peuples de toutes ses provinces, et il fit des dons dignes de la magnificence d'un si grand prince. » (*Esth.*, ch. II, v. 18.)

3 Tout le monde supplée l'ellipse *et quels étoient mes chagrins*, et ce tour plus vif vaut mieux en poésie que l'affectation d'une régularité très inutile, si le poëte eût mis, comme le veut l'abbé d'Olivet :

Quels étoient en secret ma honte et mes chagrins. (L.)

4 Ceci est une licence, il faudroit : les fêtes *ont cessé*. *Cesser* est un verbe neutre, et se conjugue avec le verbe *avoir*.

ÉLISE.

N'avez-vous point au roi confié vos ennuis?

ESTHER.

Le roi, jusqu'à ce jour, ignore qui je suis [1] :
Celui par qui le ciel règle ma destinée
Sur ce secret encor tient ma langue enchaînée [2].

ÉLISE.

Mardochée? Hé! peut-il approcher de ces lieux?

ESTHER.

Son amitié pour moi le rend ingénieux.
Absent je le consulte, et ses réponses sages
Pour venir jusqu'à moi trouvent mille passages :
Un père a moins de soin du salut de son fils.
Déja même, déja, par ses secrets avis [3],
J'ai découvert au roi les sanglantes pratiques
Que formoient contre lui deux ingrats domestiques [4].

1 Ce soin de cacher sa naissance fit donner à la nièce de Mardochée le surnom d'*Esther*, qui, en hébreu, signifie *inconnue*. C'étoit par une inspiration divine que Mardochée lui avoit défendu de se faire connoître. Voltaire et M. de La Harpe se sont récriés sur la sottise d'un roi de Perse qui ne sait pas de quel pays est sa femme. Mais, sans recourir aux desseins de Dieu, qui ne permettoit pas qu'Assuérus eût cette curiosité, il importoit fort peu à ce monarque de connoître précisément l'origine et la famille d'Esther ; il lui suffisoit de savoir qu'elle étoit belle et aimable. Les despotes orientaux ne s'informent pas d'autre chose. Esther étoit née à Suse, elle avoit été élevée dans cette capitale de la Perse : on pouvoit donc ignorer qu'elle étoit Juive. Ainsi Voltaire n'a raisonné que d'après nos idées et nos usages, sans égard pour les mœurs orientales. (G.)

2 « Esther n'avoit point encore découvert ni son pays ni son peuple, selon l'ordre que Mardochée lui en avoit donné : car Esther observoit tout ce qu'il lui ordonnoit, et faisoit encore toutes choses en ce temps-là par son avis, de même que lorsqu'il la nourrissoit auprès de lui, étant encore toute petite. » (*Esth.*, ch. II, vers. 20.)

3 « Lors donc que Mardochée demeuroit à la porte du roi, Bagathan et Tharès, deux de ses eunuques, qui commandoient à la première entrée du palais, ayant conçu quelque mécontentement contre le roi, entreprirent d'attenter contre sa personne et de le tuer. Mais Mardochée, ayant découvert leur dessein, en avertit aussitôt la reine Esther. La reine en avertit le roi au nom de Mardochée, dont elle avoit reçu l'avis. » (*Esth.*, ch. II, vers. 21, 22.)

4 Ces deux vers paroissent jetés ici sans dessein, et cependant ils

Cependant mon amour pour notre nation
A rempli ce palais de filles de Sion,
Jeunes et tendres fleurs par le sort agitées,
Sous un ciel étranger comme moi transplantées.
Dans un lieu séparé de profanes témoins,
Je mets à les former mon étude et mes soins [1];
Et c'est là que, fuyant l'orgueil du diadème,
Lasse de vains honneurs, et me cherchant moi-même,
Aux pieds de l'Éternel je viens m'humilier,
Et goûter le plaisir de me faire oublier [2].
Mais à tous les Persans je cache leurs familles.
Il faut les appeler. Venez, venez, mes filles,
Compagnes autrefois de ma captivité,
De l'antique Jacob jeune postérité [3].

donnent à cette pièce le mouvement qui la met en jeu : de là le songe effrayant du roi, la révision des annales de son règne, l'impression nouvelle que fait sur lui le danger qu'il a couru, le regret qu'il témoigne de n'avoir pas récompensé celui qui l'en a tiré, le triomphe de Mardochée, enfin le salut de tous les Juifs. (L. B.) — Le mot *domestique* a changé de sens : du temps de Racine, il pouvoit s'appliquer même aux grands. Ces *ingrats domestiques* n'étoient pas des esclaves, c'étoient des sujets persans, comme on le voit plus loin, acte II, sc. III, lorsque Assuérus les met en opposition avec les Juifs *étrangers* et *esclaves*. (Voyez, sur le sens donné au mot *domestique* sous Louis XIV, la note placée à la suite des personnages d'*Iphigénie*.)

[1] Ces vers sont une allusion aussi adroite que flatteuse à la maison de Saint-Cyr. (L. B.)

[2] Ce trait admirable de la modestie d'Esther s'appliquoit à madame de Maintenon, qui venoit à Saint-Cyr oublier l'éclat et les grandeurs de la cour. (G.)

[3] Il s'en faut bien que cette scène soit, comme on l'a dit, inutile à l'action, puisqu'elle fait connoître les événements de l'avant-scène, et trace les caractères d'Esther et de Mardochée. Le sujet n'y est pas entièrement exposé; mais ce n'est pas une règle essentielle, que toute l'exposition se trouve dans la première scène. (G.)

SCÈNE II.

ESTHER, ÉLISE, LE CHOEUR.

UNE ISRAÉLITE, chantant derrière le théâtre.

Ma sœur, quelle voix nous appelle?

UNE AUTRE.

J'en reconnois les agréables sons :
C'est la reine.

TOUTES DEUX.

Courons, mes sœurs, obéissons.
La reine nous appelle :
Allons, rangeons-nous auprès d'elle.

TOUT LE CHOEUR, entrant sur la scène par plusieurs endroits différents.

La reine nous appelle :
Allons, rangeons-nous auprès d'elle

ÉLISE.

Ciel! quel nombreux essaim d'innocentes beautés
S'offre à mes yeux en foule, et sort de tous côtés!
Quelle aimable pudeur sur leur visage est peinte!
Prospérez, cher espoir d'une nation sainte.
Puissent jusques au ciel vos soupirs innocents
Monter comme l'odeur d'un agréable encens [1]!
Que Dieu jette sur vous des regards pacifiques!

ESTHER.

Mes filles, chantez-nous quelqu'un de ces cantiques [2]
Où vos voix si souvent se mêlant à mes pleurs
De la triste Sion célèbrent les malheurs.

UNE ISRAÉLITE chante seule.

Déplorable Sion, qu'as-tu fait de ta gloire [3]?

1 On lit dans l'*Apocalypse*, cap. VIII, vers. 4 : « La fumée de l'encens, composée des prières des saints, s'élève de la main de l'ange devant Dieu. »

Racine met dans la bouche d'Esther les paroles qu'adressoient aux Juifs ceux qui les avoient conduits captifs à Babylone : « Ceux qui nous avoient enlevés nous disoient : Chantez-nous quelqu'un des cantiques de Sion. » (Ps. CXXXVI, vers. 4.)

Dans *Esther* et dans *Athalie*, Racine a voulu nous donner une

Tout l'univers admiroit ta splendeur :
Tu n'es plus que poussière; et do cette grandeur
Il ne nous reste plus que la triste mémoire [1].
Sion, jusques au ciel élevée autrefois,
Jusqu'aux enfers maintenant abaissée,
Puissé-je demeurer sans voix,
Si dans mes chants ta douleur retracée
Jusqu'au dernier soupir n'occupe ma pensée [2]!

TOUT LE CHOEUR.

O rives du Jourdain! ô champs aimés des cieux!
Sacrés monts, fertiles vallées,
Par cent miracles signalées!
Du doux pays de nos aïeux
Serons-nous toujours exilées?

UNE ISRAÉLITE, seule.

Quand verrai-je, ô Sion! relever tes remparts,
Et de tes tours les magnifiques faîtes?
Quand verrai-je de toutes parts

idée des chœurs des anciennes tragédies grecques; mais il n'a pas poussé l'imitation jusqu'à rendre le chœur permanent sur la scène. Les chœurs d'*Esther* ne sont que le cortége particulier de la reine, et ne sont pas toujours intimement liés à l'action. Cet essai a donné lieu à Racine de faire briller un nouveau genre de talent, et de montrer qu'il étoit aussi habile à manier la lyre qu'à chausser le cothurne. Rien n'égale la sublimité, le sentiment, et la grace touchante répandus dans les chœurs de Racine; notre littérature n'a point de plus belles odes : c'est le langage des prophètes; c'est la poésie des écrivains sacrés dans tout son éclat. (G.)

1 Les chœurs d'*Esther* rappellent quelquefois les chœurs de l'*Hécube* d'Euripide. Dans Euripide, ce sont aussi de jeunes filles compagnes de l'exil de leur princesse qui déplorent la ruine de leur patrie. « O patrie! ô Ilion! tu n'es plus comptée parmi les villes immortelles, « tant fut épaisse cette nuée de Grecs qui t'a enveloppée et ravagée! « Tu as vu raser ta couronne de tours; la noire fumée t'a souillée d'une « tache ineffaçable! Hélas! je n'entrerai plus dans tes murs! » — Racine dit : *Il ne nous reste plus que ta mémoire,* idée moins touchante que celle de Sophocle : *je n'entrerai plus dans tes murs.* Il est malheureux que Racine n'ait pas profité de cette magnifique image : *tu as vu raser ta couronne de tours!*

2 « Que ma langue soit attachée à mon gosier, si je ne me souviens pas de toi, si je ne me propose pas Jérusalem comme le principal [illegible] de ma joie. » (Ps. CXXXVI, vers. 7 et 8.)

Tes peuples en chantant accourir à tes fêtes?

TOUT LE CHOEUR.

O rives du Jourdain! ô champs aimés des cieux!
Sacrés monts, fertiles vallées,
Par cent miracles signalées!
Du doux pays de nos aïeux
Serons-nous toujours exilées?

SCÈNE III.

ESTHER, MARDOCHÉE, ÉLISE, LE CHOEUR.

ESTHER.

Quel profane en ce lieu s'ose avancer vers nous?
Que vois-je? Mardochée! O mon père, est-ce vous?
Un ange du Seigneur, sous son aile sacrée [1],
A donc conduit vos pas, et caché votre entrée?
Mais d'où vient cet air sombre, et ce cilice affreux,
Et cette cendre enfin qui couvre vos cheveux [2]?
Que nous annoncez-vous?

MARDOCHÉE.

O reine infortunée!
O d'un peuple innocent barbare destinée!
Lisez, lisez l'arrêt détestable, cruel...
Nous sommes tous perdus! et c'est fait d'Israël!

ESTHER.

Juste ciel! tout mon sang dans mes veines se glace [3].

1 Quoi de plus frappant et de plus théâtral que cette entrée de Mardochée, qui vient, sous le sac, couvert de cendre, et dans le deuil le plus affreux, apporter à Esther la nouvelle de la proscription des Juifs! Oui, sans doute, comme le dit Esther, c'est un ange qui, sous son aile sacrée, a conduit ses pas, et a rendu sa marche invisible. Pouvoit-il sans un pareil miracle s'introduire dans l'appartement d'Esther, inaccessible à tous les hommes, suivant les lois inflexibles des Orientaux? Les miracles sont si familiers dans l'histoire juive, qu'on ne peut pas reprocher au poëte un merveilleux hors de saison. (G.)

2 « Mardochée ayant appris ceci, déchira ses vêtements, se revêtit d'un sac, et se couvrit la tête de cendre. » (*Esth.*, ch. IV, v. 1.)

3 Racine avoit oublié qu'il avoit déja mis ce vers, mot pour mot, dans la bouche d'Œnone, *Phèdre*, acte VI, sc. III. (G.)

MARDOCHÉE.

On doit de tous les Juifs exterminer la race.
Au sanguinaire Aman nous sommes tous livrés;
Les glaives, les couteaux, sont déja préparés;
Toute la nation à la fois est proscrite.
Aman, l'impie Aman, race d'Amalécite,
A, pour ce coup funeste, armé tout son crédit;
Et le roi, trop crédule, a signé cet édit.
Prévenu contre nous par cette bouche impure,
Il nous croit en horreur à toute la nature.
Ses ordres sont donnés; et, dans tous ses États,
Le jour fatal est pris pour tant d'assassinats.
Cieux, éclairerez-vous cet horrible carnage!
Le fer ne connaîtra ni le sexe ni l'âge [1];
Tout doit servir de proie aux tigres, aux vautours;
Et ce jour effroyable arrive dans dix jours [2].

ESTHER

O Dieu, qui vois former des desseins si funestes,
As-tu donc de Jacob abandonné les restes?

UNE DES PLUS JEUNES ISRAÉLITES.

Ciel, qui nous défendra, si tu ne nous défends?

MARDOCHÉE.

Laissez les pleurs, Esther, à ces jeunes enfants.
En vous est tout l'espoir de vos malheureux frères :
Il faut les secourir; mais les heures sont chères;
Le temps vole, et bientôt amènera le jour
Où le nom des Hébreux doit périr sans retour.
Toute pleine du feu de tant de saints prophètes,

[1] *Le fer ne connoîtra :* figure si naturelle, si heureuse, et si bien placée, qu'à peine en sent-on la hardiesse extraordinaire. Homère cependant a été encore plus hardi; il prête au fer du guerrier le desir de percer le corps de l'ennemi :

Λιλαίομενος χρόος ἄσαι. (G.)

[2] « Nous avons ordonné que tous ceux qu'Aman, qui commande à toutes le provinces, qui est le second après le roi, et que nous honorons comme notre père, aura fait voir être de ce peuple, soient tués par leurs ennemis, avec leurs femmes et leurs enfants, le quatorzième jour d'Adar, le douzième mois de cette année, sans que personne en ait aucune compassion. » (*Esth.,* ch. XIII, vers. 6.)

Allez, osez au roi déclarer qui vous êtes.

ESTHER.

Hélas! ignorez-vous quelles sévères lois
Aux timides mortels cachent ici les rois?
Au fond de leur palais leur majesté terrible
Affecte à leurs sujets de se rendre invisible;
Et la mort est le prix de tout audacieux [1]
Qui, sans être appelé, se présente à leurs yeux,
Si le roi dans l'instant, pour sauver le coupable,
Ne lui donne à baiser son sceptre redoutable.
Rien ne met à l'abri de cet ordre fatal,
Ni le rang, ni le sexe, et le crime est égal.
Moi-même, sur son trône, à ses côtés assise,
Je suis à cette loi, comme une autre, soumise :
Et, sans le prévenir, il faut, pour lui parler,
Qu'il me cherche, ou du moins qu'il me fasse appeler.

MARDOCHÉE.

Quoi! lorsque vous voyez périr votre patrie,
Pour quelque chose, Esther, vous comptez votre vie!

[1] « Esther, pour réponse, lui ordonna de dire ceci à Mardochée : Tous les serviteurs du roi, et toutes les provinces de son empire, savent que qui que ce soit, homme ou femme, qui entre dans la salle intérieure du roi sans y avoir été appelé par son ordre, est mis à mort infailliblement à la même heure, à moins que le roi n'étende vers lui son sceptre d'or, pour une marque de clémence, et qu'il lui sauve ainsi la vie. Comment donc puis-je maintenant aller trouver le roi, puisqu'il y a déja trente jours qu'il ne m'a point fait appeler! » (*Esth.*, ch. IV, vers. 10 et 11.) On a objecté qu'Esther, aimée d'Assuérus, n'étoit pas en danger de la vie, ce qui détruisoit tout l'intérêt de la scène. Mais il falloit juger l'intérêt de cette scène d'après les mœurs orientales, et l'on auroit vu que rien n'est plus commun dans les despotes de l'Asie, que ces passages rapides et imprévus d'une passion à une autre; que ces hommes violents parcourent sans cesse les deux extrêmes, aujourd'hui offrant à la beauté qui les enchante la moitié de leur trône, demain prononçant l'arrêt de sa mort. Vasthi, tendrement aimée d'Assuérus, n'étoit-elle pas subitement tombée dans la disgrace, pour avoir désobéi, non pas à une loi formelle de l'empire, mais au caprice injuste et passager d'un roi privé de la raison? Esther devoit d'autant plus craindre pour sa vie en paroissant devant Assuérus, sans son ordre, qu'il y avoit trente jours, dit l'Écriture, que le roi ne l'avoit appelée. (G.)

Dieu parle, et d'un mortel vous craignez le courroux !
Que dis-je ? votre vie, Esther, est-elle à vous ?
N'est-elle pas au sang dont vous êtes issue ?
N'est-elle pas à Dieu, dont vous l'avez reçue ?
Et qui sait, lorsqu'au trône il conduisit vos pas [1],
Si pour sauver son peuple il ne vous gardoit pas ?
Songez-y bien : ce dieu ne vous a pas choisie
Pour être un vain spectacle aux peuples de l'Asie,
Ni pour charmer les yeux des profanes humains :
Pour un plus noble usage il réserve ses saints.
S'immoler pour son nom et pour son héritage,
D'un enfant d'Israël voilà le vrai partage :
Trop heureuse pour lui de hasarder vos jours !
Et quel besoin son bras a-t-il de nos secours ?
Que peuvent contre lui tous les rois de la terre ?
En vain ils s'uniroient pour lui faire la guerre :
Pour dissiper leur ligue il n'a qu'à se montrer ;
Il parle, et dans la poudre il les fait tous rentrer [2].
Au seul son de sa voix la mer fuit, le ciel tremble [3] ;
Il voit comme un néant tout l'univers ensemble ;
Et les foibles mortels, vains jouets du trépas,
Sont tous devant ses yeux comme s'ils n'étoient pas [4].
S'il a permis d'Aman l'audace criminelle,
Sans doute qu'il vouloit éprouver votre zèle.

[1] « Et qui sait si ce n'est point pour cela même que vous avez été élevée à la dignité royale, afin d'être prête d'agir en un temps comme celui-ci ! » (*Esth.*, ch. IV, v. 14.)

[2] Voilà du sublime, tel qu'on n'en trouve point dans les tragédies profanes de Racine, ni même dans Corneille. Le vers de J.-B. Rousseau :

> Il parle, et nous voyons leurs trônes mis en poudre.
> CANT. tiré du ps. XLVII.

est une imitation bien languissante de celui de Racine. (G.)

[3] *La mer fuit* est une image empruntée du psaume CXIII, vers. 3 : *Mare vidit et fugit. Le ciel tremble* est une idée d'Homère que Virgile et Ovide ont imitée. Remarquons que ce vers, dont l'harmonie est si forte, est composé tout entier de monosyllabes, à l'exception du mot *tremble,* dont la deuxième syllabe est étouffée par l'*e* muet. (G.)

[4] Traduction littérale de ce verset d'Isaïe : « Omnes gentes quasi « non sint, sic sunt coram eo. » (Ch. XL.) (G.)

C'est lui qui, m'excitant à vous oser chercher,
Devant moi, chère Esther, a bien voulu marcher;
Et s'il faut que sa voix frappe en vain vos oreilles,
Nous n'en verrons pas moins éclater ses merveilles.
Il peut confondre Aman, il peut briser nos fers
Par la plus foible main qui soit dans l'univers;
Et vous, qui n'aurez point accepté cette grace,
Vous périrez peut-être et toute votre race [1].

ESTHER.

Allez : que tous les Juifs dans Suse répandus,
A prier avec vous jour et nuit assidus,
Me prêtent de leurs vœux le secours salutaire,
Et pendant ces trois jours gardent un jeûne austère [2].
Déja la sombre nuit a commencé son tour :
Demain, quand le soleil rallumera le jour,
Contente de périr, s'il faut que je périsse.
J'irai pour mon pays m'offrir en sacrifice.
Qu'on s'éloigne un moment.

(Le chœur se retire vers le fond du théâtre.)

1 « Car si vous demeurez maintenant dans le silence, Dieu trouvera quelque autre moyen pour délivrer les Juifs; et vous périrez, vous, et la maison de votre père. » — Tout ce discours de Mardochée est d'une force et d'une éloquence vraiment divine. L'effet qu'il produit sur Esther est frappant et vraiment théâtral : elle n'oppose plus rien aux ordres de Dieu, qui lui parle par la bouche du prophète; elle ne raisonne plus, elle obéit. (G.)

2 « Allez, assemblez tous les Juifs que vous trouverez dans Suse, et priez pour moi. Ne mangez point et ne buvez point pendant trois jours et trois nuits. Je jeûnerai de même avec les femmes qui me servent; et après cela j'irai trouver le roi, contre la loi qui le défend, et sans y être appelée, en m'abandonnant au péril et à la mort. » (*Esth.*, ch. IV, v. 16.) — On sait que Racine avoit en vue l'institution de Saint-Cyr lorsqu'il plaça dans sa pièce les chœurs des jeunes Israélites. Le sujet de lui-même se prêtoit merveilleusement à l'allusion, puisque l'Écriture dit expressément qu'Esther avoit des compagnes de la même religion qu'elle.

SCÈNE IV.

ESTHER, ÉLISE, LE CHŒUR.

ESTHER.

O mon souverain roi [1],
Me voici donc tremblante et seule devant toi!
Mon père mille fois m'a dit dans mon enfance
Qu'avec nous tu juras une sainte alliance,

[1] « Mon Seigneur, qui êtes seul notre roi, assistez-moi dans l'abandonnement où je me trouve, puisque vous êtes le seul qui me puissiez secourir. Le péril où je me trouve est présent et inévitable. J'ai su de mon père, ô Seigneur, que vous aviez pris Israël d'entre toutes les nations, et que vous aviez choisi nos pères en les séparant de tous leurs ancêtres qui les avoient devancés, pour vous établir parmi eux un héritage éternel : et vous leur avez fait tout le bien que vous leur aviez promis. Nous avons péché devant vous, et c'est pour cela que vous nous avez livrés entre les mains de nos ennemis : car nous avons adoré leurs dieux. Vous êtes juste, Seigneur ; et maintenant ils ne se contentent pas de nous opprimer par une dure servitude ; mais, attribuant la force de leurs bras à la puissance de leurs idoles, ils veulent renverser vos promesses, exterminer votre héritage, fermer la bouche de ceux qui vous louent, et éteindre la gloire de votre temple et de votre autel, pour ouvrir la bouche des nations, pour faire louer la puissance de leurs idoles, et pour relever à jamais un roi de chair et de sang. Seigneur, n'abandonnez pas votre sceptre à ceux qui ne sont rien, de peur qu'ils ne se rient de notre ruine ; mais faites tomber sur eux leurs mauvais desseins, et perdez celui qui a commencé à nous faire ressentir les effets de sa cruauté. Seigneur, souvenez-vous de nous ; montrez-vous à nous dans le temps de notre affliction, et donnez-moi de la fermeté et de l'assurance, ô Seigneur, roi des dieux et de toute puissance qui est dans le monde. Mettez dans ma bouche des paroles sages et composées en la présence du lion, et transférez son cœur de l'affection à la haine de notre ennemi, afin qu'il périsse lui-même avec tous ceux qui lui sont unis. Délivrez-nous par votre puissante main, et assistez-moi, Seigneur, vous qui êtes mon unique secours, vous qui connoissez toutes choses, et qui savez que je hais la gloire des injustes, et que je déteste le lit des incirconcis et de tout étranger. Vous savez la nécessité où je me trouve, et qu'aux jours où je parois dans la magnificence et dans l'éclat, j'ai en abomination la marque superbe de ma gloire que je porte sur ma tête, et que je la

Quand, pour te faire un peuple agréable à tes yeux,
Il plut à ton amour de choisir nos aïeux :
Même tu leur promis de ta bouche sacrée
Une postérité d'éternelle durée.
Hélas! ce peuple ingrat a méprisé ta loi ;
La nation chérie a violé sa foi;
Elle a répudié son époux et son père [1],
Pour rendre à d'autres dieux un honneur adultère :
Maintenant elle sert sous un maître étranger.
Mais c'est peu d'être esclave, on la veut égorger :
Nos superbes vainqueurs, insultant à nos larmes,
Imputent à leurs dieux le bonheur de leurs armes,
Et veulent aujourd'hui qu'un même coup mortel
Abolisse ton nom, ton peuple, et ton autel.
Ainsi donc un perfide, après tant de miracles,
Pourroit anéantir la foi de tes oracles,
Raviroit aux mortels le plus cher de tes dons,
Le saint que tu promets et que nous attendons?
Non, non, ne souffre pas que ces peuples farouches,
Ivres de notre sang, ferment les seules bouches
Qui dans tout l'univers célèbrent tes bienfaits;
Et confonds tous ces dieux qui ne furent jamais.

déteste comme un linge souillé et qui fait horreur; que je ne la porte point dans les jours de mon silence, et que je n'ai point mangé à la table d'Aman, ni pris plaisir au festin du roi ; que je n'ai point bu du vin offert sur l'autel des idoles, et que, depuis le temps que j'ai été amenée en ce palais jusqu'à aujourd'hui, jamais votre servante ne s'est réjouie qu'en vous seul, ô Seigneur, Dieu d'Abraham! O Dieu puissant, au-dessus de tous, écoutez la voix de ceux qui n'ont aucune espérance qu'en vous seul ; sauvez-nous de la main des méchants, et délivrez-moi de ce que je crains. » (*Esth.*, ch. XIV, v. 3, etc.)

1 *Répudier son époux et son père :* manière énergique d'exprimer que la nation juive a renoncé à son Dieu. Cette hardiesse est d'autant plus heureuse, que Sion est toujours présentée, dans l'Écriture, comme l'épouse que Dieu avoit choisie. Chez les Juifs, répudier c'étoit renoncer à sa femme. Ce droit ne pouvoit être exercé que par le mari. Ici la puissance de répudier est attribuée à l'épouse contre son mari, et ce qui est encore plus hardi, contre son propre père. Toute autre expression eût affoibli l'idée du poëte. C'est un crime de *renier* son Dieu : alors on ne croit plus ; mais le *répudier*, c'est y croire et y renoncer. Il y a à la fois mépris et ingratitude.

Pour moi, que tu retiens parmi ces infidèles,
Tu sais combien je hais leurs fêtes criminelles,
Et que je mets au rang des profanations
Leur table, leurs festins, et leurs libations;
Que même cette pompe où je suis condamnée,
Ce bandeau dont il faut que je paraisse ornée
Dans ces jours solennels à l'orgueil dédiés,
Seule et dans le secret, je le foule à mes pieds;
Qu'à ces vains ornements je préfère la cendre,
Et n'ai de goût qu'aux pleurs que tu me vois répandre.
J'attendois le moment marqué dans ton arrêt,
Pour oser de ton peuple embrasser l'intérêt.
Ce moment est venu ! ma prompte obéissance
Va d'un roi redoutable affronter la présence.
C'est pour toi que je marche : accompagne mes pas
Devant ce fier lion qui ne te connaît pas;
Commande en me voyant que son courroux s'apaise,
Et prête à mes discours un charme qui lui plaise :
Les orages, les vents, les cieux te sont soumis;
Tourne enfin sa fureur contre nos ennemis.

SCÈNE V.

(Toute cette scène est chantée.)

LE CHOEUR.

UNE ISRAÉLITE., seule.

Pleurons et gémissons, mes fidèles compagnes;
A nos sanglots donnons un libre cours;
Levons les yeux vers les saintes montagnes [1]
D'où l'innocence attend tout son secours.
O mortelles alarmes !
Tout Israël périt. Pleurez, mes tristes yeux :
Il ne fut jamais sous les cieux
Un si juste sujet de larmes.

1 « J'ai levé les yeux vers les saintes montagnes, d'où me doit venir du secours. » (Ps. CXX, vers. 1.)

TOUT LE CHOEUR.

O mortelles alarmes !

UNE AUTRE ISRAÉLITE.

N'étoit-ce pas assez qu'un vainqueur odieux
De l'auguste Sion eût détruit tous les charmes,
Et traîné ses enfants captifs en mille lieux ?

TOUT LE CHOEUR.

O mortelles alarmes !

LA MÊME ISRAÉLITE.

Foibles agneaux livrés à des loups furieux,
Nos soupirs sont nos seules armes.

TOUT LE CHOEUR.

O mortelles alarmes !

UNE ISRAÉLITE.

Arrachons, déchirons tous ces vains ornements
Qui parent notre tête.

UNE AUTRE.

Revêtons-nous d'habillements
Conformes à l'horrible fête
Que l'impie Aman nous apprête.

TOUT LE CHOEUR.

Arrachons, déchirons tous ces vains ornements
Qui parent notre tête.

UNE ISRAÉLITE, seule.

Quel carnage de toutes parts !
On égorge à la fois les enfants, les vieillards,
Et la sœur, et le frère,
Et la fille, et la mère,
Le fils dans les bras de son père !
Que de corps entassés ! Que de membres épars,
Privés de sépulture !
Grand Dieu ! tes saints sont la pâture
Des tigres et des léopards.

UNE DES PLUS JEUNES ISRAÉLITES.

Hélas ! si jeune encore,
Par quel crime ai-je pu mériter mon malheur ?
Ma vie à peine a commencé d'éclore :
Je tomberai comme une fleur
Qui n'a vu qu'une aurore.
Hélas ! si jeune encore,

Par quel crime ai-je pu mériter mon malheur[1]?

UNE AUTRE.

Des offenses d'autrui malheureuses victimes,
Que nous servent, hélas! ces regrets superflus?
Nos pères ont péché, nos pères ne sont plus,
Et nous portons la peine de leurs crimes.

TOUT LE CHOEUR.

Le dieu que nous servons est le dieu des combats :
Non, non, il ne souffrira pas
Qu'on égorge ainsi l'innocence.

UNE ISRAÉLITE, seule.

Hé quoi! diroit l'impiété,
Où donc est-il ce dieu si redouté
Dont Israël nous vantoit la puissance?

UNE AUTRE.

Ce dieu jaloux, ce dieu victorieux,
Frémissez, peuples de la terre,
Ce dieu jaloux, ce dieu victorieux,
Est le seul qui commande aux cieux :
Ni les éclairs ni le tonnerre
N'obéissent point à vos dieux.

UNE AUTRE.

Il renverse l'audacieux.

UNE AUTRE.

Il prend l'humble sous sa défense[2].

TOUT LE CHOEUR.

Le dieu que nous servons est le dieu des combats :
Non, non, il ne souffrira pas
Qu'on égorge ainsi l'innocence.

[1] La répétition de ces deux vers est touchante. Racine ne se contente pas de varier la mesure de ses vers, il varie aussi le ton. Après la peinture horrible du carnage, il peint un enfant qui se plaint. Ces différents contrastes servent beaucoup à animer le style. (L. B.)

[2] On dit *prendre la défense de quelqu'un;* on dit aussi *prendre quelqu'un sous sa protection;* mais *prendre sous sa défense* n'a point été reçu par l'usage. Rien de plus commun que des termes qui paroissent être synonymes, et qui ne peuvent cependant être mis l'un *pour l'autre*, soit avec les mêmes prépositions, soit avec les mêmes *verbes. (D'O.)*

DEUX ISRAÉLITES.

O Dieu, que la gloire couronne,
Dieu, que la lumière environne [1],
Qui voles sur l'aile des vents,
Et dont le trône est porté par les anges :

DEUX AUTRES DES PLUS JEUNES.

Dieu qui veux bien que de simples enfants
Avec eux chantent tes louanges;

TOUT LE CHOEUR.

Tu vois nos pressants dangers:
Donne à ton nom la victoire;
Ne souffre point que ta gloire
Passe à des dieux étrangers.

UNE ISRAÉLITE, seule.

Arme-toi, viens nous défendre.
Descends tel qu'autrefois la mer te vit descendre;
Que les méchants apprennent aujourd'hui
A craindre ta colère :
Qu'ils soient comme la poudre et la paille légère
Que le vent chasse devant lui [2].

1 « Tout revêtu de lumière, comme d'un vêtement... Qui marchez sur les ailes des vents. » (Ps. CIII, vers. 2 et 4.) « Il a monté sur les Chérubins, et il a pris son vol; il a volé sur les ailes des vents. » (*Rois*, ch. XXII, vers. 11.)

2 « Qu'ils deviennent comme la poussière qui est emportée par le vent. » (Ps. XXIV, vers. 5.) « Et comme la paille qui est emportée par le vent. » (Ps. LXXXII, vers. 12.) — Il est curieux et instructif d'observer avec quel art deux grands poëtes, ayant à rendre la même idée dans des sujets différents, ont su choisir la couleur la plus convenable, et l'harmonie propre au sujet. Les vers de Racine, qui sont une imprécation contre les méchants, respirent un ton plus véhément, une harmonie plus vigoureuse et plus fière que ceux de Jean-Baptiste Rousseau, qui n'expriment qu'une plainte touchante, et dont la teinte doit être douce et mélancolique :

Et votre souffle m'enlève
De la terre des vivants,
Comme la feuille séchée,
Qui, de sa tige arrachée,
Devient le jouet des vents.

CANT. D'ÉZÉCHIAS. (G.)

TOUT LE CHOEUR.

Tu vois nos pressants dangers :
Donne à ton nom la victoire ;
Ne souffre point que ta gloire
Passe à des dieux étrangers.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

(Le théâtre représente la chambre où est le trône d'Assuérus.)

SCÈNE I.

AMAN, HYDASPE.

AMAN.

Hé quoi! lorsque le jour ne commence qu'à luire,
Dans ce lieu redoutable oses-tu m'introduire[1]?

HYDASPE.

Vous savez qu'on s'en peut reposer sur ma foi;
Que ces portes, seigneur, n'obéissent qu'à moi[2];
Venez. Partout ailleurs on pourroit nous entendre.

AMAN.

Quel est donc le secret que tu me veux apprendre?

HYDASPE.

Seigneur, de vos bienfaits mille fois honoré,
Je me souviens toujours que je vous ai juré
D'exposer à vos yeux, par des avis sincères,
Tout ce que ce palais renferme de mystères.
Le roi d'un noir chagrin paraît enveloppé:
Quelque songe effrayant cette nuit l'a frappé.

[1] Ce lieu est la chambre même où est le trône d'Assuérus; le sujet ne permettoit pas au poëte une observation plus exacte de l'unité de lieu. La scène se passe dans l'enceinte du palais d'Assuérus, mais dans divers appartements de ce palais. (G.)

[2] Ce vers admirable est parfaitement dans le style oriental. *Les portes* jouent un grand rôle dans l'Orient, où il est si difficile d'approcher de celles qui renferment les rois et les grands. De plus, chez les Juifs, les juges rendoient la justice aux *portes* des villes: c'est ce qui fait que cette phrase, *les portes de la fille de Sion, de Jérusalem* revient si souvent dans l'Écriture. Mais celle des *portes* qui n'*obéissent* qu'à un seul homme n'est qu'au poëte qui l'a trouvée. (L.)

Pendant que tout gardoit un silence paisible,
Sa voix s'est fait entendre avec un cri terrible :
J'ai couru. Le désordre étoit dans ses discours :
Il s'est plaint d'un péril qui menaçoit ses jours :
Il parloit d'ennemi, de ravisseur farouche;
Même le nom d'Esther est sorti de sa bouche,
Il a dans ces horreurs passé toute la nuit.
Enfin, las d'appeler un sommeil qui le fuit [1],
Pour écarter de lui ces images funèbres,
Il s'est fait apporter ces annales célèbres [2]
Où les faits de son règne, avec soin amassés,
Par de fidèles mains chaque jour sont tracés;
On y conserve écrits le service et l'offense,
Monuments éternels d'amour et de vengeance.
Le roi, que j'ai laissé plus calme dans son lit,
D'une oreille attentive écoute ce récit.

AMAN.

De quel temps de sa vie a-t-il choisi l'histoire?

HYDASPE.

Il revoit tous ces temps si remplis de sa gloire,
Depuis le fameux jour qu'au trône de Cyrus
Le choix du sort plaça l'heureux Assuérus [3].

AMAN.

Ce songe, Hydaspe, est donc sorti de son idée?

HYDASPE.

Entre tous les devins fameux dans la Chaldée,

[1] On a jusqu'ici excusé dans ce vers une prétendue faute de grammaire, en faveur de la vivacité du tour ; mais, en examinant mieux la chose, je trouve que la grammaire est ici d'accord avec la poésie, et qu'il est plus correct de dire *qui le fuit* que *qui le fuyoit :* le sommeil fuit encore Assuérus au moment où parle Hydaspe. (G.)

[2] Cet usage des rois de Perse, qui prenoient soin de conserver la mémoire de ce qui se passoit de plus mémorable sous leur règne, est attesté par Hérodote, liv. VIII, et par Thucydide, liv. I. (G.)

[3] On a déja vu, dans la préface d'*Esther,* que Racine avoit adopté l'opinion de dom Calmet et de quelques autres savants interprètes, qui pensent qu'Assuérus est le même que Darius, fils d'Hystaspe. Si l'on en croit Hérodote (liv. III), la ruse, plus que le sort, contribua à placer ce prince sur le trône de Perse. (G.)

Il a fait assembler ceux qui savent le mieux
Lire en un songe obscur les volontés des cieux...
Mais quel trouble vous-même aujourd'hui vous agite?
Votre ame en m'écoutant paraît tout interdite :
L'heureux Aman a-t-il quelques secrets ennuis?

AMAN.

Peux-tu le demander dans la place où je suis?
Haï, craint, envié, souvent plus misérable
Que tous les malheureux que mon pouvoir accable!

HYDASPE.

Hé! qui jamais du ciel eut des regards plus doux?
Vous voyez l'univers prosterné devant vous.

AMAN.

L'univers! Tous les jours un homme... un vil esclave
D'un front audacieux me dédaigne et me brave.

HYDASPE.

Quel est cet ennemi de l'État et du roi?

AMAN.

Le nom de Mardochée est-il connu de toi?

HYDASPE.

Qui? ce chef d'une race abominable, impie?

AMAN.

Oui, lui-même.

HYDASPE.

Hé, seigneur! d'une si belle vie
Un si foible ennemi peut-il troubler la paix?

AMAN.

L'insolent devant moi ne se courba jamais [1].
En vain de la faveur du plus grand des monarques
Tout révère à genoux les glorieuses marques;
Lorsque d'un saint respect tous les Persans touchés

1 « Il n'y avoit que Mardochée qui ne fléchissoit point le genou devant lui, et qui ne l'adoroit point. » (*Esth.*, ch. III, vers. 2.) — Ce n'étoit point par insolence ni par orgueil que Mardochée refusoit cet hommage au favori d'Assuérus : c'étoit par principe de religion; et ce noble motif, qui relève encore le caractère de ce vertueux Israélite, est clairement énoncé dans l'éloquente prière que l'historien sacré met dans sa bouche. (Voyez *Esth.*, ch. XIII, vers. 12, 13, 14.) (G.)

N'osent lever leurs fronts à la terre attachés [1],
Lui, fièrement assis, et la tête immobile,
Traite tous ces honneurs d'impiété servile,
Présente à mes regards un front séditieux,
Et ne daigneroit pas au moins baisser les yeux!
Du palais cependant il assiége la porte:
A quelque heure que j'entre, Hydaspe, ou que je sorte,
Son visage odieux m'afflige et me poursuit;
Et mon esprit troublé le voit encor la nuit.
Ce matin j'ai voulu devancer la lumière:
Je l'ai trouvé couvert d'une affreuse poussière,
Revêtu de lambeaux, tout pâle; mais son œil [2]
Conservoit sous la cendre encor le même orgueil
D'où lui vient, cher ami, cette impudente audace?
Toi, qui dans ce palais vois tout ce qui se passe [3],
Crois-tu que quelque voix ose parler pour lui?
Sur quel roseau fragile a-t-il mis son appui?

HYDASPE.

Seigneur, vous le savez, son avis salutaire
Découvrit de Tharès le complot sanguinaire.
Le roi promit alors de le récompenser.
Le roi, depuis ce temps, paraît n'y plus penser.

AMAN.

Non, il faut à tes yeux dépouiller l'artifice [4].
J'ai su de mon destin corriger l'injustice:

[1] Voltaire affoiblit ce tour, en ôtant l'inversion, lorsqu'il fait dire son Mahomet, acte II, sc. v:

Et je verrois leurs fronts attachés à la terre. (G.)

[2] Comme ce vers est coupé par ces mots *tout pâle,* dont l'effet est pittoresque à l'imagination et à l'oreille! (L.)

[3] Ce vers est une réminiscence du vers suivant de *Bajazet:*

Toi qui dans ce palais sais tout ce qui se passe.

[4] La Harpe croit voir ici un défaut de justesse dans le dialogue. Aman ne lui paroît pas répondre directement à ce que vient de dire Hydaspe. Ce prétendu défaut de justesse n'est qu'un effet de l'art: Aman, troublé par sa haine, n'est occupé que de l'insolence de Mardochée; et, tout entier au dépit et à la vengeance, il répond à sa passion plus qu'aux discours d'Hydaspe. (G.)

Dans les mains des Persans jeune enfant apporté,
Je gouverne l'empire où je fus acheté [1];
Mes richesses des rois égalent l'opulence;
Environné d'enfants soutiens de ma puissance,
Il ne manque à mon front que le bandeau royal.
Cependant (des mortels aveuglement fatal!)
De cet amas d'honneurs la douceur passagère
Fait sur mon cœur à peine une atteinte légère;
Mais Mardochée assis aux portes du palais [2]
Dans ce cœur malheureux enfonce mille traits;
Et toute ma grandeur me devient insipide
Tandis que le soleil éclaire ce perfide [3].

HYDASPE.

Vous serez de sa vue affranchi dans dix jours :
La nation entière est promise aux vautours [4].

1 Il faut admirer l'énergique brièveté de ce vers, et l'opposition hardie qui nous fait voir dans celui qui gouverne l'empire le même homme qui y fut vendu comme esclave. Ce n'est pas là une antithèse puérile, mais un contraste frappant. On ne peut dire plus en moins de mots. (G.)

2 « Aman sortit donc ce jour-là fort content et plein de joie, et ayant vu que Mardochée, qui étoit assis devant la porte du palais, non-seulement ne s'étoit pas levé pour lui faire honneur, mais ne s'étoit pas même remué de la place où il étoit, il en conçut une grande indignation... Quoique j'aie tous ces avantages, je croirai n'avoir rien, tant que je verrai le Juif Mardochée demeurer assis devant la porte du palais du roi quand je passe. » (*Esth.*, ch. v, vers. 9 et 13.)

3 Il faut bien permettre aux poëtes de mettre *tandis que* au lieu de *tant que*, quand cela leur est commode. C'est ainsi que Voltaire a dit :

Celui que, par deux fois, mon père avait vaincu,
Et qu'il tint enchaîné *tandis qu'il* a vécu.

Mais il ne faut pas oublier que ces deux mots ne sont pas synonymes, et ne disent point du tout la même chose. *Tandis que* exprime un temps indéterminé : *tant que* signifie tout le temps déterminé par la phrase, et c'est toujours bien fait de ne pas les confondre. Au reste, Mardochée n'est nullement *perfide*, même envers Aman ; mais la puissance orgueilleuse et blessée ne mesure pas les qualifications ; les plus odieuses sont pour elle les meilleures. Le mensonge des paroles est un caractère propre aux méchants. (L.)

4 *Promise aux vautours :* expression de la plus singulière énergie, et que Racine ne doit qu'à lui seul. (G.)

AMAN.

Ah! que ce temps est long à mon impatience!
C'est lui, je te veux bien confier ma vengeance [1],
C'est lui qui, devant moi refusant de ployer,
Les a livrés au bras qui les va foudroyer.
C'étoit trop peu pour moi d'une telle victime [2] :
La vengeance trop foible attire un second crime.
Un homme tel qu'Aman, lorsqu'on l'ose irriter,
Dans sa juste fureur ne peut trop éclater.
Il faut des châtiments dont l'univers frémisse;
Qu'on tremble en comparant l'offense et le supplice;
Que les peuples entiers dans le sang soient noyés.
Je veux qu'on dise un jour aux siècles effrayés :
« Il fut des Juifs, il fut une insolente race;
« Répandus sur la terre, ils en couvroient la face;
« Un seul osa d'Aman attirer le courroux,
« Aussitôt de la terre ils disparurent tous [3]. »

HYDASPE.

Ce n'est donc pas, seigneur, le sang amalécite
Dont la voix à les perdre en secret vous excite?

AMAN.

Je sais que, descendu de ce sang malheureux,
Une éternelle haine a dû m'armer contre eux;

[1] Ellipse pour *le motif de ma vengeance.* Il y a peut-être quelque équivoque dans les termes : car confier à quelqu'un sa vengeance, c'est se reposer sur quelqu'un du soin d'être vengé; mais le sens par lui-même est si clair, qu'il ne résulte de cette manière de s'exprimer aucune ambiguïté réelle. (G.)

[2] « Mais il compta pour rien de se venger seulement de Mardochée : et, ayant su qu'il étoit Juif, il aima mieux entreprendre de perdre toute la nation des Juifs qui étoient dans le royaume d'Assuérus. » *Esth.*, ch. III, vers. 6.)

[3] Les littérateurs modernes regardent comme ridicule la vengeance d'un ministre qui, pour punir un seul homme, veut exterminer toute une nation. Ils ne connoissent guère ni l'ivresse du pouvoir, ni les mœurs de l'Orient, où rien n'est plus ordinaire que de voir d'insensés despotes sacrifier des familles, des villes, des provinces entières à leur ressentiment contre un seul coupable. Ils disent que cela n'est pas théâtral : rien, au contraire, n'est plus propre à inspirer la terreur que ces exemples épouvantables d'une férocité et d'une rage aveugle, armée d'un pouvoir sans bornes. (G.)

Qu'ils firent d'Amalec un indigne carnage[1];
Que jusqu'aux vils troupeaux, tout éprouva leur rage;
Qu'un déplorable reste à peine fut sauvé;
Mais, crois-moi, dans le rang où je suis élevé,
Mon ame, à ma grandeur tout entière attachée,
Des intérêts du sang est foiblement touchée.
Mardochée est coupable; et que faut-il de plus?
Je prévins donc contre eux l'esprit d'Assuérus,
J'inventai des couleurs, j'armai la calomnie[2],
J'intéressai sa gloire : il trembla pour sa vie.
Je les peignis puissants, riches, séditieux[3];
Leur dieu même ennemi de tous les autres dieux.
« Jusqu'à quand souffre-t-on que ce peuple respire[4],
« Et d'un culte profane infecte votre empire?
« Étrangers dans la Perse, à nos lois opposés,
« Du reste des humains ils semblent divisés,
« N'aspirent qu'à troubler le repos où nous sommes,
« Et, détestés partout, détestent tous les hommes.
« Prévenez, punissez leurs insolents efforts[5];

1 Aman descendoit du roi Agag, qui fut pris et épargné par Saül : ce qui fut cause de la réprobation de Saül ; et c'est apparemment par cette raison que Mardochée, qui descendoit de Saül, comme Esther le dit dans la suite, ne vouloit point fléchir le genou devant un homme du sang d'Agag : car il y a apparence que Néhémie, Esdras, et les autres Juifs qui se prosternoient devant le roi, se prosternoient aussi devant Aman. (L. R.)

2 *J'inventai des couleurs :* cette expression que Racine a employée plusieurs fois, n'a pas fait fortune ; sortie de la langue poétique, elle est tombée dans la langue vulgaire, sans jamais avoir été adoptée par les bons écrivains.

3 « Et Aman dit au roi Assuérus : Il y a un peuple dispersé par toutes les provinces de votre royaume, divisé d'avec lui-même, qui a des lois et des cérémonies toutes nouvelles, et qui, de plus, méprise les ordonnances du roi. Et vous savez fort bien qu'il est de l'intérêt de votre royaume de ne souffrir pas que la licence le rende encore plus insolent. » (*Esth.*, ch. III, vers. 8.)

4 Transition sublime ! Aman, qui raconte à son confident ce qu'il a fait, adresse tout à coup la parole au roi comme s'il étoit présent. Tacite, trompé par de faux mémoires, trace à peu près le même portrait des Juifs, dans ses *Histoires,* livre V. (G.)

5 « Ordonnez donc, s'il vous plaît, qu'il périsse, et je paierai aux trésoriers de votre épargne dix mille talents. » (*Esth.*, ch. III, vers. 9.)

« De leur dépouille enfin grossissez vos trésors. »
Je dis, et l'on me crut. Le roi, dès l'heure même,
Mit dans ma main le sceau de son pouvoir suprême :
« Assure, me dit-il, le repos de ton roi ;
« Va, perds ces malheureux : leur dépouille est à toi [1]. »
Toute la nation fut ainsi condamnée.
Du carnage avec lui je réglai la journée.
Mais de ce traître enfin le trépas différé
Fait trop souffrir mon cœur, de son sang altéré.
Un je ne sais quel trouble empoisonne ma joie.
Pourquoi dix jours encor faut-il que je le voie?

HYDASPE.

Et ne pouvez-vous pas d'un mot l'exterminer?
Dites au roi, seigneur, de vous l'abandonner.

AMAN.

Je viens pour épier le moment favorable.
Tu connais, comme moi, ce prince inexorable :
Tu sais combien, terrible en ses soudains transports,
De nos desseins souvent il rompt tous les ressorts.
Mais à me tourmenter ma crainte est trop subtile :
Mardochée à ses yeux est une âme trop vile.

HYDASPE.

Que tardez-vous? Allez, et faites promptement
Élever de sa mort le honteux instrument [2].

AMAN.

J'entends du bruit; je sors. Toi, si le roi m'appelle...

HYDASPE.

Il suffit.

[1] « Alors le roi tira de son doigt l'anneau dont il avoit accoutumé de se servir, et le donna à Aman, et lui dit : Gardez pour vous l'argent que vous m'offrez, et pour ce qui est de ce peuple, faites-en ce que vous voudrez. » (*Esth.*, ch. III, vers. 10 et 11.)

[2] « Zarès, sa femme, et tous ses amis, lui répondirent : Commandez qu'on dresse une potence fort élevée, qui ait cinquante coudées de haut, et dites au roi, demain au matin, qu'il y fasse pendre Mardochée. » (*Esth.*, ch. V, vers. 14.)

SCÈNE II.

ASSUÉRUS, HYDASPE, ASAPH,
SUITE D'ASSUÉRUS.

ASSUÉRUS.

Ainsi donc, sans cet avis fidèle,
Deux traîtres dans son lit assassinoient leur roi ?
Qu'on me laisse, et qu'Asaph seul demeure avec moi.

SCÈNE III.

ASSUÉRUS, ASAPH.

ASSUÉRUS, assis sur son trône.

Je veux bien l'avouer : de ce couple perfide
J'avois presque oublié l'attentat parricide ;
Et j'ai pâli deux fois au terrible récit
Qui vient d'en retracer l'image à mon esprit.
Je vois de quel succès leur fureur fut suivie,
Et que dans les tourments ils laissèrent la vie ;
Mais ce sujet zélé qui, d'un œil si subtil,
Sut de leur noir complot développer le fil,
Qui me montra sur moi leur main déjà levée,
Enfin par qui la Perse avec moi fut sauvée,
Quel honneur pour sa foi, quel prix a-t-il reçu[1] ?

ASAPH.

On lui promit beaucoup : c'est tout ce que j'ai su.

1 « Ce que le roi ayant entendu, il dit : Quel honneur et quelle récompense Mardochée a-t-il reçus pour cette fidélité qu'il m'a témoignée ? Ses serviteurs et ses officiers lui dirent : Il n'en a reçu aucune récompense. » (*Esth.*, ch. VI, vers. 3.) — « Assuérus, se faisant lire « les annales de son règne, entendit : Une pièce de terre a été donnée « à celui-ci, pour prix d'une belle action ; celui-là a reçu des présents « pour sa fidélité ; mais à la conspiration découverte par Mardochée, « il remarqua que ce service étoit resté sans récompense ; aussitôt il « fit cesser la lecture, pour s'occuper de réparer l'oubli d'un si grand « bienfait. » (Jos., *Ant. jud.*, l. XI, cap. VI.) (L. B.)

ASSUÉRUS.

O d'un si grand service oubli trop condamnable!
Des embarras du trône effet inévitable!
De soins tumultueux un prince environné[1]
Vers de nouveaux objets est sans cesse entraîné;
L'avenir l'inquiète, et le présent le frappe;
Mais, plus prompt que l'éclair, le passé nous échappe;
Et de tant de mortels à toute heure empressés
A nous faire valoir leurs soins intéressés,
Il ne s'en trouve point qui, touchés d'un vrai zèle,
Prennent à notre gloire un intérêt fidèle,
Du mérite oublié nous fasse souvenir,
Trop prompts à nous parler de ce qu'il faut punir.
Ah! que plutôt l'injure échappe à ma vengeance,
Qu'un si rare bienfait à ma reconnoissance!
Et qui voudroit jamais s'exposer pour son roi[2]?
Ce mortel qui montra tant de zèle pour moi
Vit-il encore?

ASAPH.

Il voit l'astre qui vous éclaire.

ASSUÉRUS.

Et que n'a-t-il plus tôt demandé son salaire?
Quel pays reculé le cache à mes bienfaits?

ASAPH.

Assis le plus souvent aux portes du palais,
Sans se plaindre de vous ni de sa destinée,
Il y traîne, seigneur, sa vie infortunée.

ASSUÉRUS.

Et je dois d'autant moins oublier la vertu,

[1] Ce discours d'Assuérus ne peut être regardé comme un lieu commun : il est si vrai, si naturel, si plein de sentiment! Il n'est point inutile à l'action, puisqu'il sert à excuser l'erreur et la crédulité du roi, complice, sans le savoir, de la cruauté d'Aman. On le plaint, parcequ'on voit qu'il est de sa nature juste et bienfaisant, et qu'il ne fait que le mal qu'on lui cache sous l'apparence du bien. (G.)

[2] Mouvement semblable à celui de Junon dans le premier livre de l'*Énéide*:

Et quisquam numen Junonis adoret?

« Et qui désormais adorera la divinité de Junon! »

Qu'elle-même s'oublie. Il se nomme, dis-tu?

ASAPH.

Mardochée est le nom que je viens de vous lire.

ASSUÉRUS.

Et son pays?

ASAPH.

Seigneur, puisqu'il faut vous le dire,
C'est un de ces captifs à périr destinés,
Des rives du Jourdain sur l'Euphrate amenés.

ASSUÉRUS.

Il est donc Juif? O ciel, sur le point que la vie [1]
Par mes propres sujets m'alloit être ravie,
Un Juif rend par ses soins leurs efforts impuissants!
Un Juif m'a préservé du glaive des Persans!
Mais, puisqu'il m'a sauvé, quel qu'il soit, il n'importe.
Holà, quelqu'un!

SCÈNE IV.

ASSUÉRUS, HYDASPE, ASAPH.

HYDASPE.

Seigneur?

ASSUÉRUS.

Regarde à cette porte,
Vois s'il s'offre à tes yeux quelque grand de ma cour.

HYDASPE

Aman à votre porte a devancé le jour [2].

ASSUÉRUS.

Qu'il entre. Ses avis m'éclaireront peut-être.

[1] *Sur le point que* se disoit encore du temps de Racine ; aujourd'hui on ne dit plus que *sur le point de.* (L.)

[2] « Le roi ajouta en même temps : Qui est dans la salle du palais! » (*Esth.*, ch. VI, vers. 4.) — « Ses officiers lui répondirent : Aman est dans la salle. Le roi dit : Qu'il entre. » (*Esth.*, ch. VI, vers. 5.)

SCÈNE V.

ASSUÉRUS, AMAN, HYDASPE, ASAPH.

ASSUÉRUS.

Approche, heureux appui du trône de ton maître,
Ame de mes conseils, et qui seul tant de fois
Du sceptre dans ma main as soulagé le poids.
Un reproche secret embarrasse mon ame.
Je sais combien est pur le zèle qui t'enflâmme :
Le mensonge jamais n'entra dans tes discours,
Et mon intérêt seul est le but où tu cours.
Dis-moi donc : que doit faire un prince magnanime
Qui veut combler d'honneurs un sujet qu'il estime [1] ?
Par quel gage éclatant, et digne d'un grand roi,
Puis-je récompenser le mérite et la foi?
Ne donne point de borne à ma reconnoissance :
Mesure tes conseils sur ma vaste puissance.

AMAN, tout bas.

C'est pour toi-même, Aman, que tu vas prononcer [2];
Et quel autre que toi peut-on récompenser?

ASSUÉRUS.

Que penses-tu?

AMAN.

Seigneur, je cherche, j'envisage
Des monarques persans la conduite et l'usage :
Mais à mes yeux en vain je les rappelle tous;
Pour vous régler sur eux, que sont-ils près de vous [3]?
Votre règne aux neveux doit servir de modèle [4].

[1] « Aman étant entré, le roi lui dit : Que doit-on faire pour honorer un homme que le roi desire de combler d'honneurs? » (*Esth.*, ch. VI, vers. 6.)

[2] « Aman, pensant en lui-même, et s'imaginant que le roi n'en vouloit point honorer d'autre que lui... » (*Esth.*, ch. VI, v. 6.)

[3] Incorrection. Il faudroit : *pour que vous vous régliez sur eux*. On ne peut employer l'infinitif que lorsque son sujet sous-entendu est le même que celui du verbe principal. Ainsi on diroit : Pour vous régler sur eux, qu'êtes-vous auprès d'eux ?

[4] *Aux neveux*, *nepotibus*, pour *à nos neveux*, tour latin, dont je crois qu'il n'existe point d'autre exemple. (G.)

Vous voulez d'un sujet reconnoître le zèle;
L'honneur seul peut flatter un esprit généreux :
Je voudrois donc, seigneur, que ce mortel heureux [1],
De la pourpre aujourd'hui paré comme vous-même,
Et portant sur le front le sacré diadème,
Sur un de vos coursiers pompeusement orné,
Aux yeux de vos sujets dans Suse fût mené;
Que, pour comble de gloire et de magnificence,
Un seigneur éminent en richesse, en puissance [2],
Enfin de votre empire après vous le premier,
Par la bride guidât son superbe coursier [3];
Et lui-même marchant en habits magnifiques
Criât à haute voix dans les places publiques :
« Mortels, prosternez-vous : c'est ainsi que le roi
« Honore le mérite, et couronne la foi. »

ASSUÉRUS.

Je vois que la sagesse elle-même t'inspire.
Avec mes volontés ton sentiment conspire.
Va, ne perds point de temps : ce que tu m'as dicté,
Je veux de point en point qu'il soit exécuté [4].

1 « Qu'il soit vêtu des habits royaux ; qu'il monte sur le même cheval que le roi monte ; qu'il ait le diadème royal sur la tête, et que le premier des princes et des grands de la cour du roi tienne son cheval par la bride, et que, marchant devant lui par la place de la ville, il crie : C'est ainsi que sera honoré celui qu'il plaira au roi d'honorer. » (*Esth.*, ch. VI, vers. 8, 9.)

2 Cette qualification de *seigneur* est moderne. C'est cependant un titre que tous les poëtes tragiques donnent aux rois et aux grands. Dans *Andromaque*, dans *Iphigénie*, Oreste et Achille sont appelés *seigneur :* La Harpe pensoit que Racine n'auroit pas dû se servir de ce titre dans un sujet persan ; mais il est difficile de concevoir pourquoi ce titre seroit plus déplacé dans un sujet persan que dans un sujet grec ou romain. L'usage est général, et ne doit point souffrir d'exception.

3 Cette expression, *par la bride*, placée au commencement du vers, se trouve relevée et ennoblie par le reste de la phrase, dont le style est pompeux. Ainsi Racine a su placer heureusement, dans la poésie la plus noble, les mots de *pavé*, de *chiens*, de *boucs*, de *chevaux*, etc. (G.)

4 « Le roi lui dit : Hâtez-vous donc ; prenez une robe et un cheval, et faites tout ce que vous avez dit, à Mardochée, Juif, qui est devant

La vertu dans l'oubli ne sera plus cachée.
Aux portes du palais prends le Juif Mardochée :
C'est lui que je prétends honorer aujourd'hui ;
Ordonne son triomphe, et marche devant lui ;
Que Suse par ta voix de son nom retentisse,
Et fais à son aspect que tout genou fléchisse.
Sortez tous.

AMAN.

Dieux[1] !

SCÈNE VI.

ASSUÉRUS.

Le prix est sans doute inouï :
Jamais d'un tel honneur un sujet n'a joui ;
Mais plus la récompense est grande et glorieuse,
Plus même de ce Juif la race est odieuse,
Plus j'assure ma vie, et montre avec éclat
Combien Assuérus redoute d'être ingrat.
On verra l'innocent discerné du coupable :
Je n'en perdrai pas moins ce peuple abominable ;
Leurs crimes...

la porte du palais. Prenez bien garde de ne rien oublier de tout ce que vous venez de dire. » (*Esth.*, ch. VI, vers. 10.)

1 Ceux qui disent qu'il n'y a rien de théâtral dans la tragédie d'*Esther* pourroient-ils montrer, dans les tragédies qu'ils vantent le plus, quelque coup de théâtre plus frappant que celui de la surprise d'Aman, ou plutôt du coup de foudre qui tombe sur lui au moment où il s'y attend le moins ? Quel tableau du méchant pris dans le piége que son orgueil vient de tendre à son roi ! Comme tous les spectateurs jouissent de la confusion et du désespoir de ce misérable ! Cette situation réunit le double intérêt qu'inspirent la vertu récompensée et le crime puni. (G.)

SCÈNE VII.

ASSUÉRUS, ESTHER, ÉLISE, THAMAR, PARTIE DU CHOEUR.

(Esther entre s'appuyant sur Élise; quatre Israélites soutiennent sa robe.)

ASSUÉRUS.

Sans mon ordre on porte ici ses pas!
Quel mortel insolent vient chercher le trépas?
Gardes... C'est vous, Esther? Quoi! sans être attendue?

ESTHER.

Mes filles, soutenez votre reine éperdue :
Je me meurs.

(Elle tombe évanouie.

ASSUÉRUS.

Dieux puissants! quelle étrange pâleur
De son teint tout à coup efface la couleur!
Esther, que craignez-vous? Suis-je pas votre frère [1]?
Est-ce pour vous qu'est fait un ordre si sévère?
Vivez : le sceptre d'or que vous tend cette main,
Pour vous de ma clémence est un gage certain.

ESTHER.

Quelle voix salutaire ordonne que je vive,
Et rappelle en mon sein mon ame fugitive?

ASSUÉRUS.

Ne connaissez-vous pas la voix de votre époux?
Encore un coup, vivez, et revenez à vous.

ESTHER.

Seigneur, je n'ai jamais contemplé qu'avec crainte [2]

[1] *Suis-je pas* pour *ne suis-je pas;* nous avons déja remarqué cette licence. « Qu'avez-vous, Esther? je suis votre frère; n'ayez aucune crainte, vous ne mourrez point : car cette loi n'a pas été faite pour vous, mais pour tous les autres. Approchez-vous donc, et touchez mon sceptre. » (*Esth.,* ch. xv, vers. 12, 13, 14.)

[2] « Esther lui répondit : Seigneur, vous m'avez paru comme un ange de Dieu, et mon cœur a été troublé par la crainte de votre gloire. » *Esth.*, ch. xv, vers. 16.)

L'auguste majesté sur votre front empreinte;
Jugez combien ce front irrité contre moi
Dans mon ame troublée a dû jeter d'effroi :
Sur ce trône sacré qu'environne la foudre
J'ai cru vous voir tout prêt à me réduire en poudre.
Hélas! sans frissonner, quel cœur audacieux
Soutiendroit les éclairs qui partoient de vos yeux?
Ainsi du Dieu vivant la colère étincelle[1]...

ASSUÉRUS.

O soleil! ô flambeau de lumière immortelle!
Je me trouble moi-même; et sans frémissement
Je ne puis voir sa peine et son saisissement.
Calmez, reine, calmez la frayeur qui vous presse.
Du cœur d'Assuérus souveraine maîtresse,
Éprouvez seulement son ardente amitié.
Faut-il de mes États vous donner la moitié[2]?

ESTHER.

Eh! se peut-il qu'un roi craint de la terre entière,
Devant qui tout fléchit et baise la poussière,
Jette sur son esclave un regard si serein,
Et m'offre sur son cœur un pouvoir souverain?

ASSUÉRUS.

Croyez-moi, chère Esther, ce sceptre, cet empire,
Et ces profonds respects que la terreur inspire,
A leur pompeux éclat mêlent peu de douceur,
Et fatiguent souvent leur triste possesseur.
Je ne trouve qu'en vous je ne sais quelle grace
Qui me charme toujours et jamais ne me lasse.
De l'aimable vertu doux et puissants attraits!
Tout respire en Esther l'innocence et la paix.
Du chagrin le plus noir elle écarte les ombres,
Et fait des jours sereins de mes jours les plus sombres;

1 *La colère étincelle :* expression hardie et poétique, dont Racine a pu trouver l'idée dans Virgile : *ignescunt iræ* (*Æneid.*, lib. IX, v. 66.); mais qui, bien des siècles avant Virgile, avoit été consacrée par l'usage qu'en fait l'Écriture. *Exardescet, sicut ignis, ira tua.* (Ps. LXXXVIII, vers. 45.) (G.)

2 « Et le roi lui dit : Que voulez-vous, reine Esther? Que demandez-vous? Quand vous me demanderiez la moitié de mon royaume, je vous la donnerois. » (*Esth.*, ch. V, vers. 3.)

Que dis-je? sur ce trône assis auprès de vous,
Des astres ennemis j'en crains moins le courroux [1],
Et crois que votre front prête à mon diadème

[1] Cette expression d'*astres ennemis*, si belle, si poétique par elle-même, a de plus le mérite de la convenance dans la bouche d'un prince qui adoroit le soleil et les astres, et qui croyoit à l'astrologie. On est surpris de voir dans cette pièce cette manière toute nouvelle de parler d'amour, que le poëte qu'on a surnommé le *tendre* met dans la bouche d'un de ces rois si fiers qui regardoient tous les mortels comme leurs esclaves. Assuérus ne parle à cette Esther, qui l'a charmé, qu'avec un respect mêlé d'admiration. Elle étoit jeune et belle : *Pulchra nimis, et decora facie* (*Esth.*, ch. II, vers. 7.); et cependant il ne lui parle jamais de sa beauté. Quand Néron parle à Junie, il lui dit :

Ces trésors dont le ciel voulut vous embellir, etc.

Assuérus ne paroît pas songer à ces trésors, mais à des qualités plus estimables :

Je ne trouve qu'en vous je ne sais quelle grace
Qui me charme toujours, et jamais ne me lasse.
De l'aimable vertu doux et puissants attraits !

Lorsqu'il est à table avec elle, il lui dit encore :

Oui, vos moindres discours ont des graces secrètes ;
Une noble pudeur, à tout ce que vous faites,
Donne un prix que n'ont point ni la pourpre ni l'or.

Le poëte a même eu l'attention de ne jamais joindre au nom d'Esther cette épithète si ordinaire aux noms des autres princesses : *belle Monime*, etc. Jamais Assuérus ne dit *belle Esther :* ce ne fut pas non plus sa beauté qui le frappa quand il la vit pour la première fois : cet air seul de vertu fut cause

Qu'il l'observa longtemps dans un sombre silence.

Quand le même poëte dépeint Pyrrhus auprès d'Andromaque, on voit Pyrrhus

Mener en conquérant sa nouvelle conquête,
Et d'un œil où brilloient sa joie et son espoir,
S'enivrer en marchant du plaisir de la voir.

Assuérus, quand Esther paroît devant lui, *l'observe longtemps dans un profond silence ;* et sans lui dire : *Votre beauté me charme, vos attraits vous rendent digne de la couronne*, il lui donne le diadème, en lui disant seulement : *Soyez reine.* (L. R.

Un éclat qui le rend respectable aux dieux même [1].
Osez donc me répondre, et ne me cachez pas
Quel sujet important conduit ici vos pas.
Quel intérêt, quels soins vous agitent, vous pressent?
Je vois qu'en m'écoutant vos yeux au ciel s'adressent.
Parlez : de vos desirs le succès est certain,
Si ce succès dépend d'une mortelle main.

ESTHER.

O bonté qui m'assure autant qu'elle m'honore [2]!
Un intérêt pressant veut que je vous implore :
J'attends ou mon malheur ou ma félicité;
Et tout dépend, seigneur, de votre volonté.
Un mot de votre bouche, en terminant mes peines,
Peut rendre Esther heureuse entre toutes les reines.

ASSUÉRUS.

Ah ! que vous enflammez mon desir curieux !

ESTHER.

Seigneur, si j'ai trouvé grace devant vos yeux,
Si jamais à mes vœux vous fûtes favorable,
Permettez, avant tout, qu'Esther puisse à sa table
Recevoir aujourd'hui son souverain seigneur,
Et qu'Aman soit admis à cet excès d'honneur [3].
J'oserai devant lui rompre ce grand silence;
Et j'ai pour m'expliquer besoin de sa présence.

ASSUÉRUS.

Dans quelle inquiétude, Esther, vous me jetez!
Toutefois qu'il soit fait comme vous souhaitez.

1 Aujourd'hui il faudroit dire aux dieux *mêmes*, ou *même* aux dieux.

2 *Assurer* avec un régime direct ne s'emploie que pour certifier : en terme d'art il signifie *affermir*. Il falloit absolument dire ici *rassurer*. On trouve la même faute dans un vers de la scène VII de l'acte II d'*Athalie*. Cependant il est utile de remarquer que longtemps avant Racine le mot *assurer* étoit en usage dans le sens qu'il lui donne ici.

3 « Que si j'ai trouvé grace devant le roi, et s'il lui plaît de m'accorder ce que je demande, et de faire ce que je desire, le roi vienne encore, et Aman avec lui, au festin que je leur ai préparé, et demain je déclarerai au roi ce que je souhaite. » (*Esth.*, ch. V, vers. 8.)

(A ceux de sa suite.)

Vous, que l'on cherche Aman; et qu'on lui fasse entendre
Qu'invité chez la reine, il ait soin de s'y rendre [1].

SCÈNE VIII.

ASSUÉRUS, ESTHER, ÉLISE, THAMAR, HYDASPE, PARTIE DU CHOEUR.

HYDASPE.

Les savants Chaldéens, par votre ordre appelés,
Dans cet appartement, seigneur, sont assemblés.

ASSUÉRUS.

Princesse, un songe étrange occupe ma pensée :
Vous-même en leur réponse êtes intéressée.
Venez, derrière un voile écoutant leurs discours,
De vos propres clartés me prêter le secours.
Je crains pour vous, pour moi, quelque ennemi perfide.

ESTHER.

Suis-moi, Thamar. Et vous, troupe jeune et timide,
Sans craindre ici les yeux d'une profane cour,
A l'abri de ce trône attendez mon retour.

SCÈNE IX.

(Cette scène est partie déclamée, et partie chantée.)

ÉLISE, PARTIE DU CHOEUR.

ÉLISE.

Que vous semble, mes sœurs, de l'état où nous sommes?

1 « Qu'on appelle Aman, dit le roi aussitôt, afin qu'il obéisse à la volonté de la reine. » (*Esth.*, ch. v, vers. 5.) — C'étoit la plus grande faveur à laquelle on pouvoit prétendre dans la Perse. Rarement les rois admettoient à leur table leur mère, jamais leur épouse. Plutarque rapporte que, lorsque Artaxerxès fit venir à sa table ses frères, ce fut une nouveauté; et que, dans une autre occasion, les grands de sa cour furent jaloux de l'honneur qu'il fit à Timagore le Crétois, ou, selon d'autres, à Eutyme de Gortine, en l'invitant à manger avec lui. (L. B.)

D'Esther, d'Aman, qui le doit emporter?
Est-ce Dieu, sont-ce les hommes,
Dont les œuvres vont éclater?
Vous avez vu quelle ardente colère
Allumoit de ce roi le visage sévère.

UNE DES ISRAÉLITES.

Des éclairs de ses yeux l'œil étoit ébloui.

UNE AUTRE.

Et sa voix m'a paru comme un tonnerre horrible.

ÉLISE.

Comment ce courroux si terrible
En un moment s'est-il évanoui?

UNE DES ISRAÉLITES chante.

Un moment a changé ce courage inflexible :
Le lion rugissant est un agneau paisible.
Dieu, notre Dieu sans doute a versé dans son cœur
Cet esprit de douceur [1].

LE CHOEUR chante.

Dieu, notre Dieu sans doute a versé dans son cœur
Cet esprit de douceur.

LA MÊME ISRAÉLITE chante.

Tel qu'un ruisseau docile [2]
Obéit à la main qui détourne son cours,
Et, laissant de ses eaux partager le secours,
Va rendre tout un champ fertile,
Dieu, de nos volontés arbitre souverain,
Le cœur des rois est ainsi dans ta main.

ÉLISE.

Ah! que je crains, mes sœurs, les funestes nuages
Qui de ce prince obscurcissent les yeux!
Comme il est aveuglé du culte de ses dieux!

UNE ISRAÉLITE.

Il n'atteste jamais que leurs noms odieux.

1 « En même temps Dieu changea le cœur du roi, et lui inspira de la douceur. » (*Esth.*, ch. v, vers. 11.)

2 Ce vers est une imitation d'un verset du livre des Proverbes déja cité acte I, sc. I.

UNE AUTRE.

Aux feux inanimés dont se parent les cieux [1]
Il rend de profanes hommages.

UNE AUTRE.

Tout son palais est plein de leurs images.

LE CHOEUR chante.

Malheureux! vous quittez le maître des humains,
Pour adorer l'ouvrage de vos mains [2]!

UNE ISRAÉLITE chante.

Dieu d'Israël, dissipe enfin cette ombre :
Des larmes de tes saints quand seras-tu touché?
Quand sera le voile arraché
Qui sur tout l'univers jette une nuit si sombre?
Dieu d'Israël, dissipe enfin cette ombre :
Jusqu'à quand seras-tu caché?

UNE DES PLUS JEUNES ISRAÉLITES.

Parlons plus bas, mes sœurs. Ciel! si quelque infidèle,
Écoutant nos discours, nous alloit déceler!

ÉLISE.

Quoi! fille d'Abraham, une crainte mortelle
Semble déja vous faire chanceler?
Hé! si l'impie Aman, dans sa main homicide,
Faisant luire à vos yeux un glaive menaçant,
A blasphémer le nom du Tout-Puissant
Vouloit forcer votre bouche timide?

UNE AUTRE ISRAÉLITE.

Peut-être Assuérus, frémissant de courroux,
Si nous ne courbons les genoux
Devant une muette idole,
Commandera qu'on nous immole.
Chère sœur, que choisirez-vous?

[1] Louis Racine s'est approprié cette belle expression :

Aux feux inanimés qui roulent sur leurs têtes.
LA RELIGION, ch. III.

C'est un fils qui hérite de son père; mais, en passant entre ses mains, le bien a perdu quelque chose de sa valeur : *dont se parent les cieux* a plus de grace que *qui roulent sur leurs têtes*. (G.)

[2] « Que tous ceux-là soient confondus qui adorent les ouvrages de sculpture, et qui se glorifient dans leurs idoles. » (Ps. XCVI, vers. 7.)

LA JEUNE ISRAÉLITE.

Moi ! je pourrois trahir le Dieu que j'aime ?
J'adorerois un dieu sans force et sans vertu,
Reste d'un tronc par les vents abattu,
Qui ne peut se sauver lui-même ?

LE CHOEUR chante.

Dieux impuissants, dieux sourds, tous ceux qui vous implorent
Ne seront jamais entendus.
Que les démons, et ceux qui les adorent,
Soient à jamais détruits et confondus !

UNE ISRAÉLITE chante.

Que ma bouche et mon cœur, et tout ce que je suis [1],
Rendent honneur au Dieu qui m'a donné la vie.
Dans les craintes, dans les ennuis,
En ses bontés mon ame se confie.
Veut-il par mon trépas que je le glorifie ?
Que ma bouche et mon cœur, et tout ce que je suis,
Rendent honneur au Dieu qui m'a donné la vie.

ÉLISE.

Je n'admirai jamais la gloire de l'impie.

UNE AUTRE ISRAÉLITE.

Au bonheur du méchant qu'une autre porte envie.

ÉLISE.

Tous ses jours paraissent charmants [2] ;
L'or éclate en ses vêtements ;
Son orgueil est sans borne ainsi que sa richesse ;
Jamais l'air n'est troublé de ses gémissements ;
Il s'endort, il s'éveille au son des instruments ;
Son cœur nage dans la mollesse.

1 Cette strophe est la seule qui paroisse foible et au-dessous du génie lyrique de l'auteur. (G.)

2 Racine le fils a dit, et on a répété d'après lui, que ce morceau étoit imité du chap. v d'Isaïe, vers. 12. La vérité est que Racine n'a imité que l'opposition de l'apparente félicité des méchants avec le véritable bonheur des justes ; et cette opposition n'est pas d'Isaïe, mais du psaume CXLIII, dans lequel David, après avoir fait une énumération toute différente de celle de Racine, finit par ces mots : « Ils ont appelé heureux le peuple qui possède tous ces biens ; mais plus heureux est le peuple qui a le Seigneur pour son Dieu. » (Vers. 18.) (G.)

UNE AUTRE ISRAÉLITE.

Pour comble de prospérité,
Il espère revivre en sa postérité;
Et d'enfants à sa table une riante troupe
Semble boire avec lui la joie à pleine coupe[1].

(Tout le reste est chanté.)

LE CHOEUR.

Heureux, dit-on, le peuple florissant
Sur qui ces biens coulent en abondance!
Plus heureux le peuple innocent
Qui dans le Dieu du ciel a mis sa confiance!

UNE ISRAÉLITE, seule.

Pour contenter ses frivoles desirs,
L'homme insensé vainement se consume :
Il trouve l'amertume
Au milieu des plaisirs.

UNE AUTRE, seule.

Le bonheur de l'impie est toujours agité;
Il erre à la merci de sa propre inconstance.
Ne cherchons la félicité
Que dans la paix de l'innocence.

LA MÊME, avec une autre.

O douce paix!
O lumière éternelle!
Beauté toujours nouvelle!
Heureux le cœur épris de tes attraits!

[1] *Boire la joie :* expression énergique et audacieuse, empruntée de Virgile, qui dit que Didon buvoit l'amour à longs traits.

« Longumque bibebat amorem. »
ÆNEID., lib. I, v. 753.

Mais Virgile est beaucoup plus hardi : Racine emploie un correctif; il se sert du mot *coupe*, qui adoucit la métaphore. J.-B. Rousseau dans sa Cantate de Bacchus, a plus imité Racine que Racine n'a imité Virgile :

La céleste troupe,
Dans ce jus vanté,
Boit à pleine coupe
L'immortalité. (G.

O douce paix !
O lumière éternelle!
Heureux le cœur qui ne te perd jamais!

LE CHOEUR.

O douce paix !
O lumière éternelle!
Beauté toujours nouvelle!
O douce paix!
Heureux le cœur qui ne te perd jamais!

LA MÊME, seule.

Nulle paix pour l'impie : il la cherche, elle fuit[1];
Et le calme en son cœur ne trouve point de place :
Le glaive au dehors le poursuit;
Le remords au dedans le glace.

UNE AUTRE.

La gloire des méchants en un moment s'éteint;
L'affreux tombeau pour jamais les dévore.
Il n'en est pas ainsi de celui qui te craint;
Il renaîtra, mon Dieu, plus brillant que l'aurore.

LE CHOEUR.

O douce paix!
Heureux le cœur qui ne te perd jamais!

1 « Mais les méchants sont comme une mer toujours agitée, qui ne peut se calmer... Il n'y a point de paix pour les méchants. » (ISAIE, ch. LVII, vers. 20, 21; et ch. XLVIII, vers. 22.) — Je doute, dit l'abbé d'Olivet, que le pronom relatif *la* puisse être mis après *nulle paix*. Tout pronom rappelle son antécédent; or l'antécédent est *nulle paix*. Ce vers signifieroit donc que l'impie cherche *nulle paix* et que *nulle paix* le fuit. Après cette observation, d'Olivet cite Dumarsais, qui a dit dans l'*Encyclopédie*, au mot ARTICLE : « Je crois que le feu, la « vivacité, l'enthousiasme que le style poétique demande, ont pu au-« toriser Racine à dire :

Nulle paix pour l'impie : il la cherche, elle fuit.

« Mais cette expression ne seroit pas régulière en prose, parceque la « première proposition étant universelle négative, les pronoms *la* et « *elle* des propositions qui suivent ne doivent pas rappeler dans un « sens affirmatif et individuel un mot qui a d'abord été pris dans un « sens négatif universel. »

ÉLISE, sans chanter.

Mes sœurs, j'entends du bruit dans la chambre prochaine.
On nous appelle : allons rejoindre notre reine[1].

[1] C'est ici principalement que nous devons admirer l'adresse avec laquelle Racine a su lier ses chœurs avec l'action. Les tragiques anciens, à l'exception de Sophocle, n'ont point atteint à ce genre de perfection. Le chœur, selon la remarque de Voltaire, remplissoit chez eux l'intervalle des actes, et paroissoit toujours sur la scène. Il y avoit en cela plus d'un inconvénient; car ou il parloit dans les entr'actes de ce qui s'étoit passé dans les actes précédents, et c'étoit une répétition fatigante; ou il prévenoit de ce qui devoit arriver dans les actes suivants, et cette annonce déroboit le plaisir de la surprise; ou enfin il étoit étranger au sujet, et par conséquent il devoit ennuyer. Ces inconvénients, ou plutôt les difficultés de les éviter, déterminèrent nos poëtes à ne plus faire usage des chœurs. Ce fut Hardy qui donna le premier exemple de cette réforme en 1617. (L. B.) — Cette note est un peu sévère, surtout pour les chœurs des tragédies grecques; ceux de l'*Hécube* d'Euripide, par exemple, ne sont point étrangers à l'action, et ressemblent beaucoup à ceux d'*Esther*. Nous en avons cité un exemple, acte I, sc. II.

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE TROISIÈME.

(Le théâtre représente les jardins d'Esther, et un des cô
où se fait le festin.)

SCÈNE I.

AMAN, ZARÈS.

ZARÈS.

C'est donc ici d'Esther le superbe jardin [1],
Et ce salon pompeux est le lieu du festin.
Mais, tandis que la porte en est encor fermée,
Écoutez les conseils d'une épouse alarmée.
Au nom du sacré nœud qui me lie avec vous [2],
Dissimulez, seigneur, cet aveugle courroux ;
Éclaircissez ce front où la tristesse est peinte :
Les rois craignent surtout le reproche et la plaint
Seul entre tous les grands par la reine invité,

[1] Ici la scène change. Racine n'a jamais violé la règle de lieu que dans cet endroit; mais il n'a point prétendu fai gédie dans les règles : il a voulu mettre en dialogue l'his ther, qu'il a choisie comme la plus propre à la maison de et à sa fondatrice; il a cru que, pour jeter plus de vivaci ajouter aux charmes des vers ceux de la musique et le sp décorations. (L. B.) — Le scrupule sur l'unité du lieu jusq de la renfermer dans un même appartement, comme Raci tiqué d'ordinaire, est une perfection, mais non pas une r d'autant plus raisonnable de ne pas s'y astreindre rigou qu'on se priveroit par là de bien des sujets et de nombre de b autrement essentielles. L'esprit du précepte est rempli qua semblance n'est pas violée. (L.)

[2] Du temps de Racine, le mot *sacré*, placé devant le sul produisoit point encore un effet désagréable. Aujourd'hui l' *qu'on mette sacré* après son substantif. Racine offre plusie *ples de cette* construction, sur laquelle il est inutile de r

Ressentez donc aussi cette félicité.
Si le mal vous aigrit, que le bienfait vous touche.
Je l'ai cent fois appris de votre propre bouche :
Quiconque ne sait pas dévorer un affront,
Ni de fausses couleurs se déguiser le front,
Loin de l'aspect des rois qu'il s'écarte, qu'il fuie,
Il est des contre-temps qu'il faut qu'un sage essuie :
Souvent avec prudence un outrage enduré
Aux honneurs les plus hauts a servi de degré.

AMAN.

O douleur! ô supplice affreux à la pensée!
O honte qui jamais ne peut être effacée!
Un exécrable Juif, l'opprobre des humains,
S'est donc vu de la pourpre habillé par mes mains!
C'est peu qu'il ait sur moi remporté la victoire;
Malheureux, j'ai servi de héraut à sa gloire.
Le traître! il insultoit à ma confusion;
Et tout le peuple même, avec dérision
Observant la rougeur qui couvroit mon visage,
De ma chute certaine en tiroit le présage.
Roi cruel! ce sont là les jeux où tu te plais.
Tu ne m'as prodigué tes perfides bienfaits
Que pour me faire mieux sentir ta tyrannie,
Et m'accabler enfin de plus d'ignominie.

ZARÈS.

Pourquoi juger si mal de son intention?
Il croit récompenser une bonne action.
Ne faut-il pas, seigneur, s'étonner au contraire
Qu'il en ait si longtemps différé le salaire?
Du reste, il n'a rien fait que par votre conseil.
Vous-même avez dicté tout ce triste appareil :
Vous êtes après lui le premier de l'empire.
Sait-il toute l'horreur que ce Juif vous inspire?

AMAN.

Il sait qu'il me doit tout, et que, pour sa grandeur[1],

1 On assure qu'un ministre qui étoit encore en place alors, mais qui n'étoit plus en faveur (M. de Louvois), avoit donné lieu à ce vers, parceque, dans un mouvement de colère, il avoit dit quelque chose de semblable. (L. R.)

J'ai foulé sous les pieds remords, crainte, pudeur;
Qu'avec un cœur d'airain exerçant sa puissance,
J'ai fait taire les lois, et gémir l'innocence;
Que pour lui, des Persans bravant l'aversion,
J'ai chéri, j'ai cherché la malédiction :
Et, pour prix de ma vie à leur haine exposée,
Le barbare aujourd'hui m'expose à leur risée!

ZARÈS.

Seigneur, nous sommes seuls. Que sert de se flatter?
Ce zèle que pour lui vous fîtes éclater,
Ce soin d'immoler tout à son pouvoir suprême,
Entre nous, avoient-ils d'autre objet que vous-même
Et sans chercher plus loin, tous ces Juifs désolés,
N'est-ce pas à vous seul que vous les immolez?
Et ne craignez-vous point que quelque avis funeste..
Enfin la cour nous hait, le peuple nous déteste.
Ce Juif même, il le faut confesser malgré moi[2],
Ce Juif, comblé d'honneurs, me cause quelque effroi
Les malheurs sont souvent enchaînés l'un à l'autre,
Et sa race toujours fut fatale à la vôtre.
De ce léger affront songez à profiter.
Peut-être la fortune est prête à vous quitter;
Aux plus affreux excès son inconstance passe :
Prévenez son caprice avant qu'elle se lasse.
Où tendez-vous plus haut? Je frémis quand je voi
Les abîmes profonds qui s'offrent devant moi :

1 C'est dans l'esprit seul des spectateurs que ces idée naître. Instruits du caractère d'Aman, ils savent bien que to ce favori se vante d'avoir fait pour le roi, il ne l'a fait que même. Mais est-il dans les convenances que la femme d'Ar ainsi? Ne devroit-elle pas plutôt se plaindre de l'injustice d qu'Aman n'ose s'avouer à lui-même, est-ce à Zarès à le lui d froidement? Nous remarquons d'ailleurs que ce discours va but que Zarès se propose : au lieu d'éclairer Aman, il doit l'ir les hommes les plus méchants ne peuvent souffrir d'être a yeux de ceux qu'ils aiment.

2 « Et les sages dont il prenoit conseil, *et sa femme*, lui rent : Si ce Mardochée, devant lequel vous avez commencé d est de la race des Juifs, vous ne pourrez lui résister, mais v berez devant lui. » (*Esth.*, ch. VI, vers. 13.)

La chute désormais ne peut être qu'horrible.
Osez chercher ailleurs un destin plus paisible :
Regagnez l'Hellespont et ces bords écartés
Où vos aïeux errants jadis furent jetés,
Lorsque des Juifs contre eux la vengeance allumée
Chassa tout Amalec de la triste Idumée[1].
Aux malices du sort enfin dérobez-vous.
Nos plus riches trésors marcheront devant nous :
Vous pouvez du départ me laisser la conduite:
Surtout de vos enfants j'assurerai la fuite.
N'ayez soin cependant que de dissimuler.
Contente, sur vos pas vous me verrez voler :
La mer la plus terrible et la plus orageuse
Est plus sûre pour nous que cette cour trompeuse.
Mais à grands pas vers vous je vois quelqu'un marcher :
C'est Hydaspe.

SCÈNE II.

AMAN, ZARÈS, HYDASPE.

HYDASPE, à Aman.

Seigneur, je courois vous chercher[2].
Votre absence en ces lieux suspend toute la joie;
Et pour vous y conduire Assuérus m'envoie.

AMAN.

Et Mardochée est-il aussi de ce festin[3]?

HYDASPE.

A la table d'Esther portez-vous ce chagrin?
Quoi! toujours de ce Juif l'image vous désole?

[1] On ne diroit point tout Hercule pour les *Héraclides*, tout Pallante pour les *Pallantides*. Mais comme, dans le style de l'Écriture Sainte, on dit tout Israël pour le peuple sorti d'Israël, on peut dire tout Amalec pour les Amalécites, dont il fut le père. (L. R.)

[2] « Lorsqu'ils lui parloient encore, les eunuques du roi survinrent, et le forcèrent de venir aussitôt au festin que la reine avoit préparé. » (*Esth.*, ch. VI, vers. 14.)

[3] Question amère et ironique, qui peint les tourments secrets auxquels le cœur d'Aman est en proie. (G.)

Laissez-le s'applaudir d'un triomphe frivole.
Croit-il d'Assuérus éviter la rigueur?
Ne possédez-vous pas son oreille et son cœur?
On a payé le zèle, on punira le crime;
Et l'on vous a, seigneur, orné votre victime.
Je me trompe, ou vos vœux par Esther secondés
Obtiendront plus encor que vous ne demandez.

AMAN.

Croirai-je le bonheur que ta bouche m'annonce?

HYDASPE.

J'ai des savants devins entendu la réponse :
Ils disent que la main d'un perfide étranger
Dans le sang de la reine est prête à se plonger.
Et le roi, qui ne sait où trouver le coupable,
N'impute qu'aux seuls Juifs ce projet détestable.

AMAN.

Oui, ce sont, cher ami, des monstres furieux :
Il faut craindre surtout leur chef audacieux.
La terre avec horreur dès longtemps les endure;
Et l'on n'en peut trop tôt délivrer la nature.
Ah! je respire enfin. Chère Zarès, adieu.

HYDASPE.

Les compagnes d'Esther s'avancent vers ce lieu[1] :
Sans doute leur concert va commencer la fête.
Entrez et recevez l'honneur qu'on vous apprête.

[1] Aujourd'hui, dans les représentations d'*Esther* sans les chœurs, les comédiens substituent au vers de Racine le vers suivant de leur composition :

Esther, Assuérus s'avancent vers ce lieu;

et de là ils passent sans interruption à la scène quatrième. Ce mauvais vers, substitué à celui de Racine, n'est pas le seul inconvénient attaché à la suppression d'un chœur si bien lié à l'action; car cette suppression détruit l'intervalle nécessaire entre les deux scènes, pour le festin d'Esther. (G.)

SCÈNE III.

ÉLISE, LE CHŒUR.

(Ceci se récite sans chant.)

UNE DES ISRAÉLITES.

C'est Aman.

UNE AUTRE.

C'est lui-même, et j'en frémis, ma sœur.

LA PREMIÈRE.

Mon cœur de crainte et d'horreur se resserre.

L'AUTRE.

C'est d'Israël le superbe oppresseur.

LA PREMIÈRE.

C'est celui qui trouble la terre.

ÉLISE.

Peut-on en le voyant ne le connaître pas?
L'orgueil et le dédain sont peints sur son visage.

UNE ISRAÉLITE.

On lit dans ses regards sa fureur et sa rage.

UNE AUTRE.

Je croyois voir marcher la mort devant ses pas.

UNE DES PLUS JEUNES.

Je ne sais si ce tigre a reconnu sa proie :
Mais, en nous regardant, mes sœurs, il m'a semblé
Qu'il avoit dans les yeux une barbare joie
Dont tout mon sang est encore troublé.

ÉLISE.

Que ce nouvel honneur va croître son audace[1]!
Je le vois, mes sœurs, je le voi :
A la table d'Esther l'insolent près du roi
A déja pris sa place.

UNE DES ISRAÉLITES.

Ministres du festin, de grace, dites-nous,
Quels mets à ce cruel, quel vin préparez-vous?

[1] Nouvel exemple du verbe *croître* pris activement. (G.)

UNE AUTRE.

Le sang de l'orphelin,

UNE TROISIÈME.

Les pleurs des misérables,

LA SECONDE.

Sont ses mets les plus agréables;

LA TROISIÈME.

C'est son breuvage le plus doux.

ÉLISE.

Chères sœurs, suspendez la douleur qui vous presse.
Chantons, on nous l'ordonne, et que puissent nos chants
Du cœur d'Assuérus adoucir la rudesse,
Comme autrefois David, par ses accords touchants,
Calmoit d'un roi jaloux la sauvage tristesse!

(Tout le reste de cette scène est chanté.)

UNE ISRAÉLITE.

Que le peuple est heureux,
Lorsqu'un roi généreux,
Craint dans tout l'univers, veut encore qu'on l'aime!
Heureux le peuple! heureux le roi lui-même!

TOUT LE CHŒUR.

O repos! ô tranquillité!
O d'un parfait bonheur assurance éternelle,
Quand la suprême autorité
Dans ses conseils a toujours auprès d'elle
La justice et la vérité!

(Ces quatre stances sont chantées alternativement par une voix seule et par tout le chœur.)

UNE ISRAÉLITE.

Rois, chassez la calomnie[1]:

[1] Ces strophes sont remarquables par l'élégance et la grace, par une heureuse facilité de style. On leur a souvent comparé la paraphrase du psaume CXIX, contre les calomniateurs; mais les vers de J.-B. Rousseau n'ont rien de commun avec ceux de Racine, qui s'adressent aux rois, et n'ont pour objet que la calomnie politique. Louis Racine dit que son père *se félicitoit de ces quatre stances, qui contiennent des vérités utiles aux rois.* (G.)

Ses criminels attentats
Des plus paisibles États
Troublent l'heureuse harmonie.

Sa fureur, de sang avide,
Poursuit partout l'innocent.
Rois, prenez soin de l'absent
Contre sa langue homicide.

De ce monstre si farouche
Craignez la feinte douceur ;
La vengeance est dans son cœur,
Et la pitié dans sa bouche.

La fraude adroite et subtile
Sème de fleurs son chemin :
Mais sur ses pas vient enfin
Le repentir inutile.

UNE ISRAÉLITE, seule.

D'un souffle l'aquilon écarte les nuages,
Et chasse au loin la foudre et les orages.
Un roi sage, ennemi du langage menteur,
Écarte d'un regard le perfide imposteur.

UNE AUTRE.

J'admire un roi victorieux,
Que sa valeur conduit triomphant en tous lieux ;
Mais un roi sage et qui hait l'injustice[1],
Qui sous la loi du riche impérieux
Ne souffre point que le pauvre gémisse,
Est le plus beau présent des cieux.

UNE AUTRE.

La veuve en sa défense espère.

UNE AUTRE.

De l'orphelin il est le père.

[1] Il y avoit sans doute quelque courage à faire chanter de pareils vers devant Louis XIV ; mais le prince qui s'accusa si noblement lui-même d'avoir aimé la guerre étoit digne d'entendre ces sublimes leçons. (G.)

TOUTES ENSEMBLE.

Et les larmes du juste implorant son appui
Sont précieuses devant lui[1].

UNE ISRAÉLITE, seule.

Détourne, roi puissant, détourne tes oreilles
De tout conseil barbare et mensonger.
Il est temps que tu t'éveilles :
Dans le sang innocent ta main va se plonger
Pendant que tu sommeilles.
Détourne, roi puissant, détourne tes oreilles
De tout conseil barbare et mensonger.

UNE AUTRE.

Ainsi puisse sous toi trembler la terre entière!
Ainsi puisse à jamais contre tes ennemis
Le bruit de ta valeur te servir de barrière!
S'ils t'attaquent, qu'ils soient en un moment sou
Que de ton bras la force les renverse;
Que de ton nom la terreur les disperse;
Que tout leur camp nombreux soit devant tes sol
Comme d'enfants une troupe inutile;
Et si par un chemin il entre en tes États,
Qu'il en sorte par plus de mille[2].

SCÈNE IV.

ASSUÉRUS, ESTHER, AMAN, ÉLISE, LE C

ASSUÉRUS, à Esther.

Oui, vos moindres discours ont des graces secrète
Une noble pudeur à tout ce que vous faites

1 Rousseau a presque copié ces vers (liv. I, od. v) :

Et les larmes de l'innocence
Sont précieuses devant lui.

2 L'arrangement de cette phrase a quelque chose de pén à la rapidité et à l'élégance du style. Racine dit : *Que l ton nom disperse tes ennemis; si tout leur camp nombr tes États, qu'il en sorte.* Peut-on dire d'un camp qu'il e sort? Sans doute le mot est employé pour *troupe* et po

Donne un prix que n'ont point ni la pourpre ni l'or.
Quel climat renfermoit un si rare trésor?
Dans quel sein vertueux avez-vous pris naissance,
Et quelle main si sage éleva votre enfance?
Mais dites promptement ce que vous demandez :
Tous vos desirs, Esther, vous seront accordés[1];
Dussiez-vous, je l'ai dit, et veux bien le redire,
Demander la moitié de ce puissant empire[2].

ESTHER.

Je ne m'égare point dans ces vastes desirs.
Mais puisqu'il faut enfin expliquer mes soupirs,
Puisque mon roi lui-même à parler me convie,

(Elle se jette aux pieds du roi.)

J'ose vous implorer, et pour ma propre vie[3]
Et pour les tristes jours d'un peuple infortuné
Qu'à périr avec moi vous avez condamné.

ASSUÉRUS, la relevant.

A périr? Vous! Quel peuple? Et quel est ce mystère[4]?

AMAN, tout bas.

Je tremble.

ESTHER.

Esther, seigneur, eut un Juif pour son père :

donne même une idée de l'immensité des ennemis, mais il nous semble manquer de correction.

1 *Desirs* pour *demande* est une hardiesse permise aux poëtes. On dit en prose : *satisfaire, combler les desirs, accorder les demandes.* Racine emploie *le desir* pour *la chose desirée.* (G.)

2 « Que desirez-vous que je vous donne, et que me demandez-vous! Quand vous me demanderiez la moitié de mon royaume, je vous la donnerois. » (*Esth.*, ch. v, vers. 6.)

3 « Esther lui répondit : O roi, si j'ai trouvé grace devant vos yeux, je vous conjure de m'accorder, s'il vous plaît, ma propre vie, et celle de mon peuple, pour lequel j'implore votre clémence : car nous avons été livrés, moi et mon peuple, pour être foulés aux pieds, pour être égorgés et exterminés. Et plût à Dieu qu'on nous vendît au moins, et hommes et femmes, comme des esclaves ; ce mal seroit supportable en quelque sorte, et je me tairois en me contentant de gémir : mais maintenant nous avons un ennemi impitoyable, dont la cruauté retombe sur le roi même. » (*Esth.*, ch. vii, vers. 3 et 4.)

4 « Le roi Assuérus lui répondit : Qui est celui-là, qui est assez puissant pour faire ce que vous dites! » (*Esth.*, ch. vii, vers. 5.)

De vos ordres sanglants vous savez la rigueur.

AMAN, à part.

Ah dieux!

ASSUÉRUS.

Ah! de quel coup me percez-vous le cœ
Vous la fille d'un Juif? Hé quoi! tout ce que j'ai
Cette Esther, l'innocence et la sagesse même,
Que je croyois du ciel les plus chères amours,
Dans cette source impure auroit puisé ses jours !
Malheureux!

ESTHER.

Vous pourrez rejeter ma prière :
Mais je demande au moins que, pour grace derni
Jusqu'à la fin, seigneur, vous m'entendiez parler,
Et que surtout Aman n'ose point me troubler.

ASSUÉRUS.

Parlez.

ESTHER.

O Dieu, confonds l'audace et l'imposture!
Ces Juifs, dont vous voulez délivrer la nature,
Que vous croyez, seigneur, le rebut des humains,
D'une riche contrée autrefois souverains,
Pendant qu'ils n'adoroient que le Dieu de leurs
Ont vu bénir le cours de leurs destins prospères.
Ce Dieu, maître absolu de la terre et des cieu
N'est point tel que l'erreur le figure à vos yeux :
L'Éternel est son nom, le monde est son ouvrage
Il entend les soupirs de l'humble qu'on outrage,
Juge tous les mortels avec d'égales lois,
Et du haut de son trône interroge les rois[1].
Des plus fermes États la chute épouvantable,
Quand il veut, n'est qu'un jeu de sa main redout
Les Juifs à d'autres dieux osèrent s'adresser :
Roi, peuples, en un jour tout se vit disperser :
Sous les Assyriens leur triste servitude

1 Jamais on ne fit un aussi noble usage de la poésie,
porta aussi haut l'art des vers. C'est à la lecture de ces v
que Voltaire, dans toute la naïveté du sentiment dont il é
s'écrioit : « On a honte de faire des vers quand on en lit

Devint le juste prix de leur ingratitude.
Mais, pour punir enfin nos maîtres à leur tour,
Dieu fit choix de Cyrus avant qu'il vît le jour[1],
L'appela par son nom, le promit à la terre,
Le fit naître, et soudain l'arma de son tonnerre,
Brisa les fiers remparts et les portes d'airain,
Mit des superbes rois la dépouille en sa main,
De son temple détruit vengea sur eux l'injure :
Babylone paya nos pleurs avec usure.
Cyrus, par lui vainqueur, publia ses bienfaits,
Regarda notre peuple avec des yeux de paix,
Nous rendit et nos lois et nos fêtes divines
Et le temple sortoit déja de ses ruines.
Mais, de ce roi si sage héritier insensé,
Son fils interrompit l'ouvrage commencé[2],
Fut sourd à nos douleurs : Dieu rejeta sa race,
Le retrancha lui-même, et vous mit en sa place.
Que n'espérions-nous point d'un roi si généreux !
Dieu regarde en pitié son peuple malheureux,
Disions-nous : un roi règne, ami de l'innocence.
Partout du nouveau prince on vantoit la clémence :
Les Juifs partout de joie en poussèrent des cris.
Ciel ! verra-t-on toujours par de cruels esprits
Des princes les plus doux l'oreille environnée,
Et du bonheur public la source empoisonnée ?
Dans le fond de la Thrace un barbare enfanté
Est venu dans ces lieux souffler la cruauté ;
Un ministre ennemi de votre propre gloire...

1 Ce vers et les suivants sont la traduction poétique des quatre premiers versets du quarante-cinquième chapitre d'Isaïe. Bossuet, dans un style digne du prophète, avoit déja traduit ou plutôt paraphrasé ce passage d'Isaïe : « Quel autre a fait un Cyrus, si ce n'est Dieu, qui l'avoit nommé deux cents ans avant sa naissance, dans les oracles d'Isaïe ! » — « Tu n'es pas encore, lui disoit-il, mais je te vois, et je « t'ai nommé par ton nom ; tu t'appelleras Cyrus. Je marcherai devant « toi dans les combats ; à ton approche je mettrai les rois en fuite, je « briserai les portes d'airain. C'est moi qui étends les cieux, qui sou- « tiens la terre, qui nomme ce qui est comme ce qui n'est pas. » (*Orais. fun. du grand Condé.*) (G.)

2 Cambyse.

AMAN.

De votre gloire ! Moi ? Ciel ! Le pourriez-vous croire ?
Moi, qui n'ai d'autre objet ni d'autre dieu...

ASSUÉRUS.

Tais-toi[1].
Oses-tu donc parler sans l'ordre de ton roi ?

ESTHER.

Notre ennemi cruel devant vous se déclare[2] :
C'est lui, c'est ce ministre infidèle et barbare
Qui, d'un zèle trompeur à vos yeux revêtu,
Contre notre innocence arma votre vertu.
Et quel autre, grand Dieu ! qu'un Scythe impitoyable
Auroit de tant d'horreurs dicté l'ordre effroyable !
Partout l'affreux signal en même temps donné
De meurtres remplira l'univers étonné :
On verra, sous le nom du plus juste des princes,
Un perfide étranger désoler vos provinces ;
Et dans ce palais même, en proie à son courroux,
Le sang de vos sujets regorger jusqu'à vous.
Et que reproche aux Juifs sa haine envenimée ?
Quelle guerre intestine avons-nous allumée ?
Les a-t-on vus marcher parmi vos ennemis ?
Fut-il jamais au joug esclaves plus soumis ?
Adorant dans leurs fers le Dieu qui les châtie,
Pendant que votre main, sur eux appesantie,
A leurs persécuteurs les livroit sans secours,
Ils conjuroient ce Dieu de veiller sur vos jours,
De rompre des méchants les trames criminelles,
De mettre votre trône à l'ombre de ses ailes[3].

[1] La dureté de cet ordre est une image fidèle du mépris qu'avoient les despotes de l'Asie pour ces premiers esclaves de leurs caprices. Auguste, dans une monarchie naissante et beaucoup plus polie que celle de Perse, parle autrement à Cinna ; il lui dit, du ton le plus modéré : *Tu tiens mal ta promesse.* (Acte V, sc. I.) (G.)

[2] « Esther lui répondit : C'est cet Aman que vous voyez qui est notre cruel adversaire et notre ennemi mortel. » (*Esth.*, ch. VII, v. 6.)

[3] Corneille, dans *Polyeucte*, acte IV, sc. VI, dit :

Ils font des vœux pour nous qui les persécutons.

Voltaire remarque que Racine a exprimé la même chose dans les

N'en doutez point, seigneur, il fut votre soutien :
Lui seul mit à vos pieds le Parthe et l'Indien[1],
Dissipa devant vous les innombrables Scythes,
Et renferma les mers dans vos vastes limites;
Lui seul aux yeux d'un Juif découvrit le dessein
De deux traîtres tout prêts à vous percer le sein.
Hélas! ce Juif jadis m'adopta pour sa fille.

ASSUÉRUS.

Mardochée ?

ESTHER.

Il restoit seul de notre famille,
Mon père étoit son frère. Il descend comme moi
Du sang infortuné de notre premier roi[2].
Plein d'une juste horreur pour un Amalécite,
Race que notre Dieu de sa bouche a maudite,
Il n'a devant Aman pu fléchir les genoux,
Ni lui rendre un honneur qu'il ne croit dû qu'à vous.
De là contre les Juifs et contre Mardochée

cinq vers qui précèdent; puis il ajoute : Sévère, qui parle en homme d'État, ne dit qu'un mot, et ce mot est plein d'énergie; Esther, qui veut toucher Assuérus, étend davantage cette idée; Sévère ne fait qu'une réflexion, Esther fait une prière. Ainsi, l'un doit être concis, et l'autre déployer une éloquence attendrissante. Ce sont des beautés différentes, et toutes deux à leur place. On peut souvent, dit Voltaire, faire de ces comparaisons; rien ne contribue davantage à épurer le goût.

1 Ce discours d'Esther réunit l'adresse à l'énergie. Ces grandes idées sur le pouvoir de la Divinité, mêlées à celles qui peuvent flatter l'orgueil d'Assuérus, devoient étonner et enchanter tout à la fois le superbe monarque, dans la bouche d'une jeune femme adorée : la nation juive ne pouvoit avoir auprès du trône d'orateur plus habile et plus touchant. Quel tableau, quelle situation que celle de l'innocence plaidant elle-même sa cause en présence du calomniateur, au tribunal d'un souverain trompé par la calomnie! Qu'y a-t-il de plus intéressant, de plus théâtral ? Et comment le triomphe de la vertu persécutée sur le crime trop longtemps heureux, triomphe si consolant pour l'humanité, si plein de charme et d'intérêt dans nos romans et dans nos compositions dramatiques, auroit-il perdu tout son effet, parcequ'il se trouve dans une tragédie sacrée ? (G.)

2 Cis, de la tribu de Benjamin, étoit père de Saül, et l'un des aïeux de Mardochée. (L. B.)

Cette haine, seigneur, sous d'autres noms cachée.
En vain de vos bienfaits Mardochée est paré :
A la porte d'Aman est déja préparé
D'un infame trépas l'instrument exécrable ;
Dans une heure au plus tard ce vieillard vénérable,
Des portes du palais par son ordre arraché,
Couvert de votre pourpre y doit être attaché.

ASSUÉRUS.

Quel jour mêlé d'horreur vient effrayer mon ame !
Tout mon sang de colère et de honte s'enflamme.
J'étois donc le jouet... Ciel, daigne m'éclairer !
Un moment sans témoins cherchons à respirer[1].
Appelez Mardochée : il faut aussi l'entendre[2]
(Le roi s'éloigne.)

UNE ISRAÉLITE.

Vérité que j'implore, achève de descendre[3] !

SCÈNE V.

ESTHER, AMAN, ÉLISE, LE CHOEUR.

AMAN.

D'un juste étonnement je demeure frappé[4].

1 « Le roi en même temps se leva tout en colère ; et, étant sorti du lieu du festin, il entra dans un jardin planté d'arbres. (*Esth.*, ch. VII, vers. 7.)

2 Cette sortie d'Assuérus, quoique conforme à l'histoire, a été l'objet d'une juste critique. Il est évident qu'elle n'est pas assez motivée. La Harpe en conclut que la pièce n'a rien de commun avec les règles du théâtre. Ce jugement est exagéré : il est clair seulement d'après quelques négligences de ce genre, qu'il eût été si facile d'éviter, que Racine ne croyoit pas qu'*Esther* dût jamais être représentée hors de l'enceinte de Saint-Cyr ; et, quant au mérite de l'ouvrage, il faut bien reconnoître avec Voltaire que, malgré le vice du sujet, trente vers d'*Esther* valent mieux que beaucoup de tragédies qui ont eu de plus grands succès.

La suppression des chœurs oblige les comédiens à mettre ce vers dans la bouche d'Esther.

4 « Aman, entendant ceci, demeura tout interdit, ne pouvant supporter les regards ni du roi ni de la reine. » (*Esth.*, ch. VII, vers. 6.)

Les ennemis des Juifs m'ont trahi, m'ont trompé :
J'en atteste du ciel la puissance suprême,
Et les perdant j'ai cru vous assurer vous-même[1].
Princesse, en leur faveur employez mon crédit :
Le roi, vous le voyez, flotte encore interdit.
Je sais par quels ressorts on le pousse, on l'arrête ;
Et fais, comme il me plaît, le calme et la tempête[2].
Les intérêts des Juifs déja me sont sacrés.
Parlez : vos ennemis aussitôt massacrés,
Victimes de la foi que ma bouche vous jure,
De ma fatale erreur répareront l'injure.
Quel sang demandez-vous?

ESTHER.

Va, traître, laisse-moi.

1 *Vous assurer*, c'est-à-dire *assurer votre fortune et votre vie.* Nous avons déja fait observer qu'on disoit *assurer quelque chose*, et non pas *assurer quelqu'un ;* mais du temps de Racine cette expression n'avoit pas une signification bien précise ; au moins la trouve-t-on employée dans des sens assez opposés par les écrivains les plus corrects.

2 Aman, suivant Geoffroy, veut faire entendre à Esther que, si par son moyen il peut échapper au danger, il emploiera en faveur des Juifs le crédit qu'il aura recouvré. Il nous semble que tel n'est pas le sens des vers de Racine. Rien n'est plus positif que les paroles d'Aman :

Le roi, vous le voyez, flotte encore interdit,

c'est-à-dire *doute encore s'il prendra les intérêts des Juifs.* Les deux vers suivants se rapportent à cette idée : « Employez mon pouvoir ; je « sais par quels ressorts on pousse, on arrête Assuérus ; et comme je « vois que les Juifs vous sont chers, *leurs intérêts me seront sacrés.* » Sans doute Aman est tourmenté déja par ses craintes secrètes ; mais, devant Esther, il doit les dissimuler. C'est en lui faisant croire à son pouvoir qu'il peut espérer de se sauver ; qu'il se rende nécessaire un moment, et son triomphe est certain. C'est seulement lorsqu'il est sûr qu'Esther a lu dans son ame que doivent éclater les sentiments que le commentateur lui prête en ce moment. Il s'écrie alors :

C'en est fait : mon orgueil est forcé de plier.

Sa fierté disparoît avec son pouvoir. Il vient d'offrir *du sang*, et maintenant il demande la vie. Telle est la marche du cœur humain, et Racine ne pouvoit pas la méconnoître.

Les Juifs n'attendent rien d'un méchant tel que toi.
Misérable, le Dieu vengeur de l'innocence,
Tout prêt à te juger, tient déja sa balance!
Bientôt ton juste arrêt te sera prononcé.
Tremble : son jour approche, et ton règne est passé[1].

AMAN.

Oui, ce dieu, je l'avoue, est un dieu redoutable.
Mais veut-il que l'on garde une haine implacable?
C'en est fait : mon orgueil est forcé de plier;
L'inexorable Aman est réduit à prier[2].

(Il se jette à ses pieds.)

Par le salut des Juifs, par ces pieds que j'embrasse,
Par ce sage vieillard, l'honneur de votre race,
Daignez d'un roi terrible apaiser le courroux;
Sauvez Aman, qui tremble à vos sacrés genoux.

SCÈNE VI.

ASSUÉRUS, ESTHER, AMAN, ÉLISE,
LE CHOEUR, GARDES.

ASSUÉRUS.

Quoi! le traître sur vous porte ses mains hardies[3]?

1 Corneille n'a rien de plus mâle, de plus fier, de plus terrible. Jamais on n'a mis dans un plus grand jour la supériorité naturelle de la vertu sur le vice. *Et ton règne est passé :* ce ne sont point les paroles de Daniel à Balthazar, comme l'ont imprimé quelques commentateurs; il est probable que Racine a voulu seulement appliquer à son sujet, par une imitation adroite, le sens des paroles prononcées par une voix qui vient du ciel, au moment même où Nabuchodonosor se félicite de la grandeur de Babylone, de la magnificence de ses palais. (G.)

2 « Aman se leva aussi de table pour supplier la reine Esther de lui sauver la vie, parcequ'il avoit bien vu que le roi étoit résolu de le perdre. » (*Esth.*, ch. VII, vers. 7.)

3 « Assuérus, étant revenu du jardin planté d'arbres, et étant rentré dans le lieu du festin, trouva qu'Aman s'étoit jeté sur le lit où étoit Esther, et il dit : Comment! il veut faire violence à la reine, même en ma présence, et dans ma maison! A peine cette parole étoit sortie de la bouche du roi, qu'on lui couvrit le visage. » (*Esth.*, ch. VII, vers. 8.)

Ah! dans ses yeux confus je lis ses perfidies;
Et son trouble, appuyant la foi de vos discours,
De tous ses attentats me rappelle le cours.
Qu'à ce monstre à l'instant l'ame soit arrachée;
Et que devant sa porte, au lieu de Mardochée[1],
Apaisant par sa mort et la terre et les cieux,
De mes peuples vengés il repaisse les yeux.

(Aman est emmené par les gardes.)

SCÈNE VII.

ASSUÉRUS, ESTHER, MARDOCHÉE, ÉLISE, LE CHOEUR.

ASSUÉRUS continue en s'adressant à Mardochée.

Mortel chéri du ciel, mon salut et ma joie,
Aux conseils des méchants ton roi n'est plus en proie;
Mes yeux sont dessillés, le crime est confondu :
Viens briller près de moi dans le rang qui t'est dû[2].
Je te donne d'Aman les biens et la puissance :
Possède justement son injuste opulence.
Je romps le joug funeste où les Juifs sont soumis[3];
Je leur livre le sang de tous leurs ennemis;
A l'égal des Persans je veux qu'on les honore,
Et que tout tremble au nom du Dieu qu'Esther adore.
Rebâtissez son temple, et peuplez vos cités;
Que vos heureux enfants dans leurs solennités
Consacrent de ce jour le triomphe et la gloire[4],
Et qu'à jamais mon nom vive dans leur mémoire.

1 « Alors Harbona, l'un des eunuques qui suivoient d'ordinaire le roi, lui dit : Il y a une potence de cinquante coudées de haut dans la maison d'Aman, qu'il avoit fait préparer pour Mardochée, qui a donné un avis salutaire au roi. Le roi lui dit : Qu'Aman y soit pendu tout à cette heure. » (*Esth.*, ch. VII, vers. 9.)

2 « Le roi Assuérus donna ce jour-là à la reine Esther la maison d'Aman, ennemi des Juifs. » (*Esth.*, ch. VIII, vers. 1.)

3 *Où* pour *auquel :* négligence grammaticale. (G.)

4 Cette fête, appelée le *Phur*, ou le *Sort*, est encore aujourd'hui célébrée par les Juifs le quatorzième jour d'Adar, dernier mois de

SCÈNE VIII.

ASSUÉRUS, ESTHER, MARDOCHÉE, ASAPH, ÉLISE, LE CHOEUR.

ASSUÉRUS.

Que veut Asaph ?

ASAPH.

Seigneur, le traître est expiré [1],
Par le peuple en fureur à moitié déchiré.
On traîne, on va donner en spectacle funeste [2]
De son corps tout sanglant le misérable reste.

MARDOCHÉE.

Roi, qu'à jamais le ciel prenne soin de vos jours!
Le péril des Juifs presse, et veut un prompt secours.

ASSUÉRUS.

Oui, je t'entends. Allons, par des ordres contraires,
Révoquer d'un méchant les ordres sanguinaires [3].

ESTHER.

O Dieu, par quelle route inconnue aux mortels

l'année hébraïque, et qui répond au mois de février et de mars. On l'appeloit la fête du *Sort*, parceque le sort fut jeté dans l'urne, devant Aman, pour savoir en quel mois et quel jour on devoit exterminer tous les Juifs. (G.)

1 Voilà une nouvelle preuve que l'auteur croyoit cette phrase permise en poésie pour les personnes comme pour les temps. D'Olivet répéteroit encore qu'il faut dire : Un jour, un terme *est expiré*, et qu'un héros *a expiré*. Il a raison dans la règle, et le poëte n'a pas tort dans son vers. (L.)

2 On dit très bien *donner en spectacle;* mais lorsque le substantif est joint au verbe par la préposition *en*, il ne peut être accompagné d'un adjectif : ainsi on ne peut pas dire *donner en spectacle funeste*, parceque ces locutions, *donner en spectacle*, *regarder en pitié*, n'admettent point d'épithète, et ne forment, pour ainsi dire, qu'un seul verbe composé. (D'O.)

3 « Écrivez donc aux Juifs au nom du roi, comme vous le jugerez à propos ; et scellez les lettres de mon anneau. Car c'étoit la coutume, *que nul* n'osoit s'opposer aux lettres qui étoient envoyées au nom du *roi, et cachetées* de son anneau. » (Esth., ch. VIII, vers. 8.)

Ta sagesse conduit ses desseins éternels [1] !

SCÈNE IX.

LE CHOEUR.

TOUT LE CHOEUR.

Dieu fait triompher l'innocence :
Chantons, célébrons sa puissance.

UNE ISRAÉLITE.

Il a vu contre nous les méchants s'assembler,
Et notre sang prêt à couler.
Comme l'eau sur la terre ils alloient le répandre [2] :
Du haut du ciel sa voix s'est fait entendre ;
L'homme superbe est renversé,
Ses propres flèches l'ont percé.

UNE AUTRE.

J'ai vu l'impie adoré sur la terre [3] ;
Pareil au cèdre, il cachoit dans les cieux
Son front audacieux ;

1 Ce dénouement laisse les esprits frappés d'étonnement et d'admiration : la chute épouvantable et soudaine d'un ministre injuste et barbare, le retour d'un grand monarque vers la justice et la vérité, une nation innocente dérobée aux massacres préparés par la haine et par la vengeance, la vertu et la piété arrachées aux embûches des méchants, et récompensées dans cette même cour où régnoit l'esprit de vertige et d'erreur : tous ces grands événements ont quelque chose de plus tragique et de plus théâtral, de plus digne de la poésie et de la scène, que la peinture de folles passions. (G.)

2 « Effuderunt sanguinem eorum tanquam aquam. » (Ps. LXXVIII, vers. 3.)

3 Boileau disoit « que la sublimité des psaumes étoit l'écueil de tous « les traducteurs ; que leur majestueuse tranquillité ne pouvoit être « rendue que bien difficilement par la plume des plus grands maîtres ; « qu'elle avoit souvent désespéré M. Racine ; qu'il étoit venu pourtant « à bout de traduire admirablement cet endroit du psalmiste : « Vidi « impium superexaltatum, et elevatum sicut cedros Libani ; et tran- « sivi, et ecce non erat. » — « J'ai vu l'impie extrêmement élevé, et qui égaloit en hauteur les cèdres du Liban ; et j'ai passé, et il n'étoit plus. » (*Psal.* XXXVI, vers. 35 et 36.) (L. B.)

Il sembloit à son gré gouverner le tonnerre,
Fouloit aux pieds ses ennemis vaincus :
Je n'ai fait que passer, il n'étoit déja plus.

UNE AUTRE.

On peut des plus grands rois surprendre la justice.
Incapables de tromper,
Ils ont peine à s'échapper
Des piéges de l'artifice.
Un cœur noble ne peut soupçonner en autrui
La bassesse et la malice
Qu'il ne sent point en lui.

UNE AUTRE.

Comment s'est calmé l'orage?

UNE AUTRE.

Quelle main salutaire a chassé le nuage?

TOUT LE CHOEUR.

L'aimable Esther a fait ce grand ouvrage.

UNE ISRAÉLITE seule.

De l'amour de son Dieu son cœur s'est embrasé;
Au péril d'une mort funeste
Son zèle ardent s'est exposé :
Elle a parlé; le ciel a fait le reste.

DEUX ISRAÉLITES.

Esther a triomphé des filles des Persans :
La nature et le ciel à l'envi l'ont ornée.

L'UNE DES DEUX.

Tout ressent de ses yeux les charmes innocents.
Jamais tant de beauté fut-elle couronnée!

L'AUTRE.

Les charmes de son cœur sont encor plus puissants.
Jamais tant de vertus fut-elle couronnée?

TOUTES DEUX ensemble.

Esther a triomphé des filles des Persans :
La nature et le ciel à l'envi l'ont ornée.

UNE SEULE.

Ton Dieu n'est plus irrité[1] :

[1] « Levez-vous, ô Sion, levez-vous; revêtez-vous de votre force; parez-vous des vêtements de votre gloire... Sortez de la poussière, levez-vous, asseyez-vous, ô Jérusalem; rompez les chaînes de votre

Réjouis-toi, Sion, et sors de la poussière;
Quitte les vêtements de ta captivité,
Et reprends ta splendeur première.
Les chemins de Sion à la fin sont ouverts :
Rompez vos fers,
Tribus captives;
Troupes fugitives,
Repassez les monts et les mers;
Rassemblez-vous des bouts de l'univers.

TOUT LE CHOEUR.

Rompez vos fers,
Tribus captives;
Troupes fugitives,
Repassez les monts et les mers;
Rassemblez-vous des bouts de l'univers.

UNE ISRAÉLITE seule.

Je reverrai ces campagnes si chères.

UNE AUTRE.

J'irai pleurer au tombeau de mes pères.

TOUT LE CHOEUR.

Repassez les monts et les mers;
Rassemblez-vous des bouts de l'univers.

UNE ISRAÉLITE seule.

Relevez, relevez les superbes portiques
Du temple où notre Dieu se plaît d'être adoré;
Que de l'or le plus pur son autel soit paré,
Et que du sein des monts le marbre soit tiré.
Liban, dépouille-toi de tes cèdres antiques;
Prêtres sacrés, préparez vos cantiques.

UNE AUTRE.

Dieu descend et revient habiter parmi nous :
Terre, frémis d'allégresse et de crainte.
Et vous, sous sa majesté sainte,
Cieux, abaissez-vous[1]!

cou, fille de Sion, captive depuis si longtemps. » (ISAIAS, ch. LII, vers. 1 et 2.)

1 Cette image sublime des cieux qui s'abaissent est empruntée du deuxième livre des *Rois*, chap. XXII, vers. 10, et du psaume XVII, vers. 10 : *Inclinavit cœlos*, etc. Après Racine, Voltaire et J.-B. Rous-

UNE AUTRE.

Que le Seigneur est bon, que son joug est aimable !
Heureux qui dès l'enfance en connaît la douceur !
Jeune peuple, courez à ce maître adorable :
Les biens les plus charmants n'ont rien de comparable
Aux torrents de plaisirs qu'il répand dans un cœur.
Que le Seigneur est bon, que son joug est aimable !
Heureux qui dès l'enfance en connaît la douceur !

UNE AUTRE.

Il s'apaise, il pardonne;
Du cœur ingrat qui l'abandonne
Il attend le retour;
Il excuse notre foiblesse;
A nous chercher même il s'empresse.
Pour l'enfant qu'elle a mis au jour
Une mère a moins de tendresse.
Ah ! qui peut avec lui partager notre amour ?

TROIS ISRAÉLITES.

Il nous fait remporter une illustre victoire.

L'UNE DES TROIS.

Il nous a révélé sa gloire.

TOUTES TROIS ensemble.

Ah ! qui peut avec lui partager notre amour ?

TOUT LE CHOEUR.

Que son nom soit béni ; que son nom soit chanté ;
Que l'on célèbre ses ouvrages
Au delà des temps et des âges,
Au delà de l'éternité[1] !

seau s'en sont emparés ; le premier a dit dans *la Henriade*, chap. V :

Viens ; des cieux enflammés abaisse la hauteur.

et l'autre s'exprime ainsi, dans sa huitième ode sacrée :

Lève ton bras, lance ta flamme,
Abaisse la hauteur des cieux. (G.)

Il est surprenant que Voltaire et J.-B. Rousseau aient osé essayer la même expression ; toutes leurs paraphrases sont d'une extrême foiblesse après :

Cieux, abaissez-vous !

1 On ne passeroit pas une pareille idée, si elle n'étoit pas de l'Écri-

ture, et inspirée par l'enthousiasme prophétique : « Regnabit Dominus « in æternum et ultra. » (L.) — *Au delà de l'éternité* est moins bon que *in æternum et ultra :* le latin commence par exprimer tout le possible, *in æternum ;* ce n'est qu'après avoir, pour ainsi dire, épuisé l'éternité, que l'enthousiasme s'écrie *et ultra,* et plus encore. Racine suit une marche contraire, il exprime l'impossibilité avant d'avoir exprimé le possible. La véritable traduction seroit donc : *Pendant l'éternité et au delà.*

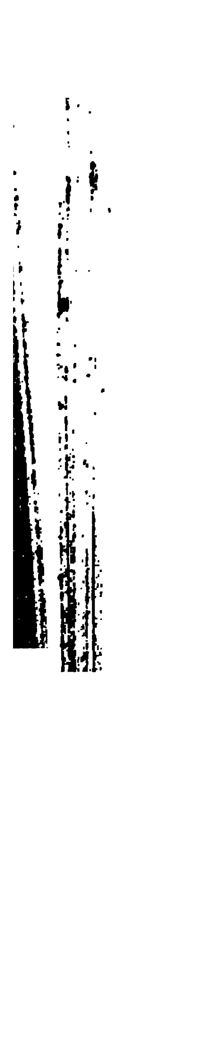
FIN D'ESTHER.

ATHALIE,

TRAGÉDIE

TIRÉE DE L'ÉCRITURE SAINTE.

1691.



PRÉFACE [1].

Tout le monde sait que le royaume de Juda étoit composé des deux tribus de Juda et de Benjamin, et que les dix autres tribus qui se révoltèrent contre Roboam composoient le royaume d'Israël. Comme les rois de Juda étoient de la maison de David, et qu'ils avoient dans leur partage la ville et le temple de Jérusalem, tout ce qu'il y avoit de prêtres et de lévites se retirèrent auprès d'eux, et leur demeurèrent toujours attachés; car, depuis que le temple de Salomon fut bâti, il n'étoit plus permis de sacrifier ailleurs [2]; et tous ces autres autels qu'on élevoit à Dieu sur des montagnes, appelés par cette raison dans l'Écriture les hauts lieux, ne lui étoient point agréables. Ainsi le culte légitime ne subsistoit plus que dans Juda. Les dix tribus, excepté un très petit nombre de personnes, étoient ou idolâtres ou schismatiques.

Au reste, ces prêtres et ces lévites faisoient eux-mêmes une tribu fort nombreuse. Ils furent partagés

1 Tous ceux qui veulent bien entrer dans l'esprit de la tragédie doivent lire avec attention cette préface; c'est un chef-d'œuvre de clarté, de simplicité et d'ordre : on n'y a oublié aucun des points de l'histoire juive qui servent à fonder l'intérêt de la pièce. Une explication si juste, si nette et si détaillée, me dispense de donner de nouveaux renseignements. Il nous suffira de rappeler, dans les notes, les principaux faits sur lesquels l'auteur appuie tout son édifice dramatique. (Voyez les chapitres IX, X et XI du livre IV *des Rois*.) (G.)

2 « Depuis que le temple de Salomon *fut* bâti, il *n'étoit* plus permis. » Les deux temps ne s'accordent pas : il falloit : « Depuis que le temple « de Salomon *fut* bâti, il ne *fut* plus... » ou « Depuis que le temple de « Salomon *étoit* bâti, il n'*étoit* plus... etc. » (*Académie*.)

en diverses classes pour servir tour à tour dans le temple, d'un jour de sabbat à l'autre. Les prêtres étoient de la famille d'Aaron; et il n'y avoit que ceux de cette famille [1] lesquels pussent exercer la sacrificature. Les lévites leur étoient subordonnés, et avoient soin, entre autres choses, du chant, de la préparation des victimes, et de la garde du temple [2]. Ce nom de lévite ne laisse pas d'être donné quelquefois indifféremment à tous ceux de la tribu. Ceux qui étoient en semaine avoient, ainsi que le grand prêtre, leur logement dans les portiques ou galeries dont le temple étoit environné, et qui faisoient partie du temple même. Tout l'édifice s'appeloit en général le lieu saint: mais on appeloit plus particulièrement de ce nom cette partie du temple intérieur où étoient le chandelier d'or, l'autel des parfums, et les tables des pains de proposition; et cette partie étoit encore distinguée du Saint des saints, où était l'arche, et où le grand prêtre seul avoit droit d'entrer une fois l'année. C'étoit une tradition assez constante que la montagne sur laquelle le temple fut bâti étoit la même montagne où Abraham avoit autrefois offert en sacrifice son fils Isaac.

J'ai cru devoir expliquer ici ces particularités, afin que ceux à qui l'histoire de l'Ancien Testament ne sera pas assez présente n'en soient point arrêtés en lisant cette tragédie. Elle a pour sujet Joas reconnu

1 « Il n'y avoit que ceux de cette famille *lesquels* pussent. » Il faloit *qui pussent*. Peut-être Racine n'a-t-il mis *lesquels* que pour éviter de faire le vers : *Qui pussent exercer la sacrificature.* (*Acad.*)

2 On ne doit pas dire *avoir soin du chant*, ni *de la garde du temple.* (*Acad.*)

et mis sur le trône; et j'aurois dû, dans les règles, l'intituler Joas; mais la plupart du monde n'en ayant entendu parler que sous le nom d'Athalie, je n'ai pas jugé à propos de la leur présenter sous un autre titre, puisque d'ailleurs Athalie y joue un personnage si considérable [1], et que c'est sa mort qui termine la pièce. Voici une partie des principaux événements qui devancèrent cette grande action.

Joram, roi de Juda, fils de Josaphat, et le septième roi de la race de David, épousa Athalie, fille d'Achab et de Jézabel, qui régnoient en Israël, fameux l'un et l'autre, mais principalement Jézabel, par leurs sanglantes persécutions contre les prophètes [2]. Athalie, non moins impie que sa mère, entraîna bientôt le roi son mari dans l'idolâtrie, et fit même construire dans Jérusalem un temple à Baal, qui étoit le dieu du pays de Tyr et de Sidon, où Jézabel avoit pris naissance. Joram, après avoir vu périr par les mains des Arabes et des Philistins tous les princes ses enfants, à la réserve d'Ochozias, mourut lui-même misérablement d'une longue maladie qui lui consuma les entrailles. Sa mort funeste n'empêcha pas Ochozias d'imiter son impiété et celle d'Athalie sa mère. Mais ce prince, après avoir régné seulement un an, étant allé rendre visite au roi d'Israël, frère d'Athalie, fut enveloppé dans la ruine de la maison d'Achab, et

[1] Athalie est un personnage de la tragédie; elle n'y joue point un personnage : il falloit dire *joue un rôle,* ou *est un personnage.* (*Acad.*)

[2] Il n'est point indifférent d'observer ici que le père d'Athalie n'étoit point de la race de David : car il s'ensuit qu'Athalie, sa petite-fille, ne pouvoit être regardée par les Juifs que comme une personne fort étrangère à la succession de leurs rois. (L. B.)

tué par l'ordre de Jéhu, que Dieu avoit fait sacrer par ses prophètes pour régner sur Israël, et pour être le ministre de ses vengeances. Jéhu extermina toute la postérité d'Achab, et fit jeter par les fenêtres Jézabel, qui, selon la prédiction d'Élie, fut mangée des chiens dans la vigne de ce même Naboth qu'elle avoit fait mourir autrefois pour s'emparer de son héritage. Athalie, ayant appris à Jérusalem tous ces massacres, entreprit de son côté d'éteindre entièrement la race royale de David, en faisant mourir tous les enfants d'Ochozias, ses petits-fils. Mais heureusement Josabeth, sœur d'Ochozias, et fille de Joram, mais d'une autre mère qu'Athalie, étant arrivée lorsqu'on égorgeoit les princes ses neveux, elle trouva moyen de dérober du milieu des morts le petit Joas encore à la mamelle, et le confia avec sa nourrice au grand prêtre son mari, qui les cacha tous deux dans le temple, où l'enfant fut élevé secrètement jusqu'au jour qu'il fut proclamé roi de Juda. L'*Histoire des Rois* dit que ce fut la septième année d'après. Mais le texte grec des Paralipomènes, que Sévère Sulpice [1] a suivi, dit que ce fut la huitième. C'est ce qui m'a autorisé à donner à ce prince neuf à dix ans, pour le mettre déja en état de répondre aux questions qu'on lui fait.

[1] J'ignore pourquoi Racine a transposé les noms de cet historien ecclésiastique : on le nomme ordinairement Sulpice Sévère. On lui doit un *Abrégé de l'histoire sacrée et ecclésiastique*, depuis la création du monde jusqu'au consulat de Stilicon, l'an 400 de Jésus-Christ. Cet ouvrage, très bien fait, lui a mérité le nom de Salluste chrétien. Il est de plus auteur d'une *Vie de saint Martin de Tours*, composée pendant la vie de ce saint évêque. Sulpice Sévère étoit né à Agen ; il mourut vers l'année 420. (G.)

Je crois ne lui avoir rien fait dire qui soit au-dessus de la portée d'un enfant de cet âge qui a de l'esprit et de la mémoire. Mais quand j'aurois été un peu au delà, il faut considérer que c'est ici un enfant tout extraordinaire, élevé dans le temple par un grand prêtre, qui, le regardant comme l'unique espérance de sa nation, l'avoit instruit de bonne heure dans tous les devoirs de la religion et de la royauté. Il n'en étoit pas de même des enfants des Juifs, que de la plupart des nôtres : on leur apprenoit les saintes lettres, non-seulement dès qu'ils avoient atteint l'usage de la raison [1], mais, pour me servir de l'expression de saint Paul, dès la mamelle. Chaque Juif étoit obligé d'écrire une fois en sa vie, de sa propre main, le volume de la loi tout entier. Les rois étoient même obligés de l'écrire deux fois [2], et il leur étoit enjoint de l'avoir continuellement devant les yeux. Je puis dire ici que la France voit en la personne d'un prince de huit ans et demi [3], qui fait aujourd'hui ses plus

[1] On ne dit pas *atteindre l'usage de la raison*, comme on dit *atteindre l'âge de la raison.* (*Acad.*)

[2] Ce que Racine avance ici n'est nullement exact. 1o Chaque Juif n'étoit point obligé d'écrire le volume de la loi. Cela n'eût été possible chez aucun peuple. Le commun des Juifs étoit si peu instruit, qu'il falloit, tous les sept ans, dans l'année sabbatique, lire la loi au peuple assemblé, de peur qu'il ne l'oubliât. 2o Les rois n'étoient obligés d'écrire, et, suivant plusieurs interprètes, de ne faire écrire qu'une copie de la loi. Le passage de l'Écriture qui prescrit cette obligation la restreint même au Deutéronome. (*Acad.*)

[3] Louis de France, duc de Bourgogne, fils de Monseigneur, élève de Fénelon, pour lequel il conserva le plus vif attachement. Sa mort prématurée et celle de son épouse plongèrent la France dans le deuil. Le duc de Bourgogne fit éclater dès son enfance un esprit fort supérieur à son âge. Né en 1682, il n'avoit réellement que huit ans et demi dans les premiers mois de 1691, lorsque Racine fit cette préface (G.)

... un exemple illustre de ce
dans un enfant un heureux naturel aidé d'u
lente éducation; et que si j'avois donné
Joas la même vivacité et le même discerne
brillent dans les reparties de ce jeune p
m'auroit accusé avec raison d'avoir péché
règles de la vraisemblance.

L'âge de Zacharie, fils du grand prêtre
point marqué, on peut lui supposer, si l'
deux ou trois ans de plus qu'à Joas.

J'ai suivi l'explication de plusieurs comm
fort habiles, qui prouvent, par le texte même
criture, que tous ces soldats à qui Joïda,
comme il est appelé dans Josèphe, fit prendr
mes consacrées à Dieu par David, étoient a
prêtres et de lévites, aussi bien que les cin
niers qui les commandoient. En effet, disent
prètes, tout devoit être saint dans une si saint
et aucun profane n'y devoit être employé. Il
soit non-seulement de conserver le sceptre
maison de David, mais encore de conserver à
roi cette suite de descendants dont devoit
Messie : « Car ce Messie, tant de fois promis
fils d'Abraham, devoit être aussi le fils de Da
tous les rois de Juda. » De là vient que l'ill
savant prélat [1] de qui j'ai emprunté ces par
pelle Joas le précieux reste de la maison de
Josèphe en parle dans les mêmes termes ; e

[1] M. de Meaux. (*Note de Racine.*) Les paroles que Ra
de citer sont tirées de l'*Histoire universelle* de Bossuet, se
tie, sect. IV. (G.)

ture dit expressément que Dieu n'extermina pas toute la famille de Joram, voulant conserver à David la lampe qu'il lui avoit promise. Or, cette lampe, qu'étoit-ce autre chose que la lumière qui devoit être un jour révélée aux nations?

L'histoire ne spécifie point le jour où Joas fut proclamé. Quelques interprètes veulent que ce fût un jour de fête. J'ai choisi celle[1] de la Pentecôte, qui étoit l'une des trois grandes fêtes des Juifs. On y célébroit la mémoire de la publication de la loi sur le mont de Sinaï[2], et on y offroit aussi à Dieu les premiers pains de la nouvelle moisson; ce qui faisoit qu'on la nommoit encore la fête des prémices. J'ai songé que ces circonstances me fourniroient quelque variété pour les chants du chœur.

Ce chœur est composé de jeunes filles de la tribu de Lévi, et je mets à leur tête une fille que je donne pour sœur à Zacharie. C'est elle qui introduit le chœur chez sa mère. Elle chante avec lui, porte la parole pour lui, et fait enfin les fonctions de ce personnage des anciens chœurs qu'on appeloit le coryphée. J'ai aussi essayé d'imiter des anciens cette continuité d'action qui fait que leur théâtre ne demeure jamais vide, les intervalles des actes n'étant marqués que par des hymnes et par des moralités du chœur, qui ont rapport à ce qui se passe.

On me trouvera peut-être un peu hardi d'avoir osé

[1] *Un jour de fête. J'ai choisi celle. Fête* étant pris indéfiniment et sans article, l'emploi du pronom *celle* n'est pas grammaticalement exact : il eût été mieux de dire : *J'ai choisi la fête de*, etc. (*Acad.*)

[2] *Le mont de Sinaï.* Il falloit supprimer la préposition, et dire *le mont Sinaï.* (*Acad.*)

mettre sur la scène un prophète inspiré de Dieu, et qui prédit l'avenir. Mais j'ai eu la précaution de ne mettre dans sa bouche que des expressions tirées des prophètes mêmes. Quoique l'Écriture ne dise pas en termes exprès que Joïda ait eu l'esprit de prophétie, comme elle le dit de son fils, elle le représente comme un homme tout plein de l'esprit de Dieu. Et d'ailleurs ne paraît-il pas, par l'Évangile, qu'il a pu prophétiser en qualité de souverain pontife? Je suppose donc qu'il voit en esprit le funeste changement de Joas, qui, après trente ans d'un règne fort pieux, s'abandonna aux mauvais conseils des flatteurs, et se souilla du meurtre de Zacharie, fils et successeur de ce grand prêtre. Ce meurtre, commis dans le temple, fut une des principales causes de la colère de Dieu contre les Juifs, et de tous les malheurs qui leur arrivèrent dans la suite. On prétend que depuis ce jour-là les réponses de Dieu cessèrent entièrement dans le sanctuaire. C'est ce qui m'a donné lieu de faire prédire de suite à Joad [1] et la destruction du temple et la ruine de Jérusalem. Mais comme les prophètes joignent d'ordinaire les consolations aux menaces, et que d'ailleurs il s'agit de mettre sur le trône un des ancêtres du Messie, j'ai pris occasion de faire entrevoir la venue de ce consolateur, après lequel tous les anciens justes soupiroient. Cette scène, qui est une espèce d'épisode, amène très naturellement la musique, par la coutume qu'avoient plusieurs prophètes d'entrer dans leurs saints transports au son des instruments : témoin cette troupe de prophètes qui vinrent

1 *Faire prédire à Joad*. Il faut *par Joad*. (*Acad.*)

au-devant de Saül avec des harpes et des lyres qu'on portoit devant eux; et témoin Élysée lui-même, qui, étant consulté sur l'avenir par le roi de Juda et par le roi d'Israël, dit, comme fait ici Joad : *Adducite mihi psaltem* [1]. Ajoutez à cela que cette prophétie sert beaucoup à augmenter le trouble dans la pièce, par la consternation et par les différents mouvements où elle jette le chœur et les principaux acteurs [2].

1 « Faites-moi venir un joueur de harpe. » (Chap. II'. vers 15 du liv. IV *des Rois*.)

2 Le silence que l'auteur garde sur la conduite de sa pièce, dans la préface, est remarquable. Dans ses autres préfaces, il a coutume de parler de l'économie de sa tragédie, du succès qu'elle a eu, ou des critiques qu'elle a essuyées; il se contente, dans celle-ci, d'instruire le lecteur du sujet, et ne dit rien de la manière dont il l'a traité, ni de ce qu'il pense de son ouvrage. Comme cette tragédie n'avoit point été représentée, il ignoroit l'impression qu'elle pouvoit faire sur les spectateurs; ainsi il n'ose en rien dire: il est incertain si elle plaira aux lecteurs; il attend le jugement du public. Il ne soupçonnoit pas alors que dans la suite il lui seroit si favorable. (L. R.)

PERSONNAGES [1].

JOAS, roi de Juda, fils d'Ochozias.
ATHALIE, veuve de Joram, aïeule de Joas.
JOAD, autrement JOÏADA, grand prêtre.
JOSABETH, tante de Joas, femme du grand prêtre.
ZACHARIE, fils de Joad et de Josabeth.
SALOMITH, sœur de Zacharie.
ABNER, l'un des principaux officiers des rois de Juda.
AZARIAS, ISMAEL, ET LES TROIS AUTRES CHEFS DES PRÊTRES ET DES LÉVITES.
MATHAN, prêtre apostat, sacrificateur de Baal.
NABAL, confident de Mathan.
AGAR, femme de la suite d'Athalie.
TROUPE DE PRÊTRES ET DE LÉVITES.
SUITE D'ATHALIE.
LA NOURRICE DE JOAS.
CHŒUR DE JEUNES FILLES DE LA TRIBU DE LÉVI.

La scène est dans le temple de Jérusalem, dans un vestibule de l'appartement du grand prêtre.

[1] Le jeudi 3 mars 1716, *Athalie* fut représentée pour la première fois sur le Théâtre-François; les acteurs qui y jouèrent d'original étoient :

JOAD.	BEAUBOURG.
ATHALIE.	Mademoiselle DESMARES.
JOSABETH.	Madame DUCLOS.
MATHAN.	DANCOURT.
ZACHARIE.	Madame DANCOURT.
JOAS.	LAURENT, fils du concierge.

Le nom des autres acteurs ne nous est pas parvenu.

ATHALIE[1].

ACTE PREMIER.

SCÈNE I.

JOAD, ABNER.

ABNER.

Oui, je viens dans son temple adorer l'Éternel;
Je viens, selon l'usage antique et solennel,
Célébrer avec vous la fameuse journée
Où sur le mont Sina la loi nous fut donnée.
Que les temps sont changés! Sitôt que de ce jour
La trompette sacrée annonçoit le retour,
Du temple, orné partout de festons magnifiques,
Le peuple saint en foule inondoit les portiques;
Et tous, devant l'autel avec ordre introduits,
De leurs champs dans leurs mains portant les nouveaux fruits,

[1] Cette pièce devoit être jouée à Saint-Cyr le 1er janvier 1690; des intrigues s'y opposèrent. Cependant elle fut représentée deux fois à Versailles, dans la chambre de madame de Maintenon, devant le roi, par les demoiselles de Saint-Cyr avec leurs habits ordinaires. Racine la fit imprimer en 1691.

Ce fut seulement au mois de février 1702 qu'*Athalie* fut représentée trois fois à Versailles, par des personnes de la cour et un seul acteur, Baron.

JOAD.	BARON.
ATHALIE.	La présidente de CHAILLY.
ABNER.	Le duc d'ORLÉANS.
JOSABETH.	La duchesse de BOURGOGNE.
JOAS.	Le comte d'ESPARE.
MATHAN.	Le duc d'AYEN.
SALOMITH.	La comtesse de NOAILLES.
ZACHARIE.	M. CHAMPERON.

Au Dieu de l'univers consacroient ces prémices :
Les prêtres ne pouvoient suffire aux sacrifices.
L'audace d'une femme, arrêtant ce concours,
En des jours ténébreux a changé ces beaux jours.
D'adorateurs zélés à peine un petit nombre
Ose des premiers temps nous retracer quelque ombre :
Le reste pour son Dieu montre un oubli fatal;
Ou même, s'empressant aux autels de Baal [1],
Se fait initier à ses honteux mystères,
Et blasphème le nom qu'ont invoqué leurs pères [2].
Je tremble qu'Athalie, à ne vous rien cacher,
Vous-même de l'autel vous faisant arracher,
N'achève enfin sur vous ses vengeances funestes,
Et d'un respect forcé ne dépouille les restes [3].

JOAD.

D'où vous vient aujourd'hui ce noir pressentiment ?

1 Baal, idole des Phéniciens, adoptée par les habitants du royaume d'Israël, qui mêloient au culte de cette fausse divinité des cérémonies infames. (G.)

2 *Le reste* étant le nominatif de la phrase, il semble qu'il faudroit *ses pères* : mais *le reste* est un nom collectif qui s'accorde très bien avec le pluriel. Racine a préféré avec raison *leurs pères*, à cause de *ses mystères*, qui se trouve dans le vers précédent, et se rapporte à Baal. (G.)

3 Dans ce peu de vers Racine a fait connoître le caractère d'Athalie, celui de Joad, le jour de l'action, et le lieu de la scène, qui est le vestibule du temple. L'attention que Racine a eue jusqu'ici de déterminer le lieu de la scène paroît être la suite des remarques particulières qu'il avoit faites sur Sophocle. On lit dans l'exemplaire de cet auteur qui lui appartenoit, et qui est actuellement à la bibliothèque du Roi, la note suivante, écrite de sa main : « Sophocle a un soin merveilleux « d'établir de bonne heure le lieu de la scène ; il se sert ici d'un arti- « fice très agréable, en introduisant un vieillard qui montre les envi- « rons d'Argos à Oreste, qui en avoit été enlevé tout jeune. Le *Philoc-* « *tète*, du même auteur, commence à peu près de même : c'est Ulysse « qui montre à Pyrrhus tout jeune l'île de Lemnos, où ils sont, et par « où l'armée avoit passé. L'*OEdipe colonéen* s'ouvre par Œdipe aveu- « gle, qui se fait décrire par Antigone le lieu où il est. Ces trois ouver- « tures, quoique un peu semblables, ne laissent pas d'avoir une très « grande diversité et des couleurs merveilleuses. » (*Électre* de Sophocle, acte I, sc. I.) (L. B.)

ABNER.

Pensez-vous être saint et juste impunément?
Dès longtemps elle hait cette fermeté rare
Qui rehausse en Joad l'éclat de la tiare;
Dès longtemps votre amour pour la religion
Est traité de révolte et de sédition.
Du mérite éclatant cette reine jalouse
Hait surtout Josabeth, votre fidèle épouse.
Si du grand prêtre Aaron Joad est successeur,
De notre dernier roi Josabeth est la sœur [1].
Mathan, d'ailleurs, Mathan, ce prêtre sacrilége,
Plus méchant qu'Athalie, à toute heure l'assiége;
Mathan, de nos autels infame déserteur,
Et de toute vertu zélé persécuteur.
C'est peu que, le front ceint d'une mitre étrangère,
Ce lévite à Baal prête son ministère;
Ce temple l'importune, et son impiété
Voudroit anéantir le dieu qu'il a quitté.
Pour vous perdre il n'est point de ressorts qu'il n'invente;
Quelquefois il vous plaint, souvent même il vous vante [2];
Il affecte pour vous une fausse douceur [3];

[1] Joad, dit-on, savoit bien que sa femme étoit fille de Joram et sœur d'Ochozias : ce n'est donc pas pour instruire Joad, mais pour instruire le spectateur qu'Abner rappelle l'illustre naissance de Josabeth. Observation fausse.] Abner n'insiste sur la noblesse de cette origine que pour faire sentir qu'elle est pour Athalie un nouveau motif de haïr, dans l'épouse de Joad, une princesse du sang royal, que ce titre, joint à ses vertus, rend si recommandable aux yeux du peuple. (G.)

[2] On lisoit, dans la première édition de 1691 :

Pour vous perdre il n'est pas de ressorts qu'il ne joue;
Quelquefois il vous plaint, souvent même il vous loue.

Les amis de Racine lui représentèrent qu'on ne dit point *jouer*, mais *faire jouer des ressorts*. L'auteur changea ce vers dans la seconde édition, faite peu de temps après la première. (L. R.)

[3] L'Académie a condamné *fausse douceur*, joint avec *affecter*. En effet, on dit bien *affecter une grande douceur*, mais une *douceur affectée* est toujours fausse, c'est l'hypocrisie qui a pris les traits de la vertu : ainsi on n'affecte jamais une fausse douceur, parce qu'on ne peut vouloir affecter l'hypocrisie. — Le portrait de Mathan est admirable pour sa érité : il peint bien un fourbe consommé, un scélérat, un hypocr ite, un

Et, par là de son fiel colorant la noirceur,
Tantôt à cette reine il vous peint redoutable,
Tantôt, voyant pour l'or sa soif insatiable,
Il lui feint qu'en un lieu que vous seul connaissez [1],
Vous cachez des trésors par David amassés.
Enfin, depuis deux jours, la superbe Athalie
Dans un sombre chagrin paraît ensevelie.
Je l'observois hier, et je voyois ses yeux
Lancer sur le lieu saint des regards furieux :
Comme si, dans le fond de ce vaste édifice,
Dieu cachoit un vengeur armé pour son supplice [2].
Croyez-moi, plus j'y pense, et moins je puis douter [3]

mauvais prêtre, en un mot, capable de tout quand il se joue de Dieu. (L. B.) — Tacite a dit que, de tous nos ennemis, ceux qui prennent le parti de nous louer sont toujours les plus dangereux. *Pessimum inimicorum genus laudantes.* (L. R.)

[1] Cette phrase est un pur latinisme doublement hardi. D'abord, dans le langage ordinaire, on ne diroit point : *Il feint* qu'en un tel endroit il y a un trésor : on diroit *il suppose*. *Feindre* ne s'entend que d'une action simulée. De plus, on ne diroit pas *feindre à quelqu'un :* ce sont les Latins qui disent *finxit illi, illi mentitus est*, avec un verbe qui suit. Cette locution est donc une de celles que Racine empruntoit des anciens, pour introduire dans notre langue, et surtout dans notre poésie, des constructions précises et rapides, et les substituer à nos circonlocutions languissantes. (L.)

[2] Ce soupçon d'Abner est une préparation très adroite du dénouement. *Son* est beaucoup trop éloigné d'Athalie ; mais telle est la clarté du sens, que le pronom ne peut se rapporter qu'à elle. (G.)

[3] Un peu de logique suffit pour concevoir que la conjonction *et* se trouve ici de trop, et même pourroit donner lieu à un contre-sens, puisqu'elle travestit des propositions corrélatives en propositions copulatives. J'en offrirai un exemple : *Plus on lit Racine, plus on l'admire.* Il y a dans cette phrase deux propositions simples : *on lit Racine*, et *on l'admire*, lesquelles, prises séparément, n'ont point encore de rapport ensemble. Pour les unir, et n'en faire qu'une phrase, je n'ai qu'à dire *on lit Racine, et on l'admire*. Mais, si je veux faire entendre que l'une est à l'autre ce qu'est la cause à l'effet, et l'antécédent au conséquent, alors il ne s'agit plus de les unir : il faut marquer le rapport qu'elles ont ensemble. Or, c'est à quoi nous servent ces adverbes comparatifs, *plus, moins,* et *mieux*, dont l'un est toujours nécessaire à la tête de chaque proposition, sans pouvoir céder sa place, ni souffrir un autre mot avant lui. (D'O.) — La note est juste, mais

Que pour vous son courroux ne soit prêt d'éclater,
Et que de Jézabel la fille sanguinaire
Ne vienne attaquer Dieu jusqu'en son sanctuaire.

JOAD.

Celui qui met un frein à la fureur des flots
Sait aussi des méchants arrêter les complots.
Soumis avec respect à sa volonté sainte,
Je crains Dieu, cher Abner, et n'ai point d'autre crainte[1].

sévère. Cette faute est très ancienne ; elle pourroit bien remonter jusqu'à l'époque où nos ancêtres bégayoient la langue latine. L'oreille, et non le jugement, aura remplacé par *et* le *eo* latin qui précède ordinairement le second comparatif.

Quò magis video, eò magis amo.
Plus je le vois, et plus je l'aime.

1 Tout ce qu'il peut y avoir de sublime paroît rassemblé dans ces quatre vers : la grandeur de la pensée, la noblesse du sentiment, la magnificence des paroles, et l'harmonie de l'expression, si heureusement terminée par le dernier vers. D'où je conclus que c'est avec très peu de fondement que les admirateurs outrés de Corneille veulent insinuer que Racine lui est beaucoup inférieur pour le sublime, puisque, sans apporter ici quantité d'autres preuves que je pourrois donner du contraire, il ne me paroît pas que toute cette grandeur de vertu romaine tant vantée, que ce premier a si bien exprimée dans plusieurs de ses pièces, et qui a fait son excessive réputation, soit au-dessus de l'intrépidité plus qu'héroïque, et de la parfaite confiance en Dieu de ce véritablement pieux, grand, sage, et courageux Israélite. (BOILEAU, *Réfl. crit.*) — On a imprimé, avec quelque fondement, que Racine avait imité, dans cette pièce, plusieurs endroits de la tragédie de *la Ligue,* faite par le conseiller d'État Mathieu, historiographe de France sous Henri IV, écrivain qui ne fesait pas mal des vers pour son temps. Constance dit, dans la tragédie de Mathieu :

Je redoute mon Dieu, c'est lui seul que je crains...
On n'est point délaissé quand on a Dieu pour père ;
Il ouvre à tous la main, il nourrit les corbeaux,
Il donne la pâture aux jeunes passereaux,
Aux bêtes des forêts, des prés, et des montagnes :
Tout vit de sa bonté.

Racine dit :

Je crains Dieu, cher Abner, et n'ai point d'autre crainte...
Dieu laissa-t-il jamais ses enfants au besoin?

Cependant je rends grace au zèle officieux
Qui sur tous mes périls vous fait ouvrir les yeux.
Je vois que l'injustice en secret vous irrite,
Que vous avez encor le cœur israélite.
Le ciel en soit béni! Mais ce secret courroux,
Cette oisive vertu, vous en contentez-vous?
La foi qui n'agit point, est-ce une foi sincère [1]?

Aux petits des oiseaux il donne leur pâture;
Et sa bonté s'étend sur toute la nature.

Le plagiat parait sensible, et cependant ce n'en est point un. Rien n'est plus naturel que d'avoir les mémes idées sur le même sujet. D'ailleurs, Racine et Mathieu ne sont pas les premiers qui aient exprimé des pensées dont on trouve le fond dans plusieurs endroits de l'Écriture. (VOLT.) — Ces dernières réflexions sont saines et judicieuses; mais Voltaire y mêle quelques erreurs, répétées depuis dans tous les dictionnaires de théâtre, dans tous les livres de littérature. On n'a jamais pu *imprimer avec quelque fondement* que le conseiller d'État Mathieu a fait une tragédie de *la Ligue:* car c'est une assertion absolument fausse. Mathieu a fait cinq tragédies fort ridicules: *Esther*, *Vasthi*, *Aman*, *Clytemnestre*, et *la Guisiade*. Les vers cités par Voltaire comme ayant été imités par Racine, ne se trouvent dans aucune de ces tragédies; ils sont tirés d'une autre pièce intitulée *le Triomphe de la Ligue*. L'auteur, R.-J. Nérée, est un écrivain fort supérieur à Pierre Mathieu. *Le Triomphe de la Ligue* est une tragédie pleine de verve; on y voit éclater, au sein de la barbarie, des traits dignes d'un meilleur siècle. C'est dans cet ouvrage, imprimé en 1607, que se rencontrent les vers que l'on accuse Racine d'avoir imités, et qu'il ne connoissoit peut-être pas; mais ils n'y sont point tels que Voltaire les cite; on a eu soin de les limer et de les polir, pour les faire paroître plus dignes de l'honneur que Racine, dit-on, a bien voulu leur faire. Je les rétablis ici d'après l'original:

Je ne crains que mon Dieu, lui tout seul je redoute...
Celui n'est délaissé qui a Dieu pour son père.
Il ouvre à tous la main; il nourrit les corbeaux;
Il donne la viande aux petits passereaux,
Aux bêtes des forêts, des prés et des montagnes:
Tout vit de sa bonté.

Le Triomphe de la Ligue, act. II, sc. I. (G.)

1 Cette forme de phrase interrompue est très belle; elle relève le discours par une interrogation inattendue. La Harpe veut y trouver une faute, il dit qu'en prose il faudroit écrire: EST-ELLE *une foi sin-*

Huit ans déja passés, une impie étrangère [1]
Du sceptre de David usurpe tous les droits [2],
Se baigne impunément dans le sang de nos rois,
Des enfants de son fils détestable homicide,
Et même contre Dieu lève son bras perfide;

cère? Il se trompe : il suffit de mettre une virgule après le mot *point* pour que la phrase, devenue correcte, se présente avec un tour aussi vif qu'inattendu. Dans *Athalie,* acte II, sc. VII, on trouve un exemple de cette interruption pittoresque :

« Ce Dieu depuis longtemps votre unique refuge,
« Que deviendra l'effet de ses prédictions? »

1 Il ne faut pas consulter la grammaire, mais la poésie, sur le mérite de ce tour heureux et rapide. La grammaire voudroit *huit ans sont déja passés depuis que.* L'Académie, qui a fait cette observation, ajoute que Malherbe a la gloire d'avoir créé cette façon de parler, dans sa prosopopée d'Ostende. (G.)

2 Ainsi, dès la première scène, Athalie est présentée comme n'ayant aucun droit au trône de Juda. Voltaire, dans les dernières années de sa vie, a prétendu qu'*Athalie* est un ouvrage de très mauvais exemple, que Joad est un fanatique et un séditieux, qui fait égorger sa souveraine, à laquelle il a fait serment de fidélité. Mais ces points, sur lesquels il appuie sa censure, sont formellement démentis par l'histoire. Athalie n'est point la souveraine de Joad, puisqu'elle est *usurpatrice et étrangère.* Le légitime souverain de Juda, c'est Joas; Joad est donc le sujet de Joas seulement; en second lieu, Joad n'a fait aucun serment à Athalie, et jamais, dans la pièce, elle ne lui parle comme à son sujet, comme jamais il ne lui parle comme à sa souveraine. Enfin il est impossible, selon la remarque de La Harpe, que Joad, à ne considérer même que son caractère et sa place, ait fait serment de fidélité à une étrangère impie, à qui il ne parle jamais qu'avec horreur, lui qui est le dépositaire des destinées du jeune roi depuis sa naissance, lui qui est inspiré de Dieu comme Samuel, et l'organe des prophéties qui annoncent la perpétuité du sceptre dans la race de David. Un tel homme ne sauroit être un sacrilége; cela implique contradiction; et Voltaire a non-seulement dit ce qui n'étoit pas, mais a supposé ce qui ne peut pas être. Au reste, on peut appeler du jugement de Voltaire vieux au jugement de Voltaire dans la force de l'âge, lorsqu'il écrivoit : « La France se glorifie d'*Athalie:* « c'est le chef-d'œuvre de notre théâtre; c'est celui de la poésie; c'est « de toutes les pièces qu'on joue la seule où l'amour ne soit point in- « troduit; mais aussi elle est soutenue par la pompe de la religion, « et par cette majesté de l'éloquence des prophètes. »

Et vous, l'un des soutiens de ce tremblant État [1],
Vous, nourri dans les camps du saint roi Josaphat,
Qui sous son fils Joram commandiez nos armées,
Qui rassurâtes seul nos villes alarmées,
Lorsque d'Ochozias le trépas imprévu
Dispersa tout son camp à l'aspect de Jéhu :
« Je crains Dieu, dites-vous; sa vérité me touche! »
Voici comme ce Dieu vous répond par ma bouche:
« Du zèle de ma loi que sert de vous parer [2]?

1 Racine donne ici la plus haute idée d'Abner, personnage qu'il a créé, et dont il n'est fait aucune mention dans Josèphe ni dans l'Écriture. Louis Racine pense que ce caractère produit peu d'effet au théâtre. Il en produit beaucoup aujourd'hui. C'est un homme, dit-il, vertueux à la vérité, mais incapable de grands desseins : il est du moins capable de mourir en combattant pour son roi; il est capable de braver le courroux d'Athalie, de s'opposer en sa présence aux conseils pernicieux de son ministre, de faire entendre la voix de l'honneur et de la vérité dans une cour corrompue. Si ce ne sont pas là de grands desseins, ce sont de grandes actions, de grands traits de courage; et il seroit fâcheux qu'un guerrier si noble, si généreux, si intrépide, ne fît point d'effet au théâtre, parcequ'il n'est ni ambitieux, ni conspirateur. Abner, plus entreprenant, n'auroit pu entrer dans le plan d'une action conduite par la puissance divine, dont Joad n'est que l'instrument. (G.)

2 Quelle vivacité, quel mouvement dans ce discours de Joad, qui joint la réponse à l'objection; qui, dans la même phrase, fait parler Abner et fait parler Dieu! (G.) — « Qu'ai-je à faire de cette multitude de victimes que vous m'offrez? dit le Seigneur. Tout cela m'est à dégoût. Je n'aime point les holocaustes de vos béliers, ni la graisse de vos troupeaux, ni le sang des veaux, des agneaux et des boucs. Lorsque vous veniez devant moi pour entrer dans mon temple, qui vous a demandé que vous eussiez ces dons dans les mains? Ne m'offrez plus de sacrifices inutilement. Apprenez à faire le bien : examinez tout avant que de juger; assistez l'opprimé; faites justice à l'orphelin, défendez la veuve, et après cela, venez. » (ISA., chap. I, vers. 11, 12, 13 et 17.) — Jean-Baptiste Rousseau (liv. I, ode XI) a traduit aussi le verset 13 du psaume XLIX : « Numquid manducabo carnes taurorum, aut sanguinem hircorum potabo? » — « Mangerai-je la chair des taureaux, ou boirai-je le sang des boucs? »

Que m'importent vos sacrifices,
Vos offrandes, et vos troupeaux?
Dieu boit-il le sang des génisses?

« Par de stériles vœux pensez-vous m'honorer?
« Quel fruit me revient-il de tous vos sacrifices?
« Ai-je besoin du sang des boucs et des génisses?
« Le sang de vos rois crie, et n'est point écouté.
« Rompez, rompez tout pacte avec l'impiété;
« Du milieu de mon peuple exterminez les crimes;
« Et vous viendrez alors m'immoler vos victimes. »

ABNER.

Hé! que puis-je au milieu de ce peuple abattu?
Benjamin est sans force, et Juda sans vertu:
Le jour qui de leurs rois vit éteindre la race
Éteignit tout le feu de leur antique audace[1].
Dieu même, disent-ils, s'est retiré de nous:
De l'honneur des Hébreux autrefois si jaloux,
Il voit sans intérêt leur grandeur terrassée;
Et sa miséricorde à la fin s'est lassée:
On ne voit plus pour nous ses redoutables mains[2]
De merveilles sans nombre effrayer les humains;
L'arche sainte est muette, et ne rend plus d'oracles[3].

JOAD.

Et quel temps fut jamais si fertile en miracles?
Quand Dieu par plus d'effets montra-t-il son pouvoir?
Auras-tu donc toujours des yeux pour ne point voir[4],
Peuple ingrat? quoi! toujours les plus grandes merveilles

Mange-t-il la chair des taureaux?

Mais il a évité le mot *bouc*, qui est un des plus ignobles de notre langue. Racine l'ennoblit par la manière dont il l'a placé, et par une sorte d'opposition avec *roi*. *Qu'ai-je besoin du sang des boucs! Le sang de vos rois crie*. La bassesse même du mot fait mieux ressortir le contraste. (G.)

[1] *Le jour qui vit éteindre éteignit* : il eût été plus exact de dire *vit éteindre aussi*. (G.) — *Un jour qui éteignit* n'est pas une image juste. Le jour *voit éteindre*, et n'*éteint* pas.

[2] La répétition du mot *voit*, à un vers de distance, est une négligence légère. (G.)

[3] « Nous ne voyons plus les signes éclatants de notre Dieu; il n'y a plus de prophète, et nul ne nous connoîtra plus. » (Ps. LXXIII, v. 9.

[4] « Vous qui voyez tant de choses, n'observez-vous pas ce que vous voyez? Vous qui avez les oreilles ouvertes, n'entendez-vous point? » *ISA., ch. XLII, vers. 20.*)

Sans ébranler ton cœur frapperont tes oreilles?
Faut-il, Abner, faut-il vous rappeler le cours
Des prodiges fameux accomplis en nos jours?
Des tyrans d'Israël les célèbres disgraces [1],
Et Dieu trouvé fidèle en toutes ses menaces;
L'impie Achab détruit, et de son sang trempé
Le champ que par le meurtre il avoit usurpé [2];
Près de ce champ fatal Jézabel immolée,
Sous les pieds des chevaux cette reine foulée [3],
Dans son sang inhumain les chiens désaltérés [4],
Et de son corps hideux les membres déchirés;
Des prophètes menteurs la troupe confondue,
Et la flamme du ciel sur l'autel descendue [5];
Élie aux éléments parlant en souverain,
Les cieux par lui fermés et devenus d'airain [6],

[1] C'est à ce vers que commence la plus belle et la plus éloquente énumération qui jamais ait signalé la verve d'un poëte françois. C'est une suite de quatorze vers, dont chacun retrace, du style le plus précis et le plus énergique, un miracle fameux et un mémorable trait d'histoire. (Voyez les chap. IX, X, XIV, XX et XXIII du liv. III des *Rois*, et le chap. IX du liv. IV.) Quelle hardiesse dans ces expressions : *Dieu fidèle en ses menaces, Achab détruit*, etc.! (G.)

[2] Inversion hardie, qui fait voir qu'entre les mains d'un véritable poëte notre langue est moins foible et moins timide qu'on ne le croit. Le champ dont il s'agit est la vigne de Naboth, que Jézabel, femme d'Achab, usurpa par le meurtre du propriétaire; et ce fut dans ce champ qu'elle fut dévorée par les chiens. (G.)

[3] « Jéhu leur dit : Jetez-la du haut en bas. Aussitôt ils la jetèrent par la fenêtre, et la muraille fut teinte de son sang; et elle fut foulée aux pieds des chevaux. » (*Rois*, liv. IV, ch. IX, vers. 33.) — Plus il y a de familiarité dans cette façon de parler, *foulée sous les pieds des chevaux*, et plus elle devient énergique quand c'est à une reine que ce malheur arrive. Essayez de mettre *coursiers* à la place de *chevaux*, vous détruisez toute l'image. (G.)

[4] « Les chiens mangeront la chair de Jézabel dans le champ de Jezrahel. » (*Rois*, liv. IV, ch. IX, vers. 36.)

[5] Les prophètes de Baal s'étoient flattés de faire descendre le feu du ciel sur la victime; ils ne purent y réussir; mais, à la voix des prophètes du Seigneur, la flamme descendit sur l'autel, dévora la victime et les faux prophètes. (G.)

[6] *Les cieux fermés*, expression empruntée de l'Écriture : *Dominus claudat cœlum.* (*Deuter*, cap. XI, vers. 17.) Si clausum fuerit cœlum.

Et la terre trois ans sans pluie et sans rosée [1],
Les morts se ranimant à la voix d'Élisée ?
Reconnoissez, Abner, à ces traits éclatants,
Un Dieu tel aujourd'hui qu'il fut dans tous les temps:
Il sait, quand il lui plaît, faire éclater sa gloire;
Et son peuple est toujours présent à sa mémoire.

ABNER.

Mais où sont ces honneurs à David tant promis [2],
Et prédits même encore à Salomon son fils ?
Hélas! nous espérions que de leur race heureuse
Devoit sortir de rois une suite nombreuse,
Que sur toute tribu, sur toute nation,
L'un d'eux établiroit sa domination,
Feroit cesser partout la discorde et la guerre,
Et verroit à ses pieds tous les rois de la terre [3].

JOAD.

Aux promesses du ciel pourquoi renoncez-vous ?

ABNER.

Ce roi fils de David, où le chercherons-nous ?
Le ciel même peut-il réparer les ruines
De cet arbre séché jusque dans ses racines ?
Athalie étouffa l'enfant même au berceau.
Les morts, après huit ans, sortent-ils du tombeau ?
Ah! si dans sa fureur elle s'étoit trompée;
Si du sang de nos rois quelque goutte échappée...

(*Reg.*, lib. III, cap. VIII, vers. 35.) *Clauso cælo.* (*Paralip.*, lib. II, cap. VI, vers. 26, etc., etc.) *Les cieux d'airain*, métaphore créée par Racine. (G.)

1 *La terre trois ans sans pluie* est de la prose. Cette addition, *et sans rosée,* donne à tout le vers une couleur poétique. Il faut surtout remarquer dans ce morceau l'art prodigieux avec lequel Racine fait entrer dans la poésie la plus noble des termes aussi communs que ceux de *chiens, chevaux,* et *pluie.* (G.) — *Éclater, éclatants,* dans les trois vers suivants : négligence légère, et pourtant rare dans Racine. (L.)

2 « Où sont, Seigneur, vos anciennes miséricordes, que vous avez promises à David avec serment, et en prenant votre vérité à témoin! » (Ps. LXXXVIII, vers. 50.)

3 « Et tous les peuples de la terre seront bénis en lui ; toutes les nations rendront gloire à sa grandeur. » (Ps. LXXI, vers. 17.)

JOAD.

Hé bien! que feriez-vous?

ABNER.

O jour heureux pour moi!
De quelle ardeur j'irois reconnoître mon roi!
Doutez-vous qu'à ses pieds nos tribus empressées...
Mais pourquoi me flatter de ces vaines pensées?
Déplorable héritier de ces rois triomphants,
Ochozias restoit seul avec ses enfants;
Par les traits de Jéhu je vis percer le père;
Vous avez vu les fils massacrés par la mère.

JOAD.

Je ne m'explique point; mais quand l'astre du jour [1]
Aura sur l'horizon fait le tiers de son tour,
Lorsque la troisième heure aux prières rappelle [2],
Retrouvez-vous au temple, avec ce même zèle.
Dieu pourra vous montrer, par d'importants bienfaits,
Que sa parole est stable, et ne trompe jamais.
Allez: pour ce grand jour il faut que je m'apprête,
Et du temple déja l'aube blanchit le faîte [3].

ABNER.

Quel sera ce bienfait que je ne comprends pas?
L'illustre Josabeth porte vers vous ses pas:
Je sors, et vais me joindre à la troupe fidèle
Qu'attire de ce jour la pompe solennelle.

1 *Je ne m'explique point.* Cee mots mystérieux éveillent la curiosité, promettent un grand événement, une preuve éclatante de la puissance de ce Dieu qui ne trompe jamais. En ne s'expliquant pas, Joad en dit assez. (G.)

2 La troisième heure répond, suivant notre manière de distribuer le temps, à neuf heures du matin. (G.) — Il falloit *rappellera*. Le présent s'emploie quelquefois pour le futur, mais ici la substitution est impossible, parceque ce verbe est entre deux autres verbes au futur.

3 Si j'avois à décider entre les trois expositions fameuses de *Bajazet*, d'*Iphigénie* et d'*Athalie,* je donnerois la préférence à cette dernière. Au mérite de bien instruire le spectateur de tout ce qu'il doit savoir, elle joint l'avantage d'être une scène d'action, dans laquelle le souverain pontife, en homme qui médite un grand dessein, cherche à s'assurer des dispositions du général de l'armée d'Athalie. Il n'existe point d'autre exemple d'une aussi grande perfection. (G.)

SCÈNE II.

JOAD, JOSABETH.

JOAD.

Les temps sont accomplis, princesse : il faut parler,
Et votre heureux larcin ne se peut plus celer.
Des ennemis de Dieu la coupable insolence,
Abusant contre lui de ce profond silence,
Accuse trop longtemps ses promesses d'erreurs [1].
Que dis-je? Le succès, animant leur fureur,
Jusque sur notre autel votre injuste marâtre [2]
Veut offrir à Baal un encens idolâtre.
Montrons ce jeune-roi que vos mains ont sauvé,
Sous l'aile du Seigneur dans le temple élevé.
De nos princes hébreux il aura le courage,
Et déja son esprit a devancé son âge [3].
Avant que son destin s'explique par ma voix,
Je vais l'offrir au Dieu par qui règnent les rois :
Aussitôt rassemblant nos lévites, nos prêtres,
Je leur déclarerai l'héritier de leurs maîtres [4].

JOSABETH.

Sait-il déja son nom et son noble destin?

JOAD.

Il ne répond encor qu'au nom d'Éliacin [5],

[1] *Erreur* pour *fausseté* ne paroît pas exact. Il ne peut y avoir d'erreur dans les promesses ; l'erreur ne peut être que dans celui qui promet au delà de ses moyens. Cependant ce mot peut passer dans un vers à la faveur d'une ellipse : *accuser les promesses d'erreur,* c'est les accuser de nous induire en erreur, de nous tromper. (G.)

[2] Athalie étoit la belle-mère de Josabeth, fille de Joram. (G.)

[3] Ce vers prévient l'objection que les discours de Joas sont au-dessus de son âge, et dispose les spectateurs à regarder ce jeune prince comme un enfant merveilleux. (G.)

[4] Quelle rapidité dans la marche de l'action ! Dès la seconde scène, au moment où l'on apprend pour la première fois que Joas, héritier du trône, existe dans le temple, on voit le grand prêtre prêt à déclarer sa naissance. (G.)

[5] « *Il n'a encore* d'autre nom que celui d'Éliacin. » C'étoit une

Et se croit quelque enfant rejeté par sa mère,
A qui j'ai par pitié daigné servir de père.

JOSABETH.

Hélas! de quel péril je l'avois su tirer!
Dans quel péril encor il est prêt de rentrer!

JOAD.

Quoi! déja votre foi s'affoiblit et s'étonne?

JOSABETH.

A vos sages conseils, seigneur, je m'abandonne.
Du jour que j'arrachai cet enfant à la mort,
Je remis en vos mains tout le soin de son sort;
Même, de mon amour craignant la violence,
Autant que je le puis j'évite sa présence,
De peur qu'en le voyant, quelque trouble indisc
Ne fasse avec mes pleurs échapper mon secret.
Surtout j'ai cru devoir aux larmes, aux prières,
Consacrer ces trois jours et ces trois nuits entièr
Cependant aujourd'hui puis-je vous demander
Quels amis vous avez prêts à vous seconder?
Abner, le brave Abner viendra-t-il nous défendı
A-t-il près de son roi fait serment de se rendre?

JOAD.

Abner, quoiqu'on se pût assurer sur sa foi,
Ne sait pas même encor si nous avons un roi.

JOSABETH.

Mais à qui de Joas confiez-vous la garde?
Est-ce Obed, est-ce Amnon que cet honneur reg
De mon père sur eux les bienfaits répandus ..

JOAD.

A l'injuste Athalie ils se sont tous vendus.

JOSABETH.

Qui donc opposez-vous contre ces satellites [2]?

petite chose à bien dire. Le poëte a trouvé moyen d'e
élégant : c'est en ne négligeant rien qu'on embellit tout.

[1] Cette locution manque à la fois d'élégance et de
ne peut pas dire : *un honneur qui regarde quelqu'un.*

[2] *Opposer* ne peut se construire avec *contre*, puisque
étymologie, il renferme implicitement la signification d
ponere, ponere ob, mettre devant, ou *contre.* On suppos
une autre, et non *contre* une autre. Il falloit *opposer à.*

JOAD.

Ne vous l'ai-je pas dit? Nos prêtres, nos lévites.

JOSABETH.

Je sais que, près de vous en secret assemblé[1],
Par vos soins prévoyants leur nombre est redoublé;
Que, pleins d'amour pour vous, d'horreur pour Athalie,
Un serment solennel par avance les lie[2]
A ce fils de David qu'on leur doit révéler.
Mais, quelque noble ardeur dont ils puissent brûler[3],
Peuvent-ils de leur roi venger seuls la querelle?
Pour un si grand ouvrage est-ce assez de leur zèle?
Doutez-vous qu'Athalie, au premier bruit semé
Qu'un fils d'Ochozias est ici renfermé,
De ses fiers étrangers assemblant les cohortes,
N'environne le temple, et n'en brise les portes?
Suffira-t-il contre eux de vos ministres saints,
Qui, levant au Seigneur leurs innocentes mains,
Ne savent que gémir et prier pour nos crimes,
Et n'ont jamais versé que le sang des victimes?
Peut-être dans leurs bras Joas percé de coups...

1 On ne dit pas en prose *un nombre assemblé;* mais le sens est si clair, qu'on excuse cette licence poétique en faveur de la précision. On lit dans la première édition :

Je sais que, près de vous en secret rassemblé, etc. (G.)

On peut voir la manière habile dont Joad prépara cette grande révolution, dans le liv. IV *des Rois*, chap. VI; au chap. XXIII du liv. des *Paralipomènes,* et dans le chap. VII du liv. IX des *Antiquités judaïques,* de Josèphe. (L. B.)

2 Quoique l'esprit et le caractère essentiel de toute la pièce soit de présenter toujours Dieu dans tous les événements, cependant le grand prêtre n'a négligé aucune des précautions qu'exige la prudence humaine. Cette sage prévoyance est un devoir : il faut commencer par faire tout ce que peut un mortel, et attendre ensuite le secours divin avec une confiance inaltérable. Tel est le personnage de Joad, le plus étonnant, le plus sublime qu'il y ait au théâtre. (G.)

3 Geoffroy a observé que la régularité de la construction demanderoit : *de quelque noble ardeur qu'ils puissent brûler*. Il est cependant remarquable que Boileau a usé de la même licence dans sa satire XI, et dans sa première épître au roi.

JOAD.

Et comptez-vous pour rien Dieu, qui combat pour nous?
Dieu, qui de l'orphelin protége l'innocence,
Et fait dans la foiblesse éclater sa puissance;
Dieu, qui hait les tyrans, et qui dans Jezraël
Jura d'exterminer Achab et Jézabel;
Dieu, qui frappant Joram, le mari de leur fille,
A jusque sur son fils poursuivi la famille [1];
Dieu, dont le bras vengeur, pour un temps suspendu [2],
Sur cette race impie est toujours étendu?

JOSABETH.

Et c'est sur tous ces rois sa justice sévère
Que je crains pour le fils de mon malheureux frère.
Qui sait si cet enfant, par leur crime entraîné,
Avec eux en naissant ne fut pas condamné?
Si Dieu, le séparant d'une odieuse race,
En faveur de David voudra lui faire grace?
  Hélas! l'état horrible où le ciel me l'offrit
Revient à tout moment effrayer mon esprit.
De princes égorgés la chambre étoit remplie [3];
Un poignard à la main, l'implacable Athalie
Au carnage animoit ses barbares soldats,
Et poursuivoit le cours de ses assassinats.
Joas, laissé pour mort, frappa soudain ma vue :
Je me figure encor sa nourrice éperdue,
Qui devant les bourreaux s'étoit jetée en vain [4],
Et, foible, le tenoit renversé sur son sein [5].

[1] La relation du mot *son* n'est pas claire. Grammaticalement il peut signifier le *fils de Dieu*, le *fils de Joram*, et *le fils de leur fille*.

[2] Le mot de *Dieu*, répété quatre fois à la tête de quatre distiques de suite, donne à cette phrase une singulière dignité. (L.)

[3] La simplicité de cette expression, *la chambre*, est couverte par la richesse des termes qui l'environnent. Les premiers vers offrent une petite négligence : c'est la consonnance des trois hémistiches de trois vers consécutifs : *enfant, naissant, séparant*. (G.)

[4] On a partout cité ce morceau comme un modèle de peinture touchante : tous les traits en sont finis. Je ne remarquerai que cet hémistiche, *s'étoit jetée en vain*, où le vers semble tomber à chaque mot. Il est impossible de mieux rendre l'effort impuissant de la foiblesse. (L.)

[5] Quelques grammairiens ont aperçu une équivoque dans ces mots

Je le pris tout sanglant. En baignant son visage,
Mes pleurs du sentiment lui rendirent l'usage;
Et, soit frayeur encore, ou pour me caresser,
De ses bras innocents je me sentis presser.
Grand Dieu! que mon amour ne lui soit point funeste!
Du fidèle David c'est le précieux reste;
Nourri dans ta maison, en l'amour de ta loi,
Il ne connaît encor d'autre père que toi.
Sur le point d'attaquer une reine homicide,
A l'aspect du péril si ma foi s'intimide,
Si la chair et le sang, se troublant aujourd'hui,
Ont trop de part aux pleurs que je répands pour lui,
Conserve l'héritier de tes saintes promesses,
Et ne punis que moi de toutes mes foiblesses!

JOAD.

Vos larmes, Josabeth, n'ont rien de criminel;
Mais Dieu veut qu'on espère en son soin paternel.
Il ne recherche point, aveugle en sa colère,
Sur le fils qui le craint l'impiété du père [1].
Tout ce qui reste encor de fidèles Hébreux
Lui viendront aujourd'hui renouveler leurs vœux :
Autant que de David la race est respectée,
Autant de Jézabel la fille est détestée.
Joas les touchera par sa noble pudeur,
Où semble de son sang reluire la splendeur;
Et Dieu, par sa voix même appuyant notre exemple,
De plus près à leur cœur parlera de son temple.
Deux infidèles rois tour à tour l'ont bravé [2] :
Il faut que sur le trône un roi soit élevé,

et foible. Ils ne savent si *foible* se rapporte à Joas ou à la nourrice, quoiqu'il soit évident par le sens même de la phrase que c'est à la nourrice : *et foible*, c'est-à-dire *et qui étant foible*. (G.) — Cette tournure est très familière aux Latins; mais le génie de notre langue, sans y résister tout à fait, ne permet pas toujours d'en faire l'emploi avec autant de clarté que l'a fait Racine.

1 « Le fils ne portera pas l'iniquité du père. » (ÉZÉCH., ch. XVIII, vers. 20.)

2 Période de six vers pleine de majesté et d'harmonie. *Tour à tour* pour *successivement, l'un après l'autre*. Ce seroit en prose une petite *faute. (G.)*

Qui se souvienne un jour qu'au rang de ses an
Dieu l'a fait remonter par la main de ses prêtr
L'a tiré par leur main de l'oubli du tombeau,
Et de David éteint rallumé le flambeau[1].
Grand Dieu ! si tu prévois qu'indigne de sa
Il doive de David abandonner la trace,
Qu'il soit comme le fruit en naissant arraché,
Ou qu'un souffle ennemi dans sa fleur a séché
Mais si ce même enfant, à tes ordres docile,
Doit être à tes desseins un instrument utile,
Fais qu'au juste héritier le sceptre soit remis;
Livre en mes foibles mains ses puissants enne
Confonds dans ses conseils une reine cruelle[3]
Daigne, daigne, mon Dieu, sur Mathan et sur
Répandre cet esprit d'imprudence et d'erreur,
De la chute des rois funeste avant-coureur!
L'heure me presse : adieu. Des plus saintes
Votre fils et sa sœur vous amènent les filles.

[1] L'exactitude demandoit *a rallumé*. L'*a* du vers pré struit pas avec *et de David éteint rallumé*. (*Acad.*) *Le vid*, expression très belle, et souvent employée dans l L'épithète *éteint*, qui accompagneroit mal tout autre n pour celui de David, la lumière d'Israël, d'où doit des nations. (L. R.)

[2] Nous avons vu la prière de Josabeth, douce et t du sentiment le plus tendre, et terminée par un trai héroïque ; celle du grand prêtre est mâle, ferme, co de grandeur et d'énergie. Cette prière, de douze vers mer qu'une seule période, dont les divers membres, de l'autre, s'attirent, s'enchaînent, se succèdent avec ment l'ensemble le plus harmonieux. Ces périodes, i qui n'écrivent que d'après de froides combinaisons, l'impulsion de l'ame, sont un des plus grands secrets donnent une juste idée de ce que Cicéron et les autre l'art oratoire appellent *flumen orationis*, torrent d'él

[3] « Seigneur, confondez, je vous prie, Achitophel da (*Rois*, l. II, chap. xv, vers. 31.)

SCÈNE III.

JOSABETH, ZACHARIE, SALOMITH, LE CHOEUR.

JOSABETH.

Cher Zacharie, allez, ne vous arrêtez pas.
De votre auguste père accompagnez les pas.
O filles de Lévi, troupe jeune et fidèle,
Que déja le Seigneur embrase de son zèle,
Qui venez si souvent partager mes soupirs,
Enfants, ma seule joie en mes longs déplaisirs,
Ces festons dans vos mains, et ces fleurs sur vos têtes,
Autrefois convenoient à nos pompeuses fêtes :
Mais, hélas ! en ce temps d'opprobre et de douleurs,
Quelle offrande sied mieux que celle de nos pleurs !
J'entends déja, j'entends la trompette sacrée,
Et du temple bientôt on permettra l'entrée.
Tandis que je me vais préparer à marcher,
Chantez, louez le Dieu que vous venez chercher.

SCÈNE IV.

LE CHOEUR.

TOUT LE CHOEUR chante.

Tout l'univers est plein de sa magnificence :
Qu'on l'adore ce Dieu, qu'on l'invoque à jamais !
Son empire a des temps précédé la naissance ;
Chantons, publions ses bienfaits.

UNE VOIX, seule.

En vain l'injuste violence
Au peuple qui le loue imposeroit silence ,
Son nom ne périra jamais.
Le jour annonce au jour sà gloire et sa puissance [1] ;

[1] « Dies diei eructat verbum. (Ps. XVIII, vers. 2.) Rousseau, traduisant le même passage du psaume XVIII, a dit (liv. I, od. II) :

Le jour au jour la révèle,
La nuit l'annonce à la nuit.

Tout l'univers est plein de sa magnificence :
Chantons, publions ses bienfaits.

TOUT LE CHOEUR répète.

Tout l'univers est plein de sa magnificence :
Chantons, publions ses bienfaits.

UNE VOIX, seule.

Il donne aux fleurs leur aimable peinture ;
Il fait naître et mûrir les fruits :
Il leur dispense avec mesure
Et la chaleur des jours et la fraîcheur des nuits ;
Le champ qui les reçut les rend avec usure.

UNE AUTRE.

Il commande au soleil d'animer la nature,
Et la lumière est un don de ses mains ;
Mais sa loi sainte, sa loi pure
Est le plus riche don qu'il ait fait aux humains.

UNE AUTRE.

O mont de Sinaï, conserve la mémoire[1]
De ce jour à jamais auguste et renommé,
Quand sur ton sommet enflammé,
Dans un nuage épais le Seigneur enfermé
Fit luire aux yeux mortels un rayon de sa gloire.
Dis-nous, pourquoi ces feux et ces éclairs,
Ces torrents de fumée, et ce bruit dans les airs,
Ces trompettes et ce tonnerre ?
Venoit-il renverser l'ordre des éléments ?
Sur ses antiques fondements
Venoit-il ébranler la terre ?

UNE AUTRE.

Il venoit révéler aux enfants des Hébreux
De ses préceptes saints la lumière immortelle ;
Il venoit à ce peuple heureux
Ordonner de l'aimer d'une amour éternelle.

TOUT LE CHOEUR.

O divine, ô charmante loi !

[1] Il y a dans ce chœur, qui partout est beau, un couplet égal à tout pour le sublime : *O mont de Sinaï*, etc. ; mais j'avoue que les chœurs d'*Esther*, où il n'y a pas moins de sublime, mais où il y a plus de sentiment, me paroissent encore au-dessus. (L.)

O justice, ô bonté suprême!
Que de raisons, quelle douceur extrême
D'engager à ce Dieu son amour et sa foi!

UNE VOIX, seule.

D'un joug cruel il sauva nos aïeux,
Les nourrit au désert d'un pain délicieux:
Il nous donne ses lois, il se donne lui-même :
Pour tant de biens, il commande qu'on l'aime.

LE CHOEUR.

O justice, ô bonté suprême!

LA MÊME VOIX.

Des mers pour eux il entr'ouvrit les eaux;
D'un aride rocher fit sortir des ruisseaux [1];
Il nous donne ses lois, il se donne lui-même [2] :
Pour tant de biens, il commande qu'on l'aime.

LE CHOEUR.

O divine, ô charmante loi!
Que de raisons, quelle douceur extrême
D'engager à ce Dieu son amour et sa foi!

UNE AUTRE VOIX, seule.

Vous qui ne connaissez qu'une crainte servile,
Ingrats, un Dieu si bon ne peut-il vous charmer?
Est-il donc à vos cœurs, est-il si difficile
Et si pénible de l'aimer?
L'esclave craint le tyran qui l'outrage;
Mais des enfants l'amour est le partage.
Vous voulez que ce Dieu vous comble de bienfaits,
Et ne l'aimer jamais [3]!

TOUT LE CHOEUR.

O divine, ô charmante loi!

[1] Il faut observer la grace et l'élégante brièveté de cette énumération des miracles opérés dans le désert en faveur des Israélites. (G.)

[2] *Il se donne lui-même* ne se peut dire que sous la loi nouvelle. Cette proposition est trop étrangère à l'ancienne loi. (*Acad.*) — *Il se donne lui-même* peut aussi signifier : il donne son amour, sa protection; il se donne à son peuple comme un père se donne à ses enfants.

[3] Ces deux vers ont été ajoutés par Racine dans les éditions postérieures à celles de 1691 et 1692.

O justice, ô bonté suprême !
Que de raisons, quelle douceur extrême
D'engager à ce Dieu son amour et sa foi !

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

SCÈNE I.

JOSABETH, SALOMITH, LE CHOEUR.

JOSABETH.

Mes filles, c'est assez; suspendez vos cantiques :
Il est temps de nous joindre aux prières publiques.
Voici notre heure : allons célébrer ce grand jour,
Et devant le Seigneur paraître à notre tour.

SCÈNE II.

JOSABETH, ZACHARIE, SALOMITH, LE CHOEUR.

JOSABETH.

Mais que vois-je? Mon fils, quel sujet vous ramène?
Où courez-vous ainsi tout pâle et hors d'haleine?

ZACHARIE.

O ma mère!

JOSABETH.

Hé bien! quoi?

ZACHARIE.

Le temple est profané[1]!

JOSABETH.

Comment?

ZACHARIE.

Et du Seigneur l'autel abandonné.

[1] Admirons comment, dès les premiers vers du second acte, la scène est déja tout en mouvement par cette irruption soudaine et imprévue d'Athalie dans le temple. On va bientôt savoir les raisons de cette démarche si étrange. Dans cette pièce, dont l'action est de la plus grande simplicité, rien ne languit; tout marche, sans remplissage et sans épisode. (G.)

JOSABETH.

Je tremble. Hâtez-vous d'éclaircir votre mère.

ZACHARIE.

Déja, selon la loi, le grand prêtre mon père,
Après avoir au Dieu qui nourrit les humains
De la moisson nouvelle offert les premiers pains,
Lui présentoit encore entre ses mains sanglantes
Des victimes de paix les entrailles fumantes;
Debout à ses côtés le jeune Éliacin
Comme moi le servoit en long habit de lin;
Et cependant du sang de la chair immolée
Les prêtres arrosoient l'autel et l'assemblée[1] :
Un bruit confus s'élève, et du peuple surpris
Détourne tout à coup les yeux et les esprits.
Une femme... Peut-on la nommer sans blasphème ?
Une femme... C'étoit Athalie elle-même.

JOSABETH.

Ciel !

ZACHARIE.

Dans un des parvis aux hommes réservé,
Cette femme superbe entre, le front levé,
Et se préparoit même à passer les limites
De l'enceinte sacrée ouverte aux seuls lévites.
Le peuple s'épouvante, et fuit de toutes parts.
Mon père... Ah ! quel courroux animoit ses regards !
Moïse à Pharaon parut moins formidable :
« Reine, sors, a-t-il dit, de ce lieu redoutable,
« D'où te bannit ton sexe et ton impiété.
« Viens-tu du Dieu vivant braver la majesté ? »
La reine alors, sur lui jetant un œil farouche,
Pour blasphémer sans doute ouvroit déja la bouche :
J'ignore si de Dieu l'ange se dévoilant

1 Racine s'est trompé ici sur les rites. On n'arrosoit point l'assemblée du sang de la victime. Le prêtre trempoit simplement un doigt dans le sang, et en faisoit sept aspersions devant le voile du sanctuaire ; il en frottoit les cornes de l'autel, et répandoit le reste au pied du même autel. L'auteur a confondu avec le rite judaïque ce qu'il avoit lu dans le ch. XXIV de l'Exode, où il est dit que Moïse fit l'aspersion du sang de la victime sur le peuple assemblé ; mais il n'y avoit point encore de rite ni de cérémonies légales. (*Acad.*)

Est venu lui montrer un glaive étincelant;
Mais sa langue en sa bouche à l'instant s'est glacée,
Et toute son audace a paru terrassée [1];
Ses yeux, comme effrayés, n'osoient se détourner;
Surtout, Éliacin paraissoit l'étonner.

JOSABETH.

Quoi donc? Éliacin a paru devant elle?

ZACHARIE.

Nous regardions tous deux cette reine cruelle,
Et d'une égale horreur nos cœurs étoient frappés.
Mais les prêtres bientôt nous ont enveloppés :
On nous a fait sortir. J'ignore tout le reste,
Et venois vous conter ce désordre funeste [2].

JOSABETH.

Ah! de nos bras sans doute elle vient l'arracher;
Et c'est lui qu'à l'autel sa fureur vient chercher.
Peut-être en ce moment l'objet de tant de larmes...
Souviens-toi de David, Dieu, qui vois mes alarmes!

SALOMITH.

Quel est-il cet objet des pleurs que vous versez?

[1] C'est cet étonnement, cet effroi si naturel dont elle doit être frappée à la vue de Joas, qui explique parfaitement pourquoi elle ne songe pas même à se venger de l'injure qu'elle vient de recevoir. Cette ressemblance si forte entre Joas et l'enfant qu'elle a vu en songe est un des ressorts les mieux conçus qu'on ait jamais employés, et il paroît certain qu'elle a été suggérée par l'histoire de Jaddus, racontée dans Josèphe. Racine, dans cet ouvrage, a tiré tout des mêmes sources. (L.)

[2] L'Académie dit que le mot *conter* est impropre et du style familier; elle auroit dû remarquer au contraire combien cette expression étoit naturelle dans la bouche d'un enfant. Elle donne à son récit toute la naïveté de son âge, et le poëte a dû l'employer à dessein. Cela est si vrai, qu'on la trouve encore acte V, sc. VI; mais, comme ce n'est plus un enfant qui parle, Racine la relève par la grace particulière et par la nouveauté du tour :

Nos lévites, du haut de leurs sacrés parvis,
Ont conté son enfance au glaive dérobée.

Ont conté son enfance : on ne pouvoit rendre d'une manière plus heureuse cette pensée : *ont conté par quels moyens son enfance fut dérobée au glaive.* Cette seule expression réveille en même temps l'idée du miracle, celle de l'innocence, et celle des vertus qu'on a droit d'espérer d'un *prince objet* des faveurs du ciel.

ZACHARIE.

Les jours d'Éliacin seroient-ils menacés ?

SALOMITH.

Auroit-il de la reine attiré la colère ?

ZACHARIE

Que craint-t-on d'un enfant sans support et sans père ?

JOSABETH.

Ah ! la voici. Sortons : il la faut éviter.

SCÈNE III.

ATHALIE, ABNER, AGAR, SUITE D'ATHALIE.

AGAR.

Madame, dans ces lieux pourquoi vous arrêter ?
Ici tous les objets vous blessent, vous irritent.
Abandonnez ce temple aux prêtres qui l'habitent ;
Fuyez tout ce tumulte, et dans votre palais
A vos sens agités venez rendre la paix.

ATHALIE.

Non, je ne puis : tu vois mon trouble et ma foiblesse.
Va, fais dire à Mathan qu il vienne, qu'il se presse :
Heureuse si je puis trouver par son secours
Cette paix que je cherche, et qui me fuit toujours !

(Elle s'assied.)

SCÈNE IV.

ATHALIE, ABNER, SUITE D'ATHALIE.

ABNER.

Madame, pardonnez si j'ose le défendre :
Le zèle de Joad n'a point dû vous surprendre.
Du Dieu que nous servons tel est l'ordre éternel ;
Lui-même il nous traça son temple et son autel.
Aux seuls enfants d'Aaron commit ses sacrifices,
Aux lévites marqua leur place et leurs offices,
Et surtout défendit à leur postérité

Avec tout autre dieu toute société.
Hé quoi ! vous de nos rois et la fille et la mère,
Êtes-vous à ce point parmi nous étrangère ?
Ignorez-vous nos lois ? et faut-il qu'aujourd'hui...
Voici votre Mathan : je vous laisse avec lui [1].

ATHALIE.

Votre présence, Abner, est ici nécessaire [2].
Laissons là de Joad l'audace téméraire,
Et tout ce vain amas de superstitions
Qui ferment votre temple aux autres nations :
Un sujet plus pressant excite mes alarmes.
Je sais que, dès l'enfance élevé dans les armes,
Abner a le cœur noble, et qu'il rend à la fois
Ce qu'il doit à son Dieu, ce qu'il doit à ses rois.
Demeurez.

[1] On a critiqué cette expression *votre*, comme peu respectueuse. Il est certain que le pronom *votre*, ainsi placé, n'est jamais insignifiant : il exprime toujours quelque sentiment particulier d'affection, de haine ou de mépris. Nous trouverons, dans *Athalie* même, des exemples de ces trois acceptions. Ici, *votre Mathan* marque du mépris, non pas pour la reine, mais pour cet indigne prêtre, et renferme même un secret reproche de la confiance qu'Athalie lui accorde : Abner, dans toute la sincérité de son zèle, ne croit pas devoir déguiser à la reine l'horreur que lui inspire cet apostat. (G.)

[2] Abner a suivi la reine pour prendre auprès d'elle la défense de Joad ; elle le retient, parcequ'elle veut se servir de lui pour satisfaire l'impatience qu'elle a de voir sur-le-champ Éliacin. Personne n'est plus propre qu'Abner à obtenir de Joad cette *complaisance*, qu'il pourroit bien ne pas avoir, si le brave Abner ne la demandoit lui-même, et ne lui répondoit de l'enfant qu'*il prend sous sa garde*. Athalie n'a pas encore autour d'elle ses moyens de force, et c'est pour cela qu'elle ne parle pas encore en souveraine. On sait que le temple étoit une espèce de forteresse susceptible de défense. Tel est le motif très plausible de l'espèce de confiance qu'elle témoigne un moment à ce même Abner, que d'ailleurs elle estime trop pour l'aimer : les méchants ne peuvent aimer que leurs complices. Aussi Abner a-t-il la discrétion de vouloir se retirer dès qu'il voit paroître le digne confident d'Athalie ; et les raisons qu'elle a de retenir Abner étoient le seul moyen de le mettre en scène avec Mathan, qu'il doit mépriser et détester. On verra dans la scène suivante les beautés qui en résultent. (L.)

SCÈNE V.

ATHALIE, ABNER, MATHAN, SUITE D'ATHALIE.

MATHAN.

Grande reine, est-ici votre place?
Quel trouble vous agite, et quel effroi vous glace?
Parmi vos ennemis que venez-vous chercher?
De ce temple profane osez-vous approcher?
Avez-vous dépouillé cette haine si vive...

ATHALIE.

Prêtez-moi l'un et l'autre une oreille attentive.
Je ne veux point ici rappeler le passé,
Ni vous rendre raison du sang que j'ai versé :
Ce que j'ai fait, Abner, j'ai cru devoir le faire.
Je ne prends point pour juge un peuple téméraire :
Quoi que son insolence ait osé publier,
Le ciel même a pris soin de me justifier.
Sur d'éclatants succès ma puissance établie
A fait jusqu'aux deux mers respecter Athalie:
Par moi Jérusalem goûte un calme profond;
Le Jourdain ne voit plus l'Arabe vagabond,
Ni l'altier Philistin, par d'éternels ravages,
Comme au temps de vos rois, désoler ses rivages;
Le Syrien me traite et de reine et de sœur[1];
Enfin de ma maison le perfide oppresseur,
Qui devoit jusqu'à moi pousser sa barbarie,
Jéhu, le fier Jéhu, tremble dans Samarie;
De toutes parts pressé par un puissant voisin,
Que j'ai su soulever contre cet assassin,
Il me laisse en ces lieux souveraine maîtresse.
Je jouissois en paix du fruit de ma sagesse;
Mais un trouble importun vient, depuis quelques jours,
De mes prospérités interrompre le cours.
Un songe (me devrois-je inquiéter d'un songe?)[2]

1 *Le Syrien*, pour le *roi de Syrie*. Le père d'Athalie avoit été tué dans un combat contre ce prince (G.)

2 *Ce songe* est un morceau achevé : jamais on n'a su narrer et pein-

Entretient dans mon cœur un chagrin qui le ronge :
Je l'évite partout, partout il me poursuit.
C'étoit pendant l'horreur d'une profonde nuit;
Ma mère Jézabel devant moi s'est montrée,
Comme au jour de sa mort pompeusement parée;
Ses malheurs n'avoient point abattu sa fierté;
Même elle avoit encor cet éclat emprunté
Dont elle eut soin de peindre et d'orner son visage[1],
Pour réparer des ans l'irréparable outrage :
« Tremble, m'a-t-elle dit, fille digne de moi:
« Le cruel Dieu des Juifs l'emporte aussi sur toi.
« Je te plains de tomber dans ses mains redoutables,
« Ma fille. » En achevant ces mots épouvantables,
Son ombre vers mon lit a paru se baisser;
Et moi je lui tendois les mains pour l'embrasser;
Mais je n'ai plus trouvé qu'un horrible mélange
D'os et de chairs meurtris, et traînés dans la fange[2],

dre une foule d'objets différents avec des traits plus vrais, plus variés, plus énergiques; et ces traits expriment non-seulement les choses, mais le caractère du personnage. C'est peu de tant de perfection : ce songe a un mérite unique, que Voltaire le premier a relevé il y a long-temps. Tous les autres songes qui se rencontrent dans nos tragédies ne sont que des hors-d'œuvre plus ou moins brillants : celui d'Athalie seul est le principal mobile de l'action. Il motive la venue d'Athalie dans le temple, le desir qu'elle a de voir Joas, et les frayeurs qui l'engagent ensuite à demander cet enfant. Il amène cette discussion où la bassesse féroce de Mathan est mise en opposition avec la bonté courageuse et compatissante d'Abner. Enfin il donne lieu à cette scène aussi neuve que touchante, où Athalie interroge Joas. Elle a été si souvent louée, elle est toujours si universellement sentie, que tout détail seroit superflu. (L.) — Ces observations sont vraies; toutefois, il ne faut pas en conclure qu'un songe doit être le principal mobile d'une action : c'est cependant le sens des paroles de La Harpe. Un songe ne doit être qu'un hors-d'œuvre plus ou moins brillant, se rattachant à l'action, et pouvant en accroître l'intérêt.

[1] « Jéhu vint ensuite à Jezrahel; et Jézabel, ayant appris son arrivée, se peignit les yeux avec du noir, mit ses ornements sur sa tête, etc. » (*Rois*, l. IV, ch. IX, vers. 30.)

[2] Si l'épithète *meurtris* se rapportoit à *chair*, elle ne seroit ni au masculin ni au pluriel; elle ne peut se rapporter seulement à *os*; on ne dit point des *os meurtris;* il la faut rapporter aux deux mots à la fois. (L. R.)

Des lambeaux pleins de sang, et des membres affreux
Que des chiens dévorants se disputoient entre eux [1].

ABNER.

Grand Dieu!

ATHALIE.

Dans ce désordre à mes yeux se présente
Un jeune enfant couvert d'une robe éclatante,
Tels qu'on voit des Hébreux les prêtres revêtus [2].
Sa vue a ranimé mes esprits abattus;
Mais lorsque, revenant de mon trouble funeste,
J'admirois sa douceur, son air noble et modeste,
J'ai senti tout à coup un homicide acier
Que le traître en mon sein a plongé tout entier.
De tant d'objets divers le bizarre assemblage
Peut-être du hasard vous paraît un ouvrage :
Moi-même quelque temps, honteuse de ma peur,
Je l'ai pris pour l'effet d'une sombre vapeur.
Mais de ce souvenir mon ame possédée
A deux fois en dormant revu la même idée [3];
Deux fois mes tristes yeux se sont vu retracer
Ce même enfant toujours tout prêt à me percer.
Lasse enfin des horreurs dont j'étois poursuivie,
J'allois prier Baal de veiller sur ma vie,
Et chercher du repos au pied de ses autels :
Que ne peut la frayeur sur l'esprit des mortels!

« [1] Et étant allés pour l'ensevelir, ils n'en trouvèrent que le crâne, les pieds, et l'extrémité des mains... Les chiens mangeront la chair de Jézabel dans le champ de Jezrahel. » (*Rois*, l. IV, ch. IX, vers. 35 et 36.)

[2] Il faut *tel* au singulier, ou dire *tels on voit des*. (*Acad.*)

[3] Suivant l'Académie, on ne peut pas dire *revoir une idée*, comme on dit *revoir une image*. Le mot *idée* signifie quelquefois la trace que laisse un objet : on dit très bien : *Je n'ai aucune idée de cela ;* on dit encore d'un homme qu'*il n'est heureux qu'en idée*. Mais, dans ces deux exemples, le mot *idée* est pris tantôt pour *souvenir*, tantôt pour *imagination :* on ne peut jamais le prendre pour l'image elle-même. L'auteur d'*Émile* a donné des mots *idée* et *image* une définition très exacte, qui trouve ici son application. « Il y a, dit-il, cette différence entre « les unes et les autres, que les images ne sont que des peintures ab« solues des objets sensibles, et que les idées sont des notions des ob« jets déterminés par des rapports. »

Dans le temple des Juifs un instinct m'a poussée,
Et d'apaiser leur Dieu j'ai conçu la pensée ;
J'ai cru que des présents calmeroient son courroux,
Que ce Dieu, quel qu'il soit, en deviendroit plus doux.
Pontife de Baal, excusez ma foiblesse.
J'entre : le peuple fuit, le sacrifice cesse,
Le grand prêtre vers moi s'avance avec fureur :
Pendant qu'il me parloit, ô surprise ! ô terreur !
J'ai vu ce même enfant dont je suis menacée,
Tel qu'un songe effrayant l'a peint à ma pensée.
Je l'ai vu : son même air, son même habit de lin[1],
Sa démarche, ses yeux, et tous ses traits enfin;
C'est lui-même. Il marchoit à côté du grand prêtre;
Mais bientôt à ma vue on l'a fait disparoître.
Voilà quel trouble ici m'oblige à m'arrêter,
Et sur quoi j'ai voulu tous deux vous consulter[2].
Que présage, Mathan, ce prodige incroyable?

MATHAN.

Ce songe et ce rapport, tout me semble effroyable.

ATHALIE.

Mais cet enfant fatal, Abner, vous l'avez vu :
Quel est-il? de quel sang, et de quelle tribu ?

ABNER.

Deux enfants à l'autel prêtoient leur ministère :
L'un est fils de Joad, Josabeth est sa mère;
L'autre m'est inconnu[3].

1 Ceci ressemble un peu à ce que rapporte Josèphe de la surprise d'Alexandre, qui reconnut, sous l'habit du grand prêtre des Juifs, le même homme qu'il avoit vu dans un songe. (L. R.)

2 Nous ne connoissons rien dans notre langue de plus beau, de plus poétique, et de plus élégant que ce songe. L'idée vive et rapide qu'Athalie donne de sa puissance, la peinture affreuse qu'elle fait de l'ombre de Jézabel, le portrait plein de douceur de Joas, et la manière dont elle décrit ensuite le trouble qui régnoit dans le temple des Juifs lorsqu'elle y est entrée, forment autant de tableaux qui font passer dans l'ame du spectateur le trouble et la terreur d'Athalie. (L. B.)

3 Abner ignore la naissance d'Éliacin. Joad, dans la première scène, n'a pas laissé échapper son secret. Cette circonstance est remarquable; car, en supposant Abner instruit du sort d'Éliacin, il eût été forcé de recourir au mensonge pour le sauver, ce qui auroit nui à la noblesse

MATHAN.

Pourquoi délibérer?
De tous les deux, madame, il se faut assurer.
Vous savez pour Joad mes égards, mes mesures;
Que je ne cherche point à venger mes injures;
Que la seule équité règne en tous mes avis;
Mais lui-même, après tout, fût-ce son propre fils,
Voudroit-il un moment laisser vivre un coupable?

ABNER.

De quel crime un enfant peut-il être capable?

MATHAN.

Le ciel nous le fait voir un poignard à la main :
Le ciel est juste et sage, et ne fait rien en vain.
Que cherchez-vous de plus?

ABNER.

Mais, sur la foi d'un songe,
Dans le sang d'un enfant voulez-vous qu'on se plonge?
Vous ne savez encor de quel père il est né,
Quel il est.

MATHAN.

On le craint, tout est examiné.
A d'illustres parents s'il doit son origine,
La splendeur de son sort doit hâter sa ruine;
Dans le vulgaire obscur si le sort l'a placé [1],
Qu'importe qu'au hasard un sang vil soit versé?
Est-ce aux rois à garder cette lente justice?
Leur sûreté souvent dépend d'un prompt supplice.
N'allons point les gêner d'un soin embarrassant :
Dès qu'on leur est suspect, on n'est plus innocent.

ABNER.

Hé quoi, Mathan! d'un prêtre est-ce là le langage?
Moi, nourri dans la guerre, aux horreurs du carnage,
Des vengeances des rois ministre rigoureux,

de son caractère. C'est une de ces convenances délicates dont les ouvrages de Racine offrent une multitude d'exemples.

[1] Dans ces deux vers, d'ailleurs très beaux, *son sort* et *le sort* ont paru trop près l'un de l'autre, le premier étant pris pour l'état, et le second pour la destinée. (*Acad.*) — Si l'on pouvoit corriger Racine, *il seroit si* facile de mettre : *La splendeur de son rang doit hâter sa ruine.*

C'est moi qui prête ici ma voix au malheureux!
Et vous, qui lui devez des entrailles de père,
Vous, ministre de paix dans les temps de colère,
Couvrant d'un zèle faux votre ressentiment,
Le sang à votre gré coule trop lentement!
Vous m'avez commandé de vous parler sans feinte,
Madame : quel est donc ce grand sujet de crainte?
Un songe, un foible enfant que votre œil, prévenu,
Peut-être sans raison croit avoir reconnu.

ATHALIE.

Je le veux croire, Abner; je puis m'être trompée :
Peut-être un songe vain m'a trop préoccupée.
Hé bien! il faut revoir cet enfant de plus près;
Il en faut à loisir examiner les traits.
Qu'on les fasse tous deux paraître en ma présence [1].

ABNER.

Je crains...

ATHALIE.

Manqueroit-on pour moi de complaisance?
De ce refus bizarre où seroient les raisons?
Il pourroit me jeter en d'étranges soupçons.
Que Josabeth, vous dis-je, ou Joad les amène.
Je puis, quand je voudrai, parler en souveraine.
Vos prêtres, je veux bien, Abner, vous l'avouer,
Des bontés d'Athalie ont lieu de se louer.
Je sais sur ma conduite et contre ma puissance
Jusqu'où de leurs discours ils portent la licence :

[1] On ne peut s'empêcher d'admirer ici avec quel art Racine sait faire ressortir dans chaque scène les idées principales. Le régime du pronom par lequel Athalie se contente d'indiquer les enfants qu'elle ordonne d'amener devant elle est placé quarante vers plus haut, et cependant un tel éloignement ne donne lieu à aucune équivoque. Il n'est personne, soit à la scène, soit à la lecture, qui ne se reporte aussitôt, par la pensée, à ce vers :

Deux enfants à l'autel prêtoient leur ministère.

Aucun écrivain n'offre un semblable exemple, et il seroit dangereux de vouloir l'imiter. Il n'appartenoit de braver aussi heureusement les règles de la grammaire qu'à celui qui a su trouver dans notre langue assez de noblesse, de pompe et d'harmonie, pour la faire parler à la *Divinité d'une* manière digne d'elle.

Ils vivent cependant, et leur temple est debout.
Mais je sens que bientôt ma douceur est à bout.
Que Joad mette un frein à son zèle sauvage,
Et ne m'irrite point par un second outrage.
Allez.

SCÈNE VI.

ATHALIE, MATHAN, SUITE D'ATHALIE.

MATHAN.

Enfin je puis parler en liberté;
Je puis dans tout son jour mettre la vérité.
Quelque monstre naissant dans ce temple s'élève,
Reine : n'attendez pas que le nuage crève [1].
Abner chez le grand prêtre a devancé le jour :
Pour le sang de ses rois vous savez son amour.
Et qui sait si Joad ne veut point en leur place
Substituer l'enfant dont le ciel vous menace,
Soit son fils, soit quelque autre...

ATHALIE.

Oui, vous m'ouvrez les yeux,
Je commence à voir clair dans cet avis des cieux.
Mais je veux de mon doute être débarrassée :
Un enfant est peu propre à trahir sa pensée;
Souvent d'un grand dessein un mot nous fait juger.
Laissez-moi, cher Mathan, le voir, l'interroger.
Vous cependant, allez; et, sans jeter d'alarmes,
A tous mes Tyriens faites prendre les armes.

[1] Le premier vers est très beau : l'image est-elle soutenue dans le second? *Le nuage crève* se peut-il lier assez au *monstre naissant qui s'élève?* Et cette expression, *le nuage crève*, est-elle assez noble pour lui sacrifier le rapport nécessaire entre les figures? Je ne le crois pas. Cependant il y a dans cette phrase, *n'attendez pas que le nuage crève*, une vérité qui fait tout passer. Il est si difficile de dire mieux que Racine, même quand il y a quelque chose à reprendre! (L.)

SCÈNE VII.

JOAS, ATHALIE, JOSABETH, ZACHARIE, SALOMITH, ABNER, DEUX LÉVITES, LE CHŒUR, SUITE D'ATHALIE.

JOSABETH, aux deux lévites.

O vous! sur ces enfants si chers, si précieux,
Ministres du Seigneur, ayez toujours les yeux.

ABNER, à Josabeth.

Princesse, assurez-vous, je les prends sous ma garde[1].

ATHALIE.

O ciel! plus j'examine, et plus je le regarde...
C'est lui! D'horreur encor tous mes sens sont saisis.

(montrant Joas.)

Épouse de Joad, est-ce là votre fils?

JOSABETH.

Qui? lui, madame?

ATHALIE.

Lui.

JOSABETH.

Je ne suis point sa mère.

(montrant Zacharie.)

Voilà mon fils.

ATHALIE, à Joas.

Et vous, quel est donc votre père?
Jeune enfant, répondez[2].

JOSABETH.

Le ciel jusque aujourd'hui...

[1] *Assurer* pour *rassurer*. Du temps de Racine ce mot s'employoit encore en ce sens. Il est très ancien : on le trouve dans la traduction de Plutarque par Amyot, tome XVI, p. 30. Aujourd'hui *assurer*, avec un régime direct, signifie *certifier*. Le mot étoit inutile, Racine n'a pu le conserver.

[2] Cette expression, *jeune enfant,* paroît convenir à cet âge où l'on n'est plus précisément un enfant, et où l'on n'est pas encore un jeune homme. Cet âge est celui de Joas, à qui le poëte donne neuf à dix ans. Le mot *adolescent* n'étoit pas du style tragique, et n'eût pas fait connoître l'âge véritable de Joas. (L.)

ATHALIE.

Pourquoi vous pressez-vous de répondre pour lui ?
C'est à lui de parler.

JOSABETH.

Dans un âge si tendre
Quel éclaircissement en pouvez-vous attendre?

ATHALIE.

Cet âge est innocent : son ingénuité
N'altère point encor la simple vérité.
Laissez-le s'expliquer sur tout ce qui le touche.

JOSABETH, tout bas.

Daigne mettre, grand Dieu, ta sagesse en sa bouche [1] !

ATHALIE.

Comment vous nommez-vous?

JOAS.

J'ai nom Éliacin [2].

ATHALIE.

Votre père ?

JOAS.

Je suis, dit-on, un orphelin
Entre les bras de Dieu jeté dès ma naissance,
Et qui de mes parents n'eus jamais connoissance.

ATHALIE.

Vous êtes sans parents?

JOAS.

Ils m'ont abandonné [3]

ATHALIE.

Comment? et depuis quand?

JOAS.

Depuis que je suis né.

ATHALIE.

Ne sait-on pas au moins quel pays est le vôtre?

1 Ce vers prépare et justifie tout ce qu'il y aura d'étonnant dans les réponses de Joas, suivant ce mot de l'Écriture : « Ex ore infantium « et lactentium perfecisti luadem tuam. » (Ps. VIII, v. 3.) (L.)

2 Phrase latine : *Nomen habere Petrum.* Elle a passé ici, comme ayant quelque chose de naïf; mais elle n'est pas introduite dans le langage de ceux qui parlent bien : *Je me nomme, je m'appelle, mon nom est,* voilà les phrases françoises : *mon nom est Nérestan.* (L.)

3 « Mon père et ma mère m'ont abandonné. » (Ps. XXVI, vers. 10.)

JOAS.

Ce temple est mon pays; je n'en connais point d'autre.

ATHALIE.

Où dit-on que le sort vous a fait rencontrer?

JOAS.

Parmi des loups cruels prêts à me dévorer [1].

ATHALIE.

Qui vous mit dans ce temple?

JOAS.

Une femme inconnue,
Qui ne dit point son nom, et qu'on n'a point revue.

ATHALIE.

Mais de vos premiers ans quelles mains ont pris soin?

JOAS.

Dieu laissa-t-il jamais ses enfants au besoin [2]?
Aux petits des oiseaux il donne leur pâture,
Et sa bonté s'étend sur toute la nature.
Tous les jours je l'invoque; et d'un soin paternel
Il me nourrit des dons offerts sur son autel.

ATHALIE.

Quel prodige nouveau me trouble et m'embarrasse?
La douceur de sa voix, son enfance, sa grace [3],

[1] Athalie épuise toutes les questions de la curiosité et de la défiance, et ne peut parvenir à surprendre un mot qui l'éclaire sur ce qu'elle cherche. Plus les interrogations sont pressantes, plus on est charmé de la voir toujours confondue par la simplicité des réponses de l'enfant. Quel art dans ce vers :

Parmi des loups cruels prêts à me dévorer!

On présume naturellement que c'est là tout ce qu'ont dit à Joas ceux qui l'ont élevé; et cela se confirme dans la suite, lorsqu'il dit au grand-prêtre :

Un malheureux enfant aux ours abandonné, etc.

On ne l'a point trompé, et il ne trompe point. Mais à combien de choses il falloit penser pour que cela fût ainsi! (L.)

[2] Traduction du verset 9 du psaume CXLVI : « Qui dat escam pullis « corvorum invocantibus eum. »

[3] Rien n'est plus adroit ni mieux placé que ce mouvement de pitié que l'auteur donne à Athalie. Il est si naturel, si involontaire, et si rapide, qu'Athalie peut l'éprouver sans sortir de son caractère; et

Font insensiblement à mon inimitié
Succéder... Je serois sensible à la pitié?

ABNER.

Madame, voilà donc cet ennemi terrible?
De vos songes menteurs l'imposture est visible,
A moins que la pitié qui semble vous troubler [1]
Ne soit ce coup fatal qui vous faisoit trembler.

ATHALIE, à Joas et à Josabeth.

Vous sortez [2]?

JOSABETH.

Vous avez entendu sa fortune [3] :
Sa présence à la fin pourroit être importune.

ATHALIE.

(à Joas.)

Non : revenez. Quel est tous les jours votre emploi?

JOAS.

J'adore le Seigneur; on m'explique sa loi,
Dans son livre divin on m'apprend à la lire;
Et déja de ma main je commence à l'écrire [4],

d'ailleurs le reproche qu'elle s'en fait la rend sur-le-champ à elle-même ; mais ce qu'il y a de plus heureux, c'est que l'impression qu'elle manifeste confirme celle du spectateur en la justifiant. Bien des gens seroient peut-être tentés de se reprocher l'effet que produit sur eux la naïveté du langage d'un enfant; mais, lorsque Athalie elle-même n'y résiste pas, qui pourroit avoir honte d'y céder? (L.)

1 Cette interprétation est forcée sans doute, et n'en marque que mieux l'empressement d'Abner pour écarter Athalie. Louis Racine, trop prompt à condamner son père, n'approuve pas qu'Abner emploie l'ironie en parlant à la reine. Mais il n'y a point d'ironie, il y a de la fermeté et une noble hardiesse dans le langage d'Abner ; il parle de la manière la plus propre à dissiper les frayeurs de la reine, en lui présentant le songe qui l'inquiète comme une illusion méprisable, comme une bagatelle indigne d'occuper une grande ame. (G.)

2 Avec quelle adresse Racine coupe ici une scène extrêmement longue, et par là renouvelle l'intérêt ! En voyant sortir Josabeth avec l'enfant, le spectateur respire et croit le danger passé, lorsque tout à coup Athalie faisant revenir l'enfant excite de nouvelles alarmes. (G.)

3 Il est impossible de dire avec plus de précision, et en même temps plus poétiquement : *Vous avez entendu le récit de tout qui lui est arrivé.* (G.)

4 Quelle sagesse dans toutes ces réponses ! Et cependant il n'y en

ATHALIE.

Que vous dit cette loi?

JOAS.

Que Dieu veut être aimé;
Qu'il venge tôt ou tard son saint nom blasphémé;
Qu'il est le défenseur de l'orphelin timide;
Qu'il résiste au superbe, et punit l'homicide [1].

ATHALIE.

J'entends. Mais tout ce peuple enfermé dans ce lieu,
A quoi s'occupe-t-il?

JOAS.

Il loue, il bénit Dieu.

ATHALIE.

Dieu veut-il qu'à toute heure on prie, on le contemple?

JOAS.

Tout profane exercice est banni de son temple.

ATHALIE.

Quels sont donc vos plaisirs?

JOAS.

Quelquefois à l'autel
Je présente au grand prêtre ou l'encens ou le sel;
J'entends chanter de Dieu les grandeurs infinies;
Je vois l'ordre pompeux de ses cérémonies.

a pas une qui soit au-dessus de la portée d'un enfant, mais d'un enfant nourri de la lecture des livres saints. L'esprit est confondu quand il veut se rendre compte de toutes les beautés renfermées dans l'entretien si simple d'une femme et d'un enfant. Toute cette pièce, dit La Harpe, est une merveille de l'art et du talent; car il n'y en avoit aucun modèle, et rien n'y a ressemblé depuis. Il faut encore remarquer, avec Geoffroy, que, dans ce second interrogatoire, les réponses de l'enfant deviennent plus fortes, et prennent un plus grand caractère; elles sont pour Athalie autant de reproches sanglants qui l'offensent et qui l'irritent.

1 La réponse en elle-même est parfaite; car il n'y a pas là un mot qui ne soit dans les livres saints. Mais ces quatre vers, comme presque tous ceux que l'auteur met dans la bouche de Joas, ont un mérite théâtral, celui d'offrir un rapport sensible, ou avec lui-même, ou avec Athalie. Ici le premier vers, *que Dieu veut être aimé,* est pour tout le monde : le second et le quatrième sont pour Athalie, et l'application ne lui échappe pas, car elle répond par ce premier mot très remarquable, *j'entends*. Le troisième vers est pour Joas. (L.)

ATHALIE.

Hé quoi! vous n'avez point de passe-temps plus doux [1]?
Je plains le triste sort d'un enfant tel que vous.
Venez dans mon palais, vous y verrez ma gloire.

JOAS.

Moi! des bienfaits de Dieu je perdrois la mémoire?

ATHALIE.

Non, je ne vous veux pas contraindre à l'oublier.

JOAS.

Vous ne le priez point.

ATHALIE.

Vous le pourrez prier.

JOAS.

Je verrois cependant en invoquer un autre.

ATHALIE.

J'ai mon Dieu que je sers; vous servirez le vôtre :
Ce sont deux puissants dieux.

JOAS.

Il faut craindre le mien :
Lui seul est Dieu, madame, et le vôtre n'est rien.

ATHALIE.

Les plaisirs près de moi vous chercheront en foule.

JOAS.

Le bonheur des méchants comme un torrent s'écoule.

ATHALIE.

Ces méchants, qui sont-ils [2]?

JOSABETH.

Hé, madame! excusez
Un enfant...

ATHALIE, à Josabeth.

J'aime à voir comme vous l'instruisez.
Enfin, Éliacin, vous avez su me plaire;
Vous n'êtes point sans doute un enfant ordinaire.
Vous voyez, je suis reine, et n'ai point d'héritier :

[1] Il pouvoit mettre d'*amusement :* mais, quoique *passe-temps* ne soit pas noble en vers, il convient en parlant à un enfant; et ce n'est pas sans raison que Racine l'a employé. (L. R.)

[2] Athalie, qui dans sa conscience se fait l'application de ce mot *méchants,* prend ici un ton plus sévère. Josabeth, qui voit sa colère *sur le point* d'éclater, se hâte d'excuser l'enfant ; mais Athalie, à qui

Laissez là cet habit, quittez ce vil métier [1];
Je veux vous faire part de toutes mes richesses;
Essayez dès ce jour l'effet de mes promesses.
A ma table, partout, à mes côtés assis,
Je prétends vous traiter comme mon propre fils [2].

JOAS.

Comme votre fils?

ATHALIE.

Oui... Vous vous taisez?

JOAS.

Quel père

cette interruption a donné un moment pour réfléchir, revient à son système de perfidie et de séduction. (G.)

[1] Le mot *métier* ne peut être admis qu'avec une expression qui le fortifie, comme *le métier des armes*. Il est heureusement employé ici par Racine dans le sens le plus bas. (VOLT.)

[2] Voltaire prétend que Joad et Josabeth « n'ont autre chose à faire « qu'à prendre Athalie au mot; qu'il est naturel qu'une vieille femme « aime son petit-fils quand elle n'a point d'autre héritier; qu'il est na- « turel qu'Athalie s'attache à Joas et lui laisse son petit royaume, etc. » Mais qui jamais, à moins de vouloir qu'il n'y ait point de pièce, auroit imaginé qu'Éliacin et Joas sont la même chose pour Athalie? Qui jamais se persuadera que, parcequ'un enfant inconnu et orphelin lui a plu un moment par les graces et la naïveté de son esprit, elle va de suite en faire son héritier? Lui dira-t-on : « Cet enfant que vous voulez traiter comme votre fils est en effet votre petit-fils; il est le frère de tous les princes que vous avez tués; il est le dernier de cette race que vous avez cru exterminer tout entière; il est le légitime maître de ce sceptre dont vous vous êtes emparée. C'est lui dont le ciel vous menace, et qui vous poursuit en songe un poignard à la main. Que pouvez-vous faire de mieux que de le reconnoître pour ce qu'il est? Que pouvons-nous faire de mieux que de le remettre entre vos mains? » S'il se pouvoit que Joad et Josabeth eussent tenu ce discours (et c'est exactement celui que Voltaire veut leur faire tenir), la réponse n'est pas douteuse : elle est dans la scène même que Voltaire veut changer d'une façon si étrange, et la voici (acte II, sc. VII) :

Enfin de votre Dieu l'implacable vengeance
Entre nos deux maisons rompit toute alliance.
David m'est en horreur, et les fils de ce roi,
Quoique nés de mon sang, sont étrangers pour moi.

Ces paroles et un coup de poignard, voilà infailliblement la réponse d'Athalie. (L.)

Je quitterois! et pour...

ATHALIE.

Hé bien?

JOAS.

Pour quelle mère!

ATHALIE, à Josabeth.

Sa mémoire est fidèle; et, dans tout ce qu'il dit,
De vous et de Joad je reconnois l'esprit [1].
Voilà comme, infectant cette simple jeunesse,
Vous employez tous deux le calme où je vous laisse.
Vous cultivez déja leur haine et leur fureur [2];
Vous ne leur prononcez mon nom qu'avec horreur.

JOSABETH.

Peut-on de nos malheurs leur dérober l'histoire?
Tout l'univers les sait; vous-même en faites gloire.

ATHALIE.

Oui, ma juste fureur, et j'en fais vanité,
A vengé mes parents sur ma postérité [3].
J'aurois vu massacrer et mon père et mon frère,

[1] C'est la première et la seule fois qu'on a imaginé de tirer du charme de l'enfance tout l'intérêt d'une scène tragique. Il n'y en a pas de plus touchant, et l'on sait qu'au théâtre cette scène affecte délicieusement toutes les ames, sans nuire cependant à l'effet de la tragédie, puisque l'on craint d'autant plus pour l'enfant, qu'on l'aime davantage. (L.)

[2] *Cultiver la haine :* que cette figure est hardie! mais qu'elle est juste! (L.)

[3] « Athalie, mère d'Ochozias, voyant son fils mort, s'éleva contre les princes de la race royale, et les fit tous tuer. » (*Rois*, liv. IV, ch. XI, vers. 1.) Athalie avoit dit à Abner et à Mathan, acte II, sc. V :

Je ne veux point ici rappeler le passé,
Ni vous rendre raison du sang que j'ai versé;

mais, irritée des réponses de l'enfant et du dernier reproche que vient de lui adresser Josabeth, elle s'engage dans l'apologie du plus horrible attentat que le cœur d'une mère ait jamais osé concevoir; elle exhale, sans réserve et sans dissimulation, toute son impiété et toute sa rage, dans cette tirade d'une éloquence et d'une énergie extraordinaire : c'est l'expression la plus vive et la plus naturelle d'un emportement qui fait frémir. (G.)

Du haut de son palais précipiter ma mère,
Et dans un même jour égorger à la fois
(Quel spectacle d'horreur!) quatre-vingts fils de rois[1];
Et pourquoi? pour venger je ne sais quels prophètes
Dont elle avoit puni les fureurs indiscrètes :
Et moi, reine sans cœur, fille sans amitié,
Esclave d'une lâche et frivole pitié,
Je n'aurois pas du moins à cette aveugle rage
Rendu meurtre pour meurtre, outrage pour outrage,
Et de votre David traité tous les neveux
Comme on traitoit d'Achab les restes malheureux!
Où serois-je aujourd'hui si, domptant ma foiblesse,
Je n'eusse d'une mère étouffé la tendresse;
Si de mon propre sang ma main versant des flots
N'eût par ce coup hardi réprimé vos complots?
Enfin de votre Dieu l'implacable vengeance
Entre nos deux maisons rompit toute alliance :
David m'est en horreur; et les fils de ce roi,
Quoique nés de mon sang, sont étrangers pour moi.

JOSABETH.

Tout vous a réussi. Que Dieu voie, et nous juge.

ATHALIE.

Ce Dieu, depuis longtemps votre unique refuge,
Que deviendra l'effet de ses prédictions[2]?
Qu'il vous donne ce roi promis aux nations,
Cet enfant de David, votre espoir, votre attente...
Mais nous nous reverrons. Adieu. Je sors contente :
J'ai voulu voir; j'ai vu[3].

1 « Or le roi Achab avoit soixante et dix fils, qui étoient nourris chez les premières personnes de la ville (Samarie). Lorsque ces personnes eurent reçu les lettres de Jéhu, elles prirent les soixante et dix fils du roi, et les tuèrent. » (*Rois*, liv. IV, chap. XVIII, vers. 4.)

2 La construction est renversée, et ce désordre est un effet de l'art: mais les grands poëtes sont seuls capables d'éviter l'abus toujours voisin de pareilles licences. (G.) — *Que deviendra l'effet* n'est pas exact; il falloit simplement : *que deviendront ses prédictions*. Racine n'a pas voulu dire que les prédictions n'auroient point d'effet si elles étoient accomplies, mais qu'elles ne seroient point accomplies s'il ne restoit aucun enfant du sang royal.

3 *Pouvoit-on croire* qu'un poëte tragique sauroit occuper un spec-

ABNER, à Josabeth.

Je vous l'avois promis :
Je vous rends le dépôt que vous m'avez commis.

SCÈNE VIII.

JOAS, JOSABETH, ZACHARIE, SALOMITH, JOAD, ABNER, LÉVITES, LE CHOEUR.

JOSABETH, à Joad.

Avez-vous entendu cette superbe reine,
Seigneur ?

JOAD.

J'entendois tout, et plaignois votre peine.
Ces lévites et moi prêts à vous secourir [1],
Nous étions avec vous résolus de périr.

(à Joas, en l'embrassant.)

Que Dieu veille sur vous, enfant dont le courage
Vient de rendre à son nom ce noble témoignage.

tateur d'une longue scène qui ne contient que des interrogations courtes et précises à un enfant de huit ans, et les réponses naïves de cet enfant ! Nous n'avons rien dans les tragédies anciennes et modernes à comparer à cette scène qui, dans une étonnante simplicité, devient si intéressante. Quel trouble dans le spectateur quand il voit paroître cet enfant devant Athalie, qui, persuadée qu'elle l'a fait égorger, l'égorgeroit sur l'heure si elle le reconnoissoit, et qui le craint sans en savoir la raison ! On craint, quand il lui répond, qu'il ne lui échappe quelques mots capables d'irriter ou d'éclairer celle qui l'interroge. Toutes les demandes qu'elle lui fait sont simples, et telles qu'on les doit faire à un enfant de cet âge. Toutes ses réponses sont également simples ; et cependant les demandes d'Athalie ont toujours pour motif une curiosité cruelle, et les réponses de Joas ont, sans qu'il puisse en avoir le dessein, une application toujours directe à Athalie. (L. R.)

1 Joad ne paroît avec ses lévites qu'après la retraite d'Athalie. Cette adresse du poëte est remarquable. Si l'on avoit été prévenu plus tôt que le grand prêtre se tenoit prêt à secourir Joas, le spectateur auroit *pu être moins* alarmé des dangers auxquels ce jeune prince étoit ex*posé. (L. B.)*

Je reconnois, Abner, ce service important :
Souvenez-vous de l'heure où Joad vous attend.
Et nous, dont cette femme impie et meurtrière
A souillé les regards et troublé la prière,
Rentrons ; et qu'un sang pur, par mes mains épanché,
Lave jusques au marbre où ses pas ont touché [1].

SCÈNE IX.

LE CHOEUR.

UNE DES FILLES DU CHOEUR.

Quel astre à nos yeux vient de luire?
Quel sera quelque jour cet enfant merveilleux ?
Il brave le faste orgueilleux,
Et ne se laisse point séduire
A tous ses attraits périlleux.

UNE AUTRE.

Pendant que du dieu d'Athalie
Chacun court encenser l'autel,
Un enfant courageux publie
Que Dieu lui seul est éternel [2],
Et parle comme un autre Élie
Devant cette autre Jézabel.

[1] Peut-on exprimer avec plus d'harmonie, d'élégance et de pompe, une action aussi commune que celle de laver le pavé du temple ! Quel éclat et quelle grandeur le sentiment religieux répand sur les idées les plus ordinaires ! Ces beaux vers ont encore le mérite de peindre exactement les mœurs des Juifs qui contractoient des souillures par l'attouchement, l'approche ou même la seule vue d'objets immondes, et qui se purifioient par des ablutions. On retrouve encore aujourd'hui cette croyance et ces usages chez tous les peuples de l'Orient. Il n'y a point de tragédie dont le second acte soit si plein, et offre un aussi grand nombre de belles scènes. L'entrée d'Athalie dans le temple, le songe de cette reine, son entretien avec Abner et Mathan, et surtout la scène où elle interroge, sont des beautés du premier ordre ; et l'acte, en finissant, laisse le trouble et la consternation dans les esprits. Quel parti va prendre Athalie ? Quel sera le sort de Joas ? (G.)

[2] *Lui* est de trop, surtout si près de son sujet, Dieu.

UNE AUTRE.

Qui nous révèlera ta naissance secrète,
Cher enfant? Es-tu fils de quelque saint prophète?

UNE AUTRE.

Ainsi l'on vit l'aimable Samuel
Croître à l'ombre du tabernacle :
Il devint des Hébreux l'espérance et l'oracle.
Puisses-tu, comme lui, consoler Israël!

UNE AUTRE chante.

O bienheureux mille fois
L'enfant que le Seigneur aime,
Qui de bonne heure entend sa voix,
Et que ce Dieu daigne instruire lui-même!
Loin du monde élevé, de tous les dons des cieux
Il est orné dès son enfance;
Et du méchant l'abord contagieux
N'altère point son innocence.

TOUT LE CHOEUR.

Heureuse, heureuse l'enfance
Que le Seigneur instruit et prend sous sa défense!

LA MÊME VOIX, seule.

Tel en un secret vallon,
Sur le bord d'une onde pure,
Croît, à l'abri de l'aquilon,
Un jeune lis, l'amour de la nature[1].
Loin du monde élevé, de tous les dons des cieux
Il est orné dès sa naissance;
Et du méchant l'abord contagieux
N'altère point son innocence.

TOUT LE CHOEUR.

Heureux, heureux mille fois
L'enfant que le Seigneur rend docile à ses lois!

UNE VOIX, seule.

Mon Dieu, qu'une vertu naissante

[1] Après ce vers, dans les premières éditions d'*Athalie*, on passe immédiatement à la strophe qui commence par ces mots : *O palais de David*, etc. La répétition des quatre vers, *loin du monde élevé*, etc., et les neuf vers suivants, ont été ajoutés depuis par Racine, dans l'édition de ses œuvres faite en 1697. (G.)

Parmi tant de périls marche à pas incertains!
Qu'une ame qui te cherche et veut être innocente
Trouve d'obstacle à ses desseins!
Que d'ennemis lui font la guerre!
Où se peuvent cacher tes saints?
Les pécheurs couvrent la terre.

UNE AUTRE.

O palais de David, et sa chère cité,
Mont fameux, que Dieu même a longtemps habité,
Comment as-tu du ciel attiré la colère?
Sion, chère Sion, que dis-tu quand tu vois
Une impie étrangère
Assise, hélas! au trône de tes rois?

TOUT LE CHOEUR.

Sion, chère Sion, que dis-tu quand tu vois
Une impie étrangère
Assise, hélas! au trône de tes rois?

LA MÊME VOIX *continue.*

Au lieu des cantiques charmants
Où David t'exprimoit ses saints ravissements,
Et bénissoit son Dieu, son seigneur et son père;
Sion, chère Sion, que dis-tu quand tu vois
Louer le Dieu de l'impie étrangère,
Et blasphémer le nom qu'ont adoré tes rois?

UNE VOIX, *seule.*

Combien de temps, Seigneur, combien de temps encore
Verrons-nous contre toi les méchants s'élever?
Jusque dans ton saint temple ils viennent te braver :
Ils traitent d'insensé le peuple qui t'adore.
Combien de temps, Seigneur, combien de temps encore
Verrons-nous contre toi les méchants s'élever[1]?

UNE AUTRE.

Que vous sert, disent-ils, cette vertu sauvage?
De tant de plaisirs si doux
Pourquoi fuyez-vous l'usage?
Votre Dieu ne fait rien pour vous.

1 « Jusqu'à quand les pécheurs, Seigneur, jusqu'à quand les pécheurs triompheront-ils? jusqu'à quand proféreront-ils des paroles impies? » (*Ps.* XCIII, vers. 3.)

UNE AUTRE.

Rions, chantons, dit cette troupe impie;
De fleurs en fleurs, de plaisirs en plaisirs,
Promenons nos desirs.
Sur l'avenir insensé qui se fie.
De nos ans passagers le nombre est incertain :
Hâtons-nous aujourd'hui de jouir de la vie;
Qui sait si nous serons demain?

TOUT LE CHOEUR.

Qu'ils pleurent, ô mon Dieu! qu'ils frémissent de crainte,
Ces malheureux, qui de ta cité sainte
Ne verront point l'éternelle splendeur.
C'est à nous de chanter, nous à qui tu révèles
Tes clartés immortelles;
C'est à nous de chanter tes dons et ta grandeur.

UNE VOIX, seule.

De tous ces vains plaisirs où leur ame se plonge [1],
Que leur restera-t-il? Ce qui reste d'un songe
Dont on a reconnu l'erreur.
A leur réveil, ô réveil plein d'horreur!
Pendant que le pauvre à ta table
Goûtera de ta paix la douceur ineffable,
Ils boiront dans la coupe affreuse, inépuisable [2],
Que tu présenteras, au jour de ta fureur,
A toute la race coupable.

TOUT LE CHOEUR.

O réveil plein d'horreur!
O songe peu durable!
O dangereuse erreur!

[1] « Ils se sont endormis du sommeil de la mort; et tous ces hommes qui se glorifioient de leurs richesses n'ont rien trouvé dans leurs mains lorsqu'ils se sont éveillés. » (Ps. LXXV, vers. 6.)

[2] « Le Seigneur tient en sa main une coupe de vin pur, pleine d'amertume... La lie n'en est pourtant pas encore épuisée; tous les pécheurs de la terre en boiront. » (Ps. LXXIV, vers. 9.)

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE I.

MATHAN, NABAL, LE CHOEUR.

MATHAN.

Jeunes filles, allez : qu'on dise à Josabeth
Que Mathan veut ici lui parler en secret.

UNE DES FILLES DU CHOEUR.

Mathan! O Dieu du ciel, puisses-tu le confondre!

NABAL.

Hé quoi! tout se disperse, et fuit sans vous répondre?

MATHAN.

Approchons.

SCÈNE II.

ZACHARIE, MATHAN, NABAL.

ZACHARIE.

Téméraire, où voulez-vous passer?
Au delà de ce lieu gardez-vous d'avancer :
C'est des ministres saints la demeure sacrée;
Les lois à tout profane en défendent l'entrée.
Qui cherchez-vous? Mon père, en ce jour solennel,
De l'idolâtre impur fuit l'aspect criminel;
Et devant le Seigneur maintenant prosternée,
Ma mère en ce devoir craint d'être détournée.

MATHAN.

Mon fils, nous attendrons; cessez de vous troubler[1].

1 *Mon fils!... votre illustre mère!* Et il brûle de les égorger! L'hypocrisie devoit être un des caractères d'un scélérat de la trempe de Mathan, et Racine ne pouvoit mieux la marquer. (L.)

C'est votre illustre mère à qui je veux parler :
Je viens ici chargé d'un ordre de la reine.

SCÈNE III.

MATHAN, NABAL.

NABAL.

Leurs enfants ont déja leur audace hautaine.
Mais que veut Athalie en cette occasion?
D'où naît dans ses conseils cette confusion?
Par l'insolent Joad ce matin offensée,
Et d'un enfant fatal en songe menacée,
Elle alloit immoler Joad à son courroux,
Et dans ce temple enfin placer Baal et vous.
Vous m'en aviez déja confié votre joie;
Et j'espérois ma part d'une si riche proie.
Qui fait changer ainsi ses vœux irrésolus?

MATHAN.

Ami, depuis deux jours je ne la connais plus.
Ce n'est plus cette reine éclairée, intrépide,
Élevée au-dessus de son sexe timide,
Qui d'abord accabloit ses ennemis surpris,
Et d'un instant perdu connaissoit tout le prix :
La peur d'un vain remords trouble cette grand ame;
Elle flotte, elle hésite; en un mot, elle est femme[1].
J'avois tantôt rempli d'amertume et de fiel
Son cœur, déja saisi des menaces du ciel;
Elle-même, à mes soins confiant sa vengeance,
M'avoit dit d'assembler sa garde en diligence;
Mais, soit que cet enfant devant elle amené,
De ses parents, dit-on, rebut infortuné,
Eût d'un songe effrayant diminué l'alarme,
Soit qu'elle eût même en lui vu je ne sais quel charme,

[1] Ce mot, qui pourroit ailleurs paroître trop familier, ne choque point ici, parceque cette expression de mépris dans la bouche de Mathan signifie seulement qu'Athalie n'est pas assez méchante à son gré depuis qu'elle *hésite* dans le crime. (L.)

J'ai trouvé son courroux chancelant, incertain,
Et déja remettant sa vengeance à demain.
Tous ses projets sembloient l'un l'autre se détruire,
« Du sort de cet enfant je me suis fait instruire,
« Ai-je dit : on commence à vanter ses aïeux;
« Joad de temps en temps le montre aux factieux,
« Le fait attendre aux Juifs comme un autre Moïse,
« Et d'oracles menteurs s'appuie et s'autorise. »
Ces mots ont fait monter la rougeur sur son front.
Jamais mensonge heureux n'eut un effet si prompt.
« Est-ce à moi de languir dans cette incertitude?
« Sortons, a-t-elle dit, sortons d'inquiétude.
« Vous-même à Josabeth prononcez cet arrêt :
« Les feux vont s'allumer, et le fer est tout prêt;
« Rien ne peut de leur temple empêcher le ravage,
« Si je n'ai de leur foi cet enfant pour otage. »

NABAL.

Hé bien! pour un enfant qu'ils ne connaissent pas,
Que le hasard peut-être a jeté dans leurs bras,
Voudront-ils que leur temple, enseveli sous l'herbe. .

MATHAN.

Ah ! de tous les mortels connais le plus superbe.
Plutôt que dans mes mains par Joad soit livré
Un enfant qu'à son Dieu Joad a consacré,
Tu lui verras subir la mort la plus terrible.
D'ailleurs pour cet enfant leur attache est visible[1].
Si j'ai bien de la reine entendu le récit,
Joad sur sa naissance en sait plus qu'il ne dit.
Quel qu'il soit, je prévois qu'il leur sera funeste;
Ils le refuseront : je prends sur moi le reste;
Et j'espère qu'enfin de ce temple odieux
Et la flamme et le fer vont délivrer mes yeux.

NABAL.

Qui peut vous inspirer une haine si forte?

1 Il y a dans ces vers une inversion pleine de hardiesse, qui mérite d'être remarquée. L'emploi du mot *attache* pour *attachement* est une hardiesse d'un autre genre, qu'il seroit bon d'imiter. L'exemple d'un aussi grand écrivain que Racine, dit La Harpe, n'est-il pas une autorité quand aucun principe ne la contredit?

Est-ce que de Baal le zèle vous transporte?
Pour moi, vous le savez, descendu d'Ismaël,
Je ne sers ni Baal, ni le dieu d'Israël.

MATHAN.

Ami, peux-tu penser que d'un zèle frivole
Je me laisse aveugler pour une vaine idole,
Pour un fragile bois, que malgré mon secours
Les vers sur son autel consument tous les jours?
Né ministre du Dieu qu'en ce temple on adore,
Peut-être que Mathan le serviroit encore,
Si l'amour des grandeurs, la soif de commander,
Avec son joug étroit pouvoient s'accommoder[1].
Qu'est-il besoin, Nabal, qu'à tes yeux je rappelle
De Joad et de moi la fameuse querelle,
Quand j'osai contre lui disputer l'encensoir;
Mes brigues, mes combats, mes pleurs, mon désespoir?
Vaincu par lui, j'entrai dans une autre carrière,
Et mon ame à la cour s'attacha tout entière.
J'approchai par degrés de l'oreille des rois,
Et bientôt en oracle on érigea ma voix.
J'étudiai leur cœur, je flattai leurs caprices;
Je leur semai de fleurs les bords des précipices;
Près de leurs passions rien ne me fut sacré;
De mesure et de poids je changeois à leur gré.
Autant que de Joad l'inflexible rudesse
De leur superbe oreille offensoit la mollesse,
Autant je les charmois par ma dextérité :
Dérobant à leurs yeux la triste vérité,
Prêtant à leurs fureurs des couleurs favorables,
Et prodigue surtout du sang des misérables.

[1] Quel éloge de la loi du vrai Dieu dans la bouche d'un prêtre des idoles! et cet aveu n'a rien que de vraisemblable. Il est très naturel qu'un homme aveuglé par ses passions ne veuille pas d'un Dieu qui les condamne : ce sont les passions qui ont toujours fait les impies. Quant à l'hypocrisie de Mathan, qui sert Baal sans y croire, elle est aussi fondée en raison que la foi de Joad en son Dieu. Il est conséquent et dans la nature, que celui qui s'expose à tout pour faire son devoir croie de tout son cœur au Dieu auteur et récompense de tout bien, et que *celui* qui sacrifie tout à son intérêt méprise l'idole qui ne lui sert qu'à *tromper* les hommes. (L.)

Enfin, au dieu nouveau qu'elle avoit introduit,
Par les mains d'Athalie un temple fut construit[1].
Jérusalem pleura de se voir profanée;
Des enfants de Lévi la troupe consternée
En poussa vers le ciel des hurlements affreux[2].
Moi seul, donnant l'exemple aux timides Hébreux,
Déserteur de leur loi, j'approuvai l'entreprise,
Et par là de Baal méritai la prêtrise;
Par là je me rendis terrible à mon rival,
Je ceignis la tiare, et marchai son égal.
Toutefois, je l'avoue, en ce comble de gloire[3],
Du Dieu que j'ai quitté l'importune mémoire
Jette encore en mon ame un reste de terreur:
Et c'est ce qui redouble et nourrit ma fureur.
Heureux si, sur son temple achevant ma vengeance,
Je puis convaincre enfin sa haine d'impuissance,
Et parmi le débris, le ravage et les morts,
A force d'attentats perdre tous mes remords[4]!
Mais voici Josabeth.

1 L'inversion de ces deux vers n'est pas approuvée par l'Académie: mais ce n'est pas dans l'inversion que se trouve la faute. Il y a incorrection parceque le pronom *elle*, sujet de la proposition incidente, se rapporte à un nom qui n'est pas le sujet de la proposition principale. Il falloit dire: *Enfin, au dieu nouveau qu'elle avoit introduit, Athalie éleva de ses mains un temple.*

2 Ce mot *hurlement* est du style de l'Écriture-Sainte. Les prophètes, pour dire *gémissez*, disent souvent *ululate:* et les historiens profanes expriment par le même mot le deuil des Orientaux: *Lugubris clamor, barbaro ululatu.* (QUINTE-CURCE, liv. III.) (L. R.)

3 Ce vers, qui indique si clairement dans quel sens Mathan a parlé, est la meilleure réponse à ceux qui lui ont reproché de *s'avilir* devant Nabal. Ils n'ont pas vu que, bien loin de croire *s'avilir*, il croit se relever en se représentant comme un grand politique, dont les vues sont bien supérieures aux scrupules superstitieux de Joad. Son apostasie, loin de lui paroître une infamie, est à ses yeux *le comble de la gloire* parcequ'*il a ceint la tiare*, et qu'*il marche l'égal* de son *rival.* (L.)

4 On a blâmé cette scène de Mathan avec Nabal, comme peu nécessaire. Il est certain cependant que cet entretien est nécessaire pour bien développer le caractère et le système de Mathan, qui est l'ame d'Athalie, et qui influe tant sur l'action. Bien loin de retarder la marche de la pièce, ce développement motive, prépare les évé-

SCÈNE IV.

JOSABETH, MATHAN, NABAL.

MATHAN.

Envoyé par la reine,
Pour rétablir le calme et dissiper la haine,
Princesse, en qui le ciel mit un esprit si doux [1],
Ne vous étonnez pas si je m'adresse à vous.
Un bruit, que j'ai pourtant soupçonné de mensonge,
Appuyant les avis qu'elle a reçus en songe,
Sur Joad, accusé de dangereux complots,
Alloit de sa colère attirer tous les flots.
Je ne veux point ici vous vanter mes services :
De Joad contre moi je sais les injustices;
Mais il faut à l'offense opposer les bienfaits.
Enfin, je viens chargé de paroles de paix.
Vivez, solennisez vos fêtes sans ombrage [2].
De votre obéissance elle ne veut qu'un gage :
C'est, pour l'en détourner j'ai fait ce que j'ai pu,
Cet enfant sans parents qu'elle dit qu'elle a vu.

JOSABETH.

Éliacin?

nements : il nous apprend que Joad s'obstinera dans ses refus; que la reine emploiera toutes ses forces pour vaincre cette résistance. Ainsi, loin de nuire à la marche de la pièce, il la favorise, et même l'accélère, en augmentant le trouble, en remplissant d'avance les esprits d'inquiétude et de terreur. A tous ces avantages joignez celui de l'éloquence et de la poésie du style, toujours si précieux, et qui même supplée quelquefois à tous les autres. (G.)

1 On reconnoît encore dans ces vers le ton doucereux et perfide de l'hypocrite Mathan. (G.)

2 *Ombrage* signifie figurément *défiance, soupçon;* ici il est pris pour *crainte*, ce qui est une acception nouvelle. Du reste, *solenniser des fêtes sans ombrage*, pour dire *soyez sans ombrage pendant la solennité de vos fêtes,* est une légère négligence, la préposition ayant l'air de se rapporter à *fête*, et devant se rapporter au verbe *solenniser*. On trouve plus bas cet hémistiche peu harmonieux : *qu'elle dit qu'elle a vu*. Selon la remarque de L. Racine, il étoit aisé de faire disparoître cette dissonance, en mettant *qu'elle dit avoir vu*.

MATHAN.

J'en ai pour elle quelque honte :
D'un vain songe peut-être elle fait trop de compte[1].
Mais vous vous déclarez ses mortels ennemis,
Si cet enfant sur l'heure en mes mains n'est remis.
La reine, impatiente, attend votre réponse.

JOSABETH.

Et voilà de sa part la paix qu'on nous annonce !

MATHAN.

Pourriez-vous un moment douter de l'accepter[2] ?
D'un peu de complaisance est-ce trop l'acheter?

JOSABETH.

J'admirois si Mathan, dépouillant l'artifice,
Avoit pu de son cœur surmonter l'injustice,
Et si de tant de maux le funeste inventeur
De quelque ombre de bien pouvoit être l'auteur.

MATHAN.

De quoi vous plaignez-vous? Vient-on avec furie
Arracher de vos bras votre fils Zacharie?
Quel est cet autre enfant si cher à votre amour?
Ce grand attachement me surprend à mon tour.
Est-ce un trésor pour vous si précieux, si rare?
Est-ce un libérateur que le ciel vous prépare?
Songez-y : vos refus pourroient me confirmer
Un bruit sourd que déja l'on commence à semer.

JOSABETH.

Quel bruit?

MATHAN.

Que cet enfant vient d'illustre origine;
Qu'à quelque grand projet votre époux le destine.

JOSABETH.

Et Mathan, par ce bruit qui flatte sa fureur...

MATHAN.

Princesse, c'est à vous à me tirer d'erreur.

[1] Quelques commentateurs ont repris l'expression de *faire compte*, pour *tenir compte*; mais elle est autorisée par l'Académie.

[2] *Douter de l'accepter*; cette expression est incorrecte ; quand *douter* est suivi d'un verbe, il faut *si* ou *que* : *je doute si j'irai*; *je doute que j'aille*. *Hésiter* étoit le mot propre. (G.)

Je sais que, du mensonge implacable ennemie,
Josabeth livreroit même sa propre vie,
S'il falloit que sa vie à sa sincérité
Coûtât le moindre mot contre la vérité.
Du sort de cet enfant on n'a donc nulle trace?
Une profonde nuit enveloppe sa race?
Et vous-même ignorez de quels parents issu,
De quelles mains Joad en ses bras l'a reçu?
Parlez; je vous écoute, et suis prêt à vous croire :
Au Dieu que vous servez, princesse, rendez gloire.

JOSABETH.

Méchant, c'est bien à vous d'oser ainsi nommer
Un Dieu que votre bouche enseigne à blasphémer!
Sa vérité par vous peut-elle être attestée,
Vous, malheureux, assis dans la chaire empestée[1]
Où le mensonge règne et répand son poison;
Vous, nourri dans la fourbe et dans la trahison?

SCÈNE V.

JOAD, JOSABETH, MATHAN, NABAL.

JOAD.

Où suis-je? De Baal ne vois-je pas le prêtre?
Quoi! fille de David, vous parlez à ce traître!
Vous souffrez qu'il vous parle! Et vous ne craignez pas
Que du fond de l'abîme entr'ouvert sous ses pas
Il ne sorte à l'instant des feux qui vous embrasent,
Ou qu'en tombant sur lui ces murs ne vous écrasent?
Que veut-il? De quel front cet ennemi de Dieu
Vient-il infecter l'air qu'on respire en ce lieu?

MATHAN.

On reconnoît Joad à cette violence.
Toutefois il devroit montrer plus de prudence,
Respecter une reine, et ne pas outrager
Celui que de son ordre elle a daigné charger.

[1] *Assis dans la chaire empestée* : expression tirée du psaume I :
« *Et in cathedra pestilentiæ non sedit.* »

JOAD.

Hé bien! que nous fait-elle annoncer de sinistre?
Quel sera l'ordre affreux qu'apporte un tel ministre?

MATHAN.

J'ai fait à Josabeth savoir sa volonté.

JOAD.

Sors donc de devant moi, monstre d'impiété [1].
De toutes les horreurs, va, comble la mesure.
Dieu s'apprête à te joindre à la race parjure,
Abiron et Dathan, Doëg, Achitophel [2]:
Les chiens, à qui son bras à livré Jézabel,
Attendant que sur toi sa fureur se déploie,
Déjà sont à ta porte, et demandent leur proie.

MATHAN. (Il se trouble.)

Avant la fin du jour... on verra qui de nous...
Doit... Mais sortons, Nabal.

NABAL.

Où vous égarez-vous?
De vos sens étonnés quel désordre s'empare?
Voilà votre chemin.

1 L'énergie du pontife produit ici l'effet le plus théâtral. Voltaire, dans ses dernières années, a eu le malheur de ne voir que du fanatisme dans cet enthousiasme de la vertu, dans cette horreur si naturelle d'un saint prophète contre un lâche apostat, contre le ministre d'une usurpatrice sanguinaire et sacrilége. Voltaire, admirateur d'*Athalie* tant qu'il conserva du goût, sembloit n'avoir plus, dans sa vieillesse, d'autre littérature que sa haine pour la religion. (G.)

2 Abiron et Dathan se soulevèrent contre Moïse et Aaron : la terre s'entr'ouvrit sous leurs pas, et les dévora. (*Nomb.*, ch. XVI.) Doëg accusa, auprès de Saül, Abimelech d'avoir secouru David ; chargé de la vengeance de Saül, il massacra Abimelech et quatre-vingt-cinq prêtres de la ville de Nobé, tous revêtus de leurs ornements pontificaux. (*Rois*, liv. I, ch. XXII.) Achitophel prit le parti d'Absalon contre son père, et se pendit de désespoir de ce que ce jeune prince ne suivoit pas ses conseils. (*Rois*, liv. II, ch. XVII.) (G.)

SCÈNE VI.

JOAD, JOSABETH.

JOSABETH.

L'orage se déclare :
Athalie en fureur demande Éliacin.
Déja de sa naissance et de votre dessein
On commence, seigneur, à percer le mystère :
Peu s'en faut que Mathan ne m'ait nommé son père.

JOAD.

Au perfide Mathan qui l'auroit révélé?
Votre trouble à Mathan n'a-t-il point trop parlé?

JOSABETH.

J'ai fait ce que j'ai pu pour m'en rendre maîtresse.
Cependant, croyez-moi, seigneur, le péril presse.
Réservons cet enfant pour un temps plus heureux.
Tandis que les méchants délibèrent entre eux,
Avant qu'on l'environne, avant qu'on nous l'arrache,
Une seconde fois souffrez que je le cache :
Les portes, les chemins lui sont encore ouverts.
Faut-il le transporter aux plus affreux déserts?
Je suis prête : je sais une secrète issue
Par où, sans qu'on le voie, et sans être aperçue,
De Cédron avec lui traversant le torrent,
J'irai dans le désert où jadis en pleurant,
Et cherchant comme nous son salut dans la fuite,
David d'un fils rebelle évita la poursuite.
Je craindrai moins pour lui les lions et les ours...
Mais pourquoi de Jéhu refuser le secours?
Je vous ouvre peut-être un avis salutaire.
Faisons de ce trésor Jéhu dépositaire.
On peut dans ses États le conduire aujourd'hui,
Et le chemin est court qui mène jusqu'à lui.
Jéhu n'a point un cœur farouche, inexorable;
De David à ses yeux le nom est favorable.
Hélas! est-il un roi si dur et si cruel,
A moins qu'il n'eût pour mère une autre Jézabel,

Qui d'un tel suppliant ne plaignît l'infortune?
Sa cause à tous les rois n'est-elle pas commune?

JOAD.

Quels timides conseils m'osez-vous suggérer?
En l'appui de Jéhu pourriez-vous espérer?

JOSABETH.

Dieu défend-il tout soin et toute prévoyance?
Ne l'offense-t-on point par trop de confiance?
A ses desseins sacrés employant les humains,
N'a-t-il pas de Jéhu lui-même armé les mains?

JOAD.

Jéhu, qu'avoit choisi sa sagesse profonde,
Jéhu, sur qui je vois que votre espoir se fonde,
D'un oubli trop ingrat a payé ses bienfaits :
Jéhu laisse d'Achab l'affreuse fille en paix,
Suit des rois d'Israël les profanes exemples,
Du vil dieu de l'Égypte a conservé les temples;
Jéhu, sur les hauts lieux enfin osant offrir
Un téméraire encens que Dieu ne peut souffrir [1],
N'a pour servir sa cause et venger ses injures
Ni le cœur assez droit, ni les mains assez pures.
Non, non : c'est à Dieu seul qu'il faut nous attacher.
Montrons Éliacin; et, loin de le cacher,
Que du bandeau royal sa tête soit ornée :
Je veux même avancer l'heure déterminée,
Avant que de Mathan le complot soit formé.

SCÈNE VII.

JOAD, JOSABETH, AZARIAS, suivi du chœur et de plusieurs lévites.

JOAD.

Hé bien, Azarias, le temple est-il fermé?

AZARIAS.

J'en ai fait devant moi fermer toutes les portes.

[1] Depuis la construction du temple, il étoit expressément défendu par Dieu même de sacrifier sur les hauts lieux, et même de célébrer aucune des cérémonies de la religion ailleurs que dans cette enceinte *sacrée. (G.)*

JOAD.

N'y reste-t-il que vous et vos saintes cohortes?

AZARIAS.

De ses parvis sacrés j'ai deux fois fait le tour.
Tout a fui, tous se sont séparés sans retour,
Misérable troupeau qu'a dispersé la crainte;
Et Dieu n'est plus servi que dans la tribu sainte.
Depuis qu'à Pharaon ce peuple est échappé,
Une égale terreur ne l'avoit point frappé [1].

JOAD.

Peuple lâche, en effet, et né pour l'esclavage,
Hardi contre Dieu seul! Poursuivons notre ouvrage.
Mais qui retient encor ces enfants parmi nous?

UNE DES FILLES DU CHOEUR.

Hé! pourrions-nous, seigneur, nous séparer de vous?
Dans le temple de Dieu sommes-nous étrangères?
Vous avez près de vous nos pères et nos frères.

UNE AUTRE.

Hélas! si pour venger l'opprobre d'Israël,
Nos mains ne peuvent pas, comme autrefois Jahel [2],
Des ennemis de Dieu percer la tête impie,
Nous lui pouvons du moins immoler notre vie.
Quand vos bras combattront pour son temple attaqué,
Par nos larmes du moins il peut être invoqué.

JOAD.

Voilà donc quels vengeurs s'arment pour ta querelle,
Des prêtres, des enfants, ô Sagesse éternelle!
Mais, si tu les soutiens, qui les peut ébranler [3]?

1 Plus cette *terreur* est générale, plus celle de la tragédie s'accroît ci. *Tout a fui :* il ne reste pour Joas que Dieu et ses prêtres. C'est ce qu'il faut, c'est l'essence du sujet : autrement il n'y en avoit pas. (L.)

2 « Sisara, général des Chananéens, ayant été défait par Barac, chef des Juifs, se retira dans la tente de Jahel, femme d'Haber; celle-ci, pendant son sommeil, le fit périr, en lui enfonçant un clou dans la tête. » (*Juges*, ch. IV.)

3 Voilà tout le fond de la pièce : le foible, armé de la confiance en Dieu, et luttant contre le fort. Ce genre de sublime s'élève au-dessus de celui des plus grands écrivains profanes : c'est le plus simple et le plus vrai de tous, et il semble que Dieu seul pouvoit l'inspirer aux hommes. (G.)

Du tombeau, quand tu veux, tu sais nous rappeler;
Tu frappes et guéris, tu perds et ressuscites [1].
Ils ne s'assurent point en leurs propres mérites,
Mais en ton nom sur eux invoqué tant de fois,
En tes serments jurés au plus saint de leurs rois [2],
En ce temple où tu fais ta demeure sacrée,
Et qui doit du soleil égaler la durée.
Mais d'où vient que mon cœur frémit d'un saint effroi?
Est-ce l'esprit divin qui s'empare de moi?
C'est lui-même; il m'échauffe, il parle : mes yeux s'ouvrent,
Et les siècles obscurs devant moi se découvrent.
Lévites, de vos sons prêtez-moi les accords,
Et de ses mouvements secondez les transports.

LE CHOEUR chante au son de toute la symphonie des instruments.

Que du Seigneur la voix se fasse entendre,
Et qu'à nos cœurs son oracle divin
Soit ce qu'à l'herbe tendre
Est, au printemps, la fraîcheur du matin [3].

JOAD.

Cieux, écoutez ma voix; terre, prête l'oreille [4].
Ne dis plus, ô Jacob, que ton Seigneur sommeille!
Pécheurs, disparoissez : le Seigneur se réveille [5].

[1] L'opposition entre *perdre* et *ressusciter* n'est pas assez marquée. Dans le passage de l'Écriture imité par Racine, ce contraste est plus frappant : « Tu flagellas et salvas, deducis ad inferos et reducis. » — « Tu frappes et guéris, tu conduis aux enfers, et tu en ramènes. » (TOB., cap. XIII, vers. 2.) (G.)

[2] *Jurer un serment, un serment juré,* sont absolument contraires à l'usage de la prose; mais en poésie ce sont des expressions hardies, énergiques. Ces sortes de redoublements de mots ne sont étrangers à aucune langue. Les Grecs et les Latins en offrent de nombreux exemples. (L.)

[3] « Que mes paroles se répandent comme la rosée et comme les gouttes de l'eau du ciel qui tombe sur l'herbe. » (*Deuter.*, ch. XXXII, vers. 2.)

[4] « Audite, cœli, quæ loquor; audiat terra verba oris mei. » (*Deut.*, cap. XXXII, vers. 1.)

[5] Racine a cru pouvoir s'affranchir ici de la règle, en mettant à la suite les unes des autres trois rimes féminines. Huit vers plus bas, on trouve encore trois rimes masculines. Peut-être a-t-il cru ce rhythme

Ici recommence la symphonie, et Joad aussitôt reprend la parole.

Comment en un plomb vil l'or pur s'est-il changé [1] ?
Quel est dans le lieu saint ce pontife égorgé [2] ?
Pleure, Jérusalem, pleure, cité perfide,
Des prophètes divins malheureuse homicide :
De son amour pour toi ton Dieu s'est dépouillé ;
Ton encens à ses yeux est un encens souillé [3],
Où menez-vous ces enfants et ces femmes [4] ?
Le Seigneur a détruit la reine des cités [5] :
Ses prêtres sont captifs, ses rois sont rejetés ;
Dieu ne veut plus qu'on vienne à ses solennités [6] :
Temple, renverse-toi, cèdres, jetez des flammes.
Jérusalem, objet de ma douleur,

plus propre à peindre le désordre des idées dans un moment d'inspiration.

1 Ce vers se rapporte à Joas, dont le règne ne répondit point à l'heureuse éducation qu'il avoit reçue de Joad. Le commencement de cette inspiration est pris de ce verset de Jérémie : « Quomodo obscuratum est aurum, mutatus est color optimus? » — « Comment l'or s'est-il obscurci ! comment a-t-il changé sa couleur, qui étoit si belle ! » (*Lament. Jerem.*, cap. IV, vers. 1.)

2 Zacharie. (*Note de Racine.*) — La plupart ont dit que l'auteur détruit ici l'intérêt pour Joas, en prévenant sans nécessité les auditeurs que Joas doit un jour faire égorger le fils de son bienfaiteur. Plusieurs ont voulu excuser cet endroit comme langage prophétique, qui ne fait pas naître une idée distincte. Les critiques ont répondu que si le discours du grand prêtre ne porte aucune idée, il est inutile ; s'il présente quelque chose de réel, comme on n'en peut douter par les notes de l'auteur, il détruit l'intérêt. Les autres ont répliqué que l'intérêt principal de la pièce ne porte point sur Joas, mais sur l'accomplissement des promesses de Dieu en faveur de la race de David. (*Acad.*)

3 Dieu dit lui-même dans Isaïe, ch. I, vers. 13 : « L'encens m'est en abomination. »

4 Captivité de Babylone. (*Note de Racine.*)

5 « La maîtresse des nations est devenue comme veuve ; la reine des provinces a été assujettie au tribut. » (JEREM., chap. I, vers. 1.)

6 « Je hais vos solennités des premiers jours des mois, et toutes les autres ; elles me sont devenues à charge : je suis las de les souffrir. » (*Is.*, ch. II, vers. 14.)

Quelle main en un jour t'a ravi tous tes charmes?
Qui changera mes yeux en deux sources de larmes [1]
Pour pleurer ton malheur?

AZARIAS.

O saint temple!

JOSABETH.

O David!

LE CHOEUR.

Dieu de Sion, rappelle,
Rappelle en sa faveur tes antiques bontés.

(La symphonie recommence encore; et Joad, un moment après, l'interrompt.)

JOAD.

Quelle Jérusalem nouvelle [2]
Sort du fond du désert, brillante de clartés,
Et porte sur le front une marque immortelle?
Peuples de la terre, chantez :
Jérusalem renaît plus brillante et plus belle.
D'où lui viennent de tous côtés
Ces enfants qu'en son sein elle n'a point portés [3]?
Lève, Jérusalem, lève ta tête altière;
Regarde tous ces rois de ta gloire étonnés;
Les rois des nations, devant toi prosternés,
De tes pieds baisent la poussière;
Les peuples à l'envi marchent à ta lumière.
Heureux qui pour Sion d'une sainte ferveur
Sentira son ame embrasée!
Cieux, répandez votre rosée,
Et que la terre enfante son Sauveur [4]!

[1] « Qui donnera de l'eau à ma tête, et à mes yeux une fontaine de larmes! » (JER., chap. IX, vers. 1.)

[2] L'Église. (*Note de Racine.*) — « Qui est celle-ci qui s'élève du désert comme une fumée qui monte des parfums de myrrhe, d'encens, et de toutes sortes de poudres de senteur! » (*Cant. des cant.*, chap. III, vers. 6.)

[3] Les Gentils. (*Note de Racine.*)

[4] « Cieux, envoyez d'en haut votre rosée, et que les nuées fassent descendre le juste comme une pluie; que la terre s'ouvre, et qu'elle *germe le Sauveur.* » (ISAIE, ch. XLV, vers. 8.) — Toute cette pro-

JOSABETH.

Hélas! d'où nous viendra cette insigne faveur,
Si les rois de qui doit descendre ce Sauveur...

JOAD.

Préparez, Josabeth, le riche diadème
Que sur son front sacré David porta lui-même.

(aux lévites.)

Et vous, pour vous armer, suivez-moi dans ces lieux
Où se garde caché, loin des profanes yeux,
Ce formidable amas de lances et d'épées [1]
Qui du sang philistin jadis furent trempées [2],
Et que David vainqueur, d'ans et d'honneurs chargé,
Fit consacrer au Dieu qui l'avoit protégé.
Peut-on les employer pour un plus noble usage?
Venez, je veux moi-même en faire le partage.

phétie, composée de passages de l'Écriture très bien liés ensemble, est peut-être le plus beau morceau de poésie lyrique qu'il y ait en notre langue. Il a de plus l'avantage d'être dramatique et très utile à l'action : il sert à remplir les lévites d'un enthousiasme divin; il en fait des soldats invincibles, prêts à braver tous les dangers pour la défense de Joas et du temple. (G.)

1 « Le grand prêtre Joïada donna aux centeniers les lances, les boucliers et les écussons du roi David, qu'il avoit consacrés dans la maison du Seigneur. » (*Paralip.*, l. II, XXIII, vers. 9.)

2 Cette dernière circonstance d'un dépôt d'armes consacrées par David dans le temple répand sur la fin de cet acte une ardeur guerrière qui l'anime et l'échauffe. Joad ne quitte la scène que pour armer ses prêtres. La Harpe pense qu'il y a peu d'action dans ce troisième acte. Cependant le second acte s'est terminé à l'interrogatoire d'Athalie; et à la fin du troisième, on s'arme pour défendre l'enfant qu'a réclamé Athalie par l'organe de Mathan. Le spectateur s'attend à voir fondre sur le temple les cohortes tyriennes. L'arrivée de Mathan, le développement de son caractère et de ses projets, l'exposition de son message, la manière dont il est reçu, l'expulsion ignominieuse de cet apostat, le conseil que tient Joad avec Josabeth sur l'ordre de la reine, sa résolution héroïque, ses inspirations prophétiques, ses mesures pour le couronnement de Joas, ses préparatifs de défense : il semble que, dans tout cela, il y a de quoi remplir suffisamment un acte d'une pièce dont l'action ne demande pas plus de trois ou quatre heures; et Racine lui-même, le plus régulier des poëtes, n'a point de tragédie dont la *marche soit* plus rapide. (G.)

SCÈNE VIII.

SALOMITH, LE CHOEUR.

SALOMITH.

Que de crainte, mes sœurs, que de troubles mortels!
Dieu tout-puissant, sont-ce là les prémices,
Les parfums et les sacrifices
Qu'on devoit en ce jour offrir sur tes autels?

UNE DES FILLES DU CHOEUR.

Quel spectacle à nos yeux timides!
Qui l'eût cru qu'on dût voir jamais
Les glaives meurtriers, les lances homicides
Briller dans la maison de paix?

UNE AUTRE.

D'où vient que, pour son Dieu, pleine d'indifférence [1],
Jérusalem se tait en ce pressant danger?
D'où vient, mes sœurs, que, pour nous protéger,
Le brave Abner au moins ne rompt pas le silence?

SALOMITH.

Hélas! dans une cour où l'on n'a d'autres lois
Que la force et la violence,
Où les honneurs et les emplois
Sont le prix d'une aveugle et basse obéissance,
Ma sœur, pour la triste innocence
Qui voudroit élever la voix?

UNE AUTRE.

Dans ce péril, dans ce désordre extrême,

[1] Cette strophe et la suivante ne se trouvent point dans les premières éditions d'*Athalie*. « On craignit, dit La Harpe, que la malignité n'en « fît l'application à Louis XIV, et que les ennemis de l'auteur, qui « étoient très actifs à profiter de tout, ne se servissent de ces vers « pour lui nuire. » Cette opinion n'est pas même plausible : ces vers ne furent point retranchés, puisqu'ils n'existoient pas ; ils furent, au contraire, ajoutés par Racine six ans après, dans un temps où les applications étoient plus faciles et plus dangereuses. Il eût été absurde de soupçonner des intentions malignes contre Louis XIV, dans une tragédie faite d'après ses ordres, par un poëte comblé des faveurs du monarque et de madame de Maintenon. (G.)

Pour qui prépare-t-on le sacré diadème?

SALOMITH.

Le Seigneur a daigné parler;
Mais ce qu'à son prophète il vient de révéler,
Qui pourra nous le faire entendre?
S'arme-t-il pour nous défendre?
S'arme-t-il pour nous accabler?

TOUT LE CHOEUR chante.

O promesse! ô menace! ô ténébreux mystère!
Que de maux, que de biens sont prédits tour à tour!
Comment peut-on avec tant de colère
Accorder tant d'amour?

UNE VOIX, seule.

Sion ne sera plus : une flamme cruelle
Détruira tous ses ornements.

UNE AUTRE VOIX.

Dieu protége Sion : elle a pour fondements
Sa parole éternelle.

LA PREMIÈRE.

Je vois tout son éclat disparoître à mes yeux.

LA SECONDE.

Je vois de toutes parts sa clarté répandue.

LA PREMIÈRE.

Dans un gouffre profond Sion est descendue.

LA SECONDE.

Sion a son front dans les cieux.

LA PREMIÈRE.

Quel triste abaissement!

LA SECONDE.

Quelle immortelle gloire!

LA PREMIÈRE.

Que de cris de douleur!

LA SECONDE.

Que de chants de victoire [1]!

UNE TROISIÈME

Cessons de nous troubler : notre Dieu, quelque jour,

[1] N'est-il pas admirable que Racine ait trouvé le secret de reproduire, dans un simple chœur, les plus grandes beautés du dialogue de *Polyeucte* et de Pauline? (G.)

Dévoilera ce grand mystère.

TOUTES TROIS.

Révérons sa colère;
Espérons en son amour.

UNE AUTRE.

D'un cœur qui t'aime,
Mon Dieu, qui peut troubler la paix?
Il cherche en tout ta volonté suprême,
Et ne se cherche jamais.
Sur la terre, dans le ciel même,
Est-il d'autre bonheur que la tranquille paix
D'un cœur qui t'aime?

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE QUATRIÈME.

SCÈNE I.

JOAS, JOSABETH, ZACHARIE, SALOMITH, UN LÉVITE, LE CHOEUR.

SALOMITH.

D'un pas majestueux, à côté de ma mère,
Le jeune Éliacin s'avance avec mon frère.
Dans ces voiles, mes sœurs, que portent-ils tous deux ?
Quel est ce glaive enfin qui marche devant eux [1] ?

JOSABETH, à Zacharie.

Mon fils, avec respect posez sur cette table
De notre sainte loi le livre redoutable.
Et vous aussi, posez, aimable Éliacin,
Cet auguste bandeau près du livre divin.
Lévite, il faut placer, Joad ainsi l'ordonne,
Le glaive de David auprès de sa couronne.

JOAS.

Princesse, quel est donc ce spectacle nouveau ?
Pourquoi ce livre saint, ce glaive, ce bandeau ?
Depuis que le Seigneur m'a reçu dans son temple,
D'un semblable appareil je n'ai point vu d'exemple.

JOSABETH.

Tous vos doutes, mon fils, bientôt s'éclairciront.

JOAS.

Vous voulez essayer ce bandeau sur mon front ?
Ah ! princesse, gardez d'en profaner la gloire :

[1] Comme le glaive étoit porté en cérémonie, l'expression *qui marche* est aussi juste que poétique. (L. R.) — Toute la pompe sacrée qui enrichit cet acte n'est point une vaine décoration, elle fait partie de l'action même, et parle au cœur comme aux yeux. Qui est-ce qui *n'est pas* ému quand Josabeth essaie en pleurant le bandeau de David *sur le front* d'un orphelin qui est sous le glaive ! (L.)

Du roi qui l'a porté respectez la mémoire.
Un malheureux enfant aux ours abandonné...

JOSABETH, lui essayant le diadème.

Laissez, mon fils : je fais ce qui m'est ordonné.

JOAS.

Mais j'entends les sanglots sortir de votre bouche!
Princesse, vous pleurez! Quelle pitié vous touche?
Est-ce qu'en holocauste aujourd'hui présenté,
Je dois, comme autrefois la fille de Jephté,
Du Seigneur par ma mort apaiser la colère?
Hélas! un fils n'a rien qui ne soit à son père.

JOSABETH.

Voici qui vous dira les volontés des cieux [1].
Ne craignez rien. Et nous, sortons tous de ces lieux [2].

SCÈNE II.

JOAS, JOAD.

JOAS, courant dans les bras du grand prêtre.

Mon père!

JOAD.

Hé bien, mon fils?

JOAS.

Qu'est-ce donc qu'on prépare?

[1] *Voici qui vous dira*, pour *voici celui qui vous dira;* licence poétique qui donne au vers plus de vivacité, mais dont on ne doit user qu'avec beaucoup de réserve. (G.)

[2] Ici le chœur, témoin des préparatifs du couronnement, sort avec Josabeth pour laisser Joad seul avec Joas, parcequ'il est contre la vraisemblance que ce chœur reste sur la scène dès qu'on y peut dire quelque chose qu'il ne doit point entendre. Cet artifice de Racine ressemble à celui de Sophocle, qui, dans *Ajax*, écarte le chœur du lieu de la scène, afin qu'Ajax puisse se tuer en présence du spectateur sans que personne s'y oppose. C'est un coup de maître, selon Racine, et le seul endroit des tragédies grecques où le chœur sorte de la scène depuis qu'il y est entré. « C'est un bel artifice du poëte, ajoute-t-il, parceque « les dernières paroles d'Ajax étoient trop considérables pour être ca- « chées aux yeux du spectateur. » (*Sophocle* de Racine, appartenant à la bibliothèque du Roi, page 34.) (L. B.)

JOAD.

Il est juste, mon fils, que je vous le déclare.
Il faut que vous soyez instruit, même avant tous,
Des grands desseins de Dieu sur son peuple et sur vous.
Armez-vous d'un courage et d'une foi nouvelle :
Il est temps de montrer cette ardeur et ce zèle
Qu'au fond de votre cœur mes soins ont cultivés,
Et de payer à Dieu ce que vous lui devez.
Sentez-vous cette noble et généreuse envie ?

JOAS.

Je me sens prêt, s'il veut, de lui donner ma vie.

JOAD.

On vous a lu souvent l'histoire de nos rois :
Vous souvient-il, mon fils, quelles étroites lois
Doit s'imposer un roi digne du diadème?

JOAS.

Un roi sage, ainsi Dieu l'a prononcé lui-même,
Sur la richesse et l'or ne met point son appui [1],
Craint le Seigneur son Dieu, sans cesse a devant lui
Ses préceptes, ses lois, ses jugements sévères,
Et d'injustes fardeaux n'accable point ses frères [2].

JOAD.

Mais sur l'un de ces rois s'il falloit vous régler,
A qui choisiriez-vous, mon fils, de ressembler?

JOAS.

David, pour le Seigneur plein d'un amour fidèle,
Me paraît des grands rois le plus parfait modèle.

1 L'Académie prétend qu'on ne dit pas *mettre son appui sur*, mais *en* ou *dans*. Cependant il y a ici analogie avec cette expression, *fonder son appui sur une chose*, expression dont Racine a déja fait usage dans *Esther*.

2 *Deuter.*, chap. XVII. (*Note de Racine.*) « Et lorsqu'il sera établi roi, il n'amassera point un grand nombre de chevaux ; il n'aura point une quantité immense d'or et d'argent. Après qu'il sera assis sur son trône, il fera transcrire pour soi, dans un livre, ce Deutéronome et cette loi du Seigneur ; il l'aura avec soi, et il la lira tous les jours de sa vie, afin qu'il apprenne à craindre le Seigneur son Dieu, et à garder ses paroles et ses cérémonies, qui sont prescrites dans la loi : que son cœur ne s'élève point d'orgueil au-dessus de ses frères. »

JOAD.

Ainsi dans leurs excès vous n'imiteriez pas
L'infidèle Joram, l'impie Ochosias [1] ?

JOAS.

O mon père!

JOAD.

Achevez, dites : que vous en semble?

JOAS.

Puisse périr comme eux quiconque leur ressemble!

(Joad se prosterne à ses pieds.)

Mon père, en quel état vous vois-je devant moi!

JOAD.

Je vous rends le respect que je dois à mon roi.
De votre aïeul David, Joas, rendez-vous digne.

JOAS.

Joas! Moi?

JOAD, se relevant.

Vous saurez par quelle grace insigne,
D'une mère en fureur Dieu trompant le dessein,
Quand déja son poignard étoit dans votre sein,
Vous choisit, vous sauva du milieu du carnage.
Vous n'êtes pas encore échappé de sa rage [2] :
Avec la même ardeur qu'elle voulut jadis
Perdre en vous le dernier des enfants de son fils,
A vous faire périr sa cruauté s'attache,
Et vous poursuit encor sous le nom qui vous cache.
Mais sous vos étendards j'ai déja su ranger
Un peuple obéissant et prompt à vous venger.

[1] Quelle grandeur! quel pathétique dans cet examen que le grand prêtre fait subir à Joas! On est saisi d'admiration en songeant aux créations extraordinaires de Racine, dont le génie a tiré d'un fond si simple des beautés si neuves, si extraordinaires, des beautés à part, qui ne ressemblent à rien de ce que nous avions dans le genre tragique, et qui sont au-dessus de tout. (G.)

[2] La grammaire exigeoit *échappé à sa rage*. *Échapper à*, c'est sortir d'un danger, c'est éviter l'action d'une cause qui tend à nuire : *échapper de*, c'est sortir d'un lieu ou d'une circonstance où l'on étoit retenu *malgré soi*.

Entrez, généreux chefs des familles sacrées,
Du ministère saint tour à tour honorées.

SCÈNE III.

JOAS, JOAD, AZARIAS, ISMAEL, ET LES TROIS AUTRES CHEFS DES LÉVITES.

JOAD continue.

Roi, voilà vos vengeurs contre vos ennemis [1].
Prêtres, voilà le roi que je vous ai promis [2].

AZARIAS.

Quoi! c'est Éliacin?

ISMAEL.

Quoi! cet enfant aimable...

JOAD.

Est des rois de Juda l'héritier véritable,
Dernier né des enfants du triste Ochosias,
Nourri, vous le savez, sous le nom de Joas.
De cette fleur si tendre et sitôt moissonnée,
Tout Juda, comme vous, plaignant la destinée,
Avec ses frères morts le crut enveloppé.
Du perfide couteau comme eux il fut frappé;
Mais Dieu du coup mortel sut détourner l'atteinte,
Conserva dans son cœur la chaleur presque éteinte,
Permit que, des bourreaux trompant l'œil vigilant,
Josabeth dans son sein l'emportât tout sanglant,
Et, n'ayant de son vol que moi seul pour complice,
Dans le temple cachât l'enfant et la nourrice.

JOAS.

Hélas! de tant d'amour et de tant de bienfaits,

1 « La septième année Joïada envoya querir les centeniers et les soldats; il les fit entrer dans le temple du Seigneur, et fit un traité avec eux, et leur fit prêter le serment dans la maison du Seigneur, en leur montrant le fils du roi. » (*Rois*, l. IV, ch. XI, vers. 4.)

2 « Voilà le fils du roi : c'est lui qui doit régner, selon ce que le Seigneur a prononcé en faveur de tous les descendants de David. » (*Paral.*, l. II, ch. XXIII, vers. 3.)

Mon père, quel moyen de m'acquitter jamais?

JOAD.

Gardez pour d'autres temps cette reconnaissance.
Voilà donc votre roi, votre unique espérance.
J'ai pris soin jusqu'ici de vous le conserver :
Ministres du Seigneur, c'est à vous d'achever.
Bientôt de Jézabel la fille meurtrière,
Instruite que Joas voit encor la lumière,
Dans l'horreur du tombeau viendra le replonger :
Déja, sans le connaître, elle veut l'égorger.
Prêtres saints, c'est à vous de prévenir sa rage;
Il faut finir des Juifs le honteux esclavage,
Venger vos princes morts, relever votre loi,
Et faire aux deux tribus reconnoître leur roi.
L'entreprise, sans doute, est grande et périlleuse :
J'attaque sur son trône une reine orgueilleuse,
Qui voit sous ses drapeaux marcher un camp nombreux
De hardis étrangers, d'infidèles Hébreux;
Mais ma force est au Dieu dont l'intérêt me guide [1].
Songez qu'en cet enfant tout Israël réside.
Déja ce Dieu vengeur commence à la troubler.
Déja, trompant ses soins, j'ai su vous rassembler.
Elle nous croit ici sans armes, sans défense.
Couronnons, proclamons Joas en diligence :
De là, du nouveau prince intrépides soldats,
Marchons, en invoquant l'arbritre des combats;

[1] Sans la foi de Joad et la puissance divine, son entreprise ne seroit pas *grande et périlleuse :* elle seroit téméraire, insensée; et l'extrême disproportion des moyens avec la fin dépouilleroit l'action de tout intérêt. D'un autre côté, si l'on étoit sûr d'un miracle, il n'y auroit ni terreur ni pitié; mais l'espérance et la crainte se balancent. On admire l'intrépidité du grand prêtre, parceque sa confiance en Dieu est fondée, sans qu'il ait cependant aucune certitude du succès, puisque les desseins de Dieu sont impénétrables, et qu'il permet souvent le triomphe de l'impie par des raisons inconnues aux mortels. Toute l'action est donc au plus haut degré intéressante et théâtrale. Le poëte, dit Louis Racine, pouvoit mettre *ma force est dans le Dieu;* il a cru pouvoir dire *ma force est au Dieu.* Non-seulement Racine a eu raison de le croire, mais il a bien fait de préférer ce dernier tour, plus vif, plus poétique, et plus dans le génie de l'Écriture. (G.)

Et réveillant la foi dans les cœurs endormie,
Jusque dans son palais cherchons notre ennemie.
Et quels cœurs si plongés dans un lâche sommeil,
Nous voyant avancer dans ce saint appareil,
Ne s'empresseront pas à suivre notre exemple?
Un roi, que Dieu lui-même a nourri dans son temple,
Le successeur d'Aaron de ses prêtres suivi,
Conduisant au combat les enfants de Lévi,
Et, dans ces mêmes mains des peuples révérées,
Les armes au Seigneur par David consacrées!
Dieu sur ses ennemis répandra sa terreur.
Dans l'infidèle sang baignez-vous sans horreur;
Frappez et Tyriens, et même Israélites [1].
Ne descendez-vous pas de ces fameux lévites [2]
Qui, lorsqu'au dieu du Nil le volage Israël
Rendit dans le désert un culte criminel,
De leurs plus chers parents saintement homicides,
Consacrèrent leurs mains dans le sang des perfides,
Et par ce noble exploit vous acquirent l'honneur
D'être seuls employés aux autels du Seigneur?
Mais je vois que déja vous brûlez de me suivre?
Jurez donc, avant tout, sur cet auguste livre [3],
A ce roi que le ciel vous redonne aujourd'hui,

1 Ce vers, mal interprété, a fourni des armes aux ennemis de la religion : ils ont dit que Joad parloit en fanatique sanguinaire, qui excite ses prêtres aux massacres des Israélites : ils n'ont pas vu que Joad parle ici en héros prêt à verser son sang pour son Dieu et pour son roi, et que les Israélites qu'il veut que l'on frappe ne sont plus des Israélites, mais des infidèles, des traîtres et des rebelles, des ennemis de leur roi et de leur Dieu. Nulle part le pontife ne déploie un enthousiasme aussi belliqueux; car il ne veut pas attendre son ennemi dans le temple : il veut l'aller chercher dans son palais. Les historiens latins sont remplis de belles harangues de généraux à leur armée; aucune n'est plus vive, plus éloquente que ce discours de Joad. (G.)

2 « Et les enfants de Lévi s'étant tous assemblés autour de lui, il leur dit : Voici ce que dit le Seigneur, Dieu d'Israël : Que chaque homme mette son épée à son côté... et que chacun tue son frère, son ami, et celui qui lui est plus proche. Les enfants de Lévi firent ce que Moïse avoit ordonné. » (*Exod.*, chap. XXXII, vers. 26, 27 et 28.)

3 « Ensuite ils amenèrent le fils du roi, et lui mirent la couronne sur la tête; ils le revêtirent des ornements de sa dignité, lui mirent dans

De vivre, de combattre, et de mourir pour lui.

AZARIAS.

Oui, nous jurons ici pour nous, pour tous nos frères,
De rétablir Joas au trône de ses pères,
De ne poser le fer entre nos mains remis,
Qu'après l'avoir vengé de tous ses ennemis.
Si quelque transgresseur enfreint cette promesse,
Qu'il éprouve, grand Dieu, ta fureur vengeresse;
Q'avec lui ses enfants, de ton partage exclus,
Soient au rang de ces morts que tu ne connais plus[1]!

JOAD.

Et vous, à cette loi, votre règle éternelle,
Roi, ne jurez-vous pas d'être toujours fidèle?

JOAS.

Pourrois-je à cette loi ne me pas conformer?

JOAD.

O mon fils, de ce nom j'ose encor vous nommer,
Souffrez cette tendresse, et pardonnez aux larmes
Que m'arrachent pour vous de trop justes alarmes.
Loin du trône nourri, de ce fatal honneur,
Hélas! vous ignorez le charme empoisonneur;
De l'absolu pouvoir vous ignorez l'ivresse,
Et des lâches flatteurs la voix enchanteresse.
Bientôt ils vous diront que les plus saintes lois,
Maîtresses du vil peuple, obéissent aux rois;
Qu'un roi n'a d'autre frein que sa volonté même;
Qu'il doit immoler tout à sa grandeur suprême;
Qu'aux larmes, au travail le peuple est condamné,
Et d'un sceptre de fer veut être gouverné;
Que, s'il n'est opprimé, tôt ou tard il opprime :
Ainsi de piége en piége, et d'abîme en abîme[2],
Corrompant de vos mœurs l'aimable pureté,
Ils vous feront enfin haïr la vérité,

la main le livre de la loi, et le déclarèrent roi. Le grand prêtre Joïada l'oignit et le sacra. » (*Paral.*, l. II, ch. XXIII, vers. 11.)

1 « Comme ceux qui, ayant été blessés à mort, dorment dans les sépulcres, dont vous ne vous souvenez plus. » (Ps. LXXXVII, vers. 6.)

2 Cette rime est vicieuse : on ne doit point faire rimer une longue avec une brève. (*Acad.*)

Vous peindront la vertu sous une affreuse image.
Hélas! ils ont des rois égaré le plus sage[1].
Promettez sur ce livre et devant ces témoins,
Que Dieu fera toujours le premier de vos soins;
Que, sévère aux méchants, et des bons le refuge,
Entre le pauvre et vous, vous prendrez Dieu pour juge;
Vous souvenant, mon fils, que, caché sous ce lin[2],
Comme eux vous fûtes pauvre, et comme eux orphelin[3].

JOAS.

Je promets d'observer ce que la loi m'ordonne.
Mon Dieu, punissez-moi si je vous abandonne.

JOAD.

Venez : de l'huile sainte il faut vous consacrer.
Paraissez Josabeth : vous pouvez vous montrer!

1 Salomon.

2 Fénelon semble s'être rappelé ces deux vers, lorsque, dans le livre II de *Télémaque,* il dit : « Quand tu seras le maître des autres « hommes, souviens-toi que tu as été foible, pauvre et souffrant « comme eux. »

3 Le charme du style et l'intérêt de la scène ne sauroient aller plus loin. C'est partout un genre d'émotion qui étoit inconnu au théâtre, et qu'on n'y a pas retrouvé depuis. (L.) — Ces vers délicieux à l'oreille, et dont la pensée est si touchante, renferment cependant une faute grave à peine entrevue par Louis Racine, et qui a échappé à tous les autres commentateurs. La Harpe lui-même, ce critique si habile à découvrir les fautes, si ingénieux à faire sentir les beautés de Racine, se laissant prendre, comme il le dit, au charme du style, n'a pas vu que le mot *eux,* répété deux fois dans le dernier vers, ne se rapporte à rien. Et d'abord il ne sauroit se rapporter à *pauvre,* qui est au singulier. Puis, lors même qu'on lui donneroit le sens du pluriel, la phrase n'en vaudroit pas mieux, car Racine n'a pu vouloir dire que Joas fût pauvre comme un pauvre. Ici l'harmonie des vers produit l'illusion, et la faute disparoît, pour ainsi dire, dans l'intérêt de la scène et dans l'inspiration du poëte.

SCÈNE IV.

JOAS, JOAD, JOSABETH, ZACHARIE, SALOMITH, AZARIAS, ISMAEL, LES TROIS AUTRES CHEFS DES LÉVITES, LE CHOEUR.

JOSABETH, embrassant Joas.

O roi, fils de David!

JOAS.

O mon unique mère!
Venez, cher Zacharie, embrasser votre frère.

JOSABETH, à Zacharie.

Aux pieds de votre roi prosternez-vous, mon fils.

(Zacharie se jette aux pieds de Joas.)

JOAD, pendant qu'ils s'embrassent.

Enfants, ainsi toujours puissiez-vous être unis[1]!

JOSABETH, à Joas.

Vous savez donc quel sang vous a donné la vie!

JOAS.

Et je sais quelle main sans vous me l'eût ravie.

JOSABETH.

De votre nom, Joas, je puis donc vous nommer.

JOAS.

Joas ne cessera jamais de vous aimer.

LE CHOEUR.

Quoi! c'est là...

JOSABETH.

C'est Joas.

JOAD.

Écoutons ce lévite.

[1] Joas, dans la suite ingrat et rebelle envers Dieu, fit périr Zacharie, fils et successeur de celui qui lui avoit servi de père. Si le vers de Joad étoit une prophétie, elle refroidiroit l'intérêt que Joas inspire; mais ce n'est qu'un souhait; les personnages ignorent, et les spectateurs sont supposés ignorer en ce moment ce qui se passa trente ans après. (G.)

SCÈNE V.

JOAS, JOAD, JOSABETH, ZACHARIE, SALOMITH, AZARIAS, ISMAEL, LES TROIS AUTRES CHEFS DES LÉVITES, UN LEVITE, LE CHOEUR.

UN LÉVITE.

J'ignore contre Dieu quel projet on médite[1];
Mais l'airain menaçant frémit de toutes parts;
On voit luire des feux parmi des étendards,
Et sans doute Athalie assemble son armée :
Déja même au secours toute voie est fermée;
Déja le sacré mont, où le temple est bâti,
D'insolents Tyriens est partout investi;
L'un d'eux, en blasphémant, vient de nous faire entendre
Qu'Abner est dans les fers, et ne peut nous défendre.

JOSABETH, à Joas.

Cher enfant, que le ciel en vain m'avoit rendu,
Hélas! pour vous sauver j'ai fait ce que j'ai pu :
Dieu ne se souvient plus de David votre père!

JOAD, à Josabeth.

Quoi! vous ne craignez pas d'attirer sa colère
Sur vous et sur ce roi si cher à votre amour?
Et quand Dieu, de vos bras l'arrachant sans retour,
Voudroit que de David la maison fût éteinte,
N'êtes-vous pas ici sur la montagne sainte
Où le père des Juifs sur son fils innocent[2]
Leva sans murmurer un bras obéissant,
Et mit sur un bûcher ce fruit de sa vieillesse,
Laissant à Dieu le soin d'accomplir sa promesse,
Et lui sacrifiant, avec ce fils aîné,
Tout l'espoir de sa race, en lui seul renfermé?

[1] A peine Joas est-il couronné, à peine le spectateur a-t-il eu le temps de se livrer à des impressions si douces, que le poëte vient jeter la terreur tout au travers de cette pompe et de cette allégresse. Cette marche est parfaite. (L.)

[2] Abraham. (*Note de Racine.*)

Amis, partageons-nous : qu'Ismaël en sa garde[1]
Prenne tout le côté que l'orient regarde ;
Vous, le côté de l'ourse ; et vous, de l'occident ;
Vous, le midi. Qu'aucun, par un zèle imprudent,
Découvrant mes desseins, soit prêtre, soit lévite,
Ne sorte avant le temps, et ne se précipite ;
Et que chacun enfin, d'un même esprit poussé[2],
Garde en mourant le poste où je l'aurai placé.
L'ennemi nous regarde, en son aveugle rage,
Comme de vils troupeaux réservés au carnage,
Et croit ne rencontrer que désordre et qu'effroi.
Qu'Azarias partout accompagne le roi.
(à Joas.)
Venez, cher rejeton d'une vaillante race,
Remplir vos défenseurs d'une nouvelle audace ;
Venez du diadème à leurs yeux vous couvrir,
Et périssez du moins en roi, s'il faut périr.
(à un lévite.)
Suivez-le, Josabeth. Vous, donnez-moi ces armes.
(au chœur.)
Enfants, offrez à Dieu vos innocentes larmes.

SCÈNE VI.

SALOMITH, LE CHOEUR.

TOUT LE CHOEUR chante.

Partez, enfants d'Aaron, partez :
Jamais plus illustre querelle
De vos aïeux n'arma le zèle.
Partez, enfants d'Aaron, partez :
C'est votre roi, c'est Dieu pour qui vous combattez.

1 « La troisième partie de vous tous, prêtres, lévites et portiers, qui venez pour faire votre semaine dans le temple, gardera les portes ; l'autre troisième partie se placera vers le palais du roi, et la troisième à la porte que l'on nomme du Fondement ; le reste du peuple se tiendra dans le parvis de la maison du Seigneur. » (*Paral.*, l. II, ch. XXIII, vers. 5.)

2 *Poussé* n'est pas noble, ni digne de la situation. (Acad.)

UNE VOIX, seule.

Où sont les traits que tu lances,
Grand Dieu, dans ton juste courroux ?
N'es-tu plus le Dieu jaloux ?
N'es-tu plus le Dieu des vengeances ?

UNE AUTRE.

Où sont, Dieu de Jacob, tes antiques bontés ?
Dans l'horreur qui nous environne,
N'entends-tu que la voix de nos iniquités ?
N'es-tu plus le Dieu qui pardonne ?

TOUT LE CHOEUR.

Où sont, Dieu de Jacob, tes antiques bontés ?

UNE VOIX, seule.

C'est à toi que dans cette guerre
Les flèches des méchants prétendent s'adresser.
« Faisons, disent-ils, cesser
« Les fêtes de Dieu sur la terre [1] ;
« De son joug importun délivrons les mortels ;
« Massacrons tous ses saints ; renversons ses autels :
« Que de son nom, que de sa gloire
« Il ne reste plus de mémoire ;
« Que ni lui ni son Christ ne règnent plus sur nous. »

TOUT LE CHOEUR.

Où sont les traits que tu lances,
Grand Dieu, dans ton juste courroux ?
N'es-tu plus le Dieu jaloux ?
N'es-tu plus le Dieu des vengeances ?

UNE VOIX, seule.

Triste reste de nos rois,
Chère et dernière fleur d'une tige si belle,
Hélas ! sous le couteau d'une mère cruelle
Te verrons-nous tomber une seconde fois ?
Prince aimable, dis-nous si quelque ange, au berceau,
Contre tes assassins prit soin de te défendre ;
Ou si dans la nuit du tombeau
La voix du Dieu vivant a ranimé ta cendre ?

[1] « Quiescere faciamus omnes dies festos Dei a terra. » (Ps LXXIII, vers. 8.)

UNE AUTRE.

D'un père et d'un aïeul contre toi révoltés,
Grand Dieu, les attentats lui sont-ils imputés ?
Est-ce que sans retour ta pitié l'abandonne ?

LE CHOEUR.

Où sont, Dieu de Jacob, tes antiques bontés ?
N'es-tu plus le Dieu qui pardonne ?

UNE DES FILLES DU CHOEUR, sans chanter.

Chères sœurs, n'entendez-vous pas
Des cruels Tyriens la trompette qui sonne ?

SALOMITH.

J'entends même les cris des barbares soldats,
Et d'horreur j'en frissonne,
Courons, fuyons, retirons-nous
A l'ombre salutaire
Du redoutable sanctuaire.

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE CINQUIÈME.

SCÈNE I.

ZACHARIE, SALOMITH, LE CHOEUR.

SALOMITH.

Cher Zacharie, hé bien! que nous apprenez-vous[1]?

ZACHARIE.

Redoublez au Seigneur votre ardente prière :
Peut-être nous touchons à notre heure dernière ;
Pour l'horrible combat, ma sœur, l'ordre est donné.

SALOMITH.

Que fait Joas?

ZACHARIE.

Joas vient d'être couronné :
Le grand prêtre a sur lui répandu l'huile sainte.
O ciel! dans tous les yeux quelle joie étoit peinte
A l'aspect de ce roi racheté du tombeau!
Ma sœur, on voit encor la marque du couteau;
On voit paraître aussi sa fidèle nourrice,
Qui, cachée en un coin de ce vaste édifice,
Gardoit ce cher dépôt, et n'avoit de ses soins
Que les yeux de ma mère et que Dieu pour témoins.
Nos lévites pleuroient de joie et de tendresse.
Et mêloient leurs sanglots à leurs cris d'allégresse.
Lui, parmi ces transports, affable et sans orgueil[2],
A l'un tendoit la main, flattoit l'autre de l'œil,

1 Ce vers, qui ne trouve sa rime que dans le chœur qui termine l'acte précédent, indique qu'il n'y a jamais d'entr'acte dans cette pièce (quand on la joue avec les chœurs), que la scène n'y est jamais vide, et que Salomith doit aller au-devant de Zacharie à l'instant même où les filles du chœur se retirent dans l'enceinte intérieure. (L.)

2 Le mot *affable* étoit alors nouveau. Il fut condamné par Patru, mais Racine le consacra par l'heureux emploi qu'il en fit.

Juroit de se régler par leurs avis sincères,
Et les appeloit tous ses pères ou ses frères.

SALOMITH.

Ce secret au dehors est-il aussi semé ?

ZACHARIE.

Ce secret dans le temple est encor renfermé.
Des enfants de Lévi la troupe partagée
Dans un profond silence aux portes s'est rangée.
Tous doivent à la fois précipiter leurs pas,
Et crier pour signal : Vive le roi Joas !
Mais mon père défend que le roi se hasarde,
Et veut qu'Azarias demeure pour sa garde.
Cependant Athalie, un poignard à la main,
Rit des foibles remparts de nos portes d'airain.
Pour les rompre, elle attend les fatales machines,
Et ne respire enfin que sang et que ruines.
Quelques prêtres, ma sœur, ont d'abord proposé
Qu'en un lieu souterrain, par nos pères creusé,
On renfermât du moins notre arche précieuse.
« O crainte, a dit mon père, indigne, injurieuse !
« L'arche qui fit tomber tant de superbes tours,
« Et força le Jourdain de rebrousser son cours,
« Des dieux des nations tant de fois triomphante,
« Fuiroit donc à l'aspect d'une femme insolente ! »
Ma mère, auprès du roi, dans un trouble mortel,
L'œil tantôt sur ce prince et tantôt vers l'autel[1],
Muette, et succombant sous le poids des alarmes,
Aux yeux les plus cruels arracheroit des larmes.
Le roi de temps en temps la presse entre ses bras,
La flatte... Chères sœurs, suivez toutes mes pas ;
Et, s'il faut aujourd'hui que notre roi périsse,
Allons, qu'un même sort avec lui nous unisse.

SALOMITH.

Quelle insolente main frappe à coups redoublés ?
Qui fait courir ainsi ces lévites troublés ?

[1] Il est à remarquer que, dans ce sujet si simple, tout est tableau. Quand le tableau n'est pas sur la scène, il est dans les vers du poëte. Joad, Josabeth, Joas, ne sont pas là, et on les voit comme s'ils y étoient, chacun d'eux avec les traits qui leur conviennent. (L.)

Quelle précaution leur fait cacher leurs armes?
Le temple est-il forcé?

ZACHARIE.

Dissipez vos alarmes :
Dieu nous envoie Abner.

SCÈNE II.

JOAD, JOSABETH, ZACHARIE, SALOMITH, ABNER, ISMAEL, DEUX LEVITES, LE CHOEUR.

JOAD.

En croirai-je mes yeux,
Cher Abner? Quel chemin a pu jusqu'en ces lieux
Vous conduire au travers d'un camp qui nous assiége?
On disoit que d'Achab la fille sacrilége
Avoit, pour assurer ses projets inhumains,
Chargé d'indignes fers vos généreuses mains.

ABNER.

Oui, seigneur, elle a craint mon zèle et mon courage;
Mais c'est le moindre prix que me gardoit sa rage.
Dans l'horreur d'un cachot, par son ordre enfermé,
J'attendois que, le temple en cendre consumé,
De tant de flots de sang non encor assouvie,
Elle vînt m'affranchir d'une importune vie,
Et retrancher des jours qu'auroit dû mille fois
Terminer la douleur de survivre à mes rois.

JOAD.

Par quel miracle a-t-on obtenu votre grace?

ABNER.

Dieu dans ce cœur cruel sait seul ce qui se passe.
Elle m'a fait venir; et d'un air égaré :
« Tu vois de mes soldats tout ce temple entouré,
« Dit-elle; un fer vengeur va le réduire en cendre [1],
« Et ton Dieu contre moi ne le sauroit défendre.
« Ses prêtres toutefois, mais il faut se hâter,

[1] Un fer peut réduire en poussière, mais il ne peut réduire en cendre.

« A deux conditions peuvent se racheter :
« Qu'avec Éliacin on mette en ma puissance
« Un trésor dont je sais qu'ils ont la connaissance,
« Par votre roi David autrefois amassé,
« Sous le sceau du secret au grand prêtre laissé.
« Va, dis-leur qu'à ce prix je leur permets de vivre[1]. »

JOAD.

Quel conseil, cher Abner, croyez-vous qu'on doit suivre ?

ABNER.

Et tout l'or de David, s'il est vrai qu'en effet[2]
Vous gardiez de David quelque trésor secret;
Et tout ce que des mains de cette reine avare
Vous avez pu sauver et de riche et de rare,
Donnez-le. Voulez-vous que d'impurs assassins
Viennent briser l'autel, brûler les chérubins[3],
Et, portant sur notre arche une main téméraire,
De votre propre sang souiller le sanctuaire ?

JOAD.

Mais siéroit-il, Abner, à des cœurs généreux

[1] On a blâmé le choix qu'Athalie fait d'Abner pour porter au grand prêtre ses dernières propositions; elle ne pouvoit pas en faire un meilleur; car elle a craint de perdre le trésor dans le pillage du temple, comme elle l'avoue ici; et si quelqu'un pouvoit engager l'inflexible Joad à des mesures de conciliation, c'étoit certainement Abner. Tel est l'avantage d'un plan bien conçu, que chaque objection y fait découvrir un mérite, et que l'injustice des critiques montre la sagesse de l'auteur. (L.)

[2] Cette invention d'*un trésor caché*, qui est de l'auteur, est très ingénieuse. Il s'ensuit qu'Athalie, trompée par son *avarice*, a l'air de se précipiter elle-même dans le piége au lieu d'y être attirée par Joad. Il n'y songeoit nullement; il vouloit même aller *la chercher jusque dans son palais*, mais elle vient se livrer entre ses mains. Il voit que c'est Dieu qui la conduit à sa perte, et il laisse faire Dieu et *son ennemie*. C'est ce que Louis Racine a très bien senti et expliqué. (L.)

[3] *D'impurs assassins*, les Tyriens qui composoient l'armée d'Athalie : tous les incirconcis étoient impurs. *Brûler les chérubins*. « Il (Salomon) fit dans l'Oracle (le sanctuaire) deux chérubins de bois d'olivier, qui avoient dix coudées de haut. » (*Rois*, liv. III, ch. VI, vers. 23.) Ces deux chérubins couvroient l'arche de leurs ailes, et enfermoient l'arche et les deux autres chérubins d'or que Moïse avoit placés au-dessus. (G.)

De livrer au supplice un enfant malheureux,
Un enfant que Dieu même à ma garde confie,
Et de nous racheter aux dépens de sa vie?

ABNER.

Hélas! Dieu voit mon cœur. Plût à ce Dieu puissant
Qu'Athalie oubliât un enfant innocent,
Et que du sang d'Abner sa cruauté contente
Crût calmer par ma mort le ciel, qui la tourmente!
Mais que peuvent pour lui vos inutiles soins?
Quand vous péririez tous, en périra-t-il moins?
Dieu vous ordonne-t-il de tenter l'impossible?
Pour obéir aux lois d'un tyran inflexible,
Moïse, par sa mère au Nil abandonné,
Se vit, presque en naissant, à périr condamné;
Mais Dieu, le conservant contre toute espérance,
Fit par le tyran même élever son enfance.
Qui sait ce qu'il réserve à votre Éliacin;
Et si, lui préparant un semblable destin,
Il n'a point de pitié déja rendu capable
De nos malheureux rois l'homicide implacable?
Du moins, et Josabeth comme moi l'a pu voir,
Tantôt à son aspect je l'ai vu s'émouvoir[1];
J'ai vu de son courroux tomber la violence.
Princesse, en ce péril vous gardez le silence!
Hé quoi! pour un enfant qui vous est étranger
Souffrez-vous que sans fruit Joad laisse égorger
Vous, son fils, tout ce peuple, et que le feu dévore
Le seul lieu sur la terre où Dieu veut qu'on l'adore?
Que feriez-vous de plus, si des rois vos aïeux
Ce jeune enfant étoit un reste précieux?

JOSABETH, tout bas à Joad.

Pour le sang de ses rois vous voyez sa tendresse:

[1] Suivant la remarque de l'Académie, la grammaire exigeoit *je l'ai vue s'émouvoir,* j'ai vu *elle* qui s'émouvoit. Voltaire a fait la même faute dans la scène II de l'acte IV de *Tancrède;* mais on sait que Voltaire prétendoit que si dans ce cas on ne laissoit pas aux poëtes la liberté de faire le participe déclinable ou indéclinable à volonté, ils *devoient* renoncer à faire des vers. Malgré cette décision, la règle *subsiste,* même pour les poëtes.

Que ne lui parlez-vous ?

JOAD.

Il n'est pas temps, princesse [1].

ABNER.

Le temps est cher, seigneur, plus que vous ne pensez.
Tandis qu'à me répondre ici vous balancez,
Mathan, près d'Athalie, étincelant de rage,
Demande le signal et presse le carnage.
Faut-il que je me mette à vos sacrés genoux ?
Au nom du lieu si saint qui n'est ouvert qu'à vous,
Lieu terrible où de Dieu la majesté repose,
Quelque dure que soit la loi qu'on vous impose,
De ce coup imprévu songeons à nous parer.
Donnez-moi seulement le temps de respirer.
Demain, dès cette nuit, je prendrai des mesures
Pour assurer le temple et venger ses injures.
Mais je vois que mes pleurs et que mes vains discours
Pour vous persuader sont un foible secours ;
Votre austère vertu n'en peut être frappée :
Hé bien ! trouvez-moi donc quelque arme, quelque épée,
Et qu'aux portes du temple, où l'ennemi m'attend
Abner puisse du moins mourir en combattant.

JOAD.

Je me rends. Vous m'ouvrez un avis que j'embrasse :
De tant de maux, Abner, détournons la menace.
Il est vrai, de David un trésor est resté [2],

[1] Quelle fidélité dans la peinture des mœurs ! Josabeth, vive et sensible, veut que le grand prêtre mette Abner dans sa confidence ; le grand prêtre, impassible, oppose à l'impatience le calme d'une prudence consommée. (G.)

[2] Nul doute que la conduite du grand prêtre, en cette occasion, ne soit dramatique et conforme à la prudence humaine. Mais le poëte avoit à se justifier d'avoir prêté à un pontife inspiré un moyen qui paroît contraire à l'esprit de Dieu. Racine, qui prévoyoit l'objection, avoit préparé d'avance la réponse. Parmi ses manuscrits conservés à la bibliothèque Royale, on trouve le recueil des matériaux qu'il avoit amassés pour construire le plan et motiver les incidents de cette tragédie. Voici la note relative *au trésor de David :* « Pour justifier l'équivoque du grand prêtre si on l'attaque : 1º « Solvite templum « hoc, et in tribus diebus excitabo illud. » (S. JOANN., cap. II,

La garde en fut commise à ma fidélité;
C'étoit des tristes Juifs l'espérance dernière,
Que mes soins vigilants cachoient à la lumière
Mais puisqu'à votre reine il le faut découvrir,
Je vais la contenter, nos portes vont s'ouvrir.
De ses plus braves chefs qu'elle entre accompagnée;
Mais de nos saints autels qu'elle tienne éloignée
D'un ramas d'étrangers l'indiscrète fureur :
Du pillage du temple épargnez-moi l'horreur.
Des prêtres, des enfants lui feroient-ils quelque ombre [1]?
De sa suite avec vous qu'elle règle le nombre [2].

vers. 17.) * 2º Martyre de saint Laurent, à qui le juge demanda les trésors de l'église : « A quo cum quærerentur thesauri ecclesiæ, promisit demonstraturum se. Sequenti die pauperes duxit. Interrogatus ubi essent thesauri quos promiserat, ostendit pauperes dicens : Hi sunt thesauri ecclesiæ... Laurentius pro singulari suæ interpretationis vivacitate sacram martyrii accepit coronam. » (S. AMBR., *de Offic.*) Dans Prudence, saint Laurent demande du temps pour calculer la somme. Saint Augustin même, si ennemi du mensonge, loue ce mot de saint Laurent : « Hæ sunt divitiæ ecclesiæ. » (*Serm.* 303.) Dieu a trompé exprès Pharaon. (*Sinops.*) Dieu dit à Moïse, Dites à Pharaon : « Dimitte populum meum ut sacrificet mihi in deserto ; » et chap. VIII, Pharaon répond : « Ego dimittam vos ut sacrificetis Domino Deo vestro in deserto ; verumtamen longius ne abeatis. » Une autre fois, Pharaon dit : Sacrifiez ici, Moïse répond : Nos victimes sont vos dieux. « Abominationes Ægyptiorum immolabimus Domino. » Donc Dieu vouloit faire sortir le peuple tout à fait; et Pharaon ne l'entendoit pas ainsi. (G.)

[1] Selon le dictionnaire de l'Académie, on dit figurément d'un homme qui se défie de tout, que *tout lui fait ombre*. Racine a donc pu se servir de ce mot dans le sens de *faire ombrage*, et les académiciens à qui l'on doit les remarques sur *Athalie* n'avoient pas consulté leur dictionnaire lorsqu'ils ont condamné cette expression.

[2] Athalie entrant accompagnée de ses plus braves chefs, soutenue d'une escorte de ses plus fidèles guerriers, n'a point l'air d'une femme surprise sans défense et massacrée par trahison. Il semble qu'elle pouvoit, avec sa suite, se défendre contre des prêtres et des enfants ; mais, à l'aspect de leur véritable roi, ses partisans l'abandonnent, et la seule

* Jésus-Christ parloit de sa mort et de sa résurrection d'une manière figurée; *les Juifs* prirent ses paroles au sens propre, et l'accusèrent devant Pilate *d'avoir dit* qu'il pouvoit détruire le temple de Dieu.

Et quant à cet enfant si craint, si redouté,
De votre cœur, Abner, je connais l'équité,
Je vous veux devant elle expliquer sa naissance :
Vous verrez s'il le faut remettre en sa puissance;
Et je vous ferai juge entre Athalie et lui.

ABNER.

Ah! je le prends déja, seigneur, sous mon appui [1].
Ne craignez rien. Je cours vers celle qui m'envoie.

SCÈNE III.

JOAD, JOSABETH, ZACHARIE, SALOMITH, ISMAEL,
DEUX LÉVITES, LE CHŒUR.

JOAD.

Grand Dieu! voici ton heure, on t'amène ta proie [2]!
Ismaël, écoutez.

(Il lui parle à l'oreille.)

JOSABETH.

Puissant maître des cieux,
Remets-lui le bandeau dont tu couvris ses yeux

nouvelle du couronnement de Joas disperse cette armée composée d'étrangers et d'infidèles Hébreux. (G.)

[1] On ne dit point *prendre sous son appui*, quoique *appui* signifie *protection*. Ces deux termes doivent s'employer avec des verbes différents. (*Acad.*)

[2] Quelle énergie dans cette expression, *ta proie!* Elle paroitroit même trop hardie, si les livres saints n'étoient pas remplis de figures non moins extraordinaires pour exprimer les terribles vengeances du Seigneur. Quel moment que celui où le spectateur attend Athalie dans le temple! Quelle terreur et quelle émotion ne font pas éprouver les préparatifs que l'on fait pour recevoir l'implacable ennemie de David et de son héritier! Avec quel intérêt on écoute les ordres que le grand prêtre donne aux lévites! Enfin quel spectacle que celui du jeune roi, qui monte sur le trône à l'instant même où Athalie arrive pour lui ôter la vie! Dans une pièce aussi excellente, le commentaire ne peut être souvent qu'une suite de formules d'admiration; le critique qui essaie d'entrer dans l'explication de ces beautés toujours nouvelles se transforme insensiblement en panégyriste. (G.)

Lorsque, lui dérobant tout le fruit de son crime,
Tu cachas dans mon sein cette tendre victime.

JOAD.

Allez, sage Ismaël, ne perdez point de temps;
Suivez de point en point ces ordres importants;
Surtout qu'à son entrée, et que sur son passage
Tout d'un calme profond lui présente l'image.
Vous, enfants, préparez un trône pour Joas;
Qu'il s'avance suivi de nos sacrés soldats.
Faites venir aussi sa fidèle nourrice,
Princesse, et de vos pleurs que la source tarisse.

(à un lévite.)

Vous, dès que cette reine, ivre d'un fol orgueil,
De la porte du temple aura passé le seuil,
Qu'elle ne pourra plus retourner en arrière,
Prenez soin qu'à l'instant la trompette guerrière
Dans le camp ennemi jette un subit effroi:
Appelez tout le peuple au secours de son roi;
Et faites retentir jusques à son oreille
De Joas conservé l'étonnante merveille.
Il vient.

SCÈNE IV.

JOAD, JOSABETH, ZACHARIE, SALOMITH, JOAS, AZARIAS, TROUPE DE PRÊTRES ET DE LÉVITES, LE CHOEUR.

JOAD continue.

Lévites saints, prêtres de notre Dieu [1],
Partout sans vous montrer environnez ce lieu;
Et, laissant à mes soins gouverner votre zèle,

[1] « Que les lévites demeurent toujours auprès de la personne du roi avec leurs armes. » (*Paral.*, liv. II, ch. XXIII, vers. 7.) Que d'ordres différents le grand prêtre a donnés dans le même instant, sans paroître ému! Il a envoyé Ismaël, il a fait préparer le trône de Joas et appeler sa nourrice, il a ordonné la proclamation quand il en sera temps; maintenant il range les lévites qui doivent attendre Athalie, il rassure la timide Josabeth, il promet la victoire à Joas; il a dit à Dieu: *On t'amène ta proie*; il n'en doute point. (L. R.)

Pour paraître attendez que ma voix vous appelle.

(Ils se cachent tous.)

Roi, je crois qu'à vos vœux cet espoir est permis,
Venez voir à vos pieds tomber vos ennemis.
Celle dont la fureur poursuivit votre enfance
Vers ces lieux à grands pas pour vous perdre s'avance :
Mais ne la craignez point : songez qu'autour de vous
L'ange exterminateur est debout avec nous.
Montez sur votre trône, et... Mais la porte s'ouvre :
Permettez un moment que ce voile vous couvre.

(Il tire un rideau.)

Vous changez de couleur, princesse !

JOSABETH.

Ah ! sans pâlir,
Puis-je voir d'assassins le temple se remplir ?
Quoi ! ne voyez-vous pas quelle nombreuse escorte...

JOAD.

Je vois que du saint temple on referme la porte :
Tout est en sûreté.

SCÈNE V.

JOAS, ATHALIE, JOAD, JOSABETH, ABNER, SUITE D'ATHALIE.

(Joas est caché derrière le rideau.)

ATHALIE, à Joad.

Te voilà, séducteur,
De ligues, de complots, pernicieux auteur,
Qui dans le trouble seul as mis tes espérances,
Éternel ennemi des suprêmes puissances !
En l'appui de ton Dieu tu t'étois reposé :
De ton espoir frivole es-tu désabusé ?
Il laisse en mon pouvoir et ton temple et ta vie.
Je devrois sur l'autel où ta main sacrifie
Te... Mais du prix qu'on m'offre il faut me contenter [1].

[1] Il étoit impossible d'imiter d'une manière plus heureuse et plus naturelle le *quos ego* de Virgile. (G.)

Ce que tu m'as promis, songe à l'exécuter :
Cet enfant, ce trésor qu'il faut qu'on me remette,
Où sont-ils?

JOAD.

Sur-le-champ tu seras satisfaite :
Je te les vais montrer l'un et l'autre à la fois.

(Le rideau se tire. On voit Joas sur son trône ; sa nourrice est à genoux à sa droite ; Azarias, l'épée à la main, est debout à sa gauche ; et près de lui, Zacharie et Salomith sont à genoux sur les degrés du trône ; plusieurs lévites, l'épée à la main, sont rangés sur les côtés.)

Paraissez, cher enfant, digne sang de nos rois [1].
Connais-tu l'héritier du plus saint des monarques,
Reine? De ton poignard connais du moins ces marques.
Voilà ton roi, ton fils, le fils d'Ochosias.
Peuples, et vous Abner, reconnoissez Joas.

ABNER.

Ciel!

ATHALIE, à Joad.

Perfide!

JOAD.

Vois-tu cette Juive fidèle
Dont tu sais bien qu'alors il suçoit la mamelle?
Il fut par Josabeth à ta rage enlevé :
Ce temple le reçut, et Dieu l'a conservé.
Des trésors de David voilà ce qui me reste.

ATHALIE.

Ta fourbe, à cet enfant, traître, sera funeste.
D'un fantôme odieux, soldats, délivrez-moi.

JOAD.

Soldats du Dieu vivant, défendez votre roi [2].

[1] Je ne connois point de plus grand coup de théâtre. Voltaire a dit que le dernier tableau de *Rodogune* étoit *plus fort*. Oui, de terreur et d'horreur ; mais celui-ci réunit la terreur, l'attendrissement, la pompe, et la majesté. Cette pièce me semble, sous tous les rapports, le chef-d'œuvre de l'esprit humain. (L.)

[2] Ce vers embrase le théâtre, électrise le spectateur. Pourquoi? *parceque* ce roi est un enfant, et que cet enfant est devenu le nôtre *pendant* toute la pièce. Voilà ce que personne n'avoit même imaginé *possible*. (L.)

(Le fond du théâtre s'ouvre : on voit le dedans du temple; et les lévites armés entrent de tous côtés sur la scène.)

ATHALIE.

Où suis-je? O trahison! ô reine infortunée! [1]
D'armes et d'ennemis je suis environnée!

JOAD.

Tes yeux cherchent en vain, tu ne peux échapper,
Et Dieu de toutes parts a su t'envelopper.
Ce Dieu que tu bravois en nos mains t'a livrée :
Rends-lui compte du sang dont tu t'es enivrée.

ATHALIE.

Quoi! la peur a glacé mes indignes soldats!
Lâche Abner, dans quel piége as-tu conduit mes pas [2]?

ABNER.

Reine, Dieu m'est témoin...

ATHALIE.

Laisse là ton Dieu, traître,
Et venge-moi.

ABNER, se jetant aux pieds de Joas.

Sur qui? Sur Joas! sur mon maître!

ATHALIE.

Lui Joas! lui ton roi! Songez, méchants, songez
Que mes armes encor vous tiennent assiégés.
J'entends à haute voix tout mon camp qui m'appelle.
On vient à mon secours : tremblez, troupe rebelle!

1 « Athalie entendit le bruit du peuple qui accouroit; et entrant parmi la foule dans le temple du Seigneur, elle vit le roi assis sur son trône, suivant la coutume, et les chantres et les trompettes auprès de lui, et tout le peuple dans la réjouissance et sonnant de la trompette. Alors elle déchira ses vêtements, et elle s'écria : Trahison! trahison! » (*Rois*, liv. IV, ch. XI, vers. 13, 14.)

2 Le spectateur sent combien ce reproche est injuste, puisque Abner ne savoit rien; et c'est encore une des raisons qui font voir combien le silence que Joad a gardé avec lui étoit habilement ménagé par le poëte. Si Abner eût été instruit, c'est alors qu'il auroit joué un rôle *peu digne* d'un guerrier, comme un critique le dit très injustement, puisque Abner ne fait que ce que doit faire un guerrier fidèle et brave, qui se range auprès de son roi. Et remarquez qu'au moment où il tire l'épée, l'événement est encore incertain, comme Athalie le dit elle-même, et que le temple peut être forcé. (L.)

SCÈNE VI.

JOAS, ATHALIE, JOAD, ISMAEL, ET TOUS LES ACTEURS DE LA SCÈNE PRÉCÉDENTE.

ISMAEL, à Joad.

Seigneur, le temple est libre, et n'a plus d'ennemis :
L'étranger est en fuite, et le Juif est soumis.
Comme le vent dans l'air dissipe la fumée,
La voix du Tout-Puissant a chassé cette armée.
Nos lévites, du haut de nos sacrés parvis,
D'Ochosias au peuple ont annoncé le fils,
Ont conté son enfance au glaive dérobée [1],
Et la fille d'Achab dans le piége tombée.
Partout en même temps la trompette a sonné :
Et ses sons et leurs cris dans son camp étonné
Ont répandu le trouble et la terreur subite
Dont Gédéon frappa le fier Madianite.
Les Tyriens, jetant armes et boucliers,
Ont, par divers chemins, disparu les premiers;
Quelques Juifs éperdus ont aussi pris la fuite [2];
Mais, de Dieu sur Joas admirant la conduite,
Le reste à haute voix s'est pour lui déclaré.
Enfin, d'un même esprit tout le peuple inspiré,
Femmes, vieillards, enfants, s'embrassant avec joie [3],
Bénissent le Seigneur et celui qu'il envoie.
Tous chantent de David le fils ressuscité.
Baal est en horreur dans la sainte cité ;

1 S'il étoit possible de s'arrêter aux détails dans un tableau qui réunit tant d'effets, on pourroit faire remarquer toute l'élégance de cette langue poétique : *ont conté son enfance,* etc. (L.)

2 Dans cette belle peinture de la joie publique, le poëte n'oublie pas de faire remarquer que *quelques Juifs éperdus* ont pris la fuite. Il a été dit, au commencement de la pièce, que plusieurs étoient du parti d'Athalie, et adoroient Baal. Plus on examine cette pièce, plus on remarque l'ordre dans lequel tout se suit. (L. R.)

3 « Tout le peuple fit une grande réjouissance, et la ville demeura en paix. » (*Rois,* liv. IV, ch. XI, vers. 20.)

De son temple profane on a brisé les portes;
Mathan est égorgé [2].

ATHALIE.

Dieu des Juifs, tu l'emportes [3]!
Oui, c'est Joas; je cherche en vain à me tromper :
Je reconnois l'endroit où je le fis frapper;
Je vois d'Ochosias et le port et le geste;
Tout me retrace enfin un sang que je déteste.
David, David triomphe; Achab seul est détruit.
Impitoyable Dieu, toi seul as tout conduit!
C'est toi qui, me flattant d'une vengeance aisée,
M'as vingt fois en un jour à moi-même opposée :
Tantôt pour un enfant excitant mes remords,
Tantôt m'éblouissant de tes riches trésors,
Que j'ai craint de livrer aux flammes, au pillage.
Qu'il règne donc ce fils, ton soin et ton ouvrage;
Et que, pour signaler son empire nouveau,
On lui fasse en mon sein enfoncer le couteau!
Voici ce qu'en mourant lui souhaite sa mère [4] :
Que dis-je, souhaiter! Je me flatte, j'espère
Qu'indocile à ton joug, fatigué de ta loi,
Fidèle au sang d'Achab, qu'il a reçu de moi,
Conforme à son aïeul, à son père semblable,
On verra de David l'héritier détestable

[1] « Et tout le peuple étant entré dans le temple de Baal, ils renversèrent ses autels, brisèrent ses images en cent pièces, et tuèrent Mathan, prêtre de Baal, devant l'autel. » (*Rois*, liv. IV, ch. XI, vers. 18.)

[2] Cette exclamation est sublime ; c'est le *Christe, vicisti !* de Julien l'apostat. (L. B.) — La tragédie tout entière n'est que le tableau du combat de Dieu contre Athalie, combat dans lequel Dieu daigne s'engager pour instruire les rois, consoler les opprimés, et faire trembler les oppresseurs. (G.)

[3] L'atrocité des crimes d'Athalie, le sang de ses enfants dans lequel elle s'est baignée sans pitié, la volonté de Dieu, dont le grand prêtre est l'interprète, sauvent tout l'odieux qui pourroit résulter pour Joas de commencer son règne par le meurtre de son aïeule. Quelle fierté, quelle énergie dans ces imprécations ! Ce ne sont pas de vaines déclamations : l'histoire nous apprend qu'elles ne furent que trop accomplies. (G.)

Abolir tes honneurs, profaner ton autel,
Et venger Athalie, Achab et Jézabel.

(Athalie sort, les lévites la suivent.)

JOAD.

Qu'à l'instant hors du temple elle soit emmenée [1],
Et que la sainteté n'en soit pas profanée.
Allez, sacrés vengeurs de vos princes meurtris [2],
De leur sang par sa mort faire cesser les cris.
Si quelque audacieux embrasse sa querelle,
Qu'à la fureur du glaive on le livre avec elle.

SCÈNE VII.

JOAS, JOAD, JOSABETH, ABNER, ET TOUS LES ACTEURS DE LA SCÈNE PRÉCÉDENTE.

JOAS, descendu de son trône.

Dieu, qui voyez mon trouble et mon affliction,
Détournez loin de moi sa malédiction,
Et ne souffrez jamais qu'elle soit accomplie :
Faites que Joas meure avant qu'il vous oublie.

JOAD, aux lévites.

Appelez tout le peuple, et montrons-lui son roi :
Qu'il lui vienne en ses mains renouveler sa foi.
Roi, prêtres, peuple, allons, pleins de reconnoissance,

1 « Alors Joïada fit ce commandement aux centurions qui commandoient les troupes, et leur dit : Emmenez-la hors du temple ; et si quelqu'un la suit, qu'il soit tué par l'épée : car le pontife avoit dit : Qu'on ne la tue pas dans le temple du Seigneur. Les officiers se saisirent donc de sa personne, et elle fut tuée en ce lieu-là. » (*Rois*, liv. IV, ch. XI, vers. 15 et 16.)

2 Comme de *meurtre* on a fait *meurtri*, il étoit naturel que l'un conservât le sens de l'autre, et c'est ce qui a eu lieu d'abord. Mais l'usage, qu'on ne peut pas toujours expliquer, en a décidé autrement, et depuis longtemps *meurtrir* ne signifie plus que *faire des meurtrissures, des contusions*. « Ils l'ont *meurtri* de coups. » Les Anglois, plus conséquents, disent dans un même sens les deux mots *murder* et *murdered*. (L.)

De Jacob avec Dieu confirmer l'alliance,
Et, saintement confus de nos égarements,
Nous rengager à lui par de nouveaux serments.
Abner, auprès du roi reprenez votre place.

SCÈNE VIII.

JOAS, JOAD, UN LÉVITE, ET TOUS LES ACTEURS DE LA SCÈNE PRÉCÉDENTE.

JOAD, au lévite.

Hé bien! de cette impie a-t-on puni l'audace?

LE LEVITE.

Le fer a de sa vie expié les horreurs.
Jérusalem, longtemps en proie à ses fureurs,
De son joug odieux à la fin soulagée,
Avec joie en son sang la regarde plongée.

JOAD.

Par cette fin terrible, et due à ses forfaits,
Apprenez, roi des Juifs, et n'oubliez jamais
Que les rois dans le ciel ont un juge sévère,
L'innocence un vengeur, et l'orphelin un père [1]

[1] Cette pièce est regardée avec raison comme le modèle le plus parfait de la tragédie. On est étonné de ce que son mérite a été reconnu si tard. On peut s'étonner aussi de ce qu'il a été enfin si généralement reconnu, que, quand nous parlons des défauts communs aux tragédies, nous exceptons toujours *Athalie*, et que les étrangers en parlent comme nous. Par où une pièce sans amour, sans intrigue, sans aucun de ces événements extraordinaires qu'un poëte invente pour jeter du merveilleux, intéresse-t-elle, ignorants et connoisseurs, spectateurs de tout âge, si ce n'est par le vrai d'une imitation où se trouvent réunies toutes les perfections, celle du style, celle de la versification, celle des caractères, celle de la conduite! Cette conduite est si simple, que cette pièce est en poésie ce qu'est en peinture ce tableau de Raphaël qui n'offre que deux figures, un ange qui, sans colère et sans émotion, écrase le démon. (L. R.)

FIN D'ATHALIE.

TABLE

DES PIÈCES CONTENUES DANS CE VOLUME.

Pages.

FIN DE LA TABLE DU SECOND VOLUME.

